

UMAX AMHERST



312066 0299 2754 4



**UNIVERSITY OF MASSACHUSETTS
LIBRARY**

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
Boston Library Consortium Member Libraries

<http://www.archive.org/details/loeuvedart294pari>

L'OEUVRE D'ART

REVUE BI-MENSUELLE ILLUSTRÉE

ABONNEMENTS

PARIS (Un An 24 francs
Six Mois 12 —
Départements (Trois Mois 6 fr. 50
ÉTRANGER

Tout le Poste : Le An, 50 fr. Six Mois, 45 fr. Trois Mois, 8 fr.

DEUXIÈME ANNÉE — N° 23

NUMÉRO EXCEPTIONNEL

Mars 1894

DIRECTION ET ADMINISTRATION

26, rue Feytaud, Paris.

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres ou mandat-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond pas des manuscrits et des dessins envoyés.

CONTE

POUR

PAQUES FLEURIES



Il y avait passé les portes de la ville, les peupliers s'alignaient en capricieuse file indienne, tout au long de la route droite et blanche de poussière, en pente douce jusqu'à l'horizon. Il pouvait bien être onze heures, et du fond des campagnes, les paysans venaient dans leurs carrioles cahotantes pour se mêler à la procession qui devait, après la grand-messe, quitter la cathédrale et faire le tour de la ville.

Car c'était le jour de l'anniversaire du Patron de la contrée et la solennité se doublait encore de l'inauguration d'un nouveau clocher qui se dressait noble et fier, au-dessus de la cathédrale, à la place de l'ancienne tourelle moyennageuse qu'un récent orage avait jetée par terre.

La veille, tous les compagnons qui y avaient travaillé, charpentiers et couvreurs, avaient été réunis par la fabrique de l'église, dans la principale hôtellerie du pays, pour fêter l'œuvre et couronner son achèvement par force rasades bues à sa santé.

Sur la grande route, Toulousain, la belle prestance, portant en un sac ses outils de charpentier, continuait, en chantant les refrains du pays natal, son tour de France de compagnon qu'il avait interrompu pour travailler quatre mois au nouveau clocher.

On disait que dans la ville voisine l'ouvreur pressait, aussi n'avait-il pas attendu, comme il l'eût dû faire en bon croyant qu'il était, la fin de la messe et la procession pour prendre rang parmi

les compagnons de la corporation Salomon, et était-il parti, laissant derrière lui toute une population en habits de fête, se disposant pour la messe solennelle, vers la cathédrale d'où s'envolait, en un gai et pur carillon, le tintement allègre des cloches nouvellement montées parmi les charpentiers neufs.

Loïn, déjà c'était les toits rouges à demi perdus derrière les épaisses cimes des arbres de la belle promenade qui fait tout le tour de la ville, et les carrioles qui s'engageaient dans les faubourgs, une à une, levant des nuages de poussière, lui paraissaient déjà minuscules quand il se retournait vers ce bon pays qu'il avait un peu de regret de quitter, car, à bien prendre, le vin n'y était pas mauvais et les gens très complaisants.

Encore cent pas et il ne vit plus devant lui que la route déserte, sauf un homme qui venait à sa rencontre, en marche vers la ville.

A n'en pas douter — il ne lui fallut pas longtemps pour s'en convaincre — celui-là était un charpentier. Le petit sac en cuir qu'il portait au côté, son costume tout de velours, sa démarche, indiquaient clairement que le manœuvre du mètre, de la jauge, et du compas ne lui était pas tout à fait étranger. Bientôt, il put voir l'homme de plus près. A ses oreilles pendaient, bijoux rudimentaires, une petite bizaïgüe et un compas.

« Tope, pays, quelle profession? — De Blois, le beau chanteur, charpentier, compagnon du Devoir, enfant de Souhise, et toi? — Charpentier, compagnon de Liberté, enfant de Salomon. » Et Toulousain, la belle prestance, porta la main à ses oreilles, où se balançaient les insignes de sa corporation, une étoile et un croissant. Alors tous les deux ensemble se mirent à crier: « Passe au large! » puis il y eut un instant de silence; les deux adversaires, de corpo-

ration différente, se regardaient sans mot dire, et mesuraient leurs forces respectives, pour la lutte que, selon leurs antiques traditions de métier, ils devraient bientôt engager, si l'un d'eux ne cédait le pas à l'autre. Petit, sec, nerveux, De Blois, appuyé sur son bâton, examinait bien en face le grand Toulousain qui de sa haute canne de compagnon affectait d'abattre des fleurettes dans le fossé; puis brusquement ils se trouvèrent côte à côte, et le Beau Chanteur commença le combat en cherchant à jeter au ruisseau la casquette du Toulousain. L'autre qui le dominait de sa haute taille, renversant en arrière son torse énorme, sut esquisser le coup, et à son tour attaqua le compagnon du Devoir. Tout là-bas, dans un éblouissement de lumière, au pied de la côte, c'était la ville, et la route maintenant noire de monde, car déjà la procession était sortie de l'église et n'allait pas tarder à paraître au détour, déroulée entre les maisons basses, bannières au vent, riche en couleurs, somptueuse en son déploiement de soutanes rouges, de robes blanches et bleues et de croix dorées.

Mais les deux compagnons avaient tout oublié, et le calme de la grande route, et la paix de ce jour de fête et de repos. Ils luttèrent fiévreusement, pour l'honneur de leurs corporations, sans que l'avantage en resta d'ailleurs à l'un ou à l'autre.

Toulousain, qui avait laissé tomber sa canne au revers du fossé, s'épuisait à lancer dans le vide des coups de poings sans effet, qu'il essoufflaient inutilement, alors que le petit De Blois, habile manieur de l'énorme canne à pomme ronde, lui frappait les jambes et la poitrine de coups fréquents dont peu s'égarraient.

Maintenant une tache multicolore s'étalait, ondoyante, en avant des maisons et lentement s'acheminait vers la côte.

La procession s'approchait, toute une foule chantant des hymnes paisibles dont le doux murmure arrivait déjà jusqu'aux deux charpentiers, après à la lutte, étrangers aux choses d'alentour.

Soudain dans une reprise du cantique, comme le vent, qui tout à l'heure bruissait aux branches, s'était brusquement calmé, il y eut une explosion de voix derrière eux; la plainte chantante, grêle et fêlée des vieilles dévotes montant vers le ciel tout bleu, et aussi les sonorités claires, et comme lumineuses des voix des enfants de chœur, qui balançaient avec des sourires les encensoirs où se consumaient les parfums... ils s'arrêtèrent, la canne du Beau Chanteur roula à son tour dans le fossé.

Toulousain, qui tenait une oreille du compagnon, écarta les doigts et laissa retomber son bras; puis, comme le pieux défilé était proche d'eux, ils s'agenouillèrent au talus vert et, avec tous les autres, chantèrent un verset du cantique. Le daïs passa, les prêtres, la statue du saint, les jeunes filles, les petits enfants, la foule défilèrent lentement. Et puis, peu à peu, à mesure que devant eux les rangs s'éclaircissaient, le rythme des cantiques ne leur parvint plus que mourant au hasard du vent qui s'était réveillé à nouveau dans les branches; cinq femmes très vieilles marchant à petits pas — les dernières de tous ces fidèles — les croisèrent en marmottant. A leur tour. — la grande croix se balançant au loin comme une étoile d'or, — les vieilles s'éloignèrent, leurs capelines noires diminuèrent parmi les genêts qui bordaient la route, les chants ne vinrent plus jusqu'à eux. Du clocher neuf qui brillait, lui aussi, au soleil, s'élevaient sans doute des carillons d'actions de grâce. Alors, se regardant bien dans les yeux, les compagnons firent un pas l'un vers l'autre et Toulousain : « Dis donc, vilain renard, bête puante, si nous continuons notre affaire! » Et son poing s'abattit sur la maigre face du Beau Chanteur.

PASCAL FORTUNY.



LA QUINZAINE

Les faits de la quinzaine? oh! non! Trop nombreux d'abord, et puis pour la plupart point de notre compétence. Inaugurant aujourd'hui sous cette rubrique : LA QUINZAINE, une série d'articles, il convient d'en indiquer à grandes

lignes l'esprit et d'en expliquer en peu de mots les tendances.

Si une quinzaine de jours comportent bien des événements, combien peu — c'est là une constatation vraiment triste à faire — combien peu sont franchement artistiques, combien abondantes sont au contraire les nouvelles concernant des manifestations d'art mesquin, quasi-nul, voire négatif. Combien, puisqu'il est bien entendu que nous éliminons les faits divers et les bavardages sans intérêt, combien de ces faits de la quinzaine sont lamentablement insignifiants dont cependant se nourrit l'opinion publique, dont sont défrayées les conversations en détresse des novellistes, la race des bavards qui n'a point disparu depuis l'immortel tableau qu'en a tracé La Bruyère?

L'intérêt de prêter attention aux menus faits, aux petits incidents passionnels, aux duels sans significations, aux méchancetés échangées d'un camp à l'autre, aux flirtés des salons cotés, aux mariages du grand monde, et aux détournements de mineures?

Le courage même pour le chroniqueur de narrer les coutumières injustices, les dessous du théâtre, les coulisses de la vie, les papotages et les on-dit de la foule, s'il n'y a pas un réel prétexte à la nouvelle contée, et si elle ne se rattache de près ou de loin à l'art, idéal et pur, sur lequel sont édifiées les charpentés dont nous armons notre journal? L'art ne saurait se rencontrer en tous les actes d'une quinzaine — fussent-ils intéressants, passionnants. Leur actualité ne saurait la plupart du temps racher leur banalité. Aussi, le plus souvent, parmi les potins d'en, s'illustrent les journaux, les incidents marquants qui excitent en général une curiosité que nous estimons malsaine, éliminerons-nous force inutilités, nous renfermâmes dans un programme essentiellement artistique et ne fixant nos regards que sur les nouvelles remarquables au point de vue esthétique et art.

Énoncer un pareil plan d'idées revient du même fait à rayer de nos chroniques la majorité des événements, incidents ou accidents.

Mais nous espérons que jamais la rubrique : « La Quinzaine » ne disparaîtra totalement de nos colonnes, car nous avons la conviction que, parmi les choses pénibles ou inutiles à redire comme hontuses et scandaleuses, telles l'acquiescement d'un inculpé dont le cas récemment fut porté devant les tribunaux, telles encore les fiançailles de princes étrangers qui nous sont entièrement indifférentes, nous pourrions noter avec fruit des expressions d'art hautain et noble, survenues selon nos goûts, fleurs sans souillures sorties du milieu des ordures et des orties; nous avons confiance en l'armée des artistes de toutes aptitudes, de genres multiples, et, d'avance, nous déclarons hautement que nulle quinzaine ne s'achèvera sans que nous n'ayions à enregistrer, venant d'eux, quelque manifestation dénuée de toute apparence banale et rentrant exactement dans le cadre spécial où nous entendons nous circonscrire.

C'est ainsi que nous redirons avec joie

toutes les expositions où des artistes sincères auront envoyé des œuvres vécues, franchement composées et exécutées; que nous nous attacherons à ne pas laisser passer inaperçues les paroles généreuses que pourront prononcer des penseurs et des érudits pour la glorification d'une œuvre d'art, ou pour une protestation contre un sacrilège ou une infamie dont pourrions aussi être lésés des artistes; nous signalerons aussi, et sans commentaires, toutes les tentatives intelligentes, telles que la prochaine exposition du Livre; nous recueillerons dans la presse quotidienne telles phrases qui nous paraîtront devoir édifier nos lecteurs sur un point de l'art imparfaitement défini; dès aujourd'hui, et en ce sens, nous ne saurions ne pas citer l'admirable article de M. Gustave Geoffroy sur l'Impressionisme.

En un mot, nous écartant du vulgaire « Au jour le jour », nous tenant toutefois dans une note d'actualité très constante, notre effort tendra à résumer toutes les formes d'art de la quinzaine que nous apprécierons dignes d'observation et d'éloges.

Fort probablement, cette chronique n'affectera point des allures de critique méchante pour les actes qu'elle n'approuvera point; pas davantage elle ne se répandra en admirations, le thème qu'elle examinera fut-il des plus admirables. Elle conservera plutôt l'apparence d'un memento, plus tard curieux à feuilleter, où seront groupées les belles œuvres, les nobles pensées, les louables tentatives, les courageux combats, pour le Beau en Art et la confusion des odieux faiseurs.

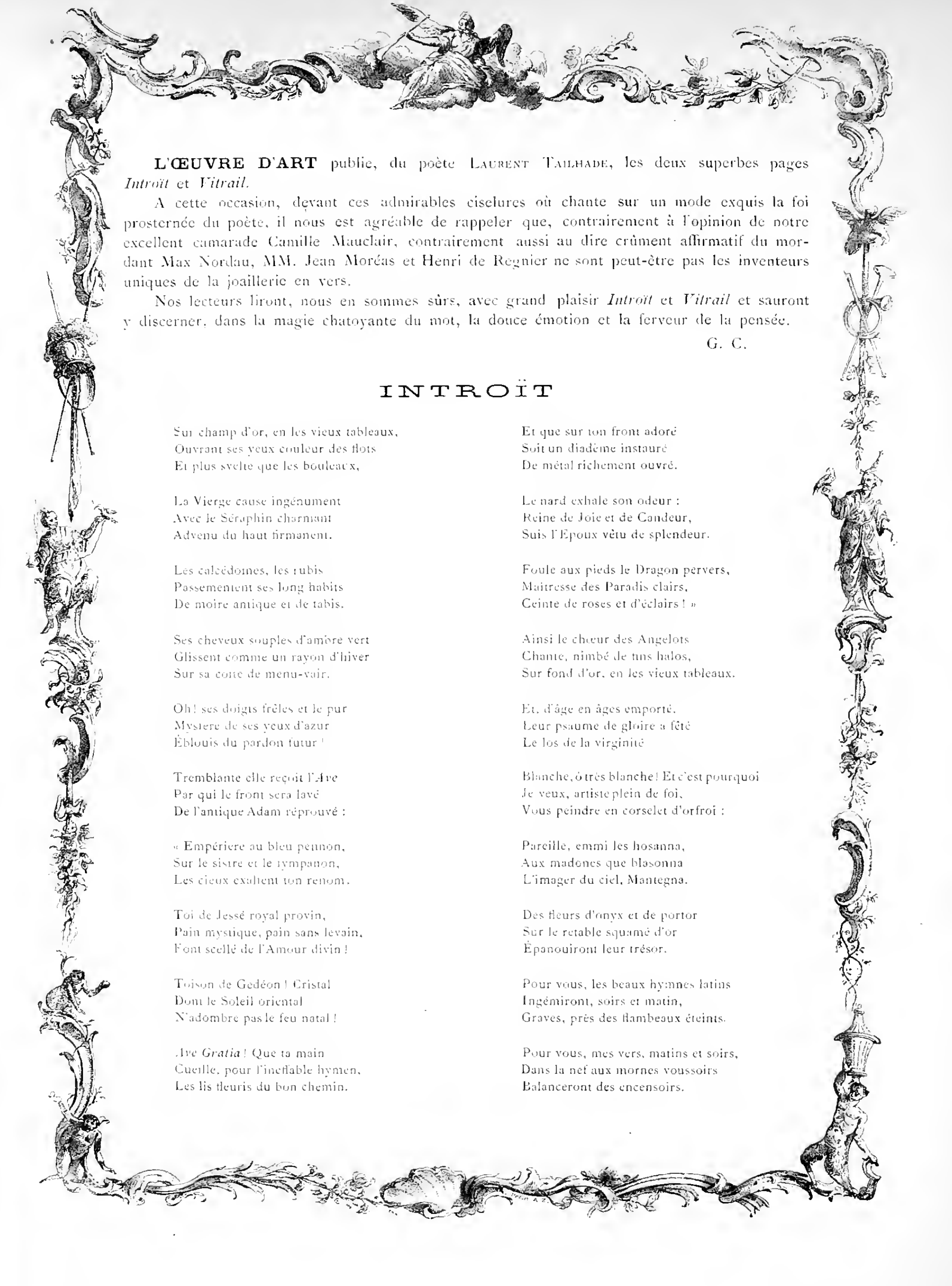
Le lecteur seul appréciera chacun des renseignements que nous lui présentons, car à peine parfois y joindrons-nous, modestement, une critique sans fiel ou une approbation sans enthousiasme.

Mais, n'est-ce point de la présomption d'annoncer qu'on pourra causer de sang froid à propos de chefs-d'œuvres? Aussi ne saurions-nous mieux faire que d'attendre à la prochaine quinzaine et ne point plus longtemps discuter sur la méthode que nous emploierons pour énoncer nos sympathies et nos joies, pour formuler nos mécontentements et nos désillusions.

Mieux vaut encore, cher lecteur, que vous oubliiez tout ce bavardage où nous nous sommes déjà trop longtemps étendu, que vous n'en reteniez que l'essence et que vous terminiez cette lecture avec la certitude que quels que soient nos goûts ou nos dégoûts, nous vous les transcrivons en toute sincérité et selon notre cœur, sans flatteries pour personne, et, non plus, sans haines.

MARC CROISILLES.





L'ŒUVRE D'ART public, du poète LAURENT TAILHADE, les deux superbes pages
Introït et Vitrail.

A cette occasion, devant ces admirables ciselures où chante sur un mode exquis la foi prosternée du poète, il nous est agréable de rappeler que, contrairement à l'opinion de notre excellent camarade Camille Mauclair, contrairement aussi au dire crûment affirmatif du mordant Max Nordau, MM. Jean Moréas et Henri de Regnier ne sont peut-être pas les inventeurs uniques de la joaillerie en vers.

Nos lecteurs liront, nous en sommes sûrs, avec grand plaisir *Introït et Vitrail* et sauront y discerner, dans la magie chatoyante du mot, la douce émotion et la ferveur de la pensée.

G. C.

INTROÏT

Sur champ d'or, en les vieux tableaux,
Ouvrant ses yeux couleur des flots
Et plus svelte que les bouleaux,

La Vierge cause ingénument
Avec le Séraphin charmant
Advenu du haut firmament.

Les calcédones, les rubis
Passementent ses long habits
De moire antique et de tabis.

Ses cheveux souples d'amore vert
Glissent comme un rayon d'hiver
Sur sa cote de menu-vair.

Oh! ses doigts frêles et le pur
Mystère de ses yeux d'azur
Éblouis du pardon futur!

Tremblante elle reçoit l'Ave
Par qui le front sera lavé
De l'antique Adam réprouvé :

« Empériere au bleu pennon,
Sur le sistre et le tympanon,
Les cieux exaltent ton renom.

Toi de Jessé royal provin,
Pain mystique, pain sans levain,
Font scellé de l'Amour divin!

Toison de Gedéon! Cristal
Dont le Soleil oriental
N'adombre pas le feu natal!

Ave Gratia! Que ta main
Cueille, pour l'ineffable hymen,
Les lis fleuris du bon chemin.

Et que sur ton front adoré
Soit un diadème instauré
De métal richement ouvré.

Le nard exhale son odeur :
Reine de Joie et de Candeur,
Suis l'Époux vêtu de splendeur.

Foule aux pieds le Dragon pervers,
Maîtresse des Paradis clairs,
Ceinte de roses et d'éclairs! »

Ainsi le chœur des Angelots
Chante, nimbé de tins halos,
Sur fond d'or, en les vieux tableaux.

Et, d'âge en âges emporté,
Leur psaume de gloire a fêté
Le los de la virginité

Blanche, ô très blanche! Et c'est pourquoi
Je veux, artiste plein de foi,
Vous peindre en corselet d'orfroi :

Pareille, emmi les hosanna,
Aux madones que blasonna
L'imager du ciel, Mantegna.

Des fleurs d'onyx et de portor
Sur le retable squamé d'or
Épanouiront leur trésor.

Pour vous, les beaux hymnes latins
Ingémiront, soirs et matin,
Graves, près des flambeaux éteints.

Pour vous, mes vers, matins et soirs,
Dans la nef aux mornes vousoirs
Balanceront des encensoirs.

VITRAIL

Un crépuscule d'or baigne le sanctuaire.

Dans la nef où s'inscrit l'orgueil obituaire
Des châsses, les prélats d'ivoire et de granit
Joignent leurs mains que fit un dévôt statuaire.

Tenant la crosse avec le *sigillum* béni,
Les Anges éplorés se voilent de leurs ailes
Près des enfews royaux dont l'albâtre jaunit.

Sur des coussins de marbre noir, les damoiselles
S'agenouillent, un long rossaire entre leurs doigts,
Blondes, parmi les lis, Amour, que tu ciseles :

Ce pendant que, le front cerné d'amis très étroits
Et susurant une oraison mélancolique,
Des moines sont pîmés à l'ombre de la Croix.

Un soir de flamme et d'or hante la basilique,
Ravivant les émaux ternis et les couleurs
Ancestrales de l'édifice catholique.

Et soudain — cuivre, azur, pourpre chère aux douleurs,
— Le vitrail que nul art terrestre ne profane
Jette sur le parvis d'incandescentes fleurs.

Car l'enseulement du coucher diaphane
Dans l'ogive où s'exalte un merveilleux concept
Intègre des lueurs d'ambre et de cymophane.

Les douze Apôtres, les cinq Prophètes, les sept
Sages appuyés sur les Vertus cardinales
Se proclament en la rosace du transept.

Améthystes! Bértyls! Sardoines! Virginales
Emeraudes au front chenu des Confesseurs
Montrant le Livre où sont inscrites leurs annales.

Les Martyrs en surpris d'écarlate, les sœurs
Marthe et Marie aux pieds du Maître qui s'incline
Et le vol blanc des Séraphins intercesseurs.

Bernard dans les vallons, Benoît sur la colline:
Les Sibylles qu'Arnaud de Molles atesta
Près du Roi Christ fêru du coup de javeline.

Et plus haut — en plein ciel — un chœur d'enfants porte à
Notre-Dame, sur le vélin des banderoles,
Ces mots d'amour : « Ave, *Jelix cœli Porta!* »

Telle, incarnant aux yeux les divines paroles,
Chaque verrière dans l'or mystique reluit,
Comme un jardin semé d'aveuglantes corolles.

Mais l'ombre gagne et le vain prestige s'enfuit
Et les arceaux quittés n'ont plus de fleurs écloses
Pour les répandre sur la robe de la Nuit :

La sacrilège Nuit par qui meurent les Roses.

LAURENT TAILHADE.

LA WILLI CHRÉTIENNE

La terre se parait comme une hancée
Qu'appellent de l'époux les désirs palpitants.
La colline brillait, d'ombre et d'or nuancée;
Sur terre, aux bois, dans l'air, tout chantait le
[printemps.

Et je la rencontraï. Ses yeux étoient une âme:
Chaste et fière on eut dit une nymphe de mai.
Mon trouble seul peignit mon angoisse et ma
[flamme

Ineffable transport, aimant, je fus simé.

Il semblait qu'un soleil auréolé sa tête,
Quand timide et tremblant son œil sur moi s'ou-
[vrait.
Par les champs, par les blés nous prenions notre
[tête.
Comme les vins fumeux, son aspect m'enivrait.

Elle me gouvernait d'un pleur ou d'un sourire,
Et nous voulions tous deux, loin du monde, fur-
[tifs,

Vivre cœur contre cœur, dans l'amoureux délire,
Et fixer du bonheur les clairs fugitifs.

La terre se parait

Voici l'hiver! Poiseau vole à d'autres bocages.
Plus de soleil! la pluie et le froid sont venus
Au lieu des chants de mai, j'entends des glas sau-
[vages
Et devant un tombeau, je pleure: elle n'est plus!

Seuls les anges du ciel ont veillé sur sa couche;
De son rire je n'eus que l'élan matinal;
Et prête pour l'hymen, elle est morte et sa bouche
M'a gardé pour le ciel son baiser virginal.

CH. LEGRAND.



CHARRÉ PUMETPAU

LES NOCES DE CANA (JACQUES-LOUIS DAVID)

L'Œuvre d'Art, 26, rue Feytaud

Museo da Loure

FORBES LIBRARY,
NORTHAMPTON, MASS.



GIFFINI DI METCALI

LA ROMANCE A LA MODE (WORMS)

MELIOR HOURS DENTEL "ARIS"

L'Œuvre d'Art, 26, rue Feytaud

Musée du Luxembourg

FORBES LIBRARY,
NORTHAMPTON, MASS.



HÉLIOGRAPHIE DE NIAU. PARIS

PROMENADE DES DÉLICES (BAYEU)

L'Escurial

L'Œuvre d'Art, 26, rue Feytaud

FORBES LIBRARY,
NORTHAMPTON, MASS.



GEORGE BRASS, COURTESY, P. L.

ILLUSTRATION DANS: PLOA

LES ILLUSIONS PERDUES (CHARLES OLEIRE)

L'Estime n° 471, 26, rue Feytaud

Musée du Louvre

FORBES LIBRARY,
NORTHAMPTON, MASS.



PIERRE NUGNARD, PARIS

JESUS SUR LE CHEMIN DU CALVAIRE (PIERRE NUGNARD)

FORBES LIBRARY,
NORTHAMPTON, MASS.



IN FARMACIA, DI MACE, PARIS

LES PÉLERINS D'EMMAÛS (PAUL VERONESE)

Calographie du Louvre

L'Œuvre d'Art, 26, rue Feytaud

FORBES LIBRARY.
NORTHAMPTON, MASS.



G. BRAY, CLERMONT & C^o

HÉLÉNÉ, NESTAU, PARIS

LES BERGERS D'ARCADIE (POUSSIN)

L'Œuvre d'Art, 26, rue Feytaud

142 du Louvre

FORBES LIBRARY,
NORTHAMPTON, MASS.



HELIOSCHRONIE DENIAU, PARIS

EXPULSION D'AGAR (VAN DER WERFF)

Musée de Dresde

L'Œuvre d'Art, 26, rue Feydeau

FORBES LIBRARY,
NORTHAMPTON, MASS.

Jésus chez Nathan le Riche

PARABOLE

En ce jour-là, Nathan le Riche avait convié à un festin somptueux quelques grands de Jérusalem, grands par la fortune ou la charge qu'ils tenaient de César.

La Pâque était proche, et le peuple resté fidèle à la loi de Moïse pratiquait les jeûnes prescrits pour se purifier avant la fête de l'Agneau. Cependant, Nathan le Riche réunissait ses amis à table et se couronnait de roses.

Pour lui, Pharisien allant au temple par mode et pour donner aux petites gens un exemple nécessaire, la Bible n'avait d'autre autorité que celle d'un poème, œuvre d'illuminés et de barbares.

Dans le *triclinium* de la villa de marbre qu'un architecte romain était venu édifier à grands frais, Nathan le Riche avait déployé en l'honneur de ses hôtes le faste et les raffinements d'un luxe qu'eût envié un satrape d'Asie.

Il y avait là, étendus à ses côtés, deux princes de la loi, Éphraïm et Lévi, un Grec, Polyxène, riche marchand de Sidon, Ponce-Pilate, le gouverneur.

Les mets les plus rares et les plus délicats étaient présentés aux convives par de belles Samaritaines : le front, les poignets et les chevilles cerclés de bandeaux d'or.

Nathan le Riche avait voulu que ses servantes même fussent richement parées, tant il tenait à faire montre de ses richesses.

Or, au milieu du festin, on entendit, tout à coup, un grand bruit de voix qui venaient de la rue : Hosannah ! hosannah ! chantaient ces voix vibrantes d'enthousiasme.

« Pourquoi ces clameurs, pourquoi cette foule en ce quartier de la ville, d'ordinaire silencieux ? interrogea Ponce-Pilate.

— Si le maître m'y autorise, je parlerai, dit une des belles Samaritaines, pour apprendre aux riches convives de Nathan le Riche ce qui se passe au dehors. »

Sur un signe de Nathan, la belle Samaritaine dit : « C'est Jésus de Nazareth qui rentre dans Jérusalem, entouré de disciples et de curieux.

« La foule a dépouillé de leurs feuilles les palmiers de la route et les jette en hommage sous les pas de l'âne sur lequel le prophète est monté.

— Jésus ! dit Éphraïm le prince de la

loi ; cet agitateur commence à nous donner des inquiétudes : ne serait-il pas sage, seigneur Ponce-Pilate, de l'emprisonner ? Il est une cause de troubles et de fièvre parmi le peuple.

— C'est, m'a-t-on dit, un rêveur, reprit Ponce-Pilate, qui, sur les traces de Socrate et de Platon, prêche des théories qui font hausser les épaules aux hommes d'expérience.

— Est-il riche, ce Jésus ? interrogea Polyxène, le marchand de Sidon.

— Il n'a pas même une pierre où reposer sa tête, dit Nathan le Riche.

— Quelle ambition nourrit-il donc ?

— Il espère peut-être, insinua Lévi le prince de la loi, en déclamant dans les carrefours, soulever la nation contre l'autorité de César.

— Les rapports de mes sbires, avoua Ponce-Pilate, ne relèvent dans les discours de Jésus aucune provocation, aucune insulte à César.

— Soyons pourtant sur nos gardes, seigneur Pilate, dit Nathan ; l'homme qui, par ses paroles et son exemple, enseigne le mépris de la richesse, est un danger social.

— Il affaiblit le désir du lucre qui est l'âme du commerce, déclara Polyxène.

— Il tue le respect dû à la fortune, ajouta Nathan le Riche. »

Cependant les belles Samaritaines, mettant à profit la distraction des convives occupés à discuter sur Jésus, s'attardaient sous le portique pour voir et admirer celui dont tout Jérusalem connaissait maintenant le nom et la parole.

Les clameurs de la foule se rapprochaient : le cortège du Nazaréen arrivait devant la villa de Nathan.

Soudain, d'un pas pressé et d'une allure un peu inquiète, les servantes rentrèrent dans la salle du festin et l'une dit :

« Maître, si tu le permets, je parlerai. Jésus de Nazareth est descendu de sa monture devant la porte de ton palais, et il s'avance déjà sous le portique.

— Que ce fou nous laisse en paix, ma maison ne s'ouvre pas ainsi au premier venu

— Je vous saurai gré, pria Ponce-Pilate, d'accueillir cet homme ; ses propos nous amuseront à la fin de ce banquet amical.

— Puisqu'il vous plaît ainsi, seigneur, que votre désir s'accomplisse. »

Les belles Samaritaines, anxieuses, attendaient l'ordre du maître. Avec une hâte heureuse, elles se portèrent au devant du beau prophète, ravies de l'ap-

procher, de toucher sa robe et d'obtenir de son regard et de sa bouche un sourire de bonté.

Jésus, grave et doux, s'avança jusqu'au milieu du *triclinium*, objet de l'ironique curiosité des convives de Nathan le Riche.

« Je savais, Nathan, dit-il, qu'un festin réunissait chez toi, aujourd'hui, à l'heure de midi, les princes de la loi, Éphraïm et Lévi, Polyxène, le marchand de Sidon, et Pilate, le gouverneur, qui avant huit jours se lavera les mains d'un crime.

— Épargne-nous tes divinations, prophète, nous ne sommes point troublés par tes sornettes, dit Nathan le Riche.

— En vérité, je te le dis, Nathan, la fortune que tu as conquise et accumulée dans tes mains, tu la dois à l'usure, au travail des esclaves torturés... Que de familles, que de provinces ruinées pour grossir tes trésors !

— Insolent, cria Nathan pâle de colère...

— Ami, par grâce, interrompit Pilate, ne t'irrite point. Cet homme est un fou, qu'importe ces boutades.

— Nathan, reprit Jésus, si l'homme fort peut sans scrupule dominer le faible, si la conquête de l'or est la fin et le but de la vie, si les attitudes courbées des courtisans, si les flatteries des valets prouvent l'honneur et le mérite, tu es grand, tu es roi, tu es dieu ! Mais non ; ta conscience, que je vois, te crie le néant de ta réputation, le mensonge des hommages qui t'entourent, le vide de ton bonheur. On te hait, on t'envie, on te souhaite de la douleur et du mal. Nul n'aurait un mot de pitié, si le feu du ciel dévorait tes moissons, ou si ton palais s'écroulait sur toi. Je vois le fond de ton âme, Nathan, et j'y découvre beaucoup de misères et de boue.

— Cet énergumène, dit Nathan à ses hôtes, désarme la colère et vraiment mieux vaut rire de ses saillies. Ainsi, tu me crois malheureux, Nazaréen ?

— Oui, parce que tu as créé du malheur et de la souffrance sous tes pas et qu'on n'échappe jamais tout à fait au remords d'une mauvaise action.

— Le remords, où l'enfermes-tu, cet oiseau noir ?

— Si tu ne le sens pas en toi, si vous, les riches, vous n'entendez plus son chant lugubre, mais nécessaire, en vous-mêmes, malheur à vous. C'est qu'alors la pitié, le sentiment de la justice, la sublime charité, se sont desséchés tout à fait en vos cœurs et, dans ce cas, votre heure est proche.

« Si le monde renie la maxime que mon Père m'envoya prêcher sur la terre : « Aimez-vous les uns les autres » ; s'il substitue à la loi d'amour l'injustice et l'égoïsme, admis et défendus comme une loi fatale, alors, le monde verra de grandes guerres, car de tels enseignements, féroces et décourageants, ne laissent place, dans les cœurs ulcérés, que pour la vengeance et la colère. Anathème ! au mauvais riche, Anathème ! » Et Jésus, le bras levé, écrivit dans l'air ce mot vengeur qui étincelait tout à coup en lettres de feu devant les regards effarés des convives.

Puis Jésus partit, et tandis que la foule, qui avait attendu son prophète, retentissait en nouveaux hosannahs, Nathan, Epraïm, Lévi, Polyxène et Ponce-Pilate faisaient remplir leurs coupes de vin de Chypre pour noyer, dans les fumées de l'ivresse, le remords et l'inquiétude, les « oiseaux noirs » dont Jésus, au fond de leur conscience, avait un instant fait palpiter les ailes.

PAUL LAFAGE.



Pâques fleuries

Voici venir Pâques fleuries.
Éparse aux largesses de Dieu,
chevauche en roses Walkyries
la Joie, aux profondeurs du bleu.

De l'hivernale léthargie
secouant soudain la torpeur
tressaille l'œil de la vie
sous la blonde et tiède vapeur.

En rayons d'or Isis ruiselle
dans l'aube des rédemptions;
et l'allégresse universelle
fête ses résurrections.

Et du Verbe à la créature
ce sont des accords exultants :
le renouveau de la Nature
de l'Âme est aussi le printemps

Alleluia! Pâques fleuries,
des forêts aux clos des maisons
et des collines aux prairies,
chantent parmi les frondaisons.

Le bois, la fleur, l'oiseau, l'insecte,
l'astre orgueilleux, l'humble pistil
du philtre pur qui les humecte
rennaissent au charme subtil!

La terre en la divine ivresse
qui germe aux sillons embrasés
sent renouveau sa jeunesse
sous la brûlure des baisers.

Dans les poèmes de l'espace,
du profond de l'immensité,
avec un frisson d'amour passe
un souille d'immortalité.

Dans le gouffre infini des âges
épanouissant sa pâleur,
le monde, des cimes aux plages,
adore l'Être dans la fleur.

Sous la blancheur des néophytes,
des avatars symbolisés
la foi naïve et les vieux mythes
rayonnent idéalisés.

Pour d'invisibles Maguelonnes
printanisant les falbalas,
sur la pourpre des anémones
s'apothéosent les lilas.

Et dans l'enivrement des choses
la fougue aliène des soleils
à la suavité des roses
prodigue les baisers vermeils.

Alleluia! Pâques fleuries,
à la mystique langueur,
— pleurs séchés, blessures guéries! —
revit l'Espoir dans notre cœur.

Les vierges, dans l'exquis silence
où monte, encens, leur oraison,
des rêves de leur innocence
enguirlandant la floraison.

L'homme aux croyances ingénues
tend, oubliant toutes douleurs,
ses bras, chères sœurs revenues,
et sourit à travers les pleurs;

et tout à coup transfigurée,
dans l'ombre, ô siècle, où tu décrois,
il voit, de lumière azurée
sous un nimbe, fleurir la Croix!

Alleluia! Pâques fleuries!
Une lois de plus racheté,
Dieu veut qu'au bonheur tu souries,
vieux monde, en ton iniquité.

Rejetant le suaire infâme
qui vous courbe sous son fardeau,
de l'Avéni — *Sursum* à l'Amel —
Peuples, entonnez le *Credo!*

Par la colombe du Calvaire
guidés, marchez vers l'Idéal:
sur la pente où la primavère
verdit, cherchez le fier Graal.

Latare! De douces frairies,
d'espoir, d'amour, — vous que broya
l'Injustice, — toutes fleuries
voici Pâques. Alleluia!

O. JUSTICE.



La Custode d'or

POÏRE MA PETITE SÈUR

Les autres auont des regards inquiettes,
Tu souris —
Et mon être en sera plus fier,
Car, de l'enjeu, tu aie à la vie.

Après la grande place de la cathédrale, ceinte d'insignifiantes façades blanchies à la chaux, en tournant le dos aux rues qui, gradins par gradins, abouissent au parvis monotone et désert, ce n'était bientôt plus que des ruelles étroites, encaissées dans de hauts murs, noyées dans l'ombre des pignons. En tout ce coin de ville triste comme des galeries de mines, les pas sonnaient lugubrement au gravier éboulé sans ordre, dévalant au gré de la pente, l'amphithéâtre escarpé ou s'étagèrent les maisons jusqu'au calme fleuve, inoffensif serpent mat, endormi en une courbe élégante, au pied des terrasses.

Faubourg paisible et taciturne, remarquablement les rues actives et les carrefours laborieux! Là, d'un instinctif accord, guidés par une identique pensée, s'étaient groupés côte à côte et ensevelis dans la tristesse de gigantesques murailles, — vestiges fragmentés d'anciens remparts, — tous ceux qu'éclairait le tumulte des cités, ceux que le rêve attire, ceux dont le corps criait repos, ceux dont l'esprit est porté à la méditation, ceux aussi qui vivent en prières.

Un étranger, égaré vers la nuit, en ces rues désolées se fut arrêté d'étonnement pour écouter, au milieu du silence, par delà les murs altiers et les lourdes portes closes, l'hymne montant d'un cantique psalmodié au fond de chapelles invisibles par les recluses éternelles; au détour des chemins étroits, sur les trottoirs disjointes et herbues, il eût croisé les groupes de jeunes séminaristes, rentrant, chuchoteurs dans le crépuscule, par un petit guichet bas, dont grinçaient les loquets alors qu'un vieux prêtre, entre le monde et les adolescents discrets, presque fantomatiques à ces heures grises, les tirait doucement et un à un, de l'intérieur; suivant le méandre désordonné des petits ruisseaux clapotants, en hâte vers le fleuve, il eût heurté sa canne à des seuils sans sonnettes, vu d'entre les grilles délabrées la lamentable détresse de vergers oubliés; inquiet, il eût distingué aux fentes des palissades vermorelles, de vastes habitations sans apparence de vie. Et peut-être eût-il discerné avec un peu de patience, derrière les vitres sans rellets, la silhouette immobile de quelque vieux savant, de quelque vieille fille malade, attendant la mort, en rêveries sur les jours passés, isolés déjà des vivants au fond de ces jardins abandonnés, dans la silencieuse solitude des salles hautes, cependant que craquaient les poutres, que, dehors, les roses inutiles s'étagèrent aux tiges tordues, et que les plates-bandes, hors des bûches fanées, débordaient aux allées sablées... judis.

Contournant l'hôpital, il eût deviné les souffrances, et dans la cour des aliénés, il ne se fut point mépris aux couleurs trop vives des fleurs. Proche l'évêché, invisible derrière les murs énormes qui, tout le jour, laissaient la nuit dans la rue, l'horizon restreint, limité à trente pas, l'eût attristé jusqu'aux larmes : plus loin, la peur l'eût pris dans les puits sonore et sans issue qu'était une

façon d'impasse, où croulait pierre à pierre, la porte d'une ancienne prison délaissée depuis un demi-siècle.

Assombri, angoissé de ces chants amortis, de ces ombres silencieuses, évanouies brusquement aux demi-teintes des murailles, de ces bancs brisés au fond des jardins, de ces fenêtres aveugles parmi des façades muettes, de ces détresses, de ces douleurs, de ces déraisons, il fut parti, marchant plus vite, s'abandonnant à la pente douce, puis plus rapide, vers le fleuve, vers le grand air et la lumière; loin de cette atmosphère de mystère et d'étrangeté, il eût fui, vers d'autres rues que ces rues sans vie, vers d'autres êtres que ces êtres sans joie. Il eût côtoyé des utilités banales, les magasins de dépôt de la caserne voisine dont parfois, selon le vent, les clairons entre les murailles, retentissaient en un écho clair et vibrant; traversé le carrefour planté de maigres arbres dont une fois la semaine un marché aux chevaux rompaît la symétrique monotonie; la côte se serait enfin adoucie. Soudain, à l'angle d'une ruelle étranglée, il eût poussé un cri de surprise, sortant sans transition d'une cité assoupie pour tomber sur le quai du fleuve, au sein de la vie brutale, crûment tapageuse des gens actifs, au milieu des auberges bruyantes dont les lumières éclairaient toute la place, devant les voutes retentissantes des hôtelleries aux porches jonchés de paille fraîche, d'où vers le soir sortaient les diligences retournant aux villages, en un vacarme de grelots, de claquements de fouets et de grossiers éclats de rire.

Aussi ne visitait-on guère le quartier haut que par absolue nécessité: il y avait des ponts de pierre, larges et obscurs, jetés d'un mur à l'autre dont s'effrayaient les tout petits enfants, les vieillards redoutaient les pentes trop vives; on conservait en effet le souvenir de chutes malheureuses, après certains jours de grande pluie. C'est pourquoi, seuls y fréquentaient quelques prêtres lisant pas à pas jusqu'à l'évêché, gravissant, disaient-ils en riant, leur petit Calvaire; ou bien encore des paysans pressés, venus de la plaine, qui coupaient au plus court pour éviter le détour de la route du quai; parfois, le matin, de rares femmes, portant péniblement des paniers au marché du Parvis; à la nuit, des soldats, montant la côte au pas de course, gagnant les cafés-concerts à l'autre bout de la ville. Mais tous ces gens passaient là sans rien dire et ne s'arrêtaient point dans ce triste faubourg perdu où priaient les séminaristes, où chantaient les religieuses, où souffraient les malades, où ricanaient les fous, dans ce quartier mort, clos tel qu'une forteresse, d'étouffantes murailles d'où suintait, d'entre les mousses et les herbes vagabondes, le morne ennui de la vie de province, sans passions ni activité.

Souvent, des heures entières sans qu'il passât personne, les arbres des jardins balançaient très haut leurs cimes difformes inclinées comme curieuses au couronnement des murs arc-boutés. De place en place, hors les enclos, quelques branches avaient poussé, si bien qu'aux jours de bourrasque, agitées au-dessus des ruelles profondes comme des fossés, elles semblaient les bras d'un prisonnier projetés au travers la grille d'un cachot et désespérément réclamant secours à des sauveurs qui s'éloigneraient sans comprendre. Par saccades, elles se dressaient, se cabraient toutes ensemble, retroussées comme pour voir au loin, plus loin, par delà les toitures; et puis, elles retom-

baient violemment, en des heurts sourds comme des coups de massue, cette fois furieuses, rageuses, faisant bélier, craquant et se meurtrissant aux granits immuables, dans un terrible effort, une inutile coalition pour les desceller, les arracher, ces géoliers! Et tout à coup, c'était une accalmie; les frondaisons hérissées s'écroulaient sans forces, sans formes, soumises, les branchages s'immobilisaient, épuisés de la lutte, et, après quelques instants, en un lent mouvement de va-et-vient, caressaient la crête des murailles, doucement, de leur chevelure de feuilles, docile et caline, si doucement qu'elles semblaient supplier à voix basse, ou implorer servilement le pardon de leurs rebellions.

Ces jours-là, les ruisseaux couraient plus tumultueusement, grossis d'averses. Et c'était le gémissement douloureux, échappé d'une poitrine surhumaine, qui emplissait les ruelles en pente, les remontait en galops essouffés, s'assourdissait pour s'amplifier plus sinistre et plus déchirant, fait de toutes les douleurs qu'il côtoyait, lamentation au milieu des ruines et des détresses, soufflet puissant et irrésistible, qui, dans sa course, arrachait les ardoises aux toitures des séminaires et des couvents, faisait trembler les cloches aux campaniles, claquer les fragiles portes des antiques maisons inhabitées, et descellait, petit à petit, les girouettes, ferronneries rares et curieuses, inclinées pour une chute prochaine au faitage des édifices, vestiges agonisants d'âges passés.

D'autrefois, c'était la paix, le calme plus effrayant encore; une sorte d'assoupissement malsain et funéraire qui planait sur ces rues désertes, maussades et glissantes, ouvertes sous les pas comme des abîmes. Alors l'impression d'isolement confinait à un réel sentiment d'épouvante pour qui s'aventurait à la nuit tombée, entre les murailles dont la verticalité apparaissait douteuse alors qu'après la chaude journée d'été, c'était le silence absolu, l'immobilité des choses, depuis les girouettes figées en leurs tiges jusqu'aux brins d'herbe raidis de poussière, le silence aussi du ruisseau desséché et l'envahissement lent des grandes ombres, barrant le chemin, silhouettant des précipices où, au premier faux pas, il faudrait rouler sans choc... sans écho... éternellement...

Et cependant, pour qui réfléchissait un instant, ces ruelles exigues, privées d'air, n'étaient pas enclavées dans un faubourg étouffé, au fond d'une ville; nullement dominé de maisons en gradins dont l'ombre aurait pu être une excuse à sa tristesse, le quartier était au contraire au sommet de l'amphithéâtre et tout un côté de la ville, à ses pieds, dévalait en rues larges, spacieuses et gaies, jusqu'au fleuve.

Il eut suffi de jeter bas les colossales murailles qui les attristaient pour ouvrir à ces rues le panorama magnifique qui se déroulait probablement au-dessous d'elles. Sans doute, derrière le double obstacle de pierre, s'en allaient pittoresques, après des jardins, de terrasses en terrasses, des jardins; coquettement après des maisons, d'échelons en échelons, des maisons; sans doute le fleuve passait mollement tout en bas, et, par delà, c'était la campagne jusqu'à l'horizon. Il y avait des clochers dans la plaine et des fumées très loin. Sans conteste, la vue devait bien porter à dix lieues alentour.

Mais tout cela ne pouvait être guère, en l'état actuel, que rêverie de poète, et nul ne pouvait s'en assurer que ceux qui franchissaient les por-

tes percées dans la pierre où pas une brèche ne s'était spontanément produite pour l'envol du regard vers les campagnes libres et le grand ciel.

Les gens simples et timorés, incapables d'évoquer le tableau probable des beautés qui s'accomplissaient derrière les clôtures infranchissables à leur esprit autant qu'à leurs yeux, se contentaient de faire un détour, — allongeaient-ils leur route — plutôt que passer par ces voies déshéritées dont la détresse l s'impressionnait et d'où ils n'étaient jamais revenus qu'avec une tristesse superstitieuse qui avait chaque fois affecté fâcheusement la paix de leurs âmes de provinciaux placides et routiniers.

Ils étaient beaucoup ainsi dans la ville.

Ces rues étaient les rues de l'Evêché, du Remenier, du Vieux-Château et de l'Oratoire.

GEORGES COCHET.

(à suivre)

NOS GRAVURES

GÉRARD DAVID. *Les Noces de Cana*. (Louvre.) Gérard David fut un artiste du milieu du xv^e siècle, fort oublié depuis, qui toute sa vie s'était renfermé dans la plus grande modestie, en la ville de Bruges, où il occupait, en outre d'une fonction administrative, une importante situation dans la puissante corporation des francs-maçons Saint-Luc. On doit en grande partie tous les renseignements biographiques concernant ce grand peintre à un érudit Brugeois qui, vers 1866, fit de nombreuses recherches pour reconstituer la vie du peintre primitif flamand dont quelques rares Musées s'honorent de posséder des toiles.

Indépendamment des *Noces de Cana*, que l'*Œuvre d'Art* publie, le Musée de Bruges possède un admirable tableau du maître représentant l'*Histoire du juge prévaricateur*, d'une admirable facture, partagé en deux panneaux; Rouen possède la *Généalogie de la Vierge* où se trouve à l'angle supérieur gauche le portrait de David lui-même; enfin, à Bruges, on peut voir un *Christ descendu de la Croix*, et à Munich, une *Adoration des Mages*. Ce peintre, qui fut aussi un habile miniaturiste, se rattache, en somme, à la grande et somptueuse école des primitifs flamands et sa peinture a de grandes relations d'art, en particulier avec celle de Memling. Gérard David était élève de Stuerbout.

Cette similitude entre Memling et David apparaît clairement dans cette Noce de Cana.

Probablement, à droite et à gauche, agenouillés en prière mystique, les deux donateurs; sur leurs jupes s'étalent des attributs de piété, leurs mains sont jointes comme on retrouve jointes celles des statues de pierre qui ornent les sépultures du temps; on remarquera avec quelle délicatesse le peintre, dans la figure de femme à genoux, a laissé en lumière le chapelet qui pend au côté, tout en évitant de reproduire exactement la croix où plus tard un des convives qui entourent la table sera étendu pour le martyr. L'artiste a préféré mettre là un bijou riche et gai, affectant symboliquement la forme d'une croix, sans toutefois s'étendre en bras inégaux. David donne en ceci la qualité de sa foi.

Les urnes de grès sont dressées au premier plan. Le jeune valet préposé aux soins de la boisson vient de découvrir qu'elles sont vides, un autre échanton, accouru pour remplir les buires, s'éloigne en montrant à une jeune fille, qui lui tend son verre, l'un des vases richement ciselés qu'il emporte sans doute à l'extérieur.

Un jeune homme a découpé les viandes avec des couteaux bizarres; ses gestes sont délicats et fins, et dans le travail matériel qui l'absorbe, il conserve une apparence d'idéaliste rêveur, comme s'il songeait quelque mystère, comme si son esprit suivait très loin quelque rêve magnifique.

Une femme est près de lui, singulièrement coiffée d'une étoffe qu'on retrouve taillée presque identiquement parmi les coiffes des paysannes hollandaises; elle lève vers lui des mains frêles

et gracieuses; ses doigts alourdis de bagues reposent doucement les vitraux offerts en un geste de dénoûment, comme pour dire : « Déjà trois fois le valet qui franchit le seuil avec des plats chargés de viandes est venu me chercher le breuvau tendre immolé pour les noces. Aussi me contenterai-je maintenant d'écouter par dessus la table, de l'autre côté des nappes immaculées, des fruits rôtis et des coupes demi-pleines. La parole des nobles dames qui voila, disant gentiment, les lèvres à peine remuées, graves et nobles dans leurs habits de fête ».

Car sur le fond épanoui d'un tapis tendu contre la muraille, dont à droite et à gauche apparaissent les pierres, elles sont quatre dames, parées de colliers de perles, de joyaux et d'agrafes. La plus jeune paraît étrangère à la conversation de ses deux voisines d'ont l'une, pour le sujet passionnée, conserve entre ses doigts un fruit qu'elle y oublie, l'autre, près d'un décolletage aurolé de perles, approche ses doigts d'un peu veines, sa lèvre et grasse main de vieille, tantôt fanée, qui veut rester belle.

Dans l'angle droit du tableau, un vieillard tend son gobelet en un geste inutile, cependant que derrière lui, dans le palais, se pressent des gens qui terminent au loin un riche palais flamand, un gros homme laisse tomber sur la salle du festin un regard placide et satisfait.

Et Jésus joint les doigts de sa main droite, appuie sa main gauche aux tables et accomplit son miracle. Et là, dans le Ferme, se dressent d'un coup sur les fauteuils, pour adorer, mais joints, l'acte du Nazarene.

JULIUS WORMS. *La Romance à la mode.* (Luxembourg.) — Dans ce tableau, où les colonnes ioniques s'érigent, élégantes lûtes, de marbres verts, jusqu'aux frises emblématiquement décorées de lauriers et de guirlandes, le chanteur est venu, qui fait la joie de toutes les fêtes mondaines, dire la Romance à la mode. Et sur le grand piano, à la pose classique, pied droit en avant, la main sur le cœur, tenant à gauche le feuilleton qui tremble — ah ! l'habile comédien ! — quand il s'agit d'aller sous la feuilleuse, en douce compagnie, jusqu'au fond des bois.

Les auteurs portent le costume Directeur, les officiers racontent dans l'oreille, tout bas, la bonne histoire qui lui arriva — plus bas, cher ami, on pourrait conclure ! — et les dames rient tout bas aussi pour ne pas gêner le chanteur qui, au coucou et verse quelques larmes sur des feuilles mortes.

Des mains de blanc ganté applaudissent, un vieux beau ajuste ses loggions, car l'âge ne dispense pas d'admirer quand il le faut les belles époules, et tout au fond, dans sa niche de marbre, un jeune Apollon conserve aux lèvres la flûte dont tout à l'heure il accompagnait la Romance à la mode, soulignée des pizzicati de la harpe, cristallins, dans le grand salon où les colonnes ioniques s'érigent jusqu'aux frises emblématiquement décorées de lauriers et de guirlandes. Ce tableau est un des meilleurs de Julius Worms qui, toute sa vie, cultiva la veine humoristique. Sa Romance fut médaillée au Salon de 1893 en même temps que la *Ronda*, impression d'Espagne traitée avec une finesse très nerveuse et très pittoresque. Worms fut aussi un exquis aquarelliste.

BAFFIN. *Promenade des délices.* (Escarjal.) — L'allée est à perte de vue ensoleillée. Sablée de fraix, elle est doucement hospitalière aux belles dames, et l'ombre des grands arbres se balance mollement alentour d'elles comme font aux pays indiens les parasols au-dessus de la tête des rois tout-puissants.

Là, un seigneur admire un éventail — l'éventail, toute l'Espagne ! — non loin, un élégant marquis seubé en sa révérence et son air empressé, sur le point de déclarer qu'« il en mourra, si elle est insensible » à une dame assise dans l'herbe, qui voit venir l'aventure et prend un air d'indifférence. Dans le milieu de la composition on cause sérieusement, la marâtre et son jeune fils écoutent un beau parleur qui salue fort proprement et se tient tout raide dans son manteau que retroussé l'épée.

Là-bas, deux amis s'accostent, et tout à droite, deux facons, couchés dans l'herbe, fumant des pipes à l'ombre, deux jeunes soldats deviennent de jeunes belles. Car, que faire, en Espagne, aux heures de flâneries, sinon causer de sa belle ?

CH. GLEYRE. — *Les Illusions perdues.* (Louvre).

— Gleyre fut poète et peintre. *Illusions perdues* est en effet bien l'œuvre d'un poète. L'influence d'un voyage en Orient, qu'il fit encore jeune, s'y laisse visiblement deviner. Ce tableau, d'une poésie si touchante, fut envoyé au Salon de 1844, où il fut médaillé.

La mer est impitoyablement large, l'horizon ouvert librement, le vent, hélas ! favorable.

La voile se gonfle à l'avant et, sous peu d'instants, elle sera dans les vents du nord-est, du nord et s'éloignera, calme sur les mers calmes, jusqu'à disparaître au vague lointain des océans infinis. Il restera sur la berge déserte, lui, l'étranger, et les vagues se hauseront jusqu'à ses pieds nus, et s'endront caressant les plâtres et les pierres des routes y érusent, dans la longue marche qu'il vient d'accomplir à travers la vie.

Un clair matin de printemps, il était parti pour les pays édeniques du rêve, mal vécu, inexpérimenté, mais tellement confiant en ses illusions que la route lui sembla devoir toujours être aussi facile qu'en son jour d'espérance et de jeunesse où des fleurs se balançaient, parfumées, au flanc des collines qu'il gravissait sans fatigue.

Longtemps, bercé d'espoirs vaines, il avait cru que la route était paisible et facile, que ces belles filles vêtues d'étoffes transparentes qui, devant lui, s'éloignaient sur son propre chemin. Mais toujours, au coin d'une forêt, à l'ombre de rochers, au travers des villes, il en comptait une de moins sa gravité croître, quand il le retrouvait sur la route, si près d'arriver qu'il lui cédait l'allé qu'un peu d'effort pour l'atteindre.

Un jour, il ne vit plus qu'une seule de ces nobles et belles filles, boitant péniblement parmi des ronces. Toutes, une à une, s'étaient évaporées, effacées au son du rêve, envolées, peut-être tombées aux pierres des chemins ou ensevelies dans les ruines qu'il traversait maintenant.

Et puis, il ne vit même plus celle-là et il resta seul dans la nuit, marchant du matin au soir, à travers les vieux, lassé, sans forces, osant à peine se retourner vers les vallées vagues de la veille, jusqu'au jour où, tout à l'horizon, il aperçut la mer, la vaste mer, menteuse, riant d'un rire bleu sous le ciel d'or.

Alors, quand il eut tourné des baies innombrables, quand il se faisait traitresse, s'arriva en une crique ouverte sur le large, et s'étant assis, les revit, toutes les belles filles, ses illusions de jadis, non point évanouies, effacées, envolées, non plus tombées aux pierres des chemins ni enveloppées dans les ruines, mais toutes réunies dans l'esquisse qui, voile ouverte, s'apprêtait pour un imminent départ. Et ses yeux les virent s'éloigner, et il ne distingua plus, quand le soir fut venu, que le sillage, au loin, de la barque où s'en étaient allées, déployant des parchemins, abandonnant des fleurs au flot paisible, chantant au firmament, les belles visions des jours passés, ses illusions perdues.

PIERRE MIGNARD. *Le Chemin de la Croix.* (Louvre.) — Mignard, qu'il ne faut pas confondre avec Nicolas Mignard, fut l'élève d'un artiste de Bourges. Son frère, dit le Mignard d'Avignon, partagea avec lui la grande réputation dont fut couvert le nom de Mignard sur lequel, à tort ou à raison, s'est exercée la légende, sans qu'il soit possible de distinguer la part de vérité. On connaît les *mignardises*.

Le Chemin de la Croix, au contraire de beaucoup de tableaux sur le même sujet, réduits à l'épisode unique du Christ et de son entourage, est ici très panoramique. À gauche, et sur les portes de la ville, la foule des soldats, des filles de Jérusalem. Le Christ tombant sous le poids de la croix ; et avant marchent les deux larrons, des enfants suivent les premiers rangs des soldats, et tout au loin, sur le Golgotha, se dressent les deux croix entre lesquelles vient d'être traîné à l'heure mourir le Christ couronné d'épines.

La gravure qu'André fit de ce tableau est des plus belles.

PAUL VÉRONÈSE. *Les Pèlerins d'Emmaüs.* (Louvre.) — Le tableau que nous publions, gravé par M. Henriquel-Dupont, représente une des innombrables scènes que peint le génie exclusif de ce grand peintre Paul Véronèse. Ces tableaux sont pour nous un précieux document, car nous y pouvons voir, tels qu'ils étaient alors, les festins de la Venise du xvi^e siècle, avec leur luxe de concerts, de danses, de pages, d'enfants, de bouffons, de chiens, de fleurs, de chats, de fruits.

Le plus souvent — et les *Pèlerins d'Emmaüs*

ne font pas exception — ses figures n'étaient autres que des portraits. Ainsi, peut-on distinguer, dans l'angle droit du tableau, la femme portant dans ses bras un jeune enfant, et les deux hommes de second plan.

LE POUSSIN. *Bergers d'Arcadie.* (Louvre.) — Ce tableau est, en tous points, l'expression de ce sentiment dans lequel s'entretient toute sa vie Le Poussin, que les antiques étaient des sources de beauté inépuisables. Le fond calme et beau de cette composition est, sans doute, comme en la plupart de ses œuvres, un souvenir des paysages magnifiques que, de ses fenêtres, à Rome, il pouvait voir.

VAN DER WERFF. *Agar expulsée.* (Dresde.) — Toute sa vie appliquée aux nudités bibliques, il eut, à son époque, une réputation extraordinaire. Ses petits tableaux étaient fort prisés et, encore aujourd'hui, les connaisseurs en font grand cas. *Agar expulsée* est un exemple de ces compositions quasi sacrées, quasi profanes ; Agar s'en ira, par delà les campagnes, avec l'enfant ; le geste du vieillard est digne de remarque.

Van der Werff s'est peint palette à la main, avec, auprès de lui, la tête d'un mort couronné de laurier. Il est curieux de noter que le grand peintre balois, Bocklin, a tracé son portrait dans un décor identique.

Peut-être à jour publiions-nous cette œuvre qui, à elle seule, suffirait pour classer son auteur parmi les rois du pinceau.

M. R.

Dans son 23^e fascicule, *L'Œuvre d'Art* donnera en gravures hors texte :

L'Enlèvement des Sabines, par David. (Musée du Louvre.)

La Colonne, par Botticelli. (Galerie de Florence.)

La Baigneuse, par Falconet. (Palais de l'Élysée.)

Les Muses et les Pierrières, par Perino del Vaga. (Calographe du Louvre.)

Le 24^e fascicule de *L'Œuvre d'Art* sera envoyé franco à toute personne dont la demande sera accompagnée d'un franc en mandat ou en timbres-poste.

AVIS IMPORTANT

Tout abonné d'un an à *L'Œuvre d'Art* recevra immédiatement, en prime absolument gratuite, une superbe eau-forte imprimée sur chine, format 83 x 90, du célèbre tableau *Pastorale* de Ch. Jacque, gravé par L. Krøtté.

La même eau-forte *Pastorale* est tarifiée 30 francs chez tous les éditeurs faisant le commerce des estampes, nous dispensent d'insister sur l'importance de la prime gratuite offerte aux abonnés d'un an seulement.

Adresser les demandes, accompagnées d'un mandat ou bon de poste, au directeur de *L'Œuvre d'Art*, 26, rue Feytaud, Paris.



Le Directeur-gérant : L. CASTAGNET.

Paris. — Imprimerie spéciale de *L'Œuvre d'Art*, E. MONNAUD et C^o, 41, rue de la Victoire.

L'OEUVRE D'ART

REVUE BI-MENSUELLE ILLUSTRÉE

ABONNEMENTS

| | | |
|--|---------------------|-----------|
| PARIS ET Départements | UN AN. | 24 francs |
| | SIX MOIS. | 12 — |
| | TROIS MOIS. | 6 fr. 50 |
| ÉTRANGER | | |
| Union Postale : Un An, 50 fr. Six Mois, 45 fr. Trois Mois, 8 fr. | | |

DEUXIÈME ANNÉE — N° 24

Le Numéro : 1 franc.

5 Avril 1894

DIRECTION ET ADMINISTRATION

26, rue Feytaud, Paris.

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres ou mandat-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond pas des manuscrits et des dessins envoyés.

MAITRES OUBLIÉS

On nous demande d'entrer en relations avec les lecteurs de *l'Œuvre d'Art*. Invitation flatteuse à laquelle nous ne songeons pas à nous soustraire. Mais il est d'usage, lorsqu'on entre dans un salon, de suivre l'entretien commencé et de s'y mêler discrètement sans interrompre les personnes présentes. Et sur quel sujet roule la conversation dans les salons de *l'Œuvre d'Art*? Ne le demandez pas : on y parle des Maîtres et de leurs ouvrages. Fort bien; je me garde de contredire personne. J'écoute, je m'instruis. Mais voilà que les habitués se tournent de mon côté; ma réserve les surprend; on me presse de parler; on veut savoir ce que j'apporte. Cette insistance ne peut que m'encourager à bien dire et, volontiers, j'ouvre une parenthèse.

Les maîtres dont vous vous entretenez avec compétence et avec amour, les chefs-d'œuvre que j'aperçois appendus aux murs du salon ne doivent pas nous rendre insensibles aux bruits du dehors. Précisément, à l'heure actuelle, on parle d'art sur divers points. Je ne fais pas allusion aux expositions prochaines. Les vagues rumeurs qui montent vers nous des Champs-Élysées ou du Champ-de-Mars ne permettent pas de concevoir avec netteté ce que seront les Salons de demain. Plus précis est le souvenir du congrès d'hier.

Quel congrès ?

Celui des Sociétés des Beaux-Arts des départements qui a pris fin le 31 mars dans les salons du ministre de l'Instruction Publique après quatre jours de session, de lectures, de discours, de débats utiles, de révélations imprévues.

Contez-nous cela.

Rien de plus aisé. C'est la dix-huitième fois que les érudits, les amateurs, les artistes de nos provinces se sont

assemblés à Paris apportant leur tribut annuel à l'histoire de l'art national. N'en pensez pas de mal. Ne riez pas de ces Flamands ou de ces Provençaux, de ces Bisontins ou de ces Gascons qui, à une heure donnée, s'acheminent vers Paris avec leurs découvertes, leurs pièces d'archives, leurs trésors. Depuis dix-huit ans, cinq cents notices sur des maîtres oubliés de l'ancienne France, mille reproductions de tableaux ignorés, de monuments mal connus, de statues dispersées ont été mises au jour. Sans doute, parmi les maîtres oubliés, certains n'ont pas acquis une grande renommée. Sans doute, plus d'une œuvre exhumée demeure fruste par divers côtés. Mais, nous le savons tous, les comparaisons aident à l'éclat des pages supérieures; à ne compter que les hommes de génie, on ne prendrait pas souci des hommes de talent. Ce serait une faute.

Certes, Pierre-Paul Sevin eut du talent. M. Charvet, de Lyon, a raconté la vie laborieuse et misérable de cet homme bien doué qui eut le tort de travailler trop vite et de se dépenser dans une suite d'ouvrages qu'il n'a pu mûrir. Hubert Cailleau, le dernier des enlumineurs des Flandres, que M. le chanoine Dehaisnes, de Lille, a mis en lumière, est une figure attachante. Thomas Francini, l'intendant général des eaux et fontaines sous Louis XIII, a tenté la plume de M. Couard, de Versailles. Ce Francini, si l'on s'en tient à son titre, est un ingénieur, mais si l'on se reporte aux dires des contemporains, ce fut un artiste. N'est-ce pas lui qui sut combiner les jets d'eau, les cascades, les gerbes transparentes des jardins du roi? Ou nous devons refuser à Ruggieri, le maître du feu, ses lettres d'artistes, ou nous accueillerons Francini, l'homme aux décors fluides, parmi ceux dont l'intelligence et la main se sont orientés vers le beau. M. Foucart, bâtonnier des avocats à Valenciennes, a reconstitué la vie

d'un sculpteur de talent, ignoré de nos jours, Adam Lottmann. M. Gauthier, de Besançon, a été le biographe bien informé d'une famille d'orfèvres, les de Loisy. Une pièce de toute rareté, c'est l'inventaire après décès de Claude Deruet, peintre et graveur lorrain, l'ami de Callot, que M. Albert Jacquot, de Nancy, a tiré de l'oubli. Rien de curieux comme la galerie que Deruet avait formée dans « son Louvre ». M. Lhuillier, de Melun, s'est fait l'historien d'Antoine Garnier, peintre et graveur du XVII^e siècle. Avec M. Lafond, de Pau, nous pénétrons chez les Jacob, les ébénistes inimitables. M. Mangeant, de Versailles, petit-fils d'Etex, nous introduit chez son aïeul. M. l'abbé Requin, d'Avignon, nous a parlé du sculpteur Maucord, M. Van Hende, de Lille, du graveur Lorthior, M. l'abbé Porée, de Bournainville, du peintre Jean Nicolle, M. Ginoux de Toulon, de Puget, M. Parrocel, de Marseille, de ses illustres ancêtres. Ah! vous qui aimez les anecdotes, que n'étiez-vous à l'École des Beaux-Arts, dans la salle de l'Hémicycle, lorsque M. Roserot, de Chaumont, a parlé de Jean-Baptiste Bouchardon le père, et M. Momméja, de Montauban, de Jean-Marie-Joseph Ingres père! Ces deux études ont une saveur tout exceptionnelle. Mais je ne voulais pas troubler l'entretien commencé et concentrer toute l'attention sur moi. Je m'excuse et je ferme la parenthèse, non toutefois sans adresser un mot d'éloge, une parole de gratitude à la province intelligente et désintéressée qui s'est montrée pour nous, en cette session dernière, prodigue de révélations heureuses sur les maîtres oubliés.

HENRY JOUIN



LA QUINZAINE

C'est en allant tout à fait au hasard que j'ai l'intention de rédiger cette série d'articles pour lesquels, dans un précédent numéro, j'ai adopté cette rubrique : « La Quinzaine. »

Cela revient à dire que je ne m'astreindrai pas à suivre jour par jour l'effort des artistes méritoires et que je ne soucierai fort peu d'une exacte chronologie dans l'exposé que je ferai des événements artistiques dignes d'intérêt. Il se pourra fort bien que tel renseignement enregistré soit postérieur à tel autre qui le suivra dans l'énumération que je ferai des nouveautés d'art.

Il ne saurait être ici question d'autre chose que d'exposer, en une courte causerie, les événements saillants rentrant dans le domaine de l'art. Or, le lecteur voudra bien se souvenir que dans une conversation, chacun dit son mot, les avis s'entrecroisent, il part de chaque fauteuil une opinion et l'assistance rit ou commente sans qu'il soit nécessaire en tout ceci de mettre d'autre méthode dans le bavardage. Tout au contraire, la conversation tire son principal charme des événements qui la constituent quel que soit l'ordre dans lequel ils se présentent.

Au hasard du souvenir donc, et comme si nous étions tous réunis en un vaste salon où chacun raconterait son histoire, je prendrai donc, dès aujourd'hui, les épisodes d'art qui me reviendra et vous en ferai, chers lecteurs, humblement part.

Et d'abord, le monument Nadand! Eh! parbleu, je sais bien que Nadand est un peu démodé, mais enfin il n'est peut-être pas tout à fait mal à propos d'attirer encore une fois l'attention sur l'aimable chansonnier qui fit les délices de plusieurs générations, dont les couplets furent, en un temps non encore éloigné, sur toutes les lèvres, et dont il n'est pas un d'entre nous qui ne se souvienne au moins d'un refrain.

Roubaix, ville natale de Gustave Nadaud, veut lui élever un monument. Le chansonnier dont les productions innombrables ne sont pas encore tout à fait oubliées et qui peut-être un jour apparaîtront à nouveau sur les scènes qu'occupe un art différent, celui des Yvette Guillbert et des autres chantesses à la mode, mérite bien cet honneur, car il fit preuve parfois d'un véritable tempérament de poète qui le servit pour de

franches et estimables compositions.

En passant, il est intéressant de noter, sans autres commentaires d'ailleurs, l'attitude très noble et très énergique des étudiants de Budapest, à l'occasion de la mort de Kossuth.

Le fait de hisser un drapeau noir sur l'Opéra n'est point banal et revêt en la circonstance une forme particulière de beauté et de noblesse.

A Bruxelles, le 21 mars, a été donnée, au Théâtre de la Monnaie, la première représentation de *Tristan et Yseult*, de Richard Wagner. Bruxelles est décidément une ville trop heureuse; les premières à sensation s'y succèdent pendant que nous attendons de longs mois, à Paris, alléchés par de fallacieuses promesses, les œuvres qui nous passent — me pardonnera-t-on l'expression — sous le nez, et vont à l'étranger, en province, faire les délices d'admirateurs plus favorisés dans les salles de spectacle de Bruxelles, de Nantes, de Rouen, de Monte-Carlo et d'autres encore.

Il est vraiment grotesque d'avoir encore à s'exhiler en un article de journal et d'être obligé de dire à ses lecteurs, en l'an de grâce 1894 : « Si vous connaissiez les beautés de *Tristan et Yseult*, si vous en aviez entendu les préludes, le second acte, toute la fin du troisième, et aussi la chanson du matelot au début... etc., etc. » Alors que la province et l'étranger se sont pénétrés lentement, mais d'une marche égale, des somptuosités wagnériennes, nous en sommes, à Paris, à *Lohengrin* et à la *Walkyrie*, et il nous faudra trente ans pour voir se succéder, à l'Opéra, ce merveilleux *Tristan et Yseult*, les *Maitres chanteurs*, *Siegfried* et le *Crépuscule, Parsifal*. Mais quand! mais quand! Espérer *Parsifal* à Paris, mieux vaut rêver aux étoiles, et tendre son tablier pour y recevoir la lune!

En attendant, Bruxelles est dans la joie, et Thais s'abîme les cordes vocales à demander tous les deux soirs à son miroir si elle sera « belle éternellement ». Triste! triste!

A côté du bon goût dont font preuve certains directeurs de théâtre de province, il est douloureux de signaler à l'attention la bien singulière idée que vient d'avoir la direction du Théâtre-

Français de Rouen, de reprendre le *Christ*, drame sacré de Grandmougin.

Oublions vite l'infortune des Rouennais, pour noter que la nouvelle est officielle de la venue à Paris de M. Van Dyck à l'occasion de la centième représentation de *Lohengrin*, qui aura lieu dans le courant du mois de mai.

A noter aussi la nomination aux fonctions de professeur de dessin à l'École des Beaux-Arts, du grand peintre Olivier Merson, membre de l'Institut, en remplacement de M. Joseph Blanc.

Voici quelques indiscretions sur les envois de peinture au Salon des Champs-Élysées :

M. Franc Lamy, *Femme nue et Souvenirs*; M. Grimelund, le peintre des paysages scandinaves, *Soir d'automne (Grandsud)*; M. Jules Laurens, *Dans la campagne de Trebiçonde*; M. Chartran, *Portrait du président de la République*; M. Auguste Flameng, *Marée basse et barques de pêche à Trouville*; M. Dantan, *le Temps passe vite*; M. Berne-Bellecour fils, *Portrait*; M. Léon Haakman, *le Chemin dans la forêt*.

M. Rochegosse enverra un *Chevalier aux fleurs*; M. Detaille, un *Épisode d'incendie*; M. Roybet, la médaille d'honneur du dernier Salon, *Matiu chaude*; M. Bouguereau, *la Perle et l'Innocence*; M. Bonnat, *le Triomphe de l'art*; M. Cormon, une *Forge et un Portrait*; M. Allongé, *Hiver en forêt*; M. Barrias, *Esther se rend chez Assuérus*, etc., etc.

Il faut aller, comme tous les ans, voir l'exposition des Pastellistes. Ce n'est que par suite de circonstances imprévues qu'il n'est impossible d'en parler longuement aujourd'hui. Je vois aux chroniques des journaux la nomenclature des envois de MM. Lucien Doucet et Henri Gervex, de M. Paul Hellen, de M. Roll, de M. Guillaume Dubufe; les pastels de M. Rosset-Granger, de M. Edmond Yon, de M. Nozel, etc., etc. Et mon dépit s'en accroît de ne pouvoir dès aujourd'hui entretenir les lecteurs de cette exposition des Pastellistes ouverte depuis quelques jours à la galerie Georges Petit.

On répète activement, à l'Opéra-Co-



VAINGUE PAR LE SOMMEIL.

mique, le *Falstaff* de Verdi. Le grand musicien a promis de venir lui-même diriger les dernières répétitions. En attendant son arrivée à Paris, c'est M. Boito, auteur du livret de *Falstaff*, et lui-même compositeur de grand talent (*Mephistophele*) qui préside à toutes les répétitions en scène.

L'œuvre de Verdi sera donnée probablement dans le début de la deuxième semaine d'avril.

Hier, au théâtre de l'Œuvre, M. Lugné-Poë a donné *Solness le constructeur*.

Dans ce même journal, le lecteur trouvera sans doute un compte rendu de l'admirable drame du grand poète scandinave. *Solness* est la dernière œuvre d'Ibsen. A ce propos, il est curieux de signaler l'apparition très récente d'un nouveau drame du maître. L'action repose sur les répugnances qu'éprouve une jeune fille à se plier aux exigences mondaines et sur la lutte qu'elle engage contre les préjugés qui l'entourent.

Le titre n'est pas encore choisi.

Pour confirmer mon dire de tout à l'heure, relatif à la chance dont sont favorisées les scènes de province, voici que je retrouve parmi mes notes la nouvelle que *Tannhauser* vient de brillamment réussir à Nantes.

Wagnériens de Paris, méditez !

Il est louable de parler des artistes connus et d'exposer au grand jour leurs faits et gestes, leurs projets comme le résultat de leurs travaux. Mais quand l'occasion se présente pour le chroniqueur de dire un mot d'autres artistes, d'artistes tout à fait inconnus, de petits talents sans ambition, qui n'ont nullement l'intention d'éblouir, n'est-ce pas juste de consacrer quelques lignes à ces modestes travailleurs qui, pour être ignorés de la foule, ignorés même de leurs plus proches voisins, n'en ont pas moins mérité une mention honorable pour leurs efforts et leur bonne volonté.

J'entends parler de ceux-là, qui, par exemple, dans des petits concerts quasi privés, dans des petits salons sans réputation, exposent des toiles que le grand public ne verra pas, ou viennent un soir chanter et dire, s'asseoir à un tabouret de piano, des artistes réunis en presqu'entité.

C'est à ce point de vue que je veux signaler le très aimable concert donné par les élèves du cours de M. Chava-

gnat où j'ai pu applaudir et féliciter quelques réels talents qui, certes, ne se doutaient pas avoir mérité les honneurs d'une critique. A citer particulièrement M^{lle} Juliette Levasseur qui a brillamment exécuté au piano un *trio* de Mendelssohn, et le concerto en mi mineur de Chopin; M^{lle} Loty-Luby qui — dit-on le dire — a témoigné de qualités scéniques qu'on rencontre rarement dans ces petites fêtes de jeunes filles où les tempéraments sont rares. Elle a été très félicitée pour l'élégance de sa diction, après le *Souper interrompu*, petit acte brillamment enlevé. Enfin, rencontré là M. Talamo et ses élèves, mandolinistes et guitaristes, dont le succès a été grand.

Je sais bien que tout ceci n'est pas encore du grand art, mais peut-être, un jour, le deviendra-t-il. Et puis, on ne saurait jamais trop s'appliquer à la recherche du Beau. en toute manifestation d'art, tant minime soit-elle.

M. d'Harcourt vient de clore la série des superbes concerts où les Parisiens friands de grand art, ont pu passer tant de magnifiques soirées.

Une de ses dernières tentatives a été de donner quelques importants fragments des *Maîtres chanteurs*. C'est peut-être arriver un peu tard pour ajouter un éloge au chaleureux accueil qui a été fait à l'idée de faire connaître au public le drame wagnérien : les *Maîtres chanteurs*, dans l'ordre des scènes et non plus au hasard. La traduction littéraire de M. Ernst est fort belle et me semble, malgré sa forme, d'un primitif voulu, la seule possible.

MARC GROISILLES.

THÉÂTRE DE L'ŒUVRE

SOLNESS LE CONSTRUCTEUR

(HENRICK IBSEN)

Solness vient d'être joué devant un public parisien au Théâtre de l'Œuvre, avec, pour principal interprète, M. Lugné-Poë, l'artiste déjà tant apprécié aux soirées mémorables de *Ames solitaires*, de *Rommersholm* et de *l'Ennemi du peuple*. Mon opinion est que le public — quoique d'élite et suffisamment cultivé, malgré les succès indubitable de la pièce — que le public, dis-je, a mal compris l'admirable symbole, la synthèse magnifique qui se dissimule à peine dans les actes de Kaia Solnes, de Hilde Wangel, du Docteur, de M^{lle} Fosli, de Ragnar et de son père. A force de trop vouloir comprendre, l'auditeur s'est déformé la vision réelle qu'il eût dû se faire du drame et s'est peut-être embrouillé comme à plaisir dans la trame cependant si simple du dernier

ouvrage du maître scandinave. Pour citer tout à la fois la parole du conférencier Camille Maucclair, dont je tiens à affirmer ici d'une approbation la noblesse et la grandeur d'idée, et l'écrivain Maurice Maeterlinck, dont parat, il y a peu, un *Figaro*, un article fort remarquable « A propos de *Solness le constructeur* », je dirai avec le premier : « *Solness* est une image d'Épinal, car c'est un drame où l'action se dessine dans toute sa nudité, où les mobiles philosophiques s'ornent d'une phrase presque inutile tant est clair le point de départ de l'action, son déroulement et son achèvement. » Avec le second je répéterai : « ... *Solness* est un drame à peu près sans action. J'entends qu'il est même dénué, ou peu s'en faut, d'action psychologique, au sens habituel du mot. Et c'est l'une des raisons pour lesquelles je le trouve admirable. »

Admirable, en ce sens qu'il est le point culminant de l'œuvre du poète, où peut-être il voulait lui-même s'incarner. En ce sens, qu'il est, au travers l'insignifiance de son sujet, comme la sainte lumière dont s'illuminent les esprits idéalistes d'une foule qui ne saurait applaudir en réalité devant l'interprétation. — fit-elle grandiose, de l'œuvre — car on ne peut s'applaudir soi-même, et parce que c'est une façon se fortifier dans ses tendances que de ne pas les affirmer par des salves de bravos ou des exclamations. Mieux vaut au fond de soi-même sentir inébranlable la conviction que la voie suivie passionnément est la seule bonne ; applaudir ou crier sembleraient des artifices détournés pour consolider une foi défaillante ou au point de douter d'elle-même.

C'est la raison pourquoi je n'ai aucune tristesse de la grisaille où s'est tenue la salle des Boutesses-Nord le soir où M. Lugné-Poë et ses amis présentaient au public, en grande partie inconnu et cultivé, le drame d'Ibsen où chante, du premier au troisième, le culte *ferment* de l'*Idéalisme pur*. Je dis en grande partie, car, sans méchanceté, je ne m'arrête pas à compter le reste des auditeurs qui, faute de culture ou par étonnement, est resté hermétique aux beautés de la pièce.

Ceci paraît bien singulier d'avertir le public qu'il faut maintenant, pour comprendre ou estimer réellement certaines pages de théâtre, être muni d'une culture suffisante. La discussion du problème — le mot discussion n'est pas exagéré — serait longue. Il faudrait persuader d'abord à l'auditoire qu'il ne saurait être d'autre forme de théâtre que le théâtre vrai ; il faudrait démontrer que le seul théâtre possible est tout différent des produits Gandillot, Valabréque, Sardou, etc., enfin, il faudrait établir par points que, si pour un instant on admet le théâtre comme une façon d'oubli des ennuis de la vie usuelle, ou de consolation aux traces journalières, le seul procédé pratique d'y trouver un bénéfice estimable réside dans le théâtre de l'Idée. L'idée seule console de la forme, de la forme odieuse que nous n'aimons pas, que nous haïssons, forme et hostilité contre nos goûts, contre nos tendances de poètes ou d'artistes, forme mesquine, forme qu'on rencontre tous les jours, expressions multiples d'un théâtre réaliste dont la beauté nous frappe, nous intéresse même, mais ne parvient jamais à nous transporter hors la vie, hors nous-même et le néant de nos activités sans poésie. Ici au contraire qui nous entraîne loin, qui nous aide à concevoir des apparences d'idéal où nous entrons doucement, en un suave enlèvement, et où nous perdons, une bonne fois, le sentiment des règles de société, des lois instituées et des convenances admises. Idée qui nous conduit au profond du Réve, et nous régénère plus d'un seul de ses chauds baisers que cent mille des photographies précises, crasseuses ou terribles qu'on nous fait de la Vie



MELCHIORVILLE DENIAU - PARIS

LA CALOMNIE (BOTTICELLI)

FORBES LIBRARY,
NORTHAMPTON, MASS.



RELIEF DU DÉLAI. PARIS

L'ENLÈVEMENT DES SABINES (DAVID)

Musée du Louvre

L'Œuvre d'Art, 26, rue Feytaud

FORBES LIBRARY,
NORTHAMPTON, MASS.



HÉLIOGRAPHIE DENIAU, PARIS

LA BAIGNEUSE (FALCONET)

Palais de l'Élysée

L'Œuvre d'Art, 26, rue Feytaud

FORBES LIBRARY,
NORTHAMPTON, MASS.



MUSEUM OF ART, PARIS

LES MUSES ET LES BERCELES - AUBRE ROY: AAGA

Catégorie de la Louvre

L'Œuvre d'Art, 26, rue Faidherbe

FORBES LIBRARY.
NORTHAMPTON MASS.

Réelle. C'est pourquoi — tout en admirant la valeur — nous n'aimerons jamais, nous autres idéalistes, les Germinie Lacerteux (précises), les meilleurs vaudevilles (croustillants), et les plus parfaits drames militaires (terribles).

Mais, revenons à *Solness*.

Solness le constructeur a la réputation d'un architecte sans égal, et deux hommes, Ragnar et son père, constructeurs tous deux, travaillent avec lui et selon ses ordres. Survient l'occasion de construire une villa dans la campagne. Le jeune Ragnar, qui a fait les plans, se voit éconduit de la maison de son maître pour avoir osé un instant faire l'affaire au lieu et place de Solness. Avec Ragnar, est chassée des bureaux une jeune fille, Kaia, qui aime d'un amour respectueux le constructeur Solness, mais qui s'est fiancée jadis à Ragnar. Une jeune fille, Hilde Wangel, arrive des villes d'eaux et s'installe dans la maison de Solness. Elle rappelle au constructeur que, jour pour jour, dix années auparavant, il était allé dans une ville du Nord, où elle demeurait alors, inaugurer un clocher qui avait été bâti sur des plans qu'il avait dressés. Elle lui raconte son émotion à le voir monter si haut et lui exprime que, poussée vers elle par la promesse qu'il lui fit le soir, après un banquet, de lui offrir un château dans dix ans, elle vient aujourd'hui le prier de mettre à exécution sa promesse et de lui donner les clés du château, de lui ouvrir les portes du royaume.

Dans de longues conversations qu'ils ont ensemble, ils se sentent l'un et l'autre entraînés par une force de « sorcellerie » disent-ils, vers l'Idéal, vers le Rêve et l'au-delà. Ils s'élèvent et ne voient point la souffrance de M^{me} Solness dont le simple cœur de mère saigne encore au souvenir d'un ancien incendie qui détruisit la maison de ses aïeux, où elle était née, où elle comptait mourir. Autroisième acte, Solness qui a fait construire une maison nouvelle et qui y a joint une tour très haute — image symbolique de son rêve — Solness veut poser lui-même, au sommet de la tour, la couronne de feuillages; Ragnar l'en déche, mais Hilde, cette Hilde d'où lui vient cette passion d'idéalisme, l'encourage à gravir les échelons, à porter là-haut la couronne. Il tombe, pris de vertige, l'Idéal l'a trompé, et la jeune fille s'écrie : « J'ai entendu des harpes dans l'air. » Et elle a presque de la joie alors que la foule s'empresse pour relever le cadavre inanimé.

Hilde, selon M. le comte Prozor, qui a écrit la préface de *Solness*, Hilde, c'est la jeunesse et c'est aussi l'imagination qu'il est dangereux d'écouter; maître Solness, c'est le poète Ibsen lui-même; M^{me} Solness, c'est le passé avec sa tristesse et ses puérilités; le vieux Browik, père de Ragnar, c'est la routine que Solness a détruite; Ragnar c'est l'utilitarisme moderne longtemps refoulé par l'idéal, par l'art, et triomphant enfin lorsque l'art, entraîné sur la pente des rêves, emporté par un vent de folie, s'élance vers les nuages.

Et, — toujours d'après les excellents documents qui précèdent dans le volume la pièce elle-même — si l'on s'arrête à l'analyse des idées, ces églises que veut construire Solness sont les drames philosophiques d'Ibsen, les autres demeures, les foyers où vivent les hommes dans la paix familiale, ce sont les tendances humanitaires, envahissantes et toujours plus nombreuses.

En somme, termine M. le comte Prozor, c'est exactement le tableau du progrès, détruisant tout ce que nous imaginons, tout ce qui nous enthousiasme aujourd'hui, progrès qui apparait à Ibsen comme une chose triste et effrayante.

La pièce était précédée d'une fort belle conférence de M. Camille Mauclair qui est parti de ce point de départ que le génie, par le fait même de son indépendance et de sa qualité d'exception,

doit avoir, s'il est sincère, le mépris absolu de la foule.

Comme corollaire à sa pensée, M. Mauclair a établi que la presse est forcément l'inverse du génie puisqu'elle est au service permanent des curiosités et des goûts du public et des masses en général. De nombreuses acclamations ont prouvé au très logique conférencier que, parmi sa génération, il n'était pas le seul à rêver une presse plus noble, plus désintéressée et moins servile.

Solness le Constructeur a été joué, comme il est coutume à l'Œuvre, par des artistes convaincus. Je ne veux ouvrir qu'une parenthèse, non que je doute de la sincérité de M^{lle} Wissocq, mais je tiens à dire qu'elle m'a paru avoir mal compris le rôle de Hilde Wangel. Hilde Wangel est une idéaliste, un démon qui entraîne le constructeur dans des pays de rêves incompatibles avec les êtres qui l'environnent: je crois plutôt que M^{lle} Wissocq s'est plus soucieuse de bien sourire, de bien dire, que de bien penser et de bien convaincre.

M^{me} M. Carlix a rendu le personnage de M^{me} Solness avec une grande vérité de résignation et de tristesse; Berthe Bady — que j'eus vue avec plaisir dans le rôle de Hilde! (elle fut si bien, et d'un idéalisme si vrai, alors qu'elle tenait, dans Rosmersholm, le rôle de Rebecca West) — Berthe Bady a su faire valoir, avec son intelligence habituelle, le rôle effacé de Kaia Fosli; Lugué Poë, avec la même âme de grand artiste qu'il nous avait révélée dans Rosmer, Sang, Desmenières, Wöckerat et Stockmann, a interprété le personnage complexe de Solness; Jean Kemn, Bullier et Jablin ont été suffisants dans leurs rôles épisodiques.

En somme, bonne soirée pour l'IDÉE, dont souriront, peut-être, dans leurs vieilles barbes ceux des écoles d'hier!... Mais cela est-il de quelque importance aux yeux de ceux des ACTES et des IDÉES de demain?

GEORGES COCHET.

THAÏS

Je viens de voir *Thaïs*. Cet opéra est, on le sait, tiré du roman de M. Anatole France, M. Massenet en est le musicien.

Thaïs est courtisane à Alexandrie, adorée de tous, couverte de diamants, vivant dans de somptueux palais édifiés avec l'or de tous les jeunes seigneurs que tour à tour elle a ruinés.

Un moine, Athanaël, annonce à ses compagnons cénobites, retirés avec lui au désert, qu'il a reçu pendant son sommeil un ordre d'en haut et que sa mission est d'aller en la ville corrompue arracher la pécheresse à l'infamie et remettre son âme entre les mains de Dieu.

Il part, arrive aux faubourgs d'où l'on domine les dômes blancs des habitations étalées au bord de la mer. Il vient frapper à la porte d'un ami d'enfance qui passe sa vie dans les jeux et les amours, et dont les lèvres païennes ignorent la prière et ne connaissent que les chansons à boire.

Nicias le reçoit et le pare d'habits de fête, mais Thaïs le voit dans la foule, s'étonne de la présence de cet étranger au front assombri parmi les ballerines et les joueurs de flûte: elle questionne et apprend de son amant Nicias qu'Athanaël professe une religion bizarre qui glorifie la douleur et conseille l'humilité. Ses rires retentissent au milieu des cours où chante la foule et, franchissant les jardins, s'en vont jusqu'aux voiles blanches qui s'éloignent vers la haute mer, elle gravit les escaliers de marbre et se montre au frère Athanaël dans toute sa splendeur: il fuit, il ira retrouver l'impure dans ses palais et, dans le silence des salles dallées de marbres rares, loin de la foule qui ironise et gouaille, il la convertira à la sainte croyance et l'entraînera loin du péché, vers les chemins de rédemption et d'absolution.

Et maintenant le voici, au lendemain des fêtes, qui se présente chez la courtisane. D'abord ses paroles réveillent les rires de la veille et, s'il parle de Jésus, elle s'accoude à la statue de Vénus en chantant des strophes amoureuses en l'honneur de la déesse; mais bientôt, elle prête attention aux paroles du croyant. Athanaël lui parle longtemps, et lui annonce qu'il apporte à celle qui dit connaître tous les amours, un amour surnaturel qu'elle ignore et qu'il veut lui apprendre. Elle songe à cet amour inconnu et, peu à peu, ses paroles la troublant, elle sollicite des éclaircissements plus précis. Mais dehors, ce sont soudain les chants de Nicias: après une seconde d'inquiétude, elle se ressaisit, son âme de courtisane triomphe d'un abandon irréfléchi, elle restera Thaïs, la vendeuse d'amour, la prêtresse de Vénus: « Je pars, dit Athanaël, mais je me tiendrai au seuil de vos palais, attendant que vous m'y rejoigniez, enfin, repentante. »

Une nuit, comme la ville dort et que tout au loin des chansons passent au fond des rues, elle sort, le trouve en méditations sur les marches de la porte et se déclare prête à le suivre; sa parole l'a touchée, elle ira dans les cellules attendre que Jésus vienne ouvrir la porte et lui pardonne; mais la ville s'éveille, Nicias et la foule surviennent, le carrefour s'emplit d'esclaves, de gens du peuple, de seigneurs, de marchands, de matelots et de soldats qui s'opposent au départ de Thaïs. Mais la foi guide Athanaël et sa convertie, ils traversent la foule subjuguée et gagnent le désert.

Athanaël a conduit la pécheresse aux couvents, il retourne parmi ses compagnons et se confesse du trouble qui s'empara de lui depuis le jour où la courtisane abandonna ses palais pour marcher à ses côtés jusqu'aux autels du Christ. Maintenant, c'est Thaïs, la femme, l'adorée de tout un peuple, qui le hante dans son sommeil, dont l'image le poursuit jusque dans l'extase de ses prières, jusque dans les flagellations qu'il impose à son corps misérable, jusque dans les jeûnes auxquels il se soumet par pénitence.

Toujours, l'image triomphante de la Femme se dresse devant ses yeux, la Vénus Astarté, fascinatrice et troublante, qu'il veut maintenant posséder!! Une vision lui révèle que bientôt Thaïs mourra. Il quitte ses frères, se hâte au travers le désert, vers le couvent où la pénitente s'impose les plus dures privations et arrive parmi les religieuses au moment où, dans une extase, Thaïs voit ce Dieu, ce Jésus qu'elle avait renié jadis dans les fêtes et les débauches. Elle meurt.

Athanaël reprendra le chemin du désert et oubliera dans la prière l'erreur de ses sens et sa folie d'un moment.

Sur ce thème, M. Massenet a écrit une partition ni meilleure, ni plus mauvaise que le *Magie* et tant d'autres. Rien à en dire, sinon qu'il n'en ressort aucun motif intéressant. Ce n'est pas être trop dur que d'affirmer la presque insignifiance de cette succession de petits trucs musicaux que l'on retrouve souvent — toujours les mêmes, ensorceleurs et malignement sucrés — dans l'œuvre du Maître (M majuscule, protes, s'il vous plaît).

Aussi, mieux vaut n'insister point sur la partition. M. Gallet, qui a fait l'adaptation du livre, n'a employé ici qu'une prose vaguement rythmée, en vers blancs à peu près réglementaires. La plupart du temps sans cadence.

L'idée est discutable, mais il est hors de doute que le librettiste pourrait ainsi préparer d'intéressants effets s'il était suffisamment secondé par son musicien.

On a inauguré à l'Opéra, au deuxième acte de *Thaïs*, le système du double rideau qui s'entrouve pour laisser apparaître la scène, ainsi qu'on fait à Munich et à Bayreuth.

Je crois la tentative malheureuse. Il faudrait, pour atteindre à l'émotion, ou simplement au sentiment décoratif qu'on rencontre en Allemagne, l'observation rigoureuse de tous les détails qui y accompagnent ce double rideau, à savoir :

l'orchestre invisible, l'obscurité et le silence dans la salle. Peut-on demander cela à des Parisiens?

Quand j'aurai dit que M^{me} Sibyl-Sanderson, fort aimable en maints endroits, paraît manquer de voix et de sûreté en beaucoup d'autres, que M^{lle} Marcy et Heglon sont purement exquises en esclaves, que Delmas incarne un Athanaël hautement artiste et consciencieux, qu'Alvarez est suffisant en Nicias, que le ballet est lourdement dessiné, que Mauri — au pied levé — personnifie une irrésistible tentatrice, que les décors sont d'une incomparable richesse, il ne me restera plus, en bon wagnérien que je suis, qu'à souhaiter la venue prochaine en notre Académie nationale de musique — nationale! entendez-vous bien! — de *Tristan* et *Yseult* ou des *Maitres chanteurs*. Voilà.

M. C.



Le Jardin de certains poètes

MÉCHANCÉTÉ EN PLUSIEURS CHIANTS

Tribouille est fou, complètement fou; ce qui s'appelle fou. Il n'a plus aucune notion de la vie usuelle et il lui arrive souvent de médiré des riches et de donner des consolations aux pauvres et aux malheureux.

Voilà bien une preuve de sa déraison. On l'a vu s'en aller par les rues et glisser sa béquille dans les roues des carrosses « pour les faire tomber, disait-il, et assommer les puissants qui s'y prélassent ». Bien mieux, où l'a trouvé une nuit démolissant pierre à pierre le mur de clôture d'un palais où le plus considéré des princes de l'argent entasse des trésors. Tribouille y a gagné vingt-cinq jours de prison et sept francs d'amende. Aussi la vie des cités l'importune maintenant. Il est allé dans les campagnes et plusieurs montagnes ont passé sous son bâton d'explorateur. Il a quitté les villes stupides où l'on s'étonne encore qu'un homme sensé comme lui s'ingénie à détruire l'œuvre des méchants; il s'est éloigné de leurs faubourgs orgueilleux, de leurs avenues insolentes où les palais s'érigent, où fleurit la fleur de vanité bourgeoise, il a songé que les simples étaient les simples et que les naïfs étaient les naïfs. Il n'a plus voulu voir le faste du monde, et son réalisme l'a écorcé; d'ailleurs, en tournant le dos à toutes ses vilénies, il n'a pas été triste un instant, parce que, dans sa folie, il a bien vu que c'était la fin. L'agonie, les derniers râles de tous ces parvenus, de ces heureux, de ces puissants, et que les années prochaines verraient des transformations à tout ce tapage, à ces arrogances sans nombre, à ces orgueils sans pudeur.

Et il s'est éloigné, de son pas rythmé, vers d'autres régions, vers les régions consolatrices, celles auxquelles il était prédestiné, vers le pays du Rêve et de la Poésie d'où lui était venue, à la minute de sa naissance, sa pauvre petite âme de fou, fou incompris, fou qu'en un autre âge on eût proclamé sage, et un matin de fleurs et de parfums, il est venu heurter au pays de la Fantaisie, le seuil des jardins superbes où s'appropriation certains poètes.

Jeune, il avait feuilleté leurs livres, et trouvé fats et vains leurs vers uniquement sonores... mieux vaut dire creux. Il avait hautes ses épaules, sa bosse de droite à gauche avait fait un bond, et sa bouche jusqu'aux oreilles s'était fendue en un rire moqueur : « Ah! ah! les lys qui saignent! ah! ah! les perveches qui sont des yeux! Ah! ah! la fleur d'orange qui est virginale! Ah! ah! les oreilles qui sont des coquillages. Fi, les mauvais poètes, les sots phraseurs! qui s'enferment indéfiniment dans ces formules! Où est-il le jardin où fleurissent les orangers immaculés, où naissent les perveches dont ils me parlent; du diable si j'ai jamais vu saigner des lys! » Et maintenant, la porte ouverte, il voyait au grand soleil du printemps éternel les perveches en bordures, et les lys en touffes, et les fleurs d'orange en grappes, et les coquillages en tas, et tant d'autres, et tant d'autres, qu'il s'assit un instant parmi les herbes et chercha, dans sa besace, un morceau de pain qu'il y avait glissé, en cas de besoin.

Oh! il y avait des fleurs, à perte de vue; et il y en avait, et il y en avait; et il y avait aussi des guêpes et des cygnes dans un petit lac, et même tout un champ de blé, et plusieurs cerisiers. Aussi Tribouille se grattait le front de temps en temps et se disait, en mordant son pain à belles dents : « Pour sûr que je suis dans le jardin de certains poètes, car voilà bien les cygnes dont le cou inspira les mauvais auteurs que je lus jadis; et aussi le petit lac où se reflètent des nuages qui sont, comme chacun sait, des tristesses, et le champ de blé qui est de la couleur des cheveux des belles dames, et les guêpes dont les tailles ne sont guère plus grosses que celles des frères princesses, et ne vois-je pas là-bas les cerises qui ne sont pas autre chose que leurs lèvres, aux amoureuresses!

Ah! ah! nous allons rire, nous allons bien voir, Tribouille, si les poètes ont menti. La nuit tombe, c'est vrai, mais demain... Ah! les coquins, s'ils m'ont menti, je saurai bien les retrouver et les punir, les sots poètes, les bavards, et leur dire qu'une cerise est une cerise et non une lèvres, et qu'un cou de cygne n'a jamais été qu'un cou de cygne, et que le blond des blés n'est pas le blond des blondes, et que la taille des guêpes n'a rien de commun avec le corset des princesses et que les nuages ne sont pas plus des pensées tristes que je ne suis un insensé. Ah! ah! farceurs, nous verrons demain si vous mentez ou si vous êtes sincères. Mais, pour ce soir, dormons.»

Et, mettant sa besace sous sa tête, Tribouille s'endormit dans la paix du juste que les rêves des hallucinés ne

troublent pas et dormit sans rêves, dans le verger des faux Rêves, des Rêves conventionnels, dans le jardin de certains poètes.

GEORGES COCHET.

(A suivre.)

COURRIER DE LA MODE

Quelle splendide semaine de Pâques! et que ces journées ensoleillées invitent à se parer des fraîches toilettes printanières aux gaies et brillantes couleurs!

Vraiment, n'étaient les soirées un peu froides qui nous rappellent si à propos le vieux dicton: *en Avril, ne quitte pas un fil*, on arborerait déjà la fine batiste et le vaporeux linon, sans plus se soucier des étoffes indécises de la demi-saison.

Y songez-vous, Mesdames, supprimer les toilettes de *demi-saison*! Mais ce serait un crime de lèse-mode. C'est à ce moment que se révèlent le génie du couturier et le suprême cachet de la Parisienne.

La demi-saison, c'est l'éclectisme des élégances, comme la Renaissance fut l'éclectisme des Arts. Toutes les étoffes, toutes les couleurs, tous les styles anciens et modernes se fondent en un ensemble harmonieux, c'est le triomphe des essais audacieux: le tulle, le velours, les fleurs, les plumes, les longues casaques et les tringants boléros, tout concourt à ce charmant renouveau.

Aussi, sommes-nous heureuse de pouvoir vous donner un des plus jolis spécimens de ce genre, dans le costume de demi-saison, aperçu au Concours Hippique et reproduit par notre gravure.

La jupe, en crépon de laine *soufre Romain* avec plis abat-jour, est relevée très discrètement sur les hanches afin de former quelques légères ondulations devant, de larges rubans moirés gracieusement échelonnés viennent rattacher sur le côté les les de derrière et le tablier.

Le corsage en *surah cardinal*, avec dos d'une seule pièce, est drapé sur la poitrine en fichu Marie-Antoinette dont les bords se perdent dans une ceinture en velours *soufre foncé*.

Le collet en drap zéphir *soufre romain*, absolument inédit, complète merveilleusement le costume; croisé devant à deux rangées de gros boutons en émail ancien, il tombe droit fil dans le dos et réserve toute son ampleur pour les épaulettes, élargissant le buste sans alourdir l'ensemble; grand col gondolé avec revers *Bonaparte* en velours *soufre foncé*.

Chapeau *Otero* en paille lisse, orné de deux longues amazones, pendant de chaque côté, et retenues au milieu du chapeau, par un piquet de roses trémières posées en aigrette.

Citons aussi une élégante toilette, admirée à l'Exposition des pastellistes, en broché rubis à *reflets métalliques* avec guirlande d'orchidées de toutes nuances brodée sur velours, jupe éventail unie, un volant de dentelle de 20 centimètres orne le bas de la jupe, il est cousu tout près de la guirlande qui semble lui servir de tête; des floes de rubans assortis aux fleurs de la broderie le relèvent de distance en distance.

Corsage en mousseline de soie bleu foncé lamé d'argent, bouillonné jusqu'à la taille, chaque bouillon est séparé par un entre-deux de dentelle posée sur un transparent de rubans *rubis moiré* noué en floes dans le dos et semblant attacher le corsage; manches bouillonnées avec même entre-deux, les rubans venant se rattacher sur le milieu du bras.

Ceinture avec coques tombantes de rubans *rubis moiré*.

Capote pointue, toute en fleurs, avec passe coquillée en rubans *rubis moiré*.

Ces deux toilettes, si différentes et cependant dans le goût du jour, nous ont semblé intéressantes à reproduire pour édifier nos lectrices et leur montrer combien il est facile de varier les



crépon de fil, le tulle grec, etc. Celle-ci est beaucoup moins ample que la précédente, la jupe de dessous reste biaisée et celle de dessus, qui doit être drapée, est laissée assez large pour que les plis retombent gracieusement. On la garnit de préférence sur le côté avec des dentelles, des rubans, des tulles brodés de jais ou de paillettes, ou tout autre ornement d'un genre léger.

Une troisième forme semble très en faveur pour la saison nouvelle, c'est le jupon *bigarré* en deux étoffes, deux couleurs et deux morceaux, divisés dans le sens de la hauteur; la première partie est un fourreau très collant d'étoffe généralement unie et s'arrête au tiers du jupon; la deuxième partie, un grand volant coupé en éventail et d'une largeur démesurée afin de former une masse de godrons dans le genre *Loïe Fuller*, se fait en étoffe différente, plutôt à disposition, mais toujours assortie au fond du fourreau; si par exemple la première partie est en surah bleu, la seconde pourra être en crépon à raies blanches et bleues ou encore en damassé fond jaune avec semis bleu, etc. Enfin, cette robe étant par elle-même fort originale, il faut éviter de la rendre criarde en employant des couleurs trop disparates.

Les corsages assortis aux jupes se font peu; on les porte de préférence d'une autre nuance — plus foncée quand on veut une toilette sérieuse, plus claire quand on va à un concert ou à une maînée. — on les drapé de mille façons: berthe, fichu, volant, pèlerine, tout est employé et concourt au même but: donner au corsage une ampleur démesurée afin de faire valoir la taille, qui cependant se fait réellement moins longue, surtout depuis les tentatives de style Empire.

Les jais et les perles ont reparu; entremêlés de paillettes, ils font fureur et se placent partout, sur les chapeaux, les robes et les collets; on en porte dans les salons et dans la rue. Aussi, quoique cette nouvelle garniture soit réellement fort jolie, doit-on craindre que cet abus ne rende son règne très éphémère et qu'elle ne soit bientôt abandonnée.

GERMAINE DE KOUTVEN.



La Custode d'or

(Suite.)

II

formes et les dispositions quand la fantaisie règne en maîtresse absolue.

Il suffit de rester dans les grandes lignes de la mode; quant aux détails, chacun invente, compose et range tout suivant son bon plaisir.

Aussi, dans ce premier courrier, vous indiquerai-je surtout les tendances générales et les types principaux; vous modifierez vous-même selon votre inspiration.

On porte actuellement deux robes bien dissimilaires et qui comptent chacune de nombreux partisans:

La jupe *abat-jour* ou *éventail*, à 5 mètres de tour, qui se fait généralement unie avec quelques légères garnitures dans les bas, volant, gaufrés, ruchés, passementeries, dentelles, etc.

Et la robe drapée qui semble s'imposer pour les toilettes légères, telles que la mousseline, le

Invisibles, glissant comme des figures de Rêve derrière les hauts remparts, des êtres vivaient. Les portes basses étaient menteuses toutefois et n'avaient que l'apparence des portes de sépulcres. Car si les unes s'ouvrent sur la mort et la nuit, les autres, dressées au seuil de la vie frémissante des jardins, livraient passage, les rares fois qu'on les ouvrait, à des flots de soleil répandu. En un radieux matin de juillet, l'étranger perdu aux ruelles sinistres, les eut-il poussées, qu'elles eussent cédé à la pression: il eut découvert des perrons envahis de mousses, et après trois pas, se fut trouvé sur une terrasse

merveilleuse, dans l'irradiation d'une magique lumière dont étincelait la rosée en perles aux calices alourdis des fleurs. Et jusqu'à l'infini de son regard, il eut perçu le panorama des campagnes, déroulées en molles ondulations, la vaste et riche plaine endormie dans son manteau vert, brodé du dessin capricieux des grands bois, des rivières et des routes. Aussi n'aurait-il point songé à se retourner vers les chapelles invisibles, les grilles délabrées et les vergers déserts, vers l'étouffante déresse qui de l'autre côté du mur le gœttait au détour des chemins étroits, au fond des impasses écroulées. Il eut préféré s'aventurer d'allées en allées, et faire le tour de ces jardins suspendus sur la ville, enclous sur trois faces, dominant un abîme de toitures, isolés dans le grand ciel pur jusqu'au zénith, rideau d'azur qui rayonnait de leur vol, le soir, les grands oiseaux venus des tours de la cathédrale et des jardins boisés de l'évêché.

C'est en présence de ce décor, d'une poésie calme et d'une beauté sans rudesse, que, venus au pays depuis longtemps, retirés dans Fislelement des terrasses, ignorés des gens de la ville, vivaient des jours paisibles la jeune malade et son père dont le nom même était ignoré des plus proches voisins.

La maison était banale, sans caractère, vieillie et bâtie de pierres noircies, sans peine un maigre lierre montait-il jusqu'aux premières fenêtres, les gradins du perron avaient perdu toute symétrie et l'un des côtés était à ce point encombré d'herbes que la pierre en semblait tapissée presqu'au seuil des vestibules. Il n'était pas d'hiver sans qu'il ne tombât des toits des ardoises arrachées par le vent, et pendant les nuits d'orages, les charpentes craquaient comme des mûres.

Seul, le jardin était en perpétuelle beauté, soit que les corbeilles y fleurissent d'innombrables variétés de roses, soit que l'hiver proche y étendit un tapis rose de feuilles mortes. Il était singulièrement dessiné en façon de petit labyrinthe et les allées s'y entrecroisaient avec une telle fantaisie qu'il fallait pour gagner la maison aller et revenir sur ses pas au gré du circuit compliqué qui paraissait devoir n'aboutir jamais.

L'énore passait la sa douce vie de rêveuse, occupant ses matins et ses après-midi à des lectures au grand soleil, à des promenades où chaque fleur avait sa caresse, et aussi à la contemplation de cette nature étendue sous ses yeux, si belle, si vaste et d'une paix si adéquate au calme de son esprit qu'elle y distinguait, chaque saison, un élément d'admiration de plus et un nouveau charme.

Accoudée aux terrasses où se tordaient des ceps nouveaux, où montait, d'en bas, jusqu'à elle, la neige printanière des pommiers en fleurs, son plus grand bonheur était de reposer sa vue sur le damier des courtes minuscules, adombrées au crépuscule, alors que s'y égarèrent les ultimes rayons en luisances fugitives accrochées aux vitres, clignotantes aux eaux endormies des baquets. Tout cela, très bas, très bas, à des profondeurs pour faire peur, et puis plus loin, des toits, d'autres toits entassés, aux formes multiples et contraires, peuplés de cheminées, et tout de suite après, une promenade dorée de sable de grève qui tantôt s'élevait pour s'évanouir derrière un pignon plus fier, tantôt s'élargissait jusqu'aux parapets du fleuve.

Le large fleuve! si paisible, si peu redoutable

que parfois aux grandes chaleurs, il s'oubliait jusqu'à n'être plus, atterré parmi les pierres en minces rigoles que sautaient les enfants, très vaineux de raconter à la veillée comme ils avaient passé l'eau sans payer le péage. Le faubourg était au-delà, pittoresque, bariolé de tuiles et d'ardoises, déjà perdu dans l'éloignement, les détails noyés dans la masse, la seule tour d'une église surgissant, et de place en place, le déchaquetage des toitures, interrompu par un carrefour. Et par dessus tout cela, jusqu'à l'horizon, les routes s'éloignent vers la forêt immense traînée comme une vapeur grise ou bleue, au lointain du paysage atténué, plan par plan, en coloris harmonieux dans un désordre de prairies, de rivières et de rangées de peupliers, dans l'éparpillement des hameaux et des villages dont, comme d'un trait noir, les clochers rayonnaient le fond vert des pâturages.

Depuis dix-huit années, Lénore affaiblie d'un mal inexplicable, d'une sorte de langueur qui ruinaient son corps en exacerbant les facultés de son cerveau, qui la mettait dans l'impossibilité d'un durable effort physique et la condamnait à de longues inactions où elle ne pouvait s'occuper qu'en pensées, en était arrivée à développer sa sensibilité naturelle jusqu'à une presque-nérose où le sentiment de toute chose revêtait pour elle des formes d'un idéalisme pur, d'une culture délicate. C'est ainsi qu'elle s'était lentement convaincue, que pour son âme de souffrante et d'inactive, cette cité et ces horizons étaient, à cause de leur calme et douce poésie, le cadre parfait qu'il fallait. Elle se fut mal accommodée des paysages terribles, et, comme élément nécessaire au travail d'affinement réfléchi et méthodique où elle s'appliquait, elle faisait largement entrer la sérénité des campagnes environnantes. C'est devant elles qu'elle faisait ses lectures, sur ces mêmes terrasses qu'elle causait avec son père des choses de l'art, c'est du fond des horizons entin d'ou lui venait l'air pur dont elle vivait, dont vivaient au corbeilles les fleurs ses amies; et par les journalières stations qu'elle faisait aux jardins, elle exprimait sa reconnaissance à la nature généreuse.

(A suivre)

GEORGES COCHET.



NOUS GRAVURES

BOTTICELLI. La Calomnie. Au pied du juste, dans les arcades italiennes d'une grande richesse, des figures traînent par les cheveux un homme nu.

Elles portent entre leurs mains des flambeaux et des fleurs, justicières et nobles, elles se sont emparées de la Calomnie aux cheveux plats qui maintenant supplie, mains jointes, un pardon que, trop généreux, semble lui accorder, du haut du trône, le maître.

Des femmes semblent le déconseiller d'absoudre. Cependant, un homme vêtu de grossière étoffe, coiffé d'un pli du manteau, étend une main loyale pour attester que la Calomnie mérite punition et qu'il ne faut point s'apitoyer de ses mains jointes.

À gauche, près d'une figure énigmatique qui se dérobe sous l'épaisseur d'une longue cape, c'est la figure symbolique de la sainte vérité qui montre le ciel. On retrouve en ce tableau superbe, qui se trouve à la Galerie des Offices à Florence, la même poésie, le même haut sentiment que dans toutes les toiles du grand primitif italien.

DAVID. Les Sabines. Par suite d'une erreur, la gravure porte le titre : Enlèvement des Sabines. C'est faux. Mais est-il bien nécessaire de rétablir

le texte exact : *Les Sabines*. Est-il utile de donner l'explication longue de ce tableau du Louvre où apparaît le drame terrible des Sabines envahissant le champ de bataille où Romains et Sabines en sont venus aux mains et jetant leurs enfants entre les combattants ?

Le tableau est trop connu pour qu'il soit nécessaire d'y plus insister.

FALCONE. La Baïgneuse. Elle sort du bain, elle s'essuie, elle s'essuie, ou s'il est mal, qu'on n'y perd rien — d'un voile qu'elle avait laissé dans les roseaux et elle se hâte, maintenant, trépidante. Les cheveux qu'elle avait noués sur sa tête ne se sont pas encore défilés, à peine une mèche plus rebelle s'est échappée. Elle regarde et sourit. Les roseaux s'inclinent à peine quand elle passe, la baïgneuse n'a pas peur des yeux des bergers : au fond des buissons.

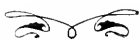
Cette œuvre tout à fait charmante est actuellement au palais de l'Élysée.

PERINO DEL VAGA. Les Muses et les Pierides. On connaît l'aventure. Les Pierides, filles du roi de Macédoine Pierus, sœurs de leur talent et certaines du succès, lancent un défi aux Muses qui étaient en nombre de neuf.

Les Pierides furent vaincues et métamorphosées en pies. Le tableau représente la scène où Muses et Pierides font entendre, à l'Assemblée des dieux, leurs chœurs. Les unes et les autres s'accompagnent sur des instruments primitifs, cysstres, flûtes, lyres ou chalumeaux. Et déjà Vénus s'avance dans le décor apothéotique où sont assis les immortels, pour proclamer la terrible sentence.

LÉON DANVERS. Vaincu par le sommeil. — La tête est fine, d'une beauté particulière; c'est un de ces visages de travailleurs, un peu fatigué par le labeur quotidien. Toute la journée, elle a lutté en active et en courageuse pour la vie, occupe à des ouvrages pénibles. Et maintenant, la vie s'endormant sur une chaise, épuisée de fatigue. Mais si elle s'abandonne au sommeil, elle n'en conserve pas moins la consolation du rêve, qui monte vers elle avec le doux parfum du bouquet de violettes, et que symbolise le petit papillon qui tourne au-dessus de sa tête. C'est charmant dessin est dû au crayon très patienteur d'un artiste jeune et consciencieux, M. Léon Danvers, que les lecteurs de *l'Œuvre d'art* auront l'occasion d'apprécier sans doute plusieurs fois encore.

M. R.



NOUS NUMÉROS EXCEPTIONNELS

Salon du Champ-de-Mars et des Champs-Élysées

À l'occasion de l'ouverture des deux grandes expositions annuelles de peinture, nous publions deux numéros exceptionnels dont la critique relative aux œuvres reproduites sera rédigée par nos collaborateurs Paul Laforgue et Georges Cochet.

Les illustrations, tant hors texte qu'intercalées dans le texte, seront présentées au lecteur avec le soin habituel qu'y apporte *l'Œuvre d'art*.

Elles seront naturellement consacrées à la reproduction des tableaux les plus remarquables des deux expositions.

Ces numéros exceptionnels seront vendus deux francs l'un.

On peut dès à présent souscrire à ces deux numéros en envoyant à l'Administration de *l'Œuvre d'art*, 25, rue Feytaud.

Nous nouveaux abonnés, ainsi que nos abonnés anciens dont l'abonnement expire avec le présent numéro et dont le renouvellement nous parviendra avant ou pendant le Salon, recevront sans augmentation de prix ces deux numéros exceptionnels, qui seront les 25^e et 26^e de la collection.

Le Directeur-gérant : LÉON CASTAGNET.

Paris. — Imprimerie spéciale de *l'Œuvre d'art*, 11, MONAIE et C^{ie}, 41, rue de la Victoire.

L'OEUVRE D'ART

REVUE BI-MENSUELLE ILLUSTRÉE

| ABONNEMENTS | |
|--|-------------------------------|
| PARIS ET Départements | UN AN. 24 francs |
| | SIX MOIS 12 — |
| | TROIS MOIS 6 fr. 50 |
| ÉTRANGER | |
| Union Postale : Un An, 50 fr. Six Mois, 15 fr. Trois Mois, 8 fr. | |

DEUXIÈME ANNÉE — N° 25
Numéro exceptionnel : 2 francs.

25 Avril 1894

DIRECTION ET ADMINISTRATION
26, rue Feydeau, Paris.

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres ou mandat-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond pas des manuscrits et des dessins envoyés.

LE SALON

DU

CHAMP-DE-MARS

Une boutade de Gavarni m'est revenue à la mémoire tandis que je parcourais les salles du palais des Beaux-Arts, où s'offrent en ce moment aux acheteurs plus ou moins experts douze cent un tableaux, quatre cent quatre-vingt-six dessins, aquarelles, miniatures, émaux, porcelaines, faïences, cent trente-cinq œuvres de sculptures, cent trente-trois gravures et deux cent quatre-vingt-treize objets d'art... Le maître caricaturiste, en l'un de ses dessins les plus connus, montre un tohu-bohu grouillant de femmes déguisées, s'exhibant un soir de bal à l'Opéra et commente de cette légende ironique le spectacle vu : « C'est ça qui donne une crâne idée de l'homme. » Oui, une réflexion pareille s'est formulée sur mes lèvres devant « l'accrochez-moi ça » bigarré de nos féconds producteurs de tableaux et de sculptures : « Tout cela se regarde, tout cela se commerce, c'est ça qui donne une crâne idée de la vanité et de la bêtise bourgeoises. » En ce siècle de puffisme, l'Art fait partie du confort; on se doit, sitôt qu'on possède quelque fortune, d'avoir une galerie où figurent des œuvres cotées; sans goût, sans amour, par intérêt quelquefois et pour tenter un placement fructueux, on achète des toiles, des statues, on pose pour l'amateur, c'est la mode. Et les artistes, qui sont bien de leur siècle, exploitent à qui mieux mieux la manie des parvenus; ils s'efforcent « d'attraper » une manière plaisante, de se faire inscrire à la cote officielle comme des valeurs de tout repos, et, une fois ce résultat conquis, ils s'immobilisent dans le genre qui leur a valu le succès, et multiplient, sans lassitude et sans rancœur, leur productive signature.

De ces copistes d'eux-mêmes, tombés

au métier rapportant gros, nous ne nous occuperons pas. A quoi bon? Ils n'expriment ni des pensées, ni des rêves, et usurpent le beau et fier nom d'artiste.

L'artiste, nous avons eu déjà l'occasion de le dire, c'est à nos yeux l'inspiré, qui n'obéit à aucune préoccupation servile, satisfait, certes, si l'œuvre, née de lui, sert ses intérêts en même temps que sa gloire, mais assez désintéressé pour ne pas laisser influencer son génie par les caprices et les mesquineries de l'acheteur.

On reconnaît au Salon du Champ-de-Mars quelques-uns de ces gentilshommes d'art, qui ont gardé le culte de l'honneur professionnel et qui, tels les chevaliers de jadis, serviteurs de Dieu, de leur dame et du roi, se dévouent à l'Idéal et à la Beauté. Dans cette minime, mais précieuse phalange, nous devons discerner les maîtres et les néophytes, les glorieux que la victoire a couronnés, et les jeunes enthousiastes, qui manient encore, avec incertitude, l'arme lourde des forts.

M. Dagnan-Bouveret

Parmi les premiers, il convient de signaler avant tous M. Dagnan-Bouveret, dont le haut mérite grandit encore cette année. Les diverses manifestations de ce noble artiste nous révèlent la conscience délicate d'un scrupuleux et la vision extatique d'un dévot de l'Art. Portraits, symboles, études, tout ce que son pinceau fait vivre parle à la pensée, en un langage qui suscite, au fond de l'être, des émotions douces, pieuses, chastes, graves. Voyez le Christ à Getsemané, quelle évocation de la douleur que cette figure émaciée, aux orbites creux, aux paupières rougies par les larmes. Le Dieu souffrant, enveloppé d'un manteau sombre qui tombe à plis droits, cassés, sur son corps amaigri, transparait dans l'ombre opaque de la grotte, où il subit l'agonie à contempler l'interminable

théorie des crimes de l'homme. Toute la vie, toute l'angoisse de cette œuvre poignante se concentre sur le visage du Christ; autour de lui tout est ténèbres; cette lumière, cette âme, expression souveraine de la tristesse, m'a remué comme le plus éloquent des symboles.

La *Marchande de cierges*, une bretonne grasse et molle, aux traits reposés et dévotieux, exprime le calme et la sérénité des âmes naïves, presque sans idées, à qui il suffit de suivre les rites coutumiers pour goûter tout le long de la vie, la paix de l'âme.

Les deux portraits d'homme qu'expose M. Dagnan-Bouveret, frappent par la vitalité des physionomies; celui de M. de St Marceaux surtout, dont l'œil fiévreux, ardent, darde littéralement les rayons du feu intérieur qui le consume. J'aime moins le portrait de M^{me} S., la bouche surtout au sourire un peu grinçant.

M. Puvis de Chavannes

Les vastes compositions consacrées par M. Puvis de Chavannes au génie de Victor Hugo m'ont bien donné la délicieuse, fraîche et élyséenne sensation que j'espérais éprouver. Cette décoration destinée à l'escalier du Préfet à l'Hôtel de Ville met en scène Victor Hugo, offrant sa lyre à la ville de Paris, qui l'accepte, souriante, tandis que de jeunes hommes, à ses côtés, lèvent des palmes et lancent des éclats de trompette. Dans les voussures, des figures symboliques personnifient les vertus et les dons du grand poète : le patriotisme, la charité, l'ardeur artistique, l'intelligence, l'esprit, la fantaisie, la beauté, l'intrépidité, l'urbanité. L'œuvre, pure d'inspiration et d'accent, ajoutera à la gloire du maître un beau fleuron de plus.

M. Armand Point

Poète symphoniste qui sait faire chanter des accords roses, gris, violets,

bleautés, fonluis dans une lumière suave et légère. M. Armand Point imagine des rêves charmants, peuplés d'apparitions idéales, d'une pureté de formes, et d'une naïveté d'expression vraiment exquises. Ce sont images sercines et chastes, épanouies dans l'atmosphère irisée de paysages élyséens, merveilleuses de coloris blond cendré. Anémique peut-être, ce virtuose des tonalités mièvres et mourantes, mais séduisant et aimable comme le sont ses jeunes filles aux yeux pâles, aux joutes à peine teintées, dont le visage maladif s'éclaire d'un sourire doux et ingénu.

M. Girardot

Un méditatif, un chercheur qui de chacune des visions qui l'émeuvent fait une œuvre, sincère d'accent, vibrante et lumineuse. Regardez le *Baiser*, quel hymne d'amour naïf et profond. Berger et bergère, beaux comme des Grecs de Praxitèle, communiant bouche à bouche, et marient en cette communion ardente leur foi et leur désir. La scène, mystérieuse, s'enveloppe d'un voile d'ombre transparente ou la lune glisse des rayons pâles. C'est suave, simple, discrètement passionné comme un chapitre de *Daphnis et Chloé*.

Très remarquables, elles aussi, les deux études : *Ete*, harmonie très juste de tonalités vibrantes qui résonnent avec intensité dans le plein air, et *Arette*, accords de valeurs plus sourdes, moins chantantes, la figure sur laquelle elles jouent, se modelant dans le clair obscur. M. Girardot n'encourra certainement pas le reproche de s'immobiliser dans un genre; son œil, curieux de toutes les sensations pittoresques, se plaît autant aux spectacles de nos champs, qu'aux scènes plus colorées de l'Afrique: il note ici et là les caprices et les caresses de la lumière, avec plus de bonheur cette fois, à mon goût, dans nos plaines que sous le ciel de Tanger.

M. Louis Picard

Oh! le beau peintre! Que d'émouvements, de lapis-lazuli, de rabis et d'opales sur sa palette! Comme toute son œuvre chante sa joie de coloriste, émerveillé devant les bijoux étincelants que crée l'union du soleil, des êtres et des choses! Partout où il place son chevalet, sur le bord de la mer, bleue, verte ou grise, dans les dunes, il voit la somptueuse ou tendre harmonie qui chantent les couleurs et il la traduit en interprète ému, subtil et puissant. C'est

devent de telles œuvres qu'on enrage d'être pauvre. Pouvoir s'offrir la toute petite étude : *Femme à la fenêtre* (mer grise) ou *Mélancolie*; j'ai formé ce rêve, hélas! vain, devant l'exposition admirable de M. Louis Picard.

M. Aman Jean

C'est un prestigieux décorateur que M. Aman. Sur des fonds étouffés, de vieilles tapisseries aux tons éteints, il silhouette ou modèle des figures symboliques, en qui se marquent avec grâce ou force l'idée voulue. J'admire surtout son caractéristique portrait de Damp, tête énergique, que l'effort contracte, âme vaillante convergeant toute vers l'ébauche où va se matérialiser la pensée.

M. Whistler

Dans une atmosphère fumeuse, qui fait songer aux brouillards londoniens, M. Whistler sait camper des figures impressionnantes, chefs-d'œuvres de virtuosité et de caractère. Voyez le portrait d'homme qu'il expose, quelle allure! Quelle vitalité! Si j'en crois son peintre, le modèle est ardent, batailleur, fier, exubérant de gestes. Sur la toile embrumée, son âme réellement vibre, son œil parle. Je ne connais pas d'évocatrice et de poète plus puissant que Whistler.

M. Mœlchers

Les sensations reposantes et douces de la vie familiale, chez les simples, ont trouvé en M. Mœlchers un interprète ému. Dans le plein air d'un champ ensoleillé, il nous montre une blonde paysanne, costumée à souhaits pour faire valoir la richesse de la palette du maître. Elle tient dans ses bras un gros bébé aux yeux ronds, bleus comme le ciel. Les reflets d'une claire lumière se marient sur les chairs roses et sur les tons des étoffes, d'une harmonie exquise.

M. Alexander

Celui-là aussi met de l'émotion et de la pensée dans son œuvre. En ses portraits, il ne lui suffit pas de refléter la nature; il l'interprète, il la chante et exprime éloquemment la vie. L'enveloppe volontiers sombre, dont il estompe ses tableaux, leur donne la douceur de l'intimité et le charme du mystère.

L. Welden Hawkins

L'imagination très idéaliste de M. Hawkins se plaît aux évocations doctrinales ou mystiques. Il veut faire réfléchir ou

rêver chastement. Son tableau, *Noël*, est un pieux poème, d'un sentiment très pur et d'un coloris « virginal ». J'emploie à dessiner ce mot qui exprime bien l'impression suave produite par l'œuvre. *Materialisme et Idéalisme*, grande composition symbolique, met en regard l'un de l'autre ces éternels ennemis : la matière et l'Idée. Sous la forme d'une jeune femme aux traits nobles et graves, l'Idée, rayonnante, lumineuse, apparaît aux regards éblouis d'une sorte de géant. J'aime moins cette allégorie d'une conception un peu banale, mais je rends volontiers hommage à l'artiste qui a déployé là, comme en tous ses ouvrages, ses rares qualités de dessin, et de belle ordonnance, au service d'une pensée toujours haute.

M. Besnard

Fantasque, tape-à-l'œil, artificier, tels sont les épithètes que décernent au maître Besnard les jaloux et les anarchiques. Certes, c'est un romantique, un excessif; mais quelle puissance et quel feu. Il note, je le sais, avec trop de complaisance les accidents lumineux, mais quelle virtuosité! quelle science! Les accords dissonants s'harmonisent sur ses toiles, et il réalise souvent avec des éléments disparates des ensembles forts, retentissants comme une fanfare de trompettes dans un opéra de Wagner ou de Berlioz. J'admire surtout ses études de femmes arabes, dont un soleil intense avive et porte à un éclat de brasier les lèvres teintées de carmin et les yeux d'escarboucles. Très beaux aussi, et d'un mouvement plein de vie, ses chevaux tout baignés de lueurs violacées et roses. Il est des minutes, en Orient, sous l'ardeur de midi, où la robe baïe ou blanche des cavales s'irise de reflets aussi bizarres; l'œil du peintre a été intéressé par cette extraordinaire vision, et sa main experte, et qu'aucune routine ne dirige, n'a pas craint de les fixer. Ce ne sont pas les coloristes qui s'en plaindront. Quel bouquet d'artifice.

M. Georges Griveau

Harmoniste plus discret, poète plus sobre et d'inspiration plus ingénue, M. Georges Griveau s'apparente aux maîtres les moins contestés, les Courbet, les Corot, les Whistler; il possède les dons les plus rares : la poésie, le sentiment, le dessin et le coloris. Arrêtez-vous devant son portrait de jeune fille, aux mains croisées, souriante, ingénue, comme elle est modelée, comme la

lumière dorée qui la caresse est chaude et somptueuse; avec quel art le maître a tiré parti du clair obscur. Regardez aussi les paysages, qui avoisinent cette belle œuvre. Ils sont vraiment d'un charme rare; de petites merveilles!

Cette rapide revue passée des peintres dont l'effort désintéressé et vaillant m'a plus vivement frappé, notons, en hâte, les quelques ouvrages vers qui va se porter surtout la curiosité de la foule, ouvrages signés de noms connus; l'important envoi de M. Carolus Duran, et surtout: *l'Homme à la mandoline*, une belle œuvre, et le séduisant portrait de M^{lle} Germaine Feydeau, la petite-fille du maître; l'exposition très remarquable de M. Jean Béraud, dont l'ouvrage principal va soulever d'ardentes polémiques.

Fruit d'une pensée à la fois ironique et mystique, *le Christ au Calvaire* de M. Jean Béraud, nous offre le contraste du monde juif et du monde chrétien: l'un, blasphémateur, cynique et fêtard, l'autre, résigné, plein de foi et de dévouement. Dans le premier groupe, celui qui jette des pierres et des sarcasmes à Jésus, le peintre a multiplié les faces ignobles, nez croches, lèvres lippues, mais, pour être exact, il eût dû joindre à ces caractéristiques insulteurs beaucoup de prétendus christianisés qui ne se gênent guère pour pratiquer le mépris des préceptes d'amour et de fraternité enseignés par le Christ. Le divin Crucifié, en sa robe rouge et sous sa lourde croix, semble une copie voulue du type classique et devenu si banal, qu'a répandu la maison Bouasse-Lebel. J'aurais voulu, sous le fardeau, le Christ de Dagnan, si éloquent dans sa douleur immense!

A ce tableau, dont le côté comique me gâte l'émotion réelle, pourtant, M. Jean Béraud a joint une fantaisie mieux dans sa note: *Au fil de l'eau*, chapelet de femmes défilant sous l'œil indifférent et fatigué d'un viveur, rêvant sur la rive. Puis, quelques portraits, entre autres celui de notre fécond confrère, Armand Silvestre, flanqué de Muses, qui ne doivent pas l'emb...nuyer. M. Montenard, le peintre attitré des côtes méditerranéennes, a trouvé moyen, dans un cadre immense, de faire un petit paysage; mer sans espaces, montagnes sans altitudes, routes sans profondeur. L'effort est considérable, la coloration est lumineuse, chaude, mais l'effet de grandeur cherchée n'est pas obtenu.

Les envois de M. J.-J. Rousseau seront goûtés: ils sont d'un artiste cons-

ciencieux, chercheur, plutôt que d'un poète. La triste scène de mort qu'il traduit: vieillard agenouillé près du lit d'une morte, symphonie blanche où la flamme des cierges mortuaires met des reflets dorés, décèle une science experte et un œil qui voit clair.

Le compliment n'est pas si banal qu'il en a l'air, tant de peintres ne voyant la nature qu'à travers des lunettes à verres noirs ou jaunes. Je note, au cours, d'une promenade trop rapide dans les salles MM. Pierre Huas, qui expose un portrait rayonnant de vie; Roth, avec une scène d'intérieur, d'une intimité délicieuse; l'importante Exposition d'Alfred Stevens, de Friant, de Rixens, de Zorn, de Donnat, le beau portrait et le tableau d'histoire: *Marie Stuart*, de M. Lavery; les habituelles Bretonnes, de Richon-Brunet; les Scènes à la Puvis de Chavannes de M^{lle} d'Anéthan, quelques mondanités d'un parisianisme spirituel, par M. Edgard de Montzaigle; les envois d'Anthonissen, de Matthey, de Rixens; les vaporeux et frais paysages d'Errazuriz; le tableau à effet de Paul Robert: *Soldat de la Commune, gardant la statue renversée de Napoléon, place Vendôme*; *l'Émeute* si mouvementée, plus féroce que nature, par Dinet; les *Marines*, d'Harrisson; les Mesdag, dont le nom est une gloire; les chauds et vibrants paysages d'Émile Claus; les fins portraits et autres ouvrages délicats de Courtois; la belle exposition de Muenier; les portraits si physiologiques de Blanche; les *chevaux emballés* et *la Bataille navale au cirque*; des œuvres fougueuses de Checa. J'en oublie d'excellents, certes, et Skresdweg, et Iwill, et Røderstern, et Hynaïs, et Gaston la Touche, et Læwood, et Delance, auteur d'une importante scène d'histoire, très lumineuse et d'une heureuse ordonnance; Couse, Rondel, Frédéric, dont l'immense effort apparaît fort inutile dans son ouvrage: *Tout est mort*, un triptyque, a dû lui coûter des mois de labeur enragé, et nulle émotion ne s'en dégage.

M. James Tissot

Autre labeur énorme, mais celui-là plus fructueux. M. James Tissot, a retracé la vie du Christ en plus de trois cents aquarelles et peintures à la gouache. Son exposition occupe deux salles du rez-de-chaussée. Le peintre suit la Sainte-Famille depuis l'Annonciation jusqu'à l'Assomption. Les scènes sont conçues dans un esprit nouveau, très original, tout en restant très religieuses. Un tel

travail mérite à lui seul une étude développée; il vaut un examen de plusieurs journées, examen que je prédis sans lassitude.

Quelques ouvrages de sculpture intéressants; nous les étudierons plus à loisir dans un article spécial.

L'Exposition des Objets d'art prend une importance chaque année plus grande; il y a cette année, au Champ-de-Mars, des merveilles qui prouvent la pleine renaissance de l'Art décoratif en France.

PAUL LAFAGE.

CONGRÈS

DES

ARTS DÉCORATIFS

J'ai parlé récemment à cette place du Congrès des Sociétés des Beaux-Arts. Voici que de nouvelles assises vont ouvrir à l'École des Beaux-Arts. C'est M. Georges Berger, député de Paris, président de l'Union centrale des Arts décoratifs, qui a eu la sage pensée de provoquer cette réunion. Elle sera fructueuse, n'en doutez pas. J'en ai médité le programme. Il est abondant, logique, lumineux.

Mais j'entends l'objection. Les lecteurs de *l'Œuvre d'art* sont des gourmets, voire même des raffinés. On les a quelque peu gâtés par la contemplation répétée des grandes œuvres de nos maîtres. Ils ne conçoivent le beau que s'il est parlé par Rubens, Rembrandt, Raphaël, Velasquez, Reynolds, Holbein ou Poussin. J'admets cette tendance, mais n'allons pas trop loin dans cette voie. Gardons-nous de toute partialité, et raisonnons.

L'homme est un être enseigné. Son esprit procède du connu à l'inconnu. En art, les plus grands maîtres ont procédé de l'usuel à l'idéal. L'éducation de l'œil se fait lentement, d'une manière insensible, mais permanente, par la vision constante des formes qui nous entourent et qu'on pourrait définir le vêtement tangible de notre intelligence.

Combien de maîtres, et des plus grands, ont débuté dans leur carrière d'artiste par des dessins de meubles, de dentelles, d'ustensiles, sans noblesse s'ils sont façonnés par un ouvrier, mais rayonnants, suggestifs dès lors que le crayon magique d'un dessinateur inspiré en a relevé les profils, épuré la forme, orné les pleins, cadencé les vides.

Renversons les termes; l'ouvrier d'art

qui produit un chef-d'œuvre est l'éducateur par excellence; je rappellerais volontiers « l'instituteur primaire » de l'artiste. C'est lui qui, en plaçant sous nos yeux, à notre portée, les objets utiles, indispensables à nos besoins de toutes les heures, oriente à notre insu vers le Beau une intelligence endormie qui ne soupçonnait pas cette lumière presque divine.

M. Berger fait donc œuvre d'homme politique au meilleur sens du mot en ouvrant ce Congrès des Arts décoratifs, dont la fin dernière, le résultat inévitable est de provoquer sur terre de France une levée nouvelle d'ouvriers d'art capables d'entraîner à leur suite plusieurs générations de Français; que dis-je, une levée nouvelle, je devrais dire une armée d'instituteurs primaires de l'atelier dont les conquêtes seront pacifiques sans cesser d'être profitables et glorieuses pour le pays.

Au surplus, rappelons les victoires passées de l'Union centrale des Arts décoratifs.

Depuis sa fondation, elle a obtenu les résultats suivants :

Organisation d'une suite d'expositions d'art industriel moderne et ancien. — Ouverture de concours entre les élèves des écoles d'art industriel, les dessinateurs et les industriels. — Modification de l'enseignement du dessin et expansion des écoles de dessin. — Fondation d'une bibliothèque mise à la disposition des travailleurs. — Création d'un riche Musée d'art décoratif ancien et moderne. — Établissement d'un atelier de moulages destinés à fournir aux écoles des modèles d'art décoratif. — Négociations et conventions pour la concession d'un terrain destiné à la construction d'un Musée national des Arts décoratifs.

N'est-ce rien, dites-moi, que de telles conquêtes? Mais M. Berger et ses hardis lieutenants, MM. Bouilhet, ingénieur-manufacturier, Eugène Guillaume, membre de l'Institut, directeur de l'Académie de France à Rome, Aynard, député, Krafft, Lefebvre, Braquenié, industriels, Blanchard, ministre plénipotentiaire, agent général de l'Union centrale des Arts décoratifs, ne connaissent pas la fatigue. Alertes, confiants dans le succès, ardents au labeur, ils appellent à eux, de tous les points de la France, les amis de nos industries d'art, les hommes d'initiative et les artistes pour s'éclairer à leur contact sur les questions vitales qui les préoccupent.

Le vaste et beau programme que ces

hommes ont élaboré! Avec quelle élévation d'esprit ils ont tout observé! Jugez-en. Ce Congrès s'occupera tout d'abord du développement des arts décoratifs en France. C'est le but poursuivi, c'est la raison d'être de l'Union centrale. Le but étant indiqué, quels moyens se propose-t-on d'employer pour l'atteindre sûrement? Les moyens sont nombreux. Tout d'abord, on devra tendre à faire ouvrir dans toutes les expositions régionales une Section d'art industriel. Le terme « art industriel » vous choque-t-il? Voici son correctif. Le Congrès s'occupera des Arts de la Femme et de l'influence féminine dans la propagation de l'art décoratif. Mais l'ouvrier d'art, le producteur du décor est entravé par la loi militaire de 1889. Avisons au moyen de protéger l'ouvrier d'art contre un recrutement aveugle. La caserne n'a pas besoin d'artistes. Mais si l'ouvrier d'art est sauvegardé dans sa liberté, il faut l'instruire. Parlons donc des Musées et des Bibliothèques, où il puisera d'utiles enseignements. Au nombre de ces collections trop peu riches, comprenons un Musée des Tissus, qui est à créer. Assurons, d'autre part, la propriété artistique au profit du sculpteur par l'enregistrement des modèles qu'il a créés. Un Musée photographique n'aurait-il pas son opportunité? Voilà pour les adultes; mais l'enfant, y a-t-on songé? Oui, certes. Des hommes compétents traiteront de l'enseignement du dessin, de l'unification des méthodes et d'un cours d'Histoire de l'art à faire établir dans les lycées et collèges! M. Berger s'est visiblement souvenu qu'il avait enseigné l'Histoire de l'art à l'École des Beaux-Arts. Il songe à ces élèves sans maîtres, à ces écoliers sans leçons qui végètent de toutes parts dans l'ignorance du Beau. Nous serons tous présents, le 15 mai prochain, à l'ouverture du Congrès des Arts décoratifs.

HENRY JOUIN.

Le Jardin de certains poètes

MÉCANACÉTÉ EN PLUSIEURS CHANTS

(Suite)

Les oiseaux chantaient au jardin des Rêves conventionnels quand Tribouille ouvrit les yeux après douze heures de sommeil sans rêves. Le soleil était haut déjà dans le ciel pur et tout en bas de la côte la mince rivière s'en allait entre les berges fleuries, étincelante comme une coulée d'argent fondu. Tribouille y courut d'un trait, et lavant son visage encore noirci de la poussière des routes

d'hier, remonta pas à pas jusqu'à sa besace qu'il avait laissée parmi les fleurs. Et il pensait en suivant les allées du doux jardin, il méditait sur ses réflexions de la veille, lorsqu'il vit un lys, un lys admirable, plus beau que nos lys les plus beaux, qui s'inclinaient en un geste lassé, seul, au milieu d'un gazon.

« Ah! ah! s'écria le fou Tribouille, je te tiens, vilain lys. Les poètes m'ont dit autrefois: Ne faites jamais de peine aux enfants, ne brisez jamais la tête frêle des lys! Des musiciens ont chanté l'âme des petits, ils l'ont mise en romances. Ils ont dit que les lys pleurent, que les lys saignent. Fleur imbécile, dis-moi donc une bonne fois s'ils ont menti? Si tu savais le plaisir que j'aurais à voir saigner un lys? Tiens, je veux t'attrister: Tu es laid, je veux te souiller, voici une motte de terre dans ton calice! Saigneras-tu, à la fin! menteur, menteur comme ceux qui l'ont chanté! » Et d'un coup de son bâton, Tribouille envoya la rouler le pâle fleur sur les gazons. La tige maintenant restait seule dressée, lamentablement décoiffée de son casque fragile, à peine encore un peu de pollen jaune éparpillé alentour. Et, penché sur la fleur brisée, Tribouille riait en se tenant les côtes, en battant l'air de son bâton, en dansant comme un fou, en criant: « Eaux musiciens, faux poètes, les lys ne saignent pas, les lys ont la mort banale! » Et sous ses trépigements, le calice se déchira, se fixa à la semelle de ses souliers, vaguement sans forme ni beauté. Mais déjà Tribouille était debout près d'un champ de perennes, tristes fleurettes apeurées de sa venue, qui de loin avaient assisté au massacre du Roi-blanc, et qui tremblaient maintenant, timides yeux bleus, clignotant sous le regard méchant de ses yeux verts. « Ah! vous voilà, vous, les yeux-fleurs! Regardez-moi un peu et ne baissez pas vers le sol vos petites figures de niaisés insignifiantes. Ouf! j'ai appris, que vous sachiez, selon l'heure du jour, exprimer par vos couleurs et vos formes la carence troublante des yeux de blondes ou la chaude invitation au baiser des yeux de brunes? Si vous êtes des yeux, si vous savez dire, la convoitise d'amour et le dépit, parlez, un instant, j'écoute le jeu de vos prunelles. Les yeux savent rire et pleurer. Riez, perennes, riez! » Mais les fleurs se pressaient comme pour fuir et se détournèrent de lui; il se pencha vers le champ bleu, et dans sa main sale emprisonna vingt tiges qu'il arracha sans précaution. Un ruisseau passait là, il les y jeta et elles s'en allèrent loin, à vau-l'eau. Et puis, il fut repris d'une rage contre ceux qui l'avaient trompé: « Ah! leurs vers, ah! leurs alexandrins! Mauvais farceurs, sots poètes, vains phraseurs, ainsi je voudrais les feuilletés de vos livres au fil de l'eau jusqu'à l'Océan. Ah! Mesdames les perennes, vous vous êtes prêtées à ce grossier mensonge. Eh bien, vous yeux, je veux les crever, je lancerai mon bâton parmi vous, je me roulerai d'un bout à l'autre du champ, et puisque vous vous refusez à rire, je vous contraindrai bien à pleurer. » Du bâton, il se mit à faucher et s'avança, ricaneur, dans la prairie, au milieu d'un envol de saphirs.



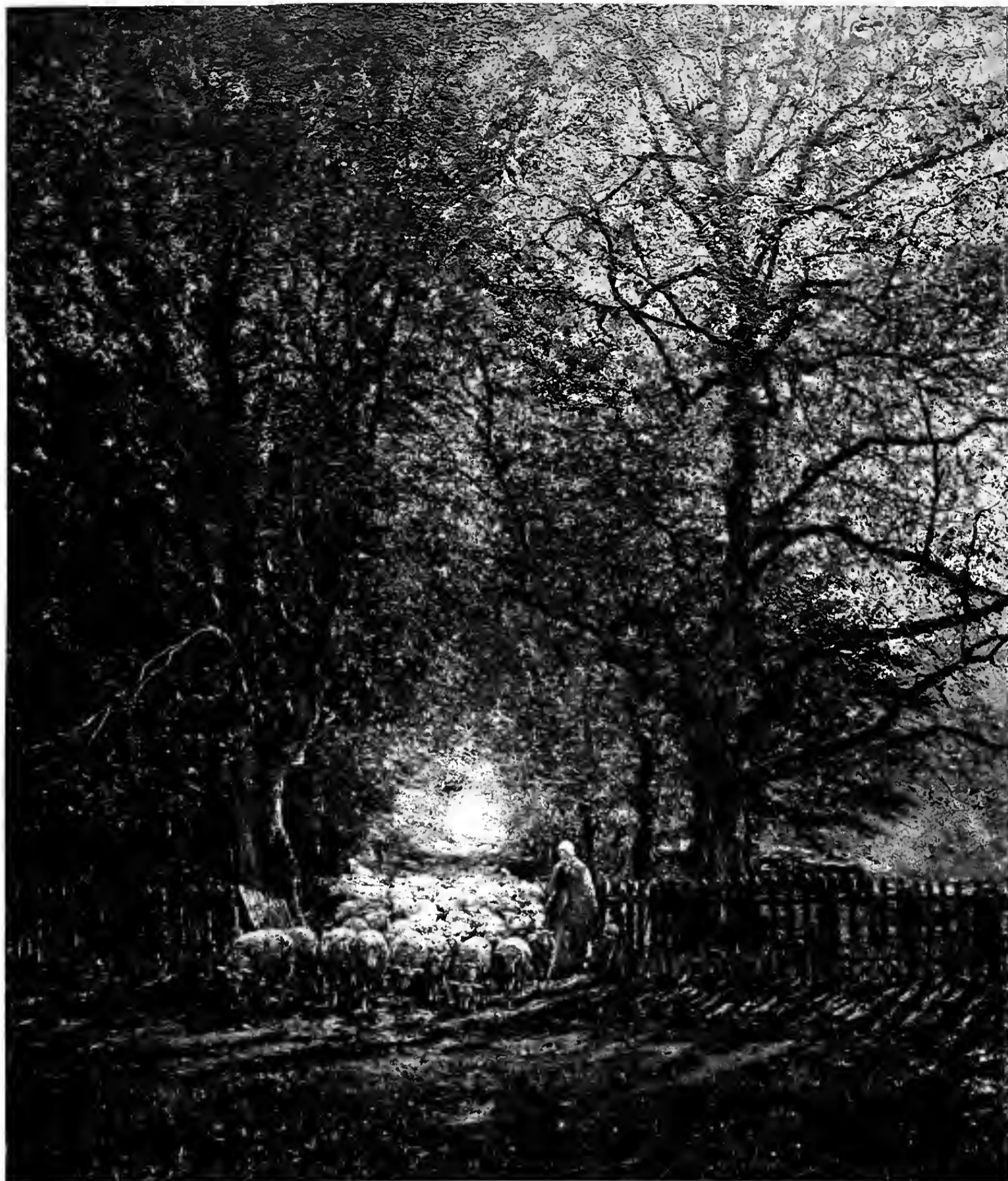
L'ŒUVRE D'ART,

SUR LA PLAGE
(Duez)

Chêne et Lemaire, Imp.-Viel.

1894 SALON DU CHAMP DE MARS

FOR THE LIBRARY,
NORTHAMPTON, MASS.



L'ŒUVRE D'ART,

LA SORTIE DU TROUPEAU

(Frantz Courtens)

Ghène et Rouquet, Imp. Pijet.

1894 SALON DE CHAMP DE MARS

FORBES LIBRARY,
NORTHAMPTON, MASS.



Ed. de l'Imprimerie Imp. Figol

LE CHEMIN DE LA CROIX
(Jean Béraud)

1891 EXPOSITION DU CHAMP DE MARS.

L'ŒUVRE D'ART.

FORBES LIBRARY,
NORTHAMPTON, MASS.



LA NAUMACHIE

(Checa)

1891 SALON DU CHAMP DE MARS

ŒUVRE D'ART.

Gilgine et Leouquet. Imp. - (1891)

G. Checa.

FORBES LIBRARY,
NORTHAMPTON, MASS.



AU BAIN

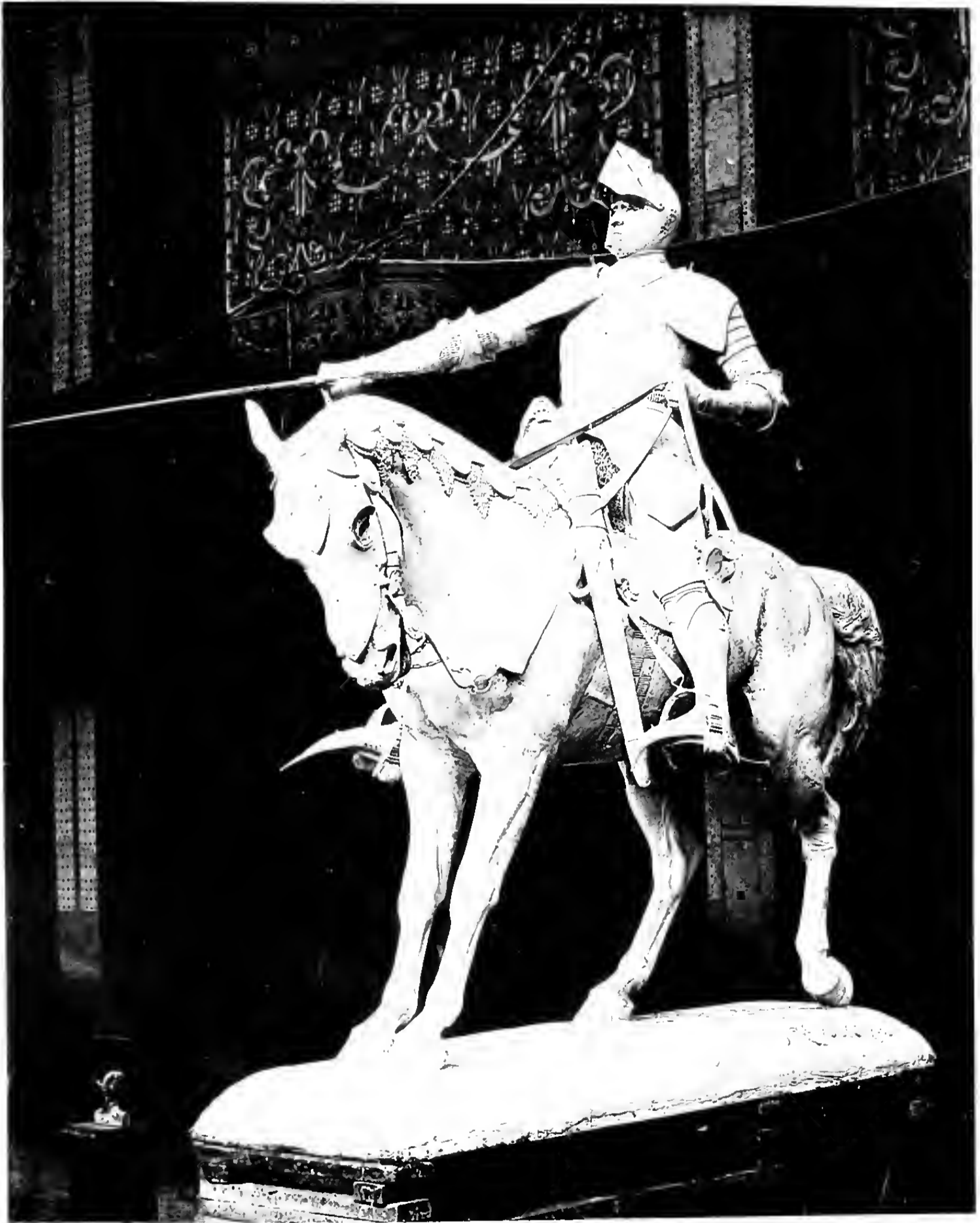
Gervex)

L'ŒUVRE D'ART,

Giloué et Léonard, Imp. Phot.

1894 SALON DU CHAMP DE MARS

FORBES LIBRARY,
NORTHAMPTON, MASS.



L'ŒUVRE D'ART,

LE CONNÉTABLE DE RICHEMOND

(Leduc)

Offre c. Louquet.

1894 SALON DU CHAMP DE MARS

FORBES LIBRARY,
NORTHAMPTON, MASS.



RAYMOND
(Vernhes)

L'ŒUVRE D'ART,

Ghehe et Louquet, Im.

1894 SALON DU CHAMP DE MARS

FORBES LIBRARY,
NORTHAMPTON, MASS.

Et puis, fatigué de carnage, il s'écroula pour dormir sur le tapis bleu d'où monta le petit cri d'agonie de cent mille fleurettes à la fois écrasées.

GEORGES COCHET.

(A suivre.)

LA QUINZAINE

L'événement qui domine la quinzaine artistique est incontestablement l'éclosion multiple de petits salons, précédant de quelques jours l'ouverture des Salons annuels du Champ-de-Mars et des Champs-Élysées. Un des premiers ouverts a été celui des Pastellistes à la galerie Georges Petit. Le chroniqueur se plairait à s'étendre sur un sujet où il y a à signaler tant d'art et de recherche, mais l'obligation de parler d'un peu tout le monde le contraint à ne citer, au hasard du bon souvenir, que les envois de M. Menard, très remarquables, la figure *A la Source*, de M. Georges Callot. Par contre — et pour être juste envers tout le monde — il est bon de dire que M. Dubufe expose un portrait abominable.

Dans les bureaux de la *Plume*, M. Grasset a groupé ses affiches, motifs d'architecture, broderies, ornements religieux, décors, émaux, étoffes, dessins, faïences, illustrations, couvertures de livres, laves émaillées, lithographies, meubles, mosaïques, ornements typographiques, aquarelles et peintures, serurerie et fers forgés, vitraux et cartons de vitraux, en une exposition des plus admirables. Après le magnifique projet présenté par le grand artiste à l'occasion des vitraux de la cathédrale d'Orléans, une exposition était nécessaire pour réparer la bévue grossière commise par le jury. L'opinion publique, indignée à juste titre de la sottise du jugement, est venue à la galerie de la rue Bonaparte rendre un éclatant hommage au peintre, à l'architecte et au poète qu'est M. Grasset. Il y a lieu de féliciter hautement M. Deschamps de son heureuse initiative à ce propos. Nous avons rencontré chez lui de telles œuvres qu'on ne saurait oublier jamais : *les Quatre Fils Aymon*, *le Duel mérovingien*, *l'Age du Romantisme*, *la Maison Usher*, aquarelle, si intense interprétation de la parole d'Edgar Poë : « Je conduisis mon cheval vers le bord escarpé d'un noir et lugubre étang qui, miroir immobile, s'étalait devant le bâtiment, et je regardai les

images repercutées et renversées des joncs grisâtres, des troncs d'arbres sinistres et des fenêtres semblables à des yeux sans pensée. »

À la Bodinière, exposition des dessins de Steinlen. Ainsi qu'il l'énonce au catalogue, c'est *la rue et la route*, c'est l'estaminet et le trottoir qu'il retrace en scènes vécues, observées à toute heure de jour et de nuit, et redites en toute sincérité, le geste fut-il leste ou odieux; de Montmartre à la Chapelle, du boulevard Saint-Michel au Chat noir, son crayon nous promène et nous nous accoudons sur les rubriques : *Pierreuse*, *Rodeur de Paris*, *Quartier Bréda*, *Anarchiste de Cabaret*, *Fortifications la Nuit*, *A la Roquette*, *Achetez mes belles Violettes !*, etc., etc. À signaler à la fin du catalogue un dessin sur *Lourdes*, le dernier livre de Zola. La Foi et l'Espérance guident une foule de souffrants où fauche la Mort au hasard.

Aux Indépendants, beaucoup de choses (823 envois), mais aussi que de lamentables choses ! Il faut noter les cinq envois de M. Albert-André qui, en dépit d'une rudesse peut-être un peu exagérée, n'est pas sans charmes dans ses *Rives de Seine* et ses coins de *Paysages parisiens*.

M. Angrand envoie *les Pèlerins d'Emmaüs* et *Sous la Lampe*. Ses fusains, d'un charme si particulier, se présentent toujours avec la même poésie vague, ennemie du trait et du contour, et, dans ses cadres, ses figures semblent vivre en un bain de lumière et d'ombre sans heurs ni duretés.

De M. Cross, *Air du Soir*, mosaïque très lumineuse. Maurice Denis expose *Avril*, un délicieux plafond où s'avancent de sveltes filles en longues robes, portant des fleurs et des fruits. Il faut voir principalement *la Princesse dans la Tour* et *les Pèlerins d'Emmaüs*. Duval-Gozlan a envoyé aux Indépendants ses paysages exposés l'an passé à la Bodinière.

De Maximilien Luce, *le Port de Camaret* et *la Tamise du pont du Vaux-Hall*. Les lointains de Masson, dans ses quatre études, sont dignes de remarque. Dans les quatre envois de Hermann Paul, *le Contrôle*, *la Distribution des billets*, *Villégiature* et *Magasin de Nouveautés*, il faut louer, en même temps que le faire du pastelliste, sa finesse d'observation.

De Piet, une belle étude de femme.

De L. Pissaro, des paysages anglais.

De Paul Signac, cinq toiles déjà rencontrées chez les impressionnistes de la rue Laffitte.

« Albert Dürer, dont la forme, d'une sécheresse précise, enferme un si grand éclat de vie; Vinci, avec l'étrangeté de ses énigmatiques figures; Rembrandt, en sa magie du clair-obscur; Goya, à la vision brutalement horrible..... »

Ainsi s'exprime M. André Mellerio, préfacier du catalogue de l'Exposition Odilon Redon (galerie Durand-Ruel).

Certes, à parcourir les deux salles de la galerie, on a souvent l'impression de Rembrandt, de Dürer, de Goya et de Vinci.

Voici un chevalier mystique, une façon d'Alérion, jeune et beau, consultant la chimère qui sourit assise, affreuse, énigmatique.

Plus loin, c'est la tête d'Orphée sur les eaux. La lyre, sans doute, hors le cadre, est restée à demi-brisée parmi les herbes de la rive, elle y chante encore; Orphée ouvre vers le ciel ses grands yeux et semble y suivre le vol pur des hymnes d'antan.

C'est maintenant la figure d'un tyran Romain au cou gros et brutal. Un soleil au loin symbolise la puissance du profil grossier qui se silhouette sur l'irradiation de ses flèches d'or, alors que, tout dans l'ombre, sous le ricanement du maître, une pauvre petite figure de souffrance s'incline et s'affaisse aux pieds du Néron pervers.

Béatrix rêve ici, couronnée de fleurs pâles, non loin c'est un vieillard au front bossu et un profil qui évoque Giotto.

Le pastel, l'Enfant, figure une jeune tête illuminée d'une clarté mystérieuse et caressante, la vie se présente attrayante et colorée de rêves brillants, l'enfant les suit d'un œil curieux, son regard s'intéresse à la flamme qui reconforte, mais n'en soupçonne point encore la brûlure.

Saint Jean-Baptiste : la tête s'aurole de pourpre et d'or, devant qu'elle ne roule sanglante parmi les gemmes du plateau de l'Hérode Antipas.

La prochaine exposition à la galerie Durand-Ruel comprendra un groupement important de toiles et dessins de Manet.

Rue de la Paix, c'est l'Exposition de la Rose + Croix. Comme toujours, c'est du beau parti-pris vers l'Idéalisme et la Tradition. Il faut s'arrêter devant les têtes de Knopff, toujours d'un dessin

aussi bizarre, présentant un sourire troublant et évocant des rêves d'Androgyne; les figures d'Osbert, l'œuvre du sculpteur Raimbaud, mort avant l'ouverture de l'Exposition, de gracieuses compositions d'André des Gachons. Nul portrait, l'ordre interdisant pareille peinture (sans honneur iconique).

Deux événements au théâtre.

Falstaff à l'Opéra-Comique et *Maison de poupée* au Vaudeville. Le maître Verdi, venu à Paris pour diriger les répétitions, s'est vu accueilli par le public des premières avec l'enthousiasme que comportait l'œuvre et l'artiste. *Falstaff* a eu un succès éclatant, justement motivé par la grande richesse de la partition, son originalité presque incroyable de la part d'un octogénaire, et son interprétation en tous points digne d'éloges.

Maison de poupée, au Vaudeville, avec Réjane dans le rôle de Nora, a été suffisamment compris par les abonnés de ce théâtre. C'est plaisir de voir peu à peu le public venir à Ibsen, et c'est une satisfaction non moins grande pour les admirateurs du dramaturge norvégien de voir les détracteurs et les adversaires rentrer peu à peu dans l'ombre et s'efforcer de se faire oublier.

Maurice Barrès envoie au *Journal*, au cours d'un voyage en Italie, d'admirables notes d'art sur *l'Évolution de l'individu*. Au travers les musées de Toscane, l'auteur du *Jardin de Bérénice*, nous conduit de Ghirlandajo à Michel-Ange et de là au Vinci. On ne saurait trop espérer que cette série d'articles soient prochainement réunis en un court livre que tout artiste voudra posséder, au rayon des livres d'élite, dans sa bibliothèque.

MARC CROISILLES.

LES PAYS SANS CARACTÈRE

J'ai vu des villes tumultueuses où la foule se pressait pour des occupations fébriles, j'ai vu les passions s'y heurter et rejailir en une poussière bruyante alors que je traversais les rues des cités actives, j'ai su apprécier la valeur de leur ardeur, à tous ces gens en course vers un idéal, vers un but, vers une obligation; j'ai compris l'intérêt qu'offrait le dédale compliqué des idées et des voies larges ou étroites où tous s'avançaient,

ignorants des passants qu'ils cotoyaient. Les formes bizarres et tortillées des places publiques, les angles des rues tortueuses m'ont dit leur beauté spéciale et, sans difficulté, j'ai estimé à sa juste valeur l'énerverement de ces populations surchauffées occupées à des travaux complexes, affairées à des labeurs faits de névrose et de surexcitation: en un mot, je n'ai point fui les villes et leur fièvre, j'ai compris que l'artiste et le penseur pouvaient rencontrer en elles de l'art, et qu'à tel détour de rue, l'un et l'autre pourraient s'écrier pour la constatation d'une manifestation d'un beau évident.

J'ai vu, d'autre part, des Suisses et des Algériens, des paysages contournés ou exagérés, des sites d'une beauté terrifiante, des mers aveuglantes ceintes de montagnes en écroulement, des cieux rayés de la fumée rouge des volcans magnifiques. J'ai trouvé plaisir à descendre les côtes abruptes des monts dangereux pour la fréquence des avalanches ou la traîtrise des précipices. J'ai eu des frissons devant le spectacle d'une bourrasque en mer et d'un orage dans des cols étranglés, j'ai suivi d'un regard intéressé, dans l'un et l'autre cas, le balancement inquiétant des cimes des sapins et des mâts des navires: en ces sites je me suis rendu compte de la valeur artistique des *vies* ou des *natures* tourmentées, mais jamais je n'ai tant vibré d'une aussi réelle et aussi sincère émotion que lorsque je me suis arrêté, après une longue marche dans les plaines, sur une route bien paisible, non tortueuse, mais simplement en pente douce, dans la paix calme d'un paysage reposé, étendu sans nerfs, sans épilepsie de précipices ou d'avalanches, sans roches abruptes, uni jusqu'à l'horizon: de même j'ai trouvé mon bonheur à voir, le soir des jours où elle se repose, la vaste mer paisible comme une nappe d'huile, à peine rayée de vagues endormies venues lentement de tout là-bas, mourir aux grèves où s'aventuraient mes pas, confiants en la stabilité des sables, certains de l'impossibilité d'un drame où je me serais par exemple enlisé, convaincus d'avance de la loyauté de ces flots doucement agités, imperceptiblement envolés, pour un jour décoiffés de leurs mousses, incapables d'une trahison, et plus soucieux de caresser que d'ensevelir.

De même, j'ai aimé m'arrêter au milieu des villages et voir passer vers des buts, cette fois non plus frénétiques mais

de longtemps assignés à leurs corps pondérés par leurs âmes réfléchies, les simples paysans, heureux du poids même des pioches et des fourches qu'ils entraînaient vers des travaux réguliers, dispos pour accomplir leur vie sans passion, sans fièvre, dans l'espace d'un voyage du soleil de l'Orient à l'Occident! Et mon délassément a été grand et salutaire d'examiner longtemps les humbles cabanes où ceux-là dormaient et de comparer leurs toits bas à ceux des édifices à étages superposés où les autres rêvaient dans leurs sommeils agités; à errer par les ruelles et petites rues où me croisaient les travailleurs des campagnes, je me sentis plus à l'aise, le corps plus détendu parce que l'âme moins énermée, et la marche m'y fut plus facile qu'aux asphaltes et aux pavés symétriques.

Ma joie atteignit à ses ultimes bornes quand, dans les mêmes pays, je rencontrais des âmes simples évoluant dans des décors simples. Alors je compris que si les villes ont une Beauté indéniable, si les citadins la partagent, s'ils s'en ornent et en tirent de l'élégance, ce ne sont toujours là que des bijoux travaillés, hors nature, d'une beauté perverse, d'un art certes captivant, enchanteur, mais aussi dangereux que le parfum des fleurs magnifiques épanouies dans les serres, fleurs dont les pétales aux enroulements bizarres recèlent des poisons cachés.

Et l'exagération des paysages à sensation me devint manifeste et tout à la fois presque odieuse, car j'eus la notion claire qu'ils ne nous apparaissent beaux et vraiment admirables que parce qu'ils n'éveillent en nous que des sentiments violents et excessifs et que si, sur la série des cordes dont s'arme la harpe délicate qu'est notre âme, ils exécutent des mélodies troublantes, c'est qu'ils y choisissent les plus névrosées, celles dont le manieement est le plus compliqué, et qu'elles les brisent au dernier accord, dans une suprême tension, plus violente, et que ce que nous prenons le plus souvent pour une émotion d'art et une jouissance d'artiste ne sont en réalité que des souffrances déguisées et des déchirements harmonieux.

Aussi, mon rêve s'est tourné vers les pays sans caractère, ceux dont les touristes négligent la sérénité, ceux qu'on taxe d'insignifiance, et pour lesquels les renseignements compétents ne rédigent guère plus de vingt pages dans les *Badecker* les plus volumineux. Il s'est fixé

sur les landes, sur les Solognes, sur les Beauce, sur les baies d'Italie, sur les fiords norvégiens, sur les villes grises des pays belges ou hollandais, il s'est promené, dans la demi teinte des couchers de soleils, de rue en rue, au travers les villes mortes, dans la presque-nuit des soirs tombants, il s'est assis sur les ponts d'où l'on voit couler doucement, sans vagues, sans fureur, l'eau des récentes neiges vers l'océan endormi, il s'est éloigné de rive en rive, et se penchant sur les flots assoupis des rivières mesquines, il y a cueilli les plats nénu-phars qui sont des fleurs tristes et méprisées, il a traversé enfin les campagnes qui s'étendent au loin comme la mer, qui sont nues jusqu'à l'horizon, proche le ciel, hors trois arbres isolés dressés dans la prairie, comme des mâts solitaires.

Et de champs en champs, de sillon en sillon, il a récolté l'abondante moisson des fleurettes timides, des fleurettes qui se cachent, des corolles qu'on ne rencontre que là, qui sont la douce parure des horizons sans limites, et il les a rapportées dans les villes où moi-même, rappelé par les obligations, les buts multiples, je devais retourner pour m'égayer au dédale des rues grimaçantes, emplies du flot montant des fébriles promeneurs.

Mais, si la vie des cités m'a ressaisi, si j'ai dû reprendre ma course folle vers mes activités de citadin, je n'ai point oublié les pays sans caractère, les Solognes et les Beauce, lamentablement nues et désolées, les bourgades endormies, les golfes bleus assoupis sous le soleil, les landes moroses dont la poésie taciturne m'avait charmé, dont la détresse dédaignée m'avait touché, dont l'abandonnée beauté avait su faire vibrer chez moi les cordes qui jamais n'y avaient rendu le moindre son; solitudes mornes dont j'avais compris, au jour de mes errances parmi elles, comme le gourmet fait parfois des fruits fades des buissons après une orgie de fruits des îles, la saveur modeste épanchée, en une touchante sincérité d'expression, dépourvue de tout appareil théâtral, stupéfiant ou imprévu; paysages sans fard ni vains costumes, BEAUX DE LEUR UNIQUE SIMPLICITÉ.

PASCAL FORTUNY.

COURRIER DE LA MODE

Notre numéro spécial d'aujourd'hui vous donne les primeurs du Salon du Champ-de-Mars, Mesdames; nous voudrions bien faire de même et vous initier aux conciliabules secrets des grandes

maisons de couture; mais, hélas! ce vilain temps se ligue contre nous, ces alternatives continuelles de pluie et de soleil déroutent toutes les prévisions de nos belles mondaines, et obligent les plus habiles à modifier le lendemain leurs créations de la veille.

Encore, s'il faisait franchement mauvais temps, on s'équiperait en conséquence, nous pourrions alors vous décrire de ravissants jupons et d'élégants manteaux; ah bien oui!.. on s'attend à une série de beaux jours annoncés par les almanachs du grand Mathieu, les nuages s'évanouissent, le soleil rayonne, on apprête une toilette éclatante.... Seul l'orage éclate et oblige à endosser une ancienne robe déjà reléguée dans l'armoire aux oubliés.

Nous avons cependant remarqué au vernissage de jeunes vaillantes qui sont venues courageusement en toilette d'été, crêpon de Chine à jour, col et fichu de point de Venise et petit collet de moire avec semis et franges de sequins ou grosses paillettes de jais.

Notez que le petit collet devient de plus en plus envahissant, ses transformations multiples lui permettent de s'insinuer partout.

Sérieux et habillé quand il reste long, en drap ou velours, très garni de passementeries et de perles. Modeste et bon enfant, quand il est en étoffe pareille à la robe avec garnitures assorties, il se transforme en Haute fantaisie quand il effleure la ceinture avec ses fouillis de dentelles, son cliquetis de paillettes, sa fraise exagérée et sa cravate sans gêne.

Citons d'abord un merveilleux costume en mélange *écorce de platane*.

La jupe *éventail*, très ample, est relevée sur le côté par trois plis retombant en tuyaux d'orgue sur un panneau de drap de soie *or mat* constellé de paillettes de jais.

Smoking en velours *écorce de platane*, avec col et grands revers de moire *or mat* brodé assorti au panneau de la jupe, et brodé pareillement; gilet tailleur en Pékin de soie blanc avec petits boutons d'émail.

Puis une autre toilette très élégante, mais plus sévère, en crêpe de soie *changeante à reliefs noirs*, la jupe ronde Restauration est plate devant avec de grosses fronces derrière, diminuant graduellement sur le côté.

Elle est garnie, dans le bas, par trois petits volants de tulle noir à réseau rond, festonné et perlé de jais. Le corsage chemisette en crêpe de soie *changeante* rentre dans la jupe; deux larges écharpes de tulle perlées et festonnées partent de la couture de l'épaule, viennent croiser sur la poitrine, genre Marie-Antoinette, tournent autour de la taille pour former la ceinture et retombent gracieusement de chaque côté de la jupe jusqu'aux petits volants.

Autre nouveauté qui s'affirme chaque jour, c'est le costume complet avec le collet de même étoffe que la robe, tandis que le corsage s'assortit à la doublure de la jupe ou au panneau de dessous quand elle est drapée.

Toujours très en vogue, les rubans s'emploient d'une manière charmante et toute nouvelle, au lieu de les plaquer parallèlement dans un ordre presque invariable, on les dispose en entrelacs variés à l'infini.

Tantôt ils forment un collier, viennent s'attacher sur l'épaule et le côté en cordon Marie-Louise, tournent autour de la taille, retombent jus-

qu'au bas de la jupe, zigzaguent autour et finissent par des nœuds étagés sur le côté gauche.

Souvent, le corsage est attaché devant par des flocs inégaux qui font ensuite épaulette au-dessus des manches comme les aiguillettes de hussards, puis se terminent par une ceinture à longs bouts flottants.

En somme, rupture complète avec cette banale et rigoureuse régularité si complètement opposée au fantaisisme et à la véritable élégance.

J'ai reçu de province deux lettres me demandant des renseignements détaillés sur la forme des jupes; cette question intéressant toutes nos lectrices, je me fais un plaisir d'y répondre dans mon courrier.

La jupe *cloche* et la jupe *éventail* dominent pour les étoffes épaisses et de tenue, leather cloth, bure, cheviotte ainsi que certaines belles soies, mais les inconvénients de ce malheureux biais qui s'allonge constamment et nécessite un remaniement perpétuel lui font préférer, pour les toilettes courantes, la jupe Charles X. ronde et froncée à la taille.

La jupe *éventail* a environ cinq mètres d'envergure, elle est très gracieuse et ne gode pas tout autour comme la jupe *cloche*; l'ampleur, au contraire, est rejetée en arrière pour former les plis ronds appelés *tuyaux d'orgues*. Cependant, elle n'est pas aussi compliquée qu'elle le paraît, et il est assez facile de la bien tailler.

Essayons :

Le lé de devant a 50 centimètres de large, les deux côtés de ce lé sont en biais.

Le lé de derrière se fait d'un seul morceau, en repliant l'étoffe (qui dépliée donne exactement la forme de l'éventail d'où lui vient son nom); le milieu et les deux côtés se rattachant au devant sont, par conséquent, *droit fil*; pour la hauteur des côtés, on prend celle des côtés du lé de devant, et pour le milieu de la jupe, on ajoute quelques centimètres, ou on mesure sur une autre robe, puis on arrondit la jupe.

Je sais que cette dernière opération est l'épouvantail des coupeuses, aussi vais-je vous indiquer un procédé qui simplifiera considérablement votre travail.

Notre patron déplié en entier nous donne une demi-circonférence, dont le milieu est un des diamètres; prenons cette hauteur avec une bande de papier et, du même point central en haut, reportons cette longueur sur tout le tour de la jupe, et rejoignons ces points par une courbe; sans oublier que les côtés du grand lé se rattachent aux côtés du lé de devant qui est plus court, il sera nécessaire de tricher un peu pour les rejoindre graduellement.

Echancrons maintenant la jupe par en haut et nous n'aurons plus qu'à la monter.

Les étoffes légères, gaze, tulle et crêpons, ne s'accommodent pas de ce style plat, elles demandent des froufrous et des relevés, aussi portera-t-on cet été beaucoup de jupes drapées, et, qui sait, peut-être reviendra-t-on franchement aux pannières.

Ainsi, liberté absolue pour mes aimables correspondantes qui n'auront que l'embaras du choix.

GERMAINE DE KOATVEN.

PETITE CORRESPONDANCE

MARTHE R. — Pour avoir une réponse dans un numéro, il faut que la lettre nous parvienne au moins quatre ou cinq jours avant.
UNE NOUVELLE ARRONNÉE. — INDÉCISE. — Nous répondons à vos lettres dans notre courrier.

La Custode d'or

(Suite)

Chez son père, tour à tour, et comme d'instinct, elle avait choisi de ses doigtes frères sur les rayons où s'entassaient les volumes de prix, les œuvres les plus harmonieuses à son idéal, celles où elle se liait d'entre les lignes, où elle croyait retrouver la notation d'anciennes pensées. L'artiste subtil qu'était son père, documenté d'art et supérieurement doué, quoiqu'un peu spécialiste, l'avait d'abord guidée au travers les époques; des feuillettes écrites par sa mère défunte, sur d'ardides sujets de philosophie, avaient éveillé chez Lénore, depuis le jour où elle les retrouva oubliés dans un meuble, une foule d'idées vagues, qu'elle se définissait encore mal, mais qui, dans son esprit de studieuse et de curieuse, s'étaient classées et peu à peu développées par la méditation où elle aimait se renfermer au cours de ses siestes, depuis l'enfance. Dans ses chaises longues, les lectures qu'elle fit de Rousseau jetèrent une lumière nouvelle parmi ces notions confuses, certains détails du panorama offrirent quotidiennement à ses yeux lui devinrent plus accessibles; s'intéressant au passé de ces contrées, où, des sa jeunesse, elle était venue pour, sans doute, n'en plus partir, elle lut les historiens et étendit au Pays tout entier l'examen qu'elle ne comptait faire que d'une unique province; elle connut et aimait Michelet. Le moyen âge l'attira, elle l'aborda, en pleine possession de son histoire, et n'en éprouva que mieux les aimables et francs chroniqueurs. Montaigne, avec sa *Servitude volontaire*, lui fut d'un grand profit; au même xvi^e siècle, certain esprit ne la fit point rougir quand elle feuilleta Brantôme, elle s'instruisit du quatorzième avec Froissart et Joinville. Balzac l'intéressa peu, non qu'elle en contesta la vérité, mais parce qu'elle vivait seule et qu'elle connaissait mal cette vérité. Du haut de ses jardins elle ne voyait qu'imparfaitement le monde, et de là n'aurait su suivre dans la ville les passions individuelles. A cette distance, les petites scènes d'intérieurs s'amoindrirent, se fondaient l'une en l'autre. Dans la foule qui se pressait sur la promenade, le dimanche, elle ne pouvait distinguer, sans de laborieux efforts, Honorine d'avec Modeste Mignon, Albert Savarus d'avec le colonel Chabert; à toute toiture triangulaire, dans les courtes qu'elle doit imiter, pouvait abriter la maison du Chat-qui-pelote. Et puis, elle ne tenait pas à connaître le monde et ne faisait, en réalité, aucun effort pour s'en instruire.

Si, parfois, elle se détournait du spectacle des vallées d'alentour, c'était pour rentrer en la petite maison maussade, en façade sur l'immensité, assise gauchement parmi les fleurs.

Un éblouissement d'art l'attendait-là, en chaque salle, en tout corridor, où combraient les pièces admirables d'une collection où son père avait mis sans partage l'activité de sa vie. Ces chefs-d'œuvre représentaient trente années de voyage et une fortune répandue selon la valeur de ce qu'il avait trouvé dans toutes les villes d'Italie, d'Espagne, aux moindres bourgades allemandes, en Grèce, en Asie, outre par.

Lénore, après les journées de soleil et de grand air, aimait s'associer en compagnie de son père, aux fanteuils sculptés, étoilés de gros clous, rapportés jadis des Flandres, et dont il se plaisait à narrer l'histoire. C'est ainsi qu'elle avait pu, d'abord par passe-temps, parcourir les livres que Viollet-le-Duc écrivit des siècles d'art roman et gothique, puis relire ces pages de science et de foi, où peu à peu nul paragraphe ne lui sembla aride, où elle apprit, soir après soir, volume après

volume, la beauté et la grâce des anciens costumes, la magie des trésors gardés au sombre des cathédrales, l'art du vieux meuble, et aussi, et surtout, l'art religieux des vierges naves taillées dans le bois, leurs sourires et leurs gestes, les plis de leurs robes, les cisèlements des candelabres, les broderies des nappes d'autel, le travail fervent des artistes assidus jadis aux incenseurs et aux couteaux, l'éclatance des crucifix d'ivoire.

Elle se passionna pour les enluminures des psautiers, et des livres d'heures, et voulut méditer le détail même des édifices religieux du xiv^e au xv^e siècle; poursuivant cette étude qu'une autre femme eût vite abandonnée, mais où la fortifiait son dédain et son impuissance pour des occupations telles que soins de ménage ou obligations mondaines, elle s'instruisit des ruines des anciens châteaux, alla même parfois jusqu'à présenter et s'analyzer le rationalisme de leur construction, se pénétra enfin de l'art des miroirs italiens, des porcelaines, des orfèvreries allemandes, des ivoires et des médailles, des cuirs et des tapisseries. En un mot, elle ne résista pas à un besoin de connaissances esthétiques, à une passion malade de se pénétrer de tout ce qui traitait à l'art, influencée par les ambiances dont elle respirait l'atmosphère de beauté, par les conversations fréquentes avec son père, où s'accroissait insensiblement, et sans qu'elle y prit garde, sa sensibilité de névrosée extraordinairement artiste.

D'ailleurs, ses lectures n'étaient point pour emmagasiner dans son esprit de sèches notions, car elle trouvait, en promenant ses yeux autour des chambres, la figure exacte, parfois plus belle, des joyaux dont elle venait de lire l'histoire, pièces introuvables rencontrées dans les campagnes, acquises à tout prix aux ventes, décrochées des murailles où elles étaient dédaignées et incomprises, oubliées des professionnels du bibelot, reliques qui étaient venues, une à une, s'ajouter au trésor somptueux.

Un jour, lassé de recherches, le collectionneur n'avait plus entrepris de nouveau voyage; Lénore était restée brusquement sans nière, il s'était promis de se consacrer à l'éducation de son enfant malade, en quelque pays bien retiré, au milieu de ses souvenirs d'art qu'il emporterait avec lui. Depuis lors, enfermé dans ses chambres, isolé dans le faubourg désert d'une ville de province, il vieillissait sans jamais quitter des yeux ses citernes ou ses casiers, et la joie de ses jours se déquêter, de classer sans cesse, et de rédiger des catalogues. Sa compréhension d'art s'était un peu déformée à la longue et il était devenu peu collectionneur qu'artiste. Il apparaissait maintenant nettement dans ses actes et ses paroles, qu'il s'acheminait maintenant. C'était presque uniquement à cause des facilités que lui avait données sa fortune, et que s'il avait acquis une notion à peu près exacte du Beau, c'était plus par une série de hasards heureux, plus par la fréquentation de réels artistes, que par une disposition naturelle chez lui. Une ancienne épine avait à ses yeux d'autant plus de valeur que la pointe en était plus abondamment ouragée. Lénore l'avait souvent vu décrocher des panoplies une épée espagnole et, en pressant la pointe contre le sol, vanter la qualité de l'acier. Et lorsque, lui prenant l'arme des mains, elle l'avait haussée vers les poutres du plafond, dans un rayon de soleil, peut-être pour y retrouver l'éclair des anciennes batailles et n'avait pas compris le geste de son enfant et ne l'avait nullement différencié du sien. De même, rarement se retournait-il sur les plaines vers lesquelles Lénore aimait s'extérioriser en des rêves proménés dans l'indécis des lointains.

Ces larges horizons et ces chambres rétrécies où

l'un et l'autre mettait sa préférence, étaient comme la synthèse de leurs deux états d'âme.

Il vivaient ainsi, dans leurs idéaux distincts, satisfaits des milieux où ils avaient élus, indifférents à Tabandon où les tenait le reste de la ville, artistes tous deux à des degrés divers, âmes bizarres, glissant comme des figures de Rêve derrière les hauts remparts, dans le décor magnifique des vallées infinies, du vaste ciel, et des petites galeries enrichies de merveilles,

GEORGES COCHET.

(A suivre)

NOS GRAVURES

De l'exposition de M. Duce, habile et charmant à son habitude, nous avons détaché un élégant tableau de genre : *Sur la place*, où le jeune maître manifeste ses qualités de lumniste et son souci de la coquetterie pittoresque.

Le dièrs M. Framz Gouricars nous les plus puissants des voyageurs contemporains. C'est un étranger, mais qu'à cela ne tienne : nous savons rendre justice aux émules de nos maîtres, devenus assez forts pour servir de modèles à notre Ecole. *La Sortie du troupeau*, que *L'Œuvre d'Art* reproduit en photographie avec plein succès, dit bien la virtuosité et la poésie de ce grand peintre, proche parent de notre grand Millet. Le tempérament fougueux de M. Checa aime à vaincre les difficultés les plus ardues de la composition. Il aime la fièvre des batailles, les chevaux emballés, et traduit à merveille le mouvement d'une foule et l'emportement d'une bête afolée. Sa Naumachie prouve qu'il sait réaliser ses visées et que sa main ne trahit pas sa pensée audacieuse.

M. Gervex aime les études de nu et s'y emploie avec des succès divers. D'ame, pour la fermeté de son modèle, la qualité de la chair et le rayonnement de la lumière sur la peau dorée, la jeune bigueuse qu'il expose. C'est un morceau assez savoureux, de facture large et souple.

Le modèle qui, si douce, s'étire dans l'atelier ensoleillé de M. J.-J. Rousseau à plus d'éclat, mais moins de galbe. Cette étude vaut surtout par la notation des reflets irisés, par la belle coulée de lumière rayonnant sur le corps nu.

Parmi les ouvrages importants de sculpture du Salon du Champ-de-Mars figurent le comte de Richemond, une œuvre de haute tenue et d'un bel aspect décoratif, due à M. Lédou; les lectures de *L'Œuvre d'Art* admireront la mâle énergie empreinte sur le visage du comte, l'harmonie de la composition, la perfection du modèle et la vérité méticuleuse jusqu'aux infimes détails de cette évocation historique.

Raymond est un charmant petit homme, rieur et spirituel, si j'en juge par le buste si vivant de M. Verhès. Le sculpteur a su mettre sur cette physiognomie d'homme et de charme et la gaieté franche; son œuvre est un joli morceau qui plaira beaucoup.

P. L.

SALON DES CHAMPS-ÉLYSÉES

Lundi prochain, 30 avril, *L'Œuvre d'Art* mettra en vente un numéro exceptionnel entièrement consacré au Salon des Champs-Élysées. Dans ce fascicule seront reproduites, en gravures hachées, les œuvres de M. Debat-Ponsan, J. Paul Laurens, Boutigny, Marchais, Debolet, Foubert, Goussier et Gormy.

Ce numéro sera vendu 2 francs et envoyé franco, contre mandat de même somme, à toute personne qui en fera la demande à l'Administration de *L'Œuvre d'Art*, 20, rue Feytaud, Paris.

Les abonnés anciens et nouveaux recevront sans augmentation de prix ledit numéro, qui sera le 20^e de la collection.

Le Directeur-gérant : LÉON CASTAGNET.

L'OEUVRE D'ART

REVUE BI-MENSUELLE ILLUSTRÉE

ABONNEMENTS

PARIS } UN AN. 24 francs
ET } SIX MOIS 12 —
Départements } TROIS MOIS 6 fr. 50

ÉTRANGER

Union Postale : Un An, 50 fr. Six Mois, 15 fr. Trois Mois, 8 fr.

DEUXIÈME ANNÉE — N° 26
Numéro exceptionnel : 2 francs.

5 Mai 1894

DIRECTION ET ADMINISTRATION

26, rue Feydeau, Paris.

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres ou mandat-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond pas des manuscrits et des dessins envoyés.

LE SALON

DES

CHAMPS-ÉLYSÉES

Il m'incombe de parler du Salon des Champs-Élysées. Il est pour faire connaître au public la qualité d'une exposition, différents procédés qu'à tour de rôle le critique d'art peut utiliser.

C'est ainsi qu'il peut subdiviser l'objet de sa critique en écoles réalistes, coloristes, impressionnistes, mystiques, etc.; ou bien encore dégager de l'ensemble des œuvres exposées les noms et les œuvres véritablement dignes de remarque et présenter au lecteur, ainsi que le faisait récemment mon ami Paul Lafage, l'envoi d'un artiste, puis d'un autre, fractionnant ainsi son compte rendu en autant de chapitres intitulés d'un nom. Enfin, le procédé le plus courant, le plus accessible au modeste critique qui redoute l'erreur ou l'oubli est de prendre le Salon salle par salle et d'y signaler les toiles qui y attirèrent son attention. C'est en quelque sorte, sous cette forme qui rappelle, il est vrai, un peu le catalogue, offrir au promeneur un petit guide des belles choses à voir — au moins au sentiment du chroniqueur qui, dès le seuil de cet article, fait amende honorable de toutes les fautes ou de toutes les méchancetés qu'il pourra disséminer comme autant de fleurs malveillantes, écloses trop facilement de ci, de là, dans sa causerie.

Il est donc bon de prévenir le lecteur que c'est en toute indépendance que j'enverrai, comme on dit vulgairement, des coups de patte ou des coups d'encensoir.

Je me contenterai de transcrire ici les bons ou mauvais souvenirs rapportés confusément de cette interminable promenade à travers quarante salles. Je dirai ceux des peintres que j'aime, ceux qui m'intéressent moins, ceux qui ne

me passionnent pas du tout, sans autre prétention que de noter mes sympathies et de rappeler les numéros de mon catalogue où mon crayon s'est posé satisfait ou déçu après examen.

Nous prendrons salle après salle et commencerons par le commencement. L'architecture est classée dans l'ordre des numéros de galerie de telle sorte qu'elle se localise dans les premières salles. Eh bien, après tout, pourquoi ne point commencer mon Salon par l'architecture puisque le hasard en décide ainsi? Pourquoi détourner l'attention des salles 1, 2, 3, etc., puisque le jury a décidé que les plans, façades et coupes occuperaient les salles qu'on désigne 1, 2, 3, etc. au catalogue

Pourquoi enfin ne pas honorer d'une distinction particulière — ne serait-ce que pour ne pas faire comme tout le monde — cet art qu'on néglige trop d'étudier, qui reste non visité ou à peine alors qu'on se presse aux tableaux et à la sculpture? Pourquoi ne pas rendre hommage au travail précis et ne pas louer d'abord les artisans de l'équerre et du compas, ces incompris des Salons, exposés en des salles isolées où l'on ne va guère, ainsi que l'exprimait spirituellement en un croquis récent le dessinateur Guillaume, que pour rattacher ses jarrettières et échanger quinze phrases de flirt?

SALLE I, donc, et que l'architecture ouvre le bal. A peine le temps de voir dans l'escalier d'arrivée des *Projets de vitraux à Jeanne d'Arc* dont il est inutile de reparler puisque *l'Œuvre d'Art* a consacré un numéro entier à cette remarquable exposition, et nous voilà devant le *Musée national des peintures modernes de Londres* (HENRI TATE), d'une très belle proportion, devant les intéressants relevés de fresques malheureusement endommagées qui subsistent à *Notre-Dame de Dijon*, et devant les

envois de Rome des architectes MM. PORTAIS et PONTREMOLI, déjà exposés il y a six mois à l'École des Beaux-Arts. Un peu plus loin, c'est le curieux modèle d'un *Nouveau théâtre Wagnérien*, de M. GUILBERT, dressé d'après les conseils de Wagner et de Grétry, dit le catalogue. Grétry, Wagner? Voilà deux noms peu conciliables, mais aussi voilà pour faire réfléchir les admirateurs des *Deux Avars*, et les ennemis du *Vaisseau-Fantôme*. Le fait est que ce théâtre est parfait, réalisant les conditions d'orchestre dans une caisse sonore, de suppression complète des galeries, de double rideaux, etc., etc.

SALLE II. — M. BOURMANCE présente de très précieux documents algériens; ce sont de fraîches aquarelles qui captivent comme tout ce qui s'inspire aux pays orientaux et donnent à qui les examine le désir plus vif, réveillé au fond de l'être, des plages brûlantes, des petites rues montantes où s'entassaient les maisons blanches, des hauteurs de Kasbah, dont a si ridiculement vanté la beauté ce peintre de « tout ce qu'on veut », qui s'appelle Loti; M. CHEDANNE expose un colossal relevé du *Panthéon de Rome*, c'est beau, c'est très beau, il y a là beaucoup de recherche, mais à quoi bon? Que m'attristent ces prix de Rome français qui vont en Italie prendre croquis d'amphithéâtres ou de thermes romains et qui ne songeront jamais à s'intéresser aux merveilles d'architecture nationale qui s'écroulent et disparaissent faute d'entretien; ne serait-il pas plus rationnel plutôt que s'appliquer au travail aride d'une restitution romaine, de faire la restauration intelligente de quelque église gothique qui s'effrite au fond d'un village; mais voilà des raisonnements qu'on ne saurait tenir à des Prix de Rome. Rome, pour eux, c'est le terminus, c'est la dernière étape, on y cueille les ultimes lauriers, on en revient sacré

grand architecte, on construit pour le gouvernement, on devient chef d'atelier, on forme des petits élèves qui perpétueront la race, mais j'affirme et je maintiens qu'il n'y a en ces professeurs ni foi, ni enthousiasme, ni rien qui différencie l'artiste qui pense d'avec l'écolier qui suit les sentiers battus sans en sortir jamais. Non que je veuille déprécier l'œuvre de M. Chedanne, j'en admire au contraire la sincérité, mais je le considère un tant soit peu comme du temps gaspillé. Il faut signaler le très rationnel et très étudié *Hôpital Bouicaut*, de M. MICHELIN, et le projet d'*Hôtel particulier*, de M. CARGILL.

SALLE III. — Les fleurs et certains portraits commencent à m'agacer. Je m'explique. Je voudrais, pour peindre des fleurs, un grand artiste qui n'existe pas; vous n'allez pas me proposer Madeleine Lemaire, j'espère? De même, pour le portrait, j'aimerais un peintre qui cherche à reproduire autre chose que des traits et qui habille le portrait d'une idée, pour le rendre excusable et lui permette d'être toléré par les visiteurs qui ignorent la personne portraiturée. Vous auriez tort si vous me citiez Bonnat. Les fleurs, je les aimerais, non peintes, y mit-on tous les charmes possibles, mais groupées de telle sorte que j'en puisse apprécier le parfum épanou sur la toile; j'y voudrais aux fleurs de grandes qualités de geste, d'attitude, pour se faire pardonner leur éternelle ressemblance avec d'autres fleurs déjà vues partout l'an passé, il y a dix ans, aux quatre coins du monde; sans quoi ne m'en parlez pas. Je sais d'ailleurs qu'il n'est point de peinture de fleurs. Quant au portrait, je le trouve le plus souvent énervant, parce que trop photographique. Quel intérêt voulez-vous me voir prendre à telle figure qui s'offre de face, belle il est vrai, mais guindée dans ses robes d'apparat, coiffée dans les cinq minutes qui précèdent, belle à force de préparations, s'il ne s'ajoute pas au masque qui sera toujours quelconque, fut-il des plus charmants, s'il ne s'ajoute pas, dis-je, une pensée, une action, quelque chose qui chante dans les yeux ou qui laisse un pli intelligent à la lèvre.

En un mot, je veux dans un portrait autre chose qu'un portrait, mais un peu d'âme brossée sur la toile, transcrite lisiblement dans le sourire ou dans le regard, ou bien encore dans le geste, si le tableau comporte plus qu'une tête?

Les primitifs ont-ils jamais songé au portrait brutal et ne connaissons-nous pas leurs nuances infinies à joindre les mains des *donateurs*, à les vêtir de robes amples et décoratives? Nous ne saurions oublier qu'ils sont les grands maîtres et ne pas sourire des portraits de famille d'Hernani.

Louons donc les artistes qui, comme M. BEAURY-SAUREL, ont su transcrire de la palette à la toile l'idée inspiratrice et animer la banalité d'un portrait de la respiration et de la vie d'un sentiment. La figure *Dans le bleu* me plaît à cet égard, car l'attitude du bras de la jeune femme est en parfaite harmonie avec l'envol des fumées de cigarette qui l'entourent de leur nuage bleu, et son regard les suit, lui aussi, dans le bleu, à la suite de l'essor flottant de ses rêves. M. ALLONGÉ m'a plu, jadis : je ne l'aime guère plus. On reproche à certains peintres d'abandonner une manière passable pour s'enfermer dans une manière défectueuse. Je ne saurais mieux conseiller M. Allongé que de l'inviter charitablement à changer de motif : peut-être la manière nouvelle sera-t-elle une forme de progrès; car, enfin, avouons-le, nous le connaissons, son motif, de longue date, et le besoin de quelque chose de nouveau se fait violemment sentir. Signalerai-je, en passant, *l'Écrivain* de M. RÉGAMEY, portant galamment le fleuret au bout du gant jaune et serré dans les plis souples d'un plastron qui s'étoile de boutons sanglés jusqu'au dernier. Mais, à part cela, M. Régamey, je vous aime bien mieux quand vous nous parlez du Japon. Enfin, pour finir le tour de cette salle, des dessins presque illisiblement signés SAULIER (?) figurent de fantastiques apparitions de profil, tourmentées, d'un dessin terrifiant qui fait songer parfois à Dürer, tout en conservant une très caractéristique couleur moderne dans l'expression des figures d'ouvriers, d'orphelins et de déshérités. Mais ce sont là des œuvres de pensée qui s'analysent mal et qu'il vaut mieux voir comme une très efficace préparation à la lecture du Dante, par exemple, dont le souvenir s'érige soudain après deux secondes de station devant ces ossements, ces cyclones ou passent des têtes de morts, et ces nuages qui s'épaississent jusqu'à envahir la toile de leur épouvantable opacité.

SALLE IV. — Très remarquablement traitées, voici de M. G. DESVALLIÈRES de fort belles académies disposés à la

façon des décorations qu'on destine à des pans de murs, sorte de fresque sobre, belle de ligne et très étudiée dans le détail du morceau. Cette œuvre mérite hautement l'attention par sa science impeccable de l'anatomie et par l'heureuse harmonie de profils qui anime d'une vie très réelle et non maniérée ces groupes de jeunes gens, beaux et vigoureux, occupés à des jeux athlétiques.

SALLE V. — Mais voici que les hasards de la promenade, après nous avoir détourné de l'architecture, nous y ramènent en cette salle V, où le *Palais de la Seigneurie à Florence*, de M. TOURNAIRE; les merveilles d'aquarelle qu'expose M. PAUL HANNOTIN (*le Baptistère de Saint-Marc, les Rues de Venise, le Cloître de Saint-Laurent-hors-les-Murs à Rome, Un Coin d'Arles*), et, du même artiste, un *Projet de couvent dans l'Atlas pour les Frères blancs*, méritent de longues stations. Il y a chez M. HANNOTIN plus que la force robuste d'un architecte documenté, il y a une pensée qui dicte des trouvailles, qui élabore les conceptions les plus poétiques, telles que la grandiose proportion des cryptes du couvent, le symbole de cette croix monumentale qui en domine l'entrée, et la disposition ingénieuse des tombeaux rangés sous les arcades, entre ciel et terre, dans l'isolement des talus inaccessibles. C'est là plus que de la construction, et j'aime à signaler un architecte qui ait réellement médité son œuvre en poète.

SALLE VI. — Et maintenant, accouons-nous ensemble, posons les mains en croix sur les catalogues et méditons, nous aussi. Car je rencontre un pastel, deux pastels, du grand artiste FANTIN, qu'il faut examiner dans le recueillement ainsi que le comportent ces compositions dont les fonds rappellent Boucher en plus vigoureux, et dont les figures ont une telle éloquence dans la paix morne du cadre!

Et d'abord, c'est quelque Musset perdu sous bois avec une jeune femme qu'il tient à la taille. Il nous regarde et son expression de physionomie, sa main tendue vers nous, semblent nous prendre à témoins de la sincérité de son dire. Elle baisse la tête, mais se défend mal. A gauche, c'est une éclaircie dans les bois; à droite, les taillis s'assombrissent et l'air passe au travers. Tout cela en souffles mourants dont se

soulèvent à peine deux boucles au front de la jeune blonde. Voilà de l'art très grand sur lequel on voudrait s'attarder pour remercier M. Fantin des émotions très puissantes recueillies dans son œuvre par les amis qui l'ont suivi. Faut-il ne citer que la perfection de sa composition, Yseult, qui complète si superbement le livre de M. Adolphe Julien sur l'œuvre wagnérien? En son second pastel, un poète écoute le chant de l'inspiration et la diétée mélodieuse d'un Muse couronnée de fleurs.

PIERRE VAUTHIER n'a pas oublié les rives de la Seine et les fêtes parisiennes; il nous raconte aujourd'hui la *Barrière du Trône*, et son pastel éclabousse la toile en un grouillement pittoresque de barbares, de soldats, de filles, de drapeaux et de camelots.

SALLE VII. — Cette fois encore, que la station soit longue et la méditation profitable. Un deuxième artiste se révèle à nous en une grande toile tenue dans la note grise, rayée du tronc à peine noueux d'arbres que coupe le cadre, venus au hasard dans une lande déserte. Une femme endeuillée¹, le front baissé vers la terre, chargé du poids des chagrins, se fraye un chemin entre les arbres, portant en ses bras tendus un cœur lumineux; c'est signé HENRI MARTIN. La voilà bien, la pensée, l'inspiration réclamée au peintre, le je ne sais quoi qui fait dire que l'œuvre présentée au public n'est exclusivement de la peinture lorsqu'on l'y rencontre, ce souffle qui donne la vie et fait oublier que, pour accomplir un tableau, il faut des brosses et des couleurs. Oh! les toiles qui n'ont d'autres qualités que d'être bien peintes! Oh! Bouguereau!

Une grande *Marine* du regretté peintre AUGUSTE FLAMENG; de GRIMELUND, *Un Soir d'automne à Grundsgån (Suède)*. C'est toujours le triste soleil des fields, laites et froid tombant comme à regret sur les chaumières coiffées de neige, où la vie ne se décèle que par l'éclair rare et mat d'une fenêtre illuminée de l'intérieur.

N° 5404. Un tableau non signé, qui doit être un HÉBERT, jeune femme à demi-perdue dans les feuillages, très à l'aise dans son corsage délacé. L'artiste conserve sa gamme de tons si particulière et sait lui faire rendre, comme en ses précédentes toiles, ce même charme intime qui l'a, de longtemps, fait classer parmi les grands peintres du temps.

M. FOUACE continue, il est incorrigible. C'est toujours la même orgie de plats d'étains, de jambons, de pâté de foie gras, de bassines en cuivre, etc. Mais, outre que c'est trop bien peint, quel plaisir y trouve-t-il? Je ne veux citer qu'une impression recueillie de la bouche d'un passant : elle est un peu brutale, mais ne me semble pas tout à fait dénuée d'à-propos. Devant sa toile, quelqu'un disait hier : « Fouace? c'est le Madeleine Lemaire du pâté de foie gras et du pain de sucre! » On ne se met pas dans ce cas-là; tant pis pour M. Fouace, mais c'est malheureusement un peu vrai.

SALLE VIII. — De M. LUIGI-LOIR : *Un Coin de boulevard parisien, la nuit*, très vivant, où sont notés de bizarres effets de lumière; et de M. HENRI LEVY : deux compositions de Rêve assez caractéristiques, et le très ensoleillé *Paysage* de M. LE LIEPVE.

SALLE IX. — Le *Saint-Denis promenant sa tête*, de M. EDUARD KRUG, ne manque pas de noblesse. Le coloris général de cette grande toile se tient fort bien et la tête radiense ne fait point tache dans ce décor de marches ensanglantées et de cadavres décapités, éclairé d'un jour gris qui noie l'ensemble et donne au tableau une saveur qu'il est bon de signaler. De M. HENNER, un *Portrait d'homme*, à peu près quelconque, mais une *Tête de femme*, ivoire et rousse, vêtue de velours noir, en valsur sur un fond très chaud. C'est une des plus belles toiles que je connaisse du grand artiste.

Il faut mentionner encore dans cette salle un tableau que l'artiste a souligné : *Une Illusion perdue*. On se souvient qu'un grand peintre a sur ce même sujet brossé une toile célèbre qu'on conserve au Louvre. Dans sa vision, des filles élégantes et enjouées s'éloignent de la rive, montées en un bateau, à quelques pas du sol que foule d'un pas de désespoir Celui qui poursuit toute une vie sans les rejoindre les belles voyageuses. Ici, le sujet est d'un réalisme plus poignant, et s'il y est fait quelque place au Rêve, c'est tout lâchant, dans le cadre, par l'apparition de deux anges ailés envolés par le châssis de l'atelier, tenant entre leurs doigts illuminés les lauriers que convoitait éternellement et vainement l'artiste que la fatigue et le désespoir ont abattu, mourant au pied de sa toile inachevée.

Il y a là une très belle pensée, et je me plais à applaudir sa parfaite interprétation.

SALLE X. — A la façon de Rousseau, voici un paysage à noter, signé : CHARLES LE ROUX; les lointains en sont de la première beauté. Cette toile est accompagnée d'une autre identique à elle, qui vaut surtout par le brio très coloré avec lequel y a été traité un magistral ciel d'orage. *Le Pape et l'empereur*, de JEAN-PAUL LAURENS. C'est l'incident comédiant, iragédiant! Je veux bien. Dans cet intérieur de tapisseries et d'ameublements sévères, le pape semble bien, en effet, mettre un dédain suffisant dans le pli turdu de sa lèvre, mais l'empereur? Je ne saurais tolérer ce jeune premier qui se cabre maladroitement et qui, sûr de son effet, lance, avec des mouvements du torse, comme au théâtre, la phrase qui ramasse tous les applaudissements. Je sais bien que Napoléon n'a guère fait dans sa vie que des phrases de mauvais journaliste, mais j'eus préféré que M. J. P. Laurens fut moins soucieux de l'observation des vérités psychologiques, que nous découvrirons à l'analyse de son personnage, et qu'il se renfermât plus dans la silhouette historique, n'eût-ce été que pour sacrifier avec plus de franchise à la rénovation de l'idée napoléonienne qui, soit dit en passant, est tout ce qu'il y a de plus contraire à l'art.

SALLE XI. — M. HARPIGNIES a envoyé un paysage de lacs et de campagnes tristes, fermé au loin par un arrière-plan de montagne d'un bel effet.

SALLE XII. — Je rencontre ici un portrait par AIME MOROT, un frais pastel d'HENRI MARTIN, délicat visage d'ange ou d'enfant penché vers de multiples fleurs dans un jardin en désordre; un *Enfant au sein*, de MOREAU DE TOURS et une grande toile, *Évocation*, d'après un poème de Henri Heine. M. Vaughan me permettra de citer quatre vers de sa traduction. Il est nécessaire de savoir que le poème allemand est plus lyrique que l'adaptation française pour comprendre comment l'artiste a su tirer un si estimable parti de l'idée :

D'un rideau lourd, tristement,
Je couvre hermétiquement
Ma fenêtre,
Afin de voir en plein jour
Le spectre de mon amour
M'apparaître.

M. Heine avait beau professer une

1. Tableau déplacé. Transporté salle 12.

admiration profonde pour la langue française, je crois qu'il eût néanmoins partagé notre opinion en trouvant détestable la traduction de son œuvre.

La SALLE XIII abrite l'envoi de M. GUILLET qui redit les côtes bretonnes et leurs bourrasques, qui s'intéresse, non sans succès, aux rives de Seine, témoignant en ses deux toiles une grande notion du plein air.

SALLE XIV. — Je citerai M. KNIGHT, qui peint les gens de la campagne avec une palette sobre et éprise de vérité, mais qui se souvient peut-être un peu trop des poses qu'affectionnait Millet, sa *Femme aux champs* sort du cadre de l'*Angelus*; à voir aussi de M. RENÉ FATH, un délicieux *Sous bois*. De M. PILLE, *Démosthène*, emporté contre les flots, beau dans sa lutte pour couvrir le nudissement des vagues sur les roches qui l'éclaboussent, et le tumulte du vent engouffré dans les grottes de la falaise. Sa toge vole, son bras menace : c'est justement ce mouvement de nature, de mer, de ciel, de geste, qu'il faut louer en cette œuvre intéressante; de LEMPOELS, enfin, un *Hymne à la famille*, série de portraits.

SALLE XV. — Les chevaux se présentent aux stalles de l'écurie, les moutons entrent par les portes basses : le peintre JACQUE a exposé. C'est très bien, mais, s'il vous plaît, à quand la seconde manière? Deux toiles de l'admirable FANTIN qu'on aimerait analyser en une longue critique faite d'agenouillement et de caresses à ces pièces d'un art si hautain, sorties en beauté du cerveau du peintre-poète.

SALLE XVI. — Nous voici arrivés à la salle-centre de l'exposition. Nous publions le *Plafond*, de DEBAT-PONSAN. Je me suis arrêté longtemps devant un J. DESBROSSES, chemin en forêt bordé de tristes sapins derrière lesquels se couche dans le sang un soleil magnifique; devant le *Beau chevalier aux fleurs*, de ROCHEGROSSE : le prédestiné, revêtu de la symbolique armure d'argent, va vers l'Idéal, insoucieux des appels de la Vie, Parcival mystérieux, passant entre les tentations des lèvres des filles-fleurs, insensible à leurs étreintes et à la passion de leurs caresses.

Et puis?

Ah! il y avait longtemps! le voilà bien mon tableau patriotique — *les Cui-*

raissiers de la garde à Rezonville. — Rappellerai-je la parole déjà lointaine que prononça un jour Zola quand il dit que c'était un succès volé que celui qui s'échafaudait sur des moyens ou des situations que le public ne pouvait faire autrement que de bien accueillir. Il en est en peinture comme au théâtre, le public ne peut blâmer un peintre de raconter du bout du pinceau les défaites et les victoires; avant que le premier coup de brosse soit donné, le succès est certain, il ne reste plus qu'à bien mettre son monde en scène, à disposer les casques pointus au bon endroit et le tour est joué.

Truc, ficelle, et non art.

Passons, voulez-vous? Allons jusqu'à *Venite ad me omnes*, très hiératique peinture décorative pour la chapelle de la communauté d'Étrepagny (Eure).

SALLE XVII. — M. GROLLERON crée cette année un pendant à son *Frères d'armes* de l'an passé; mais, encore une fois, c'est de la bonne peinture pour le Salon de 1875. Reposons-nous plutôt de tout ce sang répandu en contemplant le doux paysage de M. GALERNE, à dessein ombré, qui semble Bruges, car je ne vois pas sans émotion les clochers harmonieux de la ville-morte, à la droite du tableau.

SALLE XVIII. — Après un bon mot au paysage crépusculaire de AUG. POINTELIN, je supplierai M. LA LYRE de renoncer à la peinture des sirènes, des dauphins et des néréides : cela frise chez lui l'enfantillage et se maintiendra longtemps encore dans l'état s'il ne va pas voir à Bâle, à Berne, à Munich, à Zurich, à Berlin, les toiles du grand Bœcklin peuplées de dauphins, elles aussi, mais quels dauphins! de sirènes, mais quelles sirènes!

SALLE XIX. — Deux grandes compositions historiques de CLAIRIN, une vaste toile de M^{me} VIRGINE DEMONT-BRETTON, peinte dans le ciel brumeux de Dunkerque; Jean Bart fait signer l'engagement aux matelots qui doivent l'accompagner à son bord. Un coup d'œil aux petits tableaux de DESGOFFE, toujours amusant, parfois déconcertant d'habileté lorsqu'il s'attache au brillant éclat des porcelaines au soleil, au détail éclatant des boucliers, à l'étingement pailleté des manteaux pourpres brodés d'or.

SALLE XX. — Un beau *Chemin creux* de JULES LAURENS, dans un ton flou

très favorable aux coins sombres du premier plan et à la mise en valeur du panorama qui se déroule au loin jusqu'à la mer, par dessus les haies.

SALLE XXI. — Une composition de MARIE DUHEM, d'une grande simplicité mais d'un intense effet de vérité. La mort de la religieuse vient de s'accomplir, les nonnes se groupent autour de la couche mortuaire, les cierges brûlent blafards, et les prières marmottées agitent doucement les cornettes.

J'aime beaucoup le faire très particulier de Marie Duhem qui, cette année, à l'Exposition des femmes peintres, était parmi les meilleures et dont la toile éclaire réellement cette salle du Salon d'une lueur de poésie et de noblesse très appréciable.

SALLE XXII. — De JUANA ROMANI, bien chauds en couleur, deux portraits, mais à la longue un peu criards à cause des rouges et des verts crus dont l'artiste abuse un peu; de RIOU, une *Marine* terrifiante qu'on dirait brossée pour le dernier acte du *Vaisseau-Fantôme*.

SALLE XXIII. — De HENRI DUHEM, prairie dénudée où déambulent de maigres moutons. Ce tableau, en dépit du glacis gris où il se tient, a de grandes qualités de lumière en certains fragments obtenus par le procédé d'un haché horizontal qui anime et donne la vie aux troncs d'arbres, aux sillons et aux lointains. Enfin, non loin de deux paysages de JULES DUPRÉ, *les Victimes du devoir*, de DETAILLE. Qu'est-ce que vous voulez, je n'aime pas cette peinture-là. C'est du gros drame, cela vous prend par un côté d'émotion dont on ne se défie pas, on est tout de suite parti à s'apitoyer. Certes, on le sait malheureusement trop, qu'il existe pour les pompiers de tristes occasions de tomber parmi les décombres, on a vu ces lamentables tableaux de corps emportés après la chute vers l'hôpital désormais inutile; c'est très généreux d'avoir de la tristesse à ce souvenir, mais comme tout cela rentre encore bien dans la catégorie des gros effets que nous signalait jadis Zola, et comme M. Detaille joue merveilleusement ici le rôle d'un D'Ennery ou d'un Ponson du Terrail qui, eux aussi, échafaudèrent des drames réels, susceptibles d'avoir été vécus, à l'aide de documents saisissants, de situations certes réalisables, mais dont le seul exposé nous énerve aujourd'hui par son côté Ambigu, dramatique seule-



VISION. — EMILE DEBOULET

FORGE LIBRARY,
NORTHAMPTON, MASS.



BIBLIOTHÈQUE

71, Rue St-Louis-en-l'Île, Paris

LA COURONNE DE TOULOUSE. — DEBATS-PONSAN

FORD'S LIBRARY,
NORTHAMPTON, MASS.



Hélios DEBASSE.

LE MARÉCHAL LANNES A ESSLING. — BOUTIGNY

71, Rue St-Louis-en-l'Île, Paris

L'œuvre d'Art, 26, Rue Feytaud

1894. — Salon des Champs-Élysées

FORRES LIBRARY,
NORTHAMPTON, MASS.



Helio DESHAYÉ.

71, Rue St-Louis-en-l'Île. Paris

DE S'-PIERRE A PORTEJOIE (Aout). — MARCHAIS

FORBES LIBRARY,
NORTHAMPTON, MASS.



H. 101. 101. 101.

71 Rue St-Louis-en-l'Île, Paris

GRISELDA. — JEAN-PAUL LAURENS

1894. — Salon des Champs-Élysées

L'œuvre d'Art, 26, Rue Feytaud

FORBES LIBRARY,
NORTHAMPTON, MASS.



1810. — DELACROIX.

LE JARDIN DES HESPERIDES. — GORGUET

71, Rue St-Louis-en-l'Île, Paris

1814. — Salon des Champs-Élysées

L'œuvre d'Art, 26, Rue Feytaud

FORBES LIBRARY,
NORTHAMPTON, MASS.

ment pour les masses avides d'émotions violentes. C'est en ce sens qu'on ne saurait pas plus aimer les pompiers de M. Detaille que les héroïnes violées, les orphelines, les pères déshonorés, les fils ingrats et les vengeurs d'honneur des gros drames du boulevard.

SALLE XXIV. — Dessins et gravures.

SALLE XXV. — De CORMON, un tableau militaire, passons; de COLIN, une figure nue très jolie de silhouette, un peu plus loin, le *Portrait de Sardou*, oh! je vous en prie, passons encore.

SALLE XXVI. — Un tableau de RUPPERT BUNUY, faible inspiration de Bœcklin, effort d'un artiste trahi par la maigreur des centaures et la banalité des poitrails de ses chevaux marins. GASTON BUSSIÈRE présente une *Walkyrie*, très lumineuse interprétation de la scène d'apparition à Siegmund. Si Brunchilde est bien dans la tradition — avec un peu de M^{me} R. Caron — par contre Sieglinde s'en éloigne par trop. Elle a tout au plus une beauté de modèle comme on en voit tant et elle ne rêve pas, mais elle dort plutôt à poings fermés. Dans cette même salle, le *Torrent*, de LE QUESNE, que nous publions.

SALLE XXVII. — J'excuse ici les *Fleurs*, de M. ACHILLE CESBRON, pour leur sens allégorique. Mais tournons-nous un peu vers la droite. Je vous demande sincèrement en quoi peut nous intéresser le *Portrait de M. Carnot*, par CHARTRAN. A titre de document, notons toutefois que le peintre a disposé sur la table, à la portée de la main, une énorme loupe. Pourquoi faire? Un symbole peut-être!

Dans un coin, voyons l'énergique *Portrait de vieille paysanne*, vigoureusement tracé par M. DANTAN.

SALLE XXVIII. — Comme M. GRIMELUND, M. NORMANN s'applique avec une grande sincérité aux sites pittoresques des pays du Nord. J'affectionne particulièrement la profondeur de son lac bleu (1391), les découpages des côtes et la rudesse même de la tâche posée au couteau de ci et de là pour exprimer le charme abrupt de ces pays outrés, où les montagnes sont colossales et perfides, les falaises à pic, les maelströems nombreux et les gens rudes.

Belle salle d'ailleurs, car voici un HENRI ROYER qui évoque le souvenir du beau Bastien-Lepage du Luxem-

bourg; un PAUL SAIN : *Eau dormante*, site introublé, assoupi dans une paix profonde au milieu des grands arbres immobiles qu'aucun souffle n'agite, l'eau dort, les nénuphars croissent lentement, depuis vingt ans le bateau n'a pas quitté la rive et dans leur vol les oiseaux se détournent pour ne pas même rider la nappe endormie de l'ombre de leurs ailes fugitives.

SALLE XXIX. — Voici des dessins de VILLETTE. Une vieille file sa quenouille, le rouet tourne, mais l'aïeule fait erreur, car la quenouille n'est autre que la longue Barbe du temps qui s'accoude à la porte, attendant l'heure d'entrer; Musette, ici, caresse un rêve drapé qu'elle dédaigne regarder, mais le voile s'entr'ouvre et c'est une tête de mort que recèlent les plis menteurs. N° 538, un fort curieux portrait de Daudet, en gravure sur bois, y voir la main droite sur le coussin. Quatre fusains de FANTIN dont l'un représente une descente de croix où l'artiste a certainement atteint à la grandeur d'idée des Primitifs.

SALLE XXX. — Enfin, le voilà, je l'attendais; en ce temps de sentiments exagérés, je suis vraiment étonné de ne l'avoir pas heurté plus tôt dans cette promenade au Salon : j'entends parler du tableau franco-russe. Voici donc de M. EUG. CHICOT, *l'Arrivée des marins russes*; n'insistons pas, d'autant plus que c'est peint à la diable et que la toile a au moins 100 mètres de surface.

Tout à côté, je retrouve une composition en triptyque de SZYMANOWSKI, déjà vue à Munich à l'exposition Secession, l'autel étoilé de cierges, la foule prosternée, et les cloches dans les tours.

Encore un tableau franco-russe, et le *Plafond circulaire* de BONNAT, hardiment composé, mais où le cheval est quelque peu lourd.

SALLE XXXI. — Une femme en pied signée BENJAMIN CONSTANT où il faut observer l'harmonie de ton du bas de la jupe verte et du fond fleuri de vagues arborescences mauves; j'aime toutefois mieux le n° 141 du même peintre qui est un des plus beaux portraits du Salon.

SALLE XXXII. — Rien sinon une *Annonciation* de RIDEL, où les jupes de l'ange affectent la courbure qu'on leur voit chez Filippo Lippi, mais l'ensemble est d'un sentiment un peu écrasé à n'en témoigner que par les mains de la Vierge qui sont quelconques

SALLE XXXIII. — Une *Ophélie* aux yeux troublants, de M. GASTON BUSSIÈRE. Déjà court derrière elle, tentateur par son murmure et sa fraîcheur, le ruisseau où demain roulera la fiancée éplorée.

M. BOUGUEREAU voudrait-il me dire où réside dans son double envoi *l'Idée*, le quelque chose qui n'est pas peint et que je réclamaï au début de ce Salon? Il est vrai qu'on ne se marie pas tous les jours avec l'inspiration et que la *Vierge consolatrice* du Luxembourg n'est pas déjà si mal.

SALLE XXXIV. — Salon de lecture.

SALLE XXXV. — Une *Marine*, de MAX BOUVET, dans une délicate gamme de bleu.

SALLE XXXVI. — Des fruits géants de M. VOLLON, répandus sur des tapis somptueux, hors le plateau de cuivre rouge; DE SINAVE, un *Christ marchant sur les eaux*.

SALLE XXXVII. — *Esther se rend chez Assuérus*, d'une belle couleur. Mais pourquoi Esther s'avance-t-elle mains ouvertes vers les palais du roi et quelle raison a Mardochée de dresser vers le ciel deux doigts rigides et peu gracieux? Ce tableau est de BARRIAS.

SALLE XXXVIII. — Côte à côte, un charmant *Portrait d'enfant*, d'ALEXIS VOLLON, et une *Druïdesse*, de SINIBALDI, d'un grand caractère.

SALLE XXXIV. — Un paysage bleu, d'AUBURTIN, frémissant de lumière, et un ALLONGÉ, — le même que tout à l'heure.

SALLE XXXX. — M. WERTHEIMER expose son *Grand Prix de Paris*, déjà vu au Cercle de la rue Royale. Nous terminerons par deux aimables paysages de YARZ et par une très hautaine composition symbolique du peintre de talent J. WEBER.

Et maintenant, deux mots de la sculpture où, dès le premier pas, on est bien obligé de voir *Meissonnier*, palette en main. Approchons-nous et nous verrons que le socle s'orne de lauriers, de rubans et... de la croix de la Légion d'honneur. Voyons plus haut que le socle. La tête du peintre a été rendue avec une vérité frappante par le sculpteur, M. FRÉMIET.

Une petite station à la *Suzanne*, de

LARROUX, très belle de hanche; au *Moïse remettant les Tables de la loi*; au beau marbre : *le Vampire* (1675), de THIVRIER; au *Christ descendu de la croix*, de BOUCHER; à l'allégorie : *la Pensée*, de M. MICHEL; au *Caïn et Abel*, de M. MENGUE; saluons les médaillons et les miniatures, faisons un tout petit signe de tête, et de très loin, à l'armée des bustes de M. X. ou de Mad. R..., et retirons-nous en comptant sur nos doigts les vrais talents, ceux qui pensent en peignant et qui ne s'autorisent à peindre que sur l'invitation d'une Idée pour la satisfaction d'un Rêve d'art, plus soucieux de leurs joies intimes d'artiste que des consécérations bourgeoises du public, cette quantité négligeable !

GEORGES COCHET.



A PROPOS DU SALON

(CHAMPS-ÉLYSÉES)

I

Le Bienfait de l'Art.

Art divin, Art pur, Idéal,
culte hautain dont le Génie
est le pontife, et l'Harmonie
la resplendissante *réal*,

qui d'une aube de floral
colorant la forme ravie
fait sur les stupés de la vie
fulgür un manteau triomphal,

Art, ton bienfait console et venge
l'Esprit; et ton glorieux d'Archange
en sa fière sérénité,

d'éclairs d'Absolu paradisé
les vagues limbes où sottise
la relative humanité!

II

La Couronne de Toulouse.

(Debat-Ponsan.)

Corsique en l'étendue où l'éclat irradie,
triomphe apollonide, orgueil capitolin;
des gloires où l'apothéose s'incendie
mêle l'empourprement à la blancheur du lin.

Vibre en les infinis, éternelle applaudie,
Harmonie; Art exquis au prisme cristallin
fais chatoyer des arcs-en-ciel la mélodie;
chante dans l'or de l'ode, ô nombre syllabique;

marbre, animé soudain, sous le ciseau palpité:
unissez-vous, rayons, baisers, joie, Aphrodite,
hymne enchanté des fleurs, parfums de l'encens-
[soir]...

Et toi, de grâce éprise et de splendeur jalouse,
à l'hommage souris, reine du gai savoir,
cité palladienne, ô Toulouse, ô Toulouse!

III

De Saint-Pierre à Portejoie août.

(Marchais.)

Dans la fine et tiède lumière
où le charme d'août s'amollit
en des tons de rose trémière
la blonde atmosphère pâlit.

L'eau par les joncs s'immobilise;
invisible grillonne un cheur
dans l'herbe où se volatilise
un subtil parfum de langueur;

là-bas, là-bas, chante la caillie;
en le calme doux du ciel clair
pas une feuille ne tressaille,
pas un frisson n'agite l'air :

et la sérénité du rêve
s'attarde, loin des vains propos,
tandis que passe l'heure brève,
dans l'oubli profond du repos.

IV

Vision.

(Emile Deboutlet.)

Quelle vision ton extase
dans le ciel qu'un rêve étoila,
au vol du mystique Pégase,
sui-elle ainsi vers l'Au-dela,

pensive en ta chimère, ô Femme?
Est-ce l'illusion d'un jour
dont le regret consume l'âme?
ou l'irréalisable Amour?

sous la transparente buée
qu'un roman trompeur font les pleurs,
fuyant triste avec la nuée,
Pholocauste de tes douleurs?

l'Espoir? la passion? la gloire?
incrédée, ou mieux, la Beauté
dont le désir divinatoire
dans la psychique volépté,

aux chemins bleus sablés d'étoiles,
énumérant l'immensité
permet de contempler sans voiles
la radieuse nudité?

Si c'est Elle, l'Inviolée,
ta vision de l'Au-dela,
l'Idée... en la blanche envolée,
Humanité, femme, oh! suis-la!

O. JUSTICE.

Le Jardin de certains poètes

NÉCHANCUTÉ EN PLUSIEURS CHANTS

(Suite)

Tribouille ne put dormir longtemps; quoique la couche fut molle où il se vautrait, molle des chairs douces de ces fleurettes froissées, le soleil se faisait d'instant en instants plus léger jusqu'au moment où le fou ouvrit tout grands ses vilains yeux, qu'il fixa sur le ciel de ve-lours bleu. Étendu ainsi sur le dos, les bras ramenés sous la tête en oreiller, il se prit à inspecter les petits nuages floconneux qui descendaient de l'est en bataillon rangé. « Les nuages? ah! les nuages, je me souviens, des poètes m'ont raconté jadis qu'un nuage c'est une pensée, qu'un nuage noir c'est une idée triste. Voyons ce que vont me dire ces nuages qui passent. »

Mais le ciel s'obscurcit et Tribouille, pour avoir ironisé sur le symbole des nuées, reçut une averse. Forcé lui fut de chercher abri sous un arbre, le premier venu, un cerisier qui ne le garantissait pas entièrement, mais où il avait la consolation d'utiliser le temps à mordre à belles dents dans les fruits rouges, dévorant sans façons noyaux et chairs sanglantes.

« Des cerises, je vais manger des cerises jusqu'à demain! Je dépouillerai l'arbre, j'arracherai fruits et feuillages, je romprai l'écorce du tronc et je couperai l'arbre pour en faire du feu. Car les cerisiers, songeons-y, ce sont les lèvres des femmes, ce sont là des propos de poètes « sa lèvre purpurine! on eût dit une cerise tombée dans du lait! » Pas mal, le madrigal. Tribouille va se ficher, messieurs les beaux complimenteurs, Tribouille va vous faire payer cher vos exagérations de langage. Car il veut en finir une bonne fois avec les cerises et les lèvres, son souhait est de voir la dernière lèvre de femme se faner, perdre ses couleurs et ses charmes, s'avouer à la fin incapable d'un sourire. Les cerises seront toutes mangées ce soir, et il ne restera plus rien dans l'arbre, rien des lèvres qui ont menti, des lèvres qu'on a peintes dans le secret des boudoirs, des lèvres qui se sont instruites en comédiennes des baisers qui font perdre la tête.

« Mange, Tribouille, mange, et t'en donne une indigestion. »

Jusqu'au soir Tribouille mangea et au coucher eut son indigestion. Et il s'étendit, fier de son acte de glouton,



car les femmes n'avaient plus de lèvres!

Mais voilà qu'aux premières minutes de l'assoupissement, il se redressa en poussant un cri de rage, car il venait d'entrevoir, au travers de ses longs cils jaunis, que si les bouches des femmes étaient désormais privées de lèvres, c'était le triomphe des dents, des dents ivoirines, qui sont des perles symétriquement rangées dans l'écrin pourpre de la bouche.

Alors, sous le clair de lune, il se releva, ramassa son bâton et partit pour la destruction des perles-dents glorifiées aux chants d'amour de certains poètes.

GEORGES COCHET.

(A suivre.)



COURRIER DE LA MODE

Quelle belle fête que le Vernissage!... — sans veille ni lendemain — l'élite du monde artiste, les sommités de la finance, tout le Paris select y fraternise au nom des Arts; et, n'en déplaise à notre confrère de la *Libre Parole*, on y compte bien plus de sept toilettes nouvelles.

Précédé des Salons du Champ-de-Mars et de la Rose+Croix, suivi de ces mille expositions particulières auxquelles on nous convie chaque jour, ces vernissages hebdomadaires, je dirais presque quotidiens, rendent trop ardue la tâche de la pauvre chroniqueuse de la Mode et il lui faut demander grâce.

Comment, en effet, résister plusieurs heures à ces affreuses odeurs de benzine et de vernis, si tenaces et si pénétrantes qu'elles défont tous les parfums, le sel anglais seul est assez énergique pour les combattre, et il ne serait pas bon, avec la terrible névralgie qui nous guette, d'oublier le mignon flacon d'or ciselé. Hélas! cela ne sert le plus souvent à rien. Je ne sais, Mesdames, si vous êtes plus heureuses que moi, j'ai beau prendre toutes les précautions, remplir la petite bouteille au moment de mon départ, boucher hermétiquement, ce vinaigre subtil trouve toujours le moyen de se renverser ou de s'évaporer, et, déception toujours nouvelle, il n'en reste plus quand on veut s'en servir.

On m'annonce qu'un chimiste distingué vient de découvrir le moyen de solidifier sel et vinaigre et de les parfumer à différentes essences. Violette, citron, etc. Un petit crayon glissé dans le minuscule étui de cristal et l'on n'aura plus à redouter ces horribles migraines.

La merveilleuse découverte, et que je serai heureuse de vous en parler avec détails dès que je l'aurai expérimentée moi-même.

Toujours des étoffes de demi-saison où le blanc domine : *damiers rayures mélangés* font de charmantes robes avec lesquelles on porte une blouse fantaisie assortie à la couleur foncée.

La vogue est surtout acquise au *blanc et noir* en lainage, en soie et même en mousseline.

Le *vert nymphar* et le *coquelicot des Alpes* seront les couleurs préférées cet été.

Beaucoup de garnitures découpées dans les robes sur transparent de couleur.

Nous avons particulièrement remarqué au Salon une exquise toilette en *crêpon ruban mimosa* : jupe éventail à dents découpées en *chauve-souris* sur bâti de moire *coquelicot des Alpes*, chaque dent est ornée d'une broderie de perles et paillettes de jais; corsage en surah avec manches ballons et ceinture de jais; *pélerine étole* en moire *mimosa* très pointue dans le dos et très courte sur les épaules, garnie de volants de mousseline soie en forme de même nuance, badinés tout autour; chapeau *cloche* avec amazones tombantes et touffes de coquelicot.

Pour jeunes filles, nous indiquerons un costume de style, en damier *châtaigne et blanc*; jupe ouverte du côté gauche sur un panneau de moire blanche entièrement brodé de passementerie; *jaquette à baguette* très ample; gilet en moire blanche avec garniture semblable à celle du panneau; col, châle et grands revers alternés blanc et châtaigne; capeline en paille châtaigne avec oiseau et tulle blanc.

GERMAINE DE KOATVEN.



La Custode d'or

(Suite.)

III

La maladie l'avait rendue presque laide.

Les yeux envahissaient sa tête de leur inquiétude vague et douloureuse, et quand elle les abaissait sur les campagnes ou les haussait vers les poutres des plafonds, on eût dit que son visage en suivait le mouvement lent tant ils étaient grands et éloquents dans la tristesse pâlie de sa maigre effigie endolorie. En sa figure tirée d'une souffrance douce et sans violence, amaigrie de chagrin, se lisaient des désespérances figées depuis la jeunesse, regrets des jeux enfantins, certitudes d'une guérison non probable, résignation aussi aux quasi-immobilités, aux gestes vagues, aux phrases traînées dans la langueur de sa névrose, aux énergies défuntes avant leurs réalisations. Alors qu'elle passait, svelte image qu'on eût dit sans sexe, noyée dans ses longues robes blanches, parmi les fleurs et les arbustes, ses bras s'étendaient en courbes lentes vers les corolles qu'elle désirait cueillir, mais retombaient

dans leur effort avant que de ses doigts frêles elle ait tordu la tige élue par son désir. De même, si ses lectures l'entraînaient vers les vases de cuivre ciselé ou les lampes de sacristie, vers les baisers de paix ou les casques de guerre, se levait-elle des fauteuils bas, le livre glissant à ses pieds, pour aller, de salle en salle, chez son père, à la recherche d'un joyau identique, à la merveille décrite aux feuillets savants, puis pour s'arrêter soudain épuisée d'avoir marché trente pas et s'accouder en rêveries au dossier de quelque siège magistral, longtemps, jusqu'à ce que les forces reviennent.

Sa bouche, sa minuscule bouche, s'entrouvrait parfois pour des rires sans éclat. Toute petite, et comme proportionnée au peu de paroles qu'elle devait prononcer, elle souriait silencieuse dans ce visage qu'attristaient les yeux, et dans les belles matinées de printemps, aux jours de grand soleil, y mettait presque de la gaieté.

Lénore s'autorisait une coquetterie, la seule! Elle aimait déployer sur ses épaules ses longs cheveux à peine ondulés et se promener ainsi dans ses jardins auréolée de boucles. Elle semblait alors une des belles filles que nous aimons chez Botticelli, le front un peu bombé, le nez spirituel et les lèvres plissées en énigmes, le cou libre dans les vêtements plats et clairs, la taille à peine serrée et jusqu'au sol, des plis et encore des plis, harmonieusement drapés; les bras enfin longs et minces que terminaient des mains de vierge primitive, ces mains un peu osseuses aux doigts effilés comme des fuseaux, dressés avec une grâce infinie, soit qu'ils s'appliquent à tourner la page d'un livre, soit qu'ils s'enroulent aux cols des buires florentines.

C'est en ces costumes et avec ce peu d'apparat mondain qu'elle aimait s'asseoir sur ses terrasses aériennes, se renverser parmi les oreillers des chaises longues et écouter monter vers elle, de gradins en gradins, les bruits, effacés par l'éloignement, envolés de la ville active. Le front noyé dans les dentelles, les cheveux épars en la blancheur des coussins immaculés, les yeux au delà des cimes des sapins qui se balançaient aux jardins qui la dominaient, chez l'évêque, elle suivait son rêve, un rêve fait souvent de rien, du cri d'un insecte, de la chute d'une feuille, d'un murmure inexplicable, rêve de paix et d'assoupissement physique qui peu à peu s'amplifiait, devenait plus noble, sortait du domaine banal qui l'avait provoqué pour s'élever, s'étendre, couvrir le ciel entier du vol majestueux de ses ailes royales, et planer au-dessus de la malade comme un bel oiseau dont le regard magnifique aurait illuminé l'espace, tel qu'un soleil.

Et puis la vision changeait, évanouie en une transformation féérique; l'oiseau disparaissait de sa pensée, tandis qu'au ciel de grandes traînées de nuages se chevauchaient en cohorte furieuse. Alors encore elle infléchissait sa rêverie à ce qu'elle percevait des choses de l'extérieur, son fantôme d'idées s'attachait aux volutes des nuées folles, s'y matérialisait. Pour elle telle déformation soudaine, tel flocon neigeux déchiré d'un coup de bourrasque, c'était une pensée anéantie, une autre pensée créée, rêves de santé, rêves de vigueur, rêves de beauté, rêves d'art, fondus, mêlés en un seul Rêve, bientôt enfui, lui-même, au delà des limites de sa vue, nuages chassés hors les terrasses par le vent brutal qui souillait du nord, châteaux de vie et de lumière envahis et bouleversés par un souffle de détresse et de mort,

emportés dans les rafales, sans espoir de retour. Et quand le ciel était redevenu pur, elle promenait la vue alentour d'elle et prêtait l'oreille. Les sapins bruisaient d'un murmure continu, et dans les acalmies, quand les feuillages tremblaient à peine, elle écoutait venir de très loin les chants religieux échappés des hautes fenêtres de la cathédrale. Les cloches ! oh ! les cloches ! Elle les aimait et les méprisait tout ensemble. Les douces cloches qui chantaient le carillon des offices, barbares invisibles, quator cristallin épanou dans l'air bleu des beaux soirs ! Les heureuses cloches qui tintaient au crépuscule pour lancer de tout là-haut, dans les tours, un adieu joyeux au bel agonisant rouge, le soleil, chu à l'intini des campagnes empourprées ! Ses transports, son ravissement, ses mains jointes jusqu'au dernier branle, jusqu'à la mort du dernier vibrant ! Les misérables cloches aussi, les trop railleuses filles de bronze, dansant la ronde et se moquant, aux matins gris, au après-midi de pluie, quand Léonore soutrait, quand, immobilisée, elle pouvait à peine se dresser pour voir les campagnes au loin, les méchantes cloches qui passaient en folâtrant au-dessus d'elle, franchissant murailles et rideaux de brachages, enjouées jusqu'à l'ironie, sonnant dans l'air comme des éclats de rire, comme des railleries gouailleuses disséminées vers les horizons libres, joyeuses pour attrister la pauvre souffrante qu'un pas exténué et qu'un souffle renversé.

Un de ses plus grands plaisirs était de méditer aux jardins pendant les journées d'automne. Par nature, l'automne lui souriait plus que toute autre saison, pour cette raison que le printemps n'était point fait pour elle, qu'il n'avait pas eu de jeunesse, que l'été aveuglait de trop de splendeurs ses yeux sensibles et qu'elle savait bien, au fond d'elle-même, que sa triste santé ne lui permettrait jamais de connaître l'hiver de sa vie. C'est alors que la bourrasque détachait des jardins de-là-haut toute une avalanche de feuilles mortes qui descendaient en tourbillonnant jusqu'à elle, la couvraient, s'arrêtaient familièrement dans ses cheveux, accouraient caressantes, — peut-être compatissantes, — frôler un instant sa joue, baiser d'un baiser mort sa levre qui s'effrait, se glisser entre ses doigts allongés sur les jupes plissées, étaler d'or sous sa longue robe blanche, s'accoumuler autour d'elle et l'envahir de la lente submersion de leur flot fragile qui, brusquement, bondissait, s'aplatissait, s'enroulait à ses pieds comme un reptile soumis pour, soudain redressé en une révolte d'indépendance, se soulever et, franchissant les balustrades, s'écrouter en un éparpillement aux terrasses inférieures, aux toitures, aux coquettes, jusqu'au fleuve où tout s'engloutissait.

Les distractions, l'emploi de sa vie, se bornaient là, en ces jours tristes, ou elle s'abandonnait au rêve, souvent telles qu'elles survenaient les impressions de ses sens. Ses yeux suivant la course des nuées, ses mains se livraient à la caresse des feuilles défuntes et des souffles, ses oreilles entendaient la voix des cloches, la ville parlait au loin et elle l'écoutait ; à l'infini des prairies, elle tenait un muet langage, et les rares fleurs survivantes de son jardin, inclinées vers sa couche douloureuse, lui offraient leur parfum d'agonie. Et, souventes fois, il lui apparaissait que tout autour d'elle avait de l'apitoement, que pour l'âme grise de l'acteur le somptueux décor s'ornait exprès de

parures lamentables, et elle avait un bon regard, un merci tacite pour les corbeilles en désordre, pour les tours de la cathédrale, pour les grands arbres, pour le beau fleuve vaseux, pour la forêt tout là-bas et les routes qui y conduisent, pour le ciel assombri, pour tout ce panorama grandiose et résigné ; et, en poses lasses, elle s'assoupissait quelques heures dans ce sentiment qu'elle était réellement le centre de tout cela et que c'était vers elle, vers Léonore la triste malade, que tendaient les efforts de beauté des ambiances, sans nul doute groupées ainsi pour la satisfaction de son unique personne.

GEORGES COCHET.

(A suivre)



NOS GRAVURES

LEQUESNE. *Le Torrent.* — M. Lequesne, dans l'immense toile qu'il expose cette année, figure une allégorie très chaude de couleur et très mouvementée d'action. Son *Torrent* nous procure l'occasion de constater une fois de plus à quel point il reste virtuose de la chair et des reflets. Il est hors de doute que le point de son tableau est tenu dans une note de couleur des plus lumineuses et des plus charmeuses de toute l'exposition. Les femmes sont toutes intéressantes à voir, surtout celle que le flot a renversée sur la roche au premier plan.

EMILE DEBOULET. *Vision.* — Ce qui me charme particulièrement en cette figure assise, c'est justement ce que beaucoup pourront lui reprocher ; un manque d'action. Il n'y a ni geste, ni poses, ni attitudes cherchées, c'est l'immobilité, le calme chez cette jeune femme qui ne vit plus que dans la rêverie de sa vision et qui s'y concentre toute. La simplicité du sujet, la cambrure fine des hanches et l'expression noyée du regard sont qualités plus que suffisantes pour classer cette œuvre parmi les plus complètes de l'Exposition de sculpture.

DEBAT-POISSAN. *La Couronne de Toulouse.* — Toulouse repose au milieu des fleurs, elle s'appuie sur ses écussons ; des muses l'entourent avec leurs accessoires ; la composition, heureusement dis-

posée dans un ciel très aéré, se présente avec une grande fraîcheur.

BOUIGNY. *Le Maréchal Lannes à Estling.* — Dans la cour d'une ferme on a étendu le maréchal dont la jambe vient d'être emportée par un boulet. Un ami reçoit ses dernières paroles. Je veux m'arrêter à l'expression des deux figures de Lannes et de son camarade, et admirer le bel effet de lumière de la porte d'entrée.

MARCHAIS. *De Saint-Pierre à Portejoie.* — Voilà du bon paysage, le site est des plus pittoresques. Toute la partie de rive de droite au delà du fleuve est traitée avec une infinie variété. Le ciel lui-même, malgré sa grande simplicité, est éclairé d'une lumière si observée et si juste, qu'on ne saurait mieux faire que d'en faire un chaud éloge à l'artiste. C'est encore une des bonnes toiles du Salon.

FOURBERT. *Été.* — Ici encore le fond de paysage mérite attention. L'été chante sur les berges gazonnées, dans la ligne des montagnes, dans les sous-bois un peu noyés par la brume qui monte de l'étang. Et, couchée sur l'herbe, bien en valeur sur le fond uni de l'eau, une femme songe, dont les grands beaux yeux reflètent la chaleur des étés, et la beauté des choses d'alentour.

J. P. LAUBENS. *Griselda.* — Cette bonne toile vaut par l'harmonie de lumière et de couleur qui ne se déparit en aucun détail. L'effet de demi-jour des galeries plafonnées est des plus curieux et la figure de Griselda, traitée très largement.

GORGUET. *Le Jardin des Hespérides.* — Fraîche composition de jolies filles dégagement vêtues de robes claires, d'enfants souriants, de fleurs, de fruits et de feuillages. Chaque profil est aimable mais, pour leur grâce à porter la corbeille de fruits, je veux m'arrêter aux deux fillettes de gauche silhouette délicieusement sur le fond des feuillages sombres.

M. R.



AVIS

Dans son prochain numéro, qui paraîtra le 20 mai, *l'Œuvre d'art* donnera en gravures hors texte deux Œuvres du Champs-de-Mars, et deux des Champs-Elysées.

Ce numéro sera envoyé à toute personne dont la demande sera accompagnée d'un franc en mandat ou timbres-poste.



Le Directeur-gérant : LÉON CASTAGNET.

PARIS. — Imprimerie spéciale de *l'Œuvre d'art*, E. MOREAU ET C^o, 41, rue de la Victoire.

L'OEUVRE D'ART

REVUE BI-MENSUELLE ILLUSTRÉE

ABONNEMENTS

| | | |
|--|----------------------|-----------|
| PARIS ET Départements | UN AN | 24 francs |
| | SIX MOIS | 12 — |
| | TROIS MOIS | 6 fr. 50 |
| ÉTRANGER | | |
| Union Postale : Un An, 50 fr. Six Mois, 25 fr. Trois Mois, 8 fr. | | |

DEUXIÈME ANNÉE — N° 27
Le Numéro : 1 franc.

20 Mai 1894

DIRECTION ET ADMINISTRATION
26, rue Feytaud, Paris.

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres ou mandat-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond pas des manuscrits et des dessins envoyés.

LE CHARME DES GARES

Lassé de chercher infructueusement des sensations d'art en me promenant au hasard dans les rues, trop édifié sur leurs charmes ou leurs fautes contre le goût, il m'est arrivé de gravir les larges perrons encombrés de garçons d'hôtels et de commissionnaires, et de franchir les portiques par où on pénètre dans les immenses halls que sont nos gares parisiennes. Et tout de suite j'ai éprouvé là une impression de nouveau, ou, pour mieux m'exprimer, une sorte de réveil de sensations endormies au fond de mon souvenir. Tant il est vrai que dans le décor qui s'offrit soudain à ma vue, je trouvai matière à ma méditation et heureux exercice à mon rêve. Ces sensations se présentèrent sans ordre et ce fut par l'examen successif de détails, en apparence nullement artistiques ou poétiques, que je parvins à retrouver tout un bagage d'idées et de réflexions grâce auxquelles je pus, dans l'espace d'une demi-heure, sortir fictivement de cette prison qu'on nomme Paris, et suivre sur le méandre capricieux des rails toute une fantaisie d'imagination qui me mena loin.

Des malles étaient là dans un chariot; je reconnus, en regardant de près les étiquettes de destination, certains de ces pays que j'avais visités jadis, et dont les noms restaient chez moi au fond des greniers, collés par le soin des hôtels sur le flanc de mes valises.

Il y avait à côté deux grandes jeunes filles qui s'appuyaient nonchalamment sur leurs bagages et qui, vêtues d'amples vêtements, parlaient avec animation de ces mêmes villes dont le souvenir se dressait devant mon esprit. Je les vis déjà joyeuses sur les plages ou dans les rues provinciales, tandis que moi-même j'aurais redescendu les perrons, franchi

à nouveau les portiques pour retourner dans la ville dont nul détail ne m'échappait plus et où le pittoresque et le non-déjà-vu se dérobaient désormais à mes yeux.

Cependant, voici que passa la masse lourde, gigantesque, d'une machine isolée regagnant lentement comme un monstre épuisé, quelque magasin de remise où elle s'endormirait à la fin éteinte après sa course affolée depuis peut-être l'autre bout de la France. Et mon plaisir fut de me la représenter déployant toute son énergie, se hâtant vers le but fixé, laissant derrière elle, ponts, rivières, vallées et villes pour entrer dans les pays inconnus, se perdre dans la traversée des montagnes, ressortir des gouffres et s'arrêter enfin, vers le soir, au milieu d'une cité non connue de moi, dont j'ignorais jusqu'au nom, mais dont vaguement je percevais l'image, tout un décor d'architectures bizarres, peuplé de gens parlant un autre langage sous un climat pire, meilleur que le mien.

Dans le cadre que formait l'armature en fer de la toiture, je pris intérêt au paysage de banlieue qui s'y déroulait en un enchevêtrement extraordinaire de toitures, de piles de bois, de chantiers, de cheminées crachant des fumées, panaches noirs, et par la même association d'idées que précédemment, j'en vins à m'éloigner de ces centres actifs pour aller plus loin dans les campagnes noyées d'air pur et de grand soleil; puis ce furent des sensations toutes physiques, l'odeur de ces mêmes fumées, la stridence des sifflets, un signal d'alarme brusquement dressé, une sonnerie électrique, la course d'un employé tenant en main un petit drapeau rouge, qui me furent autant de prétextes à évoquer des circonstances où, dans des pays lointains je m'étais intéressé, en passant, à ces riens qui sont un des charmes des voyages. Un train entra en gare, qui venait de loin, et les embrassades de ceux qui

attendaient à ceux qui arrivaient, les poignées de mains, les premières paroles eurent aussi pour moi une saveur toute particulière. Enfin, il suffit que quelques instants plus tard un train partit pour que dans les embrassades — les mêmes — de ceux qui restaient à ceux qui partaient, les dernières poignées de mains, les paroles qu'on se crie en agitant le mouchoir, je voie la démonstration que ces grands halls ne sont pas des endroits tout à fait banals, et que pour quiconque a un peu voyagé, pour quiconque même veut s'efforcer de se dégager un instant de la vie sédentaire, c'est une douce et utile promenade que d'aller, en une de ces matinées grises où l'âme est plus ouverte à la rêverie, se promener dans ces vastes gares et symboliser ses cris d'indépendance et ses désirs de liberté dans les sifflements des machines en partance et dans les fumées dont elles se coiffent avant de disparaître à l'horizon libre ouvert pour elles.

MARC CROISILLES.



JEANNE D'ARC

Nous vivons de légendes.

Nous suivons depuis dix ans une série d'évolutions dans les goûts du public, qui sont un des exemples les plus typiques qu'il nous faut pour vivre une petite passionnette, un petit sentier tout tracé où on ne se sent pas seul à marcher et où l'on voit devant soi les épaules de ceux qui vous précèdent, en route comme vous vers la frénésie de l'instant. Nous avons eu la passionnette du Christ. Tout le monde a voulu faire un Christ, depuis M. Grandmougin jusqu'à M. Armand Silvestre (Les drames sacrés). C'a été une invasion, un engouement. Le Christ devenait à la mode, le théâtre en était encombré, toute une littérature

mystique s'éleva, non point du mysticisme comprenant l'ensemble du culte, mais seulement une des figures les plus en vue, non pas Madeleine, Moïse, la Création, la Bible, les Évangiles, mais un seul et unique personnage, le Christ dans sa naissance, dans sa vie, dans sa passion, dans sa mort. Tentatives infructueuses, sans essor, dépourvues de l'élément nécessaire à la production d'un réel chef-d'œuvre, manquant de Foi. En peinture, l'influence se fit également sentir. Alors que, sur les scènes de nos théâtres, s'érigèrent des croix et se récitaient des lamentations bibliques, on vit aux Salons annuels des Christ aux Oliviers, des Golgotha. Encore cette année, arrivant, il est vrai, un peu en retard, M. Carolus Duran expose un Christ en croix. Mais c'est là la fin, l'agonie d'un mouvement qui, déjà, a été contrarié par un autre courant d'idées. J'entends parler de la résurrection de la légende napoléonienne.

Ce fut bien pis encore. Si le Christ avait attiré au théâtre une foule curieuse d'imprévu, il y eut pour Napoléon une telle poussée que, du même fait, plusieurs scènes servirent de tréteau à l'homme au petit manteau. A côté d'un artiste dont il serait sot de nier le talent et qui, tout au moins, fait preuve en ses écrits d'une foi pure en l'idée qu'il défend, à côté de d'Espèrès et ses nouvelles, surgirent des Napoléon, de Martin Laya, des Madame Sans-Gêne, de Sardou, un l'Empereur, de M. Grandmougin, des revues 1815, tant d'autres choses encore. Et la foule suivit le mouvement; le Vaudeville, la Porte-Saint-Martin devinrent des temples de pèlerinages et le socle de la Colonne Vendôme s'en orna de quelques couronnes de pins.

Aujourd'hui, c'est une autre histoire. Napoléon, sans perdre rien encore de ce regain de popularité, est destiné à remonter d'ici peu sur sa colonne.

Il fut une autre poupée à bercer, un autre lieu commun à l'usage de gens qui redoutent le silence des conversations oiseuses, on vcut un nouveau clou au théâtre, des romanciers cherchent un débouché à leurs produits, qui va-t-on tirer de l'oubli?

Jeanne d'Arc me paraît avoir les plus sérieuses chances. Des gens s'agitent autour de sa statue, il y a, à son sujet, de sévères ordonnances de police; par ordre supérieur, on enlève les couronnes et les fleurs qu'accompagnaient au pied de son cheval, des ornements symboliques d'un autre règne; elle fut martyre, elle le sera désormais deux fois. Il y a des fêtes, on la solennise dans les encens, dans les déploiements de bannières, elle est proclamée presque sainte, nous lirons désormais aux calendriers: sainte Jeanne d'Arc.

Mais, par la Sang Bleu! tous ces gens-là n'ont donc jamais lu Michelet? Ignorent-ils le beau drame de Schiller dont la Pucelle est l'héroïne?

Je vois déjà que grouillent des volumes à la gloire de la guerrière, de la relapse; n'entends-je pas au loin l'orchestre condamnant aux opéras de Mermel et de Gounod? Parmi les projets du nouveau timbre-poste, voici une Jeanne d'Arc. Que nous prépare encore M. Sardou?

J'aime la bonne Lorraine, elle fut belle et altière à Domrémy, à Vaucouleurs, à Orléans, à Reims, à Rouen; j'admire en elle la femme, je la proclame aussi héroïne; mais je souffre de tout ce qu'on lui prépare, de tous les manteaux de théâtre dont on va l'habiller, de tous les chevaux

de bois qui vont la promener dans des décors de carton, de tous les alexandrins qu'elle va clamer, parce que tout cela, je le devine bien, au lieu d'agrandir dans notre esprit, dans celui de la foule, l'idée de haute noblesse, de vaillance qui se dégage de cette belle figure historique, va nous la rabaisser à une mise en cinq actes, à une poignée de sonnets, à des parades de cirque, et à des mignardises dont la plus grande gloire serait de se faire oublier.

C'est pourquoi tout à l'heure je criais: « Ces gens-là n'ont donc jamais lu Michelet et Schiller? »

Et, à ce propos, citerai-je le plus bel acte accompli en ces derniers dix ans en l'honneur de la Pucelle?

Nous tous qui nous inclinons, il y a peu, avec une tendresse au cœur et une flamme d'art aux yeux, sur les projets de verrières pour Orléans que Grasset dessina dans l'esprit de l'époque, n'avons-nous pas fait plus pour la gloire et la sanctification de Jeanne que tous les autres qui nous la sotte ment moderniser?

MARC CROISILLES.



Les Pommiers en fleurs

Les blancs pommiers viennent d'éclorer;
emmi les fleurs chante un oiseau; —
psaume extasié d'une aurore,
œuvre exquise d'un divin fuseau.

L'arbre, au large de la prairie,
sème ses confetti soyeux;
l'Oiseau, d'un hymne de frairie,
jette au vent le *salve* joyeux.

Fleur du pommier, en tes pétales
l'aube nuance sa rougeur;
doux chant, des campagnes natales
tu rends l'extase au voyageur.

L'un, des airs avec la caresse
où l'abeille attarde son vol,
concentre la brûlante ivresse
où bouillonne l'âme du sol;

bohème du ciel, l'autre chante
avec la fioriture réveil
le rêve idéal qui nous hante
et le triomphe du soleil

Il est, pommier, il est éclose
en mon être, en toute saison,
blanche avec un soupçon de rose
un miracle de floraison;

il est un oiseau qui garrule
en mon cœur ainsi nuit et jour;
fleur intime où l'espoir s'adule
— magnificat profond d'amour!

O. JUSTICE.



LA QUINZAINE

Toujours au hasard, n'est-ce pas, come de coutume! A relever, parmi les nouvelles artistiques, l'exposition prochaine des œuvres de J.-B. Carpeaux, du 20 au 28 mai, à l'école des Beaux-Arts. L'exposition comprendra des esquisses, des dessins, peintures, maquettes, groupes et bustes, cires, eaux-fortes, gravures.

A ce propos, il faut citer l'heureuse expression de M. George de Peyrebrune qui, récemment, qualifia Carpeaux: « *En art, un initiateur; en philosophie, un voyant mystique.* »

L'exposition des projets du nouveau timbre-poste vient de se fermer à la même école des Beaux-Arts. Plusieurs projets intéressants, de nombreuses exagérations. Mais à quoi bon s'étendre: Nous savons bien que, en dépit de l'excellente composition du jury, il faudrait un très grand hasard pour que le projet primé ne soit pas encore un fleuron de plus à la couronne de l'art officiel! Tout projet un peu indépendant effrayera. Aussi ne signalerons-nous pas nos préférences.

M. Massenet vient de faire jouer à l'Opéra-Comique une suite à *Manon*: le *Portrait de Manon*. C'est un excellent catalogue thématique de son opéra *Manon*, les motifs apparaissent en ce petit acte, à peine déformés, sans autre originalité. Il faut louer les intéressants efforts de Fugère, de M^{lle} Laisné et Elven pour sauver ce peu de musique.

Les wagnériens s'étaient tout donné rendez-vous dimanche au festival Lamoureux du Trocadéro. E. Van Dyck chantait des fragments des fragments de la *Damnation de Faust*, de Berlioz; de Rienzi, des *Maitres chanteurs* et de la *Walkyrie*. Quelques jours plus tard, il reprendrait (pour quatre jours seulement, hélas!) le rôle de Lohengrin, à l'Opéra. L'excellent artiste est resté aussi parfait que nous le connaissons. C'est chose regrettable à dire, mais notre devoir nous l'impose; on ne saurait trop inviter nos chanteurs français à se débarrasser de cette lamentable émission qui fait trembler leur voix désagréablement, défaut où plusieurs semblent se complaire: Van Dyck leur est un exemple de sûreté et

de solidité dans le registre qu'ils pourraient suivre efficacement pour leur intérêt et pour le nôtre.

L'inauguration officielle de l'Exposition d'Anvers a eu lieu, il y a quelques jours. Inutile d'enregistrer, après les journaux quotidiens, le détail des fêtes et des cérémonies. Il faut cependant ne pas passer sous silence le grand succès de

la grand'place où l'on peut croiser, dans leur costume, des magistrats de l'ancienne cité anversoise, parlant le flamand de 1750. Cette exactitude poussée à l'extrême, le charme de ces vieilles architectures de bois, de pierres et de briques, de fenêtres à meneaux et de petits carreaux de plomb, seront certes un des principaux éléments de succès de l'exposition d'Anvers. Quant à nous, nous ne pouvons qu'applaudir à cette restaura-

zaine, comment ne pas signaler le volume exquis, tout pénétré de la poésie grise, de l'harmonie délicieuse et non heurtée des pays du Nord, que nous présente M. Georges Rodenbach sous le titre « Musée de Béguines ».

Nous sommes au pays flamand, et la vie paisible et blanche des béguines, des sœurs de couvent, nous passe sous les yeux en une série de petits tableaux émus que l'auteur traite de



PAUL MADELINE.

SUR UNE TERRASSE, A CLISSON LOIRE-INFÉRIEURE.

Salon des Champs-Élysées.

curiosité qu'a obtenue cette partie de l'Exposition désignée sous le nom du *Vieil Anvers*.

La ville du XVI^e siècle est là, réédifiée avec la plus grande sincérité dans le document et dans le plan. Dans le détail des architectures, dans le pittoresque même des habitants qui ont revêtu le costume du temps, on a tenu à observer scrupuleusement la tradition historique. Ce vieil Anvers est d'ailleurs tout un quartier; on peut s'y promener longtemps de surprise en surprise de la rue de la Bourse à l'impasse de la Cave où des taverniers versent à boire dans des chopes du temps, de la rue du Jardin à

tion très artistique d'une époque où nous regrettons bien parfois de n'avoir pas vécu.

A l'Opéra, *Djelma* en est aux premières répétitions. La première suivra de près le jour de la Pentecôte. L'ouvrage en 3 actes de MM. Ch. Lomon et Ch. Lefebvre sera interprété par M^{mes} R. Caron, Bosman, Heglon et Dufrane, Renaud, Saleza, Vaguet, Dubulle et Delpouget.

Sitôt la première, *Othello*, de Verdi, sera mis à l'étude.

Parmi les livres parus dans la quin-

natures mortes. Cette série de nouvelles nous a rappelé les plus belles pages de Bruges-la-Morte et, s'il se peut, notre amour de la ville endormie s'en est accru!

L'Exposition de Manet, à la galerie Durand-Ruel, a été incontestablement l'événement artistique de la quinzaine. Tels qui ne connaissaient du maître que la tant décriée et tant honnie *Olympia*, du Luxembourg, ont pu suivre, pas à pas, autour des deux salles de la galerie, les *faïces* et les *desiderata* de l'artiste, depuis la *Parisienne* à

l'ombrelle jusqu'à l'Exécution de Maximilien, en passant par *le Hamlet*, *le Fiffre de la garde*, *le Bar*, *le Bon Bock*, *le Déjeuner sur l'herbe*, et le portrait des parents de Manet.

Ils ont pu revenir des anciennes erreurs qui furent jadis de mode, que beaucoup entretinrent encore au fond d'eux-mêmes, que Manet était trop audacieux et qu'il ne peignait pas comme il voyait.

Ils ont pu s'avouer enfin que Manet est l'artiste le plus personnel de son époque, le plus consciencieux et le mieux voyant dans ses hardiesses. Et, ils ont été tous un peu déconcertés d'eux-mêmes à constater ces qualités supérieures d'un artiste entêté, volontaire, désireux toujours de *l'autre chose*, marchand de formule en formule dans l'insouciance du gain et la seule poursuite d'une idée de goût et de beauté robuste et franche.

On annonce comme très prochaine l'Exposition des œuvres du peintre Caillebotte, mort récemment.

M. Georges Donaldson, pendant trente ans de patience, collectionna des instruments de musique. Il vient d'offrir son musée à l'Angleterre. Parmi les 204 numéros du catalogue, comprenant des luths, des violes, des violons, des guitares et des sistres, on peut admirer, ornée de dauphins et de couronnes royales, la guitare de Louis XV enfant, une autre ayant appartenu à Henri IV, des épinettes du xvii^e siècle d'un travail extraordinaire de placage d'ivoires et de laques, des violons vénitiens et florentins du xvii^e, enfin la harpe de Marie-Antoinette.

PASCAL FORTHUNY.

LUGNÉ-POË

... Et les de dédain superbe et glorieux d'orgueil immense, devant l'autel ou flamme l'ostensoir, il communie en gestes sublimes.

Une figure pâle éclairée par le reflet ardent de deux yeux noirs, d'une mobilité extraordinaire, deux yeux où brûle une flamme très vive comme en un sépulcre de tristesse et de mélancolie... Et tout de suite sous le mirage de ce regard étrange on éprouve une sensation invincible, la sensation suggestive qu'impose une âme très forte... Inquiétude troublante d'une âme profonde, mystérieuse, vibrant intensément au fond de l'Être, se manifestant en envolées créatrices, se révoltant en cris de déchirement, en gestes exacerbés atteignant le sublime des souffrances humaines que rendent saintes les conceptions éternelles de l'Art et de la Pensée.



LUGNÉ-POË

Oh ! pleurer toutes les larmes de l'humanité, clamer le désespoir des foules, agoniser toutes les agonies, déchirer en soi tous les cœurs, saigner de sa chair les plaies saignantes des mariages, gravir tous les calvaires, sentir sourdre en son crâne les revoltes nées des passions — chimères empourprées de baisers suprêmes — qui attirent et entraînent au gouffre du Néant, n'est-ce point rendre en traits immortels tout ce que la création a mis de Grand et de Beau dans son œuvre ? N'est-ce point — rejetant bien loin le cothurne de l'histoire, singe aux grimaces clownesques — recréer en une manifestation idéalement pure le génial Théâtre Antique.

Oh ! il faut bien des colères amassées, bien des rejets brutaux d'illusions éphémères, de joies négatives, bien des sacrifices pour devenir le Prophète des religions esthétiques, le sacrificeur des autels immaculés, le ministre sacré du Temple que se plurent à consacrer ceux qui après avoir pleuré leur vie et gâmi et désespéré s'en sont allés par delà les plaines lointaines et infinies du Rêve, traversant les jardins d'Irrel — ainsi que des pâles ombres d'agonisants, s'en sont allés prier sur la tombe des derniers Espoirs...

... C'est dans la nuit d'une Chapelle toute recueillie de silence et d'ombre grave; les cierges

aux flammes vacillantes répandent une lueur consolatrice et, cependant que les grands lits tremblent sous le souffle de l'orgue qui sanglote tout bas, vers le cheur ou l'ostensoir d'or luit en une flamme de lumière qui monte avec l'encens jusqu'à la nef, l'Initiateur du Mystère communie en gestes sublimes.

Sa voix aux accents douloureux tressaille divinement, réveillant sous les voûtes des appels mille fois répétés d'hymnes oubliés du Passé. Son chant s'affirme, s'exalte, puissant, sonore, ainsi que résonnerait au fond d'un cœur immense le glas sombre de éternelles résurrections. Et tandis que des blanches apparitions de fidèles furtivement esquissées, s'humilient en genuflexions et psalmodient le cantique des Résignations, au dehors la Foule, ivre de colère et de désespoir, roule en vague menaçante, mugissant des colères longtemps concentrées, hurlant sous le poids atroce des réalités mauvaises qui l'écrasent... Et sa clameur de grande égoragée grossit en échos, se perdant en imprécations étouffées d'impuissance...

Mais qu'importe au prêtre extatique les cris d'anathème d'une plebe délirante, — qui vient de renverser les symboles des religions anciennes, qu'importe l'injure qui déforme la bouche et souille la pensée du Peuple reniant la Foi, méprisant les rites bienfaisants et consolateurs, rejetant tout espoir de joie future, qu'importe au Sacrificateur dont l'âme est purifiée de croyance nouvelle, s'il trouve en la paix des soirs crépusculaires, une volupé plus grande que toutes les jouissances humaines... Et fier de dédain superbe et glorieux d'orgueil immense, devant l'autel où flambe l'ostensoir, il communie en gestes sublimes.

Avec l'expression étrangement émuante de son visage souffrant et inquiet Lugné-Poë n'a-t-il point l'allure du prêtre sincère et ardent...

Sa voix, aux notes sobres, aux vibrations poignantes, son geste hardi, énergique, lui donne un air de prophète. Ne l'est-il point aussi celui qui, à notre époque de décadence, a su, appelant à ses côtés tous les jeunes hommes avides de sensations nouvelles, tous les chercheurs infatigables, vivant pour la propagation de l'Idée pure et libre, a su former un groupe de fidèles, luttant incessamment pour l'Art. Portant en lui une conviction profonde, suggestive, troublante, possédant une conception très large, il a pu, se détachant entièrement des règles admises et reconnues de l'Art dramatique, se créer une esthétique nouvelle, toute personnelle. Loïn de rendre dans une œuvre, les mots et les gestes de la vie réelle, il donne aux êtres qu'il crée une vie intense mystérieuse pleine d'inconnu. Il n'a jamais cherché à représenter des types originaux vivant d'une vie matérielle, mais s'inspirant de sa pensée grande et forte, des passions qui s'agitent en lui, il en a fait des hommes pensant et sentant.

Petit neveu d'Edgard Poë, il a gardé de son ancêtre, par atavisme, une puissance de jugement, une lucidité d'esprit et un sens d'analyse vraiment extraordinaires. Hanté par des sensations d'inconnu, par des visions de rêve, il a rendu dans certains rôles avec une émotion poignante toute la pensée créatrice qui en fut le criterium.

Je ne parlerai point de ses débuts, tant au Conservatoire qu'au Théâtre-Libre, où il crut cependant un grand nombre de rôles. Les pièces qu'il joua alors furent trop opposées à son tempérament pour qu'il put s'y révéler l'artiste que nous





H. G. DEBAYE Paris

LA MAIN CHAUDE (F. ROYBET)

FORBES LIBRARY,
NORTHAMPTON, MASS.



HÉLO DENIAU Paris

OUVRIERS DE LA TERRE (A. P. ROLL)

FORBES LIBRARY,
NORTHAMPTON, MASS.



Helló DENIAO Paris

LA FAUTE (RÉNE DE SAINT-MARCEAUX)

1894. — Salon du Champ-de-Mars

L'Œuvre d'Art, 26, rue Feytaud

FORBES LIBRARY,
NORTHAMPTON, MASS.

connaissions aujourd'hui. Vers la fin de l'an dernier, après un court passage au Grand-Théâtre, sous la direction Porel, il organisa au Bouffes-Parisiens la représentation de *Pelléas et Mélisande*, drame d'un des plus grands écrivains de notre époque, du poète belge Maeterlinck. Cette œuvre inoubliable, une des plus belles tentatives de psychologie au théâtre qu'on ait jamais faites, eut un énorme retentissement, pour ne pas dire un très gros succès. Lugné-Poë s'y montra le comédien accompli que nous avons tant applaudi depuis. Il nous donna, en cette représentation mémorable, des sensations point encore éprouvées; une impression douloureuse, en cette heure où il nous dévoila aussi intimement toutes les souffrances, les tortures de l'âme humaine. Il fut bien le martyr qui symbolisa l'homme luttant contre ses passions et le doute envahisseur de son cerveau.

Dès lors, l'intention de fonder un théâtre pour l'Idée, pour l'âme, fut l'espoir du jeune comédien qui, de ce jour, avait senti une voie toute nouvelle pour les épris de Beau et de Vérité.

Opposant au réalisme ignoble râlant dans la fange d'où il n'avait jamais pu s'élever, un théâtre où toutes les manifestations de la Pensée ne seraient point bornées à l'horizon restreint des conventions sociales, Lugné-Poë créa l'Œuvre. Le titre affirme l'esthétique de ce théâtre, qui, révolutionnant la critique, secouant les torpeurs d'un public habitué aux farces du romantisme et du naturalisme, lança en moins d'une année des œuvres d'une originalité et d'une vigueur surprenantes.

Le comédien alors s'imposa. Ses créations marquèrent d'une empreinte ineffaçable l'histoire littéraire dramatique de cette fin de siècle. Tous les rôles qu'il tint lui valurent des ovations. Rosmer, dans *Rosmersholm*; Stockmann, dans *Un Ennemi du peuple*; Vockerat, dans *Ames solitaires*; le pasteur Sang, dans *Au-dessus des forces humaines*; ses créations des œuvres d'Ibsen, d'Hauptmann de Bjornson, et ensuite dans *l'Image*, de Beaubourg, *Solness le constructeur*, le consacrèrent définitivement grand artiste. La place me manque pour m'étendre sur la personnalité de ce comédien qui se fit applaudir, non seulement à Paris, mais en Belgique, en Hollande, dans tous les milieux artistiques, où les des vieilles formules d'art, le public demande une littérature en rapport avec ses aspirations, ses efforts intellectuels.

Aujourd'hui l'Œuvre est devenue un théâtre viable, préparant déjà le programme de sa prochaine saison. Tous les jours le nombre des initiés de belles manifestations d'art vient grossir la boule des fideles de la première heure, de ceux qui, voyant en cette tentative une promesse réalisatrice de leur rêve, sont allés les yeux grands ouverts, avides d'espaces intus, de grandes plaines, aux horizons célestes, sont allés, ivres de soleil et d'hymnes glorieux, le cœur mûr à l'espoir des joies consolatrices...

AD. VAN BIVER.



Le Jardin de certains poètes

MÉCHANCETÉ EN PLUSIEURS CHANTS

(Suite et fin)

Longtemps, Tribouille marcha au long des grèves, au clair de lune, au grand soleil, sous la pluie, l'orage, et dans le grand vent. La besace battant ses cuisses, son bâton chassant les cailloux, fouaillant des épis dans les champs, hurlant pour épouvanter les oiseaux, menaçant du poing les nuages, sautant à pieds joints sur les fleurs. Il se fatigua beaucoup, entêté dans son idée de fou, buté à ce désir d'anéantir les perles, d'exterminer les cygnes, d'étrangler les passereaux, de jeter des ordures au plus pur des lacs bleus, de torturer les abeilles et les guêpes et de chanter des obscénités dans la conque nacrée des coquillages.

Car les coquillages-oreilles étaient souillés de ses chansons ordurières, les abeilles et les guêpes, dont les tailles ne sont guère plus grosses que celles des fières princesses, étaient déformées sous la pression de ses doigts calleux, les lacs bleus qu'il ternissait de boue ne savaient plus refléter les étoiles qui sont des yeux clignotants, et les nuées qu'on dit des pensées fugitives, les passereaux, à qui il tordait le cou en grinçant des dents, ne voleraient plus jamais, et les poètes ne diraient plus des narines frémissant sous l'effluve d'un parfum, qu'elles ont des palpitements ou des frémissements d'ailes, quant aux cygnes, s'il éclatait de rire en voyant leurs belles plumes arrachées, leurs languides cous allongés sur l'eau dormante à l'ombre des grands arbres, c'est parce que les mauvais auteurs ne s'aviseraient plus désormais de comparer le cou de leurs amoureuses à ces cous mutilés et sans vie que lui, Tribouille, avait martyrisés. Enfin, il trouva au fond d'une grotte où fuyait le mince filet d'une source — symbole de la Vie! — un monceau de perles. « Les dents! les dents! ah! je tiens ma vengeance! » Et il répandit tout son fiel sur le tas de leurs parures, de leurs dents, folles filles! enfants rieurs! vierges mignonnes! et comme jadis au sein du vinaigre où les plongea Cléopâtre, les perles disparurent en une vague bouillie qui, bientôt même, ne fut plus.

Et puis après?

Ah! un bien grand malheur attendait Tribouille au seuil de la grotte, car, de là, levant les yeux sur les plaines et les

jardins, il vit d'autres fleurs et le ciel tout bleu, passant proche les lacs souillés la veille, il les vit purs et limpides comme des miroirs, des oiseaux ironiques voletèrent autour de son bâton, la rosée se fit perle aux calices des roses, des cygnes — d'autres! — s'enfuirent, nacrées élégantes, quand il fut aux berges des rivières, les abeilles lui firent de gros boutons au front et au nez, les branches s'inclinèrent en salutations moqueuses quand il passa sous les cerisiers, il vit des champs tout bleus de pervenches, et des grands lis fiers et insolents. Vers le soir le ciel s'éclaircit, les nuages s'évanouirent et les millions d'étoiles s'allumèrent, lampes! yeux! âmes! au firmament.

Alors, il comprit qu'il s'était trompé. A quoi bon recommencer son précédent carnage.

Non! le jardin était beau! les fleurs souriantes, les cygnes gracieux et les nuées bienfaisantes!

Il avait mal compris! Son but était vain. Ce qu'il fallait faire, c'était rentrer dans les villes, et chercher pour les étrangler ces mauvais poètes, grands habitués des figures de rhétorique, des métaphores et des comparaisons banales.

Ce qu'il fit.

Il reprit les routes poudreuses et revit les cités où toute une foule chantait à la louange de certains poètes.

Dans un Bottin, il connut leurs noms, leurs adresses; chez un armurier, il se procura le nécessaire.

Demain, Tribouille commence ses exécutions!

GEORGES COCHET.



La Custode d'or

(Suite.)

IV

Voté sur ses livres ouverts, dont les sinets, filets de sang figé, rayaient les pages jaunies, pendant des après-midi entières penché dans un affaissement de petit vieux, prenant des notes, compulsant des manuscrits, annotant en marge, transcrivant des documents, suçant ses crayons, le père de Lémore vivait dans la calme maison, n'élevant pas plus la voix hier que demain, s'efforçant au contraire à infiniment de discrétion vis-à-vis les chets-d'œuvre d'alentour, marchant au milieu d'eux à petits pas étouffés par la double précaution des tapis épais et des sandales non bruyantes qu'il affectionnait porter brodées de chimères et de serpents enlacs. Sa chambre — celle dont il disait *ma chambre* — celle qu'il avait parée avec la recherche de d'aucuns, plus vains, pratiquant pour leurs chambres nuptiales, était celle où, dans le gris d'une alcôve, se dissimulait le lit Renaissance où il allait continuer la nuit les rêveries d'art un peu sans but où il s'absorbait le jour. Singuliers rêves ! méditations bizarres qu'il encourageait dans le silence des nuits sans sommeil, et qui, si elles eussent pu être enregistrées, auraient été le plus éclatant témoignage que cet homme, malgré son habileté à s'entourer de merveilles, était plus un fortuné collectionneur qu'un sincère artiste. Il est de fait que si, en ces heures-là, il songeait à de certaines beautés, c'était surtout avec le dépit de ne le posséder et que si, par les vitraux, la lune venant à éclairer l'intérieur de la chambre, sa réflexion se précipitait en se fixant à une pièce de sa collection distinguée dans la lumière bleue, c'était un prétexte pour déplorer que telle cuirasse, tel fermoir de livre étincelant sur les étagères, tel calice lumineux contre un ciel d'or au fond de l'appartement ne sont pas des œuvres uniques. Ah ! qu'il eût aimé, pendont ces nuits éveillées, reposer en son esprit et la bercer jusqu'au matin l'idée qu'il était seul propriétaire de ce calice, de ce livre et de cette cuirasse, et que ses joies de collectionneur eussent été complètes s'il eut pu avoir la certitude que cette cuirasse était la fameuse armure de... portée par... à la bataille de... que ce livre était le livre d'heures de... illustré au... siècle d'enlumineurs par... que ce calice enfin n'était autre chose que celui de... orné de gravures par... Et son chagrin était bien de voir passer devant ses yeux les noms les plus célèbres de l'histoire dans les choses de la guerre, de l'imprimerie et de l'Église et de s'avouer à la fin que l'armure de Charles le Téméraire, le livre d'heures d'Henri II et le reliquaire de Thomas Becket, il ne les possédait en réalité point. « Après tout, concluait-il amèrement, qu'importe ces beautés qui sont miennes, puisqu'il est quelque part des cuirasses qui furent royales, des missels et des calices épiscopaux que je n'aurai jamais. »

Et en ceci, il transcrivait précisément la note de la mesquinerie de son esprit. D'autres fois, il se donnait l'illusion de la présence des raretés qu'il rêvait, et une minute, les draps dans les dents, se raidissait d'orgueil au fond de son alcôve, abandonné à ses beautés avaries, fier, par exemple, d'être possesseur enfin du livre d'heures

d'Henri II. Mais la lune se faisait plus vive et le livre apparaissait sur l'étagère, beau il est vrai, mais sans glorieux passé historique. Cans doute, quelque vieille femme du pays l'entr'ouvrait aux offices vers 1550 : la magie hallucinante s'évanouissait alors, et c'était fini de se leurrer jusqu'au matin. Les tristes nuits qu'il passait ainsi, s'exécitant sans conviction à de fausses convoitises, développaient en lui un sens d'esthétique bête et sans noblesse, qui cherchait à tort son maximum d'émotion dans la rareté des objets et non dans leur unique parfum d'ancienneté, d'où qu'ils proviennent !

Sitôt levé, il se mettait à sa table, cherchant dans les rayons les volumes nécessaires à l'étude qu'il se proposait et régleait soigneusement le catalogue de ses trésors. Le salon était si peu grand et le désordre tel, que le plafond semblait bas, les murs peu rassurants. Tout le fond de la pièce, vis à vis la fenêtre qui restait toujours fermée, était tendu de tapisseries de Perse, où se poursuivait, dans une gamme de couleurs évanouies, un long délire de tigres et de cerfs, de chasseurs tirant de l'arc, de chevaux cabrés, d'oiseaux pourpre et or, dans un paysage de palmiers et de rivières bleues, le tout encadré d'une large bordure de rinceaux et de feuillages envolés, coupée de géométriques arabesques. Par dessus, au hasard, masquant l'entrée d'une grotte ou noyées dans le flot de la rivière, c'étaient retenues d'en haut par un fil invisible de longues lames dont la garde avait des rigidités cruciales ; d'autres, toutes de fer et encore robustes sous la rouille, comme aux âges héroïques ; d'autres enfin, fines et spirituelles, évoquant des parades de cour, garnies portées jadis au côté alors que les gens d'épée se contentaient d'élégance. Non loin des mousquets, des arquebuses et des fusils, des casques aussi avec des boucliers troués et des gants lents.

Devant la lourde table, il s'asseyait de longues heures ; il ajoutait à la chapitrie à son livre, lisait quelque vieux volume ou simplement promenait son regard de coin en coin. Là, il prenait contact avec les rares journaux qui lui venaient du dehors, journaux spécieux qu'il feuilletait avec attention, et où il retrouvait le compte rendu des ventes artistiques de tous pays : c'était pour lui l'écho venu de Paris, de Berlin, de Madrid, des criées où s'éparpillent les vieux meubles, les faïences, les cuirs, les ivoires, c'étaient les souvenirs à plaisirs remués, des jours de combat où la salle entière tournait vers lui, étouffée de ses surenchères, murmurant d'admiration à chacun de ses signes de tête, c'était le réveil de sa gloriole d'acquéreur à tout prix, criant ses doigts aux feuillettes du catalogue, décidé à pousser quand même, à quinqueter s'il le fallait la mise à prix. C'était enfin le geste d'impatience de l'autre, le partenaire, le marteau d'ivoire tombant sec sur la table verte, le sourire du commissaire-priseur, en son : « Adjudé ! » qu'il retrouvait délicieusement glissant le coupe-papier dans le journal promoteur, menteur le plus souvent dans ses nomenclatures de beaux meubles, de beaux vitraux et de belles éditions épuisées. Il aimait retrouver ses vanités d'autrefois et revoir les grands jours où il achetait tout et où les marchands le sautaient très bas, la rage au cœur et la main tendue ! Ainsi préparé par une demi-heure de ces lectures, il se levait satisfait, et de vitrine en vitrine, faisant grincer les serrures, tirait pieusement avec

des gestes de porteur de relique, les volumes acquis au poids de l'or, et épéait tout haut les dates d'origine : 1460, 1522, 1708, 1600 !

Tel était l'homme, façon d'avare accroupi en adoration sur des objets rares, thésauriseur de merveilles, qui caressait la manie de vivre parmi des beautés sans en tirer jamais l'enseignement et la morale. En vérité, mais sèche, douée superbement pour l'art, était appliquant misérablement ses facultés.

Quand il s'était assez mirant dans les glaces inclinées aux murs, quand ses doigts étaient lassés de feuilletter, il retournait à son fauteuil et s'y renversait pour songer encore, immobile, yeux clos, et somnoler ainsi une heure, deux heures, roulant sa petite tête de vieux, très ridée et très chauve, jusqu'à l'arrivée de Lémore qui, tous les jours, vers le soir, venait chez son père. Alors ils causaient ; elle le questionnait, avide de savoir, mais dans un autre sens que lui ; il répondait, encombrant l'entretien de détails techniques qui faisaient sourire la jeune fille. Ils restaient ainsi longtemps, Lémore cherchant à son tour un souvenir au fond du miroir de Venise où elle se souriait en écoutant son père. Et le soir tombait qu'ils étaient encore là, elle tout pâle dans les grandes cathédres, lui déroulé derrière sa table, parlant en professeur, emplissant, d'une voix cassée, des documents, des textes et des : « la preuve de ce que j'avance... » A l'entendre parler d'art, Lémore avait souvent eu l'impression d'assister à un cours de mathématiques ; ce trop de précision l'effrayait et son esthétique, toute de rêve et de sentiment, se révoltait parfois un peu de ces théories démonstratives. Expliqué ainsi, l'art lui devenait plus une science qu'autre chose, et le ton catégorique de son père lui semblait, à de certains jours, tout à fait hors de propos.

La journée se terminait dans des lectures après le départ d'une femme du voisinage, vieille et presque muette, vague apparition qui, à l'heure des repas, préparait les cuisines indispensables. Lémore, vers minuit, se retirait dans l'immense chambre qu'elle avait choisie à l'étage, ouverte par trois grandes fenêtres sur la vallée. Il eut été difficile de vivre d'une vie plus calme et plus uniforme : les jours suivaient les jours, sans variante. Dehors, c'était éternellement les mille bruits du presque silence, la rue endormie ou déserte. La jeune fille songeait à ses compagnes ; son père s'enfermait. Parfois, ils ne parlaient pas de la journée, soit que la maladie en ôta la force à l'enfant, soit que le vieillard s'amusa à caresser obstinément une de ses chères manies. Ils se respectaient alors l'un l'autre dans leurs besoins réciproques de mutisme et de recueillement. Les distractions étaient pour lui aussi nombreuses que simples ; souvent, le balancement des lampes turques, aux plafonds des chambres, lui suffisait. Il était prisonnier, tel un grand enfant, d'une foule de sensations insignifiantes de ce genre. Pour le détourner des spectacles de la rue, les tentures et les lourdes draperies avaient soigneusement envahi les fenêtres, et les portes étaient barrées de longues lances, décrochées de panoplies, oubliées là en apparence, comme par hasard, mais pour ceux qui croient à l'âme des choses, par le fait d'une évidente préméditation. De même les coins des amphores, les broderies et les franges d'or sur des surplis se coïncisaient pour le captiver, l'ensorceler quand il venait les caresser. Aussi obéissait-il, soumis à ces sorcelleries dont il

ne pouvait se séparer, humble devant elles comme un avare devant des coffrets pleins.

S'il s'en éloignait, c'était pour descendre au jardin « faire visite à sa fille », — selon son expression. A son tour, elle voulait le persuader du charme des horizons, mais il se contentait de sourire, comprenant difficilement et tournant d'instinct la tête vers ses chambres. Si elle insistait, il convenait de mauvaise grâce dans ses jours de bonne humeur, qu'il n'était qu'un demi-artiste et qu'un mauvais spécialiste, cultivé à l'art comme d'autres au notariat, et qu'elle seule, Lénore, vivait sincèrement. Puis, se resaisissant :

— Mais que vois-tu donc, enfant, dans un cristal de Venise ? disait-il.

— Père, répondait-elle, je le hausse dans la clarté de la fenêtre et j'y cherche la trace des vins généreux que des échansons versaient, au XI^e et XII^e siècle, aux dames vêtues de velours, de soie et d'or. J'y retrouve l'image de leurs sourires et j'évoque la grâce de leurs coiffures emprisonnées d'un filet d'argent. J'oublie le verre, dont j'ai su apprécier la valeur, pour rêver à la Venise qui le produisit. Te souviens-tu, père, de ces galères chargées d'étoffes dorées dont les plis traînaient dans la mer, au jour de l'élection dogale de Pierre Giani ?

— En 1205, remarquait-il.

— Que m'importe la date, père ! Ce soir-là, il y eut des fêtes, des danses, et ces vases de cristal dont tu parles resplendirent au milieu des tables de festin ! Père, as-tu souvenance des cérémonies qui accompagnèrent la visite du roi Henri III à Venise ?

— En 1574, ma fille....

Alors, Lénore cessait, car elle sentait bien que les plus beaux cristaux ne sauraient jamais éveiller chez son père que d'arides notions de chronologie.

— Et cette coupe florentine du XV^e siècle, que te dit-elle ?

— Père, qui sait ? Sois heureux, mon rêve veut que Lucrèce elle-même y ait versé le poison fatal. Cette coupe fut vidée six fois, un soir de réjouissance, chez le duc Alphonse de Bisaglia, à Ferrare. Tu possèdes maintenant un document historique. Crois-moi, père, oublie le nom de l'orfèvre, la fiction qu'on se fait des choses vaut souvent mieux que leur réalité. Enrichis-toi d'imaginaires et de fantômes !

Mais il regardait ailleurs, percevant mal :

« Lénore, dit-il un jour, vois ces poteries, Elle sont fort belles. Voici de la faïence à émail stannifère qui vient de Grenzhausen en Nassau, voici une terre cuite au vernis plombifère de Pavie et des grès gris à glaçure alcaline de Annenhausen.

— Père, dit-elle, tu m'attristes ! Est-il besoin de connaître la marque de fabrique de cette assiette marseillaise, dis-tu, et du XVIII^e siècle, pour lire et aimer la naïve légende qui l'orne :

Par la vapeur d'un vin nouveau
Lucas s'étant un jour embrouillé le cerveau
En revenant chez lui sa veüe estoit si trouble
Que sa femme lui parut double
Grand Dieu ! s'écria-t-il, par quel forfait affreux
Ay-je peu mériter un sort si déplorable
Je n'avais qu'une femme et j'étais malheureux
Lancez sur moi la foudre redoutable
Plutôt, grand Dieu, que de m'en donner deux !

Est-il donc nécessaire de professer et de donner des dates exactes à ces gobelets allemands du XVIII^e siècle, à ces vitraux suisses — en champlévé.

dis-tu — du XVI^e, à ces beaux plats de faïence — selon toi, d'Urbino — où je vois des dragons, des enfants, des masques et des paons. Oublies-tu, père, que ces plats creux ont accueilli jadis de beaux fruits d'or et que les filles d'Italie les ont portés autour des tables et les ont tendus aux convives avec des gestes gracieux ; ces poteries de grès n'eurent-elles pas jadis leur utilité ? Veux-tu me traduire ce vieil allemand que je lis sur le flanc de l'une d'elles, il nous en témoignera ? »

Se penchant, il lut :

Peifert gefehrt, der mus blasen
Dan dānsen die Bouren, als weren sie rassen
Wer will halten seinen Schetel ganz
Las den Bouren ihren Tanz

ce qui veut dire :

« Fifre sonne fort, alors les paysans dansent comme des enrégés. Qui veut garder son crâne intact n'empêche pas les paysans de danser. »

Il sourit : « Je n'avais jamais déchiffré cela, dit-il, peut-être es-tu raison, Lénore ! Parle, mon enfant, j'aime t'entendre parler, tu vois, toi, tu vois, mais moi?... »

Souvent, il commençait ainsi des phrases embarrassées, qu'il n'achevait point. Mais, d'autres fois aussi, il s'entêtait dans son idée de méthode et de classement, s'emportait jusqu'à nier les émotions de sa fille, à les traiter d'hallucinations :

« Ce gantelet est beau par son travail, par les gravures de chacun des doigts, par la finesse de l'articulation ; que me parles-tu de Goetz de Berlichingen ?

— Mais, père, je t'en prie, comprends-moi ! Goetz n'est qu'un symbole ; je veux ne pas savoir qu'il servit le margrave Frédéric de Brandebourg, mais je l'aime et je songe à lui en voyant ce gantelet, parce que c'est prêter la vie et l'âme à ce fer inerte, c'est l'estimer vraiment et lui donner sa juste valeur que d'y revoir — fut-ce une fiction — emprisonnée la main du guerrier indépendant et farouche qui sut allumer en Allemagne des foyers de saine révolte. »

Et comme il haussait vaguement les épaules :

« Je prends un égal plaisir, mon père, à transporter cette hallebarde ou je lis la date 1519, en la ville d'Ulm, dans les premiers jours du mois de mars de ce millésime, et ne te semble-t-elle pas plus belle si tu assistes, grâce à elle, au défilé du glorieux cortège où, de son balcon, Bertha distingua le beau cavalier dont il est parlé au deuxième chapitre de *Lichtenstein* ?

« Père, c'est déjà trop d'érudition, je le sens, et c'est certes déformer ma vision de ce cortège que de me remémorer précisément où j'en ai lu la description. En vérité, seuls, les fantômes de mes souvenirs me charment. Enrichissons-nous d'imaginaires et de fantômes !... »

Mais, il l'arrêtait d'un geste ou d'un mot bref : « Nous ne serons pas d'accord ce soir. »

Alors, elle se levait, prenait sa lampe, baisait son père au front, sortait. Son pas se perdait dans l'escalier, assourdi, éteint. A son tour, le vieillard quittait la table pour aller continuer dans l'alcôve, en rêves confus, la conversation sans solution. Bientôt sa hantise familière le ressaisissait pour jusqu'à l'aube.

A la cathédrale, les heures sonnaient coup après coup, dans la nuit calme.

GEORGES COCHET.

(A suivre.)

L'IDÉE DE M. ARSÈNE ALEXANDRE

M. Arsène Alexandre, de retour d'Espagne, nous présentait il y a quelques jours quelques remarques d'art intéressantes au sujet des Velasquez du musée de Madrid, le Prado.

En 1899, les Espagnols doivent célébrer le troisième centenaire de l'immense artiste. Des fêtes se préparent, on parle d'une statue ; il y aura sans doute des discours.

M. Arsène Alexandre met en avant une idée qu'il nous invite tous à répandre. Il voudrait que l'Espagne, sans chercher tant de cérémonies, rende un hommage plus artistique au Maître, en négligeant les statues et les discours, mais plutôt en conservant dans son Musée du Prado une salle où les Velasquez seraient réunis, pour la grande satisfaction des artistes.

Il faut louer hautement cette proposition dont le résultat serait de mettre un peu d'ordre au milieu des chefs-d'œuvre d'écoles diverses qui, dans leur juxtaposition actuelle, se nuisent plus qu'ils ne se font valoir.

Il faut aussi étendre la question. Velasquez a été le point de départ de cette proposition. Mais au Louvre même, en notre Louvre où j'ai tant de fois entendu des artistes déplorer le désordre inouï qui préside à la disposition fantaisiste des toiles, en ce Louvre qui apparaît classé confusément et sans méthode, ne saurait-on appliquer l'idée de M. Arsène Alexandre et créer diverses salles où chaque maître serait représenté par ses toiles, sans autre contact ? Il se dégagerait de chacun de ces petits salons une atmosphère unique, un parfum de beauté non contrarié par des parfums d'autre essence : il y aurait la salle Rubens, la salle Watteau, la salle Leonardo de Vinci ; le visiteur leur consacrerait à chacune une station où il lui serait loisible de s'enfermer dans un siècle, dans une école, dans un *faire* spécial, sans avoir à redouter un anachronisme d'art uniquement provoqué par la présence immédiate d'un Corot, proche d'un Botticelli, par exemple.

Et nous pouvons émettre ces désirs en toute connaissance de causes.

Nous n'en sommes pas à proposer des transformations impossibles. Si nous affirmons que, dans un Salon, un Louvre classé selon notre goût, chaque artiste s'en trouverait mieux, c'est que nous en avons fait l'expérience.

Nous savons la valeur des petits Salons, des expositions individuelles, des groupements d'œuvres émanant d'un même pinceau. Tous les jours, nous pouvons nous fixer à ce sujet par la fréquentation des expositions des galeries Durand-Ruel et Georges Petit, où tour à tour des artistes tels que Odilon Redon, Manet, Caillebotte, Gauguin, etc., sont représentés par une centaine de toiles, croquis ou pastels. Un Odilon Redon ne saurait contrarier un Manet, puisque les expositions ne sont pas collectives et ne réunissent dans les salles que des œuvres d'un artiste unique.

On connaît l'aventure que De Goncourt narre dans son *Journal*. Un ami à lui fit un jour une longue course pour venir lui annoncer que le Louvre était complètement remanié, qu'on avait déplacé beaucoup de tableaux et qu'en particulier *l'Embarquement pour Cythère*, de Watteau, venait d'être accroché au beau milieu du Salon carré.

L'anecdote est fort belle et, si l'on en rit volontiers, c'est avec un peu d'amertume, car, si *l'Embarquement pour Cythère* n'est pas encore au Salon carré, nous avons à déplorer d'égaux erreurs.

L'idée de M. Arsène Alexandre est belle aussi. Elle sera, certes, accueillie avec enthousiasme par tous les artistes désireux d'un peu d'ordre dans les collections de merveilles où ils vont puiser des émotions.

Mais en sera-t-il de même de l'administration — car c'en est une — qui est seule maîtresse de transformer ses galeries, de décrocher des toiles, et de bouleverser des catalogues. Espérons avec M. Arsène Alexandre. M. R.

NOUVELLES ARTISTIQUES

Le Congrès des Arts décoratifs

M. Spuller, ministre des Beaux-Arts, a présidé vendredi dernier, dans l'hémicycle de l'École des Beaux-Arts, la séance d'ouverture du congrès des Arts décoratifs. Le ministre avait à ses côtés MM. Berger, président de l'Union centrale; Roujon, Kampfen, Victor Champier, Trelat, Gréard et Guillaume. Dans un prochain numéro, nous énumérons collaborateur, M. Henry Jourin, secrétaire de l'École des Beaux-Arts, publiera un article sur le dit congrès des Arts décoratifs.

Du samedi 19 au jeudi 24 mai, de 10 heures du matin à 6 heures du soir, à la Galerie Georges Petit, 8, rue de Sèze, exposition des œuvres de M. Franz Courtenis, le maître dont *l'Œuvre d'Art* a reproduit dernièrement *la Sortie du troupeau*, une des meilleures toiles exposées en ce moment au Champ-de-Mars.

NOS GRAVURES

ROYER. *La Main chaude*. Une des toiles les plus appréciées du Salon des Champs-Élysées, est sans conteste la très intéressante œuvre de Ferdinand Royer, la grande médaille du Salon de l'année dernière.

L'année dernière c'étaient les *Propos Galants*. On se souvient encore de ce tableau très en couleur où une femme planureuse, grande rieuse, écoutait en plumant un poulet les propos galants d'un beau soudard appuyé à la rude table de bois, dans le désordre des plumes envolées.

Cette fois, la belle fille a quitté le siege où elle se renversait avec un retentissant éclat de rire.

L'heure de s'amuser est venue et les soldats jouent avec les filles de ferme.

Appuyée au tonneau où trône un joyeux buveur, elle se prête au gentil jeu de la main chaude. Mais jamais elle ne devinera car tous se coalisent pour qu'elle reste longtemps ainsi, sa grosse main tendue aux tapes qui claquent retentissantes comme de gros baisers.

RAPHAËL COLIN (Élève de Cabanel). *Éveil*. Elle s'était endormie, imprudente, parmi les grandes herbes, au fond du bois paisible, loin des yeux indiscrets. Et maintenant elle se lève avec le jour, les étoiles ont pâli au ciel et le soleil, qui l'éclairait toute, s'attarde en caresses tout au long des bras étendus en poses lasses, sur le cou fin, dans les cheveux dénoués, et sur cette hanche marmoréenne.

Elle est la si belle et d'une splendeur de chair si lumineuse que l'éclat des fleuriettes d'alentour, la profondeur bleue du sous bois en paraissent rehaussés sans qu'il soit possible de préciser si c'est d'elle ou du ciel que tombe cette clarté radieuse qui illumine comme d'un nimbe sa svelte figure de déesse.

ROLL. *Ouvriers de la terre*. C'est un poudroiement de lumière alentour et la belle nature ondule au loin sous la brise chaude des soirs. Dans l'inné des plaines, le souffle embrasé couche et redresse les grandes herbes et l'on dirait d'une poitrine vigoureuse qui sous une tunique verte respire en halénes géantes.

Les ouvriers de la terre sont seuls lassés dans ce paysage de paix et de sante, les mains de l'homme se sont croisées et la tête, par habitude comme par épuisement, se penche vers le sol.

L'enfant dort, la main caressante, et sa mère assise dans les buissons fleuris, l'écoute somnolent. Les petites mains sont roses encore, des fleurs seules y furent pressées par les petits doigts sans force.

Mais, les jours suivent les jours, les prairies revêtent chaque année de nouvelles parures. L'enfant grandira et un matin les guimignes menottes seront des mains rudes croisées sur le manche des pioches, dans l'attente.

RENÉ DE SAINT-MARCEAUX. *La Faute*. Elle fut belle, elle resta belle après la faute. La figure se dérobe et les mains cachent un beau visage où les yeux tantôt furent fous, la levre caressante. Les cheveux se mêlent aux longs poils des four-

rares où la pêcheuse accroupie, déplore l'irré-médiable erreur.

Sans doute des sanglots agitent ce beau corps et la pudeur invite ces jambes à de chastes poses. Mais un peu d'orgueil n'est-il pas au cœur de cette adorable créature, ne sourit-elle pas parmi les pleurs, si elle a le souvenir d'avoir vu, grâce aux Psychés indiscrettes, la ligne parfaite qui, de la naissance du cou à l'attache fine de la cheville, se déploie avec des inflexions de vague sur le roc témoin et complice de la Faute.

PAUL MADELINE. *Sur une Terrasse à Clisson*. Sans doute, au contre-bas des terrasses, ainsi que dans le roman de notre collaborateur Georges Cochet, se déroulent des paysages pittoresques et des sites enchanteurs. La jeune fille s'est en effet assise au milieu des fleurs et par-dessus le parapet garni de mousses où elle s'accoude avec un gracieux nonchalant, son regard plonge dans le vide, au dessous d'elle. Le jardin est bien un jardin de méditation et les grandes branches qui débordent du cadre versent sur les allées une douce ombre qui tache de ci de là, comme de marbrures délicates, le gravier et le gazon. C'est l'heure du repos, du rêve et de la songerie. M. Madeline a su rendre avec un charme exquis la somnolence vague, l'assoupissement estival qui plangent délicieusement sur cette terrasse fleurie, sur ce mystérieux nid d'ombres, d'où, à n'en pas douter, la vue et le rêve doivent s'envoler vers des plaines ensoleillées et des vallées infinies.

M. R.

THÉÂTRES

PALAIS-ROYAL. Reprise du *Petit Abbé*.

Le public semble tellement lassé des spectacles que lui servent les pourvoyeurs ordinaires de nos scènes théâtrales, que lorsqu'il trouve l'occasion d'exprimer hautement sa sympathie pour les anciennes pièces qui curent, il y a tantôt vingt ans, des succès mémorables, il en profite et se transporte en masse vers l'objet de ses anciennes amours; et

*Si Peau-d'âne m'était conté
J'y prendrais un plaisir extrême.*

C'est ainsi que la reprise du *Petit Abbé*, joué pour la première fois aux Variétés, il y a dix-huit ans, a été une soirée aussi charmante par les gais souvenirs qu'elle évoquait que par son action même. D'ailleurs, les éléments de succès ne manquent pas. Ne citerai-je que M^{me} Chaumont, et les jolis petits airs de M. Charles Grisier?

Le *Petit Abbé* était accompagné sur l'affiche par *Prête-moi ta femme*, de M. Maurice Desvallières.

De la vivacité, de l'entrain et du sel, souvent de l'esprit, et de francs éclats de rire, ne voila-t-il pas des qualités suffisantes pour assurer à ces deux actes longue vie et heureuse vieillesse?

Nous prions nos souscripteurs dont l'abonnement expire avec le présent numéro de bien vouloir le renouveler sans retard, s'ils ne veulent pas éprouver d'interruption dans l'envoi du *Journal*.

Le Directeur-gerant: LÉON CASTAGNET.

Paris. — Imprimerie spéciale de *l'Œuvre d'Art*.
E. MONAUX ET C^o, 41, rue de la Victoire.

L'OEUVRE D'ART

REVUE BI-MENSUELLE ILLUSTRÉE

ABONNEMENTS

PARIS { UN AN. 24 francs
ET { SIX MOIS. 12 —
Départements { TROIS MOIS. 6 fr. 50

ÉTRANGER

Union Postale : Un An, 50 fr. Six Mois, 25 fr. Trois Mois, 8 fr.

DEUXIÈME ANNÉE — N° 28

Le Numéro : 1 franc.

5 Juin 1894

DIRECTION ET ADMINISTRATION

26, rue Feytaud, Paris.

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres ou mandat-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond pas des manuscrits et des dessins envoyés.

P. V. GALLAND

M. de Loménie a dit de l'auteur d'*Atala* : « Paraître sous un beau jour devant la postérité, voilà la pensée dominante de toute la vie de Chateaubriand. » Il ne semble pas que le peintre Pierre-Victor Galland ait eu cette préoccupation : mais, telle est la force de la conscience dans le génie, que depuis sa mort, survenue le 30 novembre 1892, Galland n'a fait que grandir. La postérité lui épargne le commun naufrage par lequel passent toutes les renommées. Nulle vengeance des vivants contre ce disparu de la veille ; que dis-je ? C'est d'une main secourable que la critique, l'histoire et l'art se penchent à la fois vers son œuvre, sa personne, sa gloire. On le veut illustre, et ce n'est que justice. Dans sa droiture, sa modestie, l'homme a négligé de soigner son nom. Le succès ne l'a pas tenté. Robuste, mais docile et réservé, Galland s'est appliqué à cacher sa force. Ses études, ses belles et innombrables études, qui donc en a eu le soupçon ? De son vivant, personne. Ses meilleures pages, qui les a vues ? Quelques privilégiés. Son tempérament, son génie, le mot n'a rien d'osé, qui en a eu la juste notion ? A peine quelques hommes de pensée en mesure de bien marquer les lois du décor.

Et voilà qu'une sorte d'explosion de louanges accompagne le nom de Victor Galland, pour peu qu'on le prononce. Chacun se sent coupable d'indifférence, sinon d'ingratitude envers le prestigieux artiste qui, n'étant plus là pour faire bonne garde autour de ses portefeuilles, se révèle à nous dans l'opulence, la variété, la finesse, l'élévation, le charme exquis de ses conceptions heureuses.

Le premier hommage lui est venu d'un ami. C'était au cimetière Montmartre, le jour des obsèques, en la ma-

tinée pluvieuse et froide du 2 décembre 1892. Charles Gounod était là. Mais un témoin de la jeunesse de Galland, Jules Baget, un poète octogénaire, s'y trouvait aussi. Baget n'avait plus que quelques semaines à vivre. On le vit s'avancer tremblant vers la tombe de Galland, et d'une voix pénétrée prononcer des strophes toutes vibrantes d'enthousiasme et d'affection juvénile.

Qui de nous ne se souvient encore de



PORTRAIT DE P. V. GALLAND.

cette évocation touchante des années de détresse et d'espérances du maître :

Tu vivais sous les toits, dans un vieux pigeonnier,
Et là, tu me disais : « Ah ! ces décors ! Regarde !
« J'ai fait un paradis de mon humble mansarde,
« Et je trouve un palais quand je monte au grenier »

Et tes jours s'égrenaient gaiement, comme un rosaire
D'où s'échappe un parfum enivrant et divin.
Et tu chantaient un hymne à ton riant matin,
Illuminé par l'art qui dorait ta misère.

Qui de nous n'a gardé dans un pli de sa pensée cet adieu du poète étouffé par ses larmes :

Je te parle, Galland, et ton corps endormi
Reste sourd et muet au cri de mes entrailles ;
Mais pour l'âme, il n'est pas de mort, de funérailles ;
Et tu souris, là-haut, aux adieux d'un ami.

D'autres voix s'élevèrent sur la tombe béante, aucune ne frappa plus les nombreux amis accourus aux obsèques de Galland que ne l'avaient fait les vers de Baget.

Une année s'écoule. La presse parle de lui. Le public léger qui vaguement avait appris son nom le répète avec gravité, avec respect. Un critique éminent, M. de Calonne, écrit à son sujet :

« Pierre Galland avait épuisé à peu

près toutes les hautes récompenses promises aux arts en France et à l'étranger. Il était officier de la Légion d'honneur depuis 1883, et ce dont on peut s'étonner, c'est qu'il ne fit point partie depuis longtemps de l'Académie des Beaux-Arts. Évidemment, il a manqué à l'Institut. »

On pressent à cet hommage la revanche d'une haute personnalité. Puis, voilà que les portes du palais des Champs-Élysées s'ouvrent toutes grandes, et plus de deux mille œuvres, dessins, maquettes, peintures, aquarelles, lavis développent leurs frises souriantes ou sévères sur les parois de galeries sans fin. Cet entassement de créations originales porte un seul nom. C'est Galland qui en est l'auteur. L'étonnement gagne de proche en proche. On s'accuse, on se repent, on admire. Un historien d'art appelé à marquer le caractère de cette exposition a très bien dit : « Ce qu'on nous montre de lui aujourd'hui, et ce qui nous le fait paraître si grand, n'est que la partie dédaignée de ses travaux. L'autre moitié, celle à laquelle il a tout sacrifié, demeure attachée à jamais aux murs des églises, des hôtels, des palais. Elle reste disséminée dans les capitales de l'ancien et du nouveau monde, à Madrid, à Londres, à Stuttgart, à Pétersbourg, à Vienne, à New-York ; à Paris même, c'est à l'église Saint-Eustache, au Panthéon, à l'Hôtel de Ville, à l'Élysée, à la Sorbonne, qu'il faut aller l'étudier, ou dans les nombreux hôtels qu'il a décorés pour MM. Aguado, Parent, Sédille, M^{me} de Cassin, etc. »

Ces lignes sont de M. Henry Havard. A peine avions-nous lu l'annonce de l'exposition Galland que le palais des Champs-Élysées se dépeuplait des études du maître. Des enchères fructueuses témoignèrent aux heureux possesseurs de ce patrimoine exceptionnel de l'intérêt croissant qui s'attache à l'œuvre sans lacunes de l'inépuisable créateur.

Pendant ce temps, M. Gérôme, peintre et sculpteur, s'inspirant du profil résolu de Galland, dont nous plaçons l'esquisse sous les yeux de notre lecteur, demande à la matière durable une image de haut style qui va surmonter le tombeau de l'artiste, et, suprême honneur, M. Harvard, dont je citais le nom tout à l'heure, consacre un livre à Pierre-Victor Galland. Ce livre aura pour titre : *La Peinture décorative au XIX^e siècle*. Il sera luxueux, développé, sincère, éloquent. Cette fois, nous aurons racheté notre indolence passée. Galland aura conquis le rang d'homme supérieur. Il entre dans l'élite des plus grands et des plus aimés parmi les maîtres de ce siècle.

HENRY JOUIN.

CHOSSES DE THÉÂTRE

THÉÂTRE DE L'ŒUVRE :
la Belle au Bois dormant.

Pour son septième spectacle, le Théâtre de l'Œuvre a abordé un genre nouveau, sans toutefois s'éloigner de sa tendance très marquée vers l'idéalisme, il n'a pas continué la lutte pour l'idée avec une pièce de même forme que celles qui lui avaient servi dans les premiers combats. *Solness, Rosmersholm, l'Image, Au-dessus des forces humaines*, pièces à thèse. — *La Belle au Bois dormant*, férie dramatique.

Cette nuance, une fois établie, entre la voie momentanément abandonnée et la nouvelle voie suivie, il convient de louer M. Lugné-Poë, de la très heureuse tentative qu'il vient de faire, en mettant à la scène une férie, non pas une férie de faits, une férie d'action, mais une férie plutôt de mots, où le Verbe est un merveilleux enchantement et où la phrase chante souvent « comme l'oiseau bleu, couleur du temps » de magiques et troublantes mélodies.

L'action est quasi nulle.

L'aventure est connue : c'est la Belle qui fut jadis endormie au fond du bois par le vouloir de la bonne fée. Une vieille nourrice la garde mille ans, filant son rouet au milieu des ruines jusqu'au matin radieux où le prince charmant se perd, quitte la chasse et s'aventure seul dans l'ancien palais écroulé. Il force la porte mystérieuse et sur un lit apparaît l'Endormie. Au troisième baiser, c'est l'éveil, c'est l'amour qui chante sur les tours sans créneaux : ils partiront, retomberont parmi tous les modernités. Mais bientôt la Belle s'attarde. Les rêves qu'elle fit pendant les mille années de sommeil lui avaient désigné un prince Charmant, sauveur qu'elle devrait aimer, mais non point celui qui est venu, un autre. Une fée du mal évoque cette vision, elle apparaît, dans la nuit, et murmure de douces paroles, de captivantes promesses, de tendres adorations.

La Belle veut désormais revoir le château ruiné où le prince l'éveilla un jour.

Aux heures du crépuscule, les voix retournées dans les vieux murs ; la fée revient à son tour et, prise de compassion les rendit tous deux,

sur ce même lit où jadis rêvait seule la jeune princesse.

Le public, à certains instants, se montra vaguement étonné de cette intrigue non violente où la seule pensée plane en périodes très harmonieuses et très nobles.

La férie, — il eût fallu qu'il le comprit — n'était point dans la décoration, mais dans la parole même de la Belle au bois dormant, dans deux fées, de la vieille nourrice et du prince.

Cette pièce est, en somme, un fort aimable développement de l'idée shakespearienne : mourir... dormir... rêver peut-être.

La pièce était encadrée dans de somptueux décors de Rochegrosse et de Auburtin, exécutés par M. L. de la Quintinie ; la musique, de Georges Huc, d'une grande habileté ; les costumes de Burne Jones, dessinés avec l'art parfait qu'on connaît au merveilleux artiste.

MM. Henri Bataille et Robert d'Humières ont droit à tous les encouragements pour le futur, à tous les compliments pour le présent. Ils ont démontré qu'on peut tirer de grands effets de cette forme de férie où la belle phrase est presque la seule machiniste : et ils se sont affirmés en l'occasion écrivains de grand talent et subtils poètes.

••

THÉÂTRE DE L'OPÉRA : *Djelma.*

M. Lefebvre écrivit, il y a bien longtemps, une façon d'oratorio, *Judith*, dont les musiciens ont gardé une heureuse impression. En attendant, l'autre soir, la nouvelle œuvre de M. Lefebvre, *Djelma*, nous avons retrouvé les mêmes qualités de composition lorsqu'il nous a été donné de suivre le développement des quelques chœurs qui traversent la partition ; mais, en dehors de ces favorables constatations, il nous a été presque impossible de trouver du charme à cette œuvre en trois actes, bâtie musicalement avec beaucoup de facilité, mais qui à la malheur de ne reposer sur rien, l'action y étant insignifiante et sans attrait.

Il faut signaler, toutefois, une ouverture en fa assez caractéristique, bien traitée et où les flûtes ont une curieuse partie, ouverture suivie d'un chœur dans la coulisse originellement rythmé. Mais dès les premières pages, nous sentons que c'est une musique d'une forme très ancienne. Évidemment, la phrase : « Mais avant que ce cœur t'oublie, tu sais bien qu'il sera brisé » est agréable, son accompagnement de cor qui peut passer pour l'unique leitmotiv est intéressant ; mais d'ensemble, c'est bien vieilli, et la chute des phrases est tellement prévue ! De même, tous les procédés ordinaires sont employés en cette œuvre, procédés admis, tout de convention, je le répète, intelligemment adaptés par M. Lefebvre, mais qui datent d'au moins Meyerbeer. Les grandes douces — moettes naturellement — les terribles déchirements de cœur, ne sont-ils par exprimés d'ordinaire à l'orchestre par une phrase de violoncelle, lamentablement traînante, précèdent le plus souvent par quintes diminuées ? eh bien, M. Lefebvre n'a pas manqué l'occasion d'appliquer cet antique formule. Il faut, pour jouer avec ces sonorités de convention et s'en acquitter avec avantage, avoir le génie de Wagner et écrire, sans courir le risque de banalité, la phrase de violoncelle du début du premier acte de la *Walkyrie* !

De même, le cor en chromatiques ascendantes

à la tierce (andante) souligné de timbales sur le temps faible, n'exprime-t-il pas, depuis le commencement du monde, l'épouvante des sites déserts, au clair de lune, les terreurs de la nuit ? demandez à M. Reyér.

M. Lefebvre, pour la description d'un ravin ou d'un rocher, sanglant, un des héros de son opéra, a eu recours aux cors et aux timbales, sans nous donner, avouons-le, l'ombre d'un frisson.

Je préfère de beaucoup le quintette du premier acte qui, savamment écrit, module et s'accomplit en périodes très harmonieusement dessinées. De même, la phrase : « En ce sachet est renfermée une amulette sainte. »

Quant au ballet divertissement, je ne l'ai pas compris. La musique en est quelconque, mais la partie chorégraphique y est déconcertante. Pendant ce ballet, je songeais aux anciens opéras, où un ballet était un ballet ; mais aujourd'hui, — me pardonne M. Hansen, — toutes ces danses n'ont plus aucun caractère. Je ne tiens guère au ballet, mais encore si le drame lyrique qui le supplime n'est pas du goût des Parisiens, si Wagner les lasse, je crois que, par contre, lorsqu'on leur promet un ballet, ils ont raison de le vouloir intéressant et vraiment chorégraphique. Ceci soit dit en passant, comme l'expression du sentiment de beaucoup. Une autre fois je reprocherai à M. Bianchini le peu d'intérêt de ses costumes.

Signalons au troisième acte, la phrase : « Oh ! Brahma ! Maître de la vie » et le trio à Brahma ; concluons en rendant cette justice à M. Lefebvre que les chœurs de son œuvre sont d'une bonne écriture et qu'il a, sans doute, été traité par un livret nullement scénique. Ruse Caron, Heglou Saleza, Dubulle et Renault interprétaient l'opéra de M. Lefebvre.

Et maintenant, en route pour l'*Othello* de Verdi !

••

AMBIGU : *Babylone*, tragédie en quatre actes du Sâr Péladan.

Le Sâr Péladan envoyait, il y a quelques semaines, sa tragédie *Babylone* à M. Claretie, qui la refusa.

Aujourd'hui, le Sâr donne à l'Ambigu ses quatre actes refusés à la Comédie et publiés au bas de son programme la réponse de M. Claretie. Claretie a refusé parce que le bon public ordinaire (c'est son mot) ne comprendrait pas.

Enfin, nous sommes bien aise de surprendre M. l'administrateur en flagrant délit. Ne recevrait-il donc des pièces que pour flatter les goûts du public ordinaire ? Et les intellectuels ? Mais passons.

Babylone a été malmenée par la presse. Il est assez curieux de chercher les origines de cette mauvaise volonté. C'est vérité admissible parmi ces messieurs de la critique que le Sâr Péladan est un fumiste, qu'il pratique la mise en scène à grande échelle, qu'il n'a aucun talent, sinon celui de jeter la poudre aux yeux et de faire parler de lui tous les matins dans les journaux.

Une telle religion — c'est certain — ne se corrige pas en un jour ; aussi est-il bien explicable que le Sâr ait eu mauvaise presse. Pour ma part, j'ai eu la réelle chance de posséder le manuscrit de cette œuvre et de la lire attentivement après l'avoir eue au théâtre. Je maintiens que c'est un événement. Dans ma lecture du second acte, j'ai songé à Sophocle. Cette tragédie, dit le Sâr, a les trois caractères du genre : 1^o la dignité

des personnages; 2° l'élévation constante du langage; 3° l'abstraction du sujet. C'est par ces trois qualités qu'évidemment elle vaut et s'affirme magnifique. Le Sâr de Babylone, Mérodack, est en lutte avec le Sâr de Ninive, Sinnakirib. La fille d'un Mage de Babylone révèle au Sâr Mérodack un oracle où apparaît le symbole de la naissance du Christ futur.

Mérodack engage la bataille avec Sinnakirib, vaincu il rentre à Babylone, doute de ses dieux, les renverse, quand soudain le miracle s'accomplit, une croix se dresse devant lui.

Sinnakirib, vainqueur, trouve un Mérodack soumis, le vaincu quittera sa cité et nouveau Mage, ira au désert, en compagnie de la jeune prophétesse, prêtre précurseur de la religion future.

La scène du renversement des dieux sur la huitième terrasse de la tour de Babel est d'une intensité extraordinaire. L'entrevue du Sinnakirib, vainqueur, et du Mérodack soumis, est de la première beauté; le quatrième acte entier se soutient glorieusement dans la puissance et la sublimité.

Certes, nous sommes loin là des vaudevilles et des revues de fin d'année. Mais il se trouvera encore bien des gens pour sourire finement et dire avec un haussement d'épaules : « Se peut-il qu'un critique qui se respecte s'étende si complaisamment sur une pièce du Sâr Péladan ? » Et de mon côté, je m'étonnerai que tant de confrères aient aussi volontairement passé *Babylone* sous silence pour causer en si excellents termes de tel autre pot-pourri qui ne vivra pas quinze jours.

GEORGES COCHET.

LA QUINZAINE

C'est vraiment une grande joie pour qui a mission d'enregistrer les faits dignes d'intérêt de la quinzaine, que de s'arrêter à la nouvelle que M. Paul Bourget, revenu ou sur le point de revenir d'un long voyage en Amérique, porte définitivement sa candidature à l'Académie française, au fauteuil laissé vacant par la mort de Maxime du Camp. La prochaine élection sera sans doute favorable au romancier et, une fois encore, Zola ne saura franchir les portes du temple. Je ne mets aucune méchanceté en cette phrase, car il est bien entendu que, pour nous tous, Zola est de l'Académie depuis pas mal d'années. Nous connaissons une Académie qui n'est pas au bout du Pont des Arts, mais dont nous avons désigné les membres de longtemps. Si M. François Coppée n'en est pas, Zola y occupe un fauteuil, et Verlaine, et Mallarmé, et Vielé Griffin, et Henri de Regnier, et Mendès, et Paul Adam, et Mirbeau, et François de Curel, et Ibsen, et Metterling — Aca-

démie cosmopolite — y ont aussi leur siège tout désigné.

Celle-ci est encore une Académie d'écrivains, d'hommes de lettres. L'autre, celle du bout du Pont des Arts, est en voie de se transformer. Les hommes de lettres s'y font rares, Paul Bourget y va probablement être élu. Un écrivain, enfin, entrera à l'Académie ! une fois n'est pas coutume !

Le comité constitué pour organiser une matinée, dont les recettes devaient s'ajouter aux souscriptions déjà recueillies pour le monument d'Émile Augier, a donné sa représentation à l'Odéon. Succès complet.



LA MANTILLE.

(Voir l'article : Nos Gravures.)

Au Salon des Champs-Élysées, la figure en pâte de verre, *la Source*, de M. Henri Cros, est fort admirée.

Ces verres irisés, juxtaposés, associant pour un ensemble exquis la douceur de leurs coloris à l'élégance des formes qu'ils historient, sont bien pour passionner les subtils et les chercheurs d'émotions imprévues. C'est là une œuvre qu'il faut admirer.

La Comédie-Française a donné cette semaine une pièce en un acte, *le Voile*, de M. Georges Rodenbach.

Le Voile est un aimable complément au *Musée de Béguines* et à *Bruges-la-Morte*. M. Rodenbach nous dit, une fois encore, son grand amour pour ce pays où il passa ses jeunes ans; il nous en

présente de bien curieuses silhouettes, et M^{lle} Moréno y incarne merveilleusement le rôle de la religieuse. Le public a apprécié son grand talent de diseuse, et l'artiste a partagé avec Paul Mounet, M^{lle} Leroux et M. Clerh, les bravos fréquents et l'ovation finale.

L'exposition de Carpeaux, ouverte à l'École des Beaux-Arts, était nécessaire. On sent, parmi la foule qui s'y presse, qu'il y a là plus que des curieux, mais aussi des esprits désireux de connaître du grand artiste autre chose que le fameux groupe de *la Danse*, à l'Opéra.

C'est, en effet, un bien beau groupement de l'œuvre du maître qu'il nous est donné de visiter à nous, artistes, badauds, curieux, étudiants, et de méditer.

Il y a là des croquis à la plume qui sont l'expression de toute une époque.

Ce dessin, dont quelques traits, hâtivement crayonnés, furent sans doute tracés un soir de bal aux Tuileries; voici plus loin des esquisses peintes à coups de brosse vigoureux et rudes, l'impression de la tache y est nettement lumineuse, le coloris est chaud, on sent que la toile fut peinte en une demi-heure, mais la vie y passe, on songe à Delacroix : c'est bien là de la peinture de sculpteur, plaquant la couleur comme il pétrit l'argile.

Voici maintenant le portrait du maître lui-même : figure énergique où l'œil luit, profond, observateur; enfin, toute une collection de bustes : le Prince impérial, l'Impératrice, tant d'autres. Nul n'est banal. Nous ne traversons pas une galerie muette d'insignifiants portraits. Ces bustes ont un mouvement à chacun particulier. Celui-ci penche sa tête, un autre se redresse et fièrement regarde en avant, le corps semble se continuer sous l'enveloppe de velours où se dissimule le socle : cela n'est pas encore un portrait en pied, c'est déjà plus qu'un buste. L'exposition ne se fermera qu'à la fin du mois.

Les Grands Magasins du Louvre viennent d'inaugurer une série de concours au sujet desquels on ne saurait trop féliciter l'administration qui a pris l'initiative de cette très heureuse idée.

Le premier concours était : un projet de lampe à pétrole; le second : un

travail original de broderies modernes.

Des prix en argent ont été décernés aux auteurs des projets primés.

C'est là une idée excellente et qui, par son caractère artistique, mérite de prendre place ici dans l'énumération des faits d'art de la quinzaine. On comprend quel intérêt pourra avoir semblable encouragement aux artisans de l'art industriel. Avec un peu de réflexion, on en peut dès maintenant dégager l'immense importance.

Pareils concours, organisés fréquemment, arriveraient peu à peu à nous débarrasser des bibelots infâmes dont se nourrissent les intérieurs bourgeois, très enorgueillis de posséder une suspension ignoble, un service de table écœurant et des potiches d'un goût barbare.

Peut-être y a-t-il même plus là à faire qu'une grande épuration dans l'art industriel, et c'est peut-être le moyen pratique pour affiner les goûts de la masse que de mettre à sa disposition des objets usuels et courants qui soient encore des œuvres d'art, et non pas des monstruosités.

C'est en ce sens surtout que l'idée de l'administration des Grands Magasins du Louvre est particulièrement louable.

Invité à assister à la première représentation du Théâtre Social, à la Maison du Peuple, je n'ai pu en trouver le temps. J'ai donc tous les regrets de ne pouvoir parler des pièces de M^{me} Paule Minck, pas plus que du conférencier. Envisageons donc seulement le principe. Il s'agit de représenter devant le Peuple des pièces écrites pour le Peuple. L'idée est grande. Selon la parole de Maurice Barrès, ces œuvres devraient être « fortes de pensées et simples, poussées en noblesse sans déclamation. Pas de politique, mais de l'humanité. »

Le théâtre de la Maison du Peuple vivra. Il faut qu'il vive. C'est une école d'enseignement moral nécessaire, indispensable. Les ouvriers, les simples, y entendront des œuvres de l'esprit moralisatrices, éducatrices, des œuvres érites pour eux, et ils sortiront plus forts, plus éclairés, de ces soirées où leurs misères comme leurs inexpériences leur auront été mises sous les yeux.

L'Opéra annonce comme très prochaine la reprise de *Roméo et Juliette*, avec M. de Reszké et M^{lle} Sanderson.

Salle César Franck se succèdent, sous la très habile direction de M^{lle} Sauvrezis, une série de conférences qu'on ne saurait passer sous silence. Outre des auditions musicales, parmi lesquelles nous avons distingué d'intéressantes tentatives de chœurs (*la Conjuraison des Fleurs*, de M. Bourgault-Ducoudray), il nous a été donné d'assister à de très documentées causeries de M. Chantavoine sur Renan, Sully-Prudhomme. Nous reparlerons, d'ailleurs, de ces matinées charmantes, aussi agréables qu'utiles.

PASCAL FORTUNY.



LE SALON DES CHAMPS-ÉLYSÉES

LES RÉCOMPENSES

Les différents jurys ont procédé, au Palais de l'Industrie, au vote des récompenses du Salon des Champs-Élysées

PEINTURE

Le jury de peinture n'a pas décerné de premières médailles. Il s'en est fallu de peu, cependant, que M. Auguste Gorguet obtint le nombre de voix nécessaire.

Des secondes médailles ont été accordées aux artistes dont les noms suivent :

MM. Gorguet, *le Jardin des Hespérides*; A. G. Demarest, *le Vieu*; Louis Galliac, *l'Épave d'eau-forte*; Desvallières, *Narcisse*; Raymond d'Alègre, *le Printemps à Boujarçah (Alger)*; Adrien Jourdeuil, *Moutons dans la craie d'Arles*; Sarand, *Saint Antoine et Saint Paul l'Ermitte*; Guillaumet, dessins : *Jeanne d'Arc au sacre de Charles VII*; Le Quesne, *le Torrent*; Henri Foureau, *Judas*; *le Réveil des Bergers*; Saint-Germain, *Partie de pelote à Cybours*; Henri Rogr, *Idylle aux champs*; Paul Grolleron, *le Sergent Tanviray*; Armand Guery, *Paysages*; Rouillet, *les Cuirassiers de la garde à Rezonville*; Laurent Destrouseaux, *la Classe de Mlle Théodore à l'Opéra*.

Ont obtenu des troisièmes médailles : MM. Chrétien, Trigoulet, Denouan, Bacon, Fath, Vollet, Lauth, Tannoux, Hirschfeld, Bussière, de Montholon, Carlos Lefebvre, Mme de Billefont, Paul Langlois, Triquet, de Pibrac, Faivre, Bergès, Fox, Jean Veber, Mottelay, Le Dru, Charrier, Mlle Odericq, Barber, Félix Berné-Bellecoeur, Lucas-Robiquet.

Mentions honorables : MM. Palin, Marsac, de Thorma; Mlles Brémond, Darbour; MM. Bulfield, Cabié, Lund, Rose Mucha, Theriat.

Maxence, Penon, Hornecker, Coloman, Nana, Gillet, Place-Canton, Serrier, Chayllery.

Charrier, J. Brass, Duyver, Sabatier, Synade, Stroben, Mayan, Mme Dubourg, Avidgor, Mme du Mond, Moisset, Lheur, Grosjean, A. Bertier.

Jelka Rosen, Mlle Achille-Fould, Georges-Alexandre Bourgogne, Brett, Willette, Morcau-Néret.

Henri-Léon Jaquet, Motte, Fauconnier, Bouvet, Amédée Buffet, Bussy.

SCULPTURE

Le jury de sculpture a décerné les premières médailles à : MM. Pézioux, *Oh jeunesse!* groupe marbre; Emmanuel Hanouax, *Orphée*, statue marbre; Ernest Dubois, *L'Enfant prodigue*; Hippolyte Peyrol, *Une lutte*, groupe marbre.

2^{es} médailles : MM. Seynes, Sicard, Lormier, Clausade, Convers, Rozet.

GRAVURE EN MÉTAILLES ET SUR PIERRES FINES

1^{re} médailles : MM. Bottée, Patey, G.-H. Lemaire.

2^e médaille : M. Mouchon.

GRAVURE, MÉDAILLE D'HONNEUR

Le vote de la médaille d'honneur dans la section de gravure et de lithographie du Salon des Champs-Élysées a donné les résultats suivants :

MM. Gustave Lévy, 34 voix; Jules Jacquet, 8; Gaujean, 3; Fantin-Latour, Brunet-Debsine, 1; zéros, 9.

En conséquence, la médaille d'honneur de gravure a été décernée à M. Gustave Lévy.

GRAVURE

1^{re} médailles : MM. Sulpis (burin), Guillon (lithographe).

2^{es} médailles : MM. Huyot (bois), Barbotin (burin), Pirodon et Hermant (lithographie), Focillon et Giroux (eau-forte).

3^{es} médailles : MM. Lucien Gauthier (eau-forte), Monter (bois), Willette (lithographie), Dubois-Ménaut (id.), Manchon (eau-forte), DeLoche (bois).

Mentions : MM. Lales, Soderland, Mercadier, Loris Delheil, F. Raynaud (eau-forte).

MM. Fiat, Faule, Steimann, Rouzel, Bories (bois).

MM. Paret, Germain, Hans Meyer, Gousset, Deureck (burin).

MM. Alleaume, Han, Gicqueau, Wickenden, Lachnité (lithogr.).

ARCHITECTURE

1^{re} médailles : MM. Doumic et Déverin.

2^{es} médailles : MM. Michelin, Tournaire, Vinson Jay.

3^{es} médailles : MM. Masson-Detourbet, Pontremoli, Meissonnier, Pille, Maistrasse.

Mentions honorables : MM. Belesta, Bertrand, Bourgeois, Cargill, Cavaille-Goll, Chaise et Morin-Goustiaux, Delestre et Richard.

Dupard, Grellet, Guilbert, Henri-Charles-Bernard Guillaume, Lepage, Lequeux.

Lesueur et Lailler, Majoux, Pérouse et Monclos, Pélissier, Périn, Recoura.

Rochefreute, Rozier, Sortais, Toudoire, Valentin.





PREMIER ASSAUT (E. FRIANT)

FORBES LIBRARY,
NORTHAMPTON, MASS.



BOULEAUX ; FIN D'AUTOMNE (A. STENGELIN)

FOREF'S LIBRARY,
NORTHAMPTON, MASS.



GASTON MELINGUE 1894.

Hélio DENIAU, Paris

JEANNE D'ARC ET LE CAPITAINE BAUDRICOURT (G. MELINGUE)

Salon des Champs Élysées

L'Œuvre d'Art, 26, rue Feytaud.

FORET LIBRARY,
NORTHAMPTON, MASS.

HISTOIRES DE VERNIS

Il s'élève une question dans le monde des critiques, des admirateurs de nos merveilles du Louvre, des conservateurs de Musées. En quelques mots, voici les faits :

Un de nos plus éminents critiques d'art signalait, il y a quelques jours, la façon singulière dont, au Louvre, on procédait au revernissage des tableaux anciens. Il insistait sur ce point que les composés chimiques de ces vernis n'étaient rien moins qu'inoffensifs, et que la plupart de ces produits, tout en redonnant aux toiles un brillant et un coloris parfaits, tout en restaurant, comme au lendemain du dernier coup de pinceau, les chefs-d'œuvre où ils étaient appliqués, détérioraient ces pièces uniques en un rongement lent, qui peu à peu craquelait la peinture, attaquait les couleurs et gâtait l'œuvre.

Il était question de vernis à bases de pétrole dont l'effet désastreux se faisait déjà sentir en quelques toiles célèbres et qui bientôt seraient, sinon perdues, du moins détériorées.

L'accusation était grave. On voulut voir, se renseigner, il y eut des interviews auprès de M. Kaempfen, et il sortit ceci.

Évidemment, les vernis étaient d'une intensité remarquable. Telle toile où les détails disparaissaient, où les têtes et les corps du deuxième plan étaient de longtemps dissimulés dans une ombre de vieillesse qui envahissait l'ensemble, avait retrouvé une jeunesse sous la brosse à vernis et resplendissait à nouveau, restaurée et lumineuse. Toutefois, — et c'était là la cause des dissensions, — le tableau en conservait un glacis bleuâtre, miroitant, nécessitant pour le visiteur l'obligation de rechercher un poste d'observation convenable à l'examen, en dehors duquel la pureté de l'œuvre s'altérait, se perdait dans ce ton bleu d'un effet désagréable. Nous avions en effet remarqué cette coloration sur beaucoup de toiles, et nous en étions restés étonnés. En voici l'origine. Le conservateur du Musée du Louvre a expliqué aux interviewers qu'il était inutile de crier au sacrilège, à la mutilation et que ce que beaucoup prenaient pour une profanation irrémédiable n'était que l'effet physique d'une altération nécessaire dans le vernis brossé sur des toiles rajeunies. Sans entrer dans des considérations techniques qui ne sauraient inté-

resser les lecteurs de *l'Œuvre d'Art*, nous leur dirons qu'en effet le vernis était composé de telle sorte qu'un de ses éléments, dans l'opération du séchage, — opération lente qui ne s'accomplit parfaitement qu'après environ trois mois, qu'un de ces éléments ressort — pour employer un terme du métier — et apparaissait unique sur la toile, dégagé du vernis avec sa coloration particulière. Puis, le vernis se séchant lentement, ce produit s'altère, à son tour, ou à plus proprement parler, rentre dans la toile, s'efface. Dès lors la coloration bleue qui avait altéré l'œuvre s'atténue lentement pour disparaître enfin tout à fait.

Voici les explications fournies par le Louvre. Nous les adoptons et sommes heureux de proclamer toute notre confiance en leur véracité ; mais nous n'en remercions pas moins le critique qui, le premier, signala cette singulière coloration bleuâtre, du plus désagréable effet.

Nous pensons que de tels vernis devraient être mûrement étudiés, essayés longuement. Nous ne redoutons rien pour les tableaux du Louvre vernis récemment, mais qui nous dit que par un travail lent, un progressif labeur, ce vernis n'altérera pas dans vingt ans les toiles qu'il a rajeunies hier. J'aimerais, — puisqu'on nous signale que c'est là l'emploi d'un produit neuf, — j'aimerais, malgré toutes les considérations ou analyses des savants, qu'expérience soit faite sur des toiles sans valeur, sur n'importe quoi, et mon désir serait de voir des juges compétents attendre, en examinant ces tableaux vernis, si l'effet désastreux ne s'y produira pas.

Je redoute, en un mot, qu'à la longue, pour obéir à un besoin de mieux faire, on n'arrive à une maladresse irréparable.

Je ne cache pas que j'ai eu un petit frisson à voir ce coloris bleuâtre, et je ne sais vraiment pas pourquoi je n'en ai pas parlé sitôt que j'en ai été choqué.

Et puis, en se plaçant à un autre point de vue, non plus celui des tableaux, mais le nôtre, n'est-ce pas déjà un crime d'avoir agi en la circonstance de telle sorte qu'un critique, deux critiques, trois critiques, et avec eux toute une foule de passionnés, d'érudits, de visiteurs, tous les amants de Léonard, tous les fidèles du Véronèse, aient eu ce même petit frisson en apprenant un matin que par l'effet d'un vernis, des toiles, qui leur furent des pèlerinages étaient *en danger* de souillure ? A nous tous qui, de notre

vie, n'avions supposé que telle chose dût un jour se produire, n'est-ce pas avoir communiqué cette pensée qu'il pourrait, — peut-être demain, — arriver un malheur à la *Joconde*, à la *Vierge aux Donateurs*, de Memmling, ou au *Portrait de femme*, de Denner ?

N'entrons donc pas plus avant dans l'étude de cette question des vernis. Souhaitons avec M. Kaempfen qu'il y ait eu plus de peur que de mal, mais, voulez-vous, ce vernisseur malchanceux, qui n'a pas réfléchi qu'il jouait avec l'âme des admirateurs des œuvres qu'il restaurait, vouons-le à tous les malheurs, à toutes les angoisses, à toutes les peurs, lui qui fit en sorte que, l'espace d'une matinée, nous souffrîmes, après lecture de l'article dénonciateur, de toutes ces angoisses et de toutes ces mêmes peurs en songeant à nos chers chefs-d'œuvre que nous voyions déjà évanouis, disparus sous le brosse d'un pinceau destructeur.

M. R.

FALBALAS ET CHIFFONS

Accompagnant récemment une jeune femme charmante, dont je connaissais l'incessant besoin de visiter ces magasins où les étoffes chatoient entre les mains des visiteuses, je la blâmais quelque peu de ce goût immodéré des chiffons et des falbalas. Elle eut un exquis sourire et me répondit avec une pointe de malice : « Vous qui vous occupez d'art, mon ami, suivez-moi donc aujourd'hui, venez avec moi jusqu'au terme de ma promenade et vous me direz, au retour, vos impressions.

« Croyez-vous vraiment, beau donneur de conseils, qu'une femme ait plus sa place aux abords du fourneau qu'au milieu des soies et des velours ? » J'acquiesçai à l'invitation et bientôt nous étions chez un de ces renommés couturiers de Paris où se donnent rendez-vous grandes dames, demi-mondaines, élégantes et fortunées.

Dans le jour clair qui tombait des hautes vitres, s'agitaient là des femmes dont la commune préoccupation était d'assortir des étoffes avec des doublures, d'arranger des plis au flanc d'une jupe ou de disposer sur un corsage des rubans. Je m'étais assis en un coin sombre d'où je voyais aller et venir ces femmes empressées, bavardes à l'excès, déployant des étoffes admirables, les froissant en cassures irisées, corrigeant de légères caresses la dureté d'une coque ou la rigidité trop sévère d'un pli.

Il y avait par-dessus tout cela des petits sourires, d'aimables effets de tête penchée, parfois un recul du buste pour juger de l'effet d'un peu plus loin. Je compris que j'avais eu tort de médire des goûts de mon amie, et de loin, tandis qu'elle plongeait ses bras jusqu'aux coudes dans des flots de rubans répandus, je lui rendis justice. La femme — je le vis nettement — ne devrait être qu'un ornement. Par nature, elle est — plus ou moins, mais toujours un peu — disposée à l'art.

Elle a pour elle la grâce du geste, l'harmonie suave de la démarche, le parler doux, la beauté du sourire; son rôle n'est pas de penser, mais d'être la fleur de nos jardins. Nous ne devrions pas lui demander de parler, mais seulement de chanter. Qu'elle soit la harpe de nos enchantements: qu'elle berce de caresses et de sourires l'aridité de nos travaux, la tristesse de nos déceptions. Entre elle et nous, hommes, la part d'activité est bien définie. Nous avons la mission d'agir, elles ont le devoir de vivre en beauté, dans l'antidote reposée de M^{me} Récamier, ou bien encore belles et dansantes comme les déesses au Parnasse de Mantegna. Pour la part de douleurs qu'elles endurent par la loi de Nature, laissez-les dans une douce oisiveté vivre une vie de grâce et d'éclat et aimons-les quand elles nous tendent des mains roses et pures de lignes, des mains qui n'ont jamais rien produit. Aimons l'affaire, mais n'entendons-nous sur la qualité de cet amour.

Aimons en artistes.

Que la grâce du geste nous enchante! Lorsqu'il nous paraît beau, que l'harmonie suave de la démarche nous fasse quitter nos sièges pour suivre l'apparition charmesse, que le parler doux nous fasse nous incliner au-dessus des tables pour prêter plus attentivement l'oreille à la musique exquise, que, devant la beauté du sourire, nous ayons un frisson, mais que ce soit toujours et uniquement pour le plaisir des sens; que la pensée n'en devienne point captive. Je crois qu'un artiste qui, dans les étapes successives d'une passion, atteint celle où il ne peut plus se connaître, se prive de la plus grande partie de ses moyens. Je crois enfin que le génie est de sang-froid. La femme a sollicité les poètes, les peintres, tous les artistes, mais j'ai l'intime conviction que la plupart des chefs-d'œuvre dont elle est l'inspiratrice ont été conçus dans la paix de l'âme et la vision très nette d'un but défini à atteindre, avant le premier coup de pinceau ou le premier alexandrin.

Mais nous voici loin de notre point de départ. J'étais assis toujours en mon petit réduit d'ombre, suivant des yeux les visiteuses qui, coquettement, demandaient conseil, juxtaposant des tissus fins, entassant des gazes déployées, des velours chauds en couleurs et des soies qui criaient sous leurs doigts gantés.

Et dans cette atmosphère d'élégance et de féminité, je me sentis pris du regret de ce beau temps où les seules femmes n'avaient pas l'appanage de l'originalité et de l'imprévu dans le costume, temps lointain, temps mort à jamais où par les rues, les artisans se croisaient dans des vêtements à grands plis drapés, dans des tuniques serrées de ceintures, chaussés de brodequins bizarres, coiffés de toques, de vastes feutres où se balançaient des plumes, décoratifs tous dans leur beau cadre aujourd'hui déchu, celui des maisons à encorbellement des tourelles et des pignons à ardoise.

Je revis aussi le costume de cour, plus tard, et plus tard encore celui du peuple, le nôtre jusqu'à nos jours.

Et ma conclusion fut que, nous hommes, étions bien laids, aujourd'hui, bien plus laids encore que nos redingotes et nos chapeaux, que le moindre de nos aïeux de 1530 et 1150, eût-il été bûcheron ou tonnelier.

Et, du même fait, je pardonnai à ma jeune amie son goût des falbalas et des chiffons et n'eus qu'une seule phrase en sortant, parole que j'adressai en elle à toutes les femmes :

« Femme, vous avez le monopole de l'élégance en ce XIX^e siècle : conservez-le pieusement; c'est le dépôt des âges d'antan. Passez vos après-midi dans nos magasins, vous n'y serez jamais assez! Fatiguez-nous de vos propos de chiffons, nous ne vous entendrons jamais trop. »

MARC CROISILLES.

La Custode d'or

(Suite.)

Dès lors, Lénore se montra plus audacieuse dans ses estimations et dans l'expression fréquente de ses préférences. Elle voulait faire une expérience concluante. Souventes fois, se tournant vers son père, elle abordait sur un vague prétexte une discussion d'où elle ne sortait jamais qu'à demi triomphante. Bientôt — car il ne manquait pas de finesse — il s'aperçut qu'il était un objet d'étude, voulut couper court, fit d'énormes concessions dans ses propos; ce devint manifeste que d'ici peu il dédaignerait prendre sa fille au sérieux; elle s'en frotta et laissa presque voir au grand jour la violence de son dépit. Parfois encore, par manière de conciliation, il avouait s'attacher trop à la technique, mais, presque aussitôt agacé de ce regard d'analyse obstinément fixé sur lui, revenait vite à des raisonnements secs et intrinsèques. Froidement entretenu par sa fille tenace, cet examen constant en vint à le gêner jusqu'au malaise. Peu à peu, elle s'obstinait, pressant les questions, provoquant les réponses maladroites, il s'enferma, se contredit presque, hésita dans sa logique, devint obscur dans ses déductions. A son tour, de se constater pris au piège, il en eut une contrariété qu'il ne sut pas maîtriser et dont il fut tout désorienté. Sa science précise et professorale chancela visiblement. Lénore, peut-être un peu cruelle, avec une froideur de stratégie, joua de jour en jour plus serré, suivant les péripéties du combat d'un œil complaisant.

De jeunes et beaux bergers s'amusaient au voisinage des marais à lancer les chiens du troupeau parmi les boues et les joncs, et leurs rires montent clairs et railleurs alors que de la berge ils ironisent du regard les pauvres bêtes souillées, en hâte vers la rive.

De même Lénore, évitant de parler inutilement, prononçant le mot strictement indispensable, se plut à considérer son père, noyé dans la dixième phrase, dans son débordement de dates, d'écoles et de provenances; de même, elle se donna le méchant plaisir d'embrouiller tout ce verbiage d'étiéqueur par des reparties imprévues, où elle se révélait davantage émue que documentée.

Le vieillard en prit de la déhance, s'observa, souvent même affecta l'ignorance et finit par s'absorber des heures et des heures dans la rédaction silencieuse de son catalogue. Lénore se sentit dès lors fixée. Son méthodique pré-maquillage de méthode; quant à l'âme, c'était bien celle d'un collectionneur et elle n'était peuplée que d'une gigantesque érudition. Cette investigation lente où la jeune malade, doublement armée de ses moyens de femme et d'artiste, procédait à la dissection psychologique d'un vieillard, se termina par un coup de tonnerre.

Cette année-là, au début de l'automne, un soir de pluie, assis côte à côte, ils causaient des

artistes florentins du XV^e siècle. Des les premières paroles, pour avoir raison, il énonça d'abondantes preuves à l'appui, vantant fort André della Robbia, et insistant comme à plaisir sur ce détail oiseux qu'André était neveu de Lucas della Robbia. Lénore, du ton le plus insouciant qu'il soit, mais en vérité cachant une petite tristesse, lui demanda quelques notions moins sèches, quelque jugement plus passionnant, par exemple, de lui définir quels étaient ses raisons de prêter du charme aux Della Robbia. Mais il vit l'embûche se fâcha doucement de ce parti pris d'écartier toute précision de leurs entretiens artistiques. Ce fut l'éclair; Lénore en deux mots exprima se moquer des chronologies, renouvela qu'à ses yeux un artiste est plus aimable qu'il le secret de son génie plutôt que la date de sa naissance. Il eut l'insolence de rire aux éclats, ce que voyant, elle fut vive de paroles, soit, enfin, le laissant abasourdi, et monta chez elle.

La pluie cinglait aux vitres et la flamme de la petite lampe qu'elle déposa sur la table tremblait par pénurie d'huile. Triste et sans vigueur, d'une beauté maladive comme il convient aux lumières dont s'éclairaient les sépultures, cette flamme mourante plut à Lénore, qui trouva la force de lui sourire. Un instant, elle entendit son père rouler un futeuil, puis ce fut le silence, hormis la pluie et le vent dehors, cavalcadant en furieuses rafales derrière les lourds rideaux. Alors, la révolte s'abandonna aux songeries. Ce soir était pour elle catégorique. Son moment d'humeur passé, se sentant très dispos à la réflexion, quoique encore tout émue de ce coup de foudre qui les avait jetés l'un et l'autre hors la paix et la sérénité des jours passés, elle décida très froidement de se renfermer désormais, de conserver pour elle ses sensations, de rester elle-même dans ses goûts. Et en ceci, elle comprit que ce devrait être la fois les trois actes de foi des artistes, et que le plan de vie qu'elle venait de se tracer résumait la loi fondamentale de noblesse et de grandeur, pour toute âme éprise de Beauté. Puisque tant de navrante méthode contrariait en elle un Idéal d'Art, puisque l'orthographe des noms propres lui importait moins que la moindre statuette d'un artiste inconnu, à l'avenir elle laisserait à celui qui dormait en bas le soin de rédiger des mémentos impeccables. Elle méditerait, doucement, au fil de l'eau, sans ordre, à propos d'auteurs, de livres anciens, d'acquiescements gracieux, de miroirs et d'épées. Comme jadis, elle questionnerait les beautés de son musée, y lirait tout un passé de souvenirs, y découvrirait les sources de la vie intellectuelle. De même qu'elle avait, aux beaux jours, aimé passionnément la vallée du haut des terrasses, de même que, du fond de l'horizon, avec le souffle embaumé des forêts et la fraîcheur des campagnes, lui était venu jusqu'aux lèvres et aux yeux, en multiples baisers, la grâce, la perfection et la magie des infinis panoramas, de même elle se promènerait dans l'autre jardin, dans l'autre vallée, celle où resplendissent les armures d'acier, celle où les miroirs sont des rivières où se regarder vieillir, celle où les fleurs s'épanouissent en guirlandes d'or autour du col marmoré des amorphes. De ce milieu, selon ses volontés de l'instant, selon ses caprices, elle dégagerait l'atmosphère de poésie, le charme et l'émotion, pour en jouir égoïstement, en dehors de toute intention de prosélytisme.

A quoi bon? Ne serait-ce pas encore charité

que laisser son père marcher, couronné de fleurs sans parfum, dans les sentiers d'arts spéciaux qui lui convenaient ? L'avantage de lui ouvrir les yeux sur des soleils nouveaux dont, sans doute, l'éclat irradierait trop violemment aux miroirs où il avait accoutumé de se mirer, et où il contemplait, satisfait, l'image d'un bonheur d'argile ?

Il y eut un crépitement dans la chambre : la lampe agonisait. Lénore n'en fit pas un mouvement. Un monde trop tumultueux de réflexions s'agitait en elle pour qu'elle consentit à un sommeil que, dans son agitation, elle n'aurait d'ailleurs pas trouvé dépourvu de cauchemars. Et puis, la nuit était trop peu la nuit, il y avait trop de hurlements dans l'air, c'était dehors un tel tumulte, la frénésie des branches échevelées au grand vent, la rage de pluie heurtant par saccades aux vitres ; elle préféra rester dans l'obscurité des rideaux tirés et poursuivre longtemps son triste songe éveillé, parmi l'assourdissement d'un chaos plus sympathique qu'hostile à son état d'âme actuel. Car, si dehors les éclairs maintenant déchiraient de traits de feu ce vaste ciel qu'elle avait vu bleu comme le manteau de la Vierge, vert ainsi qu'on dit la mer aux îles lointaines, rouge parfois comme au soir des batailles, si l'orage faisait trembler sa fenêtre et grincer sur le toit les girouettes inclinées, il se livrait aussi en elle un combat, la paix de son ciel était également troublée, et ses yeux baissés vers le sol qu'elle ne voyait pas appréhendaient sous les poutres du plafond un autre orage, son père se préparant à la lutte, entassant des documents, se retranchant derrière des définitions, élevant des barricades pour demain.

Leur querelle en effet avait été plus qu'un sot malentendu sur des épithètes regrettées sitôt que proférées. Quoiqu'à vrai dire singulier, le sens de leur altercation était cependant clair et quasi lumineux. Deux idées étaient en contradiction, leurs deux façons d'envisager la beauté en art. Il avait suffi d'une phrase un peu trop résolue pour révéler au vieillard qu'un sentiment nouveau, plus fort que l'amour filial, impérieux et incapable de transactions, s'était élevé comme une fleur mauvaise dans l'esprit de son enfant. C'est par sa confiance en ces armes invulnérables qu'elle n'avait ni détourné la tête ni baissé les yeux en prononçant les dures paroles après quoi ils s'étaient séparés sans échanger le baiser du soir : « Père, avait été dit d'une voix calme et où elle déguisait bien son agitation, vous me paraissez peu artiste. Peut-être, pour notre bonheur à tous deux, serait-il plus raisonnable, puisque l'art ne vous est qu'une arithmétique, que vous ne m'en entreteniez plus. Une dernière fois, vous dirai-je que j'entends rester la rêveuse, l'ignorante. Je vois vos sourires, ils m'attristent plus qu'ils ne me froissent, je les néglige. Désormais, à toutes ces beautés que voilà, je demanderai seule des émotions, vous en tirerez pour votre part des souvenirs abondants, ceux dont s'enrichissent d'ordinaire les rêveries creuses des acheteurs érudits. Nous aurons ainsi chacun notre part de joie. » Était-ce maintenant l'effet de cette nuit qui la noyait d'ombre, ou l'appréhension d'une explication pénible, le lendemain, ou le regret même des paroles prononcées, toujours est-il que Lénore se sentait peu satisfaite de son coup de théâtre, qui lui semblait à la réflexion incomplet, peu en situation, avec beaucoup de torts de son côté. Un instant, elle déplora presque son inten-

tion trop hâtive, son désir si peu habile de jeter les bases d'un traité de paix qui s'était soudainement accompli en une déclaration de guerre. Elle se connaissait trop fière pour revenir sur ses actes ou ses dires. Son père trop rigide ne ferait pas les premières avances. Ce fut en elle un moment d'angoissante perplexité. Dehors, la pluie faisait fureur. Incitée sans doute par ce bruit extérieur, la pensée de Lénore quitta sa triste chambre pour errer au travers la ville endormie sous l'orage. Elle envisagea les querelles ordinaires du monde, et en chercha les mobiles, les habituelles causes qu'elle découvrit, banales le plus souvent, rarement passionnantes, et pour la plus grande majorité mesquines et sans noblesse.

En vérité, qui jamais eût songé, en cette foule qu'elle ne connaissait pas, à provoquer des dissensions dans une famille à propos de bibelots inertes ? Ne s'était-elle pas engagée au delà de la raison, en un combat où les seules armes n'auraient jamais dû être que des propos courtois et de persuasion ? Le bonheur n'était-il pas à la portée de sa main, ne le cueillait-elle pas chaque matin au jour naissant, avec les fleurs écloses de la nuit ; n'était-ce pas lui, le soir, qui lui souriait entre les lignes des in-folios ? Avec un peu de patience, n'aurait-elle su accommoder le paisible de sa vie et les exigences de sa conscience d'artiste ? Sur une question d'art, d'appréciation personnelle, ne venait-elle pas, vis-à-vis du seul être qu'il lui soit donné d'aimer, de gâcher sciemment la belle ordonnance de silence et de paix qu'ils s'étaient jadis tacitement proposés ? A l'avenir, ce serait la lutte avec son père, ce serait aussi la lutte avec soi-même, car il faudrait s'hermétiser, souffrir en silence de goûts adverses qu'on n'aurait plus même la faculté de contredire à haute voix, et puis un jour, se laisser entraîner, oublier les conventions, profiter d'une occasion par trop tentante de s'entreconvertir encore, et encore s'expliquer, encore recommencer, pour mutuellement se vexer toujours sans aboutir.

Mais Lénore sut, à temps, faire violence à ces inquiétudes. Soudain, debout, les doigts crispés au dossier d'un fauteuil, elle eut honte d'avoir douté. Une à une, toutes ces fausses sensibilités tombèrent à terre, autour d'elle, comme feuilles mortes. Elle s'en sentit l'âme plus affranchie et les paupières moins lourdes. En artiste, en femme de foi, elle eut la vision — et sa chambre en fut illuminée — qu'il n'est pas de plus dignes douleurs, de plus légitimes querelles, que celles dont on souffre et que celles où l'on combat pour la glorification d'un idéal. Si, au pied des terrasses, des désaccords s'entretenaient sur les vains motifs de questions d'héritage, de vocations ou d'amours contrariées, de préoccupations d'argent ou de haines d'individus, Lénore combattait pour de plus nobles aspirations.

Cette vérité resplendit à ses yeux, que l'amour filial doit plier le genou devant un Culte d'art, car, si la famille n'a qu'un temps, la beauté est éternelle : elle conçut que le sentiment de sa filialité jamais ne devrait contraindre celui de son esthétique à s'accroupir et à céder pour terminer l'aventure.

Des préceptes de la morale ordinaire, elle sut faire hautement fi. Guidée d'une loi impérieuse, d'une volonté obstinée à n'abdiquer point ces convictions où elle mettait toute son âme, elle nota sous la dictée d'un Verbe supérieur une ligne de vie hautaine, un invulnérable plan de combat

où n'entraît pas cet élément que l'ennemi était son père. Se sentant dans la vérité, elle n'éprouva nulle hésitation à proclamer que, quel qu'il soit, son adversaire devait avoir tort.

Un instant, elle fut soulever les draperies et la chambre brusquement s'éclaira. La lune, l'orage dissipé, fuyait entre les nuées où elle transparaisait, se dérobant, pour surgir encore dans un champ laiteux, en course vers de nouveaux horizons. La pluie, trop rageuse, et le vent avaient tout brisé au jardin. Des fleurs qui sont de la fin de l'été et qui, poussées en grappes autour de la fenêtre, lui faisaient, le matin même, un cadre bleu et or, avaient été arrachées comme à poignées, et jonchaient les allées, lamentablement pètries, écrasées dans des sillons de sable fin où fuyait maintenant l'eau en minces filets. Une demi-heure sonna quelque part en ville et Lénore, non encore lasse de réflexions, triste de son jardin dévasté, des orages fréquents, de l'hiver proche, s'accouda, l'œil très loin, parmi les branches et les feuillages d'où tombaient, en cadence, des gouttelettes de pluie.

Comme il était triste, à cette heure de nuit, son beau paysage, et comme il le serait davantage, quelques mois plus tard, aux jours de neige, alors que les glaçons se poursuivraient, là-bas, dans le fleuve, jusqu'au pont, que de longs bandeaux de brouillard dissimuleraient la lointaine forêt, et que, dans la tristesse morne des froids matins de décembre, de ses fenêtres, elle verrait les maisons tassées les unes sur les autres, comme pour se réchauffer un peu. Les sapins de l'évêché, à sa droite, se dresseraient fiers et verts toujours, le bout des branches à peine incliné plus que de coutume vers le sol blanc, et les cloches chantaient tout bas, assourdies comme si leur carillon venait de plus loin, comme si l'hiver leur eût brisé la voix.

Cependant, Lénore n'irait plus aux terrasses. Seule, elle resterait dans les petites salles. Seule avec son père, mais plus seule que s'il n'était pas là. N'est-ce pas une situation plus que l'isolement terrifiante que se savoir deux devant quelque beauté et ne pouvoir élever la voix pour parler d'elle ensemble ? Ah ! cent fois, elle eût préféré vivre isolée en la triste maison, car, elle se serait au moins tout haut, redite, à elle-même, ses impressions de lecture, ses souvenirs de promenade parmi les chefs d'œuvre.

Elle souhaitait presque un confident en cet instant où elle concevait que son père ne lui en ferait plus jamais l'office.

Tous ces longs mois de pluie, elle vivrait tristement fantomatique, silencieuse et grave. Elle dirait à l'aube prochaine son adieu aux campagnes, ses amies, aux fumées qu'on distingue tout à l'horizon, demain, elle ferait, avant l'hiver, la dernière sieste au jardin agonisant, accoudée aux balustrades entre deux rosiers qui, entourés d'un tapis de pétales rouillés, se souviennent, tristes ruines, d'avoir fleuri.

Une horloge, dans les faubourgs, par delà le fleuve, laissa tomber un coup dans la nuit, puis un autre et un autre encore. Lénore eut un frisson, un souffle s'était levé, et comme une voix très douce, le frémissement des sapins s'accrut aux jardins de l'évêque.

D'autres cloches se répondirent, joyeuses, tristes, il y eut dans l'air le vol effaré d'un oiseau de nuit, et la draperie retomba, masquant la fenêtre.

NOS GRAVURES

ÉMIL FRIANT. *Premier assaut.* (Champ de Mars.) — Cette toile qui vaut autant par le charme de sa composition que par l'énergie et la franchise du coloris, a été très admirée au Salon du Champ de Mars.

Un grand soleil l'éclaire, et bien en valeur, les deux figures du premier plan présentent un intérêt réel si l'on examine leur intéressante silhouette. M. Friant a su saisir sur le vif le mouvement contraire dont sont animés ses deux personnages.

Elle : Sollicitée du désir de ce baiser, mais aussi entraînée d'instinct à un recul qui courbe sa hanche, rejette le haut du corps en arrière et oblige la tête à se baisser vers le sol.

Lui : Obéissant à une unique pensée, connaître le velouté de ces joues qu'il désire embrasser, voir de plus près dans ces yeux qui se débrosent, reconnaître sous le corsage qui résiste le battement plus précipité d'un cœur qui consent. Le corps est porté en avant. La main gauche se crispe au poignet de la belle fille, l'autre, sans doute, enlance la taille. L'œil brille, la bouche prononce des galanteries, des promesses, des serments. Il n'y met point de formes, il se révèle passionné et elle l'entend sans déplaisir.

Au second plan, c'est la sortie de l'école.

En opposition avec la fièvre qui les consume tous deux, voici, sur la gauche du tableau, la figure grave de la filleule, avec presque l'expression de juger l'action qui s'accomplit, et que tout à l'heure elle s'efforcera — quand ils l'auront entendu venir — de n'avoir pas vue.

Un peu d'inquiétude se lit sur ce visage d'enfant qui ne comprend pas encore pourquoi la grande sœur permet aux gens de lui murmurer tout bas quelque chose, à l'ombre des murailles, loin des gêneurs.

ALPHONSE STENGELIN. *Bouteaux; fin d'automne.* (Champ de Mars.) — J'aime infiniment ces toiles où l'unique nature resplendit de somptueuse beauté. Mieux que les plus charmants intérieurs, les plus complets tableaux militaires, les plus documentées illustrations de faits divers (voir *Détail*) ; j'admire la paix reposante, le calme magnifique de ces paysages où à peine la jupe salie de boue que promène une vieille femme parmi les champs, met une tache rouge dans la verdure des prairies ou la grisaille des terres labourées. C'est pourquoi nous avons tous le culte de Corot.

Ma satisfaction est donc grande aujourd'hui de pouvoir saluer en l'œuvre de M. Stengelin une œuvre aimée, une œuvre qui sympathise vraiment avec mes goûts et s'accorde au mieux avec mes préférences. Ces bouteaux me sont agréables à considérer, beaux encore quoique dépouillés de leurs superbes feuillages, beaux des siècles accumulés dont le poids, quoique lourd, ne fait pas encore courber leur cime vers la terre.

C'est la fin de l'automne, et c'est là un élément de plus pour que nous aimions cette toile, dans laquelle, à la beauté et à la noblesse des formes, s'ajoute l'idée de tristesse qui nous envahit devant le paysage où, jonchant le sol, des branches qui furent le haut, hors le cadre, pourrissent au milieu des feuilles tombées, en attendant le lincoln qu'entraînera sur elles l'hiver.

Déjà, le ciel n'a plus la sérénité des après-midi

d'été et le vent qui passe dépouille méchamment de leurs dernières parures les bouleaux revêtus des mousses centenaires.

GASTON MÉLINGUE. *Jeanne d'Arc et le capitaine Baudricourt.* (Champs-Élysées.) — « Les gens de Vaucouleurs, ne doutant point de sa mission, se prosternent pour l'équiper et lui acheter un cheval. Le capitaine ne lui donna qu'une épée. »

(J. MICHELET. — *Histoire de France.*)

Le décor est pittoresque et à toutes les apparences d'exactitude qui conviennent à un tableau dont le but est la restitution d'un fait historique.

Je ne trouve pas répréhensible l'idée de l'artiste qui n'a pas hésité à donner à sa Jeanne d'Arc une figure différente de celle qui lui attribue la tradition. Il n'est pas douteux que si Jeanne est une rêveuse et une visionnaire, c'est aussi une fille de la terre, elle a vécu aux champs, elle portera plus tard le poids de tout un royaume. Avec M. Mélingue, je suis d'avis qu'une représentation de l'héroïne de Domremy doit concilier les deux qualités d'être et de visionnaire quant au visage, mais ses membres, son allure générale, son lieu d'être grêles et fragiles doivent révéler cette force morale dont elle usa si admirablement pour libérer le territoire envahi.

À ce titre, la Jeanne qui prend des mains du capitaine l'épée qui lui servira à Orléans et à Compiègne est justement appréciable, on ne peut que louer l'artiste de cette initiative très originale. Le capitaine ne manque pas de caractère, la tête est belle, bien d'un homme de guerre, le costume bien du temps, le geste qui tend le fer très ferme.

Il faut s'arrêter à la figuration et prendre l'une après l'autre ces têtes de caractère, depuis celle du jeune clerc à la gauche du tableau jusqu'à la mâle et dure face du vieux guerrier qui, tout ganté, harnaché et armé, n'attend qu'un geste pour courir au combat.

Au point de vue éclairage du tableau, l'effet du vitrail, au fond de la galerie, est à noter.

RAYMOND GUIMBERTEAU. *Diane.* (Champs-Élysées.) — Que dire? Sinon inviter le lecteur à étudier morceau après morceau cette belle statue où le modelé gracieux des cuisses et des hanches vient si parfaitement compléter les élégantes rondeurs des bras et du buste. Le croissant brille au front de la déesse, les doigts cherchent la corde de l'arc absent, les cheuveux se déroulent sur la splendeur de chair des épaules.

Vénus est bien belle, Junon laisse dans l'indécision le berger Pâris, Minerve fut un instant la préférée, mais nous, Pâris moderne, pouvons nous faire autrement et décider mieux que d'accorder à celle qui ne fut pas admise à l'antique concours, à la Diane de M. Guimberteau, la palme et la pomme d'or comme à la plus belle?

LÉON DANVERS. *La Mantille.* — L'indice de sa race, elle le porte dans ses yeux, dans ces cheveux qui nous la font au premier regard deviner l'Andalouse jalouse, dans cette mantille enfin qui rime si bien avec Castille et avec gentille.

Pour elle, on fit des chansons; c'est bien elle que je vis un jour aux courses de toréaux, jeter dans l'arène un bouquet et un éventail, et si je

me souviens bien, c'est aussi elle, coiffée de cette même dentelle qui, un beau soir que je traversais les rues de Tolède, m'apparut souriante du haut d'un balcon à persiennes, tandis qu'un jeune galant lui envoyait l'aubade d'une guitare qu'un cordon rouge soutenait à son cou. Je dérangeai leur concert et, jusqu'à l'angle de la rue, elle me suivait des yeux comme pour me reprocher ma survenue maladroite.

Je te reconnais, belle fille des rives du Tage, M. Léon Danvers te vit aussi, n'est-il pas vrai, là-bas! Il sut redire ton charme et ta beauté. Proférons au hasard les rimes que tu évoques, oh! gentille fille de Castille, n'est-ce point ta mantille?

M. R.



NOUVELLES ARTISTIQUES

Dans les fouilles entreprises à Tigzirt, près de Dellys, par M. Gavault, architecte départemental, chargé d'une mission du ministère de l'Instruction publique, une grande basilique de quarante mètres de longueur vient d'être découverte.

Ce monument, qui date du 5^e ou 6^e siècle de notre ère, est couvert de nombreuses sculptures dont certaines sont purement ornementales, telles que des rosaces, des entrelacs, des chevrons, des volutes. D'autres représentent des animaux symboliques, des poissons, des lions, des aigles et des toréaux; un autre motif représente Daniel dans la fosse aux lions.

La plupart de ces sculptures présentent de frappantes analogies, d'une part, avec les motifs des églises syriennes décrites par M. de Vogüé, et aussi avec les dessins dont les Kabiles ornent actuellement encore leurs bijoux.

THÉÂTRES

BOUFFES-PARIISIENS : *Fleur de Vertu.*

Nous sommes en plein vaudeville-opérette. Ce sont trois actes de rire, de sourires, de couplets enlevés brillamment, d'escapades, de quiproquos, après quoi tout s'arrange comme dans tout bon vaudeville qui se respecte.

Vous comprenez bien que fleur de vertu, c'est une façon de parler et qu'il y a là un mari très heureux de son sort, et aveugle, comme, paraît-il, ils le sont tous. Voilà qui nous rassure.

M. Edmond Diet a illustré le vaudeville de M. Ernest Dupré d'une musique vive, gaie, et coquette parfois.

Mily-Meyer fut la fleur de vertu. Pour qui veut rire et oublier un peu, le remède est tout désigné. Prenez une voiture, courez au jardin dont nous parlait récemment notre collaborateur Georges Cochet, et, parmi toutes les mauvaises herbes, cueillez cette fleur de vertu, dont l'effet est sûr. Certes, vous ne vous endormirez point, mais connaîtrez le rire, car *Fleur de Vertu* n'est pas de la famille des pavots.

Le Directeur-gérant : LÉON CASTAGNET.

Paris. — Imprimerie spéciale de l'Œuvre d'Art.
E. MOREAU ET C^o, 21, rue de la Victoire.

L'OEUVRE D'ART

REVUE BI-MENSUELLE ILLUSTRÉE

ABONNEMENTS

PARIS { UN AN. 24 francs
ET { SIX MOIS 12 —
Départements { TROIS MOIS 6 fr. 50

ÉTRANGER

Union Postale : Un An, 50 fr. Six Mois, 15 fr. Trois Mois, 8 fr.

DEUXIÈME ANNÉE — N° 29

Le Numéro : 1 franc.

20 Juin 1894

DIRECTION ET ADMINISTRATION

26, rue Feytaud, Paris.

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres ou mandat-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond pas des manuscrits et des dessins envoyés.

J. B. CARPEAUX

Sculpteur et peintre. Ainsi doit être défini Carpeaux observé dans son œuvre modelé. Hé quoi ! peintre avec l'ébauchoir ? Ignorez-vous que l'auteur d'*Ugolin* a tenu le pinceau ? Je veux l'oublier. Carpeaux à mes yeux est statuaire, rien que statuaire, mais il y a deux phases dans sa vie, deux manières dans son œuvre. On nous dit que Rude a formé sa main. Je ne vais pas contre, mais Carpeaux a deux maîtres de plus haute envergure, Michel-Ange et Rubens. Entre temps, il se ressaisit et se montre personnel et français en sculptant le Fronton du Pavillon de Flore, aux Tuileries. Dans son groupe d'*Ugolin*, Carpeaux est le disciple de Michel-Ange ; dans son groupe de la *Danse*, il est fils de Rubens. Florence, Anvers et Paris sont ses trois patries, mais il a moins reçu de Paris que de Florence et d'Anvers : je me trompe, Paris lui a donné le succès bruyant, l'enivrement d'une popularité que les sculpteurs ne goûtent presque jamais ; Paris lui a donné des amis incomparables et c'est Paris qui garde la mémoire de Carpeaux après vingt années de silence. Perraud n'a pas joui du même privilège. D'où vient ce renom durable, quel est le secret de cette fidélité de la population parisienne à honorer Carpeaux ? La foule serait-elle désormais douée du sens critique ? L'éducation des masses a-t-elle fait subitement un pas décisif, et les jours de bon sens, de lumière, de saine appréciation, d'enthousiasme logique se sont-ils levés sur le peuple par une sorte de vertu magique ?

Rien de tout cela.

La réputation de Carpeaux est méritée, mais elle repose sur l'œuvre la plus discutée du statuaire : le groupe de la *Danse*. On acclame le statuaire, et, sans y prendre garde, c'est une page du peintre qu'on exalte. Rubens eût signé

ce groupe dont il a dicté la composition, les formes enveloppées, le rire, le mouvement, la langueur, l'abandon. Rubens avait vu cette scène dans les kermesses de son pays et il l'avait retenue. Un jour, Carpeaux lui demanda conseil et Rubens se dessaisit en souriant d'un croquis inutile qui hanta l'esprit du sculpteur et fit dévier son ciseau. Rubens, au surplus, diplomate autant que peintre, a peut-être été content de jouer ce mauvais tour au statuaire, car c'est un statuaire qui a dit :

« La sculpture est essentiellement religieuse ; elle est trop grave pour recevoir sa direction de la peinture. Il en est de l'autorité de la peinture à l'endroit de l'art plastique comme de la direction morale d'une courtisane à l'endroit d'une femme honnête et religieuse. »

La sentence est sévère. Je la crois juste. Les peintres ne pardonnent pas au sculpteur de se tenir en garde contre les séductions de leur art prestigieux et le statuaire inattentif est souvent victime des embûches des peintres qui l'attirent à eux et l'arrachent au labeur sublime, à l'art fait de lumière et de gravité qui est le sien.

Mais il faut avouer que le groupe de la *Danse* occupe une place de choix. Il s'étale au grand soleil sous le regard de cent mille personnes qui, chaque jour, se renouvellent, et comme la foule se soucie peu de savoir si une chose qui lui plaît renferme des lacunes, la foule retient le nom de Carpeaux et donne au sculpteur de la *Danse* une notoriété que Pradier, Bosio, David, Duret, Rude lui-même ne possèdent pas à un égal degré.

Pour nous qui ne sommes pas la foule et qui raisonnons, Carpeaux ne cesse pas d'être grand, mais c'est *Ugolin*, c'est le Fronton du Pavillon de Flore qui nous le font aimer.

Le groupe d'*Ugolin* n'est pas inférieur

au *Milon de Crotone*. C'est une œuvre de jet, puissante et sobre tout à la fois, où la douleur concentrée se trouve écrite avec une éloquence qui n'appartient qu'aux maîtres. Toutefois, Michel-Ange a suivi les progrès du groupe dans l'atelier de Carpeaux à la Villa Médicis. Carpeaux n'a pas voulu demeurer en reste avec le statuaire du *Moïse* et plus d'une fois le jeune artiste a fait le voyage de Florence. Qu'importe ? Je sais bien que Michel-Ange a tenu la brosse, mais il tenait aussi le ciseau, certes, et d'une main vaillante. Ces entretiens de Carpeaux avec Michel-Ange ont été utiles au disciple.

Plus personnel, plus français est le Fronton dans lequel la France, portant un flambeau, assise sur l'aigle des victoires, couvre de son bras puissant l'Agriculture et l'Étude. Il est vrai que la figure de l'Étude fait encore songer à l'une des statues du tombeau des Médicis. Il est vrai que le charmant bas-relief qui sert en quelque sorte d'assise au Fronton a la morbidesse et la vie savoureuses qui distinguent Rubens, mais l'œuvre, dans son ensemble, fait le plus grand honneur à Carpeaux. C'est au Pavillon de Flore qu'il a donné sa mesure, toute sa mesure. C'est cette pierre vivifiée — le mot est de Chesneau — c'est cette pierre assouplie sans effort, ce granit exubérant de vigueur et de santé où la grâce demeure écrite sur toutes les saillies qui empêcheront Carpeaux d'être oublié. Ne nous lassons pas d'admirer cette page énergique, réfléchie, d'une cadence heureuse, d'un style superbe. Et lorsqu'on nous dit : « l'auteur du groupe de la *Danse* est le plus grand sculpteur de cette fin de siècle », hâtons-nous de répondre : « le statuaire du Pavillon de Flore est un maître ».

Infortuné Carpeaux, si je me souviens de sa mort cruelle et prématurée ! Heureux Carpeaux, si je le compare aux

statuaires de son temps et de son pays. Il est mort consolé. Un prince l'a recueilli alors que la maladie l'avait irrémédiablement touché. Il eut comme Watteau, son compatriote, un protecteur, un ami de sa dernière heure. Watteau avait été l'hôte de M. de Julienne, Carpeaux est mort chez le prince Stirbey, Ernest Chesneau lui a consacré un livre étendu; Paul Foucart s'est constitué le gardien de son œuvre à Valenciennes et se dispose à être son biographe. Son nom ne cesse d'être acclamé. Heureux Carpeaux!

HENRY JOUIN.



WAGNER A MUNICH

Cette année comme tous les ans, la saison théâtrale de Munich — K. Hof-und National-Theater — sera interrompue par les représentations wagnériennes.

Quelques-uns de nos lecteurs ayant manifesté par lettres le désir d'être édifiés sur des soirées solennelles, je préfère d'entre la question, et la porter à la connaissance de tous. Aussi bien, dans un journal d'art, le devoir du chroniqueur est-il d'attirer l'attention vers une des plus solennelles manifestations artistiques de l'année.

On sait ce qu'est cette ville si curieuse à tous points de vue, citée où se donnent rendez-vous les esprits cultivés de l'Europe entière, pour assister aux trois soirées de l'Immeuble des *Nibelungen*, à celles des *Maîtres chanteurs de Nuremberg*, et de *Tristan et Iseult*.

Le théâtre à cinq heures, et dans la journée, la promenade dans la ville, aux lacs des environs et surtout les longues stations devant les merveilles de cette Pinacothèque qui compte parmi les plus admirables musées du monde.

Mais, aujourd'hui, tournons les yeux vers le théâtre.

La Pinacothèque est tentante. Un jour peintre y reviendrons-nous et irons-nous de salle en salle à la recherche d'émotions multiples.

Les soirées commenceront le 8 août pour ne se terminer que le 3 octobre. D'ailleurs, en voici, pour les personnes dont j'ai les lettres, une chronologie plus précise. Les représentations alternent comme suit: *Tristan et Iseult*, — *L'Or du Rhin*, — *La Walkyrie*, — *Siegfried*, — *Le Crépuscule des Dieux*, — *Les Maîtres chanteurs*; les dates se classent ainsi: les 8, 11, 12, 14, 16, 19, 22, 25, 26, 28 et 30 août, et les 2, 5, 8, 9, 11, 13, 16, 19, 22, 23, 25, 27, 30 septembre; enfin le 3 octobre, pour la dernière fois, *Tristan*.

L'interprétation des œuvres de Richard Wagner est, cette saison-ci, particulièrement brillante. Citons parmi la longue liste des cantatrices Katharina Bettsche, la tant délicate Eva, des *Maîtres chanteurs*, et Sieglinde, de *La Walkyrie*; Milka Ternina, l'impétueuse Brunehilde du *Ring*; Fanny Moran, à qui seront confiés les rôles d'Iseult et de Flohshilde.

Tristan sera tout à tour joué par MM. H. Gudehus et Vogl. M. Bruchs restera, comme jadis, un

parfait Wotan, Alvary chantera Siegfried le 11 septembre.

Quant à la direction de l'orchestre, nous relevons au programme les noms de MM. H. Levy et Fischer dont, de longtemps, ont pu être appréciés les hautes qualités de musiciens et de wagnériens.

On ne saurait trop féliciter M. E. Possart pour le soin méticuleux et pieux qu'il apporte à la mise à la scène des grands drames lyriques wagnériens.

Je ne saurais faire mieux, dès aujourd'hui, que de lui adresser mes compliments, en mon nom propre et en celui des correspondants qui ont bien voulu me demander ces quelques renseignements au sujet des soirées wagnériennes de la Saison 1894, à Munich.

GEORGES COCHET.

LA QUINZAINE

Et d'abord, une triste nouvelle.

Peu connu du public, Charles Tschaggeny était cependant un talent fort apprécié des artistes. Il vient de mourir à Saint-Josse-ten-Noode, en Belgique. C'était un peintre animalier, contemporain de Verbœckhoven et de Robbe.

Sa façon de concevoir l'animal n'était point sèche et uniquement concentrée à l'étude du morceau. Il se plaisait à grouper dans un paysage et au milieu d'une action des chevaux ou autres animaux qui se perdaient dans l'ensemble de la composition et étaient tout à la fois des études très remarquables.

La nouvelle, vraie ou fautive, a couru que le romancier Emile Zola venait d'être mis à l'Index à Rome, et du même fait se trouvait excommunié. Le motif résiderait dans certains passages de son dernier roman écrit sur Lourdes. Déjà, l'auteur de *l'Assommoir* a complaisamment répondu aux interviewers qui le questionnent à ce sujet. Il a ainsi annoncé que, ne faisant nul cas des menaces de Rome, il se proposait d'écrire après Lourdes un roman intitulé *Rome* où « je montrerai, déclarai-t-il, l'Église aux prises avec les théories nouvelles, avec l'éveil des cerveaux et la révolte des consciences, je décrirai tous les efforts qu'elle fait pour concilier ses dogmes vieillissants avec la politique et la science. » Attendons l'œuvre annoncée.

Mais examinons en passant la chance de M. Zola; aussi bien il eût vécu il y a quelques siècles, la *Terre* et *Nana* étaient brûlées en place publique, et tout bon chrétien aurait eu ordre, au nom du dogme, de porter au bûcher les volumes coupables. Bien plus, sous

peine de péché, il eût été interdit de lire les volumes à venir.

Félicitons le romancier de sa bonne fortune, et autorisons-nous du scepticisme qui court, pour lire *Rome* qui, après tout, sera, comme *Nana* et *l'Assommoir*, une œuvre.

J'aurais à parler du Festival Gounod qui a été donné ces jours passés au Trocadéro; mais je préfère me taire. Je serais encore méchant, j'indisposerais des lecteurs; mieux vaut ne pas insister.

On se souvient de cette fantastique *Route de Thèbes* que promet M. Alexandre Dumas à M. Claretie, depuis au moins cinq ans. Il paraît que la *Route de Thèbes* aboutit à un si embrouillé carrefour qu'il est impossible au malheureux auteur de choisir parmi les cinquante routes qui se présentent à lui. L'une d'elles conduit à la Comédie-Française. Mais laquelle? Toutefois, si l'on prête foi à une note qui circule dans la presse, la pièce arrivera place du Palais-Royal au commencement de la saison prochaine.

À l'Opéra, les décors de *Hamlet* et de *Aida*, brûlés dans l'incendie du magasin, sont presque entièrement repeints. Les deux reprises des opéras d'Ambroise Thomas et de Verdi sont donc imminentes.

Les Concours du Conservatoire approchent. Nous en donnerons les résultats en temps et lieu. Voici les dates précises des Concours:

Judi, 19 juillet. Contrebasse, violoncelle.

Vendredi, 20 juillet. Tragédie, comédie.

Samedi, 21 juillet. Harpe, piano (hommes).

Lundi, 23 juillet. Chant (hommes).

Mardi, 24 juillet. Chant (femmes).

Mercredi, 25 juillet. Piano (femmes).

Judi, 26 juillet. Opéra-comique.

Vendredi, 27 juillet. Violon.

Samedi, 28 juillet. Opéra.

Lundi, 30 et mardi, 31 juillet. Instruments à vent.

On ne peut passer sous silence une maladresse commise, cette semaine, dans une salle de spectacle, en plein Paris,

par un public réputé intelligent, venu pour s'instruire et goûter une œuvre de beauté.

A la Renaissance, M. Laurent Tailhade devait conférencier sur *Phèdre*. La causerie était, ainsi que le sont toutes celles du poète, documentée, délicieusement présentée et — pour notre joie — hérissée de vérités pointues, ardées vers le muflle. J'ignore si le muflle était roi dans la salle, mais M. Tailhade fut sifflé et malmené. Ce qui n'empêcha pas d'ailleurs l'écrivain de répondre vertement que, puisqu'il n'était pas venu là faire acte de comédien, mais seulement pour instruire son public, il irait jusqu'au bout malgré le tumulte. Ce qu'il fit et ce en quoi nous l'approuvons hautement.

Le plus navrant de l'aventure, c'est, qu'à tout prendre, la conférence n'était pas violente, et que la plupart des siffleurs s'insurgeaient bien plus contre les dires passés que contre les dires actuels de l'orateur.

Ce qui nous est encore une preuve évidente de l'intelligence des foules livrées à elles-mêmes.

Un article du *Matin* nous apprend récemment que le Théâtre-Libre prenait un long entr'acte, au dire des uns pour se refaire des forces, selon d'autres pour entreprendre une longue tournée à l'étranger. Nous ne voulons, dans l'indécision où nous sommes, nous rattacher à aucune des deux hypothèses. Peut-être le Théâtre d'Antoine est-il mort, peut-être serons-nous encore conviés aux soirées du théâtre des Menus-Plaisirs. Quoi qu'il en soit, en se tenant en dehors de tout parti, soit haineux, soit admiratif à l'excès, il convient d'être juste et de déclarer que si c'est la fin, le théâtre aura dû à Antoine, beaucoup, beaucoup. Sans doute était ce une erreur de se localiser dans la note où le Théâtre-Libre a récolté d'étonnants succès, erreur, parce que les œuvres parfaites sont rares, et que plus restreint est le cadre, moins vaste est le tableau. Si Antoine était sorti de cette note naturaliste qu'il a suivi superbement, il faut en convenir, il est absolument certain qu'il aurait encore des forces pour la lutte qui, peut-être, lui manquent aujourd'hui. Pour ne citer que deux titres : *le Missionnaire* et *la Belle au bois révant*, étaient deux œuvres nulles. Antoine aurait dû songer que *les Tisserands*, *les Fossiles*, et dans un autre domaine, *Boubouroche* sont des œuvres quasi parfaites, partant rares.

Mais voici des propos qu'il faudrait tenir aux côtés d'un défunt. Point n'est besoin, — c'est chose probable, — de réciter de panégyrique. Le Théâtre-Libre n'est pas mort, il vivra, mais, soit dit sans méchanceté, je rappellerai à Antoine qu'il nous doit trois soirées d'abonnement et qu'il serait bien aimable de les ajouter à son programme de l'année prochaine. Les bons comptes font les bons amis.

La Ville de Paris vient d'ouvrir un concours entre tous les musiciens français. Il s'agit de la composition d'une œuvre qui devrait être — ce sont les termes du programme — de haut style et de grandes proportions, avec soli, chœurs et orchestre, affectant, au gré de l'artiste, les formes symphoniques ou dramatiques. Les concurrents sont entièrement libres de choisir leurs programmes ou livrets.

Pour tous renseignements, s'adresser à l'Hôtel de Ville, bureau des Beaux-Arts.

Je ne veux m'arrêter qu'un instant sur la façon très intelligente dont est établi ce concours. Je crois que, l'imposition par trop précise aux programmes entrave plus qu'elle n'aide l'inspiration et que mieux vaut laisser à l'artiste broder lui-même sur un canevas à très gros grains à l'exemple de celui-ci, telles arabesques, fantaisies ou imaginations, qui lui plaira. A mon avis, l'idéal d'un concours musical serait celui où seule la qualité d'âme de l'œuvre demandée serait imposée. C'est ainsi que je proposerais une page noble, évoquant autant que possible un siècle déterminé : ou bien une composition Watteau, ou encore une scène lyrique basée sur des fêtes populaires, ou enfin une scène religieuse. S'il n'en est point ainsi, l'artiste est emprisonné sans espoir de se libérer, dans l'obligation stricte d'obéir à un programme rédigé point par point et où ne lui est pas laissée la faculté d'imagination personnelle et d'interprétation indépendante.

Le Conseil supérieur de l'Exposition a été convoqué par M. Lourties, ministre du commerce. L'emplacement de l'Exposition a été définitivement choisi. Il comprendra le Champ-de-Mars, les Invalides, le palais de l'Industrie, le cours la Reine. Des annexes seront aménagées à Vincennes. On parle d'un pont jeté sur une longueur de 400 mètres d'un

bord à l'autre de la Seine. Mais d'ici l'inauguration combien encore de projets annoncés et repoussés.

Une collection importante de croquis, dessins et aquarelles de Grévin a été vendue le 12 juin, à l'hôtel Drouot.

Sculpteurs en révolte.

Le groupe de l'Union des artistes français se réunissait il y a deux semaines dans un but de protestation. Une centaine de sculpteurs ont rédigé et signé la lettre suivante :

« Devant l'insuffisance des crédits affectés par l'État et la Ville de Paris pour les acquisitions d'œuvres de sculpture au Salon de chaque année et devant les efforts sans cesse renouvelés de nos vaillants statuaires qui, cette fois encore, tiennent si haut l'honneur de l'art, le groupe de l'Union des artistes français prend l'initiative d'organiser une souscription dans le but de choisir et d'acheter des œuvres de sculpture qui seront offertes aux villes ou départements dont les artistes sont originaux.

« Ces œuvres seront offertes au nom des donateurs ».

Triste époque, où ce sont les artistes eux-mêmes qui doivent offrir le fruit de leur travail. Oh ! loin combien sont les âges magnifiques où des villes se faisaient la guerre, en Italie, pour posséder un artiste, ou des cités, les unes après les autres, se voyaient excommuniées par le pape, pour l'unique raison qu'elles servaient de refuge à Michel-Ange qui, par boutade, avait quitté Rome et n'y voulait plus rentrer ? Mais il est vrai qu'alors, il y avait moins de monuments officiels à décorer officiellement, l'artiste était seul maître, et aussi moins de personnages également officiels à portraiturer, de ces personnages qui, selon l'amusante expression des de Goncourt, ne peuvent pas tolérer un pli sur eux.

PASCAL FORTHUNY.

G. CAILLEBOTTE

J'aurais à écrire la préface du catalogue des œuvres qu'exposent en ce moment les héritiers de Caillebotte, dans la galerie Durand-Ruel, que l'une de mes principales préoccupations serait de bien confirmer à la foule que ce peintre très puissant n'est pas arrivé à produire des œuvres intéressantes comme celles qui nous sont présentées aujourd'hui, à l'aide de procédés de ficelle ou de

truquages, ainsi que j'ai entendu nombre de visiteurs l'exprimer devant ses toiles. Caillebotte est un de ces talents multiples qui s'assimilent les genres les plus divers, en font des études en tous sens, et ne s'y intéressent que pour satisfaire leur goût de connaître et de pénétrer le mystère des choses, dans toutes leurs manifestations et sous toutes leurs formes. Cette façon de travail le classe déjà, aux yeux des artistes, dans la catégorie haute et seule méritoire, des travailleurs qui prennent le pinceau en curieux, qui grossissent à la recherche d'émotions personnelles et s'inquiètent peu des cris de la foule qui réprobat et nie l'œuvre. Manet, Delacroix, furent de ceux-là. Caillebotte passa sa vie en études. A part quelques toiles qui affectent vraiment la forme d'une œuvre finie, d'une œuvre composée et ordonnée, l'ensemble de son exposition donne l'impression de croquis peints près presque au hasard, dans l'encadrement d'une fenêtre, à l'étal d'un boucher ou dans un jardin isolé. Il n'y a pas la le souci de présenter agréablement le motif interprété : c'en est la reproduction fidèle; ce n'est pas celui-ci plutôt que celui-là, et certains paysages, entre autres, que nous rencontrons à la galerie Darand-Ruel, ont dû être peints uniquement parce que l'artiste était à l'aise pour travailler, à l'ombre d'un arbre ou d'un vieux mur. On croirait presque qu'il n'a cherché, en ses travaux, qu'à se bien placer pour n'être pas dérangé, et qu'une fois cet abri trouvé, il a peint ce qui était devant lui, le motif fût-il nul, en s'efforçant, non de l'embellir, mais de lui conserver son caractère d'insignifiance, et de le redire scrupuleusement les formes et les tons, quels qu'ils soient.

Le Jardin, Petit Gennevilliers (1891); Bateau à Argenteuil (1891); Bateaux (1891); Peintres en bâtiments (1897); Champ jaune (1889); Jardin (1891); Pommiers en fleurs (1882); un Balcon, boulevard Haussmann (1880); la Place Saint-Augustin (1877); un Champ à Villers (1880), quoique pour la plupart offrant l'apparence de tableaux, ne sont, y a bien réfléchi, que des études de coloris ou le motif lui-même étalé considéré par l'artiste comme entièrement quelconque.

D'autres toiles sont poussées, et dans leur diversité donnent la note exacte de la valeur de Caillebotte. L'accusation de truquage y trouve de-ci, de-là, son pretexte qu'il convient d'expliquer et de réhabiliter. Dans les Bords de la Seine, à Argenteuil (1890), le motif est tout intime et d'une grande fraîcheur. De même le Petit bras à Argenteuil. Avec un peu de recul, on peut apprécier en ces toiles la transparence de l'eau, le fond de verdure et les joncs du premier plan. L'œil est tout surpris lorsqu'à l'examen du tableau apparaît le procédé. Etomnement hordil, il déconcerte et invite à la défiance.

J'ai entendu prononcer les épithètes : « Facture de chic, trompe-l'œil. » Non, Caillebotte ne peint pas en trompe-l'œil, son audace est surprenante, mais son procédé est sincère et vu ainsi. Le frisson qui court au-dessus de ces joncs, la lumière du miroitement de l'eau, en somme, la vérité de l'effet obtenu en témoignent surabondamment. Même observation pour la Chaudière à Trouville (1881), qui rappelle, dans la chaleur du coloris et le grand soleil, le Jardin de Manet.

Et voilà où s'impose l'art de Caillebotte. Ses Raboteurs de parquets (1875), appartenant au

Musée du Luxembourg, sont un morceau fini; des hommes quasi-nus sont accroupis dans un appartement parisien et rabotent avec des gestes d'une notation très intéressante. Les têtes sont belles, les mains poussent l'outil et sont peintes, non indiquées par taches ou reliefs. Dans le même esprit, le Jeune Homme au piano (1876), est à signaler. Eclairé à la lumière, tamisée qui noie la chambre, le visage se penche sur les partitions, fin, délicieux portrait où l'œil un peu humide suit sur les feuillards et ou la bouche fredonne. A elles seules les deux mains méritent une longue station. D'autres portraits sont à souligner, la Partie de bêtise, groupement très habile de figures attentives au jeu; la Promenade en bateau (1878), Jeune Homme canotant où il faut estimer l'étude de raccourci des bras qui tiennent les rames, le Portrait de M. G. R. (1881), celui de M. E. B. (1878), figure attentive en lecture; de remarquables effets de transparence, comme celui de l'eau sous l'Arche du pont d'Argenteuil (1885), deux pastels: Terger et Route (1881), quelques panneaux de fleurs, orchidées, chrysanthèmes, glaciols, penstémons, dahlias ou l'artiste a réalisé un type qui me paraît, en même temps que très décoratif, répondre exactement aux conditions de perfection qu'on peut réclamer à un panneau de fleurs, en ce sens qu'il a peuplé son tableau jusqu'au cadre, amoncelant fleurs et feuillages, sans laisser apparaître un coin de ciel ou le col d'un vase par exemple. Il en résulte une œuvre chaude parfumée et vigoureuse, bien végétale, où les corolles et les tiges se détachent en valeur sur un fond repoussoir de feuillages foncés qui doivent évidemment mettre au-dessus d'une porte le feuillage des corbeilles en désordre et des vergers un peu négligés.

Arrêtons-nous à ces nombreuses études de pommes et d'oranges, de gâteaux, de lièvres, de faisans et de bécaasses, de roastsbeefs, de roussets, d'huitres et de perdrix, de canards et de poulets, de têtes de veau, de langues de bœuf, de melons et de homards, prises, à n'en pas douter, dans sa cuisine, en des matins de désœuvrement où il sut encore s'appliquer à des œuvres qui subsistent belles.

Enfin, amisons-nous de ces curieuses perspectives qui s'intitulent au catalogue : Un Refuge, Boulevard Haussmann; la Rue Huley; Boulevard Haussmann, un effet de neige; l'Homme à la fenêtre, sites parisiens brossés d'une hauteur de cinq étages et lumineusement rendus.

L'impression dominante reste l'audace, le courage et tout à la fois l'indépendance et la franchise. Et ne souvenez point la justesse des qualités que nous demandons à un artiste pour lui décerner une part d'immortalité dans notre souvenir et ajouter son nom à la liste de ceux de ses aînés que nous vénérons et dont les œuvres nous sont de pieux pèlerinages?

MARC CROISILLES.



UNE VISITE

AU

Musée de sculpture comparée DU TROCADERO

Les merveilles de l'art gothique des XI^e, XII^e, XIII^e et XIV^e siècles sont groupées en moulages admirables dans le palais du Trocadéro dont on oublie volontiers la malheureuse architecture en parcourant ces galeries où la cathédrale de Reims, celle de Laon, celle de Paris, d'autres encore, l'hôtel de ville de Nuremberg, Saint-Pierre de Caen, Chartres, Angoulême, Saint-Lazare d'Avallon, Saint-Nazaire de la cité de Carcassonne, la Sainte-Chapelle, Autun, Cahors, Moissac, Mersebourg, Naumbourg, Fiesole, Florence, Harlem, Bruges et Bâle sont représentées par la reproduction identique des beautés dont elles tirent leurs gloires artistiques.

Il est bon parfois de s'éloigner des banales rues parisiennes où triomphe l'architecture officielle! — l'architecture! cet art mort, selon l'expression de Péladan, — qui se résume aujourd'hui à des équations de propriétaire en mal d'amasser de gros revenus, ou qui s'abaisse à des copies mesquines de palais ou de temples, sans chercher jamais une originalité particulière, correspondant aux besoins du temps et aux nécessités nouvelles motivées par l'évolution lente de nos civilisations. Puisqu'il vrai dire l'architecture moderne n'existe pas, ce n'est que justice d'aller redemander aux âges passés la noblesse et l'esprit, c'est pour les artistes obligations majeures que se soustraire au contact des modernités par la fréquentation des anciens vestiges d'art qui sont si somptueusement groupés au Trocadéro.

Se promener au milieu de ces galeries où sur le fond rouge des murailles, le ton de la vieille pierre se détache en beauté et en élégance, est le réconfortant indispensable pour tout esthète, pour tout artiste qui se sent lassé outre mesure des choses vues à chaque coin de rue, de la façade percée de trous sans proportion ou de la prétentieuse ornementation de colonnes et de consoles qui, pendant six étages, prolongent vers le ciel l'arrogance et la sottise des boîtes à loyers, avec le mauvais goût bourgeois.

Aussi, quelle joie de s'arrêter devant ce moulage fait sur l'archivolte de la porte centrale de la cathédrale d'Angoulême! Arc plein cintre où se déroule



HELIO DENTAT, PARIS.

AVANT L'OUVERTURE DU SCRUTIN (J.-D. LUBIN)

Salon du Champ de Mars.

L'Œuvre d'Art, 26, Rue Feytaud.

FORBES LIBRARY,
NORTHAMPTON, MASS.



BELLIO BENIAMIN. PARIS.

PRÈS DU MOULIN, A MONTGESOYE (Franche-Comté) (RIGOLOTT)

Salon des Champs-Élysées.

L'Œuvre d'Art, 26, Rue Feytaud.

FORBES LIBRARY,
NORTHAMPTON, MASS.



HELIO DESTAT, PARIS.

LA LÉGENDE, Groupe marbre (L. CONVERS)

Salon des Champs-Élysées.

L'Œuvre d'Art, 26, Rue Feytaud.

FORBES LIBRARY
NORTHAMPTON, MASS.



HELDEN-DEUTSCHLAND PARIS

NOUVELLES DU CAMP (C.-B. SCHREIBER)

Salon des Champs-Élysées

L'Œuvre d'Art, 26, Rue Feytaud.

FORBES L.
NORTHAMPTON

toute une scène de chasse; voici des guerriers poursuivant des animaux fantastiques : c'est un chasseur qui se couche sur son cheval, des fauves aux formes étranges fuyent écrasant des rinceaux de feuillages. L'artiste s'amusa — le mot n'est point impropre — au XII^e siècle, à sculpter les fantaisies de son imagination, et à peupler l'arc de pierre de la course affolée des animaux en fuite et de la poursuite des guerriers armés de cottes de mailles et coiffés du haume!

Et toujours de ce même XII^e siècle, avec même dans l'expression des figures et le drapé des étoffes l'influence marquée du XI^e, voici le portail de la façade méridionale de l'église Notre-Dame-du-Port, à Clermont-Ferrand.

Isaïe et saint Jean-Baptiste qui sont à droite et à gauche de la baie, ont le visage brisé, mais, sur le linteau, nous distinguons l'Adoration des Mages, la Présentation au temple et le Baptême de Jésus. Art naïf et sans fard qui symbolise les flots du Jourdain dans ces sinuosités dessinées sur la pierre et qui semblent une mèche de cheveux ondulants autour du corps du Christ. Artistes pieux qui gravèrent sur le linteau ces vers d'adoration : *ecce magi nato deportant munera regi: in templo domino puer offertur.*

Plus loin, c'est le tympan d'une des portes de la façade principale de l'Église Sainte-Croix, à la Charité de Nevers. Le Christ est dans une gloire, entouré de saints personnages. La gloire! emblème sculptural de rayons dont nimbaient jadis leur Dieu, les artistes primitifs d'Italie et les Flamands. La gloire! ovale dentelé, image tronquée du faisceau de dards de feu dont ils s'auroient, dans leur rêve, la personne divine. Le Christ y semble isolé, cependant qu'alentour des figures s'inclinent en attitudes d'adoration.

La porte de l'avant-nef de la Madeleine, à Vézelay (Yonne), où l'on voit saint Jean-Baptiste portant entre ses longues mains l'emblème d'un nimbe où, au XII^e siècle, était couché un agneau, ainsi qu'en témoigne l'inscription mutilée : *Ecce agnus Dei...* Ici encore, la simplicité charmante du créateur de l'œuvre éclate en toute pureté. Le Christ domine la composition et, de ses mains étendues, des rayons matérialisés en dards de pierre, vont se poser sur la tête des apôtres placés à droite et à gauche. Audaces que nous aimons, de même que la fantaisie d'orner les voussures, formant archivolt, des figures

gracieuses, spirituelles, parfois licencieuses, où se personnifient, dans un costume propice au charme des plis et des attitudes, les douze signes du Zodiaque et les caprices d'imagination relatifs aux diverses occupations des mois de l'année; le linteau de la porte Saint-Honoré, à la cathédrale d'Amiens où trois anges, tenant un nimbe, forment une si parfaite ornementation alentour la tête de la Vierge! Un dais riche en sculpture surmonte la tête divine, des apôtres sont rangés, chacun avec un geste superbe de bras ou de tête, les livres s'entr'ouvrent entre leurs doigts, des phylactères s'y déroulent en courbes gracieuses, un double étage de niches trilobées abrite saint Honoré et ses disciples, mais, parmi cette richesse de bas-reliefs et de figures sculptées, les trois anges sont particulièrement touchants, bien en valeur sur le fond brut du linteau, où leurs robes s'étalent en plis mous et savants, et où se profilent leurs visages singulièrement railleurs.

David et Bethsabée, dans une arcade gothique, ornent de leur groupe harmonieux le soubassement de la porte centrale de la cathédrale d'Auxerre. Il faut voir ici la courbe charmante de la robe de l'ange qui, par la fenêtre supérieure, apparaît mutilé, beau, malgré l'écrasement de la tête et la cassure des bras, tête qui devait sourire, bras qui devaient bénir ou porter une couronne.

De Bordeaux, une tête de statue d'évêque, face mâle, sévère, aux grands yeux fendus à fleur de tête, et dont la bouche se pince sous un nez gros et arrondi; profil puissant, front vaste et développé que prolonge la mitre fendue en deux, un peu rejetée en arrière.

De Chartres, la tête d'un roi, sculptée au XIII^e siècle. La couronne de fer ceint le front, d'où s'échappent les boucles répandues sur le gros cou dégagé; visage qu'on devine susceptible de douceur autant que d'énergie; ainsi fut, sans doute, le roi contemporain de l'artiste qui sculpta cette superbe effigie, ce Louis XII, qu'on dit bon autant que juste.

Plus loin encore, le martyr de saint Étienne, dont s'orne le tympan de la porte Saint-Étienne, à la Cathédrale de Paris. Morceau presque unique pour la majesté de ses lignes et le grandiose de ses personnages. Sur le linteau, Étienne parle aux docteurs et prêche sa doctrine. Une femme allaite son enfant, deux vieillards se querellent, et l'un persuade du doigt; au-dessus d'eux, un sage se tient la tête et paraît chercher un argu-

ment au fond de son souvenir; toutes trois figures drapées de toges tombant à plis droits ou retroussées sous le bras à la façon antique; à droite, Étienne entraîné par des soldats devant un juge qui, fièrement, regarde le diacre, alors qu'un des gardes redresse la tête de la victime en tirant sur une mèche de cheveux. Au-dessous, la lapidation, composée avec une rare perfection de geste, le martyr tombe déjà, et ses bourreaux l'accablent; l'un d'eux même, dans l'effort qu'il faisait pour lancer quelque pierre, s'est jeté à terre, et sa figure n'en est que plus haineuse et tourmentée. Enfin, la mise au tombeau : un évêque récite des prières, un enfant agite l'encensoir, et des hommes étendent saint Étienne au fond du sépulcre. Tout au sommet, le Christ bénit. Il faut voir là les gestes du saint, dans les différentes scènes, et surtout la scène du tombeau.

De Reims, retenons le tympan d'une porte intérieure où, dominant une Vierge qui porte l'Enfant, se dresse une arcade trilobée garnie de courtines.

Les rideaux qui fermaient le petit temple où s'abritent le Christ et sa mère, ont été redressés et attachés aux colonnes, et une fois encore nous percevons que le moindre souffle qui passera va soulever ces légers voiles de pierre et les faire flotter, tant l'artiste sut composer ses plis avec vérité et souplesse. Tout là-haut, c'est une petite âme que représente un enfant mains jointes, âme qui monte au ciel portée dans un drap par deux anges dont les ailes se déploient sur la clef de l'archivolte.

De la même cathédrale, aimons le *Martyre de saint Nicaise*, bas-relief peuplé de figures aux multiples expressions, depuis la tête douloureuse de la sœur du martyr jusqu'aux visages grossiers des guerriers et aux sourires des anges qui couronnent, du haut du ciel, la majestueuse tête belle encore dans la mort.

Reims! édifice où chaque pas est un enchantement, notons-y encore le soubassement orné de draperies qui tombent à plis droits ou brisés jusqu'au socle, comme font les nappes d'autel, composition simple et hautement décorative qui se prolonge par la soudaine efflorescence de feuillages soulignant les trois niches trilobées où un moine donne la communion à un homme d'armes tandis qu'un autre guerrier se tient debout à droite.

COURRIER DE LA MODE

Le Grand Prix est couru : Dolma-Baghtché a triomphé. Encore une victoire française.

Tout Paris songe à quitter Paris. Mais vers quelles rives porter ses pas avec un temps aussi incertain ? Les bains de mer, il n'en faut pas encore parler ; les stations estivales et la campagne demandent un beau soleil et une haute température, tandis que nous restons sensiblement au-dessous de la normale. Que choisir?... on hésite et, en attendant mieux, on visite les expositions, on assiste aux conférences, ce qui nous permet d'admirer quelques ravissantes toilettes, heureuses d'échapper un moment aux inclemences de la saison pluvieuse.

M. Saizau Motoyossi avait réuni vendredi à l'Institut Rody un brillant auditoire qui a applaudi avec frénésie le jeune conférencier, ses deux mélodies chantées ont eu le plus vil succès. Le peu d'espace dont je dispose m'empêche d' m'entendre sur cette intéressante séance consacrée à la Femme Japonaise, ses mœurs, ses usages et sa religion ; je dois revenir à la Parisienne, ses robes et ses chapeaux qui, quoique moins éloignés, n'en seront pas moins intéressants pour nos gracieuses lectrices.

Commençons par une ravissante toilette en *frisine nacrée*, jupe ronde tout unie, avec large ceinture de moire, d'où partent cinq longs rubans tombant sur la jupe et s'arrêtant à 20 centimètres du bas par un large nœud.

Corsage en *frisine*, avec empiècement de guipure, formant sur le devant une large berthe ornée de rubans qui s'attachent sur les épaules, puis descendent sur la manche courte, très étoffée, qu'ils relèvent par des nœuds étages et se terminent au coude par des floes à longs bouts.

Cette garniture toute nouvelle est du plus heureux effet, surtout quand on mélange des rubans de deux nuances pour assortir à la *frisine nacrée* qui, comme toutes les étoffes changeantes, a deux couleurs, c'est-à-dire une teinte et un reflet.

Autre robe en *poil de chèvre* à damier blanc et cardinal. La jupe-éventail est garnie dans le bas par deux volants en gaze de soie cardinal, le premier rang presque posé à plat, celui de dessus plus soutenu est retenu de loin en loin par de gros choux de gaze.

Corsage rentré dans la jupe, le devant tout froncé est recouvert par un petit bolero noué négligemment sur la poitrine, manche des plus ballonées, avec poignets de gaze de soie, ceinture semblable avec choux, enclosure ouverte en forme de cœur, et garnie derrière par trois choux en gaze de soie cardinal.

Une ravissante toilette de jeune fille en foulard vert d'eau à rayures rose pompon.

Jupe cloche avec petite ruche de moire rose dans le bas, un grand volant partant de la ceinture vient former une double jupe, il est également orné d'une petite ruche.

Blouse de foulard rentrée dans la jupe.

Ceinture de moire rose à longs pans s'attachant derrière.

Col et revers en moire.

Chapeau paillasson avec plusieurs bouffants de tulle rose et vert d'eau, une touffe de rose pompon forme aigrette de chaque côté.

N'oublions pas le Grand Steeple d'Auteuil.

Les légères ondées du matin avaient effrayé nos belles mondaines, qui sont arrivées dans des landaus à capote baissée et tout encapuchonnées dans leurs grands manteaux, mais vers trois heures le temps s'éclaircit, elles ont rejeté les cache-poussière qui, ce jour-là, devaient plutôt être qualifiés de water proof et nous ont laissé voir toutes leurs merveilles.

Que de ravissantes toilettes où le blanc, le mauve et l'héliotrope dominent ; et quelle profusion de dentelles et de rubans.

Voici d'abord notre gravure, un vrai chef-d'œuvre, dont le croisix a été pris au pesage pendant le Grand Prix, la course ne dure que trois minutes vingt-cinq secondes, mais chacun est si attentif, si perplexe, les Jockeys sont si fixement braqués sur la casaque des Jockeys qu'on se croirait à une

pose photographique après le sacrement « Ne bougez plus ». C'est le moment psychologique pour le chroniqueur de la mode, aussi nous hâtons-nous d'en profiter pour étudier les toilettes et en relever tous les détails, car à ce court moment d'accalmie succède un brouhaha et un brouillamini étourdissants ; des clamours immenses s'élèvent au milieu de boussulades enroulées à travers les hurras enthousiastes des vainqueurs et les vives réclamations des vaincus, toujours hélas plus nombreux, c'est un tourbillonnement général furieux, insensé, où tout se confond dans un ensemble et un pêle-mêle indescriptible.

La robe dont nous donnons le dessin est en mousseline de soie à rayes mauves et noires.

Le lé de devant en Chantilly sur transparent de taffetas glacé mastic est encadré de chaque côté par une quille de mousseline soie au bord de laquelle est posée une dentelle pointue, le tout formant un large tablier.

Le corsage est en mousseline de soie avec empiècement et manches de Chantilly toujours sur transparent de taffetas mastic. — Poignets en mousseline de soie. — Tour de cou et ceinture à longs pans en moire mauve.

Grand chapeau 1830 garni de ruban mauve, aigrette noire.

Beaucoup de *camail* et de *collets* échappant à la monotonie par leur grande diversité. Ils rappellent les feuilles d'arbre qui bien qu'ayant la même forme générale ne se ressemblent aucune, ils procèdent tous du

même type, mais la différence des étoffes et la variété des garnitures imprime à chacun un cachet particulier qui enlève à ce vêtement son caractère de banalité.

On me demande si les noms *camail* et *collet* sont synonymes et s'appliquent au même modèle, et dans le cas contraire quelle est la différence entre eux.

Le *collet* est plus ancien en date, très long au début de son règne, il est devenu de plus en plus court et ne dépasse pas la taille, toujours très ondulé, il se fait à un ou plusieurs rangs, en toute étoffe, mais surtout en moire, tulle et dentelle, avec garniture légère, perles, paillettes, etc., on y met tout ce qu'on veut, c'est le vêtement fantaisiste par excellence.

Le *camail*, plus sévère, est une sorte de pèlerine beaucoup plus longue, très collante, formant seulement quelques plis aux épaules. Il est plutôt en drap ou en étoffe épaisse, avec des revers, des baguettes, des passemen-teries, galons de jais, etc.



On l'allongera probablement cet hiver et il remplacera la rotonde d'autrefois si commode dans les grands froids.

Parmi les nouveautés exhibées dimanche, j'ai remarqué un modèle sensationnel si joli qu'il fait oublier son excentricité.

Deux morceaux de drap noir très fin, découpés à jour comme une broderie et d'un dessin décoratif à grand effet sont posés sur une peau de satin crème servant de transparent — un pour le devant, l'autre pour le dos, — ils sont réunis seulement par les coutures des épaulettes, l'espace restant libre pour les bras est rempli par un mètre de tulle de soie plissé voltigeant au hasard, car il n'est pas arrêté et s'attache sur les coutures des épaules en formant deux gros choux.

Collerette de tulle de soie très étoffée autour du cou.

Les chapeaux, très volumineux, bordés de dentelles ombrant le visage, sont tous garnis de vaporeuses draperies de tulles avec fontanges de moire.

GERMAINE DE KOATVEN.

La Custode d'or

(Suite.)

VJ

Au matin, après un sommeil presque sans rêves, Lenore ouvrit les yeux. Lueurs timides, nées soudain dans le demi-jour de la chambre. Sur la table, cette même lampe qui, vers trois heures, était morte d'épuisement, intéressa son regard promené sur les choses encore endormies. Flambeau devenu à cette heure sans signification, corps sans âme; ce bloc de bronze et de faïence lui apparut le symbole de ses inquiétudes de la nuit. De même que la flamme au moment de défaillir, l'âme de Lenore avait tremblé dans l'orage, de l'appréhension des colères paternelles et des reproches de sa conscience. Et maintenant que luisait le grand jour, et qu'aux tentes des rideaux filtraient les dards d'or du soleil, qui jusqu'à son lit prolongeaient des rais étincelants, elle se prit à sourire comme d'une chose pitoyable en méditant sur cette lampe éteinte, et tout à la fois de ses sottises frayeuses qu'elle avait su définitivement dissiper. C'était bien sa faiblesse d'hier qui se matérialisait en ce petit ustensile désormais inutile, et la flamme nouvelle qui brûlait au fond d'elle-même lui venait d'un foyer plus ardent, celui qui versait à longs rayons par les hautes fenêtres cet or pâle où elle aventurait ses mains toutes grandes, dans le geste de répandre des trésors sur ses couvertures et ses draps. Flamme vivante, soleil éternel, lumière de vie et de foi, qui jamais ne saurait s'éteindre! Parmi les oreillers, sa tête, douce et un peu renversée, semblait une de ces figures d'énigme ou la bouche, à jamais close, fait des secrets effrayants dans le plissement obstiné des lèvres exsangues. Les yeux, par contre, promenés au nu des murailles, révélaient les pensers que celait la bouche, si grands, si profonds, qu'un poète debout au chevet du lit, eût improvisé pour eux mille strophes, tout ensemble si purs et si changeants qu'ils lui eussent évoqué le souvenir de ces lacs, miroirs du ciel, où passe la course atholée des nuées sans qu'un pli ride la surface morte des eaux. L'azur seul tantôt s'y double, et c'est tantôt l'orage et ses noirceurs. Le soleil y pleure, matin et soir, des larmes de sang, d'autres fois, le ciel est gris et comme vêtu de deuil, mais le lac endormi ne se réveille point et redit immobile les splendeurs de là-haut. De même, aux

beaux yeux de l'éveillée, fixés vers un angle d'ombre, de multiples sentiments luirent d'éclats divers, feux follets bleus, roses, pourpres, verts ou saphir, selon la couleur de son âme et l'orientation de sa rêverie. Ils redirent la colère, la pitié, l'inquiétude, puis Lenore fut ironique, indécise, sévère, indifférente, hautaine, jusqu'à ce qu'une flèche de lumière plongeant au profond de son regard, sa paupière fut un instant d'or incandescent comme une topaze rayonnant magnifiquement sur les blancheurs crues des linges d'alentour.

Des oiseaux chantaient aux jardins, et ce fut un aveuglement de soleil quand Lenore ouvrit ses trois fenêtres. En ce matin de fin d'été où le bel astre trouvait des vigueurs nouvelles pour donner un dernier baiser à chaque fleur qu'il fit naître, la jeune fille, sans motif, se trouva tout à coup saisie du désir d'écrire, au hasard, de noter des phrases entières qu'elle ignorait encore mais qu'elle entendait confusément chanter en elle, en réponse aux petits cris d'oiseaux et aux murmures ininterrompus des feuillages, montés vers sa chambre des six étages de terrasses qu'elle dominait: « Pourquoi j'écris cela? Paroles sans valeur! Passe-temps d'enfant désœuvré! Mon père rédige au moins des textes raisonnables. Mais à quoi bon être méchante encore envers lui! Oublions ses manies et caressons les nôtres. C'est sans doute cette lumière qui me grise, ce matin, ou bien une vérité qui dort en moi et désire s'éveiller, subsister sur ce feuillet, ne point disparaître dans l'envol des paroles qu'on oublie! Sans réflexion, noircir ces cahiers de papier, et puis les brûler ensuite comme certains brûlent d'anciennes lettres! Leurs lettres! Car, ils s'écrivent, ceux qui vivent et ne sont pas des malades comme moi! Lenore est malade, Lenore ne saurait écrire à personne des choses tendres et cachées, Lenore ne saurait en recevoir, Lenore va bientôt mourir — oh! mes fleurs, mes fleurs, vos parfums viennent troublants, jusqu'à moi! — Confidences, lettres d'amour, je vous ignorerai, ma pauvre petite âme, mon triste corps meurtri sont indignes de passion; qui songerait aimer Lenore, l'éternelle? L'Élu, je le désirerais un peu enfant, avec une belle âme visible, une âme gracieuse que je devinerais dans les gestes, le langage et le regard. J'aimerais qu'il fût fin à l'excès, doux, et artiste, qu'il m'aimât en sœur, et cependant je lui demanderais des étreintes et ne refuserais pas mon front à ses baisers. Nous causerions, nos goûts seraient les mêmes. Tout nous serait bavardage, l'art surtout, mais aussi les moindres choses, et jusqu'à des banalités, les nécessités de la vie que nous spiritualiserions. Nous combinerions parfois de longs silences, où nous nous regarderions, seulement, sans une parole.

Oh! mon père, vous qui vous êtes peu à peu fermé la porte de mon cœur, j'aimerais toujours en vous le père, mais vous n'êtes plus le confident.

Le confident..... le confident.....

La pluma roula à terre, et dans le même moment, on frappa et quelqu'un entra. C'était le père de Lenore. Il eut vite fait de troubler ce pieux silence où l'enfant triste avait bercé ses rêves imprécis. Un papier à la main, il fit trois pas, affecta un rire de gaieté, fit sonner ses baisers et prononça faussement jovial: « C'est moi, je suis venu visiter ton palais. Veux-tu m'en laisser cataloguer les merveilles? Sais-tu que je t'ai abandonné des raretés et que voici un miroir d'applique italien qu'on ne trouve en aucun Musée? »

« Et ces livres, des pièces uniques, et ces gravures! » Mais la phrase s'éteignit par degrés. Déjà, sans avoir égard à l'étonnement de sa fille qui avait répondu d'un seul signe de tête, il était accroché aux étagères, penché sur les vitrines, pris par son travail, marmottant à mi-voix des paroles hachées que Lenore entendait mal, tout

amusée maintenant de le voir ainsi affairé en un va-et-vient de petit animal pressé de s'échapper d'une cage vers le grand jour et la liberté.

A courts gestes, saccadés, cassés, sans rondeur, il déplaçait et replaçait les objets pour inscrire cinq lignes et continuer son investigation de commissaire-priseur très savant.

« Tacite ayant appartenu à Rousseau. Rare, rare! C'est à Hambourg que je l'achetai, d'un vieux professeur aux trois quarts aveugle. Il ignorait le manuscrit que voici là, au bas de la page: *Il faudrait des dieux pour donner des lois aux hommes*, et ces initiales J.-J. R. La citation est du Contrat social. Notons l'essentiel: *Amstelodami: apud vidicam Joannis Libert e regione auditorij Regij.* » A part elle Lenore s'amusa de cet essentiel où Rousseau était si parfaitement négligé.

Le discours du Songe de Polyphile, poursuivit-il, avec des illustrations florentines, probablement d'un élève de Léonard; je possède un vélin du temps où cette planche est en tout point reproduite. Je le payai un vil prix à Ravenne, à un petit abbé miséreux. Mais n'oublions pas d'inscrire ceci: Le fameux *de occulta philosophia* de Henri Corneille Agrippa.

« De la main de l'auteur, je lis écrit: Par H. Corneille Agrippa, à Nettenheim, né le 14 septembre 1486, à Cologne. Une autre main a ajouté: Mort à Lyon en 1535.

« Voici les *Lettres de M. de Balzac à M. Conrart*. Fait à Paris, chez Louis Billaine, 1677. L'édition appartient à la comtesse de Verrue, ainsi qu'en témoignent les armes gravées sur la couverture.

« *La Nef des Folles, selon les Cinq Sens de la Nature*, composé d'après l'Évangile de Monseigneur saint Mathieu — de cinq vierges qui ne prirent point d'huiles avec elles pour mettre dans leur lampe — 1501, in-4°.

D'abord égayée, bientôt lassée de ce travail aride et nul, Lenore s'en était retournée vers ses pupitres et relisant son feuillet lamentable. Comme des pierres blessantes, elle entendait vaguement tomber autour d'elle ces dates et ces formats qu'on relevait précieusement à ses côtés, cependant qu'une à une, dans la cadence lente et désolée de leur récit désemparé, des syllabes de détresse glissaient sous ses yeux noyés de larmes, au fil des lignes pressées: « L'Élu, je le désirerais un peu enfant, avec une belle âme visible... j'aimerais qu'il fût fin à l'excès, doux et artiste. »

C'était maintenant l'examen des gravures, une reproduction du *Printemps*, de Botticelli, un *Évanouissement de sainte Catherine*, du Sodoma, qu'on voit à Sienne, *la Piété*, du divin Morales, de la Cathédrale de Séville, *la Vierge aux Domateurs*, le Memmling du Louvre, toutes beautés qu'il inscrivit avec la mention d'école et de chronologie qui leur convenait. Sans un mot d'émotion, sans une flexion des genoux, le regard sec, les poings presque fermes, il passa. Mais brusquement, soit sincérité, soit qu'il sentit combien fâcheux devenait ce silence qu'il était seul à troubler, il tomba en admiration: « La Custode! Ah! voici donc la Custode ou monstration, Lenore, en connais-tu la légende? Saint Louis la fit faire pour la cathédrale de Paris, elle devait accompagner des vases et des ornements d'autel offerts en présents. A cause d'un défaut dans la gravure, le roi ne la donna point à l'église, mais fit ouvrir une identique custode qu'on conserve encore aujourd'hui au Trésor. Sur le boîtier, c'est l'enlacement du I H S et, sur l'autre face, le verre biseauté où transparissait l'hostie. » La jeune fille, tandis qu'il causait en ecclésiastique qui raconte histoire entendue quelque part, contemplait cette custode, ce petit morceau d'or qu'elle aimait.

Dès la jeunesse, elle avait connu l'histoire de l'objet deshérité qui, d'abord destiné à une cathé-

drale avait, pendant de longs siècles, jusqu'à la Révolution, contribué aux manifestations du culte en une petite église de province, avant d'être de collections en collections. Des foules, autrefois, s'étaient prosternées devant cette custode, des femmes, des enfants, des artisans et des guerriers avaient murmuré vers elle des prières au Très-Haut. Non qu'elle fût pieuse, mais Lenore s'était doucement habituée à une sorte de culte pour cet objet d'amour divin, et, — tant sensitive était son âme, — s'était assigné la mission de lui continuer l'adoration des siècles passés. Souvent ainsi, venait-elle proche l'événement, questionner le verre terni et les gravures sacrées, s'efforçant à retrouver, dans la nuit de son souvenir, l'écho des hymnes psalmodiques autour des autels et des cantiques d'actions de grâce, envolés avec les encens jusqu'aux cieux feuillés des gothiques voûtes. Son cerveau malade, mais si étonnamment artiste, se peuplait délicieusement de ces rêves fantômes. Et d'ailleurs, l'acte qui eût semblé, pour tout autre, déraisonnable de prêter l'oreille à la voix du passé, au dessus de ce peu d'air, n'était pas insensé chez elle, puisqu'aide de sa névrose, elle en tirait parfois des visions somptueuses. Son âme se révérait en ceci de l'essence des âmes d'extase, âmes de verre pétrées de foi, de fièvre et de la lassitude d'ici-bas.

Il vit Lenore un peu inclinée sur la Custode et pressenti qu'elle l'écouterait mal. Aussi, afin de changer la conversation, interrompant ses classifications, la prit-il par la main pour la conduire à l'une des fenêtres qui lui devint brusquement un cadre de lumière où elle apparut, svelète et élégante, portant haut sa pâle tête assombrie de soucis malgré ses efforts pour les dissimuler. Il parla de l'orage de la nuit, des fleurs blanches mutilées par la pluie. A la main, elle avait gardé le papier griffonné au saut du lit, il agitait au travers la baie les notes qu'il venait de prendre dans les anciens livres. Le vent passa, et les deux manuscrits s'envolèrent. Lenore vit le sien flotter d'abord au niveau de ses yeux, puis palpiter comme une aile blanche jusqu'aux terrasses de l'évêché pour retomber enfin dans les rosiers près de sa chaise-longue qui avait été oubliée la veille aux jardins. Entraînée sans doute dans un autre courant, la feuille de documents concernant le *Tacite* de Rousseau et la *Nef des Folles* franchit d'un bond les balustrades et s'en fut disparaître dans le fleuve. Lenore remarqua la bizarrerie de l'incident et son sourire exprima qu'elle voyait là plus qu'un hasard, mais peut-être une volonté supérieure appliquée à détruire les œuvres arides et sèches pour ne laisser subsister que les œuvres de pensée. Son père formula un axiome : « Travail perdu, travail à faire. » et se contenta dans l'impossibilité de donner un tour satisfaisant à cet entretien qu'il était venu provoquer chez sa fille, pour faire la paix avec elle, aborda la question tout droit, sans finesse, pour l'esquisser aussitôt : « Allons, ma fille, embrasse-moi ! Tu l'as dit, hier soir, eh bien, que ce soit fini. J'ai tort. Désormais, je te raconterai des légendes. » Au palier de l'escalier, ils s'étaient arrêtés : un vitrail de la fenêtre, très éclairé, les encadrait et projetait autour d'eux un nimbe multicolore, une gloire de violet et d'or, jusqu'au pied des marches. Elle lui rendit son baiser, et radeux dans la poussière lumineuse, ils descendirent jusqu'à la salle de leurs repus.

Brusquement, le carillon d'une sonnette leur fit dresser la tête, au cours de cette marche lente où leurs doigts s'étaient réunis ; à cette heure de midi, les journaux n'arrivaient d'ordinaire point ; les rares lettres ne survenaient que le soir. Toutefois, la vieille servante apporta, l'instant d'après, un pli recommandé, barré à l'encre rouge de la recommandation « très urgent. » Tandis qu'il lisait, Lenore suivait l'expression de physiono-

mie de son père qui s'intéressa et en vint aux marques d'une surprise non feinte : « Muluens ! c'est singulier Muluens. — Il m'écrit — c'est un juif de Bruges. Dans quelques jours, vente après décès, pièces uniques, lis plutôt. » Il était devenu un peu pâle et les phrases prononcées ne s'achevaient point. Prenant la lettre, elle distingua parmi les caractères grossiers les noms d'Agostino di Duccio, d'Antonio de Pallojuolo, d'Orfèvres, de Vittore Pisano, de Matteo de Pasti, médaillons des xv^e et xvii^e siècles, elle lut encore... évangélique, et plus loin... calice de vermeil. —

Il était tombé dans une chaise, visiblement très agité. Revenu lui-même, ses bonnes paroles de l'escalier déjà oubliées, son œil était agrandi du désir de partir, ses doigts se crispèrent aux moulures de la table, il se voyait un peu et parlait bas comme si, ressaisi à la gorge par sa passion de collections, il sentait en réalité sur son cou la pression des doigts de fer qui allaient le traîner vers ce calice et cet évangélique.

Observant sa fille occupée à déchiffrer le grimoire du juif, il guettait sur son visage l'impression produite, attendant d'elle la parole encourageante qui lui permit sans retard de fixer l'heure du départ. Elle le devina et fut charitable : « Il faut y aller, père, l'occasion est unique, et je crois que... » Mais, déjà, par crainte de contradiction, il s'était levé et, la baisant au front : « Oui, j'irai... Muluens, un vieil ami, savait bien ce qu'il faisait en m'écritant. Il ne collectionne plus, lui, il s'est ruiné. Je partirai ce soir, c'est l'affaire de huit jours. » Il cauchait comme un enfant coupable, en un flot de phrases informes qui se chevachaient ridiculement. Elle, douce à son égouisme, approuvait de la tête jusqu'à ce qu'enfin il s'essouffât. Après quoi, pris du sentiment des obligations pratiques que lui occasionnait ce voyage, il souleva aux malles. Lenore, entièrement désintéressée, s'en fut dans les chambres s'étendre sur un sofa où l'assoupissement, la fatigue aussi de ce bavardage, la clouèrent quelques heures.

Vers le soir, il fut prêt. Elle s'éveilla pour le voir, vêtu d'habits de voyage, descendre nerveux ce même escalier où ils avaient tout à l'heure débanché un calme baiser de paix. A cette minute de départ, elle espérait une phrase émue, mieux qu'un adieu banal, au moins une allusion vibrante aux merveilles qu'il allait chercher à Bruges, mais il ne trouva rien sinon des enthousiasmes creux, et remonta la rue du Remenier, en croyant de loin des petits « au revoir » de l'avant-bras agité comme un morceau de bois et en criant encore, jusqu'au détour : « Muluens, un vieil ami ! » La porte, sonore dans la maison déserte, se referma entre elle et lui. En se retournant, elle vit le ciel tout rubescent d'un extraordinaire crépuscule. Une lueur rouge envahissait les terrasses et colorait les pierres des façades et des remparts. Debout, elle crut assister l'incendie d'une ville conquise : des flots sinistres s'engouffraient aux arches du pont et il lui vint, dans les rues inférieures, nulle fenêtre vitrée qui ne semblât une blessure ouverte et sanglante. Derrière la forêt, lentement l'astre s'éleva. Dans son jardin, la triste abandonnée distingua son manuscrit du matin au milieu des fleurs effeuillées, et eut la superstition de ne point vouloir le ramasser. Mais, soudain, alors qu'elle allait gravir les perrons, une forme noire entre les sapins de l'évêché lui apparut. C'était immobile et cela la regardait. Elle eut peur de cet oiseau sinistre, se sentant seule et sans défense, et monta, chancelante, jusqu'au palier. Mais là, près de la porte, elle se fit violence et voulut voir. La forme avait bougé : un prêtre la saluait des balustrades supérieures. Leurs yeux se rencontrèrent et il y eut un instant d'immobilité et de silence où s'éleva, du quai, le bruit d'une carrosse

roulant sur le pavé avec un tintement allégre de grelots qui s'éloignait. La nuit tombait majestueusement.

..... Maintenant, l'inconnu avait quitté les terrasses, et déjà une étoile brillait sur la ville. Et, comme la brise s'était élevée de terre, le papier s'échappa d'entre les rosiers, et vint, tel un glorieux colombe, rouler jusqu'aux pieds de Lenore, perdue en rêverie dans l'agonie parfumée de ce beau soir.

(A suivre.)

GEORGES COCHET.



NOS GRAVURES

DÉSIRÉ LUBIN. *L'Ouverture du scrutin.* (Champ de Mars.) — Depuis six heures du matin, les bons villageois sont venus apportant la couleur de leur patriotisme dans la forme d'un petit carré de papier blanc griffonné d'un nom.

Et maintenant la boîte est pleine. Six heures vont sonner au cadran de la mairie, et on va commencer le dépouillement. M. le Maire, conscient de l'importance de sa fonction, a mis son veston. M. le Maire est considéré — peu respectueux pour le suffrage universel — leur blouse et leur casquette. Mais peut-être songent-ils que si l'une et l'autre furent au champ de blé, elles peuvent bien être au champ d'honneur.

Où bien ils ne songent à rien du tout, fatigués d'avoir pointé sur les feuilles les noms des votants.

Et la République fait comme eux hors le tableau, et garde sa cocarde sur la tête, bonne fille qui preside à l'élection, entre deux drapeaux.

RIGOLOT. *Près du moulin, à Montgeoyre (Franche-Comté).* (Champs-Elysees.) — Beau et frais paysage de grand soleil où les canards se poursuivent dans les joncs, ou les croupes des arbres au loin dans la campagne semblent des houppes gigantesques. Oh ! se coucher la nuit dans des branches arbes et du matin au soir voir se déplacer l'astre qui illumine ces collines lointaines, dans le pouderolement d'or qu'il prodigue à toute chose, entendre le bruissement de ces légers feuillages et distinguer leurs franges branches doublées au cristal pur de la rivière !

LOUIS CONVERS. *La Légende; groupe, marbre.* (Champs-Elysees.)

La légende surgit, couvrant de fleurs divines l'immobilité. Pensez sur ses runes.

Les ruines s'écroulent pierre à pierre et le Passé s'est immobilisé dans le sommeil profond des vêtus irréparables. Les palais jadis orgueilleux sont abandonnés et les joncs poussent où, aux siècles d'antan, les fleurs se balançaient au vent des frais matins. Le souvenir subsiste seul des antiques demeures et vit éternellement jeune au fond de l'âme émue de ceux qui se souviennent. Les noms se sont effacés du livre de l'Histoire, les hautes murailles sont effondrées, les vôtres disjointes, mais la légende se transmet d'année en année, des peuples oubliés et des donjons autrefois hautains et impenables.

CHARLES SCHREIBER. *Nouvelles du camp.* (Champs-Elysees.) — Sur un fond de tapisserie fleurie et encadrée de figures de vierges se détachent les deux silhouettes de la jeune femme et du guerrier, qui a laissé au seuil des appartements le chapeau à plumes qui fait partie de son costume. Elle est souriante et la façon aimable dont elle porte le pelicon décollé, aux manches à crochets, n'est pas le moindre argument pour le faire décider à accepter le coup qu'elle va lui tendre en un geste qu'on devine déjà gracieux.

M. R.

Le Directeur-gérant : LÉON CASTAGNET.

Paris. — Imprimerie spéciale de l'Œuvre d'Art.
E. MOUQUET et Co., 41, rue de la Victoire.

L'OEUVRE D'ART

REVUE BI-MENSUELLE ILLUSTRÉE

ABONNEMENTS

| | | |
|-----------------------------|----------------------|-----------|
| PARIS ET Départements | UN AN. | 24 francs |
| | Six Mois | 12 — |
| | Trois Mois | 6 fr. 50 |

ÉTRANGER

Union Postale : Un An, 50 fr. Six Mois, 15 fr. Trois Mois, 8 fr.

DEUXIÈME ANNÉE — N° 30

Le Numéro : 1 franc.

5 Juillet 1894

DIRECTION ET ADMINISTRATION

26, rue Ferdeau, Paris.

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres ou mandat-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond pas des manuscrits et des dessins envoyés.

LÉOPOLD LOUSTAU

Loustau vient de mourir. Sourd-muet et peintre, il était le doyen, l'exemple, le conseiller, l'ami de tous ceux qui, frappés de l'infirmité cruelle dont il souffrait lui-même, tiennent la brosse, l'ébauchoir ou le burin. Tous? Sont-ils donc nombreux? Certes. Au Salon de 1894, le palais des Champs-Élysées a renfermé des œuvres de seize artistes sourds-muets. Ce sont Olivier Chéron, l'auteur du tableau *Saint-Waast-la-Hougue* et d'une *Vue dessinée de la Cour des Comptes*; René Princeteau, dont on a signalé la curieuse composition, *Neuf heures du matin*; Paul Chopin, René Desperriers, Fernand Hamar, Nicolas Hennequin, Hippolyte Montillié, Félix Plessis, signataires de bustes parmi lesquels plusieurs sont remarquables. Douglas Tilden, un Américain, dédaignant le buste, expose des *Joueurs de Football*, et Félix Martin, le plus connu, le plus goûté des sculpteurs sourds-muets, a une *Ere* de proportions réduites, mais d'une belle allure. Le cortège de ces intéressants artistes se ferme avec Félix Brès et M^{me} Voulquin, dessinateurs, Auguste Colas, René Hirsch et Léon Lambert, graveurs ou lithographes. Loustau domine leur groupe avec son propre portrait.

Plusieurs des hommes bien doués que je viens de nommer ont acquis une solide réputation. Tels Princeteau, hors concours, Félix Martin, chevalier de la Légion d'honneur, et Loustau, mort sur la brèche, puisque l'apoplexie l'a frappé devant son chevalet. Il était octogénaire et sa main vaillante n'avait pas fléchi. De 1839 à ce jour, on l'a vu prendre part à tous les Salons. Portraitiste, peintre d'histoire ou de genre, il était également heureux dans l'expression de son rêve ou de sa vision, quelque sujet qu'il lui plût d'aborder.

Né à Sarrelouis, de parents français, le 26 mai 1815, Loustau grandit à l'Institution des Sourds-Muets de Nancy. Son père avait été commissaire des guerres sous le premier Empire. Vif d'intelligence, nature ouverte, caractère enjoué, Loustau allait entrer dans sa dix-septième année lorsque sa vocation de peintre se manifesta. Les aveugles sont musiciens, il leur reste l'ouïe; les sourds-muets sont peintres ou sculpteurs, la vue leur ayant été laissée. Il faut, convenons-en, que la soif du beau soit un irrésistible besoin pour que l'homme, si entravé qu'on le suppose par les lacunes du corps, se jette avec une sorte de hâte sur la part d'idéal qu'il lui est permis d'atteindre. Ce refus de la nature à se désintéresser de l'art, tant qu'elle soupçonne le moyen d'en goûter les joies à l'aide des sens dont elle dispose, est vraiment à l'éloge de l'homme. Que ceux à qui rien ne manque, que ceux dont le corps est agile, robuste, sain, exempt de souffrance, que ceux-là soient éléments aux déshérités de l'enveloppe humaine!

Loustau, ayant obtenu de venir à Paris, reçut des leçons d'Hersent, mais son maître fut Léon Cogniet. C'est dans l'atelier de ce peintre éminent, homme de grand cœur au premier chef, que Loustau connut Meissonier, Papety, Philippoteaux, tous morts à cette heure, et Félix Barrias, le peintre réfléchi des *Exilés de Tibère*, dernier survivant d'une génération forte et brillante. Cogniet, dont on ne dira jamais assez de bien, prit en amitié son élève Loustau. Il eut pour lui des délicatesses, des attentions qui honorent le maître et le disciple. Mais Loustau lui-même avait le cœur généreux. Il ne voulut pas être seul à bénéficier des conseils et de la sollicitude de Cogniet. On le vit amener, autour du peintre intelligent qui le formait dans son art, de jeunes sourds-muets comme lui et Cogniet se fit leur éducateur avec

une bonne grâce, une patience aimable qui jamais ne se ralentirent. L'un des élèves privilégiés de Cogniet, ainsi introduit par Loustau chez son maître, fut Frédéric Peyson, le peintre sourd-muet mort en 1877.

A peine avait-il vécu six années dans l'atelier de Cogniet que Loustau affronta l'épreuve du Salon. C'était en 1839. Sa toile de début fut un *Saint Pierre guérissant un boiteux*. L'œuvre du jeune peintre attira l'attention sur lui. Le *Sermon sur la montagne*, exposé en 1840, fut acquis par le ministère de l'Intérieur. En 1842, le Gouvernement acheta le tableau de Loustau, *Jésus parmi les docteurs* et lui donna place dans la chapelle du lycée de Strasbourg. Au Salon suivant, une nouvelle peinture de l'artiste fut également acquise pour le même édifice. Les églises de Haguenau, de Chevreuse, de Saint-Jacques du Haut-Pas, à Paris, possèdent des tableaux religieux de Loustau.

Très habile dans l'art du portrait, il a peint celui du général Uhrich, celui du maréchal Regnaud de Saint-Jean d'Angely et c'est à lui que Félix Martin, le sculpteur de *l'Abbé de l'Épée* qui se dresse dans la cour d'honneur de l'Institution nationale des Sourds-Muets, est redevable de son portrait. En retour, Félix Martin sut modeler avec art le buste de son peintre.

Nous l'avons dit, Loustau avait le caractère enjoué. Sa verve, sa causticité souriante, ses saillies, qui les eût soupçonnées en dehors des initiés à la langue des signes? Personne. Mais pour qui a vu ses tableaux de genre, la finesse d'esprit de l'artiste sourd-muet reste acquise. On n'a pas oublié l'un des plus francs succès du Salon de 1857, *Curiosité de femme* dont Chaix d'Est-ANGE voulut enrichir sa galerie. *La Sieste*, exposée en 1890, représente un curé de campagne endormi, ayant dans les mains le *Petit Journal*; pendant ce temps, son

chat s'est hissé sur ses épaules et se tient coi.

Si gracieuses que soient les compositions de cet ordre, nous leur préférons les pages de peinture historique signées par Loustau. *Bonaparte quittant l'Égypte, la Fête du 15 août en 1816, à Sainte-Hélène, le Lendemain de Sébastopol* sont autant d'œuvres à l'aide desquelles l'auteur a pris rang parmi les peintres militaires. Le tableau *On s'amuse, mais on a du cœur*, exposé en 1879, est une scène exquise. Par le sujet, cette peinture se rattache au genre; par le style et l'étude du costume elle appartient à l'histoire. Une scène empruntée à Fenimore Cooper, la *Fuite d'Inez et d'Hélène* mérite également d'être rappelée. Mais il est à peine utile d'évoquer ici le souvenir de deux toiles superbes exposées par Loustau en 1882. Les amateurs et les artistes ne les ont pas oubliées. L'une représentait *Mademoiselle Elisabeth Cotte sautant son père dans la prison de l'Abbaye, le 2 septembre 1792*. Ce tableau n'est pas moins saisissant que l'*Appel des condamnés* de Muller. Il appartient aujourd'hui à M^{me} des Rozeaux, née Cazotte. L'autre toile avait pour sujet l'*Abbé Sicard sauvé par l'horloger Mornot*, en cette même prison de l'Abbaye. On la peut voir chez M. Marot, l'architecte parisien. Loustau en plaçant ces deux œuvres sous les yeux du public, au même Salon, courait au-devant de la critique. Même sujet, même milieu. Le peintre, sûr de lui-même, sut triompher de la difficulté qu'il avait cherchée. Les deux toiles diffèrent essentiellement.

Dirai-je en passant que l'hommage rendu par Loustau à la grande mémoire de l'abbé Sicard est un trait commun aux artistes sourds-muets? Ces braves cœurs ne parviennent pas à oublier les deux hommes qui les ont rapprochés du reste de la société, en les tirant des limbes de silence où les tenait relégués leur infirmité. Félix Martin a fixé dans le bronze les traits de l'abbé de l'Épée; Peyson a peint pour Versailles le portrait de l'abbé Sicard.

La dernière œuvre de Loustau fut son propre portrait. Ces jours passés, je prenais plaisir à le contempler. Le peintre est assis en face d'une toile ébauchée. Sa tête pensive et légèrement souriante, est tournée vers le spectateur. Des tresses de cheveux blancs ombragent un front vaste; la barbe donne une allure martiale au visage. Au premier aspect, si ce n'étaient la palette

et le pinceau qu'il tient dans ses mains, on se croirait en présence d'un ancien militaire.

Loustau s'était marié en 1855. M. Théophile Denis, un ami des sourds-muets, rendant compte du Salon de 1886, signalait le portrait de M^{me} H. L., vuc à mi-corps, vêtue d'une robe gris-perle, agrémentée au corsage d'un ruché de dentelle noire. M^{me} H. Leguay est la fille de l'artiste. M. Leguay, notaire de Chevreuse, est maire de cette commune. C'est à Chevreuse, chez sa fille, que Loustau devenu veuf s'était retiré en 1888. Tel il se montre à nous dans son portrait du Salon, tel il dut être le 4 juin devant son cheval, attentif à son œuvre. Tout à coup, il lui sembla que quelqu'un entrât. C'était la Mort. Il eut un sentiment de regret. La douleur de ses proches, ses amis, ses obligés qu'il eût souhaité de secourir longtemps encore, sa toile inachevée éveillèrent en lui une pensée rapide d'amertume et d'angoisse. Mais l'implacable étrangère avait croisé le regard avec lui. C'en était fait. La noble et belle carrière du peintre avait pris fin. Loustau n'était plus.

HENRY JOUIN.

THÉÂTRE DE L'ŒUVRE

Huitième spectacle : *Frères*, de M. Hermann Bang; la *Gardiennne*, de M. Henri de Regnier; *Créanciers*, de Strindberg

Dans la très coquette salle de la Comédie-Parisienne une gamme de couleur peut-être un peu trop gaie pour le spectacle qui nous était offert, d'un rocailleux plaisant qui caresse l'œil, mais qui à la longue, comme tout cet art tortillé et à coquilles, agaçait jusqu'à la rancœur ainsi que les bonbons sucrés, M. Lugné donnait, l'autre semaine, son dernier spectacle de la saison. Spectacle intéressant à beaucoup de points de vue puisque nous avons pu y trouver le bénéfice de deux œuvres intéressantes sur les trois qui nous étaient présentées, et aussi puisque le muet s'y est manifesté.

Du muet n'ayons cure pour l'instant : nous le gardons, comme on dit, pour la bonne bouche, et nous nous en régalerons, tout à l'heure, au dessert.

Pour commencer, réglons son compte à M. Hermann Bang qui est un romancier de talent, mais dont les essais au théâtre sont vraiment pour déprécier la marchandise.

Frères nous présente deux jeunes gens qui aiment la même femme. Trois scènes de la pièce se déroulent dans une exubérance de sentiments qui s'expriment en cris et en mélodies de Rabbins-tein.

La femme, qui est chanteuse, a ensorcelé l'un après l'autre les deux pauvres enfants qui, au dénouement, s'aperçoivent du partage.

La chose est en soi banale et pas neuve. Elle a l'excuse, paraît-il, d'avoir été vécue, l'accorde, à ce titre, toutes circonstances atténuantes.

Mais arrivons, sans plus nous attarder, jusqu'au plat de résistance, à l'œuvre véritablement belle qu'a su si heureusement mettre en scène M. Lugné-Poe, aidé de ses amis, M^{lle} Dorcy et M. Jean Rameau, de l'Odéon.

Créanciers est une pièce à thèse. A l'inverse d'Ibsen, Strindberg a voulu établir l'infirmité de la femme, son peu d'utilité et son peu de compétence dans les choses de la logique. Un des personnages de la pièce reprochant à un époux sa trop grande admiration pour sa femme, s'exprime à peu près en ces termes : « Alors donc, la femme! croyez-vous à ses raisonnements, à son expérience et ses déductions. Le jupon seul leur fait pardonner leur verbiage fait de vent et de fumée. Habillez-moi une femme d'un pantalon crayonné-lui sous le nez une moustache avec du charbon et vous verrez alors si elles sont ou non sensées ou bavardes, et si leurs conversations ont le moindre fond de raison! »

Voilà qui est grave. Chose plus grave : beaucoup de dames ont souligné le morceau d'applaudissements nourris.

L'histoire est simple. Une femme a divorcé, a quitté un mari qu'elle trouvait d'idiot et qui lui paraissait peu apte à la comprendre. Remariée à un jeune homme frêle, elle est parvenue en peu de temps à l'écapaciter tout au point qu'elle fait de lui ce que bon lui semble, et le rend presque épileptique. Revient le premier mari, qui jette le trouble dans l'esprit du malade, lui persuade que sa femme le trompe, et entend la conversation des deux époux, caché dans une pièce voisine. Elle est allée se promener en compagnie de jeunes gens, elle reconquiert son mari qui veut questionner et qui sort enfin sur le conseil de sa femme. L'autre revient et demande un rendez-vous. Le pauvre fou entend tout et tombe foudroyé. Elle repousse le misérable et couvre le calice de baisers.

Pièce complexe où les sentiments de chaque personnage sont curieusement fouillés. Au surplus, parmi les trois héros de l'œuvre, un très intéressant caractère, celui du premier mari, étudié minutieusement, et bien tracé pour mettre en valeur ce type de *Créancier* d'amour qui vient redemander la part des affections de jadis.

Enfin! amable muette! à toi mon plus gracieux sourire. Je ne veux faire à personne une insulte! Aussi ne m'aviserai-je pas de demander à mes lecteurs s'ils connaissent la *Gardiennne*, de M. Henri de Regnier. Tout Français qui se respecte, mieux encore, tout intellectuel digne de ce nom, doit avoir lu la *Gardiennne*. Il faut laisser aux gros bonnets de la critique le droit et le privilège d'ignorer cet admirable poème découpé dans un pan de la robe du Réve par l'exquis poète que je salue en Henri de Regnier. La *Gardiennne* tait partie d'un recueil de poésies où l'Alerion rivalise de beauté avec *Quelqu'un rêve d'heures et d'années* ou encore avec la *Demeure*. Inutile, n'est-ce pas de rappeler le thème de la *Gardiennne*. On sait qu'un vieux guerrier, lassé des combats, revient vers le château où s'écoula son enfance, et retrouva les ruines la même où dans les temps passés, les roses montaient jusqu'à la pointe des tourelles.

Il heurte au seuil et maudit l'écho des clairons qui retentissent au loin dans la forêt profonde.

Sa jeunesse apparaît cependant et l'accueille et la console, elle pansera ses blessures et lui redira les anciennes légendes.

L'œuvre est belle de grandeur et de noblesse. Il n'y a rien là qui fasse songer au théâtre de l'Ambigu ou au théâtre des Marionnettes. C'est un poème, c'est plus qu'une tranche de vie, c'est une tranche d'âme : il fallait l'écouter pieusement.

M. Lugné Poé avait disposé l'action de telle façon que des récitants à l'orchestre disaient, sur le mode de la mélodie, le poème cadencé que mimaient sur la scène des personnages évoluant dans un décor perdu derrière une gaze légère et éclairée de bleu. C'était, pour qui sait voir clair, une sorte de tapisserie dressée au bord de la scène, ou les figures presque fantomatiques esquissaient de vagues mouvements en harmonie avec le poème.

Il y avait là une tentative intéressante, un effort qui, quel que soit le résultat obtenu, devait être apprécié du public.

Tout au moins, si aux yeux de quelques-uns, la tapisserie que nous y vîmes n'était que décor de carton et gaze à trente sous le mètre, était-il de bonne convenance pour ceux-là, de se taire et de ne point troubler toute une salle par des plaisanteries de mauvais goût.

Il ont poussé des cris : nous avons applaudi, M. Sarcey a voulu causer. Après Henri de Regnier!! Oh!! Aussi ne l'a-t-on pas écouté, et l'avons-nous grondé dans la rue, et d'importance!!

Ce fut un beau tapage, où nous pûmes nous compter, nombreux et après la lutte, disposés à de nouveaux combats vis-à-vis le muflé méprisable et repoussant.

Et maintenant, tandis que les siffleurs de l'autre soir se pâment d'aise sur les élucubrations des Ponsard d'aujourd'hui, berçons nous des chantantes cadences :

Si tes lèvres ne m'ont pas maudit de tout le reproche de
leur pâleur,
Si tes tristesses m'ont pardonné de toute la bonté de leur
[douceur,
Si ta bouche ne fut pas aride de m'avoir appelé en vain,
Si tes yeux ne furent point implacables d'avoir pleuré,
Si mon souvenir te fut doux
De toute la peine endurée,
Si l'ombre du sépulchre (peut-être) garde ta face calme,
Si ceux qui t'ont enseveli (peut-être) ont dit :
Quelle est belle et douce dans la mort
Et pardonnante dans la mort
Oh! laisse-moi rentrer dans la vieille demeure,
Je suis celui qui prie et que pleure

(HENRI DE REGNIER. — *La Gardienne*.)

GEORGES COCHET.

LA QUINZAINE

Nous sommes bien pauvres au Louvre, relativement aux œuvres des maîtres anglais. Si les Écoles flamandes, hollandaises, allemandes, italiennes et espagnoles y sont dignement représentées, encore que la collection de Velasquez, soit bien vite parcourue, par contre, les Anglais y sont rares, si rares que c'en est une désolation.

A la galerie Siedelmeyer, vient d'être

organisée une exposition des œuvres du peintre Turner, entourée de toiles signées Constable, Hoppner, Romney, Lawrence, Reynolds, Gainsborough, Wilkie, Crome, Ralburn, Morland, Bonington, en tout, quarante-six tableaux anglais du siècle dernier et du début de ce siècle. Très remarquable exposition d'où se dégage clairement l'impression que ces artistes s'inspiraient fortement, mais avec une intense bonne foi, des chefs-d'œuvre des maîtres flamands et hollandais.

Chez Turner, le portrait est gracieux, souriant; la santé et la gaieté brillent dans les yeux, et les joues ont la saveur de fruits murs. Turner, dans le paysage ne se contente pas de l'interprétation textuelle : il poétise, il élargit le cadre, il magnifie le motif choisi, fût-il bras de mer allourdi d'orage, ruines lointaines ou princesse Watteau, par une coloration extraordinaire qui lui appartient et qui illumine la toile extraordinairement.

Le Louvre va sans doute acquérir l'une des toiles du maître.

A vrai dire, la quinzaine artistique est un peu vide d'intérêt. C'est la fin de la saison théâtrale, les Salons ont battu leur plein, les villes d'eaux placardent de leurs affiches les murs de la capitale, et le jour n'est pas loin où nous fuirons à notre tour le bruit des boulevards et la poussière des rues. En outre, une série d'événements absolument étrangers à l'art, sont venus un peu détourner l'attention et l'attirer vers des horizons spéciaux. Citons dans l'ordre, l'affaire du général Edon, qui fut quelques jours l'objet de toutes les conversations. D'une note plus gaie, relevons la fête du Grand Prix, longtemps commentée avant le grand jour; quelques jours plus tard, l'attentat contre M. Crispi, l'assassinat enfin du Président de la République, à Lyon.

Il est hors du cadre de ce journal de s'arrêter plus qu'il ne faut à un meurtre politique qui, malgré tout son caractère de haute gravité, ne saurait être discuté dans cette Quinzaine dont la raison d'être est uniquement artistique.

Toutefois, une fois honneurs et justice rendus au mort d'hier, une fois reconnues ses hautes qualités, me sera-t-il permis d'exprimer en passant qu'il est écrit au fronton du Panthéon : Aux grands hommes, la Patrie Reconnaissante. » Et n'est-ce pas vraiment se laisser entraîner à un sentiment de générosité un peu non

motivée, que de déposer la dépouille mortelle du Président défunt à côté de celle de notre grand poète Hugo, par exemple. Ceci, bien entendu, dit sans retirer rien à la gloire de M. Carnot, mais simplement pour constater que si Cesario Santo ne l'avait pas frappé mortellement, il serait sans doute un jour allé dormir son dernier sommeil au Père Lachaise, dans son caveau de famille. Serait-ce donc par le fait de ce coup de poignard que la victime aurait acquis les titres suffisants pour franchir le seuil du palais de nos illustres morts? Rappelons-nous la devise : « Aux grands hommes... » et méditons sur les funérailles dont la dernière étape nous paraît, en vérité, quelque peu en dehors de la sage voie de modestie qu'on eût dû suivre.

M. Georges Leygues présidait, il y a quelques jours, à l'Hôtel Continental, le banquet des exposants du Salon du Champ-de-Mars. MM. Puvis de Chavannes, Henry Roujon, Stevens, Carolus Duran, Aimé Perret, Formigé, Lhermite, Cazin, Leroy Saint-Aubert, Guignet, Costaux, Henry Maret, Yves Guyot étaient des convives dont le nombre s'élevait à non moins de cent cinquante. Discours, applaudissements, toasts, félicitations : en résumé, belle fête.

A la galerie Georges Petit, l'exposition de miniatures.

Parmi les abondants numéros du catalogue, il importe de discerner dès la première parole les très admirables miniatures qui, en soixante-quatre petits tableaux, reproduisent un épisode de la vie du Christ.

Ces chefs-d'œuvre sont détachés de l'ornementation d'un retable découvert dans une ancienne église de Bruges, et datent d'environ quatre siècles.

Les trente-neuf exposants ont, il est juste d'en convenir, déployé beaucoup d'art et surtout infiniment de douceur — cette qualité première du miniaturiste — dans l'exécution délicate de leurs envois. Mais les compliments les meilleurs vont à MM. Paillet et Horace de Callias, ainsi qu'à M. Regamey, organisateur de l'exposition et à M^{mes} Debillemont et Puisoye.

Jeudi, 21 juin, vente à l'hôtel Drouot des dessins, bronzes et cires de Raffaelli.

Quelques prix: *Les Chevaux sur la route*, 5,000 fr.; *le Marchand d'habits*, 1,000 fr.; *Sur le boulevard*, 5,000 fr.; *la Neige*, 3,000 fr.; *le Dégel aux portes de Paris*, 4,000 fr.



Sonnet

POUR L'AMIE

Sur un peignoir vert.

Ainsi que vont errants les sylphes dans la nuit
Sur les laes endormis glissant au clair de lune
Ainsi tu m'apparus qui l'éloignais sans bruit
Aux plis du peignoir vert et sans parure aucune.

Pres de la harpe d'or, je te vis l'arrêtant
Et tes doigts s'égarer aux tristes homélies
Et je crus que passait ton murmure chantant,
Rseau couronné du poids des mortes Ophélies!

Dans la gaine émeraude enchâssant l'albe fleur
Je sus en ma caresse à la guipure frêle
Discerner un nid d'ombre où palpitait un cœur.

Et meurtrissant le voile et la vaine dentelle
J'ouis le clair écho de mon baiser vainqueur
Que cadençaient tout bas ton sein timide, ô Belle!

GEORGES COCHET.



UNE VISITE

AC

Musée de sculpture comparée

DU TROCADÉRO

(FIN)

La piscine du chœur de l'église de Saint-Urbain, à Troyes, est belle aussi. Il faut y admirer la délicate ordonnance de pinacles et de fleurons qui la surmonte.

Approchons-nous ensuite de la porte du transept à Bordeaux. D'une proportion majestueuse, ornée de trois archivoltes superposées où l'on peut voir des anges sous des dais, des apôtres, des prophètes et des patriarches. C'est là du plein xiv^e siècle, surtout dans les trois bas-reliefs superposés du tympan. On y distingue la Cène dont la table drapée est à elle seule une merveille de souplesse; plus haut, c'est l'Ascension. Le Christ disparaît dans les nuages, seules les jambes et le bas de la jupe sont visibles. Signalons au passage que les primitifs flamands affectionnaient cette naïveté, et qu'on peut la retrouver presque identiquement composée dans un tableau tryptique de l'école de Memling, au Louvre. Enfin, tout au sommet du tympan, le Christ triomphant entre deux anges dont l'un tient le soleil.

sorte de bouffette de pierre simulant les rayons et l'autre la lune, dont la forme ronde est en grande partie dissimulée dans un bandeau de nuages. Époque aimable que celle où vécurent les artistes qui parachevèrent ce chef-d'œuvre! Passionnées promenades qu'on savait accomplir autour de ces beautés où, tout à coup, l'on surprenait une fantaisie intelligente du genre de ce soleil, de cette lune et de ce Christ déjà plus qu'à demi disparu parmi les nuages.

Mais nous rencontrons le bas-relief formant le second étage du tympan de la porte centrale, à la cathédrale de Bourges.

Ici encore, l'imagination et l'esprit ont présidé à la disposition de l'ensemble. Ce bel ange tient une balance, à sa gauche sont les justes, figures sages, graves, reposées, sauf une, qui rit et doit n'être juste que par hasard, toutes en marche vers le Paradis où les guide un saint Pierre. Un portique termine le bas-relief à gauche, sous lequel Abraham tient des âmes dans un pli de sa robe. A gauche se sont les damnés. Chacun est escorté d'un démon; l'un d'eux porte une femme au-dessus de sa tête, un autre, à bec d'oiseau, pousse un jeune homme qui résiste et se rejette en arrière, cependant que tout à la droite le brasier est allumé et que soufflent avec d'énormes soufflets deux démons hideux qui ricanent.

Puis, c'est ce splendide saint Georges, statue équestre qu'on admire à Bâle sur la façade rougeâtre de la cathédrale en traversant cette place déserte entourée de maisons basses d'où s'évencent des chants d'enfants, place faite pour les grands défilés de guerriers ou de foules pieuses, vaste parvis qui, au haut de la ville se décore du pittoresque édifice surmonté de ses deux tours. Beau et noble saint Georges qui, monté sur une haute selle allemande, armé en guerre, vêtu d'une cuirasse, coiffé du heaume, chaussé de solerets à poulaines, transperce, de la dague qu'il porte au poing, un démon accroupi qui expire en un rictus. Enfin, pour mettre terme à notre promenade, une station aux deux bustes de Jacques de Lichtenberg, comte de Hanau et de Barbe de Hottenheim. Merveilles du xv^e siècle, d'une beauté de lignes extraordinaire. En 1870, la figure si douce de la femme qui sourit, le visage noble du vieillard qui soutient sa barbe d'un geste magnifiquement drapé, furent mutilés de boulets, pendant le bombardement de Strasbourg.

Les Félibres, soucieux de la conservation vivace à travers les âges des aimables traditions d'antan, ont célébré le 24 juin leur fête annuelle à Secaux, sous la présidence d'un de nos plus fins lettrés, M. Anatole France.

Au programme figurait une visite à la maison de Florian où devait être déposée une plaque commémorative.

Un peu plus loin, devant les monuments de Florian et d'Aubanel, M. France prononcerait un discours, avant les jeux floraux.

Enfin, commenceraient vers quatre heures une cour d'amour dans le parc de Secaux. Ainsi fut fait, et tout le jour la petite ville, d'ordinaire paisible, résonna des consonnances harmonieuses dont vibre si superbement la belle langue des Félibres, la langue d'oc. On ne saurait mieux faire que de citer la très belle péroraison du discours très applaudi, prononcé au milieu de ses amis par l'aimable auteur de la Rotisserie de la reine Pédauque: « Écoutons la cité natale qui, de sa voix forte et charmante comme le son de ses cloches, nous dit: « Voyez, je suis vieille, mais je suis belle. Mes enfants pieux ont brodé sur ma robe des tours, des clochers, des pignons lenticlés et des beffrois. Je suis une bonne mère: j'enseigne le travail et tous les arts de la paix. Je nourris mes enfants dans mes bras. Puis, leur tâche faite, ils vont, les uns après les autres, dormir à mes pieds, sous cette herbe où paissent les moutons. Ils passent, mais je reste pour garder leur souvenir. Je suis leur mémoire. C'est pourquoi ils me doivent tout, car l'homme n'est l'homme que parce qu'il se souvient. Mon manteau a été déchiré et mon sein percé dans les guerres. J'ai reçu des blessures qu'on disait mortelles. Mais j'ai vécu parce que j'ai espéré. Apprenez de moi cette sainte espérance. Venez en moi pour penser au delà de vous-mêmes. »

PASCAL FORTUNY.

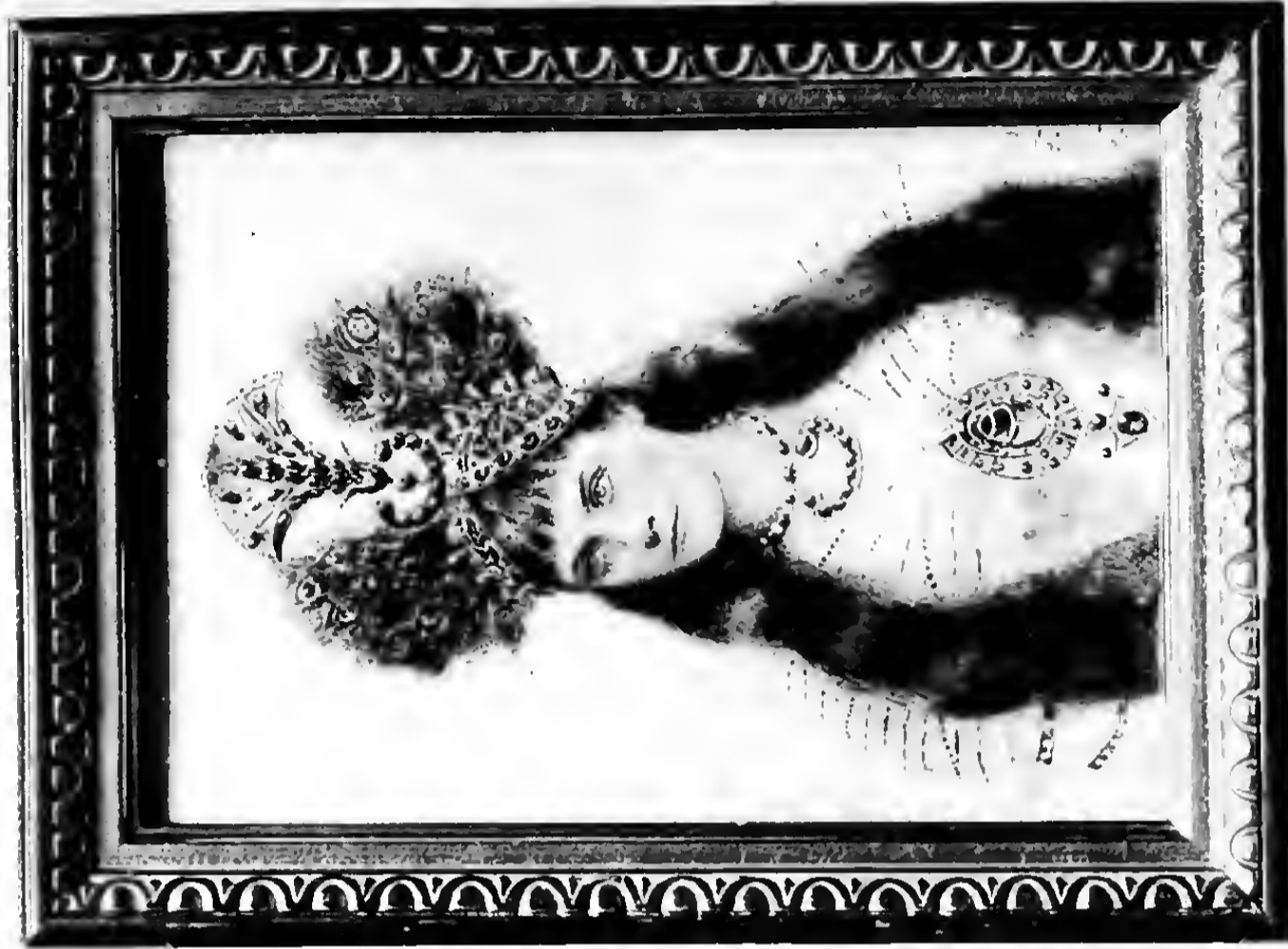




JEAN DENIAU, PARIS

JEUNE FEMME LOUIS XV, miniature (M^{lle} BLANCHE DURANGEL)

Salon des Champs Elysees



M^{me} CARON DANS LE ROLE DE SALAMMO, miniature (M^{lle} RENEE COLOMBET)

L'Œuvre d'Art, 26, rue Feytaud.

FORBES
NORTHAMPTON, MASS.



HELIO DENIAU, PARIS.

EN MOISSON (AIMÉ PERRET)

Salon du Champs de Mars

L'Œuvre d'Art, 26, rue Feydeau.

FORRELL LIBRARY,
NORTHAMPTON, MASS.



HELIO DENIAU, PARIS

IDYLLE (HENRI ROYER)

Salon des Champs Elysées

L'Œuvre d'Art, 26, rue Saint-Georges.

FORBES LIBRARY,
NORTHAMPTON, MASS.



Leopold Durangel 1892

HENRI DENAU, PARIS

LA CIGALE ET LA FOURMI (LEOPOLD-VICTOR DURANGEL)

Salon des Champs Elysées

L'Œuvre d'Art, 26, rue Saint-Georges.

FORBES LIBRARY,
NORTHAMPTON, MASS.

Et voilà bien pour nous fixer, cependant que nous remontons une à une les galeries parcourues, sur les bienfaits de la guerre et l'utilité des projectiles à longue portée.

Mais aussi quelle minute de reconfort et quel soupir d'aise, si nous songeons que, à la minute ou tant d'autres palissent sur ces mesquines questions de bibliastique, nous avons suivi des yeux le pli déroulé de la robe d'un ange au portail de la cathédrale d'Angoulême ou posé nos mains sur l'angle d'un tambour, proche la tête de Geoffroy d'Eu, en lisant l'inscription du xiii^e siècle :

ECCE PREMUNT HUMILI GAUFRIDI

MEMBRA CURIBE

MARC CROISILLES.



La Custode d'or

Suite

VII

Magnifiquement érigée, vaste nef peuplée de colonnes poussées en faisceaux gigantesques, aux bases éraillées comme du poids des voûtes, aux chapiteaux ingénieux, coiffée d'ogives enlaccées dont fines dans l'appareil rigoureux des claveaux se dessinaient les nervures aux profils délicats, obscurcie malgré l'heure de lumière par l'ombre des murailles ou les fenestragons menus encadrant de place en place des figures de saints et d'évêques tirés, portant la croix bosselée d'or dans le vitrail, au milieu des feuillages et des entrelacs, belle de silence et de mystère, la cathédrale se vidait lentement après les messes basses du matin. Alignées jusqu'au pied des autels, les stalles de bois réapparaissent dans leur symétrie alors que les coiffes blanches des religieuses, en allées une à une, les ombres grises des nœuds, disparaissent glissant derrière les piliers. Et déjà les portes étroites étaient retombées sur le cortège murmurant des enfants de chœur et de l'officiant qui, tête basse, portant avec dévotion un des symboles de son culte, avait redescendu, pâle et doux, les marches tapissées de fleurs et de l'agneau pascal dont s'élevait la table du sacrifice. Étoiles immobilisées au clair-obscur des voûtes, les lampes clignotaient au fond des sanctuaires. Du haut des tours, dix coups de la cloche tombèrent, lents, graves et sonores, comme si de toute cette hauteur, dix gouttes de bronze étaient venues s'écraser sur les dalles de pierre. Alors les enfants, dévêtus de leurs costumes de servants, sortirent des sacristies pour commençaient la toilette de l'autel de Marie, avec des genuflexions prostrées chaque fois qu'ils passaient devant la Madone souriante qui dans un pli de sa robe tenait un Jésus endormi.

Trois jours encore et la cathédrale, sous l'invocation de la Vierge, célébrait la tête de la

Nativité. Aussi se paraît-elle, dès ce matin de beau soleil, pour la cérémonie du dimanche. Comme on enlevait la nappe d'autel, dans l'encadrement d'une porte pure, l'évêque parut accompagné d'un de ses vicaires.

Sans doute il voulait voir par lui-même, suivre les préparatifs, au besoin donner des conseils. Le vicaire, jeune prêtre qui déjà avait dans le diocèse une très méritée réputation d'orateur, parlait discrètement, désignant l'autel : « Vous croyez, dit enfin le prelat en faisant tourner à son doigt l'anneau ou brillait une gemme, vous croyez qu'ils possèdent vraiment des trésors ? — Monseigneur, la façon dont je l'appris est au moins bizarre. Il y a deux mois, je me promenais aux quinconces de l'évêché. J'allai jusqu'aux balustrades d'où, comme vous ne l'ignorez pas, le regard plonge dans leur jardin. Lui debout derrière elle, assise dans une chaise longue, discutait avec un peu d'impatience, à voix haute, visiblement cherchant à la convaincre tout en cisant comme lui appartenant des custodes, des flambeaux, un évangélaire, des amicts, une chasuble. Je m'éloignai et n'eus pas résongé à cette curiosité un peu coupable si l'idée ne me fût venue d'ajouter dimanche aux fleurs que semeront les enfants de la procession, aux chants de la Maîtrise, aux voix de l'orgue, aux sermons de la chaire, un peu de cette beauté transportée sur nos autels. Détails d'ailleurs que l'on n'appréciera pas, reliques qu'elle distinguera mal, intention peut-être inaccessible aux fides, mais si délicate aux yeux de la Vierge ».

C'est ainsi que l'abbé Remi, l'après-midi de ce même jour, sortait de l'évêché par les guichets de la rue du Remenier et descendait lentement, comme inquiet de la façon de se présenter, les mentes rudes et caillouteuses qui aboutissent à la maison de Lenore. Quoique fils de la campagne, la grâce de son visage ne révélait rien de la rudesse de sa race. Il marchait léger et élégant, portant fort à l'aise la soutane non point toutefois à la façon d'un abbé Louis XV, mais du pas grave et cadencé qu'on peut prêter au Christ traversant les foules antiques. Son mâle et beau visage valait par sa franchise, par la profondeur des yeux, par la forme de la bouche où se lisait à l'inflexion caractéristique de la levre son extraordinaire facilité d'éloquence. Un tel regard disait une grande âme et la fine courbe du nez, et le dessin pur du menton signaient intelligence et noblesse. Les mains, longues et comme pour benir, avaient des façons d'ouvrir le brevinaire où se dessinait un geste d'artiste. Les joues, colorées ni trop ni trop peu, étaient un frais indice de santé et de vigueur ; seul le front, très haut, restait pâle ou se dessinait au-dessus des yeux bleus et songeurs, tristes rides de joie.

Des cantiques s'envolaient d'un couvent proche et traînaient parole d'un *Mater Dolorosa*, déroulée en une lente mélodie, vint comme un écho de sanglots lointains mourir aux oreilles du prêtre. Des semainiers le saluèrent qui passaient et, dans les jardins abandonnés, jusqu'au milieu des allées, il vit l'herbe haute et que des rosiers étaient noirs, faite d'eau. D'une civière qu'on portait à l'hôpital s'échappa près de lui un long gémissement. Doucement, comme un poison, l'âme triste de ce quartier mort et de refuge, l'envahit : « Faut-il donc, pensa-t-il, que la tristesse accompagne dans leur retraite ceux qui fuient le bruit du monde ! Et ne suis-je point de ceux-la qui cher-

chent, eux aussi, un refuge dans la prière. La prière ! autre façon d'oubli. Comme ces vieilles rues, la Foi est un refuge. Comme elles des ombres de ces murs, la Foi s'attriste des misères humaines ». Mais, il se sentit blasphémer, car, s'il n'osait l'exprimer, il avait la frayeur de ces ruelles mornes, et l'analogie s'établissait en lui entre ce quartier désert et sa Religion, tous deux sites de retraite et d'oubli. Et de même qu'il eût voulu une brèche à ces murailles, vers l'infini des plaines, de même il trouvait étroit et incomplet le domaine d'esprit où l'enfermait le Dogme.

Ce sentiment, souvent deviné, confusément se précisait maintenant, qu'il était en lui des forces morales inutilisées que la grisaille de l'éloquence ne satisfaisait pas complètement, qui ne sauraient, d'ailleurs, être appliquées au culte, d'énergies qui cherchant l'occasion d'éclorre, de sortir du cadre restreint, qui, à l'égal de ces rues torturées, leur était une prison trop sombre et grave à l'excès.

Lenore, par fantaisie d'enfant qui s'amuse, avait fermé ses rideaux, allumé au plafond deux lampes jaunes et choisi parmi les costumes anciens toute une parure xv^e siècle dont elle s'était attifée, coiffée à la façon du temps. C'était bien encore la vue de ces aimables folies où elle se plaisait que s'enfermer dans le décor d'un appartement comme on n'en voit plus, et d'y vivre en rêveries, l'espace d'un après-midi, la vie d'une dame de la cour de Charles VII.

Sans doute, croyant la fermer, la vieille servante avait seulement tiré la porte de la rue. L'abbé cherchant la sonnette cachée dans un angle de la pierre, sentit l'huis céder à la poussée de son autre main. Devant lui, invité par les grandes ombres violettes de ses arbres et de ses buissons, le jardin de Lenore resplendissait, calme sur la ville. Seul, cependant qu'un grillon chantait d'entre les pierres, un lézard s'enfuit sur le gravier d'or. À la fois gêné et intrigué du silence dont s'envolait cette maison morte, l'ecclésiastique heurtant aux portes latérales, n'entendant que l'écho repercuté dans les galeries, de son avertissement reste sans réponse. Grand ouvert, c'était un corridor qu'illuminait tout au fond le cintre ogival d'une porte rayonnante de soleil. À tout hasard, il fit quelques pas, mais déjà comme il voulait se retirer, à la lui convint d'être malhonnête ou gêneur. L'ordre d'entrer, énoncé d'une voix tout ensemble ferme et caressante lui vint d'une pièce voisine. Préparant son excuse, il poussa une porte et resta pétrifié, debout sur le seuil. Malgré son art qui si souvent, du haut de la chaire, s'était repandu en frissons sur les foules, toutes ses précautions oratoires étaient anéanties devant le singulier spectacle qui s'offrait à lui. Sous la lumière tremblante des lampes, dans l'éincellement vague de luisances accrochées aux miroirs, aux ventres bombés de cuirasses, aux ors des couronnes, au cristal des verres de Venise et aux pierreries multicolores, une femme à demi étendue dans une chaise à haut dossier, siège ancien orné de caissons armés et enguirlandé de mentes dentelles noircies et enguirlandé de mentes dentelles sculptées dans le bois brun, une femme le regardait surprise, belle de ses grands yeux et de son costume des âges passés, dans l'encadrement du tableau gothique dont se silhouettaient les puretés lignes sur le fond mat d'une tapisserie de haute lice. Et toi à ceci, parmi la penombre, rideaux tirés, plutôt soupçonné dans la quasi nuit de cette

chambre de mystère éclairée des pâles lampes crépitantes et frères aux poutres des plafonds.

Lenore était près d'un corsage de velours gris-fer que prolongeait à amples plis une jupe de drap noir, fendue sur les côtés et agrémentée de passermentiers. C'était, suivant le tortil de l'étoffe traînante, sur le fond bleu du tissu vieilli, l'apparition légendaire éployée en cortège de gigantesques paons roués dans des champs d'étoiles, de feuillages acérés et de fleurs décolorées. Autour du cou, une gorgeoire transparente s'arrondissait dont les pontes se dissimulaient sous les nattes de cheveux, en partie raménées près des joues, en partie se déployant en ondes jusqu'au chignon, où rougeoilait un rubis. La fine étoffe perdue dans l'échancrure de la robe, mettait ainsi sur les pâleurs du cou et des seins mal dissimulés, sa légèreté de gaze plissée, brodée de lognaes et graciles fougères, assujettie d'un fermoir de vermeil, cerclée de gemmes mortes, opales fines, émeraudes ternies et comme aveugles. Une couronne ceignait le front et, mollement, s'affaissait sur la nuque. De grosses têtes d'épingles, taillées en lacettes, étaient autant d'yeux d'agate, sur les scélérates étoffes, étranglées à la taille par une ceinture détachée des murailles, celle-là même qui figura à l'Inventaire de Louis d'Orléans en 1397, et dont le vieux collectionneur avait dit en ses registres : « pesant deux marcs, trois onces, quatre esterlins, achetée 136 francs, 3 sols, 6 deniers. » Enfin, tombant presque jusqu'au tapis, une amonière de soie, soutenue d'une cordelière tissée d'argent en fils et qu'ornaient de loin en loin des perles trois par trois assemblées. Un doigt dressé dans la lumière des lampes, irradiait du regard bleu et cristallin d'un saphir et d'un diamant accouplés au chaton d'une bague.

Balbutiant de vagues paroles, fasciné, quoique encore ébloui du soleil du dehors, malhabile à distinguer clairement l'étonnante apparition qui se taisait, il oubliait le but de sa démarche, un peu ridicule. Elle, s'étant levée, sa jupe se déroula à ses pieds avec le murmure froûeur d'une étoffe qu'on froisse. Une main appuyée au fauteuil, l'autre tendue vers le nouveau venu, gracieuse et souple, elle attendait qu'il parlât, qu'il se nommât, qu'il présentât des excuses, ainsi qu'il le devait : « Puisque j'ai l'honneur, mademoiselle, de préférer à l'enfin très bas, de me trouver devant vous sans être annoncé, permettez que se présente lui-même l'abbé Kémi, vicaire de la cathédrale, envoyé vers votre père et vers vous par Monsieur l'Évêque. » Déjà, elle avait écarté les rideaux et, dans l'éclat du grand soleil, les deux lampes semblaient plus rougées. Sans se soucier de la bizarrerie de son costume, elle écoutait curieusement attentive.

Elle lui dit l'absence de son père et, après un sourire qui le rétablit complètement, s'enquit de l'objet de sa visite. Avec assurance, il reprit, expliquant en un langage simple et sobre, une toute petite pointe de confusion apparaissant par intervalles, comment un soir, du même poste d'observation d'où, l'autre jour, il l'avait saluée dans la nuit tombante, il avait aperçu qu'elle posait des objets de culte vénérés aux siecles d'antan et à qui elle poursuivait l'adoration des fidèles et les agencements pieux des clergés de judis. Ce dont elle le gronda doucement, comme boudeuse un instant, renversée dans son siège haut dont les bois criaient, arrondis en couple au-dessus de sa tête indolemment ren-

versée : « Savez-vous, Monsieur l'abbé, fit-elle enfin, en manière de reproche, que si votre évêque connaissait cette indiscrétion... »

— Il la connaît, Mademoiselle, sourit-il, et c'est en son nom, je vous le répète, que je me présente... »

Et sur l'invitation qui lui fut répétée de ne rien dissimuler, et d'en venir au fait : « Oh ! je ne redoute pas de colere — car Lenore s'était montrée impereusement impatiente — mais bien prié, un refus. Écoutez plutôt. C'est dimanche la fête de la Nativité, nous voulons solennellement honorer la Vierge et je viens vous demander de me laisser pour un jour emporter quelque-une des merveilles que vous ici. »

Ses yeux, errants aux étagères, s'intéressaient aux objets qu'ils rencontraient, et, par l'encadrement drapé des grandes portières, plongeant, questionnaires, dans des salles voisines. Sans qu'il s'en doutât, il venait de prononcer, debout, la fin de sa phrase, ses mains s'étaient jointes. Lenore, par tempérament accessible à de telles nuances d'âme, vit ce regard où luisait une flamme de vérité, ces mains dont s'enlajaient les doigts. Elle pressentait une émotion véritable, une admiration réelle. Lui, se méprenant au silence de la jeune fille, continuait tristement : « Je comprends... Ma démarche est trop audacieuse ! J'ai tort... Je vous demande pardon, Mademoiselle. J'avoue qu'il y a beaucoup de folie dans tout ceci. » Et, vaguement ému, désorienté, voulant faire oublier : « Voyez-vous, la fête sera belle tout de même. Je dirai à Monseigneur... » Mais il eut un si gracieux, un si noble geste en soulevant inconsciemment un calice, il y eut de si éloquentes larmes dans sa voix qui se brisa soudain que Lenore ne sut plus discerner lequel des deux souffrait le plus en Kémi, de l'artiste ou du chrétien. Et cette grande douleur l'émua, elle eut honte d'avoir provoqué ces larmes, d'avoir rompu le charme de cette parole émue et sincère, et du même fait, oubliant toute précaution vis-à-vis des beautés qu'on sollicitait d'elle, confiante en cet enthousiasme vrai, elle se décida à lui accorder tout, selon son vœu et la fantaisie de son désir. Le triste jeune homme pressait maintenant de se retirer, disant yeux baissés, de timides excuses, reculé jusque dans la porte, au fond de la chambre : « Restez, Monsieur l'abbé, ne partez pas. Qui vous dit que je refuse ? Nous allons choisir ensemble au contraire, pour la Vierge et votre évêque, tout ce qu'il vous conviendra. Voulez-vous que nous faisons des maintenant le tour de mon musée ? » Et, quittant la cathèdre, elle lui prit la main qui tremblait, sourit à ses paroles de confusion. Côte à côte, ils allèrent dans les galeries, les plis rigides de la soutane dans le sillage de bleu et d'or que traçait sur les tapis la prieurice robe aux couleurs déteintes.

Il s'arrêta d'abord devant une sorte de trépid sphérique qu'on dénomme acrotère aux livres anciens et qui était destiné à recevoir l'encensoir aux instants où, d'après la loi du dogme, il est prescrit de le déposer sur les marches de l'autel. Lenore lui fit entendre le sens de cette coupe de fer brut, rouillée et boiteuse. Non loin, ils rencontrèrent l'encensoir lui-même orné de grimaçantes figures dont les narines avaient été spirituellement amonégées par l'artiste de telle sorte que la fumée des encens s'en échappait ainsi que de la bouche grande ouverte. En passant, il compara ces faces railleuses aux visages qu'il avait vu

sculptés dans la pierre, ricaneuses et presque obscènes, sur tous les chapiteaux de sa cathédrale. Lenore aimait l'observation et lui en sut gré. Visitant d'autres salles, tour à tour elle lui désigna un bénitier d'ivoire, copie de celui de la cathédrale de Lyon, quatre grands chandeliers en bronze doré, cerclés de banderolles gravées de versets bibliques ; un lampesteur tout en fer construit de segments de cercles où s'adaptaient autrefois de multiples bougies, couronne lumineuse qu'on suspendait aux voûtes. Celui-ci provenait de la cathédrale de Reims où la Révolution l'avait arraché. Il terminait encore un manipule du x^e siècle, qui versinent de petits pendans d'orfèvrerie et les longs doigts de Lenore soulevèrent précieusement une nappe d'autel toute de toile d'or, belle à l'égal de celle que donna Léon III à l'église de Sainte-Marie Majeure, et comme elle brodée d'une Nativité. Sur la table où, l'un après l'autre, se groupaient les objets choisis, l'abbé transporta encore, comme reliques, un rabattable mobile où sur un fond émaillé de pierreries un Christ d'argent bénissait tandis qu'en des petits compartiments, c'était Jésus naissant, Jésus parmi les docteurs, Jésus à Jérusalem, chez Pilate ou au Galgatha, enfin une chasuble épiscopale, lourde étoffe pourvue de lys et de branches vertes. Alors, ainsi qu'un enfant, voyant ce amoncellement de richesses qu'on lui confiait, il redoua que la généreuse donatrice ne revint sur sa promesse, et murmurant un vague prétexte, s'enfuit par les jardins sans tourner la tête, jusqu'à l'évêché. Loin de se fâcher, Lenore estima cette facture que d'autres eussent traité d'impolitesse, et peu à peu remontant le cours de sa conversation avec le jeune abbé se prit à réfléchir et à revivre des sensations. Certes, il ne savait pas, ignorait beaucoup, les chronologies le mettaient évidemment dans la confusion. Mais si l'âge des choses lui échappait, leurs légendes lui étaient cause d'émotion. Elle se ressouvint de la façon dont il s'était incliné sur la douloureuse figure du Christ au retable et comme ses mains avaient eu de précautions en soulevant l'étoffe ancienne de la chasuble magnifique et aussi comme ses yeux avaient bien reluqué une âme cultivable et artiste alors qu'ils suivaient le balancement de l'encensoir dans la lumière des hautes fenêtres. Et insensiblement elle se prit de curiosité affectueuse à cause de leur commune sympathie d'art, dans le ressouvenir des extases partagées ou partageables pour ce prêtre possible et doux, ce frère qui lui venait en son domaine, comme envoyé à dessin de très loin vers elle.

Un mot de son père qu'elle reçut dans l'instant lui fit d'autant plus apprécier par comparaison la qualité d'élite du jeune homme : « Ma bien chère Lenore, disait-il, Mulneus est un sot et je ne su's qu'un étourdi. Sa vente est ajournée à quinzaine. Que veux-tu ? Je reste, et ne renvoie pas trop, je t'écrirai tous les jours et te rapporterai de bien belles choses. Figure-toi qu'il y a un évêgaliaire... Mais non ! je préfère t'en réserver la surprise. Bruges rest la ville triste, sale et grisé qu'elle fut toujours. » Le malheureux oubliait la chapelle du Saint-Sang et les cygnes sur l'eau des canaux. Et Lenore, à déceinte, déplora jusqu'à lui tant nimbante la cécité obstinée de son père.

Ce fut le lendemain, des onze heures, la survenance bruyante dans la petite maison des enfants de chœur qu'accompagnait l'abbé pour transporter les ornements d'autel avec des rires

et des bavardages étonnés jusqu'à la cathédrale.

Comme enfin le retable s'éloignait porté par quatre d'entre eux, Lenore glissa la Custode aux doigts du prêtre, disant : « Je vous en conterai un jour la légende. » Elle le vit ensuite feuilletter un livre de prières enluminé de naïves peintures, mesurer du regard la longueur d'épées espagnoles, et fixer longtemps un guerrier tout armé assis sous l'auvent d'une cheminée. Cette fois encore, et sans qu'il parlât, elle sut lire toute entière sa pensée, autre que celle d'un ordinaire visiteur, nullement banale, mais intriguée, chercheuse d'inconnu. Puis il partit, tirant son sentiment, tirant sur lui les portes, on eût dit à regret.

Le dimanche, il y eut une belle fête, où Lenore n'alla point. Fatiguée d'une recrudescence de son malaise, pâle dans les fauteuils, elle entendit les cloches du fond des chambres et que passaient les processions chantantes, au pied des terrasses. Et quand le jour qui suivit, l'abbé vint remercier au nom de son prelat, elle s'excusa avec un triste sourire de ne se pouvoir lever des chaises longues et nonchalamment prêta l'oreille, tandis qu'il redisait son bonheur de chrétien, sa joie qu'il n'osait encore qualifier d'artistique, à voir se consumer les encens dans le vase aux figures démoniaques, à se draper des plis somptueux de la chasuble dans l'étrécellement d'or du retable, parmi l'incandescence des chandeliers massifs, et enfin à bénir la foule pieuse en agenouillements devant la custode séculaire où il avait enchâssé l'Hostie. Et alors il fit comprendre que maintenant, c'était fini, qu'il n'avait plus de raisons pour revenir, quand soudain leurs yeux se croisèrent par dessus les tables. Son coude perdu dans les piles de livres tremblait sans doute, car à l'angle du meuble, une petite statuette de bronze, oscillant régulièrement, martelait le bois à tout petits coups, fiévreusement. Il devint clair, dans ce silence, que Lenore comme lui souhaitaient se revoir, mais il manqua d'audace, elle fut trop ému pour que l'un ou l'autre prit la parole et ils se quittèrent avant que de s'entendre. Désignant du regard la porte, Lenore, trop épuisée, demanda la permission de ne point l'accompagner jusque-là. Cependant, Remi, très pâle, salua après avoir laissé sur la table, dans le moment que la jeune fille ne le regardait pas, une lettre fermée et sans adresse. Ses pas s'éloignaient au fond du corridor que déjà Lenore avait aperçu le mystérieux papier. Surprise, en ignorant encore la provenance, elle l'ouvrit. « Lenore, ma sœur inquiète, déchiffra-t-elle. Ne fûtes-vous point choquée l'autre soir, à me voir si naïf devant votre belle âme, si étranger à vos émotions? De cette chasuble antique, vous parliez ainsi que d'autres prient à genoux, et j'écoutais docile comme un jeune disciple qui veut apprendre. Et vous eutes, n'est-ce pas, de la pitié pour mon ignorance et me dites à la fin une bonne parole d'adieu, de celles qui réconfortent. Rirez-vous encore en lisant ceci — car je manquerai certainement de courage pour vous le lire moi-même — rirez-vous, Lenore, en songeant au prêtre qui s'autorise, tout comme les amoureux de roman, des billets qu'on oublie au coin d'une table? Oh! ce serait bien mal, bien mal agir, si vous n'y entendiez que l'unique et vain labeur d'un rhétoricien et si d'entre la phrase maladroite vous ne distinguiez la Pensée qui s'efforce vers des clartés nobles et des sincérités d'amour pur. Froissez plutôt ce feuillet si vous n'y découvrez

qu'un habile exercice. Mais que si vous pressentez la hautaine méthode de vie que je vous propose, poursuivez jusqu'au bout une attention réfléchie et grave d'où sera bannie toute ironie et toute méfiance. Je suis prêtre, disciple d'un Dieu, servant d'un culte, pasteur d'une foule. Je me dois, par la loi sacrée sur quoi je prêtai serment, à cette foule, à ce culte et à ce Dieu.

« Je suis prêtre et je vous aime.

« Je vous aime, Lenore, comme doit aimer un prêtre, ainsi qu'il appartient à celui dont la mission est d'étendre les mains avec charité sur les détresses d'ici-bas. C'est un peu de cette charité, de cet amour que je vous offre en frère. Non plus — ai-je besoin d'en parler seulement — l'amour des appétits charnels; vis-à-vis de vous, vis-à-vis de mon ministère sacerdotal, une telle erreur serait doublement crime. Passion violente cependant, et qui brûle et qui ronge et dont je souffre et que je vous dénonce comme l'enfant meurtri au médecin sa blessure, et que je vous offre comme l'herbe sèche s'offre au vent frais des soirs; car si le corps n'y parle point, si la chair en est proscrite, quelque chose de plus grand en entretient l'ardeur: la flamme pure des extases de l'âme. Morne aspect, vacuité des autres passions comparées au ravissement où peuvent s'oublier deux âmes sœurs unies dans un baiser qui les rive en une communion sublime de pensées, en un vol ailé contre ailé vers les Là-Haut bleus et paradisiaques du Rêve. Vanité des boudoirs, hypocrisie des chairs menteuses!! Que plutôt s'enlacent nos âmes et qu'elles clament l'alleluia de délivrance et de paix, le cantique d'amour divin! Au bord de mes lèvres spirituelles, Lenore, qui ne démentent pas leurs anciens serments et qui restent fidèles à leur Dieu, voici que je vous offre l'eucharistique et idéal vœu d'idéalisme. Il faut l'accepter doucement, sans fausse honte, comme il convient. Bientôt vous me direz: « Triste ami, ta souffrance m'est visible. Si, prêtre, tu te donnes d'amour à l'humanité, une part d'affection est en toi réservée pour un élu parmi tous. Tu m'es distinguée: qu'il en soit ainsi. Tu m'invites à bercer dans mes faibles bras ton âme taciturne et qui contemple, et me tends en échange la main loyale de ceux que le Rêve effleura de son aile, sois donc le bienvenu car je t'aime mêmement. »

« Il faut m'accueillir en votre âme. J'ai conscience que Dieu me guide en ceci. Vous m'instruirez du grand et bel Art, je vous écouterai parler des campagnes qu'on découvre de nos jardins, je vous dirai mes pensées, vous m'ennoblirez des vôtres. Ces vérités et ces beautés que je soupçonne, je les apprendrai près de vous. Que cette minute soit solennelle, Lenore, que soient vaincus vos derniers scrupules; je suis l'amant pur et chaste de la pure et chaste amante. Que retombent ces bras qui tantôt songeaient me repousser, tendant vers moi les fragiles épées où vous mettiez votre confiance. Que ces fers impuissants qu'on appelle Doute, Scepticisme, Ironie et Indifférence se brisent dans leur chute avec fracas et que le bruit de leur rupture dessille et fasse s'ouvrir à la lumière de ma passion idéaliste, vos yeux à la fin croyants. Mais je vois déjà à vos pieds les fragments épars, inoffensives sont désormais les dagues! et, mains unies, sur le chemin sacré de Rêve et de Beauté, nous allons...

« Le But est noble! Qu'importe si nos yeux sont éblouis des éclairs dans la nuit, qu'importe si la foule gouaille sur notre passage, si nos doigts

sont lourds de tristesses, si les ronces des sentiers déchirent nos robes trainantes, telles deux miroirs à l'infini nos deux âmes se mirent et sur le chemin sacré de Rêve et de Beauté, nous allons...!

« Le But est noble!... »

Lenore pleurait, le papier rejoignit sur les tables la lettre venue de Bruges, l'avant-veille. Et comme parmi ses larmes, elle s'en aperçut, du bout des doigts et du geste de qui sépare les orties d'avec les lys, elle repoussa dans l'ombre la froide épître de son père.

(A suivre.)

GEORGES COCHET.



NECROLOGIE

Le grand artiste Jean Carrière vient de mourir après trois semaines d'une cruelle maladie, chez un de ses amis, 11, cité du Retiro.

Carrière était à peine âgé de trente-huit ans.

Nos lecteurs connaissaient et avaient pu apprécier son talent si vibrant, son faire si souple, si gras. Il était un de ces rares statuaires qui, sous la patine de la terre ou du bronze, savent donner l'illusion de la chair qui palpète, du sang qui court.

Mais, amant passionné de son art, aussi bien de l'expression esthétique que des procédés techniques, il avait cherché et trouvé des procédés de cuisson dont il emporte avec lui le secret.

On se rappelle le grand succès qu'il obtint au Salon de 1892, où sa céramique nouvelle fut une véritable révélation.

Ses obsèques ont eu lieu mardi dernier, en l'église de la Madeleine, au milieu d'une grande affluence d'amis et d'admirateurs du jeune maître.

Une magnifique couronne avait été envoyée par la Société nationale des Beaux-Arts, et le cercueil disparaissait sous une profusion de couronnes et de fleurs.

Le deuil était conduit par un des frères du défunt et par M. Georges Heentschel, son ami particulier, entre les bras de qui il est mort.

Après la cérémonie religieuse à l'église de la Madeleine, le convoi s'est rendu au Père-Lachaise.

Parmi les assistants se trouvaient: MM. Hanotaux, ministre des affaires étrangères; Puvis de

Chavannes, président de la Société nationale des Beaux-Arts; Dulou, Rodin, E. Dubufe, Durand-Tahier, Jean Béraud, Eugène Carrière, Alfred Stevens.

MM. Ternisien, Arnaud, Maurice Lobre, Eugène Grasset, Edouard Durranc, P. Éingen, Jules Rosati, Arsène Alexandre, André Michel, R. Carabin, Norbert, Geneuette, Bassot, J. Doucet, André Brouillet, Ijalbert, Léveillé, Maurice Boucher, Léon Diex, Georges Hugo, Eugène Morand, Alexandre Charpentier, D'Chartrin, Rixens, Jules Comte, Cesbron, La Gandara, Hayem, etc.

Sur la tombe de Jean Carriés, une belle et simple allocution a été prononcée par M. Puvion de Chavannes, et l'œuvre de l'artiste a été éloquentement retracée par M. Roger Marx, inspecteur principal des musées, représentant le gouvernement.



NOS GRAVURES

M^{lle} RENÉE COLOMBET. *Portrait de M^{me} Rose Caron dans le rôle de Salammbô.* (Champs-Élysées). — La miniature est l'art des tons suaves, des colors somptueux et des chatoyantes cajoleries qu'elle excelle à redire mieux encore que le pinceau proment sur la toile. Elle se prête à merveille pour la réalisation fraîche et lumineuse des fantaisies de l'artiste qui a su captiver et tenter le charme des pierres, la légèreté des étoffes, la souplesse des chevelures, et la transparence des fonds. C'est un art de délicatesse qui convient à l'interprétation des choses fines et précieuses; M^{lle} Renée Colombet l'a bien compris. Aussi a-t-elle cherché un sujet qui soit en sympathie avec la formule de cet art dont elle est un des plus brillants adeptes. Il lui fallait grouper en une miniature de l'élegance, de la beauté, de la fraîcheur et de la grâce. Elle ne pouvait mieux faire que s'arrêter au portrait de M^{me} Caron. L'œuvre est traitée de façon très intéressante. Nous retrouvons à contempler cette exquise miniature, ces yeux si expressifs et quasi chantants que nous vîmes déjà aux beaux soirs de Salammbô. Et nous revenant en mémoire la romance si triste et si déchirante que la fille des rois de Carthage y proférait si admirablement : « Ah ! qui me donnera, colombes, vos ailes, » Ainsi que jadis aux terrasses

des palais, nous revoyons la cantatrice émue, parée de sa coiffe où les plumes de paon se balancent parmi les arcs diamantés, cependant que ses yeux songeurs se fixent, pleins de larmes, sur les vallons, jusqu'à la mer au loin.

Et ce nous est une double joie de saluer en cette composition parfaite tout à la fois l'art de la miniature et celui de son modèle, et d'envoyer en même temps qu'à l'une, toutes nos reconnaissances pour le plaisir que nous eûmes à l'entendre, à l'autre, toutes nos gratitude pour la satisfaction que nous ressentions à analyser et à apprécier son œuvre à sa juste valeur.

M^{lle} BLANCHE DAURAIL. *Jeune Femme Louis XV.* (Champs-Élysées). D'une autre artiste de grand talent, nous publions aujourd'hui une miniature représentant une jeune femme Louis XV.

La supercherie apparaît cloirement. En dépit de la modestie de la dentelle qui recouvre les épaules, et de l'absence de bijoux — pas même un ruban de satin — sur la coiffe haute et à l'exemple de celle que portent les paysannes, aux jours de fête religieuse, nous discernons bien la que se dérobe une dame du grand monde, en un costume qui n'est pas le sien, pour quelque soirée flâneuse où les marquis seront des bergers et les princes des bateliers. Les mains que nous ne voyons pas sont à coup sûr fines et longues, et roses, et chargées de bagues de prix. La taille qui se dissimule est svelte sans doute et ne s'amoindrirait pas en élégance quoi qu'en prétende le simple corsage des paysannes endimanchées. Nous voyons la sourire et la levre va nous causer. Cela nous suffit. Grande dame, à quoi bon feindre encore ! Quittez ces airs qui vous conviennent mal, repoussez sous les fauteuils les petits sabots de bois doré que vous avez chaussés tantôt et dansons la pavane ensemble. Le vieux Lull accorde son violon dans les chambres voisines et, belle marquise, d'amour pour vous mon cœur.

AINÉ PERROT. *En Moisson.* (Champ-de-Mars). — Tant pis, il fait trop chaud ! On est bien obligé de s'arrêter un peu. Le matin, passe encore. C'est possible de travailler. On voit sortir le soleil tout au bout de la plaine. Il est rouge comme du sang et les nuages tout autour sont rouges aussi. Mais maintenant qu'il est monté et qu'il a tout envahi, et que les oiseaux ne volent même plus au dessus des blés tant la chaleur est accablante, c'est un plaisir pour le vieux que de voir venir en boitant la pauvre vieille, apportant dans son panier la soupe et la garde. Et ils causent, et de leurs bouches identées tombent les bonnes paroles : « Repose-toi, Pierre, il fait trop chaud, tant pis ! dit-elle. — On est bien obligé de s'arrêter un peu, répond-il. » Et tous les jours ils disent cela, il boit, le cou tendu, les bretelles glissées des épaules et elle s'en retourne jusqu'à disparaître brusquement derrière les épis dressés qui sont plus hauts qu'elle. Alors il reprend sa faux, et fauche jusqu'au bout du champ. Le soleil retombe à petits coups et Phorizon redevient rouge et la nuit vient.

Pierre faucher encore deux ans, trois ans les épis d'or et puis, un beau soir de repos, il s'étend sur le grand lit, au fond de l'étable. La vieille lui dira : « Repose-toi, Pierre ! » Et dans

le dernier soupir, il murmura, pauvre vieux : « On est bien obligé de s'arrêter un peu ! »

HENRI ROYER. *Idylle.* (Champs-Élysées). — L'Œuvre d'Art reproduit. L'année dernière, dans son deuxième numéro, l'œuvre très remarquable du Salon des Champs-Élysées, signée : Étude, de M. Henri Royer.

On sait qu'une femme nue, très en beauté, y attachait ses cheveux en un geste très décoratif sur l'habile fond de troncs et de feuillages où elle se détachait toute.

Aujourd'hui, M. Henri Royer nous présente une idylle.

Le décor est une fois encore pris aux champs. A la lisière d'une forêt qui s'enfonce vers la gauche du tableau, un jeune père antique, nu, assis sur les mousses, souffle, grève et hautain, dans un chalumeau arraché non loin de là

La pose est noble et ses mélodies doivent être lentes, pondérées, composées sans doute par lui aux heures de la méditation pour charmer et persuader peut-être la jeune vierge qui l'écoute. Autant il est digne sous sa couronne de laurier, autant elle se moque. Au contraire de lui, elle affecte des poses qui sont bien pour le déconcerter. Elle paraît ne point écouter, mais bien plutôt pencher la tête pour suivre la courbe gracieuse d'une liane qu'elle a saisie dans les buissons, et qu'elle incline comme pour la briser. Mais ne redoutons rien pour le jeune poète. Les bras ne se lassent point de soutenir à ses lèvres le chalumeau où chante son âme et bientôt, la liane délivrée, se redressera dans la fuite. Et la belle indifférente s'assoiera dans les mousses et leurs lèvres continueront en baisers les douces mélodies qui s'en vont, note après note, réveiller l'écho de la forêt qui s'enfonce mystérieuse et profonde.

LEOPOLD DURANGEL. *La Cigale et la Fourmi.* (Champs-Élysées.)

La cigale ayant chanté
Tout l'été
Se trouva fort dépourvue
Quand la bise fut venue.
« Chez la fourmi, sa voisine,
..... »

La fourmi est une belle fille qui s'habille superbement. Elle a des colliers et des bracelets et sa robe est belle de broderies. A ses oreilles pendent de longs bijoux et nul ne franchit son seuil sans dire pourquois ni comment.

« Qui es-tu ? D'où viens-tu ? Pourquoi ces cheveux déroulés ? Pourquoi ce violon et ces robes miséreuses ? Ne redoutes-tu pas de t'avancer pieds nus sur la route neigeuse et par des froids d'hiver. Qui es-tu ? D'où viens-tu ? »

« Je suis le poète qui chante, je suis l'aède qui raconte les légendes anciennes, je suis celui qui s'arrête aux carrefours, le trigan qui égare les cardas folles, je suis celui que tu écoutes, belle dame, et qui te fait sourire. Je suis le poète qui chante. »

Et que t'as-tu au temps chaud
Je chantais ne puis deplaire —
Et bien, danse maintenant !

M. R.

Le Directeur-gérant : LEON CASTAGNE F.

Paris. — Impression spéciale de l'Œuvre d'Art.
E. MORIER ET C^o, 41, RUE de la Vierge.

L'OEUVRE D'ART

REVUE BI-MENSUELLE ILLUSTRÉE

| ABONNEMENTS | | |
|--|----------------------|-----------|
| PARIS ET Départements | UN AN. | 24 francs |
| | SIX MOIS | 12 — |
| | TROIS MOIS | 6 fr. 50 |
| ÉTRANGER | | |
| Union Postale : Un An, 50 fr. Six Mois, 15 fr. Trois Mois, 8 fr. | | |

DEUXIÈME ANNÉE — N° 31
Le Numéro : 1 franc.

20 Juillet 1894

DIRECTION ET ADMINISTRATION
26, rue Feytaud, Paris.

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres ou mandat-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond pas des manuscrits et des dessins envoyés.

TURNER

Turner est le maître en vogue. Il n'est question que de lui depuis quelques semaines. « Turner au Louvre ! » est l'exclamation de l'heure présente. Les Romains ne mettaient pas plus d'enthousiasme à proférer leur acclamation familière : « Le triomphateur au Capitole ! » Un tableau de Turner est devenu la propriété d'un groupe d'amateurs. Ceux-ci se sont émus à la pensée que notre Musée national ne renferme aucune œuvre du paysagiste anglais et, dans leur patriotisme ils ont décidé d'enrichir le Louvre du tableau qu'ils possèdent. Chacun d'applaudir à ce projet. Mais une clause est mise par les détenteurs de la toile à l'abandon de leur trésor. Un denier leur paraît dû. Parbleu ! Tout le monde est d'accord sur ce point. Mais le denier réclamé est de 200,000 francs. Voilà qui complique les choses et peut compromettre le succès de l'entreprise. Deux cent mille francs ! c'est un chiffre. Qui donnera la somme ? Naturellement, on se tourne vers l'État, et les insinuations peu gracieuses, les critiques, les quolibets pleuvent dru sur la Caisse des Musées dans laquelle on avait omis de réserver un chèque de 200,000 francs en vue de l'offre éventuelle du tableau de Turner. Combien je suis heureux de cette omission ! Non que je ne sois appréciateur du rare mérite de Turner. Je traiterai ce point tout à l'heure. Mais j'ai quelque souci de la gestion raisonnable des finances de l'État, et soyez sûr que si la Caisse des Musées avait renfermé les 200,000 francs demandés, la pesée de l'opinion eût fait sauter la serrure. Au lieu de cela, caisse vide ou à peu près. Dans ces conditions on a le temps de parlementer. Je respire. Présent, pressé peut-être, le Louvre a mis 25,000 francs sur le tapis. C'est déjà se montrer beau joueur. Quant au reste de

la somme, vous et moi devons le parfaire. Je ne sais ce que vous ferez, ce que je ferai moi-même, mais je doute quelque peu de la générosité publique dans la circonstance. Toutefois, admettons que la souscription réussisse, que l'on atteigne le chiffre de 175,000 francs qui, venant s'ajouter à la somme de 25,000 francs promise par l'État, complètera le.... denier réclamé, Turner n'aura pas gagné en gloire à cette opération et le désenchantement du public est à prévoir.

Pourquoi ? Parce que Turner, paysagiste, est en outre un maître très personnel, et, pour les Français, un étranger.

Ne nous y trompons pas, le paysage, la nature physique échappent à notre appréciation spontanée. Nous aimons la personne humaine, mais les sites, la mer, les montagnes ne nous attirent pas. Peuple privilégié, nous habitons une région tempérée qui nous rend sédentaires. C'est à peine si le quart des Français du Nord a la curiosité de connaître la Provence. L'Alsace ignore la Normandie ; le Berry la Franche-Comté. Observez la partialité dont nous usons envers les peintres de la nature : Corot, Théodore Rousseau, Millet ne sont parvenus à vaincre le mauvais vouloir de leurs contemporains qu'au prix d'une lutte acharnée. Quels haussements d'épaule n'ont-ils pas provoqués pendant vingt ou trente ans d'une existence laborieuse ? Et Déveria qui n'était qu'un enfant devenait célèbre en un jour avec une page historique : *la Naissance de Henri IV*. Notre génie national nous prédispose à l'appréciation juste du portrait ou de la peinture d'histoire : il ne conçoit l'interprétation de la nature qu'avec effort.

Turner est paysagiste.

A l'encontre du Français, l'Anglais est voyageur ; volontiers il serait nomade. Ce besoin de mouvement le met en pré-

sence de tous les spectacles physiques, en contact avec les montagnes, les lacs, les forêts. L'Anglais n'a pas comme nous le respect des heures. Il a vu le soleil se lever sur les glaciers, le crépuscule envelopper d'ombre l'immensité du désert, les lueurs nocturnes se confondre avec la surface mobile des océans. Qu'un peintre s'avise de traduire les effets de lumière, il rencontre toujours un Anglais attentif à son œuvre. Turner fut ce peintre. Anglais, il a eu le sentiment de ce qui plaît à ses compatriotes ; homme supérieur, il a marqué sa trace avec autorité, avec puissance, parmi les maîtres de son temps.

S'il me fallait traduire par un seul mot le caractère de Turner, je le définirais un violent. Il y a de l'excès dans ce qu'il fait. Il surenchérit, il outrepassé, il est démesuré dans sa couleur. Vous vous souvenez comme moi de la fine raillerie de Chantrey. Turner et Chantrey visitaient un jour une exposition par un froid très vif. Les deux amis grelottaient. Tout à coup, Chantrey avise un tableau de Turner où dominait le jaune de chrome. Le sculpteur s'approche et, plaçant ses deux mains largement ouverte en face de la toile : « Venez, mon ami, dit-il à Turner, venez ! c'est ici le seul endroit où l'on trouve un peu de chaleur ! » Le trait n'a rien de méchant et il rend saisissable l'exaspération de la couleur de Turner, l'incandescence permanente et voulue de ses ciels. On a dit de lui, c'est Ruskin peut-être qui a trouvé le mot, que Turner avait su « doré l'or de Dieu. » L'éloge mérite d'être retenu. Bien peu de peintres ont été loués de cette sorte. Mais ne sentez-vous pas que de pareils jugements supposent une hyperbole de couleur. Qui dit hyperbole ne dit pas nécessairement exagération déplaisante. Homère et Corneille ont usé de l'hyperbole sans cesser d'être grands.

Ce que le baron Taylor a su faire en

France avec l'aide de tous, Turner l'a voulu faire dans son pays avec sa propre fortune. Il a laissé aux artistes malheureux de la Grande-Bretagne deux millions cinq cent mille francs. Peintre, aquarelliste et dessinateur, il a de plus légué à la *National Gallery* tout ce qu'il possédait de son œuvre à l'heure de sa mort, et ce legs comprend vingt mille pièces. C'est par centaines que ses toiles ou ses dessins sont exposés aujourd'hui sous le regard du public.

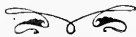
Que le souvenir des libéralités du peintre, que son œuvre immense, appréciable dans sa variété, aient aidé à la gloire de Turner, je le crois. Turner est illustre en Angleterre, et c'est justice. En sera-t-il de même sur cette rive du détroit si une toile — une seule — du paysagiste anglais entre au Louvre? Je ne le crois pas. Le tableau qu'on nous offre, je me trompe, la peinture qu'on veut vendre a pour titre *L'Ancienne Italie*. Elle représente une cité antique au coucher du soleil. Un pont, des temples, des palais, les toits d'une ville, une nappe d'eau, de rares personnages, mille objets en désordre au premier plan sont en quelque sorte baignés de vapeurs brûlantes à travers lesquelles le soleil dardé ses flèches d'or. Où se reprendre pour classer cette œuvre dans l'ensemble des peintures d'un maître qui, à quatre ou cinq reprises, a transformé sa manière? Qu'importe? disent les vendeurs. Je suis de leur avis; qu'importe? si *L'Ancienne Italie* était une page de tous points séduisante? Il n'en est pas ainsi. Des lacunes, de graves lacunes font hésiter le regard en face de cette toile. L'œuvre est intéressante; elle n'est pas hors de pair. Rapprochée de vingt ou trente pages du même maître, elle permettrait de saisir dans son évolution le talent inégal, inquiet et toujours pesant de Turner. Isolée, elle ne sera pas comprise dans ce qu'elle contient d'original; ses défauts ne seront pas pardonnés et la désillusion est inévitable.

On a dit que Turner n'écrivait jamais. Je connais de lui deux lettres. L'une est datée de Londres, 26 avril 1836 et adressée au roi Louis-Philippe. L'artiste avait précédemment offert à Sa Majesté son recueil des *Fleuves de France, River Scenery of France*, et le roi s'était empressé de reconnaître l'offre du maître par l'envoi d'une médaille d'or. La lettre de Turner est le remerciement de cette médaille.

L'autre lettre date de 1829 et est écrite d'Italie. Laffitte, le célèbre ban-

quier, lui a demandé un *Paysage*. Cette toile doit être placée, chez Laffitte, en pendant à une peinture de Claude Lorrain. Le banquier s'était flatté de l'espoir que le peintre voudrait exécuter son œuvre en face du ciel transparent du golfe de Naples ou de la campagne romaine. Turner ne l'entend pas de cette manière. Il mande à son correspondant qu'il va rentrer à Londres et qu'il peindra sa toile en Angleterre, mais « la nature qu'il a sous les yeux lui demeurera suffisamment gravée dans l'esprit pour que son œuvre consonne avec celle du peintre du soleil. » Cette présomption était-elle sincère? Ne convient-il pas plutôt de voir dans la lettre de Turner l'inconscient aveu d'un procédé plein de périls? Il travaille de tête, plus préoccupé d'ajouter à la nature que de lui surprendre les effets réels. Il se recueille et s'enferme en lui-même. La lecture intérieure — *intus legere* — lui tient lieu dans une large mesure de la vision corporelle qui est l'instrument de tant d'autres. Répétons-le, cette méthode n'est pas sans écueils. Toutefois nous hâtons pas de condamner Turner, ce serait une faute. Apprenons de préférence à le bien connaître, et le guide le plus sûr, je dirais volontiers le guide infailliable pour atteindre à ce but, c'est Ruskin. Personne mieux que lui ne s'est assimilé la nature complexe de Turner. Ruskin avait vingt-cinq ans lorsqu'il lit la recontre de Turner alors septuagénaire. Ruskin cherchait sa voie. Ce fut Turner qui décida de la vocation du critique. L'auteur de *Modern Painters* a noblement payé sa dette à Turner. Il s'est fait le champion du maître, son satellite, mais un satellite plein de logique et de bon sens. S'il admire, il justifie son admiration; s'il critique, s'il blâme, il appuie ses jugements. A ce prix, nous avons le devoir de ne pas rejeter ses éloges. Ils émanent d'un esprit éminemment sérieux et délié. Ruskin s'est fait l'interprète autorisé de Turner, mais c'est Turner qui nous a valu Ruskin. Les libéralités presque royales de Turner, son œuvre considérable où tant de pages retiennent l'esprit et le captivent ne constituent pas tout l'héritage du peintre; il y faut ajouter les écrits de Ruskin, plus modernes d'allure mais non moins attachants que ceux de Reynolds.

HENRY JOUIN.



LA QUINZAINE

A l'École des Beaux-Arts : examen de fin d'année.

SCULPTURE

Voici les résultats du concours trimestriel d'épreuves :

Une deuxième médaille est décernée à M. Salières, élève de Falguière; une troisième médaille à MM. Legoffin, élève MM. Cavalier et Barrias, et Yeusse, élève de M. Thomas.

Mention à MM. Quilloux et Béchin, élèves de MM. Cavalier et Barrias, et Julian, élève de Falguière.

ÉPREUVES D'ADMISSION

Épreuves d'admission dans la section de sculpture (figure modelée d'après l'antique) :

Sont admis aux dernières épreuves : MM. Alphonse, Daniel, Descatoire, Lorieux, de Langlade, Casteix, Calvet, Lardillier, Brasseur, Allard, Cremer, Vauthier, Daudy, Landowski, Graf, Achard, Cavaillon, Roussel Outwite, Blaiza, Peyrot, Blanconier, Jacquet, Faure, Vauthier, Ardigane et Desprez de la Villa-Tual.

PEINTURE

Le résultat des épreuves d'admission dans la section de peinture (figure, dessin d'après l'antique) :

Sont admis : Sieffert, Bertou, Azema, Guy, Vailloume, Bellemont, Daussin, Audibert, Midy, Silvestre, Gilbert, Flambeau, Lacaze, Roux, Renaud, Noel, Derson, Lerou, André, Vezou, Dayocelle, Delanuy, Reig, Petit, Laffitte, Laurent, Van de Velde, Simonidi, Brun, Fachin. L'Éplattier, Manot, Pierre, Gauret, Dachemin, Defau, Sellères, Delobre, Azema Brem, Wynnes, Jacquet, Defrance, Metting, Girod, Brasselier, Percheron, Sallvato, Roy, Neuberger, Bnoit, Gorharu, Renaudot, Goussé, Tardieu, Voluzou, Tripard, Rotre, Briard, Pelletier, Causse, Moreaux, Lanjoux, Perrachot, Bellan, Coulot, Hoffbauer, Mondineu, Dodge, Lorrain, Marc, Brolet, Brunet, Torode, Miaulet, Obbe, Fayola, Fournier et l'Evêque.

Après le drame de Lyon, il avait été question de fermer l'Exposition avant la date primitive ment fixée.

La nouvelle a été vite démentie.

M. Clarel, concessionnaire général de l'Exposition de Lyon, voulant s'associer au deuil du pays, avait momentanément suspendu tout concert, musique ou divertissement.

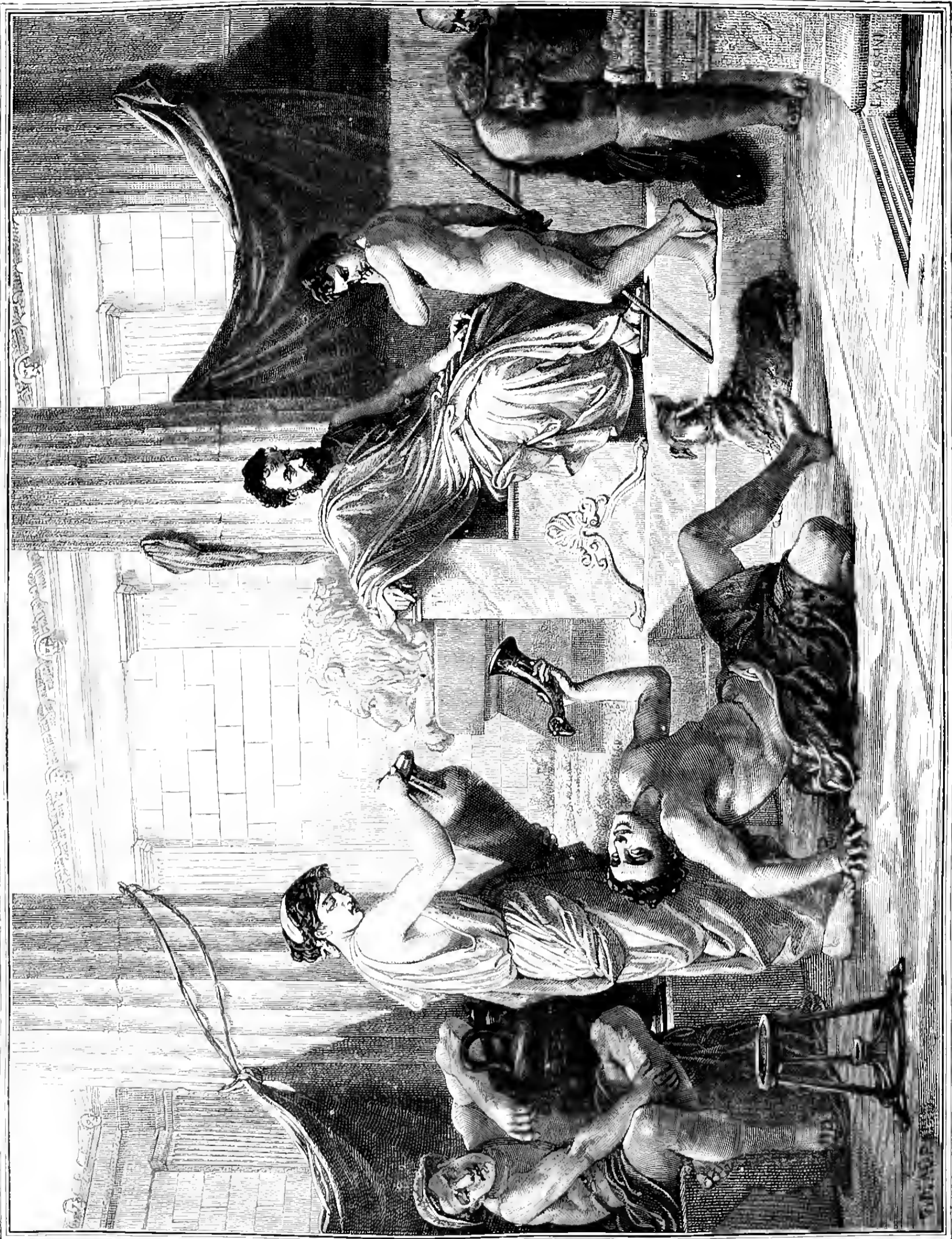
Mais, après les funérailles, l'activité un instant interrompue a été reprise et l'Exposition a été rouverte sans que rien ne soit modifié aux dispositions arrêtées dans le principe.

On sait que, ces jours derniers, un tremblement de terre d'une violence extraordinaire a jeté l'épouvante dans Constantinople et causé de nombreux décès.

Il ressort des renseignements qui sont parvenus que l'Église Sainte-Sophie n'a pas eu à souffrir des commotions.

Tolstoïff.

Le célèbre auteur de la *Guerre et la Paix* et



L'ÉDUCATION A SPARTE.

Gravure de Maturand, d'après le tableau de Luigi Mussini. — (Musée du Luxembourg.)

d'Anne Karénine a écrit un libretto d'opéra populaire, mis en musique par Mme Sicrova.

La trame de cet ouvrage tend à démontrer les funestes effets causés par l'eau-de-vie de grains sur la classe pauvre de Russie.

La première de cet ouvrage, le *Distillateur*, vient d'être donnée à Moscou, dans une baraque élevée en plein faubourg.

L'insuccès a été complet; des coups de sifflet et des cris ont accueilli la morale du maître.

A l'Opéra :

Voici la distribution double, complète et définitive, d'*Othello*, drame lyrique de MM. A. Boito et G. Verdi :

| | |
|-----------|----------------------------|
| Desdémone | Mmes Rose Caron et Bostain |
| Emilia | Hégion et Beauvais |
| Othello | MM Salera et Dupuyron |
| Jago | V. Maurel et Delmas |
| Cassio | Vazuet et X... |
| Roderigo | Laurent et Gallois |
| Ludovico | Grasse et Delpouget |
| Montano | Donailler et Euzet |
| Un héraut | Euzet et Cancelier |

L'occasion du 14 Juillet a eu lieu, au quasi Comiti, l'inauguration de la statue de Condorcet. M. Champoudry, président du Conseil municipal de Paris, présidait la cérémonie.

Dans l'assistance étaient présents : MM. Poubelle, préfet de la Seine; Renaud, inspecteur des Beaux-Arts; Bouvard, architecte de la ville, etc.

Cette statue est l'œuvre du sculpteur Jacques Perrin. Condorcet y est représenté debout, portant une jambe en avant, et glissant une main dans son habit. Un livre est sous le bras gauche et la tête est nue. Le socle de granit ne porte pour toute inscription que :

CONDORCET
1743-1794

Parmi plusieurs discours qui ont été prononcés, celui de M. Berthelot, au nom de l'Académie des Sciences, a été particulièrement présé.

L'Académie des Beaux-Arts vient de décerner, pour la première fois, le prix Kastner Boursault (2,000 fr.), destiné à récompenser le meilleur ouvrage de littérature musicale paru dans les deux dernières années.

Ce prix a été partagé entre MM. Albert Soubies et Charles Malherbe pour leur *Histoire de l'Opéra-Comique*, et M. Julien Tierson pour son livre *Rouget de l'Isle, son œuvre, sa vie*.

M. Jules Bertrand, poète et journaliste, auteur de la pièce *Entre l'Amour et l'Amitié*, jouée à la Comédie-Française, qui a composé les paroles des *Rameaux* et de l'*Alleluia* de Faure, vient de mourir à Calais, âgé de quatre-vingt-quatre ans. La Société des Auteurs lui faisait une petite rente qui lui a permis de finir ses jours relativement heureux à l'hospice.

La statue de Madier de Montjau, destinée au Bourg Saint-Andéol, a été coulée en bronze, sous les yeux de l'auteur, le bon statuaire Félix

Charpentier, qui obtint la médaille d'honneur, l'an dernier, au Salon.

L'opération a parfaitement réussi, et, à en juger par la patine de la tête, moulée depuis quelques jours déjà, cette statue sera une des plus remarquables qui aient été élevées de longtemps.

L'État vient d'acquérir, pour le Musée du Luxembourg, *P'Etang*, le superbe tableau exposé cette année au Salon des Champs-Élysées par le paysagiste Garaud.

On se souvient que M. Gustave Garaud a obtenu une seconde médaille au Salon de l'année dernière.

Les concours, pour le prix de Rome, des musiciens, ont eu lieu samedi, au Conservatoire.

Les concurrents étoient : MM. Rabaud, Levadé et J'Ollarie, élèves de M. Massenet; Mouquet et Létorey, élèves de M. Th. Dubois.

Ont obtenu : 1^{er} prix, M. Rabaud; 2^e prix, M. Létorey; mention, M. Mouquet.

Et maintenant, il faut bien clore cette quinzaine où les petits faits abondent, il est vrai, mais où n'apparaît pas le grand intérêt des quinzaines d'hiver.

L'été est la saison égoïste pour les chroniqueurs. Les arts attendent le retour des voyageurs pour se signaler à nouveau par des spectacles où des publications de livres.

Aussi est-ce l'hiver qui fait notre joie, à nous malheureux rousseigneurs qui courons Paris, la province et l'étranger, à la recherche des nouvelles intéressantes qui se déroulent. L'hiver, lui, nous sourit, car c'est l'affaire de quelques pas pour aller au théâtre, pour courir chez le premier éditeur venu, pour lire et pour entendre, pour ensuite raconter.

Et dans la quinzaine qui vient, le vide ne serait-il pas encore plus grand, les Écoles fermées, les théâtres chômant, les salons dispersés et les littérateurs rêvant aux étoiles dans des pays de vilégiature.

Ah! triste, triste vie que celle d'un chroniqueur, car aux beaux jours où tout le monde se prépare au repos et aux voyages, il doit tourner quand même sa copie! Lecteur, de loin, plaignez-le!

P. F.

SAISON DE VOYAGES

C'est déjà l'invasion des agences. Derrière les guichets, on feuillette les indicateurs et on lance des noms de villes lointaines, de villes d'eaux, de plages et de montagnes. Des gens très pressés les rattrapent de l'autre côté des mêmes guichets et combinent des itinéraires. On s'entend sur la validité du billet, on se compte, on court faire ses malles, on part, on est parti. Et, le soir, les salles de spectacles sont moins garnies, les loges sont vides, les crânes sont rares aux fauteuils d'orchestres, les épaules décollées clairessemées aux fauteuils de balcon. Le Bois s'attriste et les attelages s'y suivent moins pressés, moins luxueux. Le flâneur renseigné ne sait plus que par hasard jeter, au passage d'un grand nom ou d'une armoirie : « La victoria de M. de... », le landau de la baronne de... » Les domestiques gardent l'hôtel, les chevaux gardent l'écurie. Pour un mois, deux mois on part, on est parti.

En moins hautes sphères, on ne s'en agit pas moins. Ici, les parcours sont peu compliqués. Il ne saurait être question d'aller en Norvège ou même en Écosse, les projets sont modestes comme les économies. On ira à Cabourg, on verra la mer, on prendra quelques bains. On salue donc son chef de bureau, on dit un bon au revoir aux camarades du ministère, on ficelle quelques paquets, on part, on est parti.

D'autres encore songent moins haut. Mais il y a un asthme à guérir, des eaux à boire, un petit traitement à suivre : le médecin a ordonné les villes d'eaux. On n'ira pas loin, on descendra dans un hôtel ordinaire, on se dispensera des frais et de l'extra. En un tour de main, voici deux valises, une couverture de voyage et un lot de parapluies. Cocher gare de l'Est! On part, on est parti. Les plus humbles enfin — ceux qui ne prennent des vacances que tous les deux ans, que tous les cinq ans — les plus humbles laisseront là pour huit jours, pour quinze jours — oh! c'est déjà beaucoup! — l'atelier ou la boutique, on dira à un cousin de venir faire marcher le petit commerce pendant ce temps-là, et, en un galop, ira-t-on aux portes de Paris, à Fontainebleau ou à Rambouillet, à Mantes-la-Jolie ou à Étampes, se donner l'illusion de l'espace, du très loin, du grand air et de la liberté.





Hello DENIAU, PARIS.

LA CRÉATION D'ÈVE (MICHEL-ANGE)

Chapelle Sixtine

L'Œuvre d'Art, 26, rue Feytaud.

FORBES LIBRARY,
NORTHAMPTON, MASS.



Mets-Bureau, Paris

DANSE DES NYMPHES

Tapisseries de l'Écarterial

L'Écarterial d'Art, 26, rue Feytaud.

FORBES LIBRARY,
NORTHAMPTON, MASS.



Helio DENIAU, PARIS.

LE PAIN QUOTIDIEN (M^{lle} ROEDERSTEIN)

Salon du Champ de Mars

L'Œuvre d'Art, 26, rue Feytaud.

FORBES LIBRARY.
NORTHAMPTON, MASS.

De cette catégorie sans prétention sont encore les peu fortunés qui ont mal mangé pendant six mois *pour mener les enfants chez grand'mère* à la campagne et retourner, ne serait-ce qu'une semaine, au petit pays d'enfance, là-bas, ou retrouver la mémoire de la jeunesse ou des débuts.

Les derniers, ceux-là qui n'ont pas les trois cents francs indispensables, restent à Paris. Ils se contenteront de l'ombre au jardin des Tuileries ou des longues après midi passées le dos dans l'herbe, les yeux dans le bleu, le corps dans le repos et l'âme dans la détente des tracassés de la vie, au bois de Boulogne, jusqu'au soir où on revient dans les allées qu'arrosent les jardiniers, vers ce maudit Paris qu'on avait oublié quelques heures.

Ou bien encore, s'ils sont un peu méditatifs, non plus à la façon de Rousseau, mais à celle de Théophile Gautier, quand il rédigeait ses comptes rendus de Salon, ils iront de galeries en galeries, dans les musées déserts ou somnolent les gardiens, s'accouder devant les chefs-d'œuvre et se promener près les beaux paysages qu'on rencontre dans les cadres soulignés : Léonard de Vinci, le Poussin, Claude Lorrain, Watteau. Ils frèteront de tout petits bateaux et descendront les rivières, leur rêve sera leur aviron et leurs émotions leur seront des voiles gonflées. Ils accosteront aux grèves sablonneuses et entreront dans les sous-bois. Ils s'arrêteront au sommet des montagnes, qui sont de si admirables fonds de décor chez Van Eyck et tendront, eux aussi, la main, avec un geste galant, aux belles dames souriantes de *l'Embarquement pour Cythère*. Et ils s'amuseront aux escarpolettes de Boucher et aux cueillettes de fruits tout au long de Lancret. Ils seront baignés dans la buée des matins auprès de Calame et sentiront s'élever autour d'eux l'air frais des soirs quand ils passeront devant Corot.

Et ils auront voyagé eux aussi, les humbles et les peu fortunés. Ils auront vu les Pyrénées avec Diaz, l'Océan avec Courbet, les paysages antiques avec Claude Lorrain, les colonnades des palais italiens avec Véronèse, les tavernes hollandaises avec Téniers, les plaines historiques avec Van der Meulen, la Suisse avec Calame, Venise avec Ziem, les figures du passé gothique allemand avec Holbein, celle du passé primitif flamand avec Memling, les contrées de Rêve avec Léonard.

Ah ! les beaux voyages qu'ils auront faits là, si leurs yeux savent voir et leur instinct les bien conduire. Et combien peu ils auront besoin de malles et de billets à prix réduits et combien peu leur seront redoutables les chutes au fond des précipices et les noyades au large. Mais, on doit bien deviner que je dis tout ceci encore pour leur passer le mouchoir sur les yeux et effacer leur ennui de ne pouvoir aller jusqu'aux contrées de Rêve partout où rayonne Léonard, au passé primitif flamand dans une visite aux collections importantes de Memling, à Bruges, par exemple, au passé gothique allemand en de longues stations au Musée de Bâle qui est le triomphe de Holbein, à Venise aussi, et aussi en Suisse, pour revenir par les plaines que traversèrent les armées de Louis XIV, la Hollande et la mer ; après avoir fait un crochet vers Rome, Sienna, Pise, Ravenne et Florence.

Car selon moi, les voilà bien les vrais, les seuls, les uniques voyages. Partir pour voir, pour s'instruire des beautés de la nature et des trésors de musée dont s'ennorgueillit chaque ville de l'itinéraire. Faire de longues excursions dans la montagne, passer des matinées vis-à-vis des grands maîtres, vivre de la vie des peuples qu'on visite et partager leurs habitudes jusque dans leurs manies : être anglais à Londres, parisien à Paris, suisse au Righi, flamand à Rotterdam, bavarois à Munich, arabe au désert, turc à Constantinople et chinois à Pékin. Aussi ne manqué-je m'amuser fort et de sourire sans grande indulgence pour ces maladroits, quand je vois des braves gens en vacances s'en aller benoîtement s'affaler sur le sable ou les galets pendant deux mois de l'année et regarder monter la vague jusqu'à la minute de s'en aller. Parlez-moi du voyage d'excursion. Aujourd'hui là ! Demain là-bas ! Le décor change, les acteurs jouent des pièces différentes, le spectacle n'en coûte pas beaucoup plus cher et si le parcours adopté est intelligemment tracé, on ne peut manquer d'applaudir toujours. Et puis le grand avantage, c'est que, pour notre grande joie, à nous autres excursionnistes, les casinos sont peu fréquents sur la montagne et les troupes de passage et les jeux de roulette absolument inconnus sur le Mont-Blanc. Enfin, une chance encore ! C'est que la vie et l'aspect des voyageurs se présentent ainsi sous un tout autre aspect qu'aux plages cotées. Qui s'avisera, voulez-vous me le

dire, de faire toilette pour traverser la mer de glace et voyez-moi le bon coup de vent dans les jupes à falbalas qui s'aventureraient sur le lac des Quatre-Cantons ? Et maintenant qu'à tort ou à raison j'ai été un peu méchant pour les voyageurs qui s'immobilisent sous prétexte de voyager, qu'il me soit permis de vaquer aux affaires pressantes. Songez donc, mes malles à faire ! Révérence. Je pars, je suis parti.

M. R.



LA PEINTURE MILITAIRE

Après une visite à la salle des Gros, des David et des Girodet-Trioson du Louvre, il me vient quelques idées sur la peinture militaire. De cette salle, je ne veux citer aucun tableau, donner aucune appréciation, mais seulement noter des impressions. Je me fortifie de plus en plus dans l'idée que la peinture militaire ne tire son intérêt que de l'élément *document* qu'elle peut présenter, et aussi que plus le document prend d'âge, plus la toile prend d'intérêt. Il y a au Louvre, dans le milieu de la salle VI, une peinture destinée à être posée à plat et vue comme une table, divisée en quatre triangles renfermant les sujets suivants :

- 1° Entrée du roi Saül à Jérusalem après la défaite des Philistins ;
- 2° David et Bethsabée ;
- 3° Sièges de Rabbath ;
- 4° Le prophète Nathan devant David.

Deux de ces tableaux triangulaires, les numéros 1 et 3, nous offrent un intérêt particulier (et c'est un exemple entre mille) en ce sens qu'ils nous présentent des épisodes de guerre d'un pittoresque charmeur que nous ne pouvons ne pas regarder. En effet, à les examiner, nous trouvons le document, le détail historique, à savoir la longue hallebarde, les culottes striées d'étoffes rouges et jaunes, les chevaux caparaçonnés, les toques et les casques, les porte-étendards et les trompettes qu'on

voyait aux champs de bataille à l'époque du peintre de ce tableau, de ce Beham (Hans Sebald) qui vivait à Nuremberg, vers 1530. Je sais que ces accessoires de guerre n'ont aucun rapport avec ceux dont pouvait s'attifer l'armée du roi Saül, mais ils sont plaisants pour ce qu'ils sont une adaptation à des scènes bibliques, de réalités existantes jadis, et fort curieuses à étudier pour nos yeux de modernes.

La peinture d'histoire, dont nous aimons en cette occasion le souci de restauration, doit donc, à mon point de vue, rester documentaire. Mais, il n'est pas douteux que sa peinture ne devient intéressante que longtemps après son époque.

Il nous est parfaitement impossible d'aimer le *Rêve* de Detaille, et tant d'autres qui nous retracent des épisodes de guerre actuels, mais peut-être ces mêmes toiles auront-elles une valeur spéciale aux yeux des générations des siècles à venir, pour le fait que — comme il n'est point douteux — l'attrait de guerre et la figure des combats se modifiant, ces œuvres seront justement le *document* probant de l'histoire militaire de nos jours.

A réfléchir ainsi, nous arriverons presque à ce résultat : qu'il faut réhabiliter, dans une certaine mesure, la peinture et les peintres d'histoire, mais qu'à moins qu'ils ne soient des génies comme le furent Delacroix, Regnault, il faudrait condamner ces peintres à n'exposer que cent ans après leur mort.

L'idée semble paradoxale, mais a un fond de vérité. Que nous importent les notations, même de talent, qu'on a faites depuis vingt-cinq ans, de la guerre de 1870-1871 ?

C'est œuvre facile, œuvre qui ne nous apprend rien et qui nous fait plutôt mal. Ces mêmes œuvres n'auront leur réelle consécration et leur réel classement que plus tard, bien après nous, quand les passions auront disparu et que ce seront des visages froids et désintéressés qui s'arrêteront vis-à-vis d'elle. Déjà les *Combats de cavalerie*, de Jacques Courtois ; le *Cuirassier blessé quittant le feu*, de Géricault ; le *Bonaparte à Jaffa*, de Gros, nous apparaissent comme des œuvres discutables au point de vue composition, mais au sujet desquelles nous ne nous emporterons jamais hors du terrain de l'art : elles sont, en somme, redevenues choses d'art, le sujet nous intéresse dans le détail de la pose de tel cheval, dans le

shako de ce soldat, dans les broderies de son manteau, dans la courbure de son sabre. Nous disons : « Cela a été ainsi, cela n'est plus. » Et ces mêmes détails nous paraissent intéressants à observer, parce qu'ils sont hors de notre époque alors que dans les mêmes tableaux un contemporain de leur auteur n'aurait vu que l'image peu passionnante en somme d'accessoires croisés tous les jours dans la rue, aux parades, aux défilés de régiments et aux revues.

Un dernier mot. Je crois qu'un peintre d'histoire doit surtout peindre celle de son époque. Je tiens comme absolument faux de geste et d'action *l'Entrée d'Henri IV à Paris*, de Gerard ; les *Sabines* et le *Léonidas aux Thermopyles*, de David, par exemple. Et je m'en défie. Certains Flamands, d'ailleurs, l'ont bien senti qui, se hasardant à peindre l'antique, ont renoncé à lui conserver sa mise en scène et son costume et l'ont orné du décor de leur temps. Ne citerai-je que, de Brueghel, la *Bataille d'Arbelles* ?

Mais je vois bien, qu'à ce sujet, il faudrait s'étendre pour tout dire. J'en resterai là, résumant ces deux faits que la peinture d'histoire doit viser au *document* et que le peintre d'histoire doit, pour donner plus de vérité et de précision à son document, rester de son époque. Et puis, terminerai-je en toute sincérité ? Je dirai donc que mes amitiés ne sont point en vérité à cet art spécial et que pour tous les Van der Meulen du monde, je ne donnerais pas le *Saint-Jean Baptiste* de Memling (0.48-0.12).

Et cependant Meulen est bien de son temps et le document abonde. Dans *l'Entrée de Louis XIV à Arras*, dans le *Passage du Rhin*, dans la *Prise de Valenciennes* et dans le *Camp de Maëstricht*. Mais aussi comme saint Jean-Baptiste s'enveloppe de beaux plis et comme le sourire de Marie-Madeleine, qui, dans le même cadre, le regarde tristement me fait oublier vite la *Capitulation d'Ulm*, de Detaille et tant d'autres !

MARC CROISILLES.



La Custode d'or

(Suite.)

VIII

Un paradis éblouissant s'ouvrait aux yeux de Lenore. Il y avait comme le déchirement d'un voile longtemps tiré sur sa foi d'art, sur son culte d'esthétique. C'était maintenant une lumière, une clarté formidable dont s'auréolaient dans son esprit et le passé et le futur. Son idéal, contrarié dès l'enfance, meurtri dans ses manifestations confuses d'abord, puis précises, voyait enfin s'écrouler à ses pieds le mur inflexible qu'avait été toujours la science de son père. Lenore comprit, après la lettre de Remi, pourquoi si longtemps elle s'était confiée aux campagnes et à la Custode, pourquoi tant de fois elle avait partagé la tristesse des soirs, joint ses lèvres au calice des fleurs, trouvé des significations consolatrices dans le chant des oiseaux ; elle découvrit que son amour pour la Custode de saint Louis s'étendait jusqu'aux émaux, aux peintures anciennes, aux orfèvreries, aux ivoires, aux soies et aux cristaux, et que, sur l'objet pieux, elle avait concentré le plus pur de ses agenouillements devant ces beautés. La religion d'art se définit ce soir-là en elle plus clairement que jamais et elle sentit que son âme débordait de joie au penser qu'un ami allait venir, autre serviteur de cet autre culte, avec qui parler à haute voix, à qui exprimer des sentiments qu'elle n'avait jusqu'alors transmis qu'à des choses inanimées, avec qui plonger la main dans la corbeille des souvenirs et en tirer une à une les légendes et les émotions. Voici que, du fond de l'inconnu, en réponse à son appel : « J'aimerais qu'il fût fin à l'excès, doux et artiste ! » accourait l'image qu'avait tracée son rêve, dressée au seuil de ses galeries, portant au front le signe de l'âme visible, s'inclinant en gestes nobles. Envoye vers elle, le messager spirituel attendait pour l'aimer en secret, pour vibrer avec elle d'identiques passions, pour combiner les silences où la pensée chante tout bas, qu'elle lui fasse l'invitation de dévêtir le manteau de route et de s'asseoir.

Aussi lui désignerait-elle les sièges bas à ses côtés et mettrait-elle sa main sur son front brûlant. Elle aimerait cet inconnu comme un frère prédestiné et ils se feraient l'un à l'autre le don de leurs âmes. Elle pensa tout cela simplement, sans rougir, dressée en pose hiératique dans son grand fauteuil, et selon la parole de Remi, sans fausse honte, ainsi qu'il convenait.

Sitôt le matin suivant, elle avisa aux moyens

de le prévoir. Le timide abbé n'avait point laissé d'adresse. Comme on fut après une insolence, il avait disparu sans bruit, emportant la quasi certitude de ne jamais recevoir de réponse. Le hasard les rapprocha. Au milieu du calme de ses jours, l'épisode de cette lettre suffisait pour éprouver la triste malade. C'est toute pâlie, accoudee aux mêmes fenêtres d'où son père, la semaine précédente lui avait montré, sans la comprendre, la campagne environnante, qu'elle revit le jeune homme, apparu d'en face les sapins, dressant sa figure grave par-dessus les branchages qui l'encadraient, attendant impassible un geste, une parole. Elle eut pitié de ces apparences de calme, ce sang-froid à lui souffrir, elle conçut que cette bouche que plissait l'émotion attendait l'instant de dire : « Merci », et tendant vers lui ses bras inconscients, elle s'immobilisa dans l'attente d'accueillir les douleurs et les espérances d'un frère blessé qui criait à l'aide. Le prêtre disait maintenant des actions de grâce, car ses lèvres s'agitaient. C'était autour d'eux un suave et chantant cantique que les cloches des églises sonnaient au loin le *Magnificat* de leur union. Seuls, à cette minute solennelle, des esprits mauvais, des coeurs bas cussent pu s'arrêter à de fausses suppositions. Pour eux seuls, pareille scène eût provoqué des interprétations honteuses.

Mais Lenore et Remi dominaient de trop haut le monde pour s'arrêter à la mesquinerie de ses jugements. Le ciel leur souriait, les arbres courbaient vers eux leurs branches caressantes, et il avait des gazouillis d'oiseaux, l'encensoir ardent du soleil montait déjà à l'horizon : ils officiaient sur l'autel de la nature et célébraient ensemble le mystère de la Sainte Communion des âmes. Et dans l'immense cathédrale qu'était le firmament bleu, leur hymne de pureté et de grandeur contrastait l'hypocrite murmure des sots et des puritains.

Vers le soir, il vint chez Lenore. Ce fut à leur vie nouvelle un beau début que la façon dont ils s'aborderent : La pression de leur main fut franche et leurs paroles nullement déclamatoires. Ils ne crurent pas à propos de s'offrir le spectacle d'une timidité feinte. Ils n'eurent rien des jeunes mariés : ils furent simples, calmes et sincères. Assis vis-à-vis d'elle, ils en vinrent d'abord à prononcer sur des choses essentielles. Elle lui dit qu'elle l'attendait, qu'elle avait toujours espéré le retour d'un frère ignoré, qu'il en était la figure exacte. Sa réponse fut qu'il n'avait pas mérité son acte, qu'il avait obéi à une volonté plus forte que lui-même, et qu'il eût cru mentir à Lenore s'il n'eût pas écrit cette lettre. Et, en vérité, à les entendre, on eût pu croire qu'ils s'étaient déjà connus quelque part. Puis, il formula son vœu, tandis qu'ils descendaient ensemble le perron du jardin. Connaître les formes multiples du Beau, étendre plus loin que la chair et l'éloquence sacrée le domaine de son esprit, se pénétrer des secrets de l'art, et par ces sentiers nouveaux, en même temps que par ceux de la Prière, atteindre jusqu'au pied du trône de Dieu et lui faire l'hommage de son âme amoëlie.

Il avoua enfin qu'un aimant Lenore, il croyait ne point cesser d'aimer son Dieu, pour ce qu'elle lui apparaissait ici-bas une des formes les plus pures et les plus idéales de la beauté divine matérialisée. A son tour, elle déclara que son culte d'art aboutissait à une infinie reconnaissance au Créateur, et qu'ainsi appliqués au même but,

leurs émotions se compléteraient en doublant d'intensité. Et ses longues mains que rayaient de fils bleus les veines, ainsi qu'en certains marbres, se perdaient aux plis de sa robe blanche qui traînait derrière elle des feuilles tombées et des tiges de fleurs. A leurs pieds, c'était la ville toute rose dans le crépuscule. Elle dit que s'il lui fallait donner une couleur aux âmes, la sienne était écarlate purpurale et suivait la chute cadencée du bloc de feu éroulé dans des nues : « La mort nous est toujours une éducation », murmura-t-elle. Et Remi eut vaguement peur à la voir si pâle, si frêle, si peu d'ici-bas, debout dans la contemplation de ce déclin majestueux. Des lourds nœuds nocturnes les encrelaient de leur vol maladroit. L'un d'eux, aveuglé de lumière, se fracassa l'aile à la branche d'un platane et tomba palpitant devant Lenore. Elle eut le sourire de ce qui se rit d'un fâcheux pressage et affecta d'écouter l'abbé avec plus d'attention. Tout à la gauche du paysage, il désignait un village. Les chemins qui y conduisaient étaient bordés de hauts peupliers que balançait le vent du soir. Le groupe des maisons basses s'empanachant de fumées qui montaient, d'abord grises, puis s'étendaient en nappes rosées. Dominant ce coin fleuri, c'était un vieux clocher de pierre qui prolongeait vers le ciel son architecture rigide. Tout ceci était répété, silencieux, grand. Remi dit : « C'est mon pays » et, comme elle le questionnait du geste : « J'y vécut jusqu'à mon entrée au séminaire. Ce clocher, au-dessus des toits bas, s'en ai souvent mis les cloches en branle, aux heures de l'Angelus. Notre maison était tout près, dans son ombre, sur un beau mail planté d'arbres très vieux qui encadraient le portail gothique où tout enfant j'ai disputé des billes. Le curé m'apprit la langue de nos cérémonies, ce latin dont je découvris les plus admirables monuments dans sa bibliothèque. Je vins ici, ma vie pieuse se déroulait en lectures et en prières quand je vous vis. Rien n'y est changé, Lenore, sinon que vous me devenez un guide, et que vos yeux sont désormais mon unique livre. Vous me serez le flambeau qu'on suit dans la nuit. L'astre où, nouveau berger, je fixerai mon regard vers quelque Bethlém de rêve ».

Mais Lenore l'interrompait : « Vous fîtes, Remi, de longtemp, celui qui l'implorait, celui à qui je dis, dans le silence des nuits, pourquoi le gantelet de Giez m'était plus qu'un habile ouvrage de fer. C'était votre visage au-dessus du mien, alors que dans mes insomnies je cherchais derrière les tapisseries la silhouette de Polonius. C'était vous, c'est vous aujourd'hui qui me dites :

« Nous penserons en malheure et nous mourrons d'esprit sur des subtilités. » Puis, tout à coup, faisant le fond des chambres par les fenêtres ouvertes : « Oh ! je vois un miroir, exclama-t-elle, la-bas ! J'aime son reflet limpide. J'aime ce qui brille discrètement, comme un feu qui s'éteint, comme un regard d'agonie. N'avez-vous jamais vu les gigantesques armures, vers la nuit, étinceler dans les angles des salles de châteaux et s'agiter mystérieusement dans la pénombre ? Vos mains n'ont-elles pas glissé à la margelle des puits quand luisait la première étoile, et n'attendez-vous jamais de sourire pour cet œil ouvert sur la paix de l'œuf, scintillante image de l'astre redite à un infini de profondeur de tout un infini d'élevation ? Et les ternes bijoux anciens, exposés à la lueur des lampes, n'avez-vous pas connu la caresse de leurs clartés fanées. Et le tortil gracieux

du fleuve, ne vous reverbera-t-il pas, en chatoyante magie, le miroitement de ses flots argentés ? Et la lune sur les lacs, éparpillant aux crêtes des verges, à la pointe de vos rames, un trésor de perles dansantes ? Aux gardes des épées, aux lames des poignards, aux visières des casques, yeux d'acier, aux feux follets qu'on voit proche les cimetières, yeux rouverts, aux ventres bombés des buires italiennes, yeux de cristal et d'or, aux fenêtres qu'incendie l'aurore, yeux de feu, aux diamants parmi les diadèmes, aux constellations parmi la nuit bleue, aux phosphorescences des océans, n'avez-vous pas délicieusement vu la flamme d'Hypnose, vu passer la lucide folle des hallucinations ? N'avez-vous pas senti au fond de vous-même se déployer les ailes du rêve et fûtes-vous sourd au retentissement du cortège des guerriers, au roulement des chars antiques, aux cris de victoire, ne vîtes-vous point s'éloigner avec les lacioles funèbres le convoi des jeunes vierges défilantes et les vases d'Italie ne vous dirent-ils jamais les festins somptueux ? Ainsi les fenêtres empourprées expriment l'éternelle magnificence des aubes ! Ainsi les pierres éblouissantes sont à travers l'histoire le témoignage de la beauté des reines, les astres à travers l'immensité, le gage de la splendeur des cieux, ainsi les phosphorescences, à travers les horizons, le signe nocturne de la majesté des mers ! »

Remi, l'écoutant, s'enflérait peu à peu. Il concevait bien que ces paroles relevaient d'une sorte d'hypnoïsme, il s'efforçait de se raidir contre ce sentiment de névrose, mais, à part lui, il était bien obligé de convenir qu'une telle façon de ressentir devant la nature et l'art, devait être une source infinie de jouissances esthétiques. Il comprit l'extase d'art, et insensiblement, admirant la méthode, il s'y laissa prendre, ainsi qu'on devient morphinomane.

Comme l'ombre grandissait, ils rentrèrent aux galeries et causèrent. Lenore, plus calme, respirait une rose sauvée du massacre récent de son jardin. Remi examinait un vicil ivroire. Ce fut le point de départ d'un entretien tour à tour badin, noble, ému et savant qu'ils prolongèrent fort avant dans la nuit. « Une jeune fille, dit-elle, possédait cet ivroire, jadis. Elle était fille de roi et s'attristait de la vie des palais. Réfugiée dans les chambres hautes, elle suivait, par les vitrages plombés, les départs réguliers des jeunes guerriers. Un jour, il était parti, son œil, pour ne plus revenir. Alors les horizons pour elle n'eurent plus de charme, et abaissant les yeux vers le miroir douloureux, elle le contempla longtemp. Tout au long des escaliers en vis qui descendent aux salles d'armes, les cuirasses frémissaient des sonneries de trompettes, mais plus jamais la triste enfant ne les redescendait dans ses robes fleuries pour s'associer aux tables avec ses sœurs. Une année entière, dit la légende, elle resta inclinée sur le pâle joyau jusqu'à devenir pâle comme lui. Et quand elle fut blanche comme la cire, éburnée comme l'ivoire, il lui glissa des mains. On la retrouva, vers le soir, alors que revenait enfin l'œuf salé des trompettes joyeuses, un la retrouva, renversée dans ses cathédres, l'ivoire brisé sur la dalle à ses pieds. On y voit encore dans un angle la cassure. Remi ».

Tout en parlant, elle s'était rejetée en arrière et dans l'ombre du siège, son visage décoloré semblait, comme aux temps passés, renvoyer de la

pâleur à Fivoire fendu qui tremblait aux doigts du jeune prêtre. Il avait écouté dans le ravissement cet attristant récit, et, sans en chercher l'authenticité, en avait apprécié seulement la saveur désolante. Elle le vit, pour dissimuler son trouble, examinant au murs la reproduction de la *Piété* du divin Morales, et elle lui dit encore : « Remi, quand nous allumerons les lampes, vous estimeriez mieux cette œuvre d'amour et de foi. La nuit vous en dérober les beautés émouvantes. La Vierge y donne au Christ son dernier baiser. Dans ses bras amaigris par l'âge et la douleur, elle soulève encore la tête qui s'affaisse. Bouche contre bouche, ils sont sublimes dans ce paysage lugubre où se dressent les croix, ou grondent des orages sinistres. Les yeux de Marie ne peuvent plus verser de larmes, et les coins de sa bouche tombent par amour du martyr et pour lui ressembler encore. Car la levure qui proféra les vérités fondamentales est entr'ouverte; le dernier souffle y séjourna et elle se déforma sous ce poids divin. La Vierge s'apprête à l'ultime baiser que, mère, elle donnera à son fils, au premier hommage que, sainte femme, elle rendra à son Dieu! » Et sur le pauvre corps raidi, les plus du manteau s'interposaient entre les chairs sanglantes et les épines. « Remi avait déjà détaché le cadre sombre et fait quelques pas vers les dernières lueurs du jour qui s'obstinaient. Il put encore distinguer les douleurs peines effilées. Quand il se retourna, il vit à peine Lenore qui paraissait dormir.

Un rellet lui désignant une lampe, il l'alluma, l'apporta près d'elle et s'assit à côté de la fenêtre.

Le calme de la chambre, la paix de cette belle nuit, la paréte de cette lemme l'impressionnait profondément. Par description, il se taisait, déchiffrait au-dessus de lui les joyeux dictons des tapisseries. Et d'abord, soulignant deux paysans :

Tu-es-ung-gentil-mariollet
De-vouloir-tremper-en-mon-lact
Ton-pain-by-est-en-t'en-faire-souppé.

Plus loin, une femme tirant son bas, disait à un gamin tombe dans un fossé :

Gumbault-le-te-van-secourir
Ne-te-haste-pas-de-courier
Attends-moi, re-terre ma chousse.

Et, tout en haut, une fille de ferme troussant sa jupe et criant à un dénicheur d'oiseaux :

Obn-avant-tout-desnicier
Fais-dedans-mon-gon-cacher
Le-bel-voylet au bec rouge.

Puis il se leva, et fut vers une draperie qu'en passant il décarta. Au fond d'une alcôve, une femme se tenait debout, vêtue ainsi que Marie Stuart et semblant écouter, immobile, l'entretien de Lenore et Remi. D'abord, il recula, puis, dégageant la baie, sourit de sa méprise. L'apparition n'était qu'un portrait en plâ, dissimulé à et donnant à s'y méprendre l'illusion de la vérité. Lenore, qui l'avait suivi des yeux, s'amusa de sa frayeur et lui raconta que, devant ce portrait, un seigneur anglais à la cour de Louis XIII, était longtemps resté chapeau bas, attendait respectueusement une parole d'accueil. Ce dont toute la cour avait bien ri.

C'est ainsi que paisiblement, au hasard du souvenir, ils s'entretenirent très tard de riens et de choses profondes. Le badinage donna naissance à la méditation, l'anecdote gaie provoqua l'attristement réminiscent et leurs yeux furent plusieurs fois dans le même soir joyeux et pleins de larmes.

Il y eut des paroles terribles et d'aimables couplets. Ils rapprochèrent leurs fronts au-dessus de vieux livres, et d'un manuscrit de Montaigne, furent d'accord pour trouver une griserie particulière dans le parfum des très anciens volumes, et ils en firent l'expérience en lisant dans le *Songe de Poliphile* : « La gloire du monde est comme les bulles d'eau quand il pleut. » Et plus loin : « En l'autre côté, se monstroit une damoiselle semblant vierge à son visage, et matrone en sa majesté. Dessus son chef, elle portait une couronne d'espiç de bled, ses cheueux estoient pendus sur ses epaules et son accoustrement estoit tel que celui des nymphes. Elle tenoit en sa main dextre une corne d'abondance, pleine de bled meur; et en la gauche une racine dont procédoient tous espiç; à ses pieds estoit une gerbe de bled et au-dessous estoit écrit : FLAVÉ MESSIS, à la blonde moisson. » Et Remi, songeant à Lenore qui généreusement inclinait pour lui la corne d'abondance de sa grande âme, répéta en la regardant avec reconnaissance : FLAVÉ MESSIS.

L'heure avait fui cependant et le firmament dans l'encadrement des tentères se découpaient étouffamment étoilé. Avant de se séparer, ils voulurent encore une fois prendre la belle nature à témoin. La main dans la main, ils allèrent jusqu'à dominer les jardins. Lenore, d'une voix épuisée, redit sa prophétie : « L'etu, j'aimerais qu'il lût fin à l'exécés, doux et artiste » Il prononça : « Voici que je vous offre Feucharistique et irriel vieu d'idéalisme. » Et devant le spectacle grandiose de cette campagne assoupie, ils jurèrent de conserver une impérissable noblesse à leur amour, à leur langage, à leurs gestes mêmes. D'inambrables yeux ouverts au ciel furent autant de miroirs à leurs visages pâmes d'extase surhumaine; la symphonie murmurante de la nuit, la carresse de la brise aux feuillages, le chuchotement du fleuve aux arches, le palpitement incertain des ombres lointaines suspendirent leur harmonie et dans un soudain silence, le double cantique de leurs âmes ravies s'envola vers la haut, droit et gracieux comme, aux récits bibliques, monte la flamme des holocaustes bien accueillis du Dieu.

(A suivre)

GEORGES COCHET.



NOUVELLES ARTISTIQUES

Le Musée du Luxembourg a reçu en dons une série d'œuvres fort considérables.

On sait que le peintre Gaillebotte lui a laissé une collection de tableaux modernes de grande valeur. Les héritiers de cet artiste, qui ont déjà fait donation au Musée du tableau les *Raboteurs de parquet*, très admiré récemment à l'Exposition de l'œuvre de Gaillebotte, dans la galerie Durand-Ruel, viennent d'ajouter à ce don un remarquable paysage parisien du même peintre, *Vue de toits, effet de neige*, qui a figuré à la même exposition.

Un don non moins généreux de M. Hasard comprend quatre toiles d'Adolphe-Alexis Gals, un peintre parisien longtemps méconnu, que Corot et Diaz tenaient en grande estime, et dont les œuvres sont aujourd'hui très recherchées. Ces tableaux sont : un paysage, *Soleil couchant*, un intérieur, *Femmes filant de l'étoffe*; la *Femme au coffret* et une nature morte.

Trois excellentes acquisitions ont été faites encore par le Musée : ce sont : une toile de Mme Berthe Morizot, *Jeune femme au bal*, provenant de la vente Duret; un charmant dessin à la plume de M. de Bellet, et le fameux plat fondu et ciselé de Jean Garnier, représentant la Francesca de l'antique, entourée d'un cercle de damnés. C'est une œuvre qui date de 1835 et qui est célèbre dans tous les ateliers.

Tout cela, ainsi que les acquisitions du Salon, parmi lesquelles figure le *Chevalier aux fleurs*, de Roghegrosse, sera mis en place vers le mois de novembre, date ordinaire des remaniements du Musée.

Le monument de Charlet. — Comme Raffet, Charlet aura sa statue.

La Société des Parisiens de Paris et la Société des artistes lithographes français qui, l'an dernier, avaient organisé une exposition des œuvres du célèbre dessinateur militaire, ouvrent une souscription pour lui élever un monument.

L'Etat vient de faire l'acquisition du *Masque en bois*, du statuaire Bloch, œuvre qui avait été très remarquée au Salon des Champs-Élysées. On sait que le jeune artiste franc-comtois est le rénovateur d'une forme d'art chère à nos vieux imagiers du moyen âge, la sculpture sur bois.

Le Directeur-général : LÉON CASIAGNEZ.

Paris. — Impimerie spéciale de *L'Œuvre d'Art*.
E. MORAUX et C^{ie}, rue de la Victoire.

L'OEUVRE D'ART

REVUE BI-MENSUELLE ILLUSTRÉE

ABONNEMENTS

| | | |
|--|---------------------|-----------|
| PARIS ET Départements | UN AN. | 24 francs |
| | SIX MOIS. | 12 — |
| | TROIS MOIS. | 6 fr. 50 |
| ÉTRANGER | | |
| Union Postale : Un An, 50 fr. Six Mois, 15 fr. Trois Mois, 8 fr. | | |

DEUXIÈME ANNÉE — N° 32

Le Numéro : 1 franc.

5 Août 1894

DIRECTION ET ADMINISTRATION

26, rue Feytaud, Paris.

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres ou mandat-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond pas des manuscrits et des dessins envoyés.

MEISSONIER

M. Larroumet vient de publier sous la forme commode et définitive d'un volume diverses études qu'il avait dispersées dans des recueils périodiques. L'exemple est à suivre. Les revues, les journaux pullulent. On en lit beaucoup, mais personne ne peut se flatter de les lire tous. Or, nous avons chacun nos auteurs. Tel poète, tel prosateur a son public. L'écrivain qui rassemble de temps à autre les feuilles volantes tombées de sa plume et les place, réunies, sous l'œil de son lecteur fait preuve d'adresse et de courtoisie. M. Larroumet n'a pas négligé d'agir ainsi. Je l'en féliciterais s'il pouvait être sensible à mon éloge. Ses lecteurs, sans fatigue, sans recherche, trouveront dans les *Nouvelles Études de littérature et d'art* de fins jugements, de hautes critiques, des impressions personnelles, des portraits brossés d'une main légère et déliée¹. Les uns sont vus de face, d'autres se présentent de profil. Tous ont leur attrait. Meissonier est vu de face.

C'est à propos des expositions récentes de l'œuvre de Meissonier que M. Larroumet s'est occupé de ce maître tour à tour exalté à l'excès et discuté sans impartialité. Vous le pensez bien, une exposition ne peut être qu'un prétexte à l'étude du critique. Le journal vit d'actualité, et, bon gré mal gré, l'écrivain doit se plier, ne fût-ce qu'en apparence, aux nécessités du journal. On ne reçoit accueil dans les cabinets de rédaction qu'autant qu'on a pris soin de fixer sur son manuscrit une étiquette de circonstance. Mais il va de soi que là s'arrêtent les concessions du critique. Son exorde achevé — et l'exorde n'est souvent qu'un titre — le critique s'appartient et use de sa liberté.

Ainsi a voulu faire M. Larroumet qui,

sans entrer dans le détail de la vie de Meissonier, sans nous nommer ses maîtres, sans dire le lieu de sa naissance ou la date de sa mort, observe l'œuvre du peintre sous toutes ses faces, à toutes les époques, le défend ou le juge avec une ampleur de vues à laquelle il sied de rendre hommage. Technique? M. Larroumet se garde bien de l'être, et il a raison. Des anecdotes, des souvenirs personnels émaillent son récit et en augmentent la saveur. Il n'y a pas jusqu'aux souvenirs de M. de Chennevières sur Meissonier que M. Larroumet ne s'empresse d'évoquer. Ce détail m'a frappé. M. de Chennevières a précédé M. Larroumet à la Direction des Beaux-Arts, et, non content de rappeler les actes de son prédécesseur, M. Larroumet les approuve. A la bonne heure! J'ai toujours pris plaisir à entendre un homme en haute situation faire l'éloge de ses devanciers. C'est chose plus rare qu'on ne le suppose.

Rappellerai-je ici la lettre « personnelle » que Meissonier adressa le 8 septembre 1889 à M. Larroumet au sujet du *Triomphe de la France*, composition projetée par le maître pour la décoration du Panthéon? A quoi bon, vous l'avez déjà lue dans le volume où je l'ai trouvée moi-même. Cette lettre est un document que les historiens futurs de Meissonier ne négligeront pas de citer.

Rappellerai-je la belle parole de M. Alexandre Dumas sur le peintre de 1814 : « Je l'ai beaucoup aimé parce que je l'ai bien connu? » Je ne m'interdis pas cette citation. Elle honore les deux amis. Et, de plus, en y changeant un mot, je puis me l'appliquer : « Je n'ai pas connu Meissonier, mais je l'ai beaucoup admiré. » C'est pourquoi je voudrais après tant d'autres, après MM. Alexandre Dumas, de Chennevières, Larroumet, ajouter aux souvenirs déjà mis en lumière quelques souvenirs ou-

bliés. Je ne m'occuperai pas de l'œuvre mais de l'homme. Je ne grouperai pas ici des anecdotes susceptibles d'être mises en doute, c'est Meissonier lui-même qui parlera.

Le peintre de la *Bataille de Solferino* a beaucoup écrit. Le *Journal* de sa vie existe, et sa publication que je crois prochaine sera d'un grand intérêt. Mais on n'y trouvera pas les lettres curieuses, humoristiques qu'il adressait à ses amis. Il m'a été permis de ressaisir un certain nombre de pages écrites par Meissonier. J'épargne à ceux qui me liront le soin de rechercher eux-mêmes ces précieux documents.

La première en date des lettres qui me soient connues est de mai 1837. Elle est adressée à l'éditeur Curmer. Il y est question des dessins que Curmer avait demandés à l'artiste pour l'illustration de *Paul et Virginie* et de la *Chaumière indienne*. Au style enjoué de l'épître s'ajoutent d'amusants croquis. Meissonier s'est représenté s'ébattant sur la Seine avec quelques canotiers de ses amis, mais comprenant aussitôt que cette scène va terrifier l'éditeur, anxieux de ne pas voir paraître à point voulu ses publications, le peintre dessine aussitôt un bonhomme penché sur une table que domine une forte lampe, et il écrit sous son croquis : « Meissonier travaillant la nuit! » Curmer n'apprécia, dit-on, que le second croquis.

Onze ans plus tard, Meissonier brigua le mandat de député. La minute autographe de sa circulaire contresignée par Chevallon, Terrien, Degoussée, Recurt est ainsi conçue : « Ernest Meissonier se porte candidat dans le département de Seine-et-Oise. Comme artiste, on connaît son talent, que ses confrères viennent de consacrer en nommant Meissonier, à l'unanimité, membre du jury de l'Exposition. Comme citoyen il a fait aussi ses preuves. En 1845, il repoussait énergiquement les instances personnelles

1. Hachette, 1 vol. in-12, 1894.

de Guizot qui lui demandait le dessin de la médaille commémorative de son voyage à Gand. Le 24 février, il était sur les barricades, le fusil à la main. Père de famille, il a toujours vécu de son travail et gagné sa vie à la pointe de son pinceau. Lamartine le recommanda et voici sa profession de foi. »

Plus curieuse encore est une pièce du même temps, signée par Meissonier et une douzaine d'artistes demandant que les ouvriers mouleurs sans ouvrage soient distraits des Ateliers nationaux et occupés par le Gouvernement à constituer un Musée des moulages. L'idée n'est pas moins généreuse que pratique.

« Le Musée national, écrivait les signataires de la pièce que nous rappelons, possède une galerie d'antiques extrêmement riche en originaux et en moulages, mais l'antiquité n'a pas seule produit des chefs-d'œuvre. La France, plus qu'aucun autre pays, est couverte de monuments de sculpture de la plus grande beauté, justement admirés de tous. Ces monuments, par leur position, par leur éloignement des grands centres d'études, ne peuvent être dessinés facilement. Nous venons donc ici, dans l'intérêt de l'art et des artistes, dans l'intérêt des ouvriers mouleurs, demander l'organisation d'un atelier national de moulage dans le but de former une collection de sculptures nationales, disposée pour l'étude et les recherches. »

Il ne nous déplaît pas de trouver Meissonier parmi les promoteurs du Musée du Trocadéro qui ne fut ouvert, hélas ! que trente ans plus tard !

La conscience, la sincérité de l'artiste ont été maintes fois proclamés. Écoutons Meissonier raconter lui-même, en 1858, son impuissance à se séparer de ses ouvrages avant qu'ils soient absolument achevés.

« Les tableaux, écrit-il, ont ce malheur qu'on sait bien quand on les commence, mais pas du tout quand on les finira. On croit être bien sûr qu'il faudra tant de temps, et l'on se trompe toujours, et quant à moi je suis sur ce point incorrigible, malgré la bonne foi de ma promesse, malgré que je sois le plus assidu travailleur possible, je suis toujours en défaut. »

L'homme était petit et d'allure hauteine. Cette façon d'être l'a fait taxer d'orgueil. Plaçons sous les yeux de ses destructeurs ces lignes où Meissonier s'excuse d'avoir fait un mauvais portrait de Napoléon III. La lettre, écrite de Poissy, est du 23 mars 1864.

« C'est bien cruel pour moi, après tant d'années de travail et d'efforts, au moment où je croyais pouvoir compter sur ce que j'ai appris, d'avouer que je ne suis trouvé impuissant de réussir, aussi bien que je l'aurais voulu, la première chose que m'a demandée Sa Majesté. »

On ne saurait mettre plus de franchise et de modestie dans l'aveu d'un échec. Ces lignes ne sont pas du Meissonier cassant et intraitable que certains de ses confrères disent avoir été le peintre de 1807 et de 1814. Ceux-là l'ont mal connu. J'en prends à témoin M. Detaille, son élève, qui a gardé de lui un souvenir presque filial, M. Larroumet, son critique le plus récent, M. Alexandre Dumas, son ami, dont le mot doit rester : « Je l'ai beaucoup aimé parce que je l'ai bien connu. »

HENRY JOUIN.



AU LABORATOIRE DE BANYULS-SUR-MER

Banyuls. La mer entre deux petits promontoires arrondit, telle une cuvette d'un bleu intense, la courbe, toute au vif soleil miroitante de la frange argentée des vagues et du pailillon micadé des galets, d'une calenque. A sec, haïées sur la pente caillouteuse, retenues par un grelin à des piquets, les barques de pêche s'alignent sur le bord, selon l'antique mode des Phéniciens et des Grecs, colonisateurs des rivages méditerranéens. Un croquis de *l'Iliade* resté ressemblant et éternellement vrai en son exactitude lumineuse et poétique. Blotti dans le creux du vallon, comme en un nid de chaleur, en une étuve estivale, le village, face au large, pour bien respirer et pour bien voir, autour de l'ansc minuscule groupe l'incohérence pittoresque de ses maisons rustiques. Le long d'une riviérette, des jardins d'une luxuriante végétation, irrigués selon la tradition des Mures par des *norias*, professionnent la splendeur des fleurs, le trésor des fruits les plus admirables. En haut, très au loin, sur les croupes fortunées des cotéaux, ondule la verdure des riches vignobles qui gonflés par les suc d'un sol généreux, mûris dans la fournaise d'une atmosphère embrasée, prodigient ces vins exquis autant qu'ils sont toniques et ardents, ces *rancios*, topaze en fusion, électuaire des tempéraments débilités, orgueil des celliers, joie des repas

d'amis, verve de l'esprit soudainement ensoleillé, désir de jeunesse et de force, qui font la richesse et l'universelle réputation de ce pays privilégié. Plus haut la végétation, sur les flancs, laborieusement conquis par la culture, des massifs rocheux et des escaladements des sommets, de garrigues en garrigues, festonne encore, coupée de grenadiers, de figuiers, de cactus et d'aléas, jusqu'aux vagues pogées aromatiques où tinte la clochette des chèvres, où le vent éparpille des parfums de lavande et de genêts, et sonne d'étranges chansons à travers les pins et les chênes-liège. Encore plus haut enfin, les cimes des suprêmes altitudes pyrénéennes découpent en l'apothéose de l'éblouissante irradiation solaire leurs dentelures azurées que domine, en un isolement majestueux, monarque sauvage sous les coruscances de son manteau glaciaire, le Canigou.

A l'extrémité même de la pointe qui borne la vue et fait au petit port un excellent abri naturel, sur la gauche, devers Carrière et les côtes espagnoles, emplacement conquis sur le rocher, les soubassements de sa terrasse baignés par le flot salin, s'élève un bâtiment d'aspect modeste. Apparence de très simple habitation bourgeoise, avec son toit de tuiles rouges, ses volets d'un vert pâle, languissant et comme aménié. Quelques touffes de fleurs à l'entrée. Une jetée minuscule coupant l'eau toujours tranquille en deux bassins liliputiens, comme pour une flotte de myrmidons, allonge son palier cimenté à une dizaine de mètres, dans le calme marin, devant la construction. Deux naines embarcations, toutefois suffisantes pour les scientifiques explorations et pour tous les travaux — combien multiples pourtant et incessants ! — un joli voilier et un yacht à vapeur solide à la lame, beau marcheur, parfait de qualités nautiques et complet d'aménagement — le *Roland*, non princier, souvenir d'une générosité plus princière encore ! — se balancent mollement au ronronnement câlin et bercure de l'ondulation enjouée. Derrière la maison, par le dégorçoir d'une haute conduite de toile, l'échappement de la vapeur rythme le hâlement de son effort puissant et régulier. Une sonorité harmonique et isochrone de rouages en action décèle le travail de mécanismes associant la diversité de leurs énergies pour la grandeur d'un résultat commun.

C'est ici le Laboratoire de Banyuls, station sorbonnienne d'hiver comme Roscoff est la station d'été des fervents des hautes études; l'une et l'autre créées et dirigées avec le zèle, avec l'autorité, avec le dévouement désintéressés les plus rares par l'une des illustrations de cet Institut qui est un foyer de savoir, de talent et de gloires, maître éminent et sympathique entre tous, par M. Lacaze-Duthiers.

Mouster scientifique où, dans l'isolement profond que suffisent à leur créer, loin de tout tumulte humain et de toute importunité des vulgaires scurrilités, les quelques centaines de pas qui les séparent du bourg, en l'auguste silence dont le calme suggestif est, plus que traversé, accru par la sourdine des rumeurs errantes dont le mistral fait retentir l'espace et par la dominante des clameurs de la houle, des hommes dans la vigueur de leur virilité, des jeunes gens dans la plénitude de leurs printanières fervences, se viennent confiner comme en un très humble et microscopique couvent du Mont-Athos, pour y consacrer leur véhémence, leurs transports et leur belle passion au culte de la déesse entre toutes

sévères, aux voluptés austères de la scrutation ed l'Infini, à la poursuite de la fuyeuse et multi-forme Vérité. Tous les ans, une équipe studieuse de licenciés accourt, colonie *selected*, état-major d'apprentis destinés à être les maîtres et les lumières de demain, doctes déjà mais avides de se perfectionner sous la méthodique impulsion du Docte reconnu, compléter et parachever ses études en cet établissement si médiocre d'installation, si grand d'Idée, si riche de trésors et d'observations accumulés déjà pour le grand Œuvre de la Biologie universelle, si fécond d'épanouissement universitaire! Cette phalange, éprise d'enseignements inédits sur place, recherche, observe, apprend à innover, profitant non seulement des collections infatigablement augmentées, mais aussi et surtout des procédés d'analyse et d'investigation; travaillant sous l'œil et d'après les conseils des guides les plus sûrs; s'entraînant aux méthodes, se familiarisant avec les difficultés de la dissection, avec les finesses du microscope; préparant la thèse de doctorat; et, tout enivrés des joies de la Science, enivrés par les brises du large et par les arômes de la montagne, charmés parfois par l'ébauche d'un roman à la Théocrite entre une considération sur les *échinodermes* ou sur les *zoanthaires* et une farandole menée — oh! digue, digue, don! — par le fifre et le tambourin roussillonnais sous les grands platanes de la promenade, ils vivent là les heures peut-être les plus enchanteresses de leur existence. En permanence, des professeurs réputés déjà, faisant abnégation de l'autorité acquise, viennent en ce Laboratoire puiser des documents précieux, instituer ou poursuivre des recherches nouvelles, créer des collections, grouper des spécimens, et sur ces observations pour lesquelles ils ne trouveraient nulle part un milieu plus qu'ici propice et préparé, édifier parfois le monument d'une doctrine révélatrice. Tel, M. Topsent déterminait naguère à Banyuls la classification des Éponges et dota le docte établissement d'une collection de spongiaires rarissime, peut-être unique et dont, à juste titre, le Laboratoire se montre fier; tels, actuellement, M. Boutan a innové un ingénieux dispositif grâce auquel il prend, par des profondeurs de dix mètres et plus, de remarquables et instructives photographies sous-marines, et M. le professeur de Faculté Pruvost poursuit l'étude topographique des fonds, tout le long de la côte, et en dresse pour ainsi dire la carte cadastrale.

Il serait long d'énumérer tous les inappréciables services qu'à la haute synthèse et à la Philosophie scientifiques, à la recherche cosmogonique, à la biologie, aussi bien, — par les curieuses déductions qui découlent de la constatation des phénomènes et de la certitude de leurs lois, et par l'ingénieuse application des théories qui en sont le corollaire, — qu'à l'exploitation industrielle et au Progrès économique ont rendu et rendent incessamment les patientes et minutieuses recherches du Laboratoire de Banyuls. Son directeur, M. Lacaze-Duthiers, n'institua-t-il pas naguère les procédés pour la reproduction des éponges, sur nos côtes africaines? Grâce à lui et à ses collaborateurs, les richesses des fonds corallifères de nos eaux ne sont-elles pas exactement déterminées, ainsi que leur régime, et, désormais renouvelées ne deviendront-elles pas inépuisables? Ces bassins dont je vous parlais tout à l'heure, devant lesquels se berce aux sys-

toles de la lame le yacht à vapeur, don généreux du prince Roland Bonaparte, ne sont-ils pas occupés constamment par des essais de parcage et d'élevage des huitres et des différentes espèces de mollusques comestibles?

A ce titre seul l'institution du Laboratoire devrait être considérée comme d'une utilité nationale particulièrement digne d'encouragement; elle mériterait d'être honorée par l'admiration et par la reconnaissance d'un puissant pays comme le nôtre. Jalouse de ses gloires intellectuelles et de l'apanage que lui envient les autres nations, d'être l'initiatrice des grandes découvertes, la semeuse de notions et d'Idées, l'illuminatrice et l'institutrice de l'Humanité, la France se devrait à elle-même de prodiguer à un pareil établissement le budget le plus large. Il convient d'être généreux avec ses savants, quand surtout les savants sont si généreusement envers la Patrie prodigues de travaux, prodigues de services, prodigues de gloire! Il n'en est malheureusement pas ainsi. Pauvres, ridiculement pauvres sont les ressources du Laboratoire. Misérables sont les subventions officiellement accordées; dérisoire est la condition dans laquelle travaillent les savants qui vont se dévouer là-bas au Grand Œuvre; quasi sordide est l'installation du Directeur. Et si c'est l'honneur de cette aristocratie intellectuelle de tout sacrifier sans se plaindre, pour ne s'exclusivement préoccuper que des supérieures spéculations qu'elle poursuit, ce serait l'acte de la plus sûre équité et le droit acquis à la gratitude et aux applaudissements du monde savant pour un Ministre jeune, plein de nobles intentions et de généreux enthousiasme, que d'affirmer son libéralisme, son indépendance et l'altitude de ses vues, en restituant à l'établissement de Banyuls une petite partie de ce que d'autres ont en trop et dont le superflu ne serait là-bas qu'une fraction du nécessaire!

O. JUSTICE.

(La fin au prochain numéro.)



NOS GRAVURES

Les Porteurs de mauvaises nouvelles. (LECONTE DU NOUY). (Musée du Luxembourg.) — Les puissants étaient cruels jadis. Merodack crevait les yeux aux serviteurs infidèles, Néron occupait ses loisirs à chercher avec Locuste les poisons les plus sûrs; la reine carthaginoise, que nous montre aujourd'hui M. Leconte du Nouy, punit de mort les courriers qui apportent les mauvaises nouvelles. Reine? ou plutôt jeune fils des Hamilcars superbes, déjà roi, déjà dominateur, posses-

seur de cette ville qui s'étend à ses pieds, grande comme le témoignage de sa grandeur, sévère dans ses lignes rigides comme l'âme dominante de cet enfant-tyran. Ce visage reflète cette ville et tout deux ont leur beauté parallèle. Le visage du César redit l'énergie farouche des tout-puissants antiques et la ville est l'image de ces cités où retentissaient les chars de guerre, aux temps légendaires, alors que les armées traînaient derrière elles des armes de vaincus et que les corbeaux dessinaient des nuages noirs au-dessus des multitudes en marche. Aujourd'hui, jusque sur la colline qui enserre la ville comme une bague verte et fleurie, le ciel est noir encore, noir des défaites successives et des déroutes éventuelles. Les portiques des temples sont, au pied du César, sonores lugubrement des pas des prêtres en prières et les fumées des immolations se rabattent, néfastes, sur les foyers maudits.

Et questionnant le Destin comme qui parlerait à un Égal, sondant de l'œil les lointains par où doit revenir l'armée dispersée, sous l'ombre lourde du velum, parmi les insignes Divins qui restent inflexibles à la volonté du vaincu, le jeune Sâr écoute, dans l'impassibilité de sa rêverie obstinée, que râlent les messagers noirs venus, d'au delà les monts, apporter les mauvaises nouvelles.

Et son glaive est rouge de sang, attendant le prochain envoyé.

Le Pardon. Groupe plâtre. (Salon des Champs-Élysées.) — Il est revenu après la fuite et son regard qui fut dur et haïeux jadis est sans doute voilé des larmes du repentir aujourd'hui que nous le voyons à genoux devant le Rêve qui pardonne.

Il a abandonné son lourd bâton de route et ses mains qui saignaient, et ses pieds qui saignaient, et son cœur qui saignait se sont remis enfin aux mains du vieil aïeul.

Son corps est dénudé des moindres peaux de bêtes. Il a marché longtemps vers ce baiser de paix et son corps qui tremblait sous les coups des tempêtes se confie aujourd'hui au bras qui l'attendait.

La père a pardonné les fautes du passé, son âme est accueillante et son étreinte, absout le souvenir d'antan doucement effacé. En un futur d'amour tendrement se résoud.

Admirable groupe où les attitudes sont de la plus émouvante vérité; en ce beau vieillard qui n'a eu, nous le sentons bien, qu'un léger effort à faire pour se courber un peu plus vers le front du fils coupable qui demande agenouillé le pardon des fautes d'autrefois.

E. CASTRES. Envahissement d'un couvent par le général Lecourbe. (Bataille de Zurich, 1799.) (Salon des Champs-Élysées.) — Nous voici en présence d'un épisode d'histoire très heureusement traduit par M. Castres. Il nous faut bien renouveler que, par principe, la peinture d'histoire nous est quelque peu antipathique. Un récent article d'un de nos amis a établi la part d'intérêt que nous pouvons prendre à ce genre de peinture. Nous n'y reviendrons point, ceci n'étant pas dans nos attributions, mais nous nous appliquerons seulement à dégager de la très méritoire œuvre que nous publions tout ce qui nous paraît appréciable en tant que composition.

Le motif est fort aimablement choisi. Il y a là — et il faut en louer l'artiste — en dehors d'un

réel mouvement obtenu par ce groupement pittoresque d'uniformes et de costumes pieux, il y a là, dans le détail même de l'œuvre, ample matière à éloges. Le geste de chaque figure est très naturel et saisi avec un grand tact. Nous n'admirerons entre tous que celui de la religieuse du premier plan. Le fragment d'architecture est par lui-même curieux.

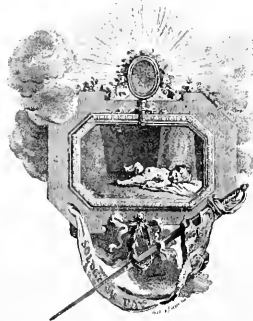
Ces arcades, très élégantes, abritées d'un avant, cette fresque qui apparaît au-dessus du fronton coupé, ce fer forgé dont se clôt originalement la fenêtre, le centre surbaissé de la porte couronné de pittoresques tuiles, sont bien pour prêter à ce tableau du charme et de l'élégance.

Il ne faut pas oublier que la pose du cheval est à elle seule une intéressante étude et que la grande transparence du fond de paysage se répand suffisamment dans cette cour de cloître où nous a conduit M. CASTRES.

Que pour toutes ces qualités, il accueille donc nos sincères éloges.

•••
 DIDIER-POUGET. *Les Ajones. Matinée dans la vallée de la Nivelles.* (Salon des Champs-Élysées.) — D'entre toutes les descriptions, celle que j'affectionne est, je le crois bien, celle des sites calmes comme celui-là, où les émotions sont douces et parfumées comme doit l'être cette rive de fleuve endormi, parc de sa colletterie d'ajones. Que dire ? Rien autre qu'on aimerait bien pouvoir dire de ce village qu'on distingue à gauche : « C'est la mon pays natal ! quand j'étais tout enfant, j'ai grimpé au milieu de ces branches que vous voyez au bord du chemin, et j'en ai fait faire les oiseaux. Ces rives si calmes ne me sont pas inconnues. Mon bateau y a glissé souvent, quand c'était la première étoile, et je ne sais pas ce qu'il y a après l'horizon. J'aime mon petit chemin entre les Ajones, à deux pas d'ici mon toit fume, et la cloche de tout la-bas, il ne se passe pas de jours sans que je ne l'entende. Merci donc à M. Didier-Pougé de nous avoir fait regretter le petit coin de terre que nous oublions trop, nous autres voyageurs de la vie, à la recherche de bonheurs irréels que nous aurions cueillis en bouquets avec les ajones si nous étions restés dans la paisible vallée qu'il nous révèle.

M. R.



LA QUINZAINE

Cette fois, j'avoue que je suis coupable. Passe encore pour les quinzaines précédentes où j'avais l'excuse de la nullité des épisodes artistiques, mais on ne saurait m'absoudre cette fois. En deux mots voici le fait. Le temps des vacances est venu, je suis très loin de Paris, en un petit pays où les journaux n'arrivent pas et si éloigné de toute civilisation que les gens croisés dans la rue s'arrêtent et se regardent stupéfaits sitôt que vous vous avisez de sortir avec une paire de livres. Aussi mon rôle est bien délicat. J'ai endossé la responsabilité de faire connaître les événements d'art à mes lecteurs et voici que, faute de renseignements, je suis obligé d'écrire ma quinzaine avec rien, pas même des suppositions, en paresseux qui depuis deux semaines passe ses jours à voir se balancer les ormes et les saules au-dessus des rivières et à suivre des yeux le vol des canards sauvages jusqu'au delà des plaines.

Certes ma quinzaine, à moi, ne manque pas d'éléments d'art. Vous dire ce que j'ai vu de belles choses dans la campagne, ce que les soirs et les matins ont ouvert pour moi de coffrets débordants de richesses, ce que les fontaines m'ont chanté, ce que l'écho au fond des bois m'a raconté, vous dire tout cela serait encore bien une façon de rédiger une quinzaine. Évidemment, l'art n'y serait représenté que par des souvenirs d'art naturel, de reminiscences joyeuses de cet art qui fait que les sources sont belles à voir sortir de terre, que les branches ont des formes gracieuses sous le poids des fruits, que les chaumières sont pittoresques au milieu des champs et que les *Angelus* tintés le soir dans les villages qu'on traverse sont musique douce et reposante, qu'enfin, les chairs bruniées des hommes, les visages rouges des femmes, les éclats de rire des en-

fants, les insignifiances qui surviennent, un soc de charrue au grand soleil, le portail d'une église, un mendiant ou un petit pont garni de lierres sont, à un point de vue spécial, des manifestations d'art naturel auxquelles il est parfois bon et rassérénant de fixer sa réflexion. Mais tout ce récit serait bien peu à votre convenance, car vous avez, comme moi, d'égaux impressions dans vos villégiatures, et vous auriez cent fois raison de boudier le sot chroniqueur qui se figure que vous avez besoin de lui pour comprendre l'élégance d'un peuplier ou la robustesse d'une paysanne.

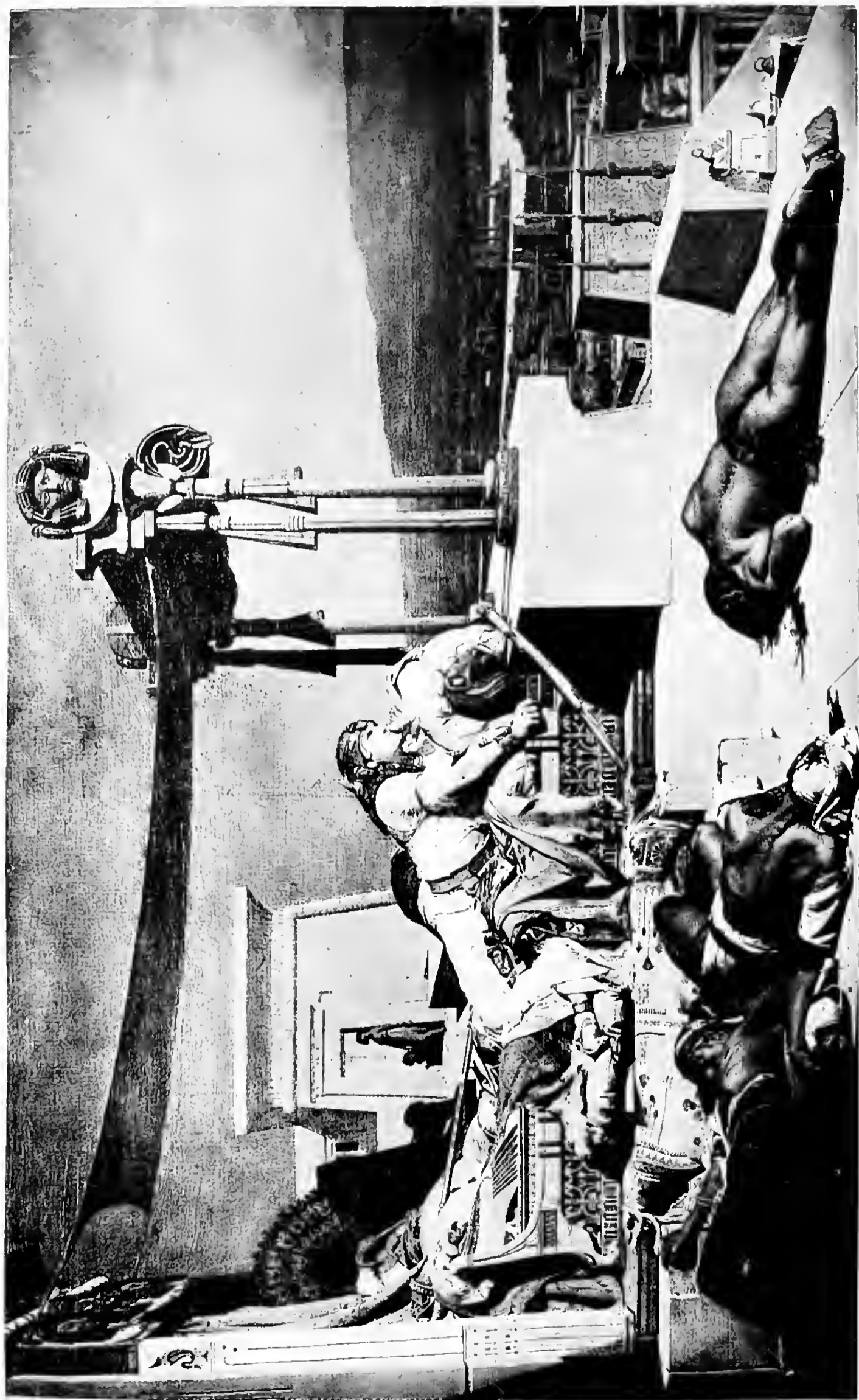
Aussi n'insisterai-je pas dans cette voie et me contenterai-je de supplier pour une fois qu'on me pardonne, parce que la nature m'a pris dans ses bras, m'a bercé comme un petit enfant souffrant de la vie des villes, et m'a fait tant de bonnes caresses, m'a baissé tant de fois au front, que je me suis endormi sur son sein, rêvant à ses magnificences et oubliant, du même fait, l'*Œuvre d'art* et mes engagements.

Donc, si vous le voulez bien, nous inventerons une quinzaine — hélas fictive ! — où tous les événements d'art, que nous souhaiiterions ensemble si nous étions réunis, seront scrupuleusement notés. Ce sera un tissu de faussetés, mais nous serons un instant si heureux de croire nos espoirs réalisés que, sans scrupule ni honte, je commence à mentir, avec votre permission.

•••
 Savez-vous que le Palais de l'Industrie va être démolé ? Le Conseil municipal de Paris vient d'en prendre la décision. Outre que le monument tenait une place énorme, le Conseil avait, ces temps derniers, reçu tant de lettres où le portique d'entrée était critiqué, qu'il s'est enfin décidé de donner l'ordre de la démolition. Dans quelques jours, les premiers coups de pioche.

•••
 Une autre démolition, c'est la Tour Eiffel ! Elle en a pour huit jours. Une protestation énergique contre l'obstination de ce clochard ridicule circulait l'autre semaine à Paris. La chose a été prise au sérieux en haut lieu et la disparition de la tour est imminente.

•••
 Il y a eu, récemment, un pèlerinage au Panthéon qui revêtait un caractère particulièrement significatif. On a pu



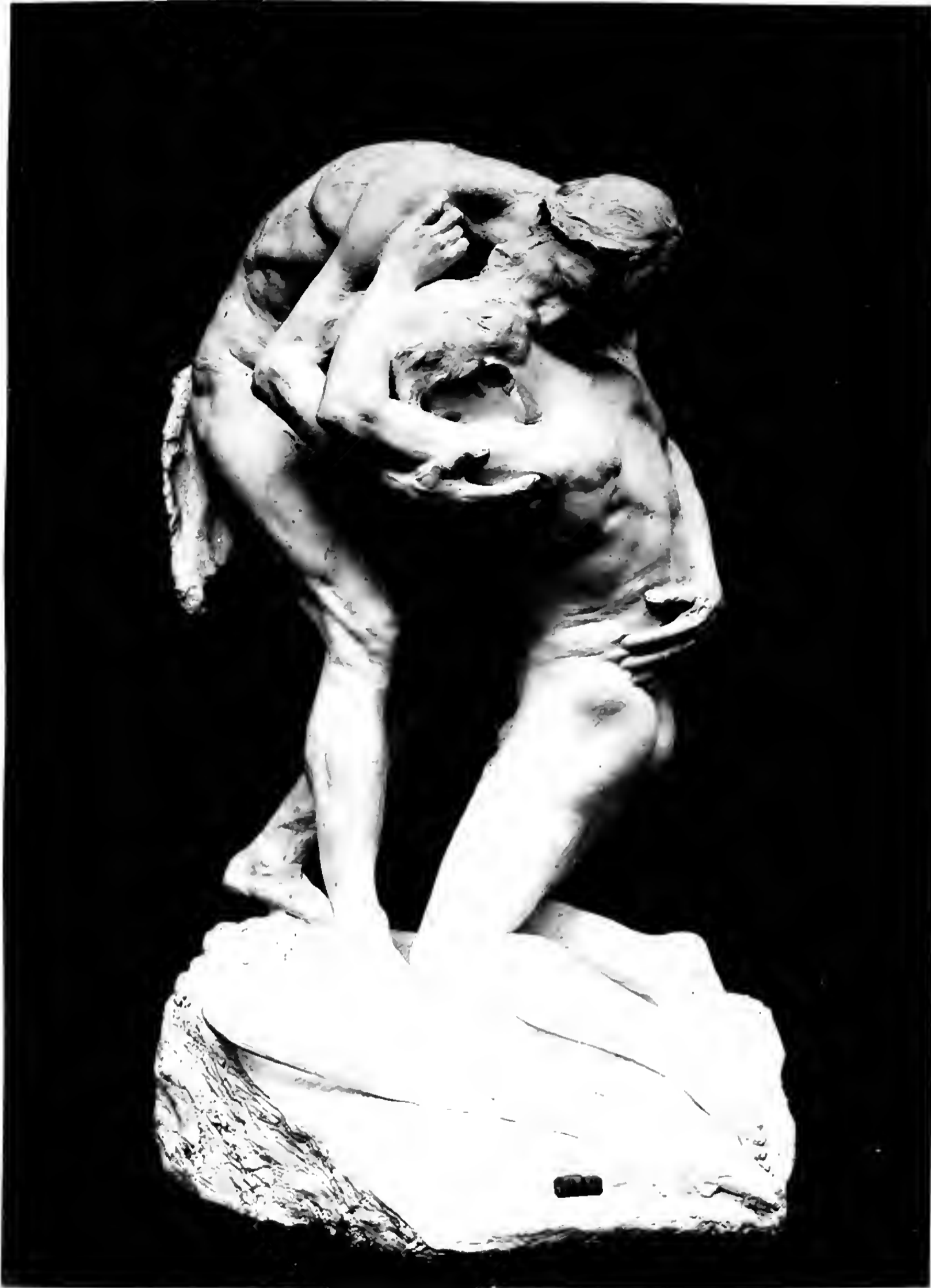
Hélios DESJARDI, Paris.

LES PORTEURS DE MAUVAISES NOUVELLES (LECOMTE DU NOUY)

Musée du Luxembourg

L'Œuvre d'Art, 26, rue Feytaud.

FORBES LIBRARY,
NORTHAMPTON, MA



Helo Destac, Paris

LE PARDON (E.-H. DUBOIS)

Salon des Champs Élysées

L'Œuvre d'Art, 26, rue Feytaud.

FORBES LIBRARY,
NORTHAMPTON, MASS.



Hellé DENIAU, Paris

LES AJONCS, matinée dans la vallée de la Nivelle (DIDIER-POUGET)

Salon des Champs Élysées

L'Œuvre d'Art, 26, rue Feytaud.

FORBES LIBRARY,
NORTHAMPTON, MASS.



H. DESTAU, Paris.

ENVAHISSEMENT D'UN COUVENT PAR LE GÉNÉRAL LECOURBE

Bataille de Zurich 1799 (E. CASTRES)

FORBES LIBRARY,
NORTHAMPTON, MASS.

voir, remontant la rue Soufflot, en rangs pressés, toute une foule de convertis au grand art de Puvis de Chavannes, reniant à haute voix leurs anciennes erreurs et allant visiter les fresques de l'édifice. La cérémonie de leur initiation aux merveilles a duré près d'une heure, après quoi ils se sont rendus en bon ordre à la Sorbonne, poursuivant ainsi leurs études de l'art du grand artiste.

Une heureuse nouvelle pour les passionnés de Delacroix.

On sait qu'il y a à la Chambre, au Salon de la Paix, quelques Delacroix qu'il est impossible de voir ! Un souvenir encore récent en témoigne. Le Sâr Péladan, dans la préface d'un de ses livres, remercie Maurice Barrès de lui avoir facilité l'accès de ces œuvres qui n'est pas donné à tout le monde de contempler. On voit qu'il fallait sans doute force formalités. Désormais, les Delacroix sont visibles à toute heure du jour, et n'importe qui peut se présenter à la Chambre et demander à être conduit devant les toiles du maître.

Je disais bien que c'est une heureuse nouvelle pour les passionnés de Delacroix.

J'oubliais tout à l'heure, dans les démolitions, celles des statues qui personifient, sur la place de la Concorde, les grandes villes de France. Non pas qu'on songe à les supprimer entièrement, mais on a réfléchi que le motif architectural en est par trop banal et que ces femmes assises sur des tonneaux, sur des câbles, sur des ancrs ou des roues, crénelées tout autour du front et graves comme des matrones sur le retour, étaient peu faites pour donner une idée satisfaisante de Lyon, de Bordeaux, de Marseille, de Nantes, etc. On va, sous peu, confier à huit de nos artistes la mission d'étudier une figure de ville, figures qui seront disposées sur la place de la Concorde au lieu et place des horreurs actuelles.

L'événement théâtral de la quinzaine est colossal.

Un grand journal qui possède un gros critique avait organisé une soirée où devaient être représentés devant les abonnés réunis en concile : *l'Ennemi du Peuple* et *Rosmersholm*, d'Ibsen. On a pu voir à la sortie le gros critique faire un discours aux abonnés pour leur déclarer qu'il était à la fin touché de sa

grâce et qu'Ibsen n'avait plus de secrets pour lui.

En êtes-vous bien sûr ? mon cher oncle ?

Bayreuth abandonne son privilège pour *Parcifal*. Jusqu'ici, en cette seule ville, le chef-d'œuvre wagnérien devait être représenté. Désormais, il est loisible à M. Gailhard, directeur de l'Opéra de Paris, de monter *Parcifal* aussitôt qu'il le voudra. Nous connaissons assez M. Gailhard pour être sûrs d'avance de sa détermination prochaine. Soyons certains que vers la fin du mois de décembre, *Parcifal* illuminera l'affiche à en faire pâlir tous les *Robert le Diable* et toutes les *Thaïs* du passé, du présent et du futur.

Pour aujourd'hui, voilà ma collection de mensonges. J'avoue que j'ai tort, que c'est mal, mais c'est si bon de voir imprimé tout vif ce qu'on rêve. Nous savons tous qu'aux yeux de beaucoup de : « C'était dans le journal ! » est une consécration. Espérons donc et, comme le paysan russe, prenons nos rêves pour la vie réelle, et que l'existence ne nous apparaisse que comme un mauvais rêve.

PASCAL FORTUNY.



L'Immortalité du Poète

Pour *Leconte de Lisle*.

Dans l'infini du Rêve et la serène Joie
l'Impassibilité suprême du trépas
fixe l'altier triomph aux pourpres de la soie
dont Poète sublime et pur tu te drapas !

Et maintenant, loin des infimités où, proie
des idoles aux pieds-boueux que tu sapas,
la vague Humanité dans la chimère ondoie,
les Béatrix, avec des roses, sous tes pas

chantent l'Idée auguste. Abolis les mensonges,
tu vas vivre, Maître, en l'Inimmuable tes songes ;
et désormais, pour cet Olympe prélu,

tu rayones, hymne épanoui dans la Cause,
en l'extase de l'Être et dans l'apothéose
dont Psyché s'embrase au soleil de l'Absolu !

O. JUSTICE.



DEUX MUSÉES SUISSES

MUSÉE ARLAUD (LAUSANNE). — Dans ce petit Musée où nous sommes seul à nous promener, hormis deux Anglais coiffés de casquettes, qui parlent trop fort et passent trop vite, c'est une paix très douce qui tombe des fenêtres hautes où ne filtre aucun bruit, quoique nous ayons vu dehors toute une foule affairée à des achats, sur une de ces places de marché qui atteignent si magnifiquement parfois au pittoresque.

Nous allons cependant et, dans les cadres que nous apercevons, ce sont beaucoup de toiles du pays. De même que l'année dernière, en cette même ville de Lausanne, j'avais pu distinguer — ainsi que cela est juste et rationnel — que l'art suisse est tout à la montagne, aux effets de profondeur et au plein-air ; de même, cette année, j'ai pu constater dans ce musée permanent que les toiles se reportaient fréquemment à des interprétations de *dehors*, et qu'en échange *l'intérieur* y était peu fréquent. Différence assez curieuse à établir avec les artistes flamands qui, se sentant dans des sites sans intérêt au point de vue de la ligne et de la silhouette, ont concentré leur étude sur le détail de l'intérieur, composant ainsi les petites scènes de premiers plans qui sont la gloire de Teniers.

Cette parenthèse fermée, je me fixerai aux quelques bonnes toiles qu'on peut rencontrer au Musée Arlaud. Il y a là une Madame de Warens qui est surprenante. Rousseau aime cette femme potelée, bien insignifiante de figure, encore que les lignes en soient belles et Fénelin. Mais j'aurais tant aimé y trouver le reflet du regard de *l'autre*, que cet œil de petite poupée intelligente et jolie m'a laissé un peu dans la surprise. Quoi, *Madame de Warens* vêtue à la

façon des dames que nous supposons, de son temps, avoir été le type de la bourgeoise enrichie simulant les façons d'une dame de cour!!! Rousseau, sans doute, lui découvrirait plus de charmes, et aussi, férons-nous bien de ne voir là qu'une maladroite coquette du peintre, qui voulut faire un portrait bien léché, mais où il oublia l'âme.

Non loin d'une tête de vieille femme, non signée, fort belle et où nous trouvons justement l'âme dont oublia de se souvenir M^{me} de Warens, nous découvrons un *Calame* que nous comprenons bien mieux dans ces pays. Nous avons encore au fond des yeux l'étonnant mirage des neiges et des pics, et quand nous abaissons les paupières nous croyons revoir les laes qui tout doucement clapotent jusqu'au flanc de notre barque; les fonds de verdure si violents qu'ils en sont douloureux à regarder au grand soleil et maintenant nous arrivons devant celui-ci qui comprit jusqu'au fond de son mystère toute cette Suisse sous tous les aspects et nous retrouvons sur ce lac que ferment au loin les montagnes au soleil couchant, dans ce sous-bois qui est là au premier plan, toute la poésie, tout le charme et tout le grand de ces sites gigantesques où les barques au loin semblent des cirons sur l'eau et où l'homme est un point perdu dans le Vaste et dans l'Immense.

Un *Raphaël*, plus loin, disposé sur un chevalet d'honneur, qui est une Sainte Famille composée agréablement sur un fond de verdure. Il faut y aimer le petit Christ qui est le centre de cette toile. Mais pourquoi ce désolant vernis qui me gêne moi plaisir.

Enfin, signé *Ch. Vuillaume* une fort belle tête de vieillard qui est une façon de Ribera plus fini, plus indiqué, mais combien moins lumineux.

Et puis passons, passons, plus rien à voir ici. Dieu me pardonne. Voilà là-bas des fleurs qu'on dirait de Madeleine Lemaire.

MUSÉE DE BERNE. — Un bien curieux Musée, beau, très bien même, pour sa collection de tableaux, mais d'une architecture si excentrique que c'est plutôt attristant quand on tourne à l'angle de la rue de voir cette façade incohérente où tout le premier étage est occupé par quatre niches sans statues, ce qui est de plus mauvais effet.

Mais si nous entrons nous voyons qu'il y a là quelques bonnes choses,

entre autres, un *Bosch van Aken* (école hollandaise) 1400; c'est un Christ entouré de soldats et de vieillards. Rarement j'ai rencontré pareil dédain, égale indifférence aux souffrances que dans cette expression sublime qu'affectent l'œil et la bouche.

Le front est à ce point couronné d'épines qu'elles ont traversé la chair et que les pointes en ressortent avec des gouttelettes de sang. Mais l'œil reste froid et dédaigneux; la bouche, à peine plissée par la douleur, n'a nullement l'inflexion d'une bouche qui va laisser échapper un gémissement; et les mains tiennent un rameau, superbes, laissant voir des veines bleues où la fièvre fait courir le sang plus vite. Des têtes de vieillards, d'un grand caractère, se détachent alentour sur un fond d'or.

De *Schongauer*. Colmar. Un ange qui nous offre un très gracieux déploiement d'ailes et aussi une *Jungfrau Maria*, agenouillée, tournant vers nous une figure de primitive allemande, un peu inclinée au-dessus d'un prie-Dieu qui s'ordonne en une bizarre perspective parmi des colonnades: de *Niclaus Manuel* (1484-1530) un Altarbild où on peut retrouver une fort belle tête de profil coiffée de la toque de velours, portant les cheveux dans le dos et que souligne l'épais collet d'un manteau qui tombe en beaux plis jusqu'aux dallages. C'est celle du peintre qui hausse les yeux vers son chevalet où déjà est esquissée une Vierge.

A voir aussi une Sainte Famille, d'*André del Sarte*; tableau d'un coloris très doux, très uniforme, où les chairs apparaissent peut-être un peu trop potelées, trop sensuelles, maintenant que nous avons vu les primitifs amincis, mais où il ne faut pas négliger d'admirer une admirable tête de vieille.

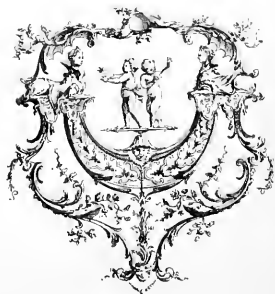
Un *Ribera*, Saint Jérôme, vieillard en prière sur une tête de mort; un *Poussin*, Nymphes surprises par un berger, beau tableau à cause d'un fond de paysage au crépuscule; une Sainte Famille du *Palmeçano*, tableau rond où le Christ est songeur et où la Vierge porte la tête comme nimbe d'une lumière dont s'éclaire tout le tableau; un *Calame*, qui est le Lac de Genève à Hermance; le soleil tombe dans les buées du soir tout au fond du lac et les vagues viennent sur les sables s'envolter dans la poussière d'or. Un autre *Calame*, disposé un peu et de coloris identique au *Torrent de Ruysdaël*, du Louvre.

Parmi l'école très moderne, il faut s'arrêter avec attention devant toutes les

œuvres signées *Karl Stauffer*. On voit une tête de jeune paysanne dressée sur un fond clair qui est d'une palette lumineuse et savante, un portrait de vieille femme très consciencieuse, une étude de deux crânes, une tête de jeune homme, un beau vieillard et surtout un jeune crucifié d'une note réaliste très appréciable. Il y a l'effort de sortir de la tradition. Les jambes sont rougies de sang, le torse se raidit, les bras ne sont pas encore affaiblis et les yeux grands ouverts sont renversés vers le ciel dans le mouvement que fait la tête pour voir là-haut. La qualité de ces différentes toiles est l'énergie et la sûreté de la touche.

Enfin un *Böcklin*, ce grand peintre que nous avons la sottise d'ignorer en France et qui, dans ces pays-ci et en Allemagne, a une réputation de géant. Böcklin expose ici une Idylle de mer. La composition m'en paraît un peu rétrécie et lourde. Sur une roche, une femme aux cheveux roux, aux yeux troublants, sourit à un monstre marin repoussant et verdâtre. Leur deux corps se terminent en queue de poisson et c'est tout autour de la roche le remous de la vague et la poussière d'eau envolée. Des oiseaux de mer posés sur la roche mousseuse sont les seuls témoins de cette idylle entre ciel et eau. Si l'on met à part la forme de composition de l'œuvre qui peut pour beaucoup paraître peu réussie, on ne peut ne pas rester surpris de la lumière de ce tableau. C'est d'ailleurs la qualité principale de Böcklin que nous retrouverons dans toute sa splendeur dans les musées allemands et dans les collections particulières.

MARC CROISILLES.



La Custode d'or

(Suite.)

IX

Quand, après le départ de Remi, tout fut redevenu silencieux. Lenore, dans le mouvement qu'elle fit pour clore les fenêtres, crut tomber de faiblesse. Un feuillet l'accueillit où elle tomba inerte, brisée de joie et de fatigue, sans mouvement, sans pensée, écoutant seulement, que battait avec un petit bruit d'acier martelé, une horloge qui marquait onze heures. Ses bras, tombés dans le vide, lui semblaient d'un poids extraordinaire, et son pauvre corps était à ce point affaissé qu'il se dissimulait tout, comme une petite chose maigre, dans l'abondance des plis de la robe froissée. Les coussins glissaient peu à peu sous la tête renversée, et Lenore livrait, insensible, son pâle front à la caresse des dentelles et des broderies. Mais bientôt, elle perçut que, si elle ne se raidissait, elle succomberait à une inévitable défaillance et, coalisant ses énergies pour cette lutte avec le mal, fixant obstinément la porte pour n'aliéner rien de ses forces, elle s'en fut à pas comptés jusqu'à l'escalier où les bois se plaignaient sous ses pas alourdis, tandis que son ombre se brisait aux arêtes des marches jusqu'au dallage des vestibules. Son lit qu'elle trouva enfin lui fut un refuge où elle put, toute vêtue, s'étendre avec le vain espoir d'un peu de sommeil et d'oubli. Mais elle ne sut dormir car une pensée l'inquiétait. Présentant pour l'avenir des faiblesses plus épuisantes encore, elle ne se dissimulait pas que revenait, meurtrière et terrible comme jadis, la maladie qu'elle avait cru vaincre, et qui maintenant la ressaisissait toute, au seuil de cet hiver qui, peut-être, lui serait funeste. Et, quoiqu'à l'idée de la mort elle offrit un visage calme, elle fut prise de regrets à songer qu'elle pourrait s'en aller un matin sans avoir vu de tout près ces vallées et ses bois touffus qu'elle avait tant aimés à distance, du haut de ses terrasses. Et, dans l'insomnie de cette interminable nuit, elle decida de traverser bientôt les plaines, de tremper ses deux mains au fil des rivières, de s'envelopper d'ombre sous les grands arbres, et d'entendre les carillons aux clochers de village. Sa décision fut que Remi l'accompagnerait, et qu'ensemble ils feraient un pèlerinage devant la nature divine ainsi que, la veille encore, les merveilles de l'air humain leur avaient été un rendez-vous pour des extases. C'est dans ce rêve que démentaient ses forces en allées qu'elle acheva sa nuit et que l'aube la trouva

Et quand vint Remi, ce fut d'elle à lui la première parole. Après une grande surprise, il fit valoir qu'elle était souffrante, que les moyens de transport étaient rudimentaires, que la route était longue et peu favorable la saison, objections qui, d'ailleurs, trouvaient leur immédiate réponse en des formules d'entêtement devant quoi Remi n'eut enfin qu'à s'incliner.

C'est ainsi que le lendemain vers midi, tout à l'entrée de la rue du Remenier s'arrêtait une victoria délabrée, vestige ruiné d'une carrosserie très ancienne écloquée, à la fin de sa longue carrière, en la remise d'un loueur de province. La capote en était dressée à cause du temps gris et, en attendant le départ, un cheval blanc, bien mangé et bien sale, arrachait brin à brin, le cou tiré, l'herbe rare d'entre les pavés. Vêtu d'une longue

pelisse, pourvue de vastes ailes dont elle s'enveloppait jusqu'au sol, Lenore vint, soutenue par Remi. Dans les trente pas qui la séparaient de la voiture, elle fut gracieuse et souriante en attendant le prêtre lui dire : « Ceci est bien une folie ! » et, se mouvant doucement, elle prit place et s'ôt elle-même donner l'ordre à l'homme qui, sans gêne, fit claquer son fouet en sifflant quelque chanson de cabaret. Et voilà comme Lenore, pour la première fois depuis son arrivée au pays, s'éloigna de cette rue maussade où elle avait tant souffert et tant espéré. Dans la capote où la voyageuse se faisait toute petite, une légère brise s'engouffrait qui fit danser des meches de cheveux blancs sous la pointe de dentelle qui les maintenait mal. Il en fut ainsi tant que la voiture suivit les allées hautes qui dominent la ville jusqu'à l'instinct où elle tourna sur les quais, traversa le tumulte criard des marchés, cabota aux pavés disjointes, alentour du pont où elle s'engagea et qu'elle franchit d'un trait jusqu'aux faubourgs, sur la route droite et pittoresque déjà qui mène vers la forêt.

Les maisons s'abaissèrent, plus éparées, il y eut de grands champs, soudain s'ouvrit tout un horizon : c'était la campagne. Alors commença entre Lenore et Remi une conversation exquise qui saurait à peine se redire tant elle fut le plus souvent sans objet précis, où les moindres incidents furent prêtés à des échanges d'idées, à l'expression d'une série d'états d'âmes, possibles et réposés : un nuage, le vent dans les arbres, une flaque d'eau au bord du chemin, une chaumière fumant très loin par-dessus une haie, d'autres riens. Lenore fit arrêter pour embrasser une nilette qui poussait des dindons avec une grande gaule, et comme elle la regardait tout longtemps dans les yeux, l'enfant recula brusquement et s'entait. Puis, il y eut le spectacle de la forêt qui chantaient en sources et en gazouillis, soulignés du bruit de cascade que simule le feuillage des arbres quand passe le grand vent. Le soleil avait percé les voiles gris qui depuis l'aube étaient drapés sur le ciel et il faisait maintenant trembler à la pointe des feuilles la rosée en gouttelettes éblouissantes jusqu'au fond des sous-bois qui semblaient ainsi la colonnade somptueuse de quelque palais féérique. En traversant au pas un village qu'on eût dit inhabité, ils virent tout à coup sur le seuil d'une vieille maison, une femme, plus vieille encore, qui tendait vers eux ses bras déchirés et leur souriait, d'une bouche sans dents, un bon sourire comme si elle les eût connus. Des enfants sur la route interrompent leurs jeux pour saluer et voir passer la belle dame très pâle et très grave, jusqu'au détour des maisons. Puis, ils virent à une route où elle voulut descendre. Au bras de Remi elle gravit la pente d'un sentier qui conduisait à un mur écroulé. Une cour déserte s'ouvrait à l'entourée de ruines où se dressaient intactes trois arcades qu'enguirlandaient les chevre-feuilles. De là, on découvrait la ville loin déjà, déployée en amphithéâtre, de l'autre côté du fleuve soupçonné au delà de la plaine vallonnée. Panoramas grandiose que contempla longtemps Lenore et qui, sans doute, la frappa trop pour qu'elle en pût à haute voix donner d'amples explications. Tandis qu'au-dessus des deux voyageurs, le firmament était de l'azur le plus intense, des nuages passaient sur la cité et le rayonnement de leur ombre luyante. Dans une de ces alternatives de lumière et de grisaille, Lenore distinguait, proche les toits plats de la caserne, l'élégance des

tours de la cathédrale et toute une ligne de feuillage roux où elle reconnut ses terrasses et l'emplacement de son jardin. Enfin, les nubes s'assemblèrent, l'écho d'un sourd roulement se propaga au loin, et la ville disparut derrière un rideau de pluie qu'éclairait obliquement le soleil en y traçant un immense arc-en-ciel. Le spectacle était simple et grandiose par l'opposition même des effets qu'il présentait, par le contraste de cette pureté du ciel et de ce lointain arçage. Lenore fit l'observation à Remi combien se déroulait dans la paix cette promenade à la recherche d'émotions et combien peu complexes s'offraient ces émotions. Pendant l'une d'une haie, elle aperçut des petites fleurettes bleues : « Oh ! des pervenches ! dit-elle en faisant un pas. Je suis contente d'avoir rencontré des pervenches. » Mais, Remi, qui se souvenait de son enfance aux champs : « La saison en est passée, dit-il, celles-ci ne sont pas pervenches, mais fleurs qui annoncent l'hiver. » À ce propos et comme il en faisait un bouquet, Lenore lui redit une anecdote touchante. Dans ce même Tacito ou Rousseau avait écrit ? « Il faudrait des Dieux pour donner des loix aux hommes. » Sur une autre page était noté de la même main, au-dessous de quatre pervenches fixées au vieux papier : « Le premier jour que nous allâmes coucher aux Charmettes, Maman était en chaise à porteurs et la suivais à pied. Le chemin monte. Elle était assez pesante et craignait de trop fatiguer ses porteurs, elle voulut descendre à peu près à moitié chemin pour faire le reste à pied. En marchant, elle vit quelque chose de bleu dans la haie et me dit : « Voilà de la pervenche encore en fleur ! . . . »

Sans doute, le philosophe cueillit-il un jour, en souvenir de M^{me} de Warens et des Charmettes, ses quelques fleurettes et les glissa-t-il au livre savant où elles restèrent. Lenore avait souvent caressé leurs cadavres desséchés et lu le passage des *Confessions* qu'elle avait à la longue retenu.

Ils quittèrent la ruine lamentable et la voiture reprit lentement le fil de la route. Soudain, aux premières maisons d'un bourg, des chants éclatèrent dans des tonnelles envasées sous la lierre et apparut un petit mail où dansaient des paysans. Rouge et riant aux éclats, une petite maricorne tournait au bras d'un énorme gars qui, très fier, portait haut la tête et piétinait gravement. Quand passa la voiture, c'était la ritournelle des violons, les groupes s'immobilisaient, curieux, et comme Remi saluait et que s'accordaient sous les arbres les ménestriers, un claquement du fouet éfaroucha les volatiles. Il y eut un gros rire parmi tous ces braves gens et la danse continua. Lenore aimait ces simples qui riaient de riens et dont l'âme naute s'éjouit d'un coup de fouet parmi des ponlets. Puis, il y eut un très long silence. La jeune femme, accommodée à son gré, s'occupa longtemps, sans mot dire, à respirer l'air pur de ces vastes plaines. Ils longeaient de petits bois aux frondaisons rousses déjà qui étaient à cette heure tout harmonieuses et tout illuminées. Aux lieux d'un crépuscule fantastique, la forêt s'enfonçait dans des profondeurs ensonglantes.

Ils entendirent l'instinct ensemble qu'élever la voix devant cette splendeur et échanger des impressions eût été banal et au-dessous de l'unique plaisir des yeux. Nous comprendrons avec eux que décrire ce beau soir est labour impraticable et nous efforcerons de revivre leur joie en

abaissant nos poutrières et en évoquant au plafond de notre âme l'image de ces solitudes où le hondo peut-être nous conduisit un jour et où nous pâmes nous entretenir avec nous-mêmes dans la majesté imposante du crépuscule au fond des bois.

Lenore et Remi s'abandonnèrent sciemment à ces vives sensations en gens qui, sans réserve, se livrent à une émotion prévue et recherchée. Aussi ce chromatisme magnifique les prit-il entièrement, et leurs mains en tremblèrent-elles un peu. L'embrassement de la forêt fut pourpre, violet et lilas et la nuit se fit lentement sous les futaines qui s'endorment.

Les routes, insensiblement, avaient tourné et la voiture, maintenant, roulait vers la ville. Lenore perçut encore que passaient à ses côtés des hommes très voûtés, maigres et brûlés de soleil, portant sur leurs épaules avec l'apparence de lourds croix, des faux et des pioches. Elle s'assoupit enfin comme montait des étangs lointains le croisement des grenouilles, cependant que Remi la couvrait en prévision des fraîcheurs de la brume. Le vent était tombé et, seuls, les sabots du cheval rompaient le silence de leur clapotement régulier dans les flaques d'eau plus fréquentes aux approches de la ville tantôt inondée. Les petites fleurs cueillies à l'ombre des murs écroulés s'affaissaient déjà et leurs corolles décolorées se crispaient pour mourir. Alors que clignotaient dans la perspective des rues les premières lumières, elles pénétrèrent dans les faubourgs. Le bruit de la ville succédant à la paix des champs n'éveilla pas Lenore. Sa main enlèvrée dans celle de Remi s'abandonnant et le jeune prêtre eut peur de ce contact ardent. Huit heures tintaient à l'évêché que, du mouvement du cocher sautant à terre, Lenore rouvrit les yeux : « J'ai froid », murmura-t-elle. « J'ai froid, dit-elle encore quand Remi l'eut presque portée dans la grande salle, où se coucha chaque loge, elle tomba plus qu'elle ne s'éveilla, privée de forces et soudain exsangue. Mal éveillé, elle fit le geste de croquer sur elle les plis d'un manteau et, par trois fois, eut le plaintif gémissement d'un enfant qui souffre.

Et voila que, tout à coup, soit hasard, soit préméditation, l'homme armé assis à l'angle de la cheminée s'agitait imperceptiblement : la cote de maille finit à peine et tout redevenit immobile. Des bûches étaient disposées près de l'armure sur les chenêts en fer forgé et le bras qui jadis avait dressé l'épée dans les mêlées semblait par son attitude inviter Remi à enflammer ce bois qui, depuis l'hiver passé, attendait pour égarer le foyer glacé. Bientôt une flamme haute et claire monta dans l'âtre, rougeoyant derrière elle la plaque de fonte où se dessinait un écusson armorié. Il fallut peu d'instants pour que la chambre ne soit emplie de rellets et de leurs vagabondes, sautillantes et instables, glissant des vitrines aux étagères et courant sur les tapis et sur les poutres, selon le caprice du feu. Nulle lampe ne fut allumée et ils respirèrent ainsi un long temps, lui penché triste sur ce brasier joyeux, elle épuisée et taciturne, son pâle visage fantastiquement éclairé d'en bas. Remi songeait et sous l'influence de ce retour dans l'air froid du soir, sous le regard de l'Amie qui'il devinait, agrandi par la fièvre, fixé sur lui, il se laissait aller doucement à la peur ; la peur de la voir disparaître et pour toujours s'évanouir dans ses bras, aussi fluide, aussi immatérielle, aussi impossible à retenir que sont en notre esprit

ces souvenirs de joies passées qui s'effacent peu à peu et se dérobent enfin dans la nuit de la Mémoire. Et deux grosses larmes roulaient sur ses joues tandis qu'un sanglot qui l'étouffait ne pouvait pas éclater. Lui-elle dans cette âme attristée, son âme sensitif lui permit-il d'entendre la voix de ces pensées intimes, mais, comme si elle continuait une conversation, Lenore soudain parla :

« Remi, pourquoi pleurer ? fut sa réponse à la muette question de l'alarme. Pourquoi pleurer, ma faiblesse n'est que passagère. Si la chair défaille, croyez-vous que le souffle en devienne plus ou moins ardent ? Ami, l'Invisible en nous n'est-il pas seul estimable ? Et si la mort s'interpose, y a-t-il lieu à des apitoiements ? Songez bien, frère, que ce n'est point à notre corps que nous devons nos joies d'idéal ! » Et comme Remi voyait bien qu'en lui exposant ce mythe chrétien, elle voulait lui persuader qu'il n'était à ses côtés rien autre que prêtre d'un culte nouveau, elle poursuivit : « Mais à cette heure, ne causons plus, ô mon frère attristé de méchants rêves ! Ce corps insignifiant se revoltait contre nos extases et crie au repos. Il faut, pour ce soir, lui obéir. Nous méditerons demain des beautés de nature que nous vimes tantôt. » Ce disant, elle s'était dressée dans la lueur mourante des bûches écroulées, attendant la main vers celles de Remi. Lentement, elle s'appuyant sur lui, ils s'éloignèrent par les corridors, glissant plutôt que marchant, ainsi que des figures irréelles. Au vitrail filtraient de longs rayons de lune et la clarté bleue en noyait mystérieusement l'escalier au moment où ils monterent les premières marches. Dans de beaux cadres, d'anciens portraits échangeaient des regards surpris à voir passer ces deux enfants silencieux, graves comme les siècles et jeunes comme les printemps. Et quand il fut à la porte de la chambre, d'une légère poussée, Remi Ouvrit toute grande. Déjà Lenore, à genoux, les yeux fixés sur une flamme d'or tremblant au fond de la chambre proférait d'un ton sibyllique : « Remi, mettez-vous à genoux pres de moi et consacrons notre religion d'art par une prostration devant la Custode. Ne voyez-vous point le Miracle. La-bas, l'objet sacré étincelle. Un rayon tombe du ciel en frappe l'arbre mystique et son doux regard se pose sur nous. »

Un tremblement l'agitait toute et dans le geste qu'elle fit pour l'attirer jusqu'à terre, le prêtre, obéissant pour ne point contrarier à cette foi maladroite, et si sublime, découvrit que l'Amie était brûlante comme un charbon ardent. Et, dans le coin sombre où elle lui apparut belle en une prostration de son être, en une extase qui la nimboit d'un rayonnement surnaturel, il redit avec elle les paroles de litanies :

Custode, sois-le respandissant, sois l'autel de mes adorations.

Sois le centre de mon culte d'art.

Custode, quel regard d'or dans la nuit !

Très belle !

Très radieuse !

Très pure !

Un nuage passa qu'au-dessus du Ciel entier.

Le regard qui flamboyait au-dessus d'eux disparaissait comme un œil qui se ferme, la ténèbre envahit la chambre et ce fut en tâtonnant, en se heurtant aux angles des meubles, en trébuchant, la visage baigné de larmes, que Remi porta Lenore évanouie sur le lit où il la veilla jusqu'au matin.

GEORGES COCHET.



INFORMATIONS ARTISTIQUES

La Société populaire des Beaux-Arts

Nous apprenons la constitution définitive d'une Société dont la presse a déjà parlé : la *Société Populaire des Beaux-Arts* : cette nouvelle œuvre vise un double but :

Elle s'adresse aux artistes et au grand public. Aux artistes qui luttent, dans des conditions souvent difficiles, pour la réalisation d'un idéal, la Société donnera des encouragements, — principalement à ceux qui, encore peu connus, font concevoir les plus belles espérances : — c'est pour coopérer à cette œuvre de justice artistique que les plus illustres représentants de l'art français assistent la Société de leurs conseils et la couvrent de leur patronage.

Dans le grand public, la Société développera le goût des arts et l'intérêt pour les questions artistiques : beaucoup viendront à elle, qui seront heureux de s'associer à son œuvre, en même temps qu'ils s'assureront une reproduction ou participeront aux chances d'acquisition d'œuvres originales.

Cette collaboration des artistes et du public, féconde en heureux résultats, contribuera à maintenir dans tout son éclat la renommée artistique qui à toujours été la gloire de notre pays.

La Société est placée sous le patronage de toutes les illustrations de l'art et de la littérature, ainsi qu'on peut s'en convaincre en demandant la notice au siège social.

Toutes les municipalités, tous les établissements scolaires, tout ce qui touche au monde artistique, tous tiendront à concourir au succès de la nouvelle Société.

Chaque part est de 5 francs par an. Elle donne le titre de Membre de la Société et confère le droit de prendre part aux Assemblées générales. *Tout souscripteur reçoit chaque année une reproduction artistique et participe au tirage au sort des œuvres acquises aux Expositions.*

Le nombre de parts que l'on peut souscrire n'est pas limité. Chacune confère une chance au tirage.

Les souscripteurs de quatre parts ont droit à une épreuve de luxe.

Les Membres Fondateurs versent 100 francs, une fois payés ; ils ont les mêmes droits que les Souscripteurs d'une part pour le tirage au sort des œuvres achetées, mais ils ont, en outre, droit à une épreuve de luxe.

La Société accepte des souscriptions dans la France entière et se propose d'instituer dans toutes les villes des comités régionaux.

On souscrit au siège de la Société, 17, boulevard Saint-Martin, à Paris ; envoyer le montant de la souscription par mandat ou bon-poste.

Le Directeur-gérant : LEON CASTAGNET.

Paris. — Imprimerie spéciale de l'Œuvre d'Art.
E. MORAUX ET C^{ie}, rue de la Victoire.

L'OEUVRE D'ART

REVUE BI-MENSUELLE ILLUSTRÉE

| ABONNEMENTS | |
|--|------------------------------|
| PARIS ET Départements | UN AN. 24 francs |
| | SIX MOIS. 12 — |
| | TROIS MOIS. 6 fr. 50 |
| ÉTRANGER | |
| Union Postale : Un An, 50 fr. Six Mois, 15 fr. Trois Mois, 8 fr. | |

DEUXIÈME ANNÉE — N° 33
Le Numéro : 1 franc.

20 Août 1894

DIRECTION ET ADMINISTRATION
26, rue Feytaud, Paris.

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres ou mandat-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond pas des manuscrits et des dessins envoyés.

LA PEINTURE A MUNICH

SECESSION

Je disais l'année dernière, à propos de l'exposition Secession que je parcourais alors : « Dans ces salles s'éveille, chez le visiteur, l'impression qui se fortifiera et se confirmera définitivement bientôt, que la jeune école allemande a des tendances absolument personnelles, et que ce n'est que bien rarement qu'on peut établir une parenté franchement directe d'un de ces artistes avec un maître connu. Aussi, est-ce un peu une erreur que de rattacher l'un ou l'autre, soit à Puvion de Chavannes, soit à Bonnat ou à Lenbach, soit à Roll. Sauf toutefois pour Böcklin qui est ici le fréquent inspirateur, on peut dire que le mouvement ne se réclame que de lui-même. Certes, il n'est pas rétrograde, mais il se localise presque exclusivement dans une note, en général éteinte, ennemie des violences. » Ceci est à expliquer. Böcklin est le chantre de la lumière, on a dit de lui qu'il avait pris des baisers au soleil, et qu'il avait prêté l'oreille aux bruits de la nature harmonieuse, sous les rayons répandus de l'astre éblouissant. C'est vrai. Ses disciples, toutefois, ne l'ont pas, en général, suivi. Cette lumière était une qualité de son pinceau, un don à lui personnel, une disposition d'âme qui ne se transmet pas. Aussi reste-t-il, par-dessus tous, le lumineux par excellence. Frantz Stuck, Von Hoffman, Julius Exter, pour n'en citer que trois, ont suivi sa méthode symboliste, rêveuse et idéaliste : ils n'ont pas hérité de sa clarté, et leurs tableaux ne sont pas comme les siens, éclairés d'en dedans. (C'est la seule expression qui soit convenable.)

Je vais maintenant noter le progrès que j'ai cru découvrir depuis l'année der-

nière parmi ces œuvres qui sont le labour de tout un an, accompli par des Indépendants, chercheurs et résolus.

Je disais le 20 septembre 1893 : « Au total, on répudie à l'effet pour l'effet, et un coup de soleil n'est jamais traité d'un coup de pinceau..... c'est en vain qu'à Secession, on chercherait, au point de vue *composition*, les symboles et les allégories. »

Je regrette de n'avoir pu, alors, m'en expliquer à mon gré. Non pas, entendais-je bien, que le Rêve soit éloigné de l'Esprit général dont s'inspire Secession, mais une certaine formule de Rêve qui, pour nous autres, Idéalistes, n'en est pas une : le symbole stupide qui pousse certains égarés à personnifier la défaite par un champ de bataille, et la mort par un convoi.

Le vrai symbole pour la défaite serait une femme en deuil, ridée et noyée de larmes; Böcklin nous a fait connaître la mort et son admirable symbole, par son œuvre maîtresse : *l'Île des morts*.

Le fait évident, c'est qu'il y a un an, le Rêve était beaucoup moins fréquent qu'aujourd'hui. Il passe dans toutes ces salles un frisson d'âmes inquiètes qui se réalise à tout angle de mur en des œuvres comme *Phyllis*, de Cameron; *Paradis perdu*, *Adam et Ève*, d'Exter; *Printemps* et *Au carrefour des chemins*, de Von Hofmann; *le Saint*, de Langhammer; *la Guerre*, de Stuck; *Sainte Cécile*, de Volz; *Ève*, de Carl Larsson; *un Ange*, de Knopff; *Faust et Wagner*, (... Vois-tu le chien noir?), de Zumbach, œuvres intéressantes parmi d'autres que nous étudierons à leur temps.

Et c'est là, selon moi, que réside le progrès, ou tout au moins la transfor-

mation manifeste des tendances de cette très curieuse et très instructive exposition. Nous y voyons des œuvres de jeunes artistes, des œuvres aussi d'artistes parvenus à leur méthode définitive, et, en comparant la station dernière de ceux-ci avec les étapes successives de ceux-là, nous arrivons à formuler ceci : *La direction d'inspiration des jeunes est la peinture d'Idée : De plus en plus, on répugne à la reproduction de réalités, et la peinture d'histoire, entre tous genres que nous n'aimons pas, tend à disparaître*. Ceci, d'ailleurs, n'est pas nouveau. Établir cette pensée en nouveauté serait parler comme l'eût pu faire, il y a quinze ans, tout chroniqueur un peu adroit. Ce nous est seulement un plaisir de l'affirmer encore et de voir plus nettement se dessiner l'orientation de l'art de l'École idéaliste.

Douze salles et un vestibule constituent comme autrefois l'exposition de Secession.

Notre procédé avait été jadis de visiter salle par salle; nous ne nous en écarterons pas et commencerons dès maintenant notre exploration.

VESTIBULE. — Au panneau qu'occupait le Szymanowski, qui depuis figura au dernier Salon des Champs-Élysées, nous rencontrons d'abord une *Tentation*, un *Paradis perdu* et un troisième tableau où une femme passe par-dessus un cadavre au milieu de tulipes (69, 70, 71). Voilà déjà une forme de symbole. La tentation est celle d'Ève; mais ce n'est pas une interprétation quelconque du mythe chrétien; la façon d'être de ces deux personnages, leurs attitudes sous cet arbre qui les perdra, le fond de

décour où ils se proflent, tout cela est d'une inspiration bien spéciale et vraiment digne d'intérêt. Avant tout, nous devons apprécier la recherche des poses et du coloris. Il y a, c'est évident, recherche sinon trouvaillée, c'est un effort vers une composition d'exception, il faut en louer l'artiste qui s'y applique. Le parti pris est visible : faire valoir la figure sur un fond-repoussoir. C'est en ce sens quelque peu de la fresque.

D'ailleurs, si je mène à bonne fin l'étude que je me propose de Bocklin, je m'efforcerais de démontrer que lui-même, ainsi que nombre de ses imitateurs, ont un énorme souci de la valeur de la figure premier plan sur le fond. Épisodiquement, il était intéressant de noter cette étude spéciale en marge de l'œuvre de M. Julius Exter qui a signé les trois tableaux ci-dessus nommés. A vrai dire, et pour être juste, ces trois toiles ne nous sont pas d'un immense intérêt au point de vue Idée — car les inspirations n'en sont pas d'aujourd'hui — elles valent par le détail et c'est une qualité qui, je le crains bien, ne s'opposera pas directement aux passants qui se sont donné la mission de parcourir les douze salles en deux heures.

Un point à établir nettement, dès le début de cette étude, c'est que nous verrons fréquemment des œuvres françaises ici. Mais notre devoir est de renseigner, je crois qu'il vaut mieux s'attacher plus aux œuvres étrangères et négliger un peu nos nationaux qui, d'ailleurs, n'exposent ici que des toiles déjà vues à nos Salons et qu'en conséquence, nous connaissons et avons étudiées. Toutefois, il est certain que si nous rencontrons Aman-Jean, nous lui réitérerons nos hommages.

Je parlais tantôt de l'influence de Bocklin sur la jeune École allemande. Qu'on me pardonne d'y revenir. Ce peintre est tellement colossal et notre crime, à nous Français, est si grand de l'ignorer, que j'ai doublement raison d'insister sur ce génie que je voudrais révéler à mes compatriotes. Bocklin, j'en suis assuré, aura, sitôt sa mort, la réputation de Wagner ou de Goëthe. Il y aura, n'en doutons pas, le même engouement à son égard en France. Il est ici tellement supérieur et tellement — comment dirais-je — dans les mœurs, que tous les arts sont un peu les imitateurs du sien, et qu'il absorbe dans sa personnalité toutes les personnalités.

C'est ainsi qu'en sculpture, nous

voyons, à Secession, une manifestation toute bocklynienne. Voici (377) une *Sirène* et un *Faune*, de Robert Diez (Dresde), elle, écoutant rêveuse et couronnée de pampres, lui, flatteur et certainement menteur dans ses promesses, se faisant un porte-voix de la main. La sirène est fort belle de lignes, et combien nous devons regretter que le corps du séducteur soit tant dissimulé et que le groupe des deux têtes et de la main soit si confus. Il est uniquement intéressant de souligner en cette œuvre la conception très familière avec l'inspiration du maître Bâlois. C'est une relation que nous retrouverons souvent encore au cours de cette visite.

105 a. — D'un peintre anglais, une grande toile qui se définit au Catalogue : *Calme après l'orage*. On serait presque tenté d'accuser de sécheresse ces reproductions de mers assoupies, quasi-haïeuses sous un ciel gris, avec seulement deux bateaux et un oiseau égaré, si l'on n'écoutait que son tempérament personnel qui est ami du soleil et familier avec la lumière. Un Londonien n'éprouverait pas ainsi, mais, pour peu qu'on soit méridional, on se sent étouffer sous ces calottes grises qui sont des ciels et près de ces pans de manteaux couleur de muraille qui sont la mer. Et c'est bien là que nous chantons los au miracle de Turner qui, par exception au milieu des Anglais, fut si parfaitement luministe, et que nous nous associons à ses admirateurs qui l'ont si heureusement couronné maître comme le *docteur du soleil*.

M. Henri Moore, de Londres, qui nous présente cette toile sombre malgré le pâle reflet qui l'éclaire, n'est pas luministe. Par nature, je crois, et en dépit des nombreux exemples qu'on pourrait me soumettre comme argument défenseur, l'École anglaise n'est pas luministe. Il est bien certain que ce bateau approchera ce soir de côtes pluvieuses et qu'il accostera vers la nuit dans un port sale et noirci de charbon. Il est également certain que si nous sommes conduits devant de pareils cadres après une visite à Lippi ou à Raphaël, notre bras fera d'instinct le geste d'écarter des voiles tendus sur la toile, tant nous aurons l'impression de gris et de sombre.

1956. — Le même peintre expose un effet de soleil sur la mer qui paraît un effort inouï mal réalisé. A voir cette peinture, on ne peut manquer d'établir une analogie entre la difficulté qu'a eue

l'artiste à éclairer sa toile, et le travail colossal qu'a dû effectuer ce soleil malade pour traverser les nuages qui l'obstruent encore. La transparence de l'eau, elle-même, ne me satisfait pas et j'aurais une barque, que je n'oserais m'aventurer sur ces flots par crainte de l'orage qui ne saurait tarder. Lumière fictive qu'on dirait électrique et qui est bien celle de là-bas.

130. — D'un Munichois, M. Paul Höcker, le *Martyre*. Ce n'est rien et c'est beaucoup. Une tête seulement sur un fond sombre. La peau est terreuse, couronnée de lauriers. Nulle trace de sang et c'est bien là l'éloquence de cette œuvre. Il fut plus martyr dans le combat, ou s'engagèrent sa foi et leur impiété, que dans la décapitation où il exhala son souffle dernier vers le Dieu de son adoration. N'était un peu de lourdeur dans le pinceau et les marques trop fréquentes d'un empâtement presque inutile, l'œuvre serait bonne et digne du verbe qui la souligne : *Superavit*. La lumière en est estimable, qui est celle d'un sépulchre éclairé d'en haut : c'est blafard et terrible.

Et brusquement voici un bronze de Rodin 387a : *Jennesse*. Nous trouvons là le même souci de la ligne qui nous fait aimer l'œuvre de Rodin dans son entier depuis la *Femme* qu'on voit au Luxembourg si moderne et si prise sur le vif jusqu'à la *Source* qu'ici même nous reconstruons l'an passé. Rodin est un chercheur et un curieux de la silhouette. Il eût été peintre qu'il n'eût crié que des profils qui eussent été fantasques et beaux d'une beauté rare. Ici c'est une jeune femme arrangeant ses cheveux, prise dans la gaine d'une jupe droite, cambrant un peu ses reins et soutenant le chignon d'un geste énergique et plein de santé ; c'est une sorte de vérité qui s'impose en ce geste. C'est le triomphe d'une attitude que nous tous avons vue fréquemment : les bras sont renversés en arrière, les doigts se perdent dans les cheveux ; il n'y a aucune recherche d'élégance, de préciosité et, cependant, c'est beau comme peut l'être le geste d'une paysanne non raffinée et purement beau à cause de son instinct naturel. L'impression qui se dégage, en résumé, c'est que l'art de Rodin est un art très moderne, très réaliste, mais réalité et modernité merveilleuses quant à la silhouette et à la mise en place. Et ce serait presque le moment, si nous en avions le loisir, d'exposer une théorie que nous n'inventons pas, qui est celle



Peint par Rubens

LES SUITES DE LA GUERRE.

Tableau de P. P. Rubens.

de l'idéal dans le réalisme. On peut en effet être très réaliste et n'en pas moins conserver pour cela de grandes qualités d'idéal. Décrire une beauté dans tous ses détails, avec toute la précision possible, c'est en donner une image réelle. Et cependant, en elle-même, cette beauté peut être une figure d'idéale. Un peintre ou un sculpteur qui interprète exactement un beau geste, un poète qui retrace une belle âme, un musicien qui porte au théâtre un beau cri font tous ensemble, si leur œuvre est parfaite, acte de réaliste; il n'en est pas moins vrai que le geste peut être celui d'élever un lys, l'âme peut être l'âme d'Ophélie et le beau cri peut être une cantate de Bach. Pour résumer cet ensemble de commentaires, dans le cas actuel, l'œuvre de Rodin est, quoique la chose en paraît bizarre, œuvre d'idéaliste puisqu'elle reproduit idéalement, quant à la forme, des réalités et des matérialités.

SALLE I. — Ludwig Hofmann, de Berlin, envoie *Paradis perdu*, *Printemps* et *À Carrefour*. Sans y insister plus, nous dirons que ces études témoignent, elles aussi, de ce même courant symboliste et allégorique qui est maître des palettes ici. C'est l'œuvre, peut-être un peu trop d'un mosaïste, ou plutôt d'un faïencier. La recherche de son cru y est évidemment outrée, les effets s'y offrent pas trop bizarres, les attitudes sont complexes, la mer trop bleue, les nuages trop roses, les fruits trop rouges, les gazons trop verts, les sous-bois trop violets. Il en résulte une lumière, certes originale, mais qui, par trop de souci du fantasque, tombant dans l'excès contraire au but proposé, s'éloigne du mystère qui convient à un coloris de Rêve pour déchoir dans l'impressionnisme non raisonné. Que nos peintres idéalistes n'oublient pas que la palette du Rêve se pare de tous les tons de l'arc-en-ciel, sublimes et nuancés encore jusqu'à l'infini, mais qu'on n'y trouve jamais de duretés ou de cradités.

Les gravures anglaises de M. Herkomer nous font apprécier hautement les qualités de burin de l'artiste qui excelle au portrait, revenant fréquemment aux types de vieillards. Ses gravures de paysages tirent un grand caractère de ce qu'elles se composent le plus souvent d'un second plan très énergique entre un premier plan vague et un ciel terne. On sent à merveille que tout l'effort du gravure s'est appliqué à ce second plan,

très soigné, et d'une grande énergie. On retrouve enfin, là, ces vigueur qui font si bien en gravure et qui sont la raison pourquoi la gravure d'un Rembrandt est toujours belle. Du même artiste, une *Danseuse* avec la devise :

Dancing is a form of Rhythm,
Rhythm is a form of music
Music is a form of thought
Thought is a form of Divinity!

A voir encore, de B. Pigheun, une *Idylle de Printemps*, *Jeune fille* (pastel), d'un joli corps, renversée dans l'herbe, et tendant le bras vers un papillon. A contempler la ligne très harmonieuse de cette carnation veloutée sur le fond d'herbe, je me fais la réflexion que peindre des femmes laides est peut-être un sacrilège en art, et que nos portraitistes devraient bien y songer pour les prochains Salons.

De M. Caméron (Glasgow), une *Phyllis*, profil troublant et questionneur, dans des lucioles envolées. Profils de femmes! Ne nous prenez-vous pas plus encore que ces visages vus de face où, tout au moins, nous avons la ressource, pour ne pas défaillir, de fixer le double regard qui se pose sur nous? Et l'œil de femme, vu de profil, n'est-il pas encore plus mystérieux, son mystère n'est-il pas plus impénétrable, alors que nous ne percevons ainsi que la silhouette vague de leurs rêveries?

SALLE II. — Triton, par Böcklin. Signé A. B., ainsi que signaient les maîtres, jadis. Sur une roche dressée dans la vague, roche où se dissimule un crabe gigantesque, c'est un triton qui, le buste renversé, s'appuie d'une main à la pierre glissante, et de l'autre porte un coquillage à ses lèvres. Boit-il? S'exerce-t-il aux mélodies traîtresses pour charmer tantôt les voyageurs? Nous l'ignorons, mais ses reins sont si bien cambrés, la silhouette si rare, la vague si furieuse et si humide, que nous disons : « Voilà quelque chose qui sort de l'ordinaire. » Cette impression de nouveau, nous l'aurons chaque fois que nous rencontrerons une toile du maître Bâlois. Il n'est jamais banal, tant dans son coloris que dans sa composition. C'est un révolté rasséréné, qui a fait un bûcher de formules d'art qui dédaignait, et qui maintenant, depuis cinquante ans, marche à grands pas dans sa manière définitive. Il est novateur, il est chercheur, il est maître, et nous l'ignorons en France. Ainsi fut pour Wagner en musique, et quel directeur

de théâtre songe, à Paris, monter Shakespeare? Comme document probant, je veux seulement citer une anecdote. L'année dernière, pris d'un beau zèle, il m'était venu l'idée fantastique d'organiser l'Exposition Böcklin à Paris. J'avais, pour ce, rendu visite à certains directeurs de musées suisses et allemands, particulièrement à Bâle, où la collection est fort belle. A mon retour à Paris, je vais voir le propriétaire d'une galerie d'exposition — je ne dirai pas laquelle, parce que ceci est de l'histoire, et qu'il est toujours bon de réfléchir avant d'entacher pour toujours la mémoire de quel'un. — Et voici la réponse qu'on me fit : « Oui, volontiers, Böcklin, si vous trouvez les capitaux. Et encore?... Ces Allemands ont de si singulières façons de vernir leurs tableaux. » Ceci paraît un conte, ce n'en est pas un. Mais passons, car c'est remuer trop longtemps de tristes souvenirs.

GEORGES COCHET.



Aurore

Par Armand Silvestre.

Le ciel semble rêver; on sent qu'il se prépare
Quelque chose de grand, de sublime et de beau.
La nuit, très lentement, fuit, lambeau par lambeau,
Sous la clarté du jour dont l'orient se pare.

Puis, dans cette clarté, soudain, comme un flam-

[beau],
Comme le brasier rouge et sanglant du Ténare,
Le grand soleil surgit rayonnant — tel Lazare
A la voix du Seigneur sorti de son tombeau.

La campagne s'éveille alors, toute rosée,
Et, sur l'herbe et les fleurs, les gouttes de rosée
S'irisent sous les feux précurseurs d'un beau jour.

L'allégresse est partout; les chansons vont éclore,
Et le cœur se sent pris des frissons de l'Amour,
Tandis qu'à l'orient monte et grandit l'Aurore!

HENRI CHARRIER.





Helio BENAU, Paris.

THAMAR (CABANEL)

Musée de Luxembourg

L'Œuvre d'Art, 26, rue Feytaud.

FORBES LIRRARY,
NORTHAMPTON, MASS.



Helo DENTAU, Paris

LA CHOCOLATIÈRE (LIOTARD)

Musée de Dresde

L'Œuvre d'Art, 26, rue Feydeau.

FORBES LIBRARY,
NORTHAMPTON, MASS.



Museo Pinar, Pinar

DÉPART DU TROUPEAU POUR LES CHAMPS (n. 11, FAUVEL)

FORBES LIBRARY,
NORTHAMPTON, MASS.

J. - B. PATER

J'ai eu la tentation d'intituler les lignes qui vont suivre « Pater inconnu ! » mais mon lecteur se fût offensé de ces deux mots. Il m'eût taxé d'impertinence. « Quoi donc ! aurait-il dit, appartient-il au premier venu de me soupçonner ignorant ! En vérité, c'est trop de présomption ! Pater, Watteau, Lancret pouvaient être inconnus au début du siècle, alors que l'art pompeux de Louis David et de ses suivants empêchait nos pères d'étudier, de goûter ces peintres si spirituels, si aisés, si français dont François Boucher ferme le souriant cortège. Mais l'œuvre de ces enchanteurs est dans toutes nos mémoires. Nous avons fait des dieux de ces peintres aimables que, seuls, les critiques moroses désignent encore par un reste de morgue sous le nom de petits « maîtres ». L'existence de ces hommes, tout l'indique, fut sans heurts, facile, sereine et joyeuse, sans quoi leur pinceau n'aurait pas traduit invariablement des scènes d'amour, de galanterie, des sites sans orages, des fronts sans rides ! Ne vous avisez pas qu'il vous soit possible de me rien apprendre sur mes peintres familiers, et votre titre « Pater inconnu » me ferait douter de votre goût. On ne plaisante pas en public ! »

Tout beau ! Calmons-nous ! Raisonnons ! L'œuvre d'un maître n'est pas nécessairement le reflet de son existence. Il entre du rêve dans nos ouvrages, et le bonheur chanté, peint ou écrit est plus souvent une joie rêvée que vécue.

Et Ego ! moi aussi devant les toiles de Pater, j'étais tenté de croire que l'auteur avait traversé la vie, sinon sans mécomptes, du moins sans blessures, sans larmes, sans privations, sans luttes. Et voilà que M. Paul Foucart, un critique doublé d'un érudit que notre bonne étoile a fait naître à Valenciennes a eu la sage pensée de scruter la jeunesse de son compatriote d'autrefois. J'allais omettre de vous dire que M. Foucart est avocat, aussi a-t-il l'habitude des dossiers. C'est un dossier plein de faits qu'il a constitué. Les pièces, étiquetées, classées dans un ordre impeccable revêtent un intérêt supérieur. Au surplus, si vous en doutiez, le dossier, je me trompe, le livre excellent de M. Foucart est à la portée de tous¹.

Mais combien douloureuse est sa lecture ! La jeunesse, cette aube radieuse

de la vie, ne fut pour Jean-Baptiste Pater qu'une période ininterrompue de tourments, d'entraves et de tortures. Son père était sculpteur. Il s'appelait Antoine. La vocation naissante de Jean-Baptiste ne rencontra pas d'obstacle au foyer paternel. Précieux avantage, mais n'oublions pas que nous sommes à Valenciennes, au début du XVIII^e siècle. Watteau a déjà quitté sa petite ville. Paris l'a reçu et l'a apprécié. Le premier maître de Watteau, nommé Gérin est mort. Un peintre sans talent, Jean-Baptiste Guider, que sa mauvaise fortune retient en province, est chargé d'être l'initiateur de Pater. L'initiation sera courte. Pater aura vite appris ce que pouvait lui enseigner son obscur précepteur.

Quelle issue ?

Rentrer au logis et prendre sous l'œil d'Antoine Pater des leçons données par l'amour paternel et le talent d'un habile praticien. Mais, halte-là ! Un sculpteur, en ces temps lointains, n'avait pas le droit de former un peintre. Aïe ! Les statuts de l'Académie de Saint-Luc étaient formels sur ce point. Or, Jean-Baptiste avait seize ans, on le connaissait dans la ville, on l'avait vu chez Guider, on le savait peintre ! Comment expliquer son inaction ? C'était chose difficile. Et d'autre part, si Antoine pouvait être convaincu de former son fils dans l'art du peintre, quelle suite de procès on devait prévoir ! D'ailleurs, à brève échéance, Jean-Baptiste exécuterait un tableau et cette œuvre serait une preuve irréfutable de la complicité coupable de son père.

Antoine prit un parti. On le vit amener son fils à Paris et le confier à Watteau. Solution de courte durée. Watteau trouva Jean-Baptiste trop malhabile et Jean-Baptiste trouva que Watteau manquait d'aménité. La rupture fut prompte et Pater regagna Valenciennes.

Caractère indépendant, homme d'avant-garde, Pater se mit à peindre sans vouloir entendre parler d'aucune corporation. Il se dit qu'il était en possession de notions suffisantes dans son art et qu'un homme de talent n'a pas à s'embrigader à la suite de médiocrités qui le gêneraient sans doute par les exigences d'une réglementation compliquée. En cela Pater avait raison, mais sa montre avançait.

Un beau matin de l'année 1716, les dignitaires de l'Académie de Saint-Luc se présentèrent chez Antoine Pater, et

lui déclarèrent que son fils était accusé de « frauder l'art du peintre ». On avait ouï dire qu'il avait vendu des peintures. Jean-Baptiste ne releva pas cette imputation, et montrant une toile ébauchée, il convint sans peine qu'il faisait de la peinture, mais dans le seul but d'occuper ses loisirs. Antoine corrobora le dire de son fils. Tout d'abord, les réclamaux jugèrent qu'ils devaient être satisfaits de cette double déclaration et se retirèrent. Mais, quelques semaines plus tard, ils revinrent à la charge et voulurent que le tableau leur fût livré. Refus du peintre. Procès. Le Magistrat donne gain de cause au peintre.

Celui-ci, ne se faisant pas faute de produire, les jurés multiplièrent leurs descentes soupçonneuses chez l'artiste, et, en avril 1717, ils s'emparèrent de vive force de l'une de ses toiles ! Nouveau procès qui, cette fois, tourne à l'avantage de la maîtrise. La toile confisquée est retenue, et Jean-Baptiste, aussi bien que son père, sont sévèrement jugés. Toutefois, il est enjoint aux jurés de ne pas pénétrer, à l'avenir, chez les Pater « sans une autorisation suffisante ? »

Frère barrière dont Jean-Baptiste ne s'exagère pas la valeur. Aussi a-t-il soin de déménager secrètement et de s'éloigner de la rue de Tournay pour installer son atelier « au fond de la cour d'une maison vide située près du pont des Chartriers, dans une grande chambre basse, ayant ses vues sur la rivière de l'Escaut. »

Le mystère dont s'entourait le peintre lui valut deux mois de répit, mais un certain jour, pendant qu'il était au travail, un gamin lui cria du dehors que son père l'attendait au cabaret voisin de l'*Aigle noir*. « Sans se douter du piège, écrit M. Foucart, Jean-Baptiste sortit de son atelier, ouvrit la porte de la rue et ne fut point médiocrement surpris de se trouver nez à nez avec cinq délégués de la jalouse corporation qui, profitant du premier moment de désarroi, se glissèrent dans la cour en compagnie de leur acolyte ordinaire, le sergent Leroy. »

La résistance du peintre fut héroïque ; le siège en règle que durent soutenir les envahisseurs faillit amener mort d'homme, mais après des péripéties dramatiques, la porte de l'atelier fut enfoncée et les jurés saisirent l'ébauche d'une *Foire de village*.

Pendant ce temps, le quartier avait été mis en émoi, la populace s'était attroupée, et quand le groupe des jurés et des gens de police parut à la porte, elle

¹ 1. Paris. Librairie de l'Art, 1894, in-4°.

fut couverte de huées, et Jean-Baptiste excitait la foule en disant : « Criez ! je vous récompenserai bien ! »

Ce ne fut là qu'un début d'hostilités. Les poursuites, les réclamations, les arrêts se succédèrent sans interruption contre les deux Pater qui finirent par succomber. Des amendes les frappèrent; ils durent accepter d'humiliantes transactions. Ce duel dura deux années ! Et, la défaite consommée, Pater n'avait d'autre alternative que celle de ne plus peindre ou de quitter Valenciennes !

Une lettre de Gersaint lui arriva sur les entrefaites. Watteau qui allait mourir en pleine jeunesse, à Nogent, désirait revoir le jeune compatriote qui avait été un instant son élève. Gersaint mandait à Pater de venir. Celui-ci accourut. La réconciliation des deux artistes fut complète et, durant un mois, le dernier que Watteau passa sur cette terre, Pater reçut de son illustre devancier les leçons du maître et de l'ami.

Je ne sais s'il reste encore trace de la « maison vide située près du pont des Chartriers et ayant ses vues sur l'Escaut » ? Mais, vieille ou neuve, la construction la plus proche de ce point devrait être ornée de l'inscription suivante :

ICI

JEAN-BAPTISTE PATER

ENTRAVÉ PAR LE MALHEUR DES TEMPS
EUT UN ATELIER CLANDESTIN.

Ces lignes devraient être surmontées d'un médaillon au centre duquel serait sculpté le profil souriant du peintre. Valenciennes doit à Pater cette réparation. Et s'il est nécessaire d'ouvrir une souscription pour couvrir les frais de ce monument expiatoire, les lecteurs de *L'Œuvre d'art* seront les premiers à verser leur offrande. Qu'en pense M. Foucart, l'avocat de Pater ?

HENRY JOUIN.



AU LABORATOIRE DE BANYULS-SUR-MER

(Suite et fin)

Mais il n'est pas, à Banyuls, que l'intérêt scientifique qui captive et passionne. L'esthète y trouve d'égalés et abondantes jouissances; et pour l'artiste une visite au Laboratoire, une étude prolongée de l'aquarium procureront de multiples sujets de curiosité, d'étonnement, de profitable notation, d'initiation à des modes inédits de la forme, à des motifs d'ornementation, à des caprices de lignes, à des paradoxes de vivantes imageries ou de flores fabuleuses, à des chatoiements de nuances, à des éblouissements de coloris, à des joailleries d'une incroyable originalité, d'une intensité prodigieuse ! Singularièrement suggestif certes, même pour les profanes, sont les croisières du *Roland* et du petit voilier, son *matelot*, en ces parages où abondent les spécimens de l'innombrable peuple neptunien et où se rencontrent des espèces rares, les dragages, les pêches, les explorations sous-marines en scaphandre, les minutieuses manipulations du laboratoire, les patientes et captivantes observations au microscope, les collections si considérables déjà que la place manque pour tout classer, et qui augmentent tous les jours, et qui fournissent des échantillons aux Facultés et aux grandes Ecoles de toute la France, la bibliothèque admirable malgré la pénurie d'argent, les machines qui, sous la direction d'un mécanicien de la marine, M. David, un vrai savant, lui aussi, fournissent et distribuent dans tout l'établissement la force motrice, l'eau de mer et l'électricité. C'est pourtant à l'aquarium qu'il faut revenir, surtout pour les lecteurs de cette publication où avec autorité et éclat sont spécialement traitées les choses d'Art. Ils ne se lasseront pas d'y prolonger une visite dont les heures passeront vite en l'attachante contemplation du monde étrange et merveilleux dont l'intimité, surprise en sa troublante réalité, s'agitte sous le regard; faune et flore, un coin révélé soudain de ce mystère des mers, où la création se poursuit et se renouvelle toujours intense effroyablement, où le monstrueux cohabite au mignon, le hideux à l'exquis, où dans une extravagance de formes capricieuses, sous le chatoiement des féériques parures, se joue, comme en un paradoxe kaléidoscopique, la magie de myriades d'êtres rudimentaires et d'organismes protéomorphes et polyphibies, en suspens entre les trois règnes, tenant également du minéral, du végétal et du zoophyte, et dont la bizarrerie, l'imprévu, l'illigisme et l'éblouissement, charment, surprennent, déroutent, passionnent l'imagination et, à force d'étrangeté, lui donnent presque la sensation douloureuse d'une hallucination.

En la vastitude d'une pièce du rez-de-chaussée, très sombre, sur tout le pourtour sont disposés les bassins au parois de cristal, pleins d'eau de mer qu'un jet continuo, filtrant de haut en bas, renouvelle sans cesse. Dans la limpidité du liquide, parmi des groupements de roches, de sables, de masses conchyologiques ou madréporiques, ondulent les sveltes rubans des algues, s'épanouissent les parenchymes de la végétation sous-marine, s'agitent les individualités précieusement recueillies dans les explorations, mollusques divers, coquilles nacrées, zoanthaires, échinodermes, acalèphes, polypiers, infusoires, spongiaires, — les coraux fleurissant de leur

microscopique calice leur phalanstère arborescent aux délicates colorations, les holothuries, les anémones de mer d'un blanc immaculé, d'un pourpre rutilant, les spirographes abandonnant aux vibrations du fluide l'idéale finesse de leur houppie soyeuse, le ravissement des argonautes, l'écrin mordoré des astéries, — vives obscures et confuses, apparaissent soudain, mises en valeur par un ingénieux dispositif qui d'un haut fait descendre un faisceau de vive clarté et illumine l'eau de chaque réservoir d'une émission de soleil. Tout cela s'agit, grouille, évolue, tandis qu'en un bassin central des types de poissons nagent autour d'un homard patriarcal, et qu'une pieuvre énorme emplit des hideurs de ses tentacules repliées l'ampleur d'une habitation réservée. C'est un diorama d'organismes, un bouquet d'artifice de corpuscules, gouttelettes d'êtres cristallines, cellulaires éparses dans la fluidité ambiante, fluides elles-mêmes et translucides, masses ovoïdes, efflorescences rudimentaires de molécules animées, conglomerats de viscosités ou armures adamantines semblant des débris épars de préexistences immémorées et qui sont des recommencements ou des apparitions d'entités, générations dont les embryonnaires complexes, tenues en suspens dans un rayon ou rampant parmi les granulations et les mousses du fond, semblent n'être que des apparences et sont des réalités formidablement voraces et prolifiques.

Et dans la prodigieuse multiplicité des formes qui zigzaguent, exfolient, compliquent, telle une gageure d'originalité, d'invention ou d'excentricité, la grimace, la splendeur ou la grâce, la fuyante diversité et les arabesques de leurs découpures et de leurs serpentements, c'est, comme sous la diaphane d'un prisme invisible, un égrenement de pierrieres, un éparpillement de colorations, un embrasement de nuances lamineuses, une révélation de tons dont la gamme, à désespérer les fanatiques du coloris, court, en une diffusion d'étincelles, des violets les plus graves aux explosions les plus virulentes du vermillon. De vagues rubescences frissonnent en la diaphanéité du liquide dont la réfraction se teinte de reflets adoucis, nuancées de lilas, doublées de brun; les suavités du gris le plus finement puré, les candeurs de la nacre, les virginités aurales, peu à peu échauffées montent graduellement depuis le tendre du rose le plus exquis, aux rutilances exacerbées des pourpres; ici, les bleus amortissent d'une moire assombrie la somptuosité de leur éclat; là, sous la vivacité d'un éclair flambent les saphirs, ou, caresse fuyante, frémissent les azurs délicieux; les verts, épousant le chromatisme de la palette infinie, concentrent la lumière en une incépissable variété de séductions, du velouté le plus profond aux orqueils de l'émeraude et aux acuités triomphales où l'or et l'escarboucle semblent irradier dans la verdure d'un grain que commence à ambrer la maturité. Ce sont des joies infatigables, pour celui dont le regard est éduqué et sait voir, d'admirer longuement cette vivante exposition d'images et de couleurs inédites. Et pour le rajouissement de ses inspirations, le renouvellement de ses effets et de ses formules, l'Art de l'ornement surtout aurait à gagner beaucoup de fréquentes stations éducatrices à l'aquarium du Laboratoire de Banyuls.

Institué, dirigé avec la compétence la plus haute comme avec le plus infatigable dévouement

par ce grand savant, M. Lacaze-Duthiers, ce remarquable établissement, auquel il ne manque que de plus larges encouragements et qu'un budget plus digne à la fois de l'utilité de l'Œuvre et de la munificence de notre République pour être envié par le monde scientifique des deux hémisphères, a dû, à l'origine, et tant qu'il a occupé la magistrature municipale, beaucoup à l'homme, esprit éclairé, cœur libéral, dont le passage à la mairie de Banyuls a laissé d'inoubliables souvenirs, M. Pascal. Grâce à son influence, grâce à ses efforts, la tâche de M. Lacaze-Duthiers fut argement facilitée. Si c'est pour la modeste commune où les pêcheurs d'anchois tendent leurs filets au soleil sur le versicolore cailloutis du bord de mer un honneur d'avoir son nom inscrit dans les annales de l'Académie des sciences et de posséder un pareil centre d'Études et d'initiation, c'est beaucoup à M. Pascal qu'elle en est redevable, et à cet homme excellent revient légitimement une notable partie de cet honneur. En terminant cette rapide esquisse, il convenait de le proclamer et d'associer son nom à celui de M. Lacaze-Duthiers, comme ce dernier l'associe à la fidèle reconnaissance que son cœur de savant a vouée à l'élite intellectuelle qui l'a encouragé, aidé, et qui le soutient encore dans son œuvre si hautement méritoire.

O. JUSTICE.



La Custode d'or

(Suite.)

X

Le plan de ce livre était bien de montrer deux esprits élevés, qui, s'unissant sur une même Foi, confondant leurs extases et leurs joies, jetant au même creuset d'allégresse, dans une intelligente alchimie, tous les éléments nécessaires à une parfaite combinaison d'âme, seraient arrivés à la conception d'un culte nouveau qui serait le culte d'art, si par nature nous n'étions pas des individus réfractaires à l'adoration et presque incapables, sauf de rares exceptions, de nous soumettre à une discipline à la fois pieuse et noble. Lenore et Rémi auraient été ces deux-là qui, comprenant qu'en art, il est autre chose que la matérialité des vestiges d'âges passés, auraient vécu dans une sorte de religion vis-à-vis de ces mêmes objets que d'autres n'apprécient que pour leur rareté ou leur origine. Façons d'Ignace de Loyola, qui, se flagellant moralement et échangeant leurs méditations, auraient dégagé des anciennes merveilles plus que des satisfactions de collectionneur érudit. Tout à la fois, pour conserver une absolue unité, ce volume qu'il convient de souligner *essai pour un culte d'art*, n'eût dû mettre en présence que ces deux passionnés d'idéal et n'être point souillé du contact — tant

lointain soit-il — du père de Lenore et du sot Mulneus. A moins toutefois qu'on ne se résigne à considérer ces personnages incomplets que comme des repoussoirs utiles à une nette compréhension de la qualité d'élite que revêtaient les deux âmes délicates de ces enfants prédestinés à l'Idéal et au Rêve. Entendons bien que le mot : repoussoir n'entache pas si complètement ces vieillards que nous ne puissions encore leur prêter de la valeur. Il est bien certain qu'ils ne sont pas nuls. Tous deux ont fait un effort vers le beau, puisque nous les voyons s'entourer de beautés, mais où voici bien la nuance qui nous fait les priser moins que Lenore et le jeune prêtre, c'est qu'ils sont restés à mi-côte, un peu plus haut que l'étape commerce et encore bien loin du but où se dresse le temple philosophique des méditations qu'atteignent seuls les sensitifs, les vibrants, les intuitifs et les affinés et presque jamais les érudits. Je ne retire pas aux savants le don d'émotion, mais je crois, malgré tout, que les artistes qui sont moins savants atteignent plus facilement à l'enthousiasme. Les Primitifs ne savaient rien du tout, ils ignoraient pour la plupart la perspective, ils n'en restent pas moins les presque seuls émus dans la peinture de tous les temps.

En résumé, détiens-nous de nous enfermer dans des règles. Agir ainsi, c'est se contraindre à vivre dans un palais superbe dont toutes les portes seraient fermées et où les fenêtres seraient trop hautes pour que la vue puisse se porter sur la campagne. Et c'est perdre aussi le bénéfice de l'au-delà de ces murs, où il y a encore des beautés qu'on ne saurait discerner. L'art est comme l'espace et le temps, n'a pas de limite. Lui en assigner une, c'est le transformer en une science définie qui peut tenir en un gros volume et qu'au besoin, avec un peu de patience, on saurait numéroter et réduire en théorèmes. Il ne faut pas cela, et Lenore, au contraire de son père, l'avait magnifiquement compris. Son instinct et sa sensibilité étendaient sa compréhension d'art bien au delà de l'espace clos où s'agitait perpétuellement son père trop documenté.

C'est ainsi que va nous apparaître médiocre et mal réglé le court séjour du vieillard à Bruges, en compagnie de Mulneus. Nous concevrons, en suivant ce savant maladroit, quelle est son inintelligence lorsque nous le verrons passer sans tourner la tête devant la chapelle du Saint-Sang, et n'y point entrer. La chasse de sainte Ursule lui restera inconnue ce jour-là, et il n'en dormira pas moins bien la nuit suivante. Tout au fond de la rue de Jérusalem, il restait donc ainsi, au cours de ces longs jours, entretenant avec ce juif ruiné de vaines illusions d'art, l'un à l'autre racontant sa collection, avec quelque peu les yeux hors de la tête. Mulneus avait abandonné tout espoir de reconstituer ce musée superbe qu'il avait su jadis rendre très beau et qui pièce à pièce avait disparu. Sur les murs froids et nus qui fermaient les chambres où, par une inévitable pente, ils en revenaient toujours à un même thème de conversation, subsistaient à peine quelques tableaux, encore que sans grande valeur. Les bibliothèques offraient aux yeux l'aspect morne d'un sanctuaire ravagé d'où auraient été enlevés les objets somptueux. Un rayon y était un trou noir, vide d'anciennes reliures et c'était douloureusement visible malgré l'effort des serges vertes mal tendues sur les vitres pour cacher cette nudité lamentable. La

poussière de jour en jour s'épaississait sur les étagères où jadis se dressaient les plats italiens et les grès allemands. Mulneus, parmi cette désolation, parlait avec dépit du temps de ses richesses et avec envie de ceux-là qui aujourd'hui possédaient ses trésors d'autrefois.

Le père de Lenore obéissait à d'autres instincts. Tout en caressant comme à plaisir, et pour se faire mal, l'idée de voir dans ses galeries telle pièce unique que lui signalait son ami, il se félicitait d'heure en heure en agitant ce hochet que bientôt, dans une salle d'exposition, il allait reprendre ces combats d'où si souvent jadis il était sorti vainqueur et disputer un calice et un évangélaire qu'il remporterait enfin comme une part de butin.

Cependant, les fenêtres étaient ouvertes au fond des chambres, et le matin et le soir, ainsi que vers midi, c'était tout un frémissement sonore dans l'air à cause des cloches, dans les églises, les couvents et les béguinages qui sonnaient l'angelus. Et jamais ne lui vint l'idée d'interrompre son dialogue pour un instant poser ses mains aux balcons en fer curieusement travaillés et écouter un peu l'harmonie de toute cette ville, aux minutes où elle tombait en prière. Pas plus d'ailleurs qu'il ne s'amusa, en traversant les places, à suivre du regard la silhouette de ces pignons si crénelés, si ornés de ferrures et de briquetages ingénieux, dans un jour si spécial, que pour les âmes un peu méditatives à pareille contemplation, le siècle recule dans l'histoire jusqu'aux temps où l'Espagne était maîtresse des Flandres et où la langue de Cervantès était parlée sous le ciel de Cornélius de Witt.

Et voilà tout mon chagrin d'écrire ce chapitre à contre-cœur, me souvenant de mes émotions de Bruges et me voyant condamné à n'en rien redire. Ç'eût été si simple s'il eût senti le charme de la ville que j'aime, ç'eût été si simple de me substituer à lui et de répandre ici mes souvenirs personnels sous couleur de reproduire l'état d'âme de ce vieillard. Aujourd'hui suis-je donc contraint de passer ainsi qu'il le fit devant la chapelle du Saint-Sang et de ne pas y pénétrer, de traverser la place où s'érige le beffroi et de n'y pas même prêter attention. Douloureuse tâche qui est bien pour me punir d'avoir été trop heureux à écrire les deux chapitres où Lenore et son jeune ami, tant dans les galeries que sur les grandes routes, m'étaient de si exquis et si faciles prétextes à développer mes préférences et ma direction d'âme.

Il faut donc en revenir à cette figure peu sympathique et épiloguer sur sa façon de vie discordante dans ce milieu qu'elle ne sentait pas. Franchement, je ne m'en sens pas le courage, aussi bien devrai-je dans ce récit pénible ouvrir encore des portes sur cette ville que je ne puis décrire et ce me seraient autant de blessures.

Prenons plutôt, en lui-même, dans les lettres qu'il écrivit chaque jour à sa fille, le témoignage de son incompréhension et que lui-même fournisse les arguments dont nous userons pour juger sa conduite et son esprit.

Deuxième lettre: « Tu ne saurais croire, ma chère Lenore, combien les gens d'ici manquent d'élégance. Les femmes s'enferment dans des vêtements noirs et y dissimulent des visages où la bouche semble faite exclusivement pour les *Oremus*.... »

Troisième lettre: « Il y a des canaux immobiles où dort une eau qui doit être glacée.

Sans un pli, elle s'étend jusqu'au tournant des rues et les feuilles qui y tombent des arbres n'y font même pas de rides. Il fait froid, sous ces arbres, et les bancs n'y sont pas fréquents. C'est une cité de silence.... »

Quatrième lettre : « Je m'ennuie.... »
Cinquième lettre : « Ces cloches, ces cloches ! C'est pour moi une perpétuelle insomnie. Il va de des carillons, mais le plus souvent des sonneries graves comme des glas.... »

Sixième lettre : « Je suis passé devant la chapelle du Saint-Sang... »

Tel était l'homme.

Insister, serait acte inutile. Ce serait faire tout au plus travail de psychologue curieux d'étudier un cas d'âme qui, malgré les répulsions qu'il est susceptible de provoquer, ne manque pas d'autre part d'un certain intérêt. Mais à quoi bon ! Ce chapitre — que je tiens à disposer sous forme de préface et où je me suis autorisé à prendre la parole, — ce chapitre est bieu pour prévenir que si cela eût été possible l'enfance mis sous les yeux uniquement Lenore et Remi, dans le cadre de leur extase et dégagés de toute autre personnalité.

Pour la vérité du récit, Mulneus, le père de Lenore, l'évêque des enfants de chœur, la vieille servante, un cocher et des paysans ont dû s'ajouter à la liste des personnages dont se constitue la présente étude ; mais je ne saurais trop insister pour déclarer que ce ne sont là que figures épisodiques et que, seuls, les deux passionnés d'art que nous vivons se promenant parmi les galeries enrichies de merveilles sont les mobiles de cette œuvre.

Nous suivrons donc d'un œil distrait les faits et gestes du vicillard, et nous intéresseront peu à la façon plutôt rapide qu'artiste dont il dispusera les évangélistes, les calices et les reliquaires, nous retournerons vite aux tristes terrasses déjà feuillues jusque dans leurs allées noyées de la mort, à cause de l'autonne qui s'en va et de la fin des choses qui vient. Nous passerons silencieusement et le front courbé devant le lit où Lenore desire alors que se tient au chevet Remi tout en pleurs qui songe sa première entrevue et sa première promenade avec la pâle enfant dont les mains tremblent sur les linges frais et dont balbutient les lèvres.

Nous tournerons nos yeux attristés vers Lenore, la malade mais la tant artiste, inquiète de savoir si, euse-elle est moins malade, elle eût été aussi artiste, et nous redouterons que, pour être aussi artiste il faille être aussi malade. Nous balancerons ses joies d'âme avec ses souffrances physiques et, selon que nous aurons des tempéraments divers, nous la louerons ou la condamnerons. Ceux qui vivent silencieusement, et donnent au corps la substance quotidienne pour sa santé régulière, et désorganise la pensée, jureront Lenore démente et négligante, mais l'en s'au d'autres qui, de longtemps, se sont posé le problème de savoir si vivre est l'unique but et si la pensée n'est pas tout ici-bas.

Ceux-là aimeront ma Lenore qui ont versé des pleurs devant les Primitifs, qui ont senti des battements plus pressés à leur cœur au spectacle des soirs somptueux, qui sont restés songeurs dans la paix des cathédrales, et qui ont eu, eux aussi, une custode consolatrice qui leur soit une aide et un soutien pour vivre. Condamner Lenore serait condamner la Foi ; les âmes pieuses partageront ses extases.

Au jour dit, ils vivront, Mulneus et lui, dans

la salle de vente où devaient se disputer les orfèvres d'Agostino di Duccio, et d'Antonio de Pallojolo, les médailles de Matteo de Pasti et de Pisano (Vittore), l'évangéliste, un reliquaire et un calice de vermeil.

Dans un jour gris passeront ces beaux, un vieux allemand acquit les médailles. Le musée de Lindau disputa au vieux collectionneur un livre curieux qui comprenait les Évangiles d'une part, et de l'autre les Sermons de Luther. Sa bizzarerie était de s'ouvrir en tous sens, si bien qu'il était plutôt six livres qu'un seul. Ordinaire curiosité d'imprimerie ancienne qui avait plus au père de Lenore et qui n'acquait toutefois pas. Le livre date de 1572, chez Peter Schmitt Hieronimus — MARTINUS LUTHER — s'en fut à Lindau où on peut le voir.

Et puis ? Mulneus pâlit plusieurs fois à voir son ami étendre en maître la main vers le bureau du commissaire-priseur, donnant l'ordre définitif, après cinquante encheres, pour l'acquisition. Le reliquaire lui fut adjugé, ainsi que l'évangéliste qui était très beau, encadré de pierres énormes, orné d'un christ byzantin et d'un cimeter d'or ciselé ; le calice aussi, dont le pied délicat n'était qu'une tige fleurie de lys qu'enroulait un serpent qui traînait sur le socle une tête dérasée où se voyait encore la trace d'un talon symbolique.

Au sortir, une surprise attendait le collectionneur heureux. Une lettre très pressée, venue de France, était venue pour lui chez Mulneus, et une fille l'apportait à cette heure de l'autre bout de la ville.

Et dans le bruit des salles qui se vidaient, debout au seuil des portes où passaient des gens murmurant son nom, le père de Lenore lut :

« Monsieur,

« L'état de votre fille s'est sensiblement aggravé depuis votre départ. Il serait plus prudent, je crois, que vous abégiez de quelques jours votre voyage et abandonniez Bruges au plus vite, votre présence ici me paraissant indispensable.

« Abbé Remi, vicaire général. »

Le même soir, Mulneus serait une dernière fois la main à son vieil ami, qui, par la baie du wagon, lui donnait encore les ultimes conseils pour l'expédition des pièces de collection. Par contre, le père de Lenore avait déjà égaré la lettre de Remi.

GEORGES COCHET.

(La fin au prochain numéro.)

NOS GRAVURES

CABANEL. *Thamar*. (Musée du Luxembourg.) — L'œuvre est célèbre et n'oblige pas d'amplifier commentaires. C'est l'interprétation d'un des épisodes de la légende, où, une fois de plus, la femme s'est montrée traîtresse et cruelle, héroïne et meurtrière à l'exemple des Dalila, des Déjanire, des Salomé et des Hérodiane. Il est des voiles qui sont d'une telle valeur par leur *faïre* que l'idée s'en efface devant le besoin d'étude qu'on éprouve devant elles. C'est ainsi que nous oublions le thème pour suivre un peu les variations l'homme, efféminé et mou chez la femme qui, les doigts croisés, les cheveux dénoués, rêve ses projets. *L'expression* : énergique chez l'un, reposée chez l'autre, toutes qualités de composition

qui par leur opposition ont leur valeur artistique. *La ligne générale* : un corps dressé, un autre étendu, nouvelle opposition. Le fond simple et propice à mettre en relief les figures, l'accessoire exact, le drapé des étoffes harmonieux s'ajoutent pour compléter l'œuvre méritoire et louable en son ensemble, en son inspiration et en son détail.

Liotard. *La Chocolatière*. (Musée de Dresde.) — L'ignare ou l'otroie a pris son modèle, mais l'incline tort à croire que ce n'était pas loin des petites villes de Hollande où les jeunes femmes ont ces mêmes airs si propres, ces gestes si économiques c'est bien le mot, ces coiffes si gracieuses, ces coquets aux formes si arrondies parfois pas (toujours) et ce visage discret et point fureteur. Je l'ai vue la chocolatière un matin, à La Haye elle était jeune comme celle-ci et modeste comme elle, et tandis que je la complimentais sur son bonnet, elle baissait les yeux comme un enfant, ces beaux yeux qui m'apparaissaient plus beaux encore et comme noyés dans la buée chaude et parfumée qui montait de la tasse de café.

Je l'ai vue aussi dans les villages à Bruck ou à Munnikendam, au fond des Pays-Bas, proprette comme celle-ci, m'invitant à visiter sa maison et me tenant des soutiers neufs pour que la boue des pieds ne souillât pas ses allages. Et j'ai bu, chez elle, le bon café, le café de Liotard tendu par ces mêmes mains potelées et un peu rouges qui sont lortes au travail et j'en ai fait la preuve douce à la carafe.

G. H. FAUVEL. *Départ du troupeau pour les champs*. (Salon des Champs-Élysées.) — Cette toile, vers le mois d'avril dernier, est partie elle aussi pour les champs. Elle est arrivée aux Champs-Élysées. Il m'échappe si elle y fut mentionnée, mais je joins tous mes vœux sur cette idée. J'en aime l'inspiration qui est douce et que ne parvient pas à troubler l'abandon du chien dans le coin, au pied du berger. Le jeune père à un bon geste, précautionneur et passan. Les bêtes connaissent la route, elles vont au pré, sans souci, sûres qu'elles sont d'être bien peintes. Et dans un coin, parmi les pierres du mur, c'est la lanterne de corne cheue à Gérard Dow que l'enfant prendra ce soir au retour pour compter, dans la nuit noire de la Bergerie, ses bêtes rentrées pièce-mêle. Donc pastoralité qui concorde bien avec nos villégiatures actuelles et qui nous est, par ce fait, d'autant plus sympathique à analyser.

E. THIVIER. *La Cauchemar*. (Salon des Champs-Élysées.) — Comme dans les grandes terreurs, le cou se renverse, la bouche se convulse, sous la paupière close, l'œil doit être blanc. Une jambe se raidit, cependant que s'avance le cauchemar sur la poitrine qu'il ensanglante sans doute. Puisque nous parlons sculpture, admirons la science de l'artiste qui a su interpréter si parfaitement la donnée qu'il se proposait. Matérialisons son rêve affreux en ce monstre aux ailes déployées, il nous donne justement l'impression du rêve terrifiant, le rêve qui vole, qui s'élève et qui a des ailes. L'anatomie de cette œuvre de grande valeur se révèle impeccable et de la meilleure observation, la précision n'en est pas exagérée puisque la figure est si superbement le miroir des pensées qui s'agitent au fond de cet endormi. Louanges donc, et sans réserve, à M. Thivier, et tous nos vœux pour qu'il fasse encore souvent d'aussi épouvantables rêves.

M. R.

Le Directeur-gérant : LÉON CASTAGNET.

Paris. — Imprimerie spéciale de l'Œuvre d'Art, E. MORAUX et C^o, 21, rue de la Victoire.

L'OEUVRE D'ART

REVUE BI-MENSUELLE ILLUSTRÉE

ABONNEMENTS

| | | |
|--|----------------------|-----------|
| PARIS ET Départements | UN AN. | 24 francs |
| | SIX MOIS | 12 — |
| | TROIS MOIS | 6 fr. 50 |
| ÉTRANGER | | |
| Union Postale : Un An, 50 fr. Six Mois, 45 fr. Trois Mois, 8 fr. | | |

DEUXIÈME ANNÉE — N° 34

Le Numéro : 1 franc.

5 Septembre 1894

DIRECTION ET ADMINISTRATION

26, rue Feydeau, Paris.

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres ou mandat-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond pas des manuscrits et des dessins envoyés.

Notre Histoire en tableaux

1870-1900

LETTRE A UN ÉDITEUR FRANÇAIS

Monsieur,

La mode est aux centenaires. Sans y prendre garde, nous ne cessons de vivre par la pensée au milieu de la société française d'il y a cent ans. Nous comparons deux fins de siècles et, n'étant pas libres de créer les institutions qui ont pris naissance pendant la période révolutionnaire et se sont perpétuées jusqu'à nous, du moins sommes-nous fiers de revivre un instant parmi les fondateurs illustres de ces œuvres françaises, d'acclamer leurs noms, de fêter leur mémoire.

Il est une œuvre à laquelle un érudit, un fin lettré, M. Maurice Tourneux, a rendu justice. Je veux parler des *Tableaux historiques de la Révolution*. Ce monument vous est connu. Vous savez comme moi quel est son attrait. M. Tourneux a dit avec raison, en parlant de cet ouvrage : « Ces *Tableaux historiques* sont pour la Révolution ce que sont les estampes de Tortorel et de Périssin pour les luttes religieuses du XVI^e siècle ou celles des *Campagnes du Roi* pour les victoires de Louis XVI, c'est-à-dire un témoignage irrécusable et que des interprétations, même plus habiles ou plus savantes, ne sauraient remplacer.

Ai-je besoin, Monsieur, de vous remettre en mémoire l'économie de ce vaste travail? Des dessinateurs et des écrivains se sont appliqués à fixer les événements d'une période agitée, féconde en hommes de volonté dévoués à la patrie française, ou terribles par leur cruauté. Le dessinateur créait l'image, l'écrivain commentait l'homme ou le fait représenté. Jean-Louis Prieur, Pierre-Gabriel Berthault furent les premiers artistes attachés à l'entreprise, de même

que Fauchet et Chamfort en furent les premiers soutiens par la plume.

Je ne m'étendrai pas sur les transformations que dut subir l'ouvrage pendant la durée de sa publication. Qu'il me suffise de rappeler que le tirage de 1802 comporte trois volumes renfermant cent quarante-quatre planches relatives à des faits mémorables, et autant de discours historiques, plus soixante portraits de personnages politiques ou autres, le tout édité chez Auber, le père du compositeur.

Vous avez feuilleté comme moi, et sans doute à maintes reprises, ce vaste répertoire d'estampes, où se trouvent rappelés l'Assemblée des notables du 22 février 1787, l'Arrestation de d'Epréménil et Goislard, le Serment du Jeu de Paume, la mort de Flesselles, la députation des femmes artistes présentant leurs bijoux à l'Assemblée nationale, la Journée du Dix-Août 1792, la bataille de Nerwinde, la victoire de Jemmapes, Fleurus, la première séance de l'Institut, l'entrée des Français à Rome, à Berne, à Naples, les batailles de Novi, d'Aboukir, de Marengo. Un tel ensemble de documents, sur une période relativement courte, est inappréciable au point de vue de la topographie, du costume, de l'iconographie, des mœurs générales, et un livre ainsi composé par les témoins oculaires d'une époque, peut n'être pas impartial, mais quel n'est pas son prix aux yeux de l'historien tenu de ressaisir la vérité cent ans après les événements qu'il va raconter!

Vous plait-il, Monsieur, de songer aux écrivains, aux artistes qui s'occuperont de notre époque à la fin du vingtième siècle?

Leur embarras sera grand. La presse quotidienne, l'estampe improvisée, le portrait apocryphe, le site inexactly saisi, conservés, classés dans les dépôts publics seront, pour l'écrivain de l'avenir,

autant de documents trompeurs. Les cerveaux veulent savoir, les yeux veulent voir, et le journal se prête à cette avidité qui n'admet pas de répit. Lors du fatal événement de Lyon qui s'est produit, comme on sait, le 24 juin à 10 heures du soir, les journaux de Paris publiaient à cinq heures du matin, le 25 juin, des relations, longues de plusieurs colonnes, et la plupart contradictoires; deux heures plus tard, on distribuait à Paris des placards reproduisant la scène qui s'était déroulée sous les yeux de la population lyonnaise. Vous et moi ne sommes pas dupes de la valeur de telles estampes, mais si nous devons être... nos petits-fils!

J'estime qu'en laissant à des mains hâtives et peu sûres le soin d'écrire et de dessiner notre histoire contemporaine, nous nous faisons tort sans prendre souci de ceux qui viendront. Il y a vraiment trop de livres, c'est pourquoi j'ose vous proposer d'entreprendre... un livre de plus!

Je place le cadre de notre histoire entre 1870 et 1900. Ce cycle comprend trente années et embrasse une époque d'efforts, de tentatives, d'œuvres sérieuses, d'activité féconde. Sans doute, cette période de temps n'aura pas été exempte de tristesses et d'échecs. Il faut à toute chose terrestre, à toute génération, son côté sombre qui aide au relief, à l'éclat de la face lumineuse. Nous aurons à faire une sélection dans les événements qui se sont produits de 1870 à ce jour; il conviendra de taire certains noms dont la notoriété passagère n'a rien à voir avec l'honneur. Le scandale est d'essence méprisable. Mais en revanche combien de dates radieuses, d'actions dignes de mémoire, de pages rayonnantes, d'hommes supérieurs dont le souvenir doit être exalté par nos écrivains les plus habiles et rendu saisissable pour le regard à l'aide de l'estampe!

J'estime que, chaque année, dix sujets

méritent d'être relevés. Voilà donc dix planches et un nombre égal de discours historiques à l'appui de ces planches. Une période de trente années à raconter à l'aide de l'image et de la plume donne trois cents estampes et trois cents discours. En publiant cinq planches et leur commentaire par livraison mensuelle, la durée de l'entreprise sera de soixante mois ou de cinq années. Fauchet et Chamfort ont été les seuls rédacteurs des *Tableaux historiques de la Révolution* à l'origine de l'ouvrage. Ce n'est pas à deux écrivains seulement que vous voudrez faire appel, mais à trente, à cinquante peut-être de ceux qui, de nos jours, sont capables de bien penser et de bien dire. Votre œuvre n'aura rien d'étroit, de limité, de partial. Ce sera la France intellectuelle qui tiendra la plume dans ces nouveaux *Mémoires d'outre-tombe*. Vous ferez appel aux hommes d'étude, aux membres de l'Institut, aux savants, à ceux qui chaque jour traitent avec autorité, dans le Parlement, des choses de l'État. Et les artistes les mieux doués vous apporteront leur tribut, non moins éclatant que des trophées de victoire, et les découvertes récentes vous permettront de traduire sans dépenses excessives les dessins inédits ou les œuvres déjà célèbres de Meissonier, de Neuville, de Mercier, de Detaille, qui se rattachent à l'Année terrible.

J'y songe, Monsieur, il est temps de vous hâter. Du 1^{er} janvier 1895 à l'année 1900, vous avez précisément les soixante mois nécessaires à la publication de vos livraisons mensuelles. La première planche aura trait à l'investissement de Paris en septembre 1870 et la dernière représentera le Palais de l'Exposition de 1900. Paris bloqué et Paris ouvert ! Paris dans le deuil et Paris dans la lumière. Entre ces points extrêmes, les lettres, l'art, la guerre, la politique, vous offriront sans peine le sujet des trois cents estampes véridiques, exactes, mais lumineuses qui déjà se déroulent dans ma pensée. Cette époque, que je voudrais voir honorée et racontée sans passion, n'est-elle pas la nôtre ? Ne demeurons pas indifférents à notre temps sous peine de nous diminuer nous-mêmes ! Souvenons-nous ! Est-ce que Chanzy, Courbet, Mac-Mahon, ne sont pas de grands capitaines ; Cabanel, Delaunay, Carpeaux, Chapu de hauts artistes ? Je vous l'affirme, vous n'éprouverez qu'une peine au labour où je vous convie : celle d'écartier des personnalités de demi-

grandeur pour faire place à des renommées de plus fière allure. Dès aujourd'hui j'entrevois François Coppée racontant dans *Notre Histoire en tableaux* ce que nous pensons tous de la Tour Eiffel !

HENRY JOUIN.



Feuilles sèches!

En longs troupeaux fuyants éparés
de quelque invisible ennemi
sous la chasse, vagues comparses
du drame universel, emmi

les caduques mélancolies
des bois vastes, des frissonnants
enclos, des gazons où Folies
riaient naguère à tous venants.

où la désespérance morne
pèse, vers quelque on ne sait où,
d'un vol roux, paniques sans borne,
avec un doux plaintif froufrou,

tourbillonnent les fleurs sèches.
On dirait une vision
de Carmélites: vers des crèches
un émoi; la dispersion

en l'horreur de l'immarcessible,
par des limbes, au souffle froid
des colères de l'Invisible,
d'âmes et d'âmes, dans l'effroi!

Elles poussent leurs essais frères,
s'éparpillent sur le sol nu,
tombent, repartent..... Ou vont-elles!
Vers l'Infini! vers l'Inconnu!

Et, d'une étroite inélectable
de tristesse l'œœur saisi,
Sous le deuil soudain qui l'accable
l'homme ploie et songe qu'ainsi

atrocement sous l'implacable
tempête des fatalités
parsement leur sort lamentable
les inanes Humanités!

O. JUSTICE.



CAMÉE ANTIQUE RÉPARÉE EN OR.
Travail attribué à Benvenuto Cellini.
(Galerie des Offices, à Florence.)

BENVENUTO CELLINI'

Cellini s'est considéré toute sa vie comme une sorte de demi-dieu, et comme il n'est point de demi-dieu dont la naissance et la jeunesse ne soient plus ou moins accompagnées de prodiges, l'artiste florentin nous raconte aussi



BUSTE DE BENDO ALTAVIOLI,
par Benvenuto Cellini.

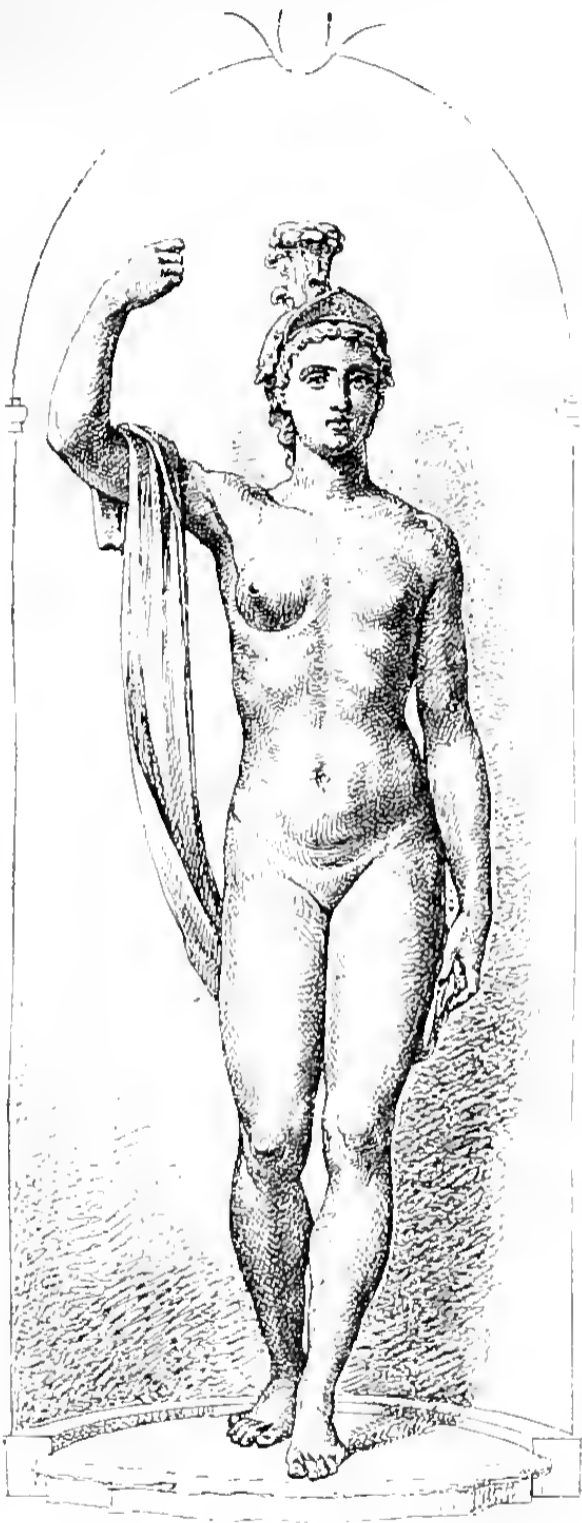
ceux qui se rattachent à ses origines. D'une famille toscane de condition moyenne établie depuis deux générations à Florence, il n'a pas su résister à un amour immédéré du panache et raconte à propos d'un prétendu ancêtre, qui aurait été lieutenant de César, de vrais

1. LES ARTISTES CÉLÈBRES : Benvenuto Cellini, par Émile Molinier. En vente à la Librairie de l'Art, 8, boulevard des Capucines. — Prix : 3 fr. 50.

contes de nourrice; mais peu importe; cette naïveté, qui est de tous les temps, n'est pas faite pour déplaire; et quand Cellini parle de son père, architecte et musicien — la musique et l'architecture, au témoignage de Vitruve, sont faites pour s'entendre — il rentre dans l'histoire vraie. Lorsqu'il naquit, le lendemain de la Toussaint de l'an 1500, son

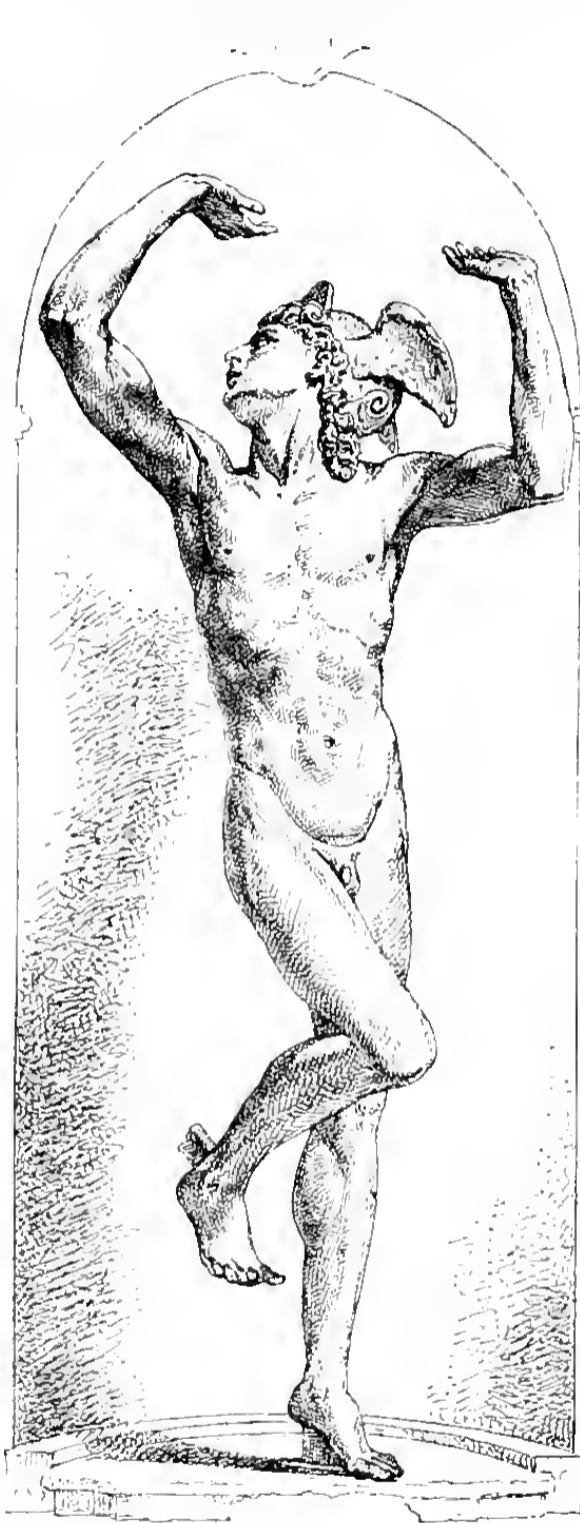
d'un gros scorpion qu'il avait pris pour une écrevisse, il fut déjà considéré comme un heureux de ce monde, comme un être qui triompherait de tous ses ennemis et ferait son chemin. Ce fut bien mieux encore quand un beau jour son père lui fit voir dans le feu une jolie salamandre s'ébattant au milieu des flammes, « un animal qu'aucune

trouva chez le jeune Benvenuto qu'un disciple fort tiède; mais l'entêtement paternel le poussa pendant plusieurs années dans une voie pour laquelle il n'avait guère de vocation. L'enfant se sentait plutôt porté vers le dessin et les arts plastiques que pratiquait aussi son père, habile luthier, sculpteur sur ivoire, parfois même ingénieur, mais par-dessus



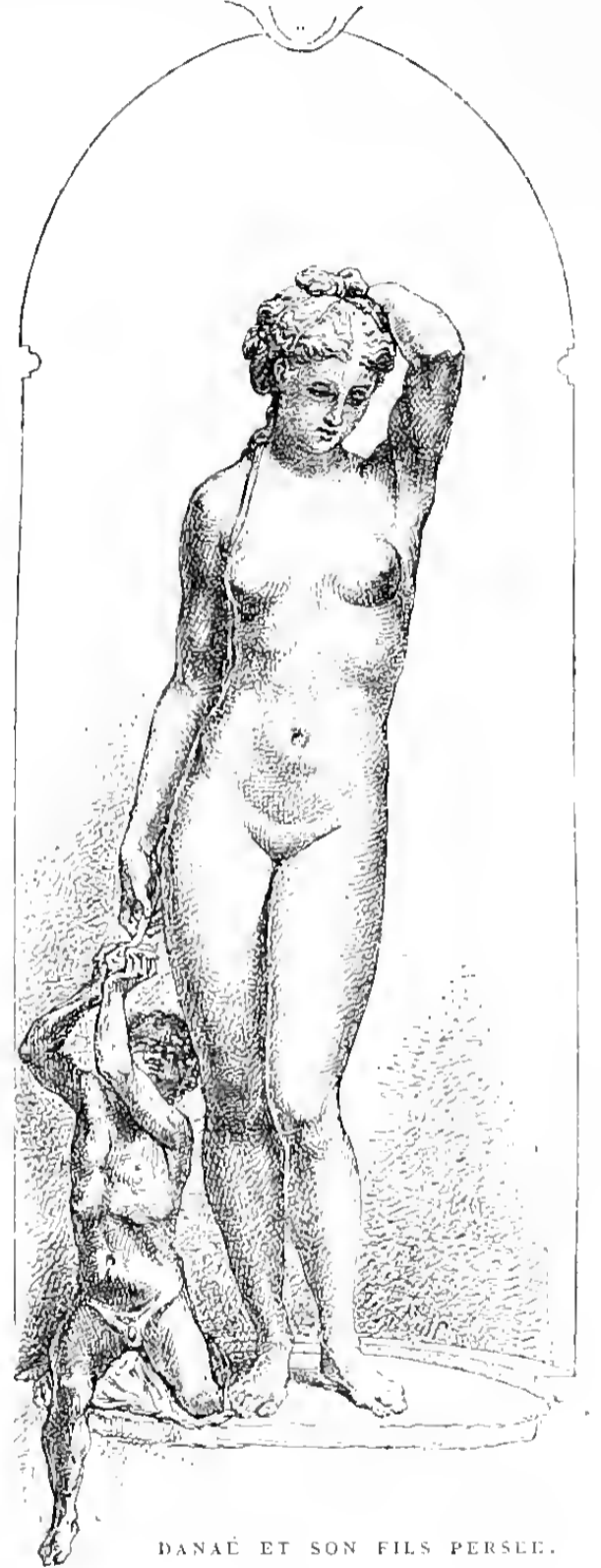
MINERVE.

Une des figures qui ornent le piédestal du *Persée* de Benvenuto Cellini.



MERCURE.

Une des figures qui ornent le piédestal du *Persée* de Benvenuto Cellini.



DANAË ET SON FILS PERSEE.

Une des figures qui ornent le piédestal du *Persée* de Benvenuto Cellini.

père, qui s'attendait à voir sa femme accoucher d'une fille, fut au comble de la joie en s'apercevant que les matrones s'étaient trompées dans leurs prévisions. Sa seule réponse aux sages-femmes qui lui montrèrent un gros garçon fut : « Qu'il soit le bienvenu ! » Et ce fut sous le nom de Benvenuto (Bienvenu) qu'il fut baptisé.

A l'âge de trois ans, sauvé miraculeusement par son grand-père, un vieillard plus que centenaire, de la morsure

personne connue n'a jamais vu»; du coup, le papa fut si ému et si content de ce prodige de bon augure qu'il en grava le souvenir dans l'esprit de son fils à l'aide d'un gigantesque soufflet : moyen énergique et simple de rafraîchir les mémoires paresseuses, efficace aussi puisque Benvenuto n'oublia de sa vie ni la salamandre, ni cette paternelle attention.

La musique, que son père lui enseignait sous les espèces de la flûte, ne

tout passionné joueur de fifre. Ce ne fut que vers le temps de l'élection de Léon X au pontificat, c'est-à-dire vers 1513, que Benvenuto put enfin suivre un peu librement ses goûts.

Alors commença pour lui un apprentissage qui fut celui de tous ou de presque tous les grands artistes florentins. C'était dans la boutique des orfèvres que s'étaient formés les sculpteurs et les peintres; c'était là qu'ils avaient appris le dessin, la composition, la

peinture, et, à l'époque où débuta Benvenuto, ces bonnes traditions de saine et robuste éducation artistique n'étaient pas encore perdues. Il ne fit que passer chez l'orfèvre Michel-Ange Bandinelli pour fréquenter ensuite la boutique d'Antonio di Sandro dit Marcone. C'était encore un enfant; et cependant déjà se dessinait cette humeur vagabonde, ce caractère mobile et changeant qui devait être un des traits les plus frappants de son caractère. Il a à peine seize ans et déjà son frère et lui ont dans les rues de Florence de sanglants démêlés qui les font exiler pour quelques mois; il va à Sienne, puis à Bologne; de retour à Florence, il se dis-

à jouer de la flûte : exemple touchant de piété filiale envers un père qui paraît avoir été un maniaque peu clairvoyant.

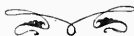
Revenu chez Marcone l'orfèvre, un instant il eut l'idée de suivre à l'étranger le sculpteur Pietro Torrigiani, artiste de talent, mais batailleur et querelleur à l'excès, dont les manières brusques auraient dû séduire Benvenuto. Mais qui l'eût cru : ce fut précisément un trait de brutalité de Torrigiani, trait dont Benvenuto aurait été capable et se fût sans doute enorgueilli peu d'années plus tard, qui le détourna d'accepter ces propositions : quand il apprit que c'était ce même Torrigiani qui avait appliqué ce formidable coup de poing dont le nez de Michel-Ange garda les traces toute sa vie, il fut pris d'horreur pour un homme qui avait osé porter la main sur l'auteur de la *Guerre de Pise*, ce carton qu'il admirait au Palais-Vieux de Florence et dont il copiait avec passion certaines parties. Son admiration pour Michel-Ange s'en accrût d'autant et cette admiration sincère il la conserva toute sa vie. N'aurions-nous pas sur ce point son propre aveu, qui n'est point suspect, que quelques parties des œuvres de Benvenuto suffiraient à prouver l'influence que le grand maître florentin exerça sur son contemporain. M. Plon a remarqué que selon toute probabilité cette admiration pour Michel-Ange fut encore la cause de la haine implacable que Cellini manifesta contre un autre artiste, qui fut souvent son rival, Baccio Bandinelli, qui serait l'auteur de la destruction du fameux carton de la *Guerre de Pise*. Avec un caractère tel que celui de Benvenuto, de semblables haines ne devaient se terminer qu'au tombeau.

Benvenuto, tout en étudiant les maîtres, en dessinant, en faisant de menus ouvrages d'orfèvrerie, tels, par exemple, qu'une agrafe de ceinture en argent qu'il exécuta dans la boutique de l'orfèvre Salimbene, continuait à vivre en assez mauvaise intelligence avec les siens qui, décidément, ne le comprenaient pas du tout; tant et si bien qu'un beau jour il prit la clef des champs, en compagnie d'un jeune sculpteur sur bois, et partit pour Rome où il arriva léger d'argent, mais plein de confiance en sa bonne étoile. Il avait dix-neuf ans.

Benvenuto, tout en étudiant les maîtres, en dessinant, en faisant de menus ouvrages d'orfèvrerie, tels, par exemple, qu'une agrafe de ceinture en argent qu'il exécuta dans la boutique de l'orfèvre Salimbene, continuait à vivre en assez mauvaise intelligence avec les siens qui, décidément, ne le comprenaient pas du tout; tant et si bien qu'un beau jour il prit la clef des champs, en compagnie d'un jeune sculpteur sur bois, et partit pour Rome où il arriva léger d'argent, mais plein de confiance en sa bonne étoile. Il avait dix-neuf ans.

Benvenuto, tout en étudiant les maîtres, en dessinant, en faisant de menus ouvrages d'orfèvrerie, tels, par exemple, qu'une agrafe de ceinture en argent qu'il exécuta dans la boutique de l'orfèvre Salimbene, continuait à vivre en assez mauvaise intelligence avec les siens qui, décidément, ne le comprenaient pas du tout; tant et si bien qu'un beau jour il prit la clef des champs, en compagnie d'un jeune sculpteur sur bois, et partit pour Rome où il arriva léger d'argent, mais plein de confiance en sa bonne étoile. Il avait dix-neuf ans.

EMILE MOLINER,
Conservateur au Musée de Louvre.



Damnation

Il faisait nuit. Le ciel sous les coups du tonnerre
Gronдой au loin, s'ouvrant comme un vaste crater,
Comme un abîme au sein de l'eau
Les grands arbres debout, fiers luteurs d'un autre [3ge.]
Se dressaient, noirs géants, prêts à braver l'orage,
A côté du frère roseau.

Force et faiblesse ensemble, à cette heure suprême
Où la peur saisit tout, — homme, loup, tigre même, —
Devant le commun danger,
S'allient sans souci des haines de la veille :
— Colères qu'on endort et qu'après on réveille!
O mort! tu peux tout exiger!

C'était l'heure. — Aussitôt des grondements sonores,
Précurseurs de la foudre, ainsi que les aurores
Sont les messages du jour,
Font trembler le vallôn. De l'aquilon, l'haleine
En tourbillons brûlants s'élançait dans la plaine
Courbant tout, chêne et hère tour.

La montagne en gémit, l'onde amère bouillonne,
Du ciel la voûte rouge au loin, bien loin résonne
Comme sous des pas de géants :
C'est la foudre en fureur qui bondit dans la nue,
Hagarde, échevelée, au fort de la cohue
Des nuages aux flancs sanglants.

Tout gémit, tout se rompt. Aux hurlements féroces
Des fauves affolés surgissant hors des fosses
Au milieu de larges éclaircs,
Se mêlent le bruit sourd d'un grand chêne qui tombe,
Le serment d'une plaine en pleurs sur une tombe
Où dorment des êtres bien chers!

Quand soudain, comme un point dans cette sombre [masse]
Sous les cieux courroucés, un homme dans l'espace
S'avancait, sinistre, à grands pas,
La rafale de mort rugissait dans la nue,
L'eau foisselait, fouettant cette tête inconnue;
Mais l'homme ne la sentait pas.

L'œil en feu, comme un spectre il glissait sur la terre
Et ricanant ainsi que siffle une vipère,
Haineux, sec, froid et plein d'horreur,
Il avançait tonitru. Sa bouche contractée
Lançait au ciel tonnant au-dessus de l'athée,
Le sarcasme effreux, qui fait peur.

Ce démon, insultant aux célestes vengeances,
Riait tout fort au sein de ces clamours immenses :
On eût dit la voix de l'enfer!
Il marquait l'ouragan, sa colère profonde
Faisait bondir le cœur de ce reptile immonde :
Il se trouvait bien grand, ce ver!



Hellé DENIAT, Paris.

CAÏN (F. CORMON)

FORBES LIBRARY,
NORTHAMPTON, MASS.



Hellio (L'ENNAU), Paris.

LA CHARENTE PRÈS COGNAC (L. CABIÉ)





H. de Jussé, Paris

UNE FAMILLE MALHEUREUSE (N. VESSAERT)

FORBES LIBRARY,
NORTHAMPTON, MASS.



HENRI DENAU, PARIS.

L'EL KANTARA (P. LAZERGES)

FORBES LIBRARY,
NORTHAMPTON, MASS.

D'orgueil il tressaillait. L'ambition qu'enflamme
Un criminel dessin, mianat cette sombre âme,
D'un homme faisait un démon.
De cloaque en cloaque, il dépassa la fange.
Il attendait quelqu'un : le Crime, son archevêque,
Cette nuit au sommet du mont.

Quand il fut là, debout, au-Jessus du tonnerre,
Dominant les délaix qui décoraient la terre
Soudain, il fit sonner le cor.
Alors on entendit du milieu des broussailles
Des pas qu'accompagnaient de grands chocs de
[ferrailles]
Puis un ris plus affreux encor.

L'air au loin s'obscurcit, comme des eaux sérénies
Se troublait au contact de fétides haleines :
L'homme tressaillait tout à coup.
Sa gorge se sécha quand, penché sur l'abîme,
Il sentit une odeur âpre de sang : le Crime
Venait de lui sauter au cou!

CHARLES LEGRAND.



HISTOIRE DE MUSÉES

La ville de Munich est, comme on sait, entourée de châteaux plus ou moins historiques, toute propriété de la famille royale de Bavière qui les entretient avec le soin jaloux de qui veut conserver un bien familial riche de trésors et de souvenirs sans nombre. De même que les palais de la ville elle-même, ces châteaux, généralement d'un exquis pittoresque, debout dans des jardins immenses ou surgissant brusquement dans l'allée d'un parc, ces châteaux sont tout à la fois des résidences princières et des musées. On apprend, en les visitant, que l'hôte royal qui y vécut était grand amateur des choses de l'art; on conserve le culte de ses appartements, on se découvre devant l'emplacement de son lit, on guide le visiteur à travers sa galerie de tableaux. Ce sont autant de foyers artistiques que l'on peut gagner de Munich, en une heure ou deux de chemin de fer, parmi une campagne plate et verdoyante que limitent, de tout un côté, des montagnes lointaines.

Une fois connue la ville, une fois visitées, catalogue en main, la nouvelle et l'ancienne pinacothèques, une fois parcourus le Maximilianeum et la Glyptothèque, la galerie du comte Schack et les petites galeries particulières qui sont ici légion, une fois vue la Bavaria, grande statue de la Bavière élevant sur Munich un gros bras de femme trop grasse, je songeai à détailler un à un ces châteaux d'alentour dont m'étaient tant exaltées les beautés. En une après-midi, je vis le lac de Starnberg, bordé de rives agréables, où l'on me désigna l'endroit, orné d'un petit monument, où se noya le roi Louis II; sur le bateau, entre étrangers, les légendes couraient à propos de la mort de ce souverain fantasque, qui prit tant en affection Wagner, de ce roi-artiste à qui nous devons peut-être d'entendre *Parsifal*, de ce tyran en délire dont le plaisir était parfois de faire étendre à ses pieds un valet et de le piétiner.

Je ne nommerai pas le deuxième palais qu'il m'advint d'aller voir. Il est beau et rempli de toiles rares; son architecture, quoique un peu singulière et fantaisiste, n'est pas déplaisante à envisager d'ensemble, dans le cadre de jardins qu'on lui a disposé; l'alentour est fait de campagnes sans prétention, qu'agréablement seulement de piéce en piéce quelques bois épars jusqu'à l'horizon. J'ai mon intention en ne nommant point cette résidence, car, si j'en trahissais le nom, personne de ceux qui ne liront n'aurait le courage d'y aller : car, ainsi que le prouvera la suite de mon récit, on risque gros jeu dans ce château, qui est cependant d'apparence si paisible et si hospitalière.

Oyez plutôt :

J'arrivai là, un jour où nul ne peut visiter le musée, fermé par une obstinée consigne. Comme je me présentais au guichet élégant par où on accède aux premières salles, une figure de conciergerie ni plus ni moins bienveillante que celles dont nous sommes affligés à Paris — une figure de conciergerie m'objecta qu'il était inutile d'insister et qu'il me faudrait abandonner le projet de visiter les galeries, le château n'étant accessible au public que les mardi, jeudi, samedi et dimanche. Or, c'était jouer de malheur, mon calendrier marquait vendredi. Que faire? Se retirer avec des excuses? Impossible! Intriguer? Peut-être. J'avais d'ailleurs pris mes précautions. Grâce à l'obligeance du directeur d'un musée munichois, je possédais une série de

lettres, sans destinations indiquées, où il était noté, avec des cachets officiels, des signatures et des paraphes, que j'étais critique d'art français, que je visitais l'Allemagne pour me pénétrer des musées et que je méritais bien l'honneur qu'on m'ouvrait les portes fermées au vulgus, étant de cette race spéciale à qui rien n'est hermétique, quels que soient les règlements en vigueur et les mauvaises volontés des conciergers. Voici — notons-le en passant — un des avantages de la critique d'art. Tirer une de ces épîtres, la soumettre à l'homme qui barrait la porte, suivre sur son visage ébahi le combat des sentiments divers qui l'agitaient, y voir enfin triompher un bon sourire d'accueil, tout cela fut l'affaire d'un moment.

La signature enfin m'ouvrit les portes de la place. Je crus comprendre, n'entendant pas bien la langue, qu'on s'excusait fort de s'être mépris sur ma qualité et qu'on en était dans la confusion. Seulement, car il n'y avait personne au musée, et l'on avait confiance en moi, on me demandait la permission de ne pas m'accompagner dans les salles, sachant bien que je n'endommagerais rien et que, plutôt, je préférerais être seul pour travailler. On m'enfermerait tout simplement et, quand j'aurais fini, je n'aurais qu'à heurter à la porte pour qu'on vienne me rendre la liberté. Généreusement, j'accordai tout avec un bon mark de pourboire.

Sous les voûtes des salles hautes, bardées d'or et d'écussons, il y eut un double grincement de clefs qui retentit, puis le bruit d'une porte qu'on referme avec tant de force qu'au mar un cadre en trembla, où souriait une toute petite vierge montant un escalier sur un fond d'or.

J'étais maintenant seul dans les salles désertes qui par de hautes fenêtres curieusement menuisées donnaient sur les jardins solitaires et extraordinairement fleuris sous le grand soleil. L'homme maintenant s'en allait, car j'entendais ses pas dans l'escalier, un à un, atténués jusqu'à ce que plus rien ne vint jusqu'à moi.

En face de moi, c'était toute une collection des maîtres de l'École de Cologne que je me mis à détailler cadre après cadre et où je pus encore une fois constater combien ces artistes ajoutaient de foi à leur art et combien ils étaient, tout ensemble, des peintres et des chrétiens. Le parti pris de leur composition en est un témoignage évident. On pour-

rait presque établir que leurs œuvres ne sont que des œuvres d'adoration. Des tableaux ainsi ordonnés ne sont pas à proprement parler des toiles composées par des peintres, mais plutôt par des fervents. S'il arrive à un peintre de disposer des figures sur sa toile, il s'efforce, pour que la figure n'envahisse pas le sujet et ne capte pas à elle seule l'attention, il s'efforce de l'encadrer de paysages ou d'accessoires tels qu'on peut suivre dans l'ensemble une idée plus générale qu'un portrait. Mais ici, c'est façon différente. Voici Marie debout, à ses pieds, l'Enfant sur de la paille, un saint Joseph agenouillé à droite, tous nimbés d'une gloire sur un fond de tapisserie argentée qui s'arrête aux deux tiers du tableau. Le reste n'est qu'un fond d'or éblouissant que nous retrouvons dans la presque généralité des peintures de cette école. A n'en pas douter, ce sont là des toiles — et dans la pensée des artistes, il en était ainsi, je crois, — des toiles destinées à être accrochées au fond des sanctuaires sombres, où le jour arrive mal par les vitraux magnifiques et tout en hauteur. Les figures y sont roses et les yeux clairs, les draperies y ont des plis vastes et non torturés de ligne; le fond somptueux enfin y est le point de repère pour l'œil, le panneau étincelant vers quoi s'orientaient les yeux des fidèles agenouillés, quand le jour était trop tombé pour que les figures de saints leur soient perceptibles, quand la nuit n'était pas encore assez noire pour qu'on ne puisse plus distinguer la tache d'or auréolant Jésus et Marie.

Par une des fenêtres ouvertes, voilà qu'à l'étourdie, un moineau pénétra dans les salles. De passer ainsi du plein air à l'intérieur, il fut si surpris qu'il se mit à voler en aveugle, évitant difficilement les saillies des plafonds, retombant aux parquets cirés jusqu'au moment où, épuisé de ses heurts successifs, il prit soudain son parti et vint se poser sur le cadre d'un Rembrandt qui était une tête d'expression coiffée de la toque noire éclairée d'en bas, ce qui mettait des effets extraordinaires de lumière sur le manteau et sur le visage. Là, il chanta un peu et les voûtes lui répondirent. Sans doute ironisait-il le concierge qui s'avise d'interdire le musée aux critiques d'art et qui est impuissant à empêcher les petits oiseaux de venir, eux aussi, voir les Rembrandt et les Schongauer de Colmar. Après quoi, il fila par la fenêtre et je ne le revis plus.

Entre ce Rembrandt et une toile de portrait dressée non loin en pleine lumière, je me mis à établir des analogies. Il y avait là dans la façon d'éclairer, dans celle d'indiquer la lèvre, dans les fonds, une parenté évidente. J'allai voir : c'était signé Lenbach. Je reconnus ainsi que le peintre munichois dont l'atelier se dresse, en ville, non loin des Propylées, était homme de race et j'en fus fier pour Munich.

Plus loin, c'était l'école Souabe. Ici encore, un air de famille évident. De même que dans l'école de Cologne, abondance de premiers plans peuplés de figures, figures qui sont bien parées des expressions de leur temps, chevaliers heaumés et cuirassés qui s'appuyent sur leur lance pour voir mourir le Christ, dames en coiffures et en robe du xv^e siècle soutenant Marie au pied du Calvaire, chevaux caparaçonnés, fréquemment des recherches d'architectures et de perspectives complexes, enfin, s'obstinant, le même fond d'or parfois orné d'entrelacs et de feuillages dessinés à la pointe dans l'épaisseur de la couche d'or.

Je déambulai ainsi longtemps; je rencontrai toute une collection d'italiens, puis brusquement, sans souci des chronologies, un Fragonard des plus licencieux, deux Watteau encore, et une poignée de Corot.

Par les hautes fenêtres, je voyais maintenant le soleil descendre derrière les bois, et, au travers des branchages, venir jusqu'à moi et jusqu'aux cadres qu'ils enflammaient, de longs dards étincelants qui étaient les derniers rayons. Un instant, je m'amusai à voir dans cette lumière fortuite une sainte Anne agenouillée et à ce point nimbée qu'elle semblait sortir de son cadre et s'imposer à l'adoration de la salle tout entière. Et puis vinrent les nuances infinies et les délicatesses de palette comme seule en connaît la Nature. Ce fut un beau soir, et, après tant de tableaux, un bien superbe tableau que ce crépuscule.

Après quoi, quand tout fut fini, je songeai aux heures des trains qui devaient me ramener à Munich. Vraiment, si je voulais rentrer ce soir, il fallait ne pas perdre une minute. Remontant les salles, je fis encore un petit salut bien respectueux à un Raphael (copie de la Sixtine de Dresde) et un bon sourire à un Fra Angelico. Déjà les dorures des voûtes se ternissaient et il y avait des coins aux plafonds presque entièrement sombres.

Je heurtai enfin aux portes comme il était convenu. Cela fit un bel écho dans les salles et les escaliers, mais ne provoqua en aucune façon la survenue du moindre concierge. Deux fois, trois fois, huit fois, vingt fois je donnai du pied dans la lourde porte : l'écho, toujours aussi beau, mais de moins en moins rassurant, seul me répondit. Je supposai que l'homme était peut-être dans les potagers occupé à des travaux de jardinage. J'allai aux fenêtres et me mis à siffler un nombre incalculable de fois le motif de l'Épée de la *Walkyrie*, sonore et bien de circonstance. J'aurais, en effet, aimé tenir ce maladroit, et lui couper, tout au moins, les oreilles avec mon couteau.

Personne ne vint que la nuit, doucement envahissante, comme une marée. En me retournant, il faisait noir déjà, sauf un éclat d'or, de ci, de là, sur quelque tableau. Et mon train? et Munich? Cela devenait presque tragique. J'allai, dans mon agacement, prendre un Murillo à témoin de la bêtise de cet individu, puis revins aux fenêtres chanter à pleine voix la mélodie du matelot, au premier acte de *Tristan*. Silence et ombre.

Je rétablis alors dans ma mémoire le plan des corridors que j'avais dû traverser, des escaliers que j'avais dû monter, des petites cours où nous étions passés, lui secouant ses clés, moi préparant mon mark de pourboire dans le moment où il m'accompagna jusqu'à cette malheureuse porte. Je conçus que le plus puissant ténor du monde ne pourrait à cette distance se faire entendre du plus perspicace des concierges et j'essayai d'un autre moyen. Peut-être quelqu'un habitait-il les étages inférieurs. Peut-être suffisait-il d'attirer l'attention de ce quelqu'un pour donner l'éveil. Je me mis donc en mesure d'exécuter une danse fantaisiste où les talons jouaient gros jeu, piétinant les parquets cirés, évoluant et pirouettant à grand renfort de jetés-battus et d'ailes de pigeon. Ma foi, tant pis, pensé-je, pour la dignité de la critique d'art, mais j'ai bien envie de m'en aller. Mais là, je dansais sur des voûtes de deux mètres d'épaisseur et j'aurais été bardé de fer, couvert de grelots et perclus de timbres électriques que j'eusse été tout autant écouté. Toutefois, malgré ma rage, j'eus une bonne pensée. Cet idiot laissait les fenêtres ouvertes. Et l'humidité de la nuit? Et les Raphael? Et les Primitifs? Je fermai les fenêtres, avec fracas, toutes les unes

après les autres. D'un plissement de lèvres, la madone Sixtine me dit merci. Pour cette bonne intention, je décidai enfin, à bout de force, de m'endormir à ses pieds. Loïn, dans la campagne, le train pour Munich sifflait son départ. J'étendis mon pardessus sur les parquets cirés et m'endormis en rêvant étranglement et meurtre.

Le lendemain, vers dix heures, les quelques visiteurs qui pénétrèrent dans les galeries purent voir un jeune homme endormi au pied de la Sixtine se réveiller brusquement, et sans même se donner le temps de se frotter les yeux, tomber à coups de poings sur un malheureux homme qui commençait déjà des explications en secouant un trousseau de clés. Les clés roulérent à terre avec des marks et des pennings, et la Madone fit encore une fois un sourire.

Le rossé, c'était le concierge oublieux de tous ses devoirs envers la critique d'art; le jeune homme mal peigné et grincheux, c'était moi. J'en demande bien pardon aux nobles Américains et aux interminables Anglais qui me regardèrent m'en aller, mon coup fait, les mains dans mes poches, aussi calme, aussi détendu que si je venais simplement d'allumer un de ces cigares à un demi-mark qui sont si parfaits en Allemagne.

GEORGES COCHET.



Sur un tableau d'Adriaan Van Ostadé

Pour Marguerite van de Wiele.

La pauvre vieille au front ridé,
Lasse, le cœur plein de tristesse,
Laisse errer son esprit guidé
Par les souvenirs de jeunesse.

Elle connut l'amour vainqueur
Le long de la route suivie,
Et, n'ayant que regrets au cœur,
Voudrait bientôt quitter la vie.

« Puisque je ne puis plus aimer,
Pourquoi vivre? » pense l'aéleu,
Et ses yeux, prêts à se fermer,
Félicitent des pleurs qu'elle voit seule...

Et, tandis que, mourant d'enfui
Et de lassitude, elle rêve,
Langoureuse, arrive la nuit,
Éteignant le jour qui s'achève.

Le ciel se voile, devient noir,
La terre repose, et, pareille,
Dans la sérénité du soir,
Elle s'endort, la pauvre vieille!

HENRI CHARRIARD.



NOS GRAVURES

CONNOR. Cain. (Musée du Luxembourg.) — Le crime est commis. L'ère des trahisons et des baines à son premier jour. Dans la plaine, au grand soleil, le corps de la victime est étendu sans vie au pied des bûchers d'où la fumée des immolations montait vers le haut. Le soleil tout à l'heure se couchera sanglant et le manteau de la nuit sera déchiré de sourds éclairs. Cain fuit. Cain meurtrier et fratricide, Cain jaloux et maudit, fuit le théâtre de son crime, et songeur, cherche à devancer sur la route de l'exil le remords qui le talonne déjà et dont les ailes noires frôlent d'instinct en instant de battements plus pressés son bras qui frappa et sa bouche qui proféra le premier blasphème. Par les vallées et les montagnes, Cain gagnera le site où il croira trouver enfin l'oubli. Les porteurs déposeront à terre le brancard de branchages et les peaux de bêtes ramassèrent alors la poussière des routes. On édifiera les hauts murs et dans un palais inaccessible Cain s'enfermera. Sur les portes on gravera « Défense à Dieu d'entrer ». Mais un jour le meurtrier verra l'œil de justice au fond des voûtes et fuira plus loin. Après bien des étapes et quand depuis des mois le vieillard qui le guide sera tombé d'épuisement, Cain et les siens dresseront les tentes au milieu des rochers, et dans la pierre très dure, on creusera le caveau de ténébreux, profond et sourd, on descendra celui qui le premier voulut tuer et tua. Mais avant que la pierre ne se referme, avant qu'on n'ait roulé les granits sur l'orifice, l'oiseau noir s'y glissera et dans l'ombre, déployant ses ailes épouvantables, mettra un frémissement dans le silence des caveaux. Et Cain sera terrifié et deviendra lou, car il est dit que quiconque a tué ne pourra mourir dans la paix.

P. LAZERGES. L'El Kantara. (Salon des Champs-Élysées.) — Fromentin et tous les lumineux interprètes des pays du soleil s'offrent à la mémoire

s'il arrive qu'on regarde un peu longtemps cette bonne toile qui jette une réelle lumière dans la salle qui l'accueille au récent Salon. Le décor en est simple. — L'El Kantara, c'est-à-dire le désert bienôt, déjà perçu au loïn, entourant de sa mer de sable cette oasis brûlée où les palmiers croissent dans la roche et où les chameaux se baissent jusqu'aux flots raris d'une rivière, venue en ne sait d'où. L'eau claire sur le sable s'en va se perdre la-bas et, après les derniers peupliers, plus d'eau ni d'ombrage. Le ciel est imployable et le burinos de quelques Arabes qui sont là nous en paraît d'autant plus lourd. Grandes qualités d'exécution qui nous font apprécier M. Lazerges comme luministe.

L. CABÉ. La forêt en automne. Richemont, près Cognac. (Salon des Champs-Élysées.) Je ne connais pas M. Cabé, mais c'est mon ami, j'ai déjà dit pourquoi. Il fait le paysage comme Corot et j'aime Corot. Il y a là tout un premier plan à gauche qui est d'une fraîcheur rare dans ses feuillages et d'une légèreté inouïe dans les branchages. Et aussi quelle belle eau et comme cela me plaît de rencontrer encore un de ces paysages silencieux terminés au troisième plan par un fond fermé tel qu'ici cette ligne de petits bois qui semble une barrière fleurie entre le reste du monde et ce petit coin de rivière si reposé et si simple. Silencieux? Peut être pas tout à fait, car nous voyons à droite des Jones qui doivent être chanteurs vers le soir, et tout un peu plus loin, dans une barque, un tout petit bonhomme qui semble affairé. Peut être remet-il une planche? ou bien encore il l'accommode son filet? Le brave homme doit chanter ou son marteau doit faire tapage. Écôt s'amuse peut-être à le mystifier dans les grands bois. Silencieux? Oh! non, je me trompais fort, car voici une fraîcheur qui raye tout le tableau et qui est bien le plus beau perchoir pour rossignol à trois journées de marche à la ronde. M. Cabé a oublié le rossignol! mais nous le devinons et c'est bien le charme de sa peinture.

TESSAERT. Une famille malheureuse. (Musée du Luxembourg.) — Je n'aime pas, par contre, le tableau de M. Tessaert; c'est bien peint, mais il y a deux grosses erreurs. D'abord, le thème lui-même, et ensuite cette Marie qui est au mur. Je crois que des gens qui s'aspysissent et qui ont tant de foi que cette vieille femme, tournent plutôt face contre mur le tableau où sourit celui qui dit: « Vous ne vous tuez pas! — C'eût été peut-être moins décoratif de voir le derrière de la toile, mais certes plus humain. Hors cela, tout est au mieux et je serais sot de m'en prendre au coup de pinceau lui-même.

M. R.



INFORMATIONS ARTISTIQUES

On vient de placer, au Musée du Louvre, plusieurs tableaux achetés récemment, et parmi lesquels nous devons citer :

Un Paysage, attribué à Louis Moreau, acquis de M. Zacharie Astruc;

Un Portrait, de John Hoppner, le peintre anglais mort au commencement de ce siècle. Ce portrait est, paraît-il, celui de la comtesse d'Anjou;

Un Portrait d'homme, de Lucas Cranach, le peintre franconien;

Une Peinture de l'école flamande du commencement du XVI^e siècle, représentant la Vierge assise à terre et portant sur ses genoux le corps du Christ mort;

Un Portrait au crayon noir, sur papier blanc, d'Henri Monnier, représentant François Boivin; Enhn, un *Portrait* de son père, au crayon noir sur papier bistre, par Léon Boivin.

M. Marcel, bibliothécaire au Département des Imprimés, est nommé Conservateur-adjoint au même Département, en remplacement de M. Marchal, nommé Conservateur.

On vient d'installer à l'Hôtel de Ville les peintures décoratives exécutées pour l'escalier du préfet de la Seine, par M. Pavis de Chavannes.

Le grand plafond, représentant l'« Apothéose de Victor Hugo », forme, avec les voussures et les tympans allégoriques mis aux places pour lesquelles ils avaient été conçus, un ensemble d'une harmonie dont on n'a pu se faire une idée au dernier Salon du Champ-de-Mars.

Nous apprenons qu'un comité présidé par M. Albert Lemoigne ouvre une souscription pour élever au peintre Millet un monument sur la place de Gréville, son pays natal.

Le sculpteur chargé de l'exécution est M. Marcel Jacques.

Le statuaire Dalou travaille en ce moment au monument d'Alphand, l'ancien directeur des travaux de Paris, qui sera érigé dans l'angle du jardin formé par l'avenue Victoria et la rue Saint-Martin.

Ce monument, qui sera tout en pierre, aura la forme d'un hémicycle de quinze mètres de développement. Au centre, s'élèvera la statue, haute de trois mètres, montrant Alphand donnant des instructions à ses collaborateurs figurés par quatre personnages. A droite et à gauche, des bas-reliefs rappelleront l'œuvre du créateur des promenades de Paris. L'architecture du monument est de M. Formigé.

La Société des Amis des Arts du département de l'Eure prépare une exposition importante qui aura lieu en 1895 à Evreux, à l'occasion de l'inauguration du nouvel Hôtel de ville du chef-lieu de l'Eure.

Le jury chargé de juger les sept maquettes pro-

posées pour le monument qu'on va élever au Havre à l'amiral Mouchez a décerné le prix au sculpteur Dubois.

M. Félix Faure, ministre de la marine, président du comité organisé pour l'érection du monument, était présent.

Transféré dans le quartier de South Kensington, dans un vaste édifice élevé à côté du *Royal College of Music*, *The Indian Museum*, de Londres, dont les précieuses collections ont pris des proportions considérables, a été presque complètement aménagé et classé avec un goût rare et un savoir profond par M. Purdon Clarke qui en était alors le directeur et qui fut récemment transféré au *South Kensington Museum*. Parfait gentleman, homme charmant, modeste au possible quoique le plus érudit de tous ses collègues, M. Purdon Clarke fut hautement apprécié pendant son long séjour à Paris, en 1878, alors qu'il était un des membres les plus compétents, les plus actifs de la Commission supérieure de la section britannique de l'Exposition universelle.

Une *Exposition du Travail* a été organisée à Luxembourg et y demeurera ouverte jusqu'au 15 septembre. Elle est des plus intéressantes et comprend une section d'œuvres d'art ainsi que d'applications de l'art à l'industrie.

Un artiste belge de grand mérite, M. Ch.-Léon Cardon, de Bruxelles, vient de terminer avec le plus complet succès la décoration du nouveau théâtre municipal d'Amsterdam; on est unanime à reconnaître que c'est un modèle de goût.

Il paraît que la fabrication des Trouillebert est encore aujourd'hui des plus florissantes. Mais c'est à Bruxelles surtout que les faussaires ont transporté leurs broches, leurs palettes et tout ce qu'il leur faut pour procéder au maquillage des toiles. La police vient en effet de découvrir une officine dirigée à Paris par un Belge déjà condamné et qui de Paris envoie des ordres et des commandes aux malheureux qui travaillent pour lui à Bruxelles. Il a confectionné ainsi des imitations de tableaux de maîtres anciens dont on a littéralement inondé les musées et les galeries de France: le musée de Lille, notamment, aurait acquis récemment plusieurs prétendus tableaux de maîtres anciens fabriqués par ce Belge et son aide principal, un peintre français de grand talent.

La façon de procéder est d'une simplicité très ingénieuse. On se procure de vieux tableaux sans valeur, dont on nettoie le panneau verrouillé, afin de donner au tableau qu'on va confectionner un aspect plus archaïque; c'est sur cet antique panneau que l'on peint le tableau que complète une signature de maître ancien, imitée d'un facsimilé.

Il ne reste plus qu'une opération, la plus délicate: le nouveau chef-d'œuvre est enduit d'un produit chimique qui fait se craquelier le vernis et donne l'illusion complète du tableau de maître ancien.

La scène shakespeareienne à Paris

Un de nos collaborateurs, de retour d'Allemagne, a pu se rendre compte, dans une des grandes villes de Bavière, d'une disposition scénique fort intéressante, reconstituée par les bons soins de M. Savitz, très connu pour sa science du théâtre et de la mise en scène. Il s'agit tout simplement de l'adaptation à nos scènes modernes du système usité par le grand dramaturge anglais pour la représentation de ses œuvres capitales. En grandes lignes, on peut dire qu'elles consistent à augmenter la scène de toute la superficie qu'occupe actuellement l'orchestre, à disposer au fond du théâtre une autre scène plus élevée, décorée de toiles de paysages, destinée à la représentation des scènes de plein air.

On sait que le type de la pièce anglaise de Shakespeare repose sur la quantité considérable de tableaux qui se succèdent sans entr'acte. Après une conversation dans une cour de prison, c'est brusquement un champ de bataille, qui bientôt laisse place à une galerie de palais. Il fallait, pour obvier à la difficulté d'interruptions qui eussent entravé l'action, réaliser cette combinaison de deux scènes sur le même théâtre, servant alternativement aux artistes et se déroulant à tout de rôle.

Frappé de cette restitution intéressante d'un art oublié, notre ami fit tous renseignements et rentra à Paris.

Il est aujourd'hui fort probable qu'un théâtre de Jeanes, qui fit déjà grand bruit l'an passé, va s'emparer de l'idée et la mettre à exécution avec toute la perfection possible.

Il serait, paraît-il, question du *Roi Lear*, et d'une pièce fort remarquable d'un contemporain du grand dramaturge anglais.

On ne saurait trop applaudir à cette tentative qui sera accueillie comme elle le mérite par le public intelligent de cet intelligent théâtre.

J. K.



AVIS

Par suite d'un accident survenu à la dernière heure, le roman de notre collaborateur Georges Cochet ne peut paraître dans ce numéro.

La *Custode d'or* se terminera donc seulement dans le numéro du 20 septembre.



NECROLOGIE

On annonce la mort de M. Jan Vrolyk, l'un des plus grands peintres hollandais. Il n'avait que quarante-huit ans et il avait déjà acquis une véritable célébrité comme paysagiste et peintre d'animaux.

Le Directeur-gérant : LÉON CASTAGNET.

Paris. — Imprimerie spéciale de l'Œuvre d'Art.
R. Moreau 87 C^o, 41, rue de la Victoire.

L'OEUVRE D'ART

REVUE BI-MENSUELLE ILLUSTRÉE

| ABONNEMENTS | | |
|--|---------------------|-----------|
| PARIS ET Départements | UN AN. | 24 francs |
| | SIX MOIS. | 12 — |
| | TROIS MOIS. | 6 fr. 50 |
| ÉTRANGER | | |
| Union Postale : Un An, 50 fr. Six Mois, 15 fr. Trois Mois, 8 fr. | | |

DEUXIÈME ANNÉE — N° 35
Le Numéro : 1 franc.

20 Septembre 1894

DIRECTION ET ADMINISTRATION
26, rue Feydeau, Paris.

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres ou mandat-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond pas des manuscrits et des dessins envoyés.

LA STATUE DE RIQUET

ET

LE CANAL DES DEUX-MERS

Je vous apporte une nouvelle incroyable. Ce que je vais raconter tient du prodige. Mais le merveilleux n'est pas chose illusoire. Pour ma part, j'admets volontiers que des faits surprenants se produisent sous nos yeux et déroutent l'analyse la plus déliée. Vous souvenez-vous de la Vénus d'Ille? Un enfant avait osé diriger sa fronde vers la déesse, et celle-ci rejeta la pierre qui vint frapper le front de l'insulteur. Or, la Vénus d'Ille était une statue. On la supposait inerte, insensible, indifférente à l'outrage. Un plaisant lui mit au doigt une bague de diamant. Cette bague devait être offerte par M. de Peyrehorade — je cite le nom d'après Mérimée — à la jeune fille qu'il épouserait le lendemain. Mais quand le châtelain d'Ille voulut retirer l'anneau qu'il avait passé au doigt de la statue, le doigt de bronze se replia, retenant l'anneau nuptial. Et le lendemain, la statue, quittant furtivement son piédestal, se rendit dans la chambre de M. de Peyrehorade qu'elle étouffa sous son étreinte puissante. Mérimée, qui raconte ce tragique événement, décrit le lieu, cite les témoins et donne des dates précises. Comment, après tant de preuves, mettre en doute l'authenticité des faits?

Quelque chose d'analogue se passe actuellement à Béziers, mais, hâtons-nous de le dire, les manifestations, les prodiges certifiés par des témoins dignes de foi n'ont rien de tragique. C'est la statue de Riquet, œuvre de David d'Angers, qui, depuis quelques mois, s'est animée! Les sceptiques vont sourire! Que me fait leur incrédulité? Tout à l'heure encore, dans mon cabinet, un voyageur très grave me répétait, à pro-

pos du prodige de Béziers, le vers bien connu :

Je l'ai vu, dis-je, vu, ce qui s'appelle vu!

Vous en penserez ce que vous voudrez, mais il me paraît indubitable qu'il y a du vrai dans cette affaire. La statue de Riquet, depuis le 28 avril 1894, à minuit, une fois la semaine, se met à battre des mains. Ce signe de contentement dure trois secondes et demie. Pendant ce rapide moment, les lèvres du grand patriote s'agitent doucement, un sourire éclaire son visage et ses yeux brillent d'un feu pénétrant.

Si étrange que soit le phénomène, je ne songe point à le mettre en doute et, bien plus, je crois pouvoir l'expliquer.

Décrivons d'abord la statue.

C'est le 15 mars 1835, après lecture devant la Société archéologique de Béziers d'un mémoire de M. Domairon sur l'époque précise où le canal du Languedoc fut livré à la navigation et sur les fêtes qui signalèrent le premier passage de la barque royale à Béziers, qu'une commission fut nommée pour aviser aux moyens d'élever une statue à Pierre-Paul Riquet. Une souscription fut ouverte, le 14 avril 1835, par la Société archéologique et son président, M. Azaïs, fit appel à David. Celui-ci applaudit au projet, et, selon ses principes, il entreprit de lutter de noblesse d'âme avec son modèle. « Vous avez bien raison, écrivit-il aussitôt à M. Azaïs, de penser que mon patriotisme et mon amour des arts me feraient mettre de côté toute idée d'intérêt pécuniaire. » C'est le 22 avril 1836 que l'artiste s'exprimait ainsi. Le 29 septembre suivant, l'esquisse de la statue était arrêtée, et Arago se rendant à Béziers pour la pose de la première pierre du monument, informait M. Azaïs du mérite de l'œuvre plastique que la ville posséderait bientôt. En effet, deux ans après, le 21 octobre 1838, l'image de Riquet était saluée par

une foule enthousiaste accourue de tous les points du Midi.

L'auteur du canal des Deux-Mers est représenté sur le rocher de Naurouse, au moment où, rêvant de joindre l'Océan à la Méditerranée, une source dont les eaux se divisent et coulent en sens opposés a frappé ses yeux. Aussitôt, son esprit s'éclaire. Le problème du nivellement est résolu. Avec quel mélange d'inquiétude et de bonheur, avec quelle expression de recherche studieuse et de joie satisfaite la tête de Riquet a été modelée par l'artiste! Riquet fixe à ses pieds la source jaillissante d'où lui est venue l'inspiration. Le mouvement du corps porté en arrière, le bras replié sur la poitrine marquent la surprise. Le manteau de l'inventeur s'est dérangé : la draperie souple et légère va toucher le sol; la longue chevelure de Riquet tombe en mèches inégales sur ses épaules et trahit l'arrêt subit du chercheur. La main droite tient un crayon. Si la tranquillité du regard et des lèvres rassure le spectateur, le front chargé de pensées permet de pressentir le travail et les contradictions qui useront l'inventeur avant même que son œuvre utile et grandiose soit achevée. Le costume du XVII^e siècle, largement rendu, est de grand style, et c'est bien une figure de l'ancienne France que le maître a posée sur le piédestal de Béziers dans l'image de Pierre-Paul Riquet, seigneur de Bonrepos.

Telle est l'effigie rayonnante du promoteur du canal des Deux-Mers. On sait que les travaux furent entrepris en 1666, que Riquet en dirigea lui-même l'exécution et mourut le 1^{er} octobre 1680, plus de six mois avant l'inauguration du canal qui n'eut lieu que le 21 mai 1681.

C'est donc ce bronze éloquent que l'on a surpris battant des mains, la nuit, à des intervalles inégaux, depuis le 28 avril de la présente année! Pourquoi ce prodige et pourquoi cette date? Je

puis vous le dire. C'est le *Journal Officiel* qui m'a renseigné. Une Société nationale d'initiative et de propagande pour l'exécution du canal des Deux-Mers s'est récemment constituée, et le 28 avril, M. Ernest Hamel, sénateur, déposait sur le bureau du Sénat des pétitions de cette société revêtues de l'adhésion chaleureuse des industriels, des commerçants, des notables de Versailles! Mais Versailles est loin de Béziers! C'est justement ce qui réjouit Riquet. L'idée généreuse à laquelle il a consacré sa fortune et ses forces est comprise, non seulement par les « villes chaudes », mais par toute la France intelligente, et le canal dont il a donné l'idée va s'agrandir, se creuser, ouvrir son lit à nos cuirassés afin de permettre le passage maritime de l'Océan à la Méditerranée, sans humiliations, sans périls. Si admirable qu'elle soit, l'œuvre de Riquet n'a pas le tirant d'eau nécessaire au passage des forts navires. Le but que s'est proposé le grand patriote était bien de relier deux mers, mais le canal exécuté par ses soins n'est qu'un tronçon. Le vrai nom dont il convient de l'appeler est canal du Midi. Le canal latéral à la Garonne continue l'œuvre de Riquet sans la compléter. Il y a lieu de reprendre le projet et d'en faire un élément de richesse et de protection nationales. C'est à quoi s'appliquent, en ce moment, des hommes politiques tels que M. Hamel, le baron de Larcinty, le général Grévy, au Sénat, MM. Lasserre, Tiphaine, Cazeneuve de Pradine, Darlan, Decker-David, Vigné, Lannelongue à la Chambre des Députés. A des dates plus anciennes, MM. Les sénateurs Garrison, Lourties, Xavier Blanc, Marcou, Coste, Develle, Benoist, Turgis, Waddington, d'Osmoy, Margaine, Barbey, Roussel, Maret, Demoulin de Riols, Combescurre et MM. Casimir-Perier, Grisez, Horteur, Bory, Chabré, Laroche-Joubert, Mir, Descamps, députés, se sont associés par leurs votes aux efforts de la Société nationale du canal des Deux-Mers. M. Lockroy, dans une page éloquente a voulu prévoir l'éventualité d'événements politiques qui placeraient la France dans l'impossibilité de correspondre avec l'Algérie et la Tunisie : « A cette heure, ajoutait-il, la Méditerranée deviendrait dangereuse! » Cette crainte justifiée se dissiperait le jour où le canal des Deux-Mers serait navigable. Ce jour ne peut être éloigné, car nous avons vu l'exposition des projets envoyés à la So-

ciété nationale. Quinze au moins sur cinquante présentent le plus haut intérêt. Ce sont des œuvres d'art et de calcul, et de saine logique, et de patriotisme. Les décrire ne nous est pas possible. Au surplus, le lecteur aura fait comme nous le pèlerinage instructif de la salle d'exposition et sera revenu émerveillé de la science et du goût des concurrents.

Je soupçonne l'ombre de Riquet de s'être promené avec délices durant de longues heures au milieu des projets exposés, et, à l'heure prochaine où le canal sera livré aux cuirassés de nos escadres, le « prodige de Béziers » se reproduira sans interruption. La statue de bronze du grand Français contemporain de Colbert et de Louis XIV battra des mains!

HENRY JOUIN.



Pour celle qui ne le saura jamais

Pour une fleur de chrysanthème
qu'en passant on vous mendia
ce fut mon pauvre cœur lui-même,
Madame, en s'incendia.
Peut-on mériter l'anathème
pour une fleur de chrysanthème?

Aux suggestions que parseme
votre charme, exquits tant et tant,
il faut qu'on succombe; et l'on aime
à tout jamais en vous quittant.
Las! ainsi la raison s'essaïme
pour une fleur de chrysanthème!

Longtemps, oh! combien! sur le thème
de sa voix, de ses yeux divins,
en extases mon doux poème
brodera-t-il ses rêves vains,
émois cachés, culte suprême,
nés d'une fleur de chrysanthème!

Maintenant, rien que le blasphème
odieux des cruels départs!
Mais de l'enchantement suprême
gardant les mirages épars,
heureux je resterai quand même
par cette fleur de chrysanthème!

O. JUSTICE.



LA PEINTURE A MUNICH

SÉCESSION

(Suite.)

En vis-à-vis du Boklin, nous voyons ce *Faust* et *Wagner*, déjà cité, qui vaut par des qualités de composition et de lumière. Les deux têtes de ces voyageurs dont l'un montre à l'autre épouvanté, dans la leur naissante du jour, le reflet dans les buissons des yeux du chien noir, ces deux voyageurs ont des figures très caractéristiques bien étudiées sur un fond savant.

C'est là que je fis la rencontre d'un des organisateurs de l'exposition Secession qui m'exprima, avec l'intention manifeste que j'en prenne bonne note, que la Cour s'occupe avec grand intérêt de toutes les manifestations d'art émanant de Secession. Dans ces pays encore soumis à des autorités telles que celles d'un Régent Luitpold, c'est, ce semble, un confortant aux artistes de sentir parfois se reposer sur eux l'œil du maître. Voilà des sentiments qui nous sont étrangers mais qui sont, étant donné le milieu où ils se produisent, entièrement légitimes et appréciables. Quoi qu'il en soit, il n'est pas douteux que, sous couleur d'autorité, le pouvoir en Bavière se comporte si habilement vis-à-vis de ses administrés, que là-bas, la vie est douce, les inquiétudes rares, les gens cordiaux, et les cœurs ouverts. C'est une qualité rare, belle de libéralisme et de fraternité, qui de longtemps n'est plus courante en France. Ceci d'ailleurs soit dit en passant, car notre rôle n'est rien moins que politique.

Thoma Hans (de Francfort), parmi cinq envois intéressants, a conçu une *sainte Cécile* que nous rencontrons non loin. Voici encore un idéaliste. Ils sont légion. La figure de sa *Fierge* est suave, un peu ronde peut-être et le geste du bras qui tient l'archet un peu étriqué. Mais la lumière de l'ensemble est belle, très chatoyante dans son coloris spécial — celui que nous réclamons pour le *Rêve*! — sur les étoffes. Les chairs et le fond très subtil des montagnes bleues.

Dans les salles suivantes, du même peintre, un *Semeur* attirera notre attention. Nous découvrirons que M. Thoma est non seulement un coloriste, mais bien encore un chercheur du geste qu'il retrace parfois — comme ici — avec une intelligence parfaite de l'anatomie. A enregistrer en passant, pour la sincérité du *faire*, une *Étude* de Paterson, James (Ecosse). C'est un fantasque paysage de rivières au fond de ravins avec des ruines de châteaux sur les hauteurs, des chemins creux, des arbres échelés et des ciels fous. C'est un bon cadre pour un roman de Walter Scott, et rien n'y manque.

Et puisque nous sommes dans les *Études*, n'oublions pas le *Ruisseau*, de Buttersak, peintre munichois qui me plaît justement à cause de ses qualités de franchise et son parti pris de lumière. C'est encore un apôtre de la tâche — je ne dis pas tâche, mais tâche

— il y a là des heurts de tons, des combinaisons chromatiques, qui dans leur imprévu produisent l'effet du plein soleil, des reverberances et du grand air. Voici qui a sûrement été brossé en un petit quart d'heure et qui n'est pourtant pas du métier. Loin de là.

Enfin, de Reiniger, Stuttgart, une sobre étude à grands traits. Un champ de vagues vallonnements à l'horizon; un arbre qui nous couvre de son ombre. C'est large et bien compris. Nous sommes ici SALLE III dans le quartier des audaces récompensées.

A citer encore le *Clair de lune*, paysage dans des lacs italiens à l'aurore, de Becker Benno, munichois.

Ne passons pas dans la SALLE IV sans demander tout de suite à M. Jacques Blanche pourquoi il a songé à un Leconte de Lisle autrement que de profil.

Le grand poète était un profil et c'était hasardeux que de chercher autre chose en son effigie. Nous n'avons plus là qu'une assez jolie tête de professeur, ainsi qu'il nous le présente, alors que le traducteur de Sophocle était tout autre. C'est un essai malencontreux.

De même, je comprends mal le Christ qui bénit ce repas d'une famille moderne. Est-ce une tentative vers l'art de Jean Béraud, ou bien, m'a-t-on tout simplement induit en erreur en me désignant ce brave homme qui bénit comme étant le sauveur du monde? N'est-ce pas plutôt un jeune employé au ministère de l'Intérieur que la nature a doté d'une demi-ressemblance avec l'Homme-Dieu?

Tournons-nous vers les Aman-Jean et qu'ils nous soient site de repos. C'est beau et doux et fort. Nous prononçons comme d'instinct les paroles qui consacrent Maîtres ceux qui les provoquent. Devant Béatrice, nous avons les yeux de Dante et nous saluons bas au brosseur d'âme.

Roll envoie les *Travailleurs de la terre* qui ont paru dans *l'Œuvre d'Art*.

La SALLE V est la salle des Böcklin. Il y a là quatre toiles que nous allons étudier tour à tour.

Et d'abord, occupant tout un panneau une *Descente de croix*. Pourquoi Böcklin par une singulière manie interdit-il la photographie de ses œuvres? Plutôt que chercher à exprimer mon sentiment sur cette toile maîtresse, j'eusse préféré la publier ici. Il me faut oublier ce projet et m'efforcer de paraître clair sans l'auxiliaire de la gravure. Avec un soin jaloux, le peintre veille à ce que personne ne reproduise ses tableaux et la consigne est formelle. La *Descente de croix* concentre ses figures toutes en premier plan. Un Christ exsangue, tiré et sanglant, renverse sa tête aux cheveux roux composés un peu comme chez Dürer, entre les mains d'un vieillard vêtu d'un riche manteau vert qui se drape à grands plis. S'appêtant à retenir sur la poitrine bombée du Crucifié le grand linceul qu'il a soulevé, un apôtre agenouillé fixe douloureusement le vieillard qui soutient le Christ à genoux; elle aussi, Marie, vieille et

la figure décomposée de douleur, presse des deux mains les tempes qui lui semblent éclater. Madeleine s'étire dans un long geste de douleur, cependant que Jean, consolateur et doux dans son grand manteau rouge, la calme d'une pression de main et d'un regard de commisération. Des fleurs sont vivaces dans les gazons, sur des Tau agonisent les larçons horribles et le fond se compose d'un grand mur blanc dentelé et couronné de sapins et de cyprès. La Nuit tombe sur Jérusalem dont paraissent blanches, dans la vallée, les maisons rectangulaires.

Gestes, coloris, composition générale, expression de figures, s'ajoutent et contribuent à classer cette *Descente de Croix* parmi les œuvres capitales du grand peintre.

On peut encore apprécier sa vigueur dans la *Diane surprise par des faunes*. Sauf que le corps de la Déesse semble peut-être un peu trop en saillie du plan de roche où il repose, c'est pure merveille que le fond d'arbres et de ciel, et que les deux visages simiesques des faunes qui guettent l'endormie et s'appêtent sans doute à se la disputer.

Un peu plus loin, c'est un portrait de Böcklin signé 1873. La tête est belle, énergique et pensante sur le fond de colonnes où se glissent des lauriers, un pan de beau ciel et des oiseaux. Lauriers symboliques qui sont bien le plus beau fond qu'on puisse rêver pour le portrait du peintre qui encore une fois signa A. B.

Enfin une étude de campagnes romaines, ce semble-t-il, traitée à la manière des études du Poussin. Ce qui nous donne une impression nouvelle du talent de l'artiste et ce sur quoi nous le quittons, à regret.

Il y a là un *Noli me tangere*, de Fritz Uhde, munichois, tout rose et d'une si folle lumière que je n'ai pas pu parvenir à l'aimer. Je le note toutefois, car il vient d'être acheté par la Pinacothèque.

SALLE VI. — Lempoels est ce qu'on appelle un signoleur.

Un signoleur, c'est un monsieur qui signole, qui pousse son affaire jusque dans les petits coins et qui compte les grains de blé dans les sacs. Cette année, il expose *À l'église*, deux figures, un vieux barbu et un jeune diacre, côte à côte. On ne peut pas dire que ce ne soit pas fini, nulle ride ne manque à l'appel et les cils sont tous là en bataillon rangé. Mais je n'apprécie cela qu'à moitié, car, si le morceau de détail déconcerte, si l'on s'écrie : « C'est surprenant de finesse ! » l'impression d'ensemble en souffre et la toile n'est plus qu'une série de petites toiles accolées qui sont un détail d'œil, un nez, une mèche de cheveux et une nuque ridée. Rembrandt est arrivé à d'autres effets; chez Rembrandt le détail se perd dans l'unité de lumière et d'ombre, l'impression est qu'il a brossé des deux mains, tout à la fois, comme on pétrit l'argile. Ici ce n'est pas cela, et c'est pourquoi nous n'aimons guère cette peinture, tout en rendant justice à la légèreté du pinceau de l'artiste.

SALLE VII. — Franz Stuck s'est fortement inspiré pour, la composition de son tableau *la Guerre*, de l'œuvre très connue de Böcklin, *l'Aventurier*.

Rigide, le poing sur la hanche, un rictus aux lèvres, et portant sur l'épaule une longue épée teinte de sang, horrible de meurtrière énergie et terrifiant d'opiniâtreté, c'est le symbole inexorable des Césars, des Napoléon et des Bismarck.

La main s'aplatit au pommeau et le regard qui erre dans la plaine cherche encore un bataillon debout. Il faut, à cet être de sang, des morts et des morts jusqu'au bout des vallées et son cheval, exténué du poids des multiples victoires, ne saurait marcher que sur des cadavres. Le sang se fige en larges plaques alentour des chairs meurtries et des bras se dressent encore, suppliants à moins que maudissants, vers le conquérant qui passe.

Et nous revient la parole applaudie cet hiver à Babylone : « *Oh! race maudite des conquérants, honte de la terre, déshonneur de l'histoire, vous n'entrerez jamais dans le royaume de Paix. Entre le ciel et vous se dressera, horrible et empesté, le charnier de vos gloires.* »

M. Leo Samberger expose son portrait. Il convient de le signaler pour sa bonne facture et ses qualités de lumière.

N'oublions pas non plus l'intéressant *saint Hubert* de M. Hans Anetsberger, munichois.

GEORGES COCHET.

(A suivre.)



NÉCROLOGIE

Emmanuel Chabrier.

Emmanuel Chabrier vient de mourir.

Qui sait s'il eut jamais le sentiment exact qu'il était arrivé enfin à la gloire, dans son pays?

Il est mort peut-être avant d'en être bien assuré, tant on lui a fait attendre d'années la consécration officielle de son merveilleux talent.

Carlsruhe, depuis longtemps déjà, Munich ensuite, Bruxelles enfin avaient applaudi *Gwendoline*, qu'on ignorait encore à Paris le nom de l'œuvre et celui de son compositeur.

A peine si les amis, les fidèles et ceux qui n'attendent pas, pour se fonder une opinion, qu'un opéra ait obtenu le succès sur une scène subventionnée — à peine ceux-là se compiaient-ils une poignée à connaître et à aimer le maître.

Nous le pleurons aujourd'hui, nous pleurons celui qui sut rapporter d'Espagne la si parfaite *Espana*, nous pleurons celui qui illustra de si hautes harmonies le poème de Catulle Mendès, nous pleurons, par-dessus tout, le musicien qui disparaît sans avoir pu achever un opéra dont le livret était signé du même grand poète : cette *Bressis* dont nous désespérions déjà l'année dernière quand nous venaient les mauvaises nouvelles de notre grand Chabrier.

GEORGES COCHET.



LE CAMP DE BOULOGNE

1804

Libre et fière! et pareille en ses prompts furies
Au Mustang indompté des immenses prairies,
La France, alors, sans freins, sans maîtres et sans lois,
D'un coup de reins venait de jeter bas ses rois.

Elle allait! tour à tour criminelle ou sublime,
De l'abîme aux sommets, des sommets à l'abîme!
Sombre comme le soir, blanche comme le jour!
Piaffant de colère ou hennissant d'amour!
Folle de libertés! et, secouant, farouche,
Le bout de mors brisé qui pendait à sa bouche.

Elle allait! croupe en l'air, les naseaux écumeux,
La queue au vent tordue, et, de ses pieds fougueux
Faisant gronder le sol sous son galop sonore!
Ici semant la nuit. Là, répandant l'aurore!
Terrible à ses rivaux, plus redoutable aux siens!
Sous son sabot broyant Brunswick et ses Prussiens
Et jetant pres des morts que sa ruade étale,
La tête aux cheveux d'or de la douce Lamballe!
Triomphante à Fleurus — vile et lâche à Verdun.
Ayant les appétits d'une tigresse à jeun
Qui déchire et qui mord sans regarder sa proie!
Hier, écrasant Custine avec un cri de joie,
Aujourd'hui, le pleurant. — Frappant du même éclair
La Gironde, à Paris — sur le Tésin, Munster!
Héroïque et superbe aux champs de Sambre-et-Meuse.
Géante sur le Rhin! — sur la Loire odieuse!
Caibutant au hasard dans le même charnier
Le bourreau Robespierre et le barde Chénier!
De honte et de grandeur effroyable mélange,
Toute couverte, enfin, de lauriers et de fange!
Et l'écume au poitrail, sauvage, bondissant
La tête dans la gloire et les pieds dans le sang!
C'est alors que tu vins.

Tu sortais de Brienne;
Ton âge était celui de César et Turanne;
Et déjà quand passait le petit officier
Les camps, qui se grisèrent à ton regard d'acier,
Se montraient, scintillant sur l'or de ta dragonne,
L'éclair de Chébréiss et de Castiglione.

Botté, les éperons vissés au talon,
Tu cherchais le féroce et rapide étalon
Qui pût prêter sa croupe ardente à ton génie,
Et sans plier porter, ou maudite ou bénie,
A travers les effrois des peuples frémissant
Ta lourde renommée au front mat et puissant.

Tu la vis, ô la belle et terrible cavale!
Passant comme une foudre au sein de la rafale
Qui grondait sur l'Europe et sillonnait les cieux,
Splendide, elle éblouit ton esprit et tes yeux!
Tu la vis — tu la pris; par un jour de Brumaire,
Un peu lasse et foulant, à l'écart, l'herbe amère,
Elle passait, craintive au seul bruit des roseaux...
Quand brusquement ta main la saisit aux naseaux.
Dans un râle strident de rage et d'épouvante,
Ses pieds battant les airs, la prunelle sanglante,
Cabrée! et, jusqu'aux sols par ses fers labourés,
Ployant, comme un ressort, l'angle de ses jarrets,
La flamme aux dents, les crins secoués en désordre,
Essayant follement de broyer ou de mordre,
Elle voulut briser ton étreinte d'airain!
Rien n'y fit : tu savais comme on dompte! et soudain,

T'enroulant au poignet sa crinière rebelle,
Avec un cri vainqueur, d'un bond tu fus en selle!

Et vous voilà partis tous deux! elle, hennissant!
Toi, pâle et froid, les yeux vers ton rêve écrasant.
Et le monde trembla lorsque, levant la tête,
Il aperçut, là-bas, volant dans la tempête,
Sur son cheval de guerre un cavalier vengeur
Qui devers lui dardait son regard d'empereur.

Car l'heure avait sonné pour ta moisson de gloires :
Formidable, on te vit te ruer aux victoires :
Et c'est Ulm! Austerlitz... dont le riant soleil
Des aube en tes bivacs saluait ton réveil,
Et semblait le livrer, couvrant au loin les chaumes
Deux empereurs avec quatre-vingt-dix mille hommes!
Valmy pâlit devant les splendeurs d'Iéna,
Où l'aigle noir de Prusse à tes pieds se trina,
Lamentable! et montrant par ta botte écrasée
Ses serres qui pendaient sous ses ailes brisées!
La Vistule l'acclame aussitôt que l'Odér :
Ici, Soldau, Pultusk! Là, Wallesdorf, Heilsberg!
Puis Eylau — long duel que la nuit seule abrège —
Où ton canon tonna sourdement dans la neige.
Et Friedland! Wagram! Eckmühl!... que sais-je encore!
Comment suivre ton vol? — Tu vas d'un même essor
Étrangler l'Autrichien surnois qui se relève!
Dans ses étangs jeter le Russe! et, de ton glaive,
Meneur, pointe au cœur, et le soleil froc
Le Prussien de nouveau râlant et terrassé!

A toi, les arsenaux; à toi, les capitales!
Les fanfares, les cris, les marches triomphales!
En vain, Vienne, Berlin, Londres, aux sombres brouillards,
— Spadassins aiguillant en secret leurs poignards —
Dans l'ombre, à pas de loup assemblent leurs milices;
Puis, quand tout est gardé, lueves, cols, précipices,
Sur toi, pour t'accabler fondent impitoyeux...
Élevant ton coursier dans tes genoux nerveux,
Tel qu'un fauve effrayant qui jaillit de son antre,
Tu leur passais d'un bond terrible sur le ventre!

La terre qui connaît ton pas impérial
Croit l'entendre à Postdam ou dans l'Escorial,
Et voici qu'aux lueurs de Moscou qui s'allume,
Dans la rouge fournaise où le Nord brûle et fume
Tu te dresses, pensif, sur le kremenin des czars!
Car le monde est à toi. Frontières et remparts
Tombent, quand tu parais! Et l'Europe conquise
Baise les pans flottants de ta capote grise!

Oui, tu fais, d'un signal échappé de tes doigts,
Les rois tes serviteurs — et tes serviteurs rois!
Penché sur ta jument qui de fierté frissonne
Ta main cueille en passant les sceptres et les donne :
A Louis, la Hollande! A toi, Naples, Murat!
Joseph, reçois Madrid! Fesch, le cardinal!
Un fils te naît! Un fils! Il lui faut un royaume!
Tu te gardes Paris; que restera-t-il! — Rome!
Et tu cours lui chercher, au frêle lionceau,
Cette Rome — hochet qui pend à son berceau!

Ah! qui l'eût reconnu dans sa gloire suprême
Sous ce manteau frangé d'or! et ce diadème!
Le petit officier qui jadis, suppliant,
Priaît Barras de lui donner un régiment!



Helio DENIAU, Paris

FAUCHEURS DE LUZERNE (J. DUPRE)

Musée du Luxembourg

L'Œuvre d'Art, 26, rue Feytaud.

FORBES LIBRARY,
NORTHAMPTON, MASS.



Helo DENAU, Paris.

LA VAQUILLA

Tapisseries de l'Escurial

L'Œuvre d'Art, 26, rue Feytaud.

FORBES LIBRARY,
NORTHAMPTON, MASS.



Helio DENIAU, Paris.

AUTREFOIS (LEMATTE)

Salon des Champs Élysées

L'Œuvre d'Art, 26, rue Feydeau

FORBES LIBRARY,
NORTHAMPTON, MASS.

Et dans cette cavale à la selle écarlate
Caracolant d'orgueil sous la main qui la flutte
La France de Murat et du septembriseur !
De Legendre, un boucher ! De Santerre, un brasseur !

Mais un jour — jour fatal ! — calme et dressant la taille
Tu regardais finir encore une bataille....
C'était à Waterloo : sur les reins d'Albion
S'abattaient lourdement la griffe de lion.
Vers les carrés anglais crévés par ta mitraille
La garde s'avancait... longue et sombre muraille
Où les bonnets à poils, de mousquets hérissés.
En flots noirs ondulant par ton souffle poussés...
Quand un reître allemand, un blûcher d'aventure,
Sabre nu, se glissa sans bruit sous ta monture
Et tout net lui trancha d'un seul coup le jarret !
Tu tombas, étourdi, le front contre un boulet...

Alors, battant des mains au fracas de ta chute
Les vaincus qui, tournant les talons à la lutte,
Fuyaient comme un grand vol éfaré de corbeaux,
Dispersés par la garde au vent de ses drapeaux...
Les vaincus qui touchaient presque au seuil de Bruxelles,

Vers toi sont revenus, sans nombre, à grands coups d'ailes ;
On t'entoure — on te frôle — on te touche ! — O terreur !
Sous ta tunique on voit encore battre ton cœur !
Le grand Lion n'est donc pas mort ! — Peur ridicule !
Voilà tout cet essaim qui pâlit et recule !
Puis, soudain raffermi, fonce, levant les bras,
Sur ce corps étendu qui ne se défend pas !

On l'étrécint, on le lie, on le prend, on l'emporte !
Jusqu'au Bellérophon l'Angleterre l'escorte....
Et toi qui vis ramper le monde à tes genoux !
Toi si grand qu'Alexandre en eût été jaloux !
Toi, qui de ton vieux Louvre ou de tes Tuileries
Conviais, aux accords joyeux des sonneries,
Sous tes larges perrons fourmillant de guerriers
Les peuples à venir serrer tes écriers —
Au sein des flots lointains, monotones et vagues,
Tu te réveillés pâle, un jour, au bruit des vagues,
Captif et n'ayant plus pour trône qu'un rocher !
Et pour cour, les goélands qui viennent s'y percher !

11

Ah ! Quand des océans mesurant l'étendue,
Les yeux toujours fixés vers ta France perdue,
Sur un récif, assis, le coude à tes genoux,
Immuable et pareil à l'aigle sans courroux
— Prisonnier dédaigneux qu'un soldat rouge épia —
Tu repassais le rêve éclipse de ta vie !
Dis-nous, que voyais-tu, monarque sans rançon,
Loin, bien loin, tout là-bas, derrière l'horizon :
Au delà du soleil qui chaque soir s'y plonge ?
Et des reîtres changeants, que son état prolonge
En longs filets de pourpre amincis et flottant
Sur l'or des flots où l'ombre avec lenteur s'étend ?

Dis-nous, que voyais-tu ? — Ta Corse ou ses montagnes ?
Joséphine — ou le Saere ? Ou tes rudes campagnes ?
Fleuves franchis — combats — bivacs — marches — assauts ?
Et tes soldats géants et tes fiers généraux ?
L'image de ton fils ? — De ton fils ! — Tête frêle !
Pourvu oiseau tombé tout transi de ton aile !
Arcole ou Montmirail ! — Rome ou Fontainebleau ?
Où ton baiser d'adieu pleura dans le drapeau ?

Ah certes ! tu voyais par delà les espaces
Tous ces titres si chers, ces nations, ces races,
Ces lieux que ton talon, un instant arrêté,
Marqua d'un sceau profond pour l'immortalité !

Mais de ces visions de tes gloires passées !
— Grandes veuves en deuil qui hantent tes pensées —
Il en est une, ô Sire, une que tu chéris !
Une qui te console ! Une à qui tu souris,
Quand sur ton cœur blessé comme une bien-aimée
Repose doucement sa tête parfumée !

Ah, Sire ? Ce n'est pas l'éternel souvenir
De ces exploits, défaits jetés à l'avenir,
Qui mirent sur ton front la brûlante auréole !
Non — rien de Marengo, d'Austerlitz et d'Arcole !
Rien d'Eylau, de Wagram ou de la Moskowa !
Mais ce vaste projet dont ton cœur s'abreuva ?
Et qui, loin de l'air pur et bleu de la patrie
Berce encor dans l'exil ta grande âme meurtrie !
Ah ! Ce camp de Boulogne ! Ah ! Ces Côtes de Fer !
Ces tentes frissonnant aux souffles de l'hiver !
Et ces champs bigarrés, pleins des éclairs du glaive,
Auquel tu confias le secret de ton rêve !
Car ce ne fut qu'un rêve — hélas, Dieu l'y voulut !

Ah ! qu'implorais-tu donc de lui, toi, son élu ?
Un prodige ? une grâce insensée et fatale ?
L'empire des vivants ? — la tiare papale ?
La moitié de son ciel ?... Non ! tu lui demandais
Au nom de ses autels sauvés par tes hauts faits,
Sous ta tente rayée où l'or de tes demeures...
Quoi donc ? — Moins qu'une année et moins qu'un jour :
[six heures !

Six heures ! rien de plus ! six heures, pour franchir
Cette mer, ce détroit où le vent fait blanchir
Le flot qui, dans un jour, ondule et se balance
Des dunes d'Angleterre aux falaises de France !
Six heures ! pour voler débarquer tes soldats
Sur ces rives d'argent qui s'élevaient là-bas !
Pour lancer sur la mer, ainsi qu'autant d'étoiles,
Pênières et radeaux, plus de trois mille voiles !
Et, des rochers d'Alprech aux rochers du Gris-Nez,
A ces Anglais hais et par toi condamnés,
Des hauteurs de Boulogne où ton œil étincelle
Vomir, sur un éclair jailli de ta prunelle,
— Tourbillons débainés d'innombrables démons —
Soixante régiments et quatre cents canons !
Six heures ! — pour passer ! pour tromper la croisière
De Nelson ! pour sonner ta Diane guerrière
Dans ces champs de Folkstone où nul depuis César
Hormis le Conquérant n'a mis son étendard !
Six heures ! pour traquer au fond de ses repaires,
A l'abri des couteaux soldés de ses sicaires,
La mère orgueilleuse, au cœur jaloux et noir,
Sans scrupule, sans foi, sans pitié, sans devoir,
Qui, la robe tendue aux ponts de ses navires,
Cupide, avec de sourds gloussements de vampires,
Recueille, insatiable et lus genoux plîés,
Les trésors arrachés aux mondes dépoüillés !
Six heures ! — pour l'étendre en son étendard rouge !
Pour faire de sa pourpre insolente qui bouge
Le linéal de son corps blême et décapité...
Et sur ta Tour, ô Londres, orgueil de la Cité,
Erigeant tout à coup ta taille vengeresse,
En face de l'Irlande éclatant d'allégresse !
De l'Inde, qui se lève et rend grâce à Vishnou !
Des nègres, vil bétail, vendus la longe au cou !
En face de l'Europe atterrée et hagarde
Qui, du Tage au Volga, frissonnante, regarde !
Pour apparaître, tel qu'au soir du Jugement
Suprême, le démon rouge du châtiment !
Et, du haut des créneaux dominant cette foule
Que la Tour à ses pieds, impassible, refoule,
Pour te voir, ô vainqueur, ivresse de nos yeux,
Sa tête au bout du bras te dresser dans les cieus !
Six heures ! seulement....

Et c'était trop encore!

Car, pendant qu'aueux et devant l'aurore
De ton camp de Boulogne, au souvenir amer,
Seul, à l'écart, fouillant les brumes de la mer,
Tu t'obstinais à voir poindre comme un fantôme
Le voiseau qui portait Villeneuve et Ganteaume.
Dieu, qui te refusait à Pharsale, ô César!
A Nelson expirant accordait Trafalgar!

Et toi, toujours debout sur la falaise aride,
Muet tu contemplais — non cette mer sans rides!
Cette mer qui, moelleuse, étale à tes genoux,
Par la brise gonflée en plus légers et doux,
Sa tunique d'azur! — ni ces riantes rivages
Où les vagues d'argent fragrent l'or de nos plages!
Mais la tête hideuse, au sourire méchant,
Qui, tel qu'un globe en feu posé sur le couchant,
Des horizons lointains que son œil terrifie,
Sanglante, au ras des flots te nargue et te défie!

Ah! que le feu du ciel m'écrase! mais je dis
Qu'il eût fait beau de voir aux rivages maudits
Seuls, devant l'Angleterre en champ clos enfermée,
Tomber Napoléon avec la Grande Armée!
O bonheur infini de pouvoir dire un jour
A nos morts de Poitiers, de Crécy, d'Azincourt!
A vous, les guerroyeurs des antiques batailles,
Du Guesclin, Jeanne d'Arc, et Lahire, et Xaintrilles,
Et de Guise, et de Sun, et Jean Bart, le sans-peur!
Que la mer est franchie et que, la joie au cœur,
Avec l'Anglais, sur qui déjà grondait la foudre,
Montjoye et Saint-Denis! — vos fils vont en découvrir!
Ah! ce Pitt qui pensait: « A quoi bon s'émouvoir?
Quand on a pour fossé l'Océan — gouffre noir? »
Et voici qu'un matin dans le même silence,
Comme un coup de tonnerre, un cri terrible: France!
Du haut de Westminster où veille le guetteur
Sur Londres qui frémit vient jeter la terreur!
Et voici que dans Kent, brusquement apparue,
L'invasion, géante au mille pieds, se rue!
Et que droit vers les murs de la vieille Cité,
Avec Napoléon pour commander la fête,
S'avance au pas de charge et les tambours en tête!

Ah! Wellesley rassemble en hâte ses soldats...
Écoutez! écoutez: précurseurs des combats,
Des pibrocks écossais couvrant la voix criarde,
Sonnet, durs et stridents, les clairons de la Garde!
Soudain, de notre front, un long éclair à lui.

Ah! milords, nous tirons les premiers aujourd'hui!

Impatient, Murat et sa cavalerie,
Murat tout chamarré, s'élançait avec furie!
— Tel qu'un lion fougueux, Ney, les cheveux au vent,
Au sein des highlanders, ainsi qu'un coq vivant,
S'enfonçait! Regardez: tartans verts, jaunes nœuds,
Fusils de Birmingham et gibernes velues,
Sur les chaumes sanglants, torlus et fracassés,
Étalent au soleil leurs monceaux entassés!
Gloire à Ney! Dans les airs, que ce carnage amuse.
Son clairon sonne encore — mais non la cornemuse!
— Soult et Lannes se sont, en amis, partagés
Les hauts grenadiers-guards par leurs feux ravagés!
Mais, là-bas, quel fracas! quel tonnerre effroyable!
Couronnent les sommets. Davoust, impitoyable,
A vu que Wellesley, ralliant les fuyards,
Les formait en carrés — immobiles remparts
Vers lesquels à l'instant Drouot, braquant ses pièces
De ses trois cents canons, formidables largesses,
Vomit à pleine gorge et hurlant de plaisir
Au centuple rendus les boulets d'Aboukir.
Ah! tout cède! et tout plie! et chancelle! et s'écroule!
Vers Londres, où la cohue énorme fuit et roule,
Les cuirassiers massifs, les dragons bondissant,
Ventre à terre lancés, sabrant et renversant,
— Comme un vol de vautours sur un troupeau qui bêle —
Chevouchent la Déroute aveugle où tout se mêle!
Pendant que les grognards aux visages noircis,
Haussant leurs lourds shakos au bout de leurs fusils,
Devant Napoléon qui passe dans sa gloire
Éclatent en longs cris éperdus de victoire.

A nous, Londres et Windsor! Et Woolwich et Richmond!
Où demain nos soldats aux clochers grimperont
Pour saluer, flottant au soubuffe de l'aurore
Sur ton dôme, ô Saint-Paul, le drapeau tricolore!

111

Ah! ce rêve vengeur qui charma ton esprit!
Ce rêve de Titan, doux au cœur d'un prosaïque,
Et qui fut si souvent flamber dans ta prunelle
Comme un rayon d'épée, ô Sire, une étincelle!
Ce rêve qui dirait à l'Univers vaincu,
Simplement, ces trois mots: l'Angleterre a vécu!
O Sire! reponds-nous! réponds, toi qui sur ta lire
Presque à l'égal de Dieu le destin d'un empire!
Toi dont l'ardent génie, aigle, roi des hauteurs!
Pongeait d'un seul coup d'aile aux ombres profondes.
Toi, plus fort que les forts! plus sage que les sages...
Ce rêve colossal, l'un de tes héritages!
Ce rêve qui jamais un Français n'oublira!
Ce rêve tant aimé — qui donc l'accomplira?

CHARLES LEGRAND.

La Custode d'or

(Suite et fin)

La chute du jour avec toutes ses magnificences!
Dans la paix des jardins jonchés d'or roux déjà,
triomphants des trimas proches, les sapins bruisaient d'un murmure continu. Et quand, dans les accolades, les feuillages tremblaient à peine aux branches semi-dépouillées, c'était, venu de l'au-delà des murs, le rythme sobre et grave des chants religieux envolés des hautes fenêtres de la cathédrale. Une leur rouge envahissait les terrasses et les pierres des maisons et des remparts s'en coloraient superbement. Jusqu'au profond des chambres il y avait, à cette heure pourpre, comme la lumière sinistre des incendies, dans les villes conquises; des flots teints comme de carnage

s'engouffraient aux arches basses du vieux pont et il n'était dans les rues inférieures nulle fenêtre vitrée qui ne semblât une blessure ouverte et sanglante. Là-bas, loin derrière les forêts, lentement déclinait l'Astre.

Dans la petite maison en façade sur l'immensité, naissait et se propageait des bruits de mystère, au sombre des corridors et des galeries merveilleuses. Jusqu'au lit d'agonie, où, comme des flammes timides, les yeux de Lenore poussaient vers les fenêtres leur inquiétude vague et douloureuse, montaient des frémissements injustifiés, des souffles sans prétexte. Parfois on eût cru le treillisement d'une armure, un instant animé et pensante, vivant un seul geste d'appel vers la Lenore qui ne descendait plus aux chambres basses; parfois des étoffes frolaient les escaliers de bois ou bien encore passait, derrière la

porte, comme le grésillement de perles agitées au fond d'antiques boîtes à bijoux. Des minutes entières se prolongeaient l'harmonie d'un archet promené, ce semblait-il, au col cristallin des buires qui dans le silence vibraient d'un cri de douleur, se haussant pour retomber en des alternatives d'exaspération et d'épuisement. Lenore prêtait l'oreille à ces voix qui l'appelaient évidemment et qu'elle disait reconnaître. Ce soir-là, ce fut tout à coup comme la chute d'un livre sur les tapis et Remi qu'elle envoya à l'étage inférieur, revint blanc d'émotion, tenant en main un gros Dante qui venait de choir des rayons. Presque pour la première fois de longue haleine depuis le soir de sa défaillance, elle lui parla pour expliquer gravement, ainsi qu'on raconte une féérique légende, que si les livres tombaient jusqu'au sol, c'était en

se penchant trop pour la voir venir. D'une voix qui caressait, inclinant vers lui sa figure tirée d'une souffrance douce et sans violence, elle fit entendre que ce murmure douloureusement chanteur qui crissait comme fait le cristal sous l'archet, n'était autre que la prière expressive des vases vénitiens et des buires florentines en supplication vers leur amie disparue; de même, les bruissements d'étoffes aux paliers, c'était le : « quand reviendras-tu? » des chasubles et des anciennes robes, la timide manifestation des tapisseries et des nappes d'autel. Remi sourit à cette svelte image étendue dans la douleur et la fièvre, ravie d'extase très noble en un Culte nouveau, fervente d'Idéal et qui, sans doute, allait s'évanouir tantôt dans la mort à force de trop d'amour et de trop de Foi. Alors, comme elle causait du bout des lèvres, et que la brise s'étant levée, les sapins accentuaient leur balancement aux jardins de son évêque, le jeune prêtre, mot après mot, pensée après pensée, perçut plus nettement, plus radieusement combien vain était devenu ce culte dont il était servant, cette Foi qui l'avait jadis poussé aux autels consacrés, cette religion d'amour faux, abâtardie et, depuis des siècles, détournée de son origine, hostile aujourd'hui à l'art, ennemie des libertés de l'Esprit, réfractaire aux novations des penseurs et des justes, usant de son Dogme comme la Justice de son glaive: pour condamner. Et dans l'apothéose de ce coucher de soleil, dans le carillonnement joyeux des cloches qui sonnaient aux faubourgs, suivant dans l'air le vol effaré d'un oiseau de nuit, Remi, plus définitivement que jamais, se sentit devenir disciple et apôtre de cette Mystique d'art dont il avait reçu les premiers préceptes de Foi. Et voilà qu'il renouvela la parole de l'Écriture qui dit le baiser de Madeleine au Christ, docteur de sagesse, et qu'il baisa le pâle front perdu aux dentelles des oreillers, le front de Lenore, son éducatrice et son nouveau Messie. Tout bas, comme un Évangile, ses lèvres balbutièrent : « O sœur, je vous aime! au bord de mes lèvres spirituelles, Lenore, maintenant, je vous offre l'eucharistique baiser d'Idéal. » Ainsi qu'il devait être, l'enfant languidement tourna vers lui son regard éteint, et haussant les mains jusqu'à cette jeune tête penchée sur elle, rendit à son frère le baiser, le baiser chaste et consécra-teur de leur union spirituelle.

Elle était belle ainsi et comme auréolée d'une gloire dans le déploiement de ses boucles sur les blancheurs ambiantes. Au firmament rose encore et lilas, il y eut un scintillement d'étoiles et les psaumes s'éteignirent à l'église voisine. Il se fit un instant silence sur toutes choses et ce fut solennel comme les minutes augustes des bénédictions et des communions. Et puis doucement, la nuit vint.

Sur les tables, Remi disposa la toute petite lampe de faïence qui comme en un certain soir trembla par pénurie d'huile. Triste et sans vigueur, d'une beauté malade comme il convient aux lumières dont s'éclairent les sépulcres, cette flamme mourante plut encore à Lenore qui trouva la force de lui sourire.

Peut-être parla-t-elle, car ses lèvres s'agitèrent, il y eut de la pensée dans ses yeux, mais elle ne la sut point exprimer. Le sommeil la prit, les bras croisés sur la poitrine et si blanche que son frère eut peur se souvenant du récit de la jeune vierge qui passa quand elle fut devenue telle que l'ivoire. La respiration pressée témoignait seule

de sa vie et ce fut à genoux que le jeune prêtre en suivit la cadence fébrile, jusqu'au matin.

Vers l'aube, ses mains glissèrent hors des mains de l'Amie. Il dormit ainsi, écroulé sur le sol, songeant des rêves où passait le miroitement de l'acier, l'enluminure de missel, et le chant des funérailles.

Sur ce couple de douleur, le jour se leva enfin, un jour éblouissant de lumière, ainsi qu'on en voit vers l'hiver, qui sont comme les jours d'adieu de l'Été. Par les fenêtres non closes de toute la nuit entraient une à une, les feuilles mortes et plusieurs étaient tombées autour du grand lit; une entre autres dans la main ouverte de l'enfant qui dormait.

Les bruits de la rue l'éveillèrent, montés vers elle en un assourdissement bruyant de carrioles matinales et d'exclamations joyeuses. Elle perçut le heurt de marteaux et, dans l'air pur du matin, retentirent des chants d'ouvriers. Loin dans la ville, des sonneries de clairons répondirent à des cris de foule en délire pour quelque fête et il lui sembla, un peu plus tard, que défilaient au pied des terrasses tout un cortège de fanfares tapageuses. Elle n'en comprit d'ailleurs pas les rythmes martiaux, car elle n'était pas d'âme guerrière. Toutefois, au seuil de mourir, elle eut plutôt de la pitié pour ces excitations inutiles et vaines.

Mais, ses yeux s'abaissant jusqu'à l'Aimé endormi, elle eut vite fait d'oublier les passions extérieures pour ne plus rêver qu'à leur paix hautaine et émancipée. Et, caressant d'un geste lent ce front trois fois ridé, elle murmura, prophétique : « Éveillez-vous, ami. Vos rêves sont menteurs et dévoyés. Votre Foi n'est pas consolatrice. Elle ne saurait entièrement vous satisfaire. Vivez! et ajoutez à la Foi du Bien, la Foi du Beau! »

Sa parole était douce et s'ajoutait harmonieusement à sa caresse. Levant la tête, Remi sentit deux larmes qui, après avoir glissé de ses joues, roulèrent sur le rabat froissé. Dès lors, la triste malade s'évanouit en longue défaillance ou, gardant l'usage de ses sens, elle les sentit progressivement décliner en toute lucidité. Les bras ne se dressèrent plus vers des tabernacles imaginaires, les yeux voilés s'emplirent désormais de pitié compatissante, et la bouche s'épuisa en infructueux mouvements de lèvres. Ce fut une journée de silence dans cette chambre étincelante de clarté, qu'envahissait par instants la cohue de la rue, pénétrant par bouffées malsaines. Des heures et des heures, tout le long de son agonie, Lenore s'immobilisa en rêverie muette : mais quand s'acheva le crépuscule et quand, sur les promenades, des feux rouges, verts et bleus s'allumèrent soudain pour la fête de nuit, Remi vit sa pâle sœur se tourner vers lui, et dans un appel des mains tendues : « La Custode, frère, donnez-moi la Custode, dit-elle, cette Custode d'or, ce rayonnant symbole des temps de foi et d'art. » Il la lui tendit pieusement et leurs lèvres s'y posèrent en longs baisers. Alors, consumés de la même extase, ils échangèrent des pensées sublimes qui s'envolèrent de ce lit où leurs mains tremblaient de la même fièvre, pensées qui illuminaient les murailles dans leur vol magnifique. Sur eux plana leur subtil et merveilleux Amour, ailes déployées! D'autres ailes palpitèrent dans l'air pur de leur Eden, celles de leur Religion commune, celles de leurs Idéaux semblables, et ce fut, durant de pas-

sionnées minutes, comme un frémissement d'oiseaux éperdus dans les courtines du lit et les draperies des fenêtres.

Les rues chantaient.

Brusquement, vibrante de Foi et d'Amour, Lenore retrouva la voix. Haussant la Custode dans le même geste que jadis les prélats bénissant les foules, d'un ton mystique, le regard comme posé sur une assemblée fervente et attentive, elle proféra des paroles de litanies.

Custode, Soleil resplendissant sur l'autel de mes adorations
 Regard d'or dans la nuit! [tions!
 Très belle!
 Très radieuse!!
 Très pure!!!
 Trésor qui me résume tous les trésors!
 Parvis de mes agenouillements!
 Vraie lumière, cause de notre joie!
 Caresse à mes yeux, limpide miroir!
 O Custode, sois à mon amour un temple accueillant
 [comme autrefois tu fus aux Hosties du Sacrifice!

L'anneau d'or tremblait dans ses mains crispées, et le verre sacré se ternissait, à chaque baiser, sous son haleine.

Dans les rues basses, aux quais du fleuve et jusque sur l'autre rive, un tumulte déferlait, cependant que vers le ciel rougi des feux artificiels, s'enlevait la retentissante clameur d'un peuple en joie :

Allons, enfants de la patrie,
 Le jour de gloire est arrivé!

Mais Lenore n'entendait pas ces vocables profanes :

Vase spirituel!

exclamait-elle maintenant;

Vase insigne de dévotion!
 Rose mystérieuse!
 Tour d'ivoire!
 Maison d'or!
 Porte de l'extase!
 Etoile du matin!

Custode, petite fleur gothique! Image où se joignent mes [lèvres, sois le centre de mon Culte d'art!

Deux météores violets fusèrent ensemble vers le ciel, et éclatant au faite de leur course, retombèrent en pluie d'étoiles dans le fleuve où passaient des bateaux pavoisés. La foule poussa un cri d'allégresse que recouvrit la reprise du chœur, balayant les terrasses comme un vent d'orage :

Aux armes! citoyens!

Et Remi, à genoux au chevet de l'Initiatrice, entendit encore qu'elle prononçait :

En toi, Custode, je vois le symbole des universelles beautés!
 En toi, j'aime les calices et les buires!
 En toi, je salue les reliquaires, les chasubles et les crosses!
 En toi, je vénère l'âme morte des âges passés!
 En ton reflet, je vois que frémissent les armures!
 Que se mirent les lacs et les mers!
 Que se balancent les cimes des arbres fièrs!
 Que passent les nuages et les orages!
 Qu'étaient les parures des reines!
 Que se sourient les vierges naïves sculptées aux bois des [stalles magistrales!
 Que miroitent les orfèvreries!
 Que fulgurent les épées hautaines!
 Que rougeoient les crépuscules!
 Je te revois, terne éclat des fleurs agonisantes!

Et d'une voix plus brisée :

Sainte Custode, repose sur nous ton œil compatissant. Eclaire-nous de tes lumières, sois-nous accueillante et bonne, afin que nous devenions dignes d'être les prêtres du Culte nouveau... les disciples fervents de la religion d'Art.

Puis, la Vierge mystique retomba, et comme elle disposait encore une fois ses mains autour de la Custode, le verre s'en écrasa sous ses doigts.

Renversée dans les oreillers, la pâle tête ne bouge plus. Remi ne s'y méprit point et, pardoncée, alla fermer les fenêtres sur cette ville qui s'amusait. Il y avait trop de chansons dans les rues et trop de lampions dans les arbres. Et comme c'était le demi-silence dans la maison isolée, tout à coup des pas montèrent l'escalier, distinctement. Était-ce leur cortège, à eux tous, les chevaliers des tapisseries, les héros d'antan glissés en leurs armures, les vierges de misel et tous ceux-là qui vivaient aux galeries enroulées, étaient-ce eux tous qui s'avancèrent vers la chère Endormie pour un dernier agouilleusement au bord de sa couche funèbre et pour lui rendre, avant qu'elle ne s'en aille, tous ses baisers avec toute son amour ? N'allaient-ils pas pousser la porte, Grietz de son gantelet, le Cid de son épée, Marie de sa main qui absout, les filles d'Italie se souriant par dessus les épaules des maîtres allemands Hans Sachs le poète, et Durér le peintre ? Et dans les angles de la muraille, n'alloit-elle pas surgir, la tringle fiancée qui mourut un soir dans la tour haute ?

Cependant les pas qui s'étaient approchés, hésitèrent un peu, et la porte s'ouvrit. Le pere de Lenore était là, comprenant tout, âgé de douleur, embrassant d'un seul regard ce lit où dormait son enfant, ce frère debout et en pleurs, et ces fenêtres par où filtrait encore la rumeur populaire.

Il fut dignement réprimé de vains désespoirs. Ses mains se croisèrent seulement aux boisées des portes, et son visage apparut baigné de larmes dans la leur morte de la lampe qui se mourait. S'approchant du lit, il sembla chercher sur ce rayonnant visage de morte la trace de toutes les joies évanouies, le stigmate visible de ce culte qui fait mourir ses frères. Entre ces deux hommes la scène fut muette et sans gestes, toute de grandeur silencieuse et d'angoissante émotion; ensemble, ils contemplèrent les lignes si pures dont se conformait alors ce visage idéalement beau dans la mort, l'un songeant son amour si tôt défunt qu'éclat, l'autre concevant à la fin le vide odieux et le néant de ses passions artistiques. La Custode mettait entre les doigts effilés de Lenore l'éclat de son oeil d'or et des heures sonnèrent, coup après coup, à la cathédrale. Oh ! l'Essence du Beau, la Mission de l'Art, combien en étoit-il éclairé à cette heure de veillée mortuaire et combien loin dans la nuit lui apparaissait la crête de Bruges et les excitations de Malines, l'homme sans âme ! Tel il avait été toute son inutile vie de collectionneur et ses doigts n'avaient jamais eu que de fausses caresses pour des raretés inermes. A ces mêmes beautés, Lenore avait insufflé la Vie, et, dans une telle projection de son Moi, avait fait l'offre de sa propre vie. La hauteine vérité que l'art est une religion se manifesta enfin à ses yeux, au contemplant des plus inertes de ce drap déjà linéaire.

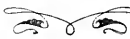
Remi s'éloignait cependant après un dernier regard à la fleur qu'avait appelé jadis son vœu imprécis, et dans un sanglot, tirant derrière lui la porte du jardin, mettait entre la dépouille de l'aimée et son âme en dérive la définitive séparation. Sous ses pieds, les graviers arrachés descendaient les penes de la rue du Remenier, déserte et sonore des échos de la fête lointaine, tandis que s'épanouissaient les gerbes de fusées dans le ciel couvert de nuées. Les chènes aux ramures torsées, accoudés aux remparts, regardaient passer Remi, tête basse et trébuchant.

D'entre leurs branches dépouillées, se dressait soudain, devant lui, sombres et dentelées de girouettes fantaisiques, les toitures de l'évêché surajoint. Aussi, il alla, montant son Calvaire, subissant, soumis, un sort fatal, retournant aux autels où il apportait un peu plus de Foi, détournant les yeux du sanctuaire éblouissant où, quelques heures, il avait prié et connu l'extase. Par les petites portes, il disparut enfin et le bruit de ses pas s'éteignit insensiblement, en allé sous les grands arbres, glissant douloureusement au tapis des feuilles desséchées. Et maintenant que dans la chambre était morte en crépitant la lampe de faience, le vieillard descendait aux galeries à titons, prononçant de vagues paroles, caressant dans l'ombre les chevaliers des tapisseries, heurtant les gantelets, et les épées espagnoles, les gravures pieuses, les orfèvreries et les gemmes, frôlant les velours et les soies, questionnant aux vases italiens, baisant le ventre peint des amphores, suppliant comme un enfant, affaissé aux vieux sièges flamands, ou se déchirant les ongles aux plombs saillants des vitraux. Il s'en fut ensuite vers les jardins, jusqu'aux corbeilles fanées, vers les campagnes dont les villages étaient lumineux dans la nuit, et là, couché près de la chaise longue, se prit à pleurer encore sa Lenore, son enfant et l'Âme de ces collections désormais inutiles dont il découvrait seulement la noblesse et la mission.

Des chants populaires montaient jusqu'à lui avec des ritournelles de danses. Vingt orchestres mariaient à ses pieds leurs harmonies en un chaos confus. La mariée des feuilles mortes l'envahissait lentement; il pleurait.

..... Bientôt, une petite pluie commença à tomber sur la ville.....

GEORGES COCHET.



NOS GRAVURES

Dupré. *Fancheurs de Luzerne*. (Musée du Luxembourg.)

La Faux près d'un moulin labouré.
On la voit aux mains des faucheurs.
Daucuns disent : « La mort moissonne »
Lorsque l'heure d'agonie sonne !

La *Vaquilla*. [Tapisseries de l'Escorial.] — Si vous voulez connaître les mœurs et coutumes d'un pays, parcourez les livres où sont racontés les jeux d'enfants et vous retrouverez, au récit de leurs amusements, la trace des habitudes locales, le signe des aptitudes de la race et le témoignage manifeste de ses préférences et de ses goûts. Suivez dans les rues de Hollande, au voisinage des ports, les bambins en amusement, et vous verrez en eux comme autant de pêcheurs de microscopiques aventuriers qui rêvent déjà le voyage aux pays lointains où l'on va en nombre et d'où l'on revient peu. Ils siment se coiffer du chapeau des marins et leurs larges culottes déchirées sont la réduction de celles qui portent papas et grands frères, dans les voyages à Terre-Neuve ou autre part. Visitez la montagne et suivez encore les enfants qui jouent au chasseur de chevier, qui s'appliquent à descendre les pentes raides en courant, qui sautent aux rives des lacs, de barque en barque, jusque sur les rochers, ainsi que de jeunes Guillaume Tell.

Arrêtez-vous en Espagne sur les places de village et amusez-vous à regarder les gamins dans leurs jeux. Voici la *Vaquilla*. On a disposé d'une tête de carton dans un panier d'osier dont une enfant s'est coiffé. C'est le taureau. Un autre,

juché sur des épaules, s'ingénie au ruisseau de torero, et d'est-ce pas le picador qui déjà a fiché trois fleches au flanc de l'animal, et celui qui se défend bien pourtant puisqu'un assaillant a roulé par terre ? L'herbe est courte où ceux-la jouent, car en cet emplacement on s'amuse souvent à simuler des combats, de l'arène et ces belles dames l'évalent bien qu'elles sont venues de l'étranger, apportant l'éventail, comme il convient, pour le jeter au vainqueur.

Si vous voulez connaître les mœurs et coutumes d'un pays, regardez-y comme s'amusement les enfants !

Il y a un petit bois tout à gauche où il ferait bon s'étendre et ne rien faire. Point ne serait besoin là d'avoir les chapeaux de paille, les faux dormirait au revers du fossé et le seul travail serait d'heure en heure de se lever pour boire aux sources proches. Mais la Luzerne est haute déjà et qui peut présager des pluies ? Aussi travaillaient-ils depuis ce matin et poursuivraient-ils leur œuvre jusqu'au soir.

Leur consellation peut-être est de s'exténer dans cette belle lumière, si familière à J. Dupré, et de sentir monter vers eux, de tout le champ qui se couche sur leur passage, le chaud parfum de l'herbe, pour nous qui passons, sort du cadre et embûme.

Et tout à l'heure n'auront-ils pas leur part de soupe, a l'ombre des luzernes en saut, et n'échangeront-ils pas avec la vieille des espoirs de bonne récolte et de bien-être ?

La Faux près d'un moulin labouré.
On la voit aux mains des faucheurs.
Daucuns disent : « La mort moissonne »
Lorsque l'heure d'agonie sonne !

LESATTE. *Autrefois*. (Champs-Élysées.) — Dans la partie des fleurs qui, peut-être à l'école, s'effeuillent sur les dalles et les fournares lourdes, s'effeuillent sur les colonnes peintes et cannelées à l'ombre des entablements ornés à la façon antique, les vierges d'autrefois dévident l'écheveau et tiennent la quenouille à la main, tout au loin sous le soleil et en s'inclinant aux balustrades, sans doute voit-on que s'en vont vers l'ouïe des bateaux des pêcheurs.

Noble ville, noble filles, qui nous redites l'autrefois, il est d'écouter, de reconnaître, de passer. Mais ne dormez-vous pas à jamais dans la nuit de l'histoire et quenouille, quoique si belle aux mains de la vierge antique, nous as-tu filé des jours meilleurs et des soirs plus beaux ? Les colonnes sont corrompues, toutes les fleurs décolorées, et le fil est de longtempres brisé à l'ombre des entablements ornés à la façon antique près de la grande mer, belle au loin sous le soleil.

TOUV NOËL. *Judith de Bétulle*. (Champ de Mars.) — Holophrène dormait cependant bien, sous la tente !

Mais la femme qui avait quitté les remparts de la ville, cachant sous son manteau — qu'elle a perdu quelque part et dont M. Noël ne lui a laissé qu'un lambeau — cachant sous son manteau le glaive qu'elle rapportera tout vers les siens, dans ses bras avec la tête de la victime.

Merci, Judith, d'avoir laissé l'étoffe qu'on au pied du lit ensanglanté. Merci, car si ton pied est cruel et lâche de se poser encore sur cette jeune morte, comme maguère encore la promesse de tes lèvres menteuses, c'est la joie de nos yeux d'admirer ici la cambure.

Songes-tu, retenant en arrière le bras qui frappa, songes-tu aux destinées proches de ta ville que tu songes, ou n'as-tu pas plutôt oublié ta mission pour retravailler une fois encore, en femme qui se complait à martyriser, le geste de tout à l'heure, celui qui trancha cette tête qui roule à tes pieds, yeux clos. La pointe de tes seins s'en dresse d'orgueil et tu t'amuses, sans doute, de ce sang répandu.

Judith n'est pas morte ; elle s'est ressuscitée en la Femme qui caresse et promet, qui meurtrit et massacre, et sourit de son acte. Prends plutôt cette tête, toi qu'on dénomme Justicier, dénote les cheveux, n'importe, et coupe de ta dent, et coupe et clame bien haut : « Je suis Femme, et voici mon Œuvre ».

M. R.

Le Directeur-gérant : LÉON CASTAGNOL.

Paris. — Imprimerie spéciale de l'Œuvre d'Art.
E. MAZAS et C^{ie}, rue de la Victoire.

L'OEUVRE D'ART

REVUE BI-MENSUELLE ILLUSTRÉE

ABONNEMENTS

PARIS } UN AN. 24 francs
ET } SIX MOIS. 12 —
Départements } TROIS MOIS. 6 fr. 50

ÉTRANGER

Union Postale : Un An, 50 fr. Six Mois, 15 fr. Trois Mois, 8 fr.

DEUXIÈME ANNÉE — N° 36

Le Numéro : 1 franc.

5 Octobre 1894

DIRECTION ET ADMINISTRATION

26, rue Feytaud, Paris.

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres ou mandat-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond pas des manuscrits et des dessins envoyés.

ÉTIENNE PARROCEL

On demandait à Diderot quel souhait il formait au point de vue de sa renommée dans les temps à venir.

Et Diderot de répondre : « Je me souhaite un fils mieux doué que moi ; je désire que ma race se perpétue jusqu'à la septième génération par des gens d'esprit et d'honneur, et je forme le vœu que l'histoire de cette lignée glorieuse dont je serais la souche soit écrite à loisir et avec amour par un Diderot en l'an 2000 ! »

Je ne crois pas que l'auteur des *Salons* obtienne de l'avenir l'hommage particulier qu'il ambitionna. Son nom, demeuré célèbre en raison du talent qui le distingua, ne s'est pas perpétué, que je sache, dans une descendance illustre. Il y a éclipse. Le fleuve est interrompu. Peut-être les eaux ne cessent-elles de couler sous le sable pour reparaitre tantôt à la surface du sol, mais en ce moment l'œil le plus subtil, l'oreille la plus fine ne distinguent pas le mouvement continu que rêva Diderot. Il en faut prendre son parti : Diderot est mort.

Plus heureux ont été les Parrocel. L'ancêtre de cette famille de peintres s'appelle Barthélemy. Montbrison l'a vu naître, en 1595. Il a travaillé en Espagne et il est venu mourir à Brignoles, en 1660. Il fut peintre d'histoire. Les trois fils de Barthélemy ont tenu le pinceau. Ce sont : Jehan, Louis et Joseph. Celui-ci fut le plus célèbre. Né à Brignoles en 1646, il est mort à Paris en 1704. Peintre de batailles, il ne lui manqua pour éclipser Van der Meulen que la faveur de Le Brun. Mais Van der Meulen, avec ses combats de parade, ordonnés, pimpants et froids, n'est plus là pour défendre ses toiles et l'âme de Joseph Parrocel vibre dans les rudes et chaudes rencontres dont il a fixé l'image tumultueuse.

Louis, peintre et graveur, transmit son talent à deux de ses fils, Ignace-Jacques et Pierre. Il eut aussi pour fils Jean-Baptiste, qui ne fut pas artiste. De son côté, Joseph, le Parrocel des Batailles, est le père de Charles, dit le Parrocel des Gobelins. Celui-là naît en 1688 et meurt en 1752. Quel labeur fut le sien ! Il égale son père sans le répéter.

Ignace-Jacques eut deux fils : Jean-Louis et Étienne. Jean-Louis ne fut pas artiste, mais il donna le jour à Joseph Parrocel, comte de Tavel, brigadier des gardes du corps de la compagnie de Villeroy, mort le 20 pluviôse de l'an VI. Il n'est pas sans intérêt de rencontrer un capitaine dans cette lignée de peintres qui plaçaient volontiers leur chevalet au milieu des camps. Par contre, Étienne est peintre. L'histoire l'attire ; il traite éloquemment le portrait. On l'a surnommé « le Romain ».

Pierre verra naître Pierre-Ignace et Joseph-François. Le premier meurt à Rome, pensionnaire du roi, en 1775. Le second entre à l'Académie et décède à Paris en 1781. Tous deux sont peintres de talent et acquièrent du renom par leurs eaux-fortes.

Jean-Baptiste aura pour fils Pierre-Véran, né en 1705, mort en 1780. Pierre-Véran oubliera de tenir le pinceau, mais il est le chef de la branche des Parrocel qui existent de nos jours. Son fils est César-Auguste (1737-1816) ; son petit-fils est Étienne-Véran (1761-1827) ; son arrière-petit-fils est Antoine (1792-1861) et le fils d'Antoine est Étienne-Antoine, né en 1817, actuellement vivant et dont nous parlerons tout à l'heure.

Mais remontons au XVIII^e siècle. Nous avons nommé plus haut le peintre Joseph-François. Celui-ci eut trois filles, peintres comme leur père. Jeanne-Françoise-Pallas, née en 1734 et morte en 1829, presque centenaire, est l'aînée. Elle fut peintre de fleurs et d'animaux.

Marie ou Marion, née en 1743, décédée en 1824, cultiva le portrait. La plus jeune, Thérèse, née en 1745 et morte en 1835, est miniaturiste.

Je ne sais si mon lecteur a pu suivre la filiation radieuse de ces maîtres alertes. De Barthélemy à Étienne-Antoine, il y a précisément les sept générations que Diderot souhaitait à sa descendance, et Étienne-Antoine, peintre amateur, s'est fait l'historien de ses ascendants. Ah ! Diderot, mon ami, si vous pouviez me lire, quelle amertume vous causerait cet article ! Vous souvient-il des sarcasmes, des impertinences dont vous avez accablé votre contemporain Joseph-François Parrocel ! Vous le considérez comme indigne de perpétuer la gloire de Joseph et de Charles ; or, c'est précisément ce Joseph-François qui eut trois filles peintres, et pendant que vous vous attardiez à le percer de votre plume sans indulgence, la sève des Parrocel suivait sa pente et nous réservait de voir, à la fin du XIX^e siècle, un descendant enthousiaste, convaincu, loyal et bien doué qui, d'une main délibérée, a pieusement tracé le tableau glorieux dans lequel revivent ses ancêtres.

Dirai-je les écrits de ce descendant ? Ils s'intitulent : *Annales de la Peinture*, 1862-1867, 2 vol. ; *l'Art dans le Midi*, 1881-1884, 5 vol. ; *Histoire documentaire de l'Académie de peinture et de sculpture de Marseille*, 1889-1890, 2 vol. Mais ce ne sont là que ses livres compacts, de longue haleine. Les mémoires, les notices, les articles signés par cet homme de haute conscience sont innombrables. La prose, le vers se plient avec une égale docilité à l'expression de sa pensée toujours en travail. Ayant eu à parler récemment des Parrocel, nous écrivions : « Joseph domine leur groupe, mais Charles s'en détache et séduit le regard par ses compositions apaisées. Joseph a peint le midi des batailles, Charles en a traduit le

soir. Le fracas du jour est passé; les cavaliers, sans doute, ne sont pas encore descendus de leurs montures; mais ils avancent sans bruit, sans tumulte, sans précipitation, prêts à la halte qui les attend. » Ce serait être incomplet que de s'en tenir à ces deux profils. Celui d'Étienne Parrocel n'est pas moins attachant.

En 1878, le mercredi 24 avril, à une heure de l'après-midi, celui qui écrit ces lignes se trouvait sur le seuil de l'amphithéâtre Gerson où allait s'ouvrir la deuxième session des Sociétés de Beaux-Arts des départements. Un passant l'accosta. Il pouvait avoir soixante ans. Il avait le pas dégagé, les lèvres souriantes. Sous son bras était un manuscrit roulé.

— Pardon! monsieur, me dit ce passant, pourriez-vous m'indiquer la salle où se tient le congrès des Sociétés Savantes?

— Des Sociétés des Beaux-Arts, voulez-vous dire?

— Non, monsieur, des Sociétés Savantes.

— Je ne connais que les Sociétés des Beaux-Arts dont le congrès doit ouvrir dans une heure, ici même, à l'amphithéâtre Gerson.

— Mais, monsieur, les Sociétés Savantes tiennent aussi leurs assises à la Sorbonne.

— Je ne le nie pas, Monsieur, mais je ne connais bien que la maison qui... n'est pas au coin du quai. C'est celle des Sociétés des Beaux-Arts. Entrez-y, vous y recevrez bon accueil.

— Parbleu! reprit mon interlocuteur, votre franchise me plaît. Fumez-vous? Je vous offre un cigare. Je vais suivre votre conseil. J'ai justement une lecture à faire. Pensez-vous que l'ordre du jour...

— Votre sujet?

— De l'importance des artistes provinciaux dans l'antiquité.

— Eh! Monsieur, l'hésitation n'est plus possible. Votre étude se rattache à l'art. Elle appartient de droit à notre section. Entrez. Vous êtes notre et nous ne vous lâchons plus. Et nous promettons des applaudissements bien nourris.

Étienne Parrocel se laissa convaincre. Il entra, lut et fut applaudi. Depuis lors, il n'a cessé d'apporter chaque année à la section des Beaux-Arts le tribut de sa collaboration. Il a ainsi raconté l'histoire de l'art dans le Midi de la France de 1830 à ce jour. Il est membre non résidant du Comité des Sociétés des Beaux-Arts des départements.

Nommé chevalier de la Légion d'hon-

neur pour sa vaillante conduite pendant les heures les plus sombres que traversa Marseille en 1871, Étienne Parrocel est officier de l'Instruction publique depuis 1884. C'est au Comité des Sociétés des Beaux-Arts qu'il doit cette distinction. Mais un mot en dira plus que toutes les décorations sur cet homme de cœur et de talent: il est resté l'ami de Cavelier, de Barye, de MM. Eugène Guillaume, Puvis de Chavannes, Challemlacour, Bardoux, Jean Aicard, Daudet et de M^{me} Adam. Je pourrais citer encore vingt personnalités éminentes dans l'art, les lettres ou la politique qui se tiennent honorées de l'attachement que leur garde fidèlement l'historien des Parrocel, mais je ne veux pas accroître le supplice de Diderot en accentuant la popularité d'un nom que l'auteur des *Salons* n'a pas su écrire avec courtoisie.

HENRY JOUIN.

Nous commençons aujourd'hui la publication d'un roman inédit, *Marcel André*, écrit spécialement pour l'Œuvre d'Art par M. JAN KERMOER.

Cette œuvre, palpitante d'intérêt, recueillera, croyons-nous, tous les suffrages et classera M. JAN KERMOER parmi nos meilleurs écrivains.

LA PEINTURE A MUNICH

SÉCESSION

(Suite et fin)

Notons au passage dans la *SALLE VIII*, avec l'expression de notre dépit de ne pouvoir nous y attarder aussi longtemps que nous le voudrions, les noms de MM. Nathan, Ludwig, de Berlin; Oppler, Ernst, de Munich; Otto Reiniger, déjà nommé; Fritz Strobenz, Munich; Friedrich Fehr, Munich.

Nous rencontrons quelques Français, entre autres M. Albert Aublet, dont nous connaissons déjà le *Matin*. A propos de ce nom français, qui surgit fort aimablement dans cette salle — la petite femme debout au bord du lac n'est pas pour déplaire — à ce propos il est curieux de noter les noms des artistes français qui ont été assez intelligents pour s'assoir sur leur patriotisme et exposer leurs œuvres en pays allemand. Relevons dans l'ordre et sans en oublier un, car c'est un bon document, et pour chacun de ces messieurs un brevet d'internationalisme: Aman-Jean Aublet, Adolphe Binet, Blanche, Albert Bussy, qui envoie un *Saint Georges*; Léon Cassard, Jean Cazin,

Jean Chudant, Gustave Courtois, William Dannat, qui signe une *Madrilène* et une esquisse de portraits; E. Dauphin, dont voici le *Port de Toulon*; Georges Desvallières, dont nous avons aimé au dernier Salon le *Narcisse*, et que nous rencontrons ici avec plaisir; Alphonse Dinet, qui veut donner aux Bavarois une idée de ce que peut être une émeute au Quartier Latin. Sa grande toile ne nous persuade même pas, nous autres Parisiens. G. Dufube et une *Fuite en Égypte*, Ernest Duez et deux toiles, Louis Dumoulin, qui a bien tort de faire voyager son tableau franco-russe; on ne l'a pas compris à Munich; Maurice Eliot avec deux cadres, Georges Griveau, Gaston Guignard, Georges Jeannin (*Roses et Camélias*), Pierre Jeannot, A. Lepère, Henri Lerolle, Henri Lessore, qui nous présente deux coins pittoresques de Paris; Emile Menard et son *Bon Samaritain*; Clément Mère, un peintre de Biarritz; Muenier, Alexandre Nozal, René Prinret; et enfin, pour finir et garder pour la bonne bouche, Raffaëlli, avec *Un Chemin*, un *Portrait*, une *Vue de Jersey*; Roll et Sisley, qui envoie une *Vierge Église*.

En sculpture, nous avons déjà souligné précédemment cette admirable femme qui attache ses cheveux; nous soulignons encore une nymphe endormie, qui est un des beaux marbres du maître Rodin.

Les dernières *SALLES IX, X, XI, XII* se composent d'une grande partie des œuvres de ces artistes français, le reste étant disséminé dans les autres salles de l'Exposition. Nous découvrons là quelques dessins de Raffaëlli, et, en particulier, une rue avec des grands arbres et une *Vue des Invalides*, d'un art très caractéristique.

Deux dessins de Paul Renouard et deux autres de Henri Rivière. L'un de ces derniers est la *Procession de Sainte Anne la Palud*. Nous le reconnaissons bien. Il y a encore peu, nous nous étions trouvés en présence sur la scène du Théâtre-Libre défunt, lui ornant les murs du salon de député, dans la pièce de Barrès, la *Journée parlementaire*. Et un instant, devant ce souvenir de coulisse active, deux minutes avant le lever de rideau, Antoine en bras de chemise, courant, donnant des ordres, se mettant en fureur, disposant sur les tables des piles de livres, devant cette impression qui, de loin déjà, nous revient, nous nous prenons à songer à ce malheureux Théâtre-Libre où nous avons vu de

beaux efforts et qui en était venu à tomber si bas qu'un triste sort il rendit l'âme dans les sifflets du *Missionnaire!*

Ce dessin de Rivière a été témoin de cette avant-dernière scène, après quoi tout devait être fini. Il valait bien cette petite méditation.

Et voici terminée cette étude sur l'art autre part que chez nous. Oh! il n'y a que très peu de méchanceté dans ces deux mots que je viens de laisser échapper. Mais il n'est pas douteux qu'il y en a un peu. Oui! autre part que chez nous! qu'on se le dise! nous ne sommes pas les seuls. Combien, en France, se pâment devant les restes de M. Bogueureau, et qui sont là bec coï quand on vient à prononcer devant eux le nom de Burne Jones. Étudions l'extérieur, nous ne sommes pas les dépositaires de l'esprit, ni de la science, ni, dans ce cas particulier, de la façon de bien peindre. S'il le faut, et si nous sentons que ce serait labeur trop ardu que connaître tant de noms (les nôtres et ceux de l'étranger), que d'avoir tant d'idées générales, émondons parmi les célébrités que nous avons gratifiées d'un prébétal, oublions carrément le nom de pas mal de nos nationaux de mérite secondaire et tournons-nous vers les écritaux où on peut lire Lenbach, Bocklin, Franz Stuck, et tant d'autres.

Et puis, s'il nous arrive d'être membres du jury, essayons nos lunettes et n'allons pas, en l'an de grâce 1895, imiter tel jury des temps jadis — il n'y a pas vingt ans! — qui passa avec une petite moue devant une toile du maître Bocklin et ne daigna pas lui ouvrir les portes du Salon parisien. Aussi l'artiste s'en est souvenu, et on dit qu'il ne porte point dans son cœur les jurys français.

Eh bien, allez voir son œuvre en Allemagne, et, au retour, voulez-vous, vous me direz s'il est dans son tort!

GEORGES COCHET.



Bayard à Garigliano

Allons, mes Espagnols, gens d'armes! languettes :
 * Nus aux Français! Et vous les trompettes, sonnez!
 * Par saint Jacques! et par la Vierge de Mantoue
 * Confions, mes beaux faucons, ces levres de Norfolk
 * Et qu'avant nonne il soit, les ameries ici
 * Et tout penauds, deux par deux, ériez et merci!
 * Voyez : déjà, là-bas, leurs pennons et bannières
 * Apparaissent flottant au-dessus des pousières!
 * S'ils, sus! la pique au poing et la lame aux argons!
 * A nous, butin! — à nous capitais! — à nous rançons!
 * Ainsi, tout chevauchant à grand train par la plaine,
 * Parlait don Lacerda, cousin et capitaine

De Pedro Navarro. Son armure d'acier
 Sonnaient et cliquetaient aux reins de son coursier.
 Car le matin, Saluce, acceptant la bataille,
 Avait vu ses soldats criblés par la mitraille,
 Gens de pique et de trait, bombardiers, fusiliers,
 S'enfuir, sourds à la voix de ces bons chevaliers.
 L'Espagnol les pressait durement. Casque en tête,
 Les cavaliers bardés protégeaient la retraite
 Et, de taille et d'estoc, frappant, pliquant, vaillant,
 Faisaient sous leurs grands coups tomber plus d'un

Enfin, l'on rencontra, vers midi, la rivière
 De Garigliano. Sur l'étroit pont de pierre,
 Se heurtant et poussant, les fuyards empressés,
 Devant les Espagnols à leurs troupes lancés,
 A grand-peine achevaient de passer en désordre.
 Quand Lacerda, ce tigre affamé qui veut mordre,
 Aux vices du ravin parut sur l'autre bord!
 Et, les ayant si près, jeta son cri de mort.
 L'écho lui répondit! Et toute la vallée
 En gémit. Et, dans l'air, une sombre volée
 De corbeaux qui planaient, le bec rouge de sang,
 Vers les sommets des monts s'enfuit en croissant.
 En ce moment, Bayard, avec cent hommes d'armes,
 Mouvant rempart de fer insensible aux alarmes,
 Poing sur la hanche, au pas, plume au vent, lance en

Lui dernier, franchissait le Garigliano.
 Or, le bon Chevalier, avide de revanche,
 Des gens de Lacerda, dont la masse en roulant
 S'engouffrait vers le fleuve au cours funèbre et lent,
 Et, faisant signe aux siens de poursuivre leur route,
 Tourne bride et s'en va, galement, comme à la joute,
 Seul, sans nul écuyer, servant au baneret,
 La visière baissée et la lance en arrêt,
 Sur le pont ébranlé par son cheval de guerre,
 Se camper.

Lacerda, qu'emporte la colère,
 J'aurais de ses soudards les flots tumultueux,
 L'audacieux drott sur lui, j'once et pique des deux!
 Ses soldats à grands cris se déclament son audace.
 Mais Bayard, le visant au bas de sa cuirasse,
 Attend de front son choc, et, ferme, sans broncher
 Plus qu'un bloc de granit au faite d'un rocher,
 Sur sa lance tendue, à la pointe immobile,
 En plein corps le reçoit lourdement et l'enfile!
 De la selle arraché, battant l'air de ses bras,
 Lacerda se renverse et tombe, avec fracas!
 Son beau destrier noir que la fureur allume
 Sentant les rênes pendre à son mors blanc d'écumé
 Et sonner l'étrier vide, à son flanc d'airain,
 S'arrête, humer l'air, et, rebrousse chemin.
 Vers son maître étendu, dos au ciel, sur la terre
 Allongé tristement ses naseaux et le flaire.
 — Mais trois Suisses d'Uri, trois rudes compagnons,
 Lourds, vigoureux, tapus, l'effroi des Bourguignons,
 Coude à coude serrés, pique au poing, tête hisse,
 Pareils à trois béliers chargeant un loup vorace,
 Fondent sur le vainqueur! Bayard les voit, Bayard
 A levé son épée : un premier motagnard
 S'abat, le crâne ouvert de la nuque aux genoux;
 Châtant du second les attaques trop vives
 Il lui plante sa dague entière dans le cou;
 Cependant, le dernier, l'étréignant au genou,
 Tente de l'ébranler — quand soudain sur un heaume
 Bayard dresse son gant formidable et l'assomme!

Vallons d'Uri, torrents aux sauvages abords!
 Chantez vos chants de deuil; car vos guerriers sont
 Et vous broutez en paix, chamois des hautes cimes :
 La fleche qui affit au-dessus des alpages,
 Vous jetais sur le roc, où pleuraient vos grands yeux,
 Près de l'arc brisé dort au carquois poudreux!

Là pérent aussi Langlois et d'Alère :
 L'un fût chevalier! l'autre fût en titre!
 Puis Garcia! puis Bianco, le joyeux Florentin,
 Allié de Sforza, jeune et blond libertin
 Qui, pour charmer des camps l'humeur rude et cha-
 Faisait la guerre, ayant au dos sa mandoline.

Mais voici qu'un géant des monts pyrénéens,
 Tel qu'un faune, rampant sur le ventre et les mains,
 A l'abri de ses corps massés dans la poussière,
 Sur Bayard enclac se jette par derrière;
 Durs et noueux, ses bras, comme un étou vivant,
 L'enserment. L'ennemi fait un pas en avant,
 S'écriant qu'il est pris! quand, l'ichtant son épée
 Et sa dague de sang chaude et tout trompée,
 Bayard, les reins cambrés, prend dans ses doigts de

La tête du géant, et les coudes en l'air,
 L'étréignant et pressant au dos de son armure
 De son noir morion lui brise la ferrure;
 Puis, d'un coup sec et prompt qui lui casse le col
 Comme un taureau l'étaie expirant sur le sol.
 A ce choc le pont, sonde, et, sur l'autre de pierre,
 Gémit, plaintif et sourd, l'écho de la rivière.
 Ainsi finit ceul qui trente ans sous ses pas
 Fit trembler la montagne! et dont les larges bras,
 Tout velus, étouffaient les grands ours, quand dans

A son corset de cuir accolant leur poil sombre,
 Ils ossaient, corps à corps et l'œil ensanglanté,
 Lui disputer des monts l'altière royauté!
 Au rôle qui s'échappe en sillant de sa bouche,
 Les Espagnols, saisis d'une terreur farouche,
 Ont reculé! — Bayard voit leurs regards bigarrés
 Diriger devers lui ses regards éfarés!

Il les entend, grandant d'impudence et de rage,
 Nommer tout haut leurs morts, exalter leur courage!
 Et se signent, jurant que ce jouteur mortel
 N'est que Belzébuch ou l'ange saint Michel!
 Or, pendant que les chefs assemblés délibèrent,
 Et comptent les guerriers que ses coups moisson-

Le brave chevalier, sentant son front baigné
 Et son corps un peu las d'avoir tant besoinné,
 Heureux de respirer l'air frais de la rivière,
 De son casque massif détache la visière
 Et la lève. — Aussitôt de l'Espagnol hagard,
 On s'en s'est élancé, plein de terreur : Bayard!
 Oui, Bayard reconnu! Bayard, haut et tranquille,
 Son armure brillant au soleil qui scintille,
 Et qui, sur le vieux pont lourd d'un sanglant fardeau,
 Attend, l'épée en terre et les poings au pommeau,
 Vétérans éprouvés par cent rudes campagnes,
 Siens songer à forcer le passage fatal,
 Détendant l'arbalète et tournent leur cheval;
 Or, s'appuyant au col la longue hallebarde,
 Devant le Chevalier surplis la ses regards,
 Douillement et d'un pas fatigué,
 Le long de l'eau s'en vont plus loin chercher un gué!

CHARLES LÉGRAND.

DES TONALITÉS

AU POINT DE VUE DE L'ESTHÉTIQUE

CARACTÈRE PROPRE À CHAQUE TON

On sait que la transposition à la deuxième diminuée ou *unisson enharmonique* est l'équivalent de toutes les transpositions. L'unisson enharmonique renferme donc toutes les tonalités, et comme, en pratique, on ne fait pas de différence entre l'enharmonie et l'unisson, l'on peut en dire autant de tout unisson. L'œuvre et ferme le Cycle. L'unisson est l'alpha et l'oméga. Considéré à ce point de vue, on doit l'assimiler à la lumière, laquelle contient, comme on sait, toutes les couleurs. Le Cycle, ayant ici l'action du prisme, isole chaque ton, le réfracte en quelque sorte et en détermine la couleur, absolument comme

le prisme décompose les rayons lumineux. Tout est dans tout : si cela est vrai des phénomènes de la nature, cela ne l'est pas moins des procédés artistiques qui, eux-mêmes, ne sont pas autre chose que l'expression des sensations que produisent en nous les manifestations de la nature. La peinture, qui emprunte tout à la langue musicale, peut bien lui rendre parfois ce qu'elle lui doit. Ne dit-on pas la *tonalité* d'un tableau? Pourquoi ne dirait-on pas la *couleur* d'un morceau de musique?

On peut dire du son qu'il est une couleur vibrante, de même qu'on pourra dire que la couleur est un son visible. La pourpre et l'or n'ont-ils pas tout l'éclat de la trompette? et le bleu la douceur de la flûte? On dit également : les contours, le dessin d'une mélodie; de même pourrait-on dire le *rythme* et l'*harmonie* des couleurs. Nous ne sommes pas exclusifs : nous avons trop le sentiment artistique pour ne pas confondre en une même admiration tous les arts sous quelque forme qu'ils se manifestent. Nous aimons l'architecture gothique comme nous aimons les fugues de Bach, cette autre architecture. Nous aimons les belles symphonies de couleurs comme les belles peintures symphoniques. Beethoven et Rembrandt, Michel-Ange et Meyerbeer, Chopin, Mendelssohn ou Schubert, comme Corot. Peintres, sculpteurs, poètes, littérateurs ou musiciens ne sont-ils pas tous les architectes de la pensée?

Certes, il est permis aux musiciens de préférer la musique : d'abord, parce qu'ils la connaissent mieux, ensuite parce que cet art étant — à notre avis, du moins — le *moins matériel de tous*, est celui qui révèle le mieux l'être intérieur, le seul qui vaille la peine d'être connu. Mais, pris dans leur ensemble, tous les arts se valent, pourvu qu'ils n'expriment que des sentiments nobles et élevés, ou de grandes et belles pensées. Tout ce qui ne tend pas vers l'idéal n'est pas digne d'être appelé un art. A ce point de vue, nous devons considérer tous les arts comme n'en formant qu'un.

Faut-il s'étonner qu'il se produise entre les diverses branches de l'art, ainsi compris, un échange d'expressions constituant un fond commun, presque une sorte de langue universelle, et comme des *transpositions* perpétuelles? Nous avons comparé les tonalités à la palette du peintre; nous permettons aux peintres d'appeler leur palette un clavier. Nous savons quels sont les tons qu'ils em-

ploient, voyons à quelles couleurs nous pouvons assimiler les nôtres.

Il n'y a rien d'absolu dans ce que nous allons dire et, heureusement pour le lecteur comme pour nous, la rigueur mathématique n'est point de mise en cette fantaisie. Il s'agit d'appréciations toutes personnelles; mais quelle que soit la manière de voir ou d'entendre de chacun, nous espérons qu'on ne méconnaîtra pas la justesse des rapprochements que nous allons essayer de faire.

•

Il est évident que le choix de la tonalité a une importance réelle, et donne un caractère particulier à la composition tout entière. Sans doute, il y a de bonnes et de mauvaises compositions dans n'importe quel ton, mais, en ne prenant que les meilleures, on ne peut pas nier que la tonalité n'entre pour une certaine part dans l'effet général; ce qui le prouve c'est que, lorsque l'on reproduit le morceau dans un autre ton, quoique ce morceau soit exactement le même, l'impression est souvent tout autre, et cela au point de le rendre quelquefois méconnaissable : en tous cas, l'effet est changé. S'il est meilleur, c'est que le choix du ton n'est pas bon, c'est-à-dire que le compositeur s'est trompé sur la couleur qu'il devait employer. Si, au contraire, le changement de ton nuit à l'effet, c'est que la tonalité choisie est bien celle qui convient. S'il n'en était pas ainsi, à quoi bon des tons différents? Pourquoi plusieurs couleurs? Pourquoi ne peindrait-on pas tout en rouge ou en bleu? Pourquoi n'écrirait-on pas toujours en *ut*?

Le ton *d'ut*, ainsi que les plus voisins, paraissent généralement empreints d'une certaine banalité. Nous allons en donner la raison. Comme il est plus facile, pour les gens inexpérimentés, d'écrire en *ut* ou dans les tons qui ont très peu de dièses ou de bémols, il s'ensuit que le nombre des compositions sans valeur est de beaucoup plus considérable dans ce ton que dans les autres. De là, l'espèce de discrédit jeté sur ces tons auxquels on attribue trop volontiers une indigence ou des défauts qui résident uniquement dans la composition même. Avec la plus riche palette, un mauvais peintre ne fera que de fort médiocres tableaux; de même que du bloc de marbre le plus pur ne pourra sortir qu'une statue détestable. La vigueur, la pureté, la grandeur et la majesté du ton *d'ut*, source de toutes les tonalités, ne

sont-elles pas mises en relief d'une manière admirable dans les compositions de Bach et de Beethoven? Pour nous, personne n'a su tirer de ce ton créateur, comme ces immortels génies, créateurs eux-mêmes, autant d'effets simples et grandioses tout à la fois, comme tout ce qui est naturel. Le nombre de ces œuvres parmi lesquelles se trouvent les plus sublimes qu'aient écrites ces grands hommes est vraiment inouï; et l'on reste vraiment confondu en voyant quelles saines et vigoureuses harmonies ils ont su faire jaillir de ce ton *d'ut*, en général si plat, si incolore, si vulgaire qu'on le croit le plus mesquin, le plus insignifiant de tous. Quelle variété, au contraire, quelle magnifique sonorité et quelle véritable grandeur dans les compositions d'orgue, d'orchestre ou de piano écrites par Bach ou Beethoven dans ce ton! Sous leur souffle puissant, c'est un monument qui sort tout d'une pièce de ce gigantesque moule.

Les tons de *sol* et de *ré* ont gardé quelque chose de la simplicité de celui *d'ut*, tout en étant loin d'en avoir la grandeur. La simplicité du premier a un caractère rustique : c'est le villageois honnête et naïf. Les scènes champêtres conviennent admirablement à sa nature. C'est le ton des pastorales et des musettes. Il est, d'ailleurs, plein d'entraîn et de bonne humeur. Voyez comme Haydn se plaisait dans sa compagnie, ce qui ne l'empêchait pas d'être un grand musicien, car il faut considérer Haydn comme le précurseur de Beethoven.

La simplicité du ton de *ré* est toute différente. Elle est plutôt affectée que réelle; elle n'a pas la bonhomie de l'autre. Il y a du fard sur ce visage. Le sans-façon devient du sans-gêne, bien souvent de la grossièreté sous un faux air de distinction. Il vise à l'esprit sans avoir beaucoup de finesse. Il ne manque pas toujours de cœur, mais ses sentiments ne sont pas très élevés, et leur expression manque de profondeur. Nous avouons ne pas aimer beaucoup le ton de *ré*. C'est du reste une impression toute personnelle; c'est le ton des trompes de chasse; et si nous aimons les bois à cause de leur tranquille et solennelle paix, ce n'est pas pour que l'homme apporte les hurlements de ses meutes et les sons rauques de ses cors à la délicieuse symphonie qu'éveille en nous le majestueux spectacle de la forêt. Nous n'aimons pas que l'*image de la guerre*, comme l'ont appelée les poètes de tous les temps, vienne troubler nos médita-



H. DE DENIAU, PARIS.

LES AMOURS DE PARIS ET D'HÉLÈNE (DAVID)

FORBES LIBRARY,
NORTHAMPTON, MASS.



Hélio DENIER, Paris.

VULCAIN PRÉSENTANT A VÈNUS DES ARMES POUR ENÉE (BOUCHER)

FORBES LIBRARY,
NORTHAMPTON, MASS.



H. DUBOIS, Paris.

AVRIL (E. MICHEL)

FORBES LIBRARY,
NORTHAMPTON, MASS.



H. BARRIAS, Paris

NUBIENS (BARRIAS)

Salon des Champs Élysées

L'Œuvre d'Art, 26, rue Feytaud.



tions en nous faisant songer que l'humanité est plus stupide et plus cruelle que les animaux qu'elle poursuit.

Le ton de *ré*, c'est encore tous les flons-flons de la barrière; il partage les honneurs du *Cavalier seul* et de la *Pastourelle* avec messire *si* bémol, ton favori du cornet à piston, vrai coq de village à la tenue débraillée et aux allures dégingandées. Puisque nous modulons en *si* bémol, nous pouvons établir un autre rapport philosophique entre ce ton et celui de *ré*. C'est le ton du clairon, cet autre cor de chasse qui sonne l'hallali de l'homme!... Pendant que l'orgue, ainsi qu'une Majesté déchuë à qui l'on dicte la formule de son abdication, chante ici le *Te Deum*, là le *De Profundis*.

Le ton de *ré* mineur a un tout autre caractère. Il est la gravité même. Jamais le moindre sourire n'effleurera ses lèvres. Il a la froideur du marbre sans en avoir la transparence. C'est une pierre, dure, froide et lourde. Toutes les tendresses du cœur y sont renfermées pourtant. Mais ce cœur lui-même est glacé, car la pierre qui le recouvre est celle du tombeau. Les sentiments à jamais éteints n'y peuvent revivre que sous la forme de l'épithète; ce n'est qu'un souvenir, ce ne sera jamais plus une réalité. Tel nous apparaît, dans son manteau de pierre, le *Penseroso* de Michel-Ange, si bien traduit musicalement par Liszt, quoiqu'en *ut* diëze mineur (l'auteur pensait sans doute à l'ancien diapason allemand en écrivant cette page qui est bien l'épithète dont nous parlions). Notre impression n'est-elle pas celle qu'éprouvait Mozart lui-même: Quel autre ton eût convenu autant pour l'entrée du Commandeur dans *Don Juan*? Nous ne saurions trop le répéter, les tons comme les couleurs ne donnent pas les mêmes impressions à tout le monde. On ne saurait voir avec les yeux des autres, ni entendre avec d'autres oreilles que les siennes. Les sensations que chacun éprouve sont en raison du tempérament, des idées, du caractère propre à chaque individu, mais, bien qu'il n'y ait que des rapports relatifs, il résulte pour chacun de nous, de la diversité des tons, une variabilité dans les impressions qui en sont reçues et par suite dans la manière de traduire ses propres sensations. Nous ne donnons nos vues personnelles que pour expliquer, autant que faire se peut, en quoi consistent les mobiles qui font qu'on choisit un ton plutôt qu'un

autre pour exprimer tel ordre d'idées ou de sentiments. Il est bien évident qu'on peut écrire dans tous les tons d'excellente musique ou de la musique détestable, mais, consciemment ou non, on obéit à une voix intérieure lorsqu'on fixe la tonalité dans laquelle on croit pouvoir traduire le mieux des idées. C'est cette influence, *et elle seule*, dont nous voulons parler, laquelle répand en quelque sorte sur la composition toute entière une couleur spéciale qu'elle n'aurait pas sans cela. Le principal — et c'est presque tout dans une composition musicale — est le choix des harmonies, le tour de phrase mélodique, le rythme, les modulations, mais la tonalité donne à l'ensemble un caractère homogène et tout à fait particulier qui, pour être indéfinissable, n'en est pas moins réel. Le mot tonalité a absolument la même signification dans tous les arts, qu'il s'agisse de musique, de sculpture, de peinture ou de littérature. Voilà une chose sur laquelle, nous le pensons, tout le monde doit être d'accord. En peinture, on peut employer dans un même tableau toutes les couleurs. De même qu'en musique, on peut employer tous les tons dans un seul morceau.

Il n'en est pas moins vrai qu'il y aura dans ce tableau ou dans ce morceau de musique une couleur dominante. Les uns voient tout en gris, en jaune, en rouge, en bleu, etc. Heureux ceux qui voient tout en rose. On prétend que les musiciens voient tout en noir. Quoi qu'il en soit, la couleur générale, celle en qui se fondent pour ainsi dire toutes les autres, est ce qu'on nomme la tonalité. Le ton peut être considéré encore comme le jour qui convient. On sait qu'en sculpture, par exemple, un groupe, selon la manière dont il sera éclairé, le jour dans lequel il sera placé, aura tel ou tel aspect; de même de la peinture, de même encore de la musique. Il serait peut-être plus exact de dire que l'éclairage donne à la tonalité sa véritable valeur sans être pour cela la tonalité même. En musique, il faut encore ajouter le *mouvement*, qui est l'équivalent du *point de vue* en peinture.

Reprenons notre analyse en énonçant que tous les tons sont indispensables pour effectuer les modulations auxquelles peut entraîner un sujet.

Pour les tons de *ré* et de *si* bémol que nous avons assez malmenés, il suffirait de citer les deux belles symphonies de Beethoven, écrites dans ces tons. En cette matière, le talent ou le génie

du compositeur sont tout. Nous ne pouvons nous empêcher de citer également le délicieux *andante* qui termine la dernière des sonates pour orgue, de Mendelssohn; c'est tout à fait idéal, et l'on ne peut, en jouant ce morceau si plein de tendresse et de sentiment, retenir les larmes qui vous viennent aux yeux. En voilà assez pour la réhabilitation du ton de *ré*, si toutefois il en a besoin.

F. L. M.

(A suivre.)

TABLEAUX DE NATURE

VERT ET OR

Au matin, c'est la plaine immense où, jusqu'au bout des horizons, ondoie le flot doré des blés sur pied.

Nous songeons aux poètes de tous les temps qui virent là comme une mer douce et sans traîtrises, et le toit brun d'une ferme qui surgit au loin nous semble l'apparence d'une arche échouée dans le champ merveilleux. Et ces trois peupliers, là-bas, ne sont-ils pas les mâts de quelque navire coulé où s'agitent encore au vent d'aube les lambeaux de voiles déchirées. Il y a des vols d'oiseaux tout à l'entour et le soleil qui se lève filtre, radieux, au travers de haillons de verdure qui s'agitent. Éveil des choses, paix chantante dans les blés, appels lointains des fermes, murmure des épis au va-et-vient harmonieux, gamme dorée qui s'étend et chatoie jusqu'à la forêt immense déployée en éventail, tout en haut du cadre, et qui menace le ciel de ses cimes rageuses, balancées l'espace de quinze lieues de pays, dans l'immensité qu'elle envahit.

Des grives passent et se perdent dans les lointains, et, fermant les yeux, tout s'efface pour nous, et la forêt, et les blés, et l'arche immobilisée, et les trois peupliers qui sont des mâts, pour ne plus laisser subsister en notre rétine éblouie qu'une impression de vert et d'or, avec une tache de pourpre dans l'angle du tableau, à la place du soleil.

VERT ET ROSE

Une allée de peupliers longue, si longue que devant nous elle se restreint à l'infini et que, si nous nous retournons, nous la voyons s'amincir jusqu'à confondre ses troncs dans l'ombre du soir qui tombe.

Près de nous, ce sont des fossés pleins de fleurettes bleues, et nous croisons des fillettes assises là qui gardent

des moutons dans l'ombre du soir qui tombe. Et nous songeons au beau chevalier de l'Alerion, qui disparut un soir dans la forêt profonde.

L'eau qui dort clignote au fond des fossés et les fillettes se sont levées pour nous suivre des yeux. D'entre les branches, nous distinguons, tout au bout des plaines, le ciel rosé du crépuscule qui s'accomplit et qu'envahissent déjà les grisailles du soir qui tombe. Et là-bas, là-bas, maintenant que nous avons marché, nous percevons la silhouette d'un vieux château à tourelles et à hautes fenêtres, qui semble dormir dans le soir qui tombe.

Les peupliers se sont tus, et nos seuls pas bruisent dans l'allée si longue, si longue. Les fleurs que mon amie avait cueillies tombent de ses doigts sur le sol fleuri. Elle ne les ramassera pas et les regarde seulement un peu avant de s'éloigner. « Mes mains s'endorment, dit-elle, mes mains s'endorment, et le château est loin dans l'ombre du soir qui tombe. »

Et le vert des peupliers se détache crûment, tandis que l'amie s'éloigne vers le château de Silence, sur le fond délicieusement rose du ciel crépusculaire qui se ternit de l'ombre du soir qui tombe.

BLANC

Nous nous étions perdus dans la forêt et nos pas allaient à l'aventure de sentiers en sentiers. Soudain, nous fûmes à une clairière et, devant nous, s'ouvrit la chapelle blanche. C'était un petit bois de bouleaux dont les troncs blancs et pressés semblaient des colonnes sveltes. Tout autour de nous, l'entrelac de feuillages faisait vitrail et, loin, le soleil éclairait un grand arbre dont les branches s'élevaient en croix.

L'amie s'amusa à se cacher derrière les arbres blancs, et sa robe blanche s'y fondait au point que je l'appelai sans la voir.

Et tout le temps que nous fîmes dans le bois blanc, une colombe se tint au-dessus d'elle et le reconduisit jusqu'à la lisière où nous retrouvâmes notre chemin.

PASCAL FORTHUNY.



Marcel Andrès

Ils étaient cinq jeunes gens charmants, distingués, intelligents, des affinis de la science, de l'art; essentiellement parisiens, l'esprit prompt, railleur, taillé à facettes; jonglant avec les plus sérieuses questions, doutant de tout excepté d'eux — tantôt effleurant leur sujet, tantôt le pénétrant, au fond s'en souciant peu.

Et tous s'aimaient... ou croyaient s'aimer.

Ils faisaient un joli tableau dans un cadre magnifique et original; une vaste salle gothique entourée de tapisseries anciennes; des crédences fouillées à jour, chargées de vieille argenterie ciselée, de verres de Venise, de falènes précieuses.

Des branches de fer forgé portaient des bougies parfumées; des lustres d'autrefois jetaient des ruisselements de lumière sur une table où le luxe ancien et le confortable moderne se complétaient l'un par l'autre.

— Je bois à votre chère, Marcel Andrès. Puisses-tu oublier pour vous qu'elle est femme, c'est-à-dire fantasque, et vous rester fidèle !

— Merci, Lorédan; je crois peu à l'influence de vos souhaits, mais j'accepte l'affection qui les dicte; c'est déjà une part de chance dans la vie qu'une amitié comme la vôtre.

— Parbleu, Marcel, vous m'amusez avec votre « part de chance !... » Vous avez bien l'entier, mon brave ami !... et même un peu plus ! Il doit y avoir dans quelque coin du monde un ou plusieurs pauvres diables en déveine que le sort déshérite pour vous comblent !

C'est presque trop; cela fait peur !

— Jacques ? ne croissez pas malheureux sur la belle tête de notre Marcel ! Je n'ai jamais eu d'intimité personnelle avec cette belle que vous appelez « la chance », mais je constate que loin, d'être invidie, elle est persistante jusqu'à l'entêtement. Bonne ou mauvaise, elle s'acharne; on la remarque jusqu'au dernier jour !

— Votre Chypre, Marcel, est délicieuse ! C'est une goutte de la pitié divine versée à l'homme pour lui faire oublier ses ennuis ! Il n'y a pas deux maisons dans Paris où l'on en boive de semblable. Où vous l'êtes-vous procuré ?

— L'héritage de mon oncle. Pauvre homme ! Il a bu de l'eau toute sa vie, laissant dans sa cave ces choses magnifiques et joyeuses !

— Tant pis pour lui s'il était avaré ! L'avare dégrade l'homme, elle le met plus bas que le bête. — Lorédan, ne dites pas cela, vous qui le connaissez ! Il avait des manies; c'est tout. Un avaré aurait-il dépensé les sommes qu'il a dépensées pour ces merveilleuses collections ?

— C'est vrai !... Messieurs, regardez cette salière Henri II, ce petit joujou, cette vile loüence...

— Lorédan, taisez-vous ! L'ombre de l'oncle Braz va surgir pour vous faire rentrer vos paroles dans le gosier !

— Eh bien ! messieurs, j'ai vu vendre la pareille 30,000 francs !... Et Marcel à la paire !

— Lâchez cela ! Lorédan, interrompit Jacques; vous avez une manière de le tenir qui donne des frissons pour le propriétaire.

— Laissez faire ! reprit Lorédan, continuant son jeu inquiétant. Notre Marcel n'est pas un parvenu étonné de ses richesses et tremblant de les perdre.

Tout ici, d'ailleurs, a des valeurs analogues. Depuis ce mince verre contourné dans lequel vous avez dégusté du Chypre et du Lacryma — comme un tonneau vide, Jacques ! — jusqu'aux contadors bourrés de dentelles royales, de bijoux sans pareils; les aiguières, les brasers, les coffres incrustés...

— Assez ! assez ! nous avons des yeux pour voir ! Avez-vous le regard en croix, ou vous trompez-vous si grossièrement ? Il s'agit d'un contrat et non d'un inventaire après décès. — Ces notaires ont toujours un vague parfum de maître des cérémonies !...

— Ah ! distinguons ! s'écria Lorédan : 1^{er} Marcel... Allons ! je ne sais plus ce que je voulais dire ! avec vos interruptions, vous m'avez fait perdre le fil de mon discours !

— Alors, nous jouons à qui perd gagne ?

— Ah ! voilà ! — qui vous parle d'inventaire ? Je voulais en venir à ceci : Le bonhomme se connaissait en bibelots, — mais il devait laisser sa collection à l'Etat. Comment en est-il arrivé à vous faire son héritier ? Cela m'échappe absolument.

— C'est comme tes idées, mon pauvre Lorédan ! elles s'évaporent, se dissolvent, se volatilisent, neutralisées par les jouissances de l'esprit d'or, prisonnier dans ce flacon bleuté !

— Je disais, reprit Lorédan (désignant l'interruption et se cramponnant à son idée fugitive) : le bonhomme devait laisser sa collection à l'Etat, trouvant Marcel dévotement, magnifique, lui reprochant de gaspiller follement l'héritage de son père qui ne lui avait rien laissé, de jeter l'argent par les fenêtres...

— Alors, il le jetait de haut, interrompit Lucien; il me souvient d'une visite aérienne que je vous fis en ce temps là, Marcel; vous aviez une vue à rivaliser avec la tour Eiffel !

— Oui, mais il fallait monter sur une chaise pour en jouir !

— Ce que je fis ! mon brave ami; mais, morbleu, la chaise n'était pas solide. Tous les vers du quartier s'étaient donné rendez-vous pour la ronger. Elle m'a cassé sous les pieds. Je n'ai trouvé pour me rattraper qu'un grand diable de clou qui m'a piteusement déchiré la manche de mon beau paletot neuf !

— Veinard ! qui avais un paletot à déchirer !

— Enfin, reprit Lorédan, poursuivais sans relâche son idée, comment l'oncle Braz est-il arrivé à faire de vous son héritier ?

— Par esprit de contradiction ! quand il m'a vu me mettre dans mes meubles...

— Dans nos meubles ! la mansarde était à nous deux !

— ... Il m'a fait appeler, m'a reproché ma prodigalité, m'a déclaré qu'il me dés hériterait pour laisser tout son bien à Quimper, y compris sa collection sur laquelle on mettrait son nom, le léguant ainsi à la postérité. J'ai répondu : « Oncle Braz, c'est votre droit; je ne vous ai pas aidé à gagner votre fortune, elle est à vous. Quant à votre nom, je ne pourrais l'illustrer, portant celui de mon père — celui-là, je le porterai haut ! »

— Toujours modeste, ce bon Marcel !

— Gardez-moi votre affection, mon vieil ami, la moitié de votre diner les dimanches et jours de fête, avec la permission d'entrer en retraite dans votre jardin chaque fois que je prépare un examen.

— Il a répondu ?...

— Il a ôté ses lunettes, les a frottées, m'a regardé de travers en haussant les épaules, et s'est remis à travailler. J'ai continué : « Je voudrais bien amener mon camarade Lorédan, le jour de Noël ? »

— Va ! ne te gêne pas ! Je suppose que ton ami est comme la bête du Gévaudan ; il a 42 dents !... comme toi !

— Plus, mon oncle !

— Amène-le et viens voir cette médaille de la duchesse Anne, la grande duchesse Anne !

— Madame Quiqu'en Grogne ! — C'est mal ce qu'elle a fait ! Elle a vendu son pays à son ambition ! — Que penses-tu de cela, Marcel ?

— Je n'en pensais pas grand chose, et cela m'était, ma foi, bien égal ! mais je savais qu'au fond il était amoureux de sa Bretagne et surtout de sa duchesse Anne.

— Oncle, j'ai toujours pensé qu'elle avait agi ainsi, ne pouvant faire autrement, et que, prenant les choses au mieux, elle s'est dit : « Je serai reine de France, je protégerai mes Bretons contre le roi. »

— Tu as raison, mon garçon ; tu as raison ! C'est certainement ce qu'elle a dû penser. Amène ton ami demain ; nous sortirons une bouteille de vieux Chypre pour la Noël qui est un grand jour — ou plutôt une grande nuit, surtout en Bretagne !

— Parbleu ! je m'en souviens de ce soir-là ! Il y avait un pâté énorme qui fondait dans votre assiette, vous aviez un fier appétit, Marcel. — Et une dinde bourrée de marrons dont nous avons pratiqué l'anatomie. — Quant au Chypre, il était royal !... mais insuffisant.

— Je crois qu'il y en avait trop. Vous rappelez-vous, Lorédan, le soir, en revenant ? nous étions... gais ! nous sommes entrés dans une cour très aristocratique et fort illuminée, nous y avons chanté le duo de la Reine de Chypre en tenant nos chapeaux. Des dames en robe de bal ont ouvert la fenêtre, ont applaudi, nous ont fait recommencer et finalement nous ont jeté des pièces d'or.

— Veïnards ! soupira Lucien.

— Alors, nous avons acheté pour dix sous de marrons grillés, nous en avons rempli nos poches ; il faisait un froid de loup ! Et nous avons versé le surplus de nos trésors dans le chapeau d'un aveugle — « qui n'y voyait pas » — et grelottait au coin d'une porte. Nos richesses inattendues nous avaient aigri le caractère, la mansarde nous sembla désolée.

— Tu es mieux ici, mon cher !

— Et nous nous sommes querellés quand il a fallu, comme tous les soirs, partager notre lit ; ni l'un ni l'autre ne voulait du sommier, un sommier à musique, qui chantait quand on se retournait !

— Parbleu ! j'étais dans mon droit ; c'était mon tour d'avoir le matelas !

— C'était bien le mien, s'il te plaît. C'est fort, qu'après tant d'années....

— Allons, messieurs, interrompit l'avocat, ne vous fâchez pas en retro. Savez-vous, Marcel, que votre lecture à l'Académie est un véritable succès ? On en parle en haut lieu !

— Lorédan a raison ; quand la chance y est !...

— Merci, Lucien ; me comptez-vous pour rien dans le succès de ma lecture ?

— Pour rien, c'est trop dire : il y a de l'un et de l'autre : en préparant une lecture, vous avez

ouvert la porte à la chance ; sans elle, votre lecture tombait à plat, comme tant d'autres qui la valent ou qui valent mieux.

— Eh ! laissez Marcel en repos avec sa chance, messieurs ; il l'enterre dans quinze jours ; jamais elle n'a résisté à l'épreuve du mariage ! Qu'un homme ait le courage de saisir, par les ailes, ce papillon charmant, capricieux, fragile, qui s'appelle « femme » ; de jeter autour de cette taille souple la lourde chaîne du mariage ; de la condamner à trainer, jusqu'à la mort, ce boulet de forçat d'un amour obligé ; de planter à travers ce cœur ondoyant l'épingle grossière de la loi ; c'est risible, grotesque et douloureux !

— Jacques ! vous êtes gris, mon ami !

— Mon bon Jacques, si tu aimais comme moi une fille digne de ton amour, tu ne parlerais pas ainsi.

— J'ai aimé une fois, et pour la vie, Mariska la roumaine, une beauté royale ! Des yeux à perdre une âme dans leur infini ; une bouche d'enfant au sourire mélancolique ; sa parole au charme mystérieux ouvrait des mondes d'harmonie....

— Il est gris comme un Polonais, le malheureux ! Il rêve tout éveillé d'une Mariska qui n'a jamais existé !

— Si !... c'était une princesse ! Je l'ai vue une heure au bal de l'ambassade. Je venais de chanter une réverie de ma composition, elle arrêta sur moi ses grands yeux étranges.... J'eus un frisson de peur et je lui dis : « Je vous aime, et pour la vie ! » Elle sourit de son sourire mélancolique : « Je suis mariée ; demain je quitte la France ! » Et je lui dis : « Chère âme, jamais je ne vous reverrai, mais je ne vous oublierai jamais. Ombre et lumière, vous planez sur ma vie, sur mes œuvres ! Dites seulement que vous acceptez mon amour, que votre pensée, fleur ailée, viendra parfois me chercher, et ma vie est liée ! » — « Qu'il en soit ainsi ! » dit-elle. Tous les ans, à pareille époque, ma pensée ira à vous, se souvenant.

— Ah !.... et vous lui êtes resté fidèle ?

— Et je lui suis resté fidèle !.... Toutes les femmes sont laides à côté de sa rayonnante beauté !

— Même la fiancée de Marcel ?

— Lorédan, vous êtes une oie, fit Jacques, choqué.

— Jacques ! vous rêvez tout habillé, mais votre rêve a du bon. Un souvenir n'a pas de rival ; il ne vous prépare aucune des désillusions auxquelles nous sommes exposés en nous mariant.

— Permettez, fit Marcel, la désillusion n'est pas obligatoire.

— Elle est inévitable ! « Demain », est le démon qui ricane sur nos fleurs de la veille et ce démon-la s'appelle « légion ».

— Vous m'accorderez, Lucien, que la fiancée de Marcel est belle sans illusion et qu'elle a de l'esprit....

— Jusqu'au bout de ses griffes roses.

— Qu'elle chante mieux que M^{me} Caron.

— Mettons : aussi bien.

— Et qu'après tout, comme elle est riche, si elle épouse notre ami, c'est qu'elle l'aime !

— Riche ! Que me chantez-vous là, Lorédan ? Riche !.... Allons donc ! en voilà une bonne farce ! Le vieux Vallismer n'a pas un sou vaillant ; il tripote à la Bourse, joue à la hausse, à la baisse, est magnifique à ses heures et disparaît quand il

n'a plus le sou. Il a l'esprit de payer les dettes criardes et de se faire un revenu avec les autres.

Marcel le regardait, stupéfait.

— Le vieux renard vous a-t-il laissé croire qu'il était riche ?

— Riche ou pauvre, répondit Marcel sèchement, cela n'a rien à faire avec sa fille. Le jour où je lui ai dit que je l'aimais, elle ne s'est pas informée du chiffre de ma fortune.

— Oh ! non, dit Lucien rêveur, envoyant lentement au plafond une bouffée d'un excellent cigare. Elle ne savait certainement pas que vous êtes riche... Qui peut le savoir dans Paris ? Et si vous perdiez votre fortune, elle ne changerait en rien ses sentiments pour vous, comme cela est arrivé pour le petit baron Foxy.

— Est-ce que réellement elle s'était fiancée à cet avorton ? demanda Jacques.

— A peu près... l'histoire est assez drôle ; elle a fait du bruit ; c'est surprenant que vous ne la connaissiez pas !

— Messieurs, dit Lorédan s'interposant, vous perdez la tête. Vous oubliez que vous êtes chez Marcel et c'est de sa fiancée que vous parlez !

— Laissez faire ! dit Marcel très pâle : si l'histoire est vraie, elle ne peut rien avoir de blessant pour M^{lle} Vallismer ; si elle est blessante, c'est qu'elle est fautive !

— Pour vraie, elle est vraie ! C'était à Trouville. Les Vallismer avaient loué « Daisy ». Ils menaient un train magnifique. M^{lle} Vallismer avait les toilettes les plus originales, les plus élégantes de Paris, car elle s'habille comme personne, c'est une justice à lui rendre. Elle conduisait à quatre, montait comme une écuyère de profession, chantait le soir au Casino, entourée d'une cour à faire crever d'envie toutes les belles de la saison. Le baron Foxy se prit comme une alouette au miroir ! Il se fit envoyer des chevaux, accompagna la belle dans ses équipées, herborsant dans la forêt, faisant des parties de pêche, de natation. Bref, ils se sont éblouis tous deux. Lui, la croyant richissime ; elle, le supposant millionnaire. Un jour, ils ont découvert le pot aux roses ! Nina le fit appeler.

— On vous dit pauvre comme un rat d'église.

— Est-ce la vérité ?

Foxy saisi, balbutia, rougit, sentant qu'il marchait sur des sables mouvants.

— Parlons clair ! je suis aussi pauvre que vous ! il n'est pas besoin d'ébruiter l'affaire ; quittons-nous sans éclat. Nous ne pouvions pas nous jouer un plus mauvais tour que de nous épouser !

Foxy tombait des nues.

— Si j'étais riche, M^{lle} Nina, je vous offrirais ma fortune ! Je suis navré d'être pauvre !

— Ne dites donc pas de bêtises sentimentales, Foxy. Si vous étiez riche, vous ne m'offririez pas votre fortune. — Quant à être navré d'être pauvre, je vous crois ! — Nous avons de l'esprit ; quittons-nous sans rancune, en nous souhaitant meilleure chance à tous deux !

— Croyez-vous, Marcel, qu'elle continuerait de vous aimer si vous étiez ruiné ?

— J'en suis sûr !

— Eh ! bien, moi, je parierais ma fortune contre la vôtre...

— Les chances seraient inégales, réclama Jacques.

— Qu'elle vous planterait là, comme Foxy ! et en vous servant la vérité toute nue !

Marcel haussa les épaules.

— Vous haussez les épaules, Marcel, mais vous ne risqueriez pas l'aventure ?

— Je la risquerai ! sûr à l'avance du résultat !

— Marcel ! je répands demain le bruit que vous êtes ruiné.

— Répondez !

— Voyons, messieurs ! c'est de la folie furieuse ! dit Loredan. Il est minuit, vous êtes gris et vous divaguez ! Songez à ce que vous risquez, Lucien ; de toute façon, vous perdez l'amitié de Marcel !

— A la ha, Loredan, vous m'ennuyez ! allez prêcher où vous voudrez. Ces gens heureux poussent le bonheur jusqu'à l'insolence ! D'ailleurs, Marcel André n'en pourra que me savoir gré de le débarrasser d'une fiancée indigne de lui !

JAN KERMOHR.

(A suivre.)



NOS GRAVURES

BOUCHER. — *Les Amours de Paris et d'Hélène.* (Louvre.) — Œuvre du XVIII^e siècle, pour être gracieux et parfois mièvres, n'en oubliant pas l'éternel principe de composition qui est celui de l'opposition. Si nous étudions cette œuvre à ce point de vue particulier, nous y découvrirons l'observation de celle-là que nous avions déjà énoncée, de ce procédé qui, en peinture comme en musique, comme dans le drame, favorise l'éclosion de chefs-d'œuvre. Nous voyons Paris, — le beau Paris, — assis et nu ; Hélène, par contre, se tient à ses côtés, *début* et *drapée*. Paris compose son geste de sorte que ses deux bras soient ramenés vers sa poitrine ; Hélène s'abandonne et n'a nul souci de la courbe gracieuse des siens. Le visage du jeune père est dressé vers celui d'Hélène qui, par opposition, s'incline vers le sol. Une tête se présente de profil, et l'autre presque de face, l'une coiffée, l'autre sans ornement, sauf un léger ruban. C'est ici un tableau de paix qu'encadre bien le fond souple des tentures et où les dalles de marbre paraissent, grâce à leur aspect rigide et glacé, un correctif suffisant à la bevue où pourrait tomber le beau Paris devant la belle Hélène. Et cependant, voyez combien sont menteuses parfois les apparences. Le décor est ici certes paisible, mais nous savons bien que derrière la toile, ce sont déjà les préparatifs de guerre, et que pour les beaux yeux de cette femme qui se laisse aimer, maint incendie s'allumera sur les ruines d'une antique cité.

BOUCHER. — *Vulcaïn présentant à Vénus des armes pour Enée.* (Louvre.) — La transition est facile ici. Si la ville antique est surprise, si la supercherie réussit, si le cheval de bois pénètre au travers la brèche faite au mur, si Troie succombe enfin, les Dieux n'oublient pas les héros et Enée, fils d'Anchise, ne manquera point d'armes. Vulcaïn lui forge l'épée, et c'est un casque aussi qui lui portera Vénus. Aux pieds du Dieu, on peut distinguer encore les couronnes, les guldanes, les carquois et les fleches.

Le maître forgeron contemple son œuvre, appuyé à l'enclume rigide qui vibre tantôt sous son marteau puissant. Le cortège habituel et presque obligatoire de toute œuvre de Boucher ! Nymphes, fleurs, petits arcs enrubannés, petits et rebondis amours, fonds de grottes nacrées, cils tendres et nuées rosées, accompagnement ce coin de forge où miroitent les ventres de cuirasses et où le Dieu noir sourit à son œuvre.

M. E. MICHEL. *Avril.* (Champs-Élysées.)

L'ombre fait, les astres du ciel immense
consistent d'or son palais de saphir,
Le jeune Avril vers nous s'avance
Bercé sur l'aile du zéphir.
Dans l'air plus doux, plus clair et pur,
Je vois s'élever ses yeux d'azur.
Un chaste arc-en-ciel parfume d'étoiles
Des bois remplis d'oiseaux siffleurs,
Partout défile le flot fécondant la sève
Fait jaillir des gerbes de fleurs.
Printemps avec sa grâce fière et forte
A terrassé l'hiver et les vents en courroux.
.... Etc....

C'est ainsi que M. Wilder s'exprime en parlant du doux et du jeune Avril.

Le vers est mauvais, cela ne nous apprend rien, nous le savions déjà. La belle œuvre du grand Wagner a subi tout au long la verve simpliste de M. Wilder, et dans le cas actuel la romance du Printemps dans la *Walkyrie* est un pénible exemple de ce que peut être une traduction littéraire et non littéraire. Mais ici n'est pas l'endroit de se lamenter à ce propos et de se tourner vers M. Ernst, l'excellent traducteur qui sut conserver au texte allemand toute sa vérité et rien que sa vérité. Cessons donc cette polémique pour aimer le tableau de M. Michel qui nous inspira nos *Compliments pour madame Wilder*.

Dans cette belle toile, nous retrouvons l'aube naissante, et sans doute, la-bas, à la lisière la jeune Avril s'avance. Mais le zéphir qui passe la est un souffle vrai, celui d'une inspiration émue et consciencieusement exprimée.

Cette belle forêt en avril promet un juin radieux et bientôt Printemps fera jaillir des gerbes de fleurs.

E. L. BARRIAS. *Nubius.* (Champs-Élysées.) — Il est certains artistes qu'il est parfois présomptueux de commenter. J'hésite aujourd'hui à annoncer mon sentiment devant l'œuvre tant originale et tant complète du maître Barrias. Discuter, pourquoi ? les épithètes de beauté, de vérité surpassent en l'esprit, devant le mouvement si beau de la femme qui protège ses enfants devant celui du Nubien qui blesse le bébé ; devant l'attitude du corps tombé, il suffit de s'incliner et de dire à qui on a mission de renseigner : « Messieurs, voici du grand art, jugez vous-mêmes. »

M. R.

INFORMATIONS ARTISTIQUES

Au Louvre. — De nombreux remaniements viennent d'être faits dans l'exposition des objets conservés dans la galerie d'Apollon.

Plusieurs objets ayant appartenu à Charlemagne et à Henri II étaient jusqu'ici demeurés dans les vitrines situées au fond de la galerie. M. Molinier a fait retirer ces objets et il a constitué des vitrines spéciales contenant, l'une les armes et les sceptres, l'autre les pièces d'armure venant des rois de France.

D'autre part, le conservateur des objets d'art a fait placer au centre de la même galerie, dans la vitrine jusqu'ici réservée aux diamants de la couronne, deux ouvrages précieux, — incrustés de pierres, — qui étaient exposés dans une vitrine voisine.

On sait que chaque soir, grâce à un mécanisme ingénieux, la vitrine des diamants de la couronne est descendue dans un solide coffre-fort dissimulé sous le plancher.

Le Musée du Louvre est en pourparlers en ce moment pour l'achat d'une enseigne qui représente un cheval attaché à une porte, et que tout le monde peut voir à la forge du maréchal-ferrant de Gruchy, près Cherbourg. Cette enseigne est de François Millet.

On sait, en effet, que l'auteur des *Glaiveux* est

de l'*Angelus* a débuté dans les arts en peignant des enseignes dans un village.

C'est ainsi qu'on remarque, sur la porte d'une grange faisant partie de la ferme exploitée par le père de Millet, un grand diable fourchu gravé au couteau. C'est une des premières œuvres, un des essais de Millet.

LE CANAL DES DEUX-MERS

Une erreur de composition a pu, dans le dernier numéro de l'*Œuvre d'Art*, surprendre et dérouter nos lecteurs au sujet de nos appréciations sur cette entreprise nationale. Le doute n'était pas possible cependant : c'est de la Société anonyme du Canal des Deux-Mers que nous entendions parler, la seule dont les droits d'antériorité et d'autorité soient nettement établis et hautement indiscutables.

Héritière et continuatrice de la Société des Travaux publics, elle poursuit actuellement la tâche même — tâche patriotique par excellence ! — entreprise d'abord par l'honorable M. Duclerc, et à laquelle, malgré les hostilités systématiques des amis de l'Angleterre, les préjugés des ponts et chaussées, les oppositions de certains spéculateurs et les scandales du Panama, ses ingénieurs n'ont jamais discontinué de se dévouer avec l'obstination d'une conviction inébranlable et d'un infatigable dévouement.

Sous la poussée de l'opinion, cette grande question entre aujourd'hui dans une phase nouvelle qui sera, sans doute, définitive, et dont l'issue, nous l'espérons pour la grandeur de notre chère Patrie, assurera le plein succès du projet de Canal de la Méditerranée à l'Océan. Le Président de la République vient en effet de signer un décret instituant un comité d'examen, dont les membres, en ce qui concerne le département de la Marine, sont déjà désignés, et dont les travaux ne tarderont pas à être inaugurés.

Nul doute que cette Commission, si soucieuse de son indépendance, du bien public et de la vérité, elle affirme son impartialité en s'entourant de tous les documents qui, depuis deux ans, existent dans les bureaux du Ministère des Travaux Publics et en invitant les ingénieurs de la Société anonyme du Canal des Deux-Mers à s'expliquer librement et à discuter contradictoirement les objections qui leur sont opposées, ne conclue en faveur de l'adoption d'un projet que les hommes d'État et les journaux de l'Amérique, de l'Angleterre, de l'Allemagne, de l'Italie déclarent absolument pratique, et dont le *Standard* disait ces jours-ci « que ce serait un Gibraltar plus formidable que l'ancien, et que le seul passage des navires anglais en assurait largement le trafic ! »

Il serait par trop cuisant pour notre amour-propre national que d'implicites partis privés privassent la France d'un pareil facteur de puissance et de prospérité, et que le corps des ponts et chaussées, si jaloux pourtant de ses prérogatives et de son illustration, soumit le génie français à l'humiliation de le déclarer impuissant à exécuter une œuvre que nos rivaux proclamaient réalisable facilement, et, à tous les points de vue, économiquement et stratégiquement profitable !

AGG.

Le Directeur-gérant : LÉON CASTAIGNET.

Paris. — Imprimerie spéciale de l'*Œuvre d'Art*.

E. MORAND et C^o, 21, rue de la Victoire.

L'OEUVRE D'ART

REVUE BI-MENSUELLE ILLUSTRÉE

ABONNEMENTS

PARIS
ET
Départements

| | |
|----------------------|-----------|
| UN AN | 24 francs |
| SIX MOIS | 12 — |
| TROIS MOIS | 6 fr. 50 |

ÉTRANGER

Union Postale : Un An, 50 fr. Six Mois, 25 fr. Trois Mois, 8 fr.

DEUXIÈME ANNÉE — N° 37

Le Numéro : 1 franc.

20 Octobre 1894

DIRECTION ET ADMINISTRATION

26, rue Feytaud, Paris.

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres ou mandat-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond pas des manuscrits et des dessins envoyés.

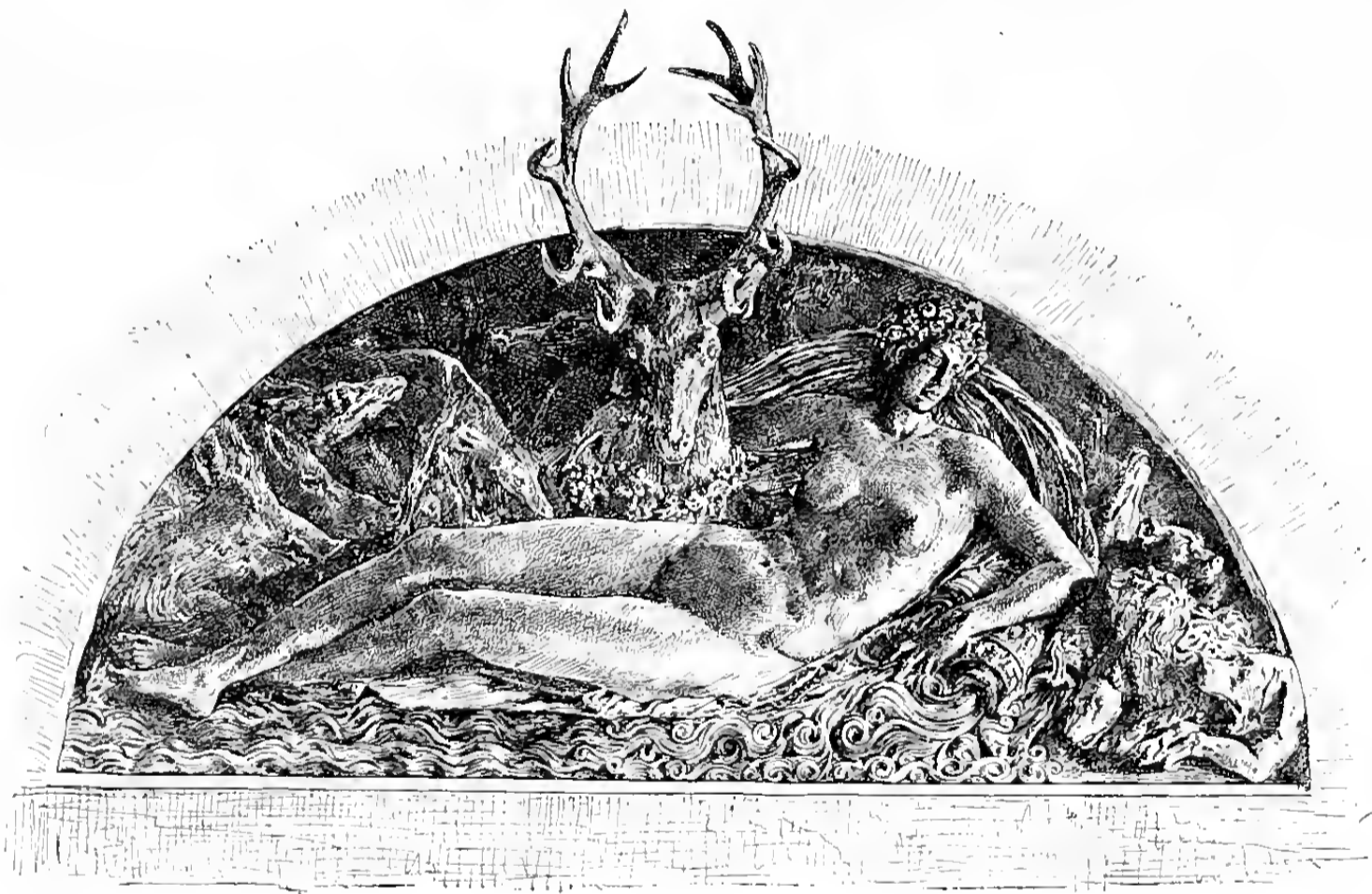
BENVENUTO CELLINI

Je n'ai pas un penchant irrésistible pour Cellini, mais je suis prêt à reconnaître qu'il est bien peu d'artistes dont

lui-même l'ont plus servi auprès de la postérité que le *Persée* de la Loggia de' Lanzi.

Sans doute, il ne faut accueillir qu'avec prudence les assertions de l'artiste sur lui-même; les restrictions sont permises

soit plus d'une fois occupée de l'artiste, soit pour dégager la vérité des récits fantastiques et visiblement exagérés qu'il a signés de son nom, soit pour étudier son œuvre et marquer la place qu'il doit tenir dans le grand mouvement



LA NYMPHE DE FONTAINEBLEAU.

Bas-relief en bronze par Benvenuto Cellini. — (Musée du Louvre.)

le nom soit aussi populaire que le sien. Contemporain de Léonard, de Michel-Ange, de Raphaël et de Jules Romain, l'habile orfèvre jouit d'une telle réputation que l'on ne parle guère des maîtres de la Renaissance sans songer à lui.

Cependant son mérite est de second ordre.

On ne le peut comparer aux artistes de haut vol et d'inspiration soutenue qui ont fait de xvi^e siècle un sommet dans les temps modernes.

D'où vient donc l'étonnant renom de Cellini? Il vient de sa vie plus que de son œuvre. Ses *Mémoires* écrits par

en face des éloges qu'il se décerne; sa vie de spadassin, ses meurtres, ses méfaits de tout genre, racontés avec une complaisance imperturbable, ne sont pas de nature à lui concilier l'estime générale à toute heure de son existence. Mais, fallût-il n'admettre que la moindre partie de ses aventures, Cellini demeurerait encore un être romanesque dont les jours agités ont pour l'esprit un attrait singulier.

Volontiers, les curieux diront : « Qu'il soit un mythe ou une réalité, Benvenuto est un personnage intéressant. »

Il est donc naturel que la critique se

italien du xvi^e siècle. Il y a tantôt quarante ans, M. Carlo Milanesi, de Florence, s'imposait cette tâche délicate; en 1883, M. Eugène Plon, dans un maître livre richement illustré, a essayé de dire le dernier mot sur Cellini; aujourd'hui, M. Émile Molinier, conservateur au Musée du Louvre, s'arrête devant l'orfèvre florentin et embrasse d'un rapide coup d'œil l'homme et l'œuvre.

M. Molinier, érudit, connaît bien les sources et ne néglige pas d'y recourir; écrivain courtois, il rend hommage à ses devanciers. Parlant du biographe

français qui l'a précédé, nous l'entendons dire : « M. Eugène Plon, avec un talent et une patience dignes d'éloges, a reconstitué la vie de Cellini et n'a guère laissé à glaner après une moisson si consciencieuse. L'enquête conduite par cet auteur a remis toutes choses en place et rendu à Benvenuto ce qui lui appartenait. Mais tout le monde ne peut pas prendre connaissance d'un dossier si volumineux, en extraire par la pensée les résultats et recomposer la figure de Benvenuto Cellini. Ce sont ces résultats que l'on voudrait ici faire connaître en peu de pages ¹.

Nous sommes avertis. La station de M. Molinier devant son modèle sera courte. Son discours, ou mieux sa causerie, pour être substantielle, restera celle d'un témoin bien informé, mais qui parle debout, avec rapidité. Son livre est une esquisse plutôt qu'une statue. Les proportions en demeurent réduites. Feuilletons le livre, observons l'esquisse sous ses faces diverses. Elle ne laisse pas d'être attrayante.

Benvenuto vit le jour à Florence « le lendemain de la Toussaint de l'an 1500 ». Sienna, Bologne et Pise furent les premières villes où le jeune orfèvre apprit son métier. Mais tout à coup les yeux de l'adolescent s'arrêtent devant les cartons de Léonard et de Michel-Ange exécutés depuis un certain temps déjà pour la décoration de la salle du Palais-Vieux de Florence. Raphaël qui, lui aussi, était venu voir ces cartons, s'était prononcé pour Léonard. Cellini se sentit attiré par la composition de Michel-Ange.

Une œuvre de maître l'avait subjugué son jeune esprit avait l'intuition de l'art.

On connaît le carton de Michel-Ange. Il représente un épisode de la guerre de Pise, la bataille de Cascina, livrée en 1364. Si remarquable que fût cette page décorative, peut-être l'impression qu'en ressentit Benvenuto ne fut-elle pas sans péril pour son naissant génie. S'il avait eu le sens plus juste du penchant de son esprit, il se fût appliqué à pénétrer l'œuvre de Léonard. Michel-Ange, par sa fougue, l'attire et le séduit, alors qu'un tempérament plein d'ardeur et rebelle au frein le pousse aux aventures. Il est aisé de prévoir que les compositions de l'artiste porteront l'empreinte de son caractère capricieux et désor-

donné, dès lors qu'il prend pour modèle l'homme inimitable et dangereux qui ne devait laisser aucun descendant capable d'ajouter à ses chefs-d'œuvre.

Un jour, Benvenuto, donnant libre cours à ses crayons, tracera pour François I^{er} le plan d'une fontaine aux décors compliqués, et le roi déclarera sans mystère ne rien comprendre à la pensée de l'artiste.

Cet incident, très postérieur à l'époque où Cellini admirait le carton de la bataille de Cascina, nous paraît n'avoir rien de fortuit. La main, le sens du décor, avaient tenu plus de place que la pensée dans l'œuvre de Michel-Ange. Il en sera de même dans l'œuvre de Cellini. Orfèvre d'une rare adresse, compositeur ingénieux et hardi, ses figures s'agencent, pour le plaisir des yeux, dans une eurythmie pleine de grâce ; on dirait volontiers qu'elles ont un éternel sourire sur les lèvres, mais il leur manque le verbe que Léonard et Raphaël ont fait sourdre avec tant d'éloquence d'un pli de chair ou de draperie.

Nous ne prétendons pas que la *Persee* soit sans éloquence, mais cette œuvre fait exception dans la vie du maître. Le jugement que nous portons ici n'a rien d'excessif si on l'applique aux autres sculptures de l'artiste.

Ne nous arrêtons pas trop longtemps devant le carton de Michel-Ange. Cellini n'aurait pas la patience de nous attendre. Déjà Torrigiani se l'est attaché et va l'emporter en Angleterre, puis le jeune orfèvre, changeant de sentiment, se sépare de Torrigiani, qui d'ailleurs n'a pas droit à l'estime, et nous le retrouvons à Rome, âgé de vingt-trois ans, jouant du cornet devant le pape Clément VII. Celui-ci, frappé du talent musical de Cellini, s'enquit de son origine et, par un coup de fortune inattendu, il se trouva que Clément VII avait connu le père de notre artiste. Benvenuto devint aussitôt le protégé du pontife et l'évêque de Salamanque, les cardinaux Cibo, Cornaro, Ridolfi et Salviati lui confièrent d'importants travaux.

Ce fut une aiguière exécutée pour l'évêque de Salamanque qui fournit à Cellini le prétexte de ses premiers coups de dague. A l'en croire, il aurait tenu tête à une troupe d'Espagnols ameutés, et, sommé de reporter chez le prélat le précieux vase rentré en sa possession, il ne serait allé chez l'évêque « qu'étant armé jusqu'aux dents ».

Oh ! l'aimable fanfaron !

Mais nous sommes à l'époque du siège de Rome. Cellini troque le cornet et le ciseau contre une arquebuse, et, juste à point, l'habile homme se trouve sur les remparts avec quelques amis pour attendre mortellement le connétable de Bourbon qui faisait l'assaut des murailles. Un autre chef de l'armée impériale, le prince d'Orange, est blessé par une décharge de mitraille. C'est encore Cellini qui est l'auteur de ce fait d'armes, l'arquebusier de la veille ayant reçu de messer Antonio Santa Croce, commandant de l'artillerie du Pape, cinq excellentes pièces placées au point culminant du château Saint-Ange et dont la manœuvre lui resta confiée.

Jusqu'ici les historiens de Benvenuto n'avaient pas volontiers ajouté foi à toutes ces prouesses. M. Molinier se sépare de ses devanciers sur ce point. « Pourquoi, dit-il, Cellini n'aurait-il pas eu le bonheur de tuer le connétable ? Tout le monde refuse d'y croire, comme si c'était un honneur si considérable d'avoir débarrassé le monde d'un aussi fieffé scélérat, que franchement on ne saurait l'accorder à un simple orfèvre ! » Après tout, les comptes de la trésorerie pontificale subsistent, M. Bertolotti les a mis au jour, et ces documents justifient un très grand nombre des assertions de Benvenuto. Acceptons pour exact, avec M. Molinier, ce que raconte l'orfèvre-soldat sur le siège de Rome, sans lui disputer son adresse d'artilleur. Cellini est un habile en toutes choses.

Je me trompe. L'artiste fut pris en défaut. Vers la fin du siège que subit le pape dans le fort Saint-Ange, Clément VII prit le parti douloureux d'ancantrir les bijoux de la Chambre apostolique, afin d'en soustraire l'or aux mains de l'ennemi victorieux. Toutes les tiaras furent démontées. L'or, réduit en lingots, et les pierres soigneusement conservées furent remis au Souverain-Pontife. Nous ne discutons pas cette mesure commandée par les circonstances : la guerre ne serait pas un fléau sans les ruines et les folles destructions dont elle laisse sur son passage les traces fumantes et hideuses. Mais ce qui étonne, c'est que les œuvres d'art inappréciables, dont plusieurs parmi les plus récentes avaient été composées d'après les dessins de Raphaël, aient été jetées au creuset par Cellini ! C'est lui qui a consenti à être l'instrument de cette destruction.

Des chefs-d'œuvre de Verocchio, de Brunelleschi, de Jean de Pise, ont péri

1. Benvenuto Cellini, Collection des ARTISTES CÉLÈBRES. Librairie de l'Art, 1894, in-4° de 100 pages. Avant-propos, p. 5 et 6.

peut-être par ses mains. Les tiars d'or décorés de figurines par Ghiberti pour les papes Martin V et Eugène IV étaient sans doute parmi les objets précieux dont, cet orfèvre, *auri faber*, ce travailleur d'or dut anéantir la forme, détruire le parfum, la grâce exquise, création souveraine du génie! Lui, si facilement hautain, si volontaire, si rebelle au joug, si ferrailleur ne se redresse pas devant l'ordre qu'il reçoit. Il ne décline pas l'honneur d'obéir pour une fois à son illustre maître. Il n'appelle pas quelque subalterne pour se dégager d'une mission qui l'humilie. En vérité, c'est à n'y rien comprendre. Mais, du moins, dans ses *Mémoires* écrits après coup avec tant de liberté d'esprit et de transactions flatteuses pour son amour-propre, Benvenuto n'oubliera pas de se disculper d'un acte de vandalisme dont sa docilité d'un jour l'a fait l'auteur. Eh bien! non. Quand il parle à deux reprises de cette heure regrettable, il en raconte froidement les incidents, ou mieux encore, il décrit avec satisfaction le fourneau construit par ses soins pour cette besogne de barbare.

De regret aucun. Quel homme êtes-vous donc, Cellini? Faut-il croire qu'il vous fut agréable d'anéantir les œuvres de vos devanciers? Le caractère, chez vous, n'avait donc pas grandi dans la mesure de votre talent? Artiste de mérite, vous vous ressentiez donc de l'humble milieu dans lequel vous aviez vécu? Des boutiques de joailliers et d'orfèvres où l'on vous avait vu, vous n'aviez donc rapporté qu'un ciseau affiné? Le beau ne vous avait pas touché! Il est telle lacune de l'âme que l'habileté, le succès, la gloire ne sauraient combler. Elle reste comme une plaie béante et la postérité ne pardonne guère à ceux qui ont gardé de telles cicatrices. Rassurez-vous, Benvenuto, personne de nous, en ce siècle moins grand peut-être que le vôtre, personne ne voudrait remettre au creuset votre *salière* d'or de François I^{er}, que garde le trésor de la maison d'Autriche. Pas un amateur, pas un lettré, et à plus forte raison, pas un artiste qui consentit sans désespoir à cette mutilation coupable.

HENRY JOUIN.

Ha fin un prochain numero.



UNE MATINÉE AU LOUVRE

Mon compagnon d'émotions et moi nous sommes dit ce matin-là : « Allons au Louvre et promeneons-nous parmi les beautés. » Et dès la prime heure nous commençons notre visite par la salle où l'on voit le beau Memmling et la *Source*, d'Ingres. Il y a dans la vie des choses pénibles à dire, mais pour ne pas mentir je suis bien obligé de constater ici ce rapprochement anachronique de l'œuvre de l'artiste brugeois et de celle du professeur qui dit, un jour de banquet sans doute : « Le dessin est la probité de l'art. » Saluez!

Dans cette salle sont offerts à la curiosité du public les volumes de photographies mises en vente — très cher — par la maison Braun. Très cher! la maison Braun en est bien maîtresse; nous autres qui sommes pauvres, nous nous contentons de regarder et de crier « Oh! » ou bien « Ah! » D'autres plus à même, emportent une planche, trois planches, selon leur bourse et leur goût, et ce sont les heureux. Mais où je tiens à signaler l'erreur de la même maison, c'est dans le choix tout à fait malencontreux qu'elle a fait du gardien de ses superbes collections. Figurez-vous un bonhomme hargneux qui tourne autour de vous avec des façons d'inquiétude, qui vous scrute jusqu'au fond de l'âme, qui vous secoue des journaux autour des oreilles, qui vient se camper des minutes entières près de la table où vous travaillez, et qui, en fin de compte, emballe ses albums dans un tiroir, à onze heures moins dix, vous disant qu'il va déjeuner. Ce monsieur pas commode m'a gâté non plaisir; est-ce une manie, est-ce que je ne lui plaisais personnellement pas? toujours est-il qu'il m'en a fait voir de cruelles et que je m'en souviendrai longtemps. La mythologie parle de dragons gardant jalousement des trésors et, à voir ce matin la façon d'agir du préposé, à voir les Memmling, les Botticelli, les Rembrandt et les Vinci, si beaux entre ses mains, enfouis brusquement dans l'ombre des casiers, je me suis dit qu'il avait dû faire ses humanités, cet aimable gardien, mais qu'il n'en avait dû guère retenir que le nom et l'âme du Cerbère païen.

Nous nous en fûmes alors proche le beau Memmling où est figurée une Adoration, et qui est si merveilleux dans la fraîcheur idéale de son coloris, dans les passions ferventes qu'y reflète

chaque visage et dans son fond d'architecture si aéré et si couleur locale. Tournant à gauche, nous coulémes des Anglais qui venaient de se pâmer sur le Régent et la couronne de Louis XV, je crois. Ça, c'est d'un art différent pour lequel nous n'étions pas venus.

La galerie d'Apollon où j'aime tant la grille en fer forgé qui s'ouvre sur l'escalier, tout au fond!

Le Salon des Girodet-Trierson et des David! la Salle Lacaze, juste pour un petit compliment à la *Finette* qui sourit toujours à sa guitare, et à l'*Indifférent* qui, ce me semble, depuis Watteau, s'est bien gonflé d'orgueil de ce qu'on le regarde tant.

Au passage, le *Funeur*, de Brouwer, nous envoie la fumée de sa pipe et nous voilà dans les dessins.

Ah! c'est là qu'il faut pleurer et déplorer, quand le jour est gris, de n'avoir pas un Musée convenablement disposé, et d'en être réduit à ce Louvre qui, pour être vaste, n'en n'est pas moins obscur parfois, surtout lorsqu'il s'agit d'étudier des dessins, à qui manquent le prestige de la couleur et la grande échelle. Il y a des têtes toutes petites dans l'École italienne et aussi une silhouette de corps de femme de Lippi, qui disparaissent pour ce qu'on n'y voit pas assez et pour ce que le temps a encore atténué l'énergie du trait.

Dürer et Hans Baldung, Cranach et Holbein, nous arrêtent un instant. Cet art puissant, non menteur, dénué de mièvrerie et si robuste, nous prend et nous captive par ses qualités de franchise et de vérité.

Nous observons ici une question de détail. Les Italiens donnent à leurs femmes de belles épaules et des yeux magnifiques, nous voyons par contre les gothiques nous redire les tout petits yeux des filles du Nord et leurs anatomies déprimées. Cranach seul se différencie et nous reconnaissons à ses yeux de japonaise futée, son gentil petit modèle qui ne le quitta point et qu'on retrouve partout tout au long de sa carrière, à Paris, à Dresde, à Munich, à Budapest et à Nuremberg.

Deux pas et c'est la salle française. Voici Watteau. Mais, quoi? Serait-ce erreur de mes yeux, mauvaise volonté ou fausse interprétation de mon jugement? Vais-je devoir plutôt le constater? Je m'arrête étonné! Watteau, si gracieux, si fin, si délicat, dans l'*Embarquement pour Cythère*; Watteau, le peintre des frais sourires en velours

rose, Watteau se serait trompé dans ces dessins?? Approchons-nous. Certes le pli des robes est gracieux et harmonieux comme une ritournelle de pavane, je retrouve bien dans le haut collet qui tombe à plis droits l'arrogance, la morgue et le niais dédain des beaux seigneurs du temps qui savaient si bien marcher et danser, mais que signifient ces visages sans finesse, ces faces de maritornes que voilà, poudrées sans doute, préparées au boudoir, mais d'expression si peu noble et tant vulgaire? Je cherche, je m'enquiers de cadre en cadre, mais l'impression reste la même. Beaucoup de grâce dans le geste; le signe de la race dans la démarche, mais rien qui m'évoque le fin sourire de cour par quoi ces dames donnaient galamment congé au cavalier après la contredanse.

Mais alors pourquoi Helleu composait-il une œuvre où il nous présente une Parisienne en visite aux Watteau du Louvre, affectant, dans le port de l'ombrelle et la cassure du buste, le bel air de mondanité précieuse que nous prêtons aux grandes dames d'antan? M. Ingres soudain nous sollicite par son effigie de bon garçon joufflu. *A mes élèves*, a-t-il souligné d'une petite écriture maigriotte qui contraste cocassement avec ces joues presque pendantes et ce menton double.

Nous faisons ensemble le tour de ses dessins : des scènes d'intérieur, des portraits. Que voulez-vous, je ne disconviens pas que ce ne soit bien dessiné, mais c'est sec et raide comme un commandement. C'est plus que de la probité, c'est de la morale suraiguë, de l'honnêteté aveugle, c'est s'astreindre en somme à la terrible loi des convenances et c'est le triomphe des principes. Cela fait songer à de vieilles dévotes rigides, à des pasteurs protestants inflexibles, à des pères La Pudeur inexorables. Pas d'âmes d'ailleurs, sinon la pire des âmes : celle d'un professeur qui fait un excellent et irréprochable modèle pour des élèves qui réclament qu'on leur mette les points sur les *i*. D'autres peuvent l'aimer pour sa correction même, mais je préfère me retourner vers Prudhon, qui, dans la même salle, est représenté, entre autres, par l'esquisse de la *Justice poursuivant le Crime*, qui est plus de mon goût homme facture, et pour qui je donnerais haut la main toutes les manifestations de probité dans l'art du monde entier et de la Navarre par dessus le marché.

Sans nous arrêter, nous passons entre

de beaux émaux, des ivoires qui ont le ton des fronts d'évêque, des plats italiens des xvi^e et xvii^e siècles, des vieux meubles, des tapisseries flamandes du xv^e siècle, nous descendons des escaliers au milieu de l'Égypte et de l'Assyrie où les momies nous présentent tout doucement à voir dans les galeries de la Renaissance de sculpture française le tant original et décoratif tombeau d'un sénchal de Bourgogne, mort dans la seconde moitié du xvi^e siècle, qui dort aujourd'hui sur une dalle avec, à ses pieds, un chien couché, laquelle dalle, portée par huit moines en caquette, est gravée d'inscriptions anciennes qui disent les vertus de l'illustre mort.

Des fragments de chapiteaux nous entourent et nous revoyons là des Vierges portant des enfants débanchés, le buste renversé et le geste exagérément indiqué à la façon des primitifs qui, dans tout art, sculpture, peinture ou architecture, accentuaient une indication physique pour mettre plus visiblement en valeur une donnée morale sur quoi ils édifiaient leur œuvre. (Exemples : ces Vierges, les mains des Christs bénissants, les membres des crucifiés, les déchirures des couronnes d'épines, les flèches des cathédrales, la hardiesse des voûtes, les pédales d'orgue tenues chez Vittoria et Palestrina.)

Un peu plus loin, c'est la *Mort Saint Innocent*. C'est d'un réalisme brutal qui poigne et épouvante par sa crudité. Figurez-vous une figure en marbre dont le ventre est déchiété par la pourriture et qui, dressée sur des jambes maigries comme celles des squelettes, porte une tête où le nez a disparu et où les yeux s'indiquent d'un trou. Quelques cheveux cependant subsistent sur le crâne et des muscles au tour du cou. Dans un mois, ceci sera devenu squelette; mais voilà l'effrayant! c'est en train de le devenir. La main droite est dressée et portait sans doute sur un accessoire (faux ou pieu) qui a disparu.

Et comme nous regardions ce presque squelette, par la fenêtre, il vint du soleil sur ce crâne, bientôt dépouillé, et sur cette main. La tête était belle, son ricanement sonnait dans la salle déserte, et le bras et sa main conservaient encore une proportion agréable.

Il faut voir la *Mort Saint Innocent*. C'est d'une beauté terrible et d'un grand art (fin du xvi^e siècle).

Enfin, pour finir, une station aux Carpeaux du Luxembourg, les cinq parties

du monde, le moulage du groupe de la *Danse*, quatre bustes.

Et ce fut tout pour cette fois.

GEORGES COCHET.

VARIÉTÉ

Le Titien des Salles.

Dès six heures, à la diane claironnante du coq, debout. Déjà attelée, Cocotte piaffe devant la porte de la grande bonne vieille auberge, sous l'œil bénévole et malicieux de *Choi d'Oli*, à qui est échu l'honneur de nous conduire. *Choi d'Oli* est un de ces sobriquets, comme on s'est toujours plu à en donner au fond des campagnes de la Provence, dont l'origine se perd en la brume de l'enfance ou de quelque aventure immémorée, mais dont le trope pittoresque finit par abolir l'appellation authentique de l'individu. Atavisme romain persistant sous les badgeons successifs de la modernité. Intraduisible d'ailleurs, ou à peu près, en parisien courant, ce surnom; mais appliqué à un brave homme. Quant au nom véritable, si peu usité que le citoyen qui le reçut de son père est à peu près seul à le savoir dans l'endroit, et encore est-ce tout juste!

Tandis que Carbou, l'aubergiste, qui a déjà un coup de picton, houspille sa nièce et la servante, trop lentes à achever d'installer bouteilles et victuailles, toutes les provisions, avec du linge, de la vaisselle et des alphénides, s'il vous plaît, les alphénides des grands jours, que nous devons emporter dans les caissons du break, on mange un morceau dans la grande salle commune, rapidement. Les dames — elles sont deux — jeunes, charmantes, en costume sans-*façon* d'excursion campagnarde, avec leurs cheveux ébouriffés dans la hâte de la toilette matinale, échangent des gracieusetés, tout en lampant à brèves gorgées le chocolat au lait, le petit doigt en l'air, avec des grâces ronronnantes et coquettes de menus chats gourmands. On s'amuse de leur mine mal éveillée. Mais Jaubert, l'instituteur, Jaubert l'amabileté faite homme, l'organisateur et l'âme de cette partie, nous presse. Tout est paré, il vient de s'en assurer. La



Holo DESTAUX, Paris

L'AUTOMNE (POUSSIN)

FORBES LIBRARY,
NORTHAMPTON, MASS.



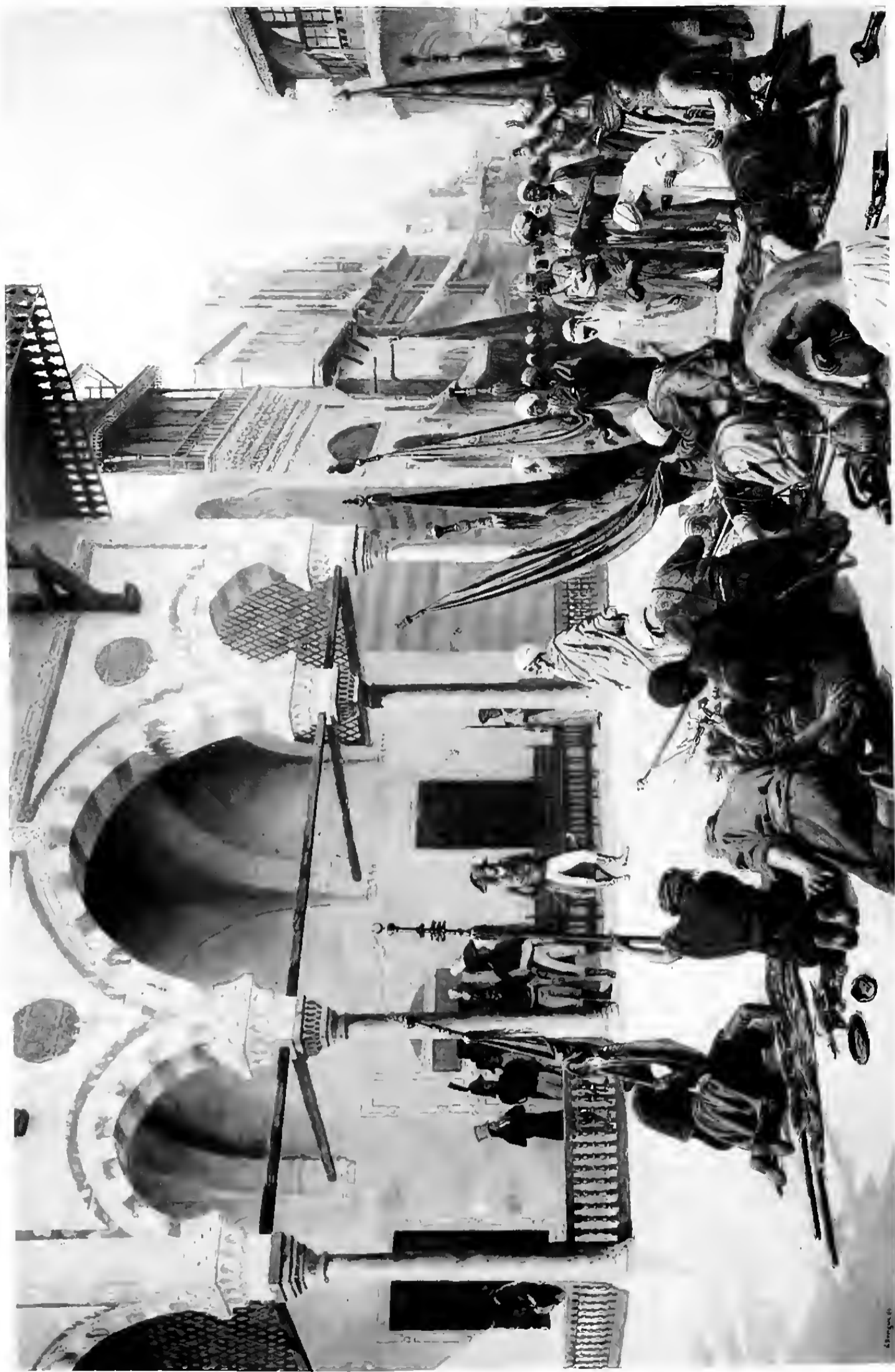
Hélio DENEGÉ, Paris.

AU MATIN (A. AUBLET)

Salon du Champ de Mars

L'Œuvre d'Art, 26, rue Feytaud.

FORBES LIBRARY,
NORTHAMPTON, MASS.



Héliot DEXIAU, Paris

SOUSSION DES MAMELUCKS A BONAPARTE

Campagne d'Égypte 1798 (G. BOURGAIN)

FORBES LIBRARY,
NORTHAMPTON, MASS.



Hollin DENTON, Paris.

LE JARDINIER (BAYEN)

FORBES LIBRARY,
NORTHAMPTON, MASS.

route est longue, le chemin mauvais, il y a de rudes montées après lesquelles pour dévaler brusquement dans le Verdon, une descente raide, dangereuse, qui nécessite la sage lenteur d'un pas prudent : il est temps de partir. Mesdames, avez-vous un fichu de laine, un châle? Oui, je sais, ce n'est plus la mode, et vous vous récriez de mon hérésie en manière de toilette. Mais il ne s'agit pas ici d'atours et d'élégance, mais d'indispensables précautions. Il fait fresquet au jour, dès septembre, en notre pays, et là-haut le souffle glacial de la rivière vous saisira. Son frisson peut être mortel. Vous trouverez des couvertures dans le véhicule. Emmitoufflez-vous. Fussiez-vous fagottées comme la dernière de nos ramasseuses d'oignons — vous n'ignorez pas que c'est la culture du territoire de Montmeillan — vous savez bien que vous êtes jolies et que vous plairiez quand même à vos maris. N'est-ce pas l'essentiel? Heureux gaillards! Conservez-vous pour eux. Et vous, Messieurs, hop, ça, allons. Car-bou, le coup de l'étrier. En route!

La côte de Montmeillan rapidement descendue, la route de Riez laissée à gauche, celle d'Aups et de Draguignan à droite, la montée commença, longue, pénible, tout d'abord monotone, par des lacets interminables, sur un terrain rougeâtre, rocailleux, à travers des taillis de chênes, bas, jaunis prématurément par l'haleine aigre des Alpes, les mamelons succédant aux mamelons, sans horizon que l'interminable grisaille des bois décimés, rasés par les coupes récentes, engourdis sous la buée matinale éparsse dans l'espace, estompant les contours, cendant les nuances, à peine chauffée d'une diffusion de soleil vers le ciel, courant en traînées blanchâtres, comme des fumées, au ras des bruyères, des buis et des cistes, au creux des ravines et des vallons. Jaubert avait raison : l'air était vif et piquant. Brou! Les Messieurs mirent pied à terre pour soulager Cocotte et aussi pour se réchauffer par la marche.

Restées seules sur le break, les deux mignonnes — l'une, vingt-cinq ans, on eût dit une pensionnaire, l'autre, mariée depuis six mois à peine, — toutes roses, se taisaient, frileusement. Et l'on alla, montant, montant, montant toujours, par les zigzags interminables du chemin, de plus en plus pierreux et cahotant, à travers les broussailles violâtres, les maigres verdure pâlissantes, les buissons rares où parfois se blottissait crain-

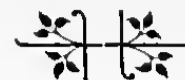
tif quelque Jeannot lapin subitement effrayé au milieu de ses gambades gaminières; on ascensionna les moutonnements mornes, houles figées du déluge et de la débâcle alpestres, égayés à peine par quelques touffes de graminées, et par la bigarrure des lichens plaquant de leurs marbrures le bossellement des énormes cailloux erratiques, des mousses au velours emperlé des scintillements de la rosée, des fungus aux tons de vermillon, des cryptogames aux formes bizarres, aux colorations suspectes, et çà et là des cyclamens fleurissant de leur petite étoile bleue la sauvagerie des pentes et des tertres. On marcha ainsi près d'une heure, le visage fouetté par le vent frais imprégné d'arômes balsamiques, en fumant et en devisant, faisant lever soudain un tourde ou une perdrix isolée, vrououit! tandis que *Choi d'oli*, avec une philosophie d'Arabe, à côté du véhicule, sifflotait une farandole de sa composition et, qu'en avant, Quiqui, le chien noir du jeune ingénieur, frétilait, me rappelant Fendlevent, le chien-fétiche du conte dont ma mère émerveillait mon enfance, quand le héros de la fabuleuse aventure partait à la conquête des belles princesses et qu'il lui disait : « Fendlevent Portatout, pars devant ton maître et mène-le à la fortune! »

Tout à coup, brusquement, par une déchirure de la brume, le soleil perça, pénétrant l'âme de sa joie, inondant l'espace de lumière et de soudaines diapures. Un coup de féerie! Le ciel s'enleva. En un clin d'œil, sous le bleu très pur, la dernière buée évanouie, la limpide atmosphère ruissela de clarté, les végétations se parèrent de teintes chaudes, la symphonie des verts éclata, la pourpre automnale magnifia parmi les coruscances des chromes et les somptuosités du jaune indien. Le panorama s'étendit immense, étageant les plateaux et les monts, diversifiant les aspects et les coloris, éloignant successivement les plans jusqu'à la domination, tout là-bas, là-bas, des Alpes qui dressaient superbement l'étincellement de leurs cimes glorieuses dans les extases de l'horizon. Nous étions arrivés au dernier sommet du massif. Autour de nous d'épaisses bruyères faisaient un tapis rose. Des senteurs de myrte s'évaporaient à la flamme solaire. A nos pieds, une faille gigantesque s'ouvrait, verdissante et profonde, où coulait avec un bruit de galets charriés, rapide et puissant, un courant d'un glauque foncé : le Verdon. Ce fut une magie, un émerveillement.

On s'arrêta, saisi, avec un cri d'admiration.

O. JUSTICE.

(A suivre.)



DES TONALITÉS AU POINT DE VUE DE L'ESTHÉTIQUE

CARACTÈRE PROPRE A CHAQUE TON

(Suite.)

Le ton de *mi* bémol est surtout pompeux et belliqueux : c'est le ton de la *Marche du Prophète* et de la *Symphonie héroïque*, deux chefs-d'œuvre qui, à notre sens, caractérisent le mieux la signification que nous donnons à ce ton.

La et *mi* sont d'une suavité, d'une fraîcheur et d'une douceur bienfaisantes. Ils font penser immédiatement aux *Romances sans paroles*, de Mendelsshonn, si justement nommées, car la parole ne pourrait rien y ajouter et semblerait même grossière en comparaison de ces harmonies d'une transparence et d'une chasteté exquises.

Comparés aux précédents, *la* mineur et *mi* mineur conservent de cette pureté et de cette douceur, mais sous une sorte de voile qui accentuerait plutôt ce qu'il a l'intention de cacher. La douceur a revêtu une teinte de tristesse et de mélancolie; la chasteté n'est plus qu'une pudeur effarouchée qui ne tardera pas à devenir farouche, car on sent en elle le tumulte des passions. Ce sont les mélodies et les danses orientales, mélancoliques, languides d'abord, lascives bientôt, et, enfin, farouches et passionnées jusqu'à la fureur. Ce sont encore les chants polonais, les danses bohémiennes ou tziganes, les czardas, proches parentes des premières, et qui paraissent toutes avoir une patrie commune : l'Orient.

Les mazurkas de Chopin résument admirablement ce genre de musique d'une âpreté si originale et d'une saveur si étrange, où le mode mineur domine avec sa deuxième augmentée caractéristique.

Les tons majeurs sont la nature dans sa juvénile et inconsciente nudité; les tons mineurs sont l'homme avec ses fausses pudeurs et ses savants artifices, ou ses ennuis, ses dégoûts, ses gémissements et ses désespoirs.

Avec le ton de *la* bémol, nous retrouvons les sentiments vrais et profonds dont l'andante de la *Sonate pathétique* nous donne une impression saine et ré-

confortante; l'Étude de Chopin exprime la douce et confiante amitié. Le *Sonnet de Pétrarque*, si poétiquement traduit par Liszt et dont l'interprétation exige une véritable âme d'artiste, est un des morceaux les mieux faits pour faire valoir ce ton sentimental par excellence.

L'essence du ton de *fa* dièse, d'une si exquise délicatesse, d'un attrait si irrésistible qu'il semble être pour l'âme vraiment artiste un secret applé vers les régions supérieures où elle place son Idéal, ne saurait avoir d'expression plus pénétrante, nous dirions plus persuasive, que dans l'*Impromptu* de Chopin. Certes, l'on voudrait vivre toujours dans un monde où l'âme éprouverait de si suaves et si bienfaitantes émotions qu'elles paraissent être le bonheur même. Telle est la puissance du charme qu'exercent, même en notre triste monde, de semblables inspirations qu'on éprouve, — à moins d'avoir le cœur fermé à toute émotion artistique, — comme un avantage, une prescience d'une destinée supérieure : sensation assez forte pour nous faire oublier, au moins momentanément, nos épreuves et nos souffrances journalières. N'est-ce pas là un véritable bienfait? Et combien ne devons-nous pas aimer l'art qui nous élève ainsi au-dessus de nous-mêmes?

Qui n'a pas été touché jusqu'aux larmes à l'audition de toute la partie en sol bémol (enharmonique du ton dont nous venons de parler) du dramatique et émouvant duo du quatrième acte des *Huguenots*? Toute la scène, sauf ce passage, est écrite dans le ton de *fa* mineur, ton éminemment sombre et dramatique. Mais arrivé à cette phrase : « Tu as dit, oui, tu m'aimes!... N'est-ce pas le ciel qui s'ouvre? » cette gradation d'un demi-ton suffit pour nous transporter, avec les personnages de la scène, dans les régions idéales, où l'esprit dégagé des lieux terrestres a seul accès; régions inaccessibles, même en pensée, aux natures basses et vulgaires. Mais ce bonheur entrevu, ce moment d'extase n'est qu'une vision : les sinistres accents du tocain ramènent brusquement le sombre ton de *fa* mineur et, avec lui, toutes les terreurs et les angoisses de la réalité. Quelle page sublime que cette scène! Et quelle meilleure démonstration philosophique de notre dessein pourrions-nous faire? Elle semble avoir été écrite tout exprès.

Du ton de *fa* mineur à celui de *fa* majeur, il n'y a que la distance de la Tour de Nesles à Notre-Dame.

Les pierres des monuments ne sont-elles pas les archives de l'Histoire? Et lorsque ces pierres vibrent aux accents retentissants de l'orgue, elles semblent non seulement prendre une voix, mais s'animer comme les morts de la légende sacrée tressaillant au son de la trompette de l'archange et, revêtant une forme humaine, nous les voyons s'agiter, grandir, se presser en foule, les uns avec des figures menaçantes, les autres sous des traits plus doux, jetant toutes ensemble une immense clameur, dans laquelle nous distinguons ces mots : Nous sommes la Légende des siècles!...

F. L. M.

(1 SUITE.)

Concerts Colonne

CONCERT DE RÉOUVERTURE

Définitivement terminées, les vacances. Les affiches envahissent Paris et les spectacles recommencent jusqu'à l'an prochain. M. Colonne donne, comme chaque année, le signal de la réouverture des concerts. Au programme, des œuvres à réputations établies : la *Symphonie fantastique*, le ballet de *Prométhée*, qu'on n'entend pas assez souvent à Paris, le prélude du *Déluge*, les impressions d'Italie du bon et gros Charpentier; enfin, le prélude de *Tristan* avec la *Chevauchée*.

Réveries et Passions. Un Bal et je dirais presque, aussi, la Scène aux champs sont bien les pages qui ont servi à un littéraire juste, quoique dur, pour fonder la définition de Berlioz en deux mots : « c'est un admirable écologiste. » Il y a là des séries de mesures, voire des phrases complètes qui sont comme l'heureuse ébauche d'une pensée qui va se dérouler, puis une rupture survient. A entendre plusieurs fois cette œuvre, je crois qu'on arrive à se confiner dans ce sentiment qu'elles furent d'élaboration difficile et que bien souvent l'auteur posa la plume pour se prendre la tête. Ce n'est pas d'une inspiration franche et résolue et, à coup sûr, manque de sûreté et de direction. Il faut, toutefois, mettre en dehors de ces considérations le II : *Bal* qui a tant vieilli qu'il apparaît presque une parodie. L'intention de mettre son jeune musicien, poète inquiet, en présence de celle qu'il aime, au milieu d'un bal, dans le tumulte d'une fête, est bien marquée des goûts du temps où la symphonie fut écrite : l'ensemble des trois premières parties exprime un romantisme sentimental dont nous sommes aujourd'hui bien déshabitués et qui n'a plus pour nous que l'intérêt d'une vieille illustration.

La *Marche au supplice* est d'une écriture différente. Elle a été composée, n'en doutons pas, de toute pièce avant d'être notée. Elle possède cette unité que nous réclamons en vain aux pages du début. Elle se tient et forme un tout. « Le corche s'avance », a dit Berlioz, aux sons d'une marche tantôt sombre et farouche, tantôt brillante et solennelle dans laquelle un bruit sourd de pas graves succède sans transition aux éclats les plus bruyants. » Ceci nous est l'explication de ces

oppositions brusques qui sont, à franchement parler, d'un grand effet. Je ferai toutefois une restriction pour le rappel final de « l'idée fixe » qui reparait un instant comme une dernière pensée d'amour interrompue par le coup mortel. « C'est un peu trop brutalement descriptif et trop écrit pour produire une influence certaine de frayeur sur l'auditeur fasciné. Enfin, la nuit du Sabbat, qui est du diabolique. C'est une bonne page. Nous savons que décrit du diabolique est généralement aisé et ne nécessite qu'une habile connaissance du métier et des sonorités en même temps qu'un ingénieux emploi des rythmes brisés ou bizarres. Cette cinquième partie n'en atteint pas moins à une impression d'épouvante très réelle par la combinaison des cadences de la *Ronde du Sabbat* et de la mélodie grave et sinistre du *Dies iræ*.

En résumé, œuvre qui ne se soutient pas et qui ne vaut réellement que dans la fin. Combien doit-on plus aimer la *Reine Mab* et tout l'ensemble de *Roméo et Juliette*.

Le ballet de *Prométhée* nous intéresse tout de suite par le charme simple de sa forme classique et si pure! Les harmonies s'y renouvellent à peine, soulignant avec une discrétion infinie et une grâce allée à une sagesse admirable un thème fin et d'un dessin noble où nous reconnaissons vite le grand Beethoven. Ceci est du ballet. On dansait jadis, mais, en écoutant se déployer cette simple mélodie, nous songions qu'on ne danse plus aujourd'hui. Figurez-vous Subra ou Torri dansant ici! Beethoven y mettait plus de discrétion.

Le prélude du *Déluge* nous met en présence du vrai Saint-Saëns, le Saint-Saëns qui fait merveille dans l'inspiration de courte haleine et qui réussit au concerto de piano ou de violon. La pensée de ce Déluge est aimablement traduite, la phrase y est complexe mais s'y peut suivre encore aisément. Le caractère propre de sa personnalité c'est peut-être qu'elle manque de points et de virgules, mais le développement au violon s'offre naturellement toutefois et se comprend sans effort. Cette phrase est d'ailleurs la seule inspiration du prélude dont tout le reste n'est qu'un cadre ordinaire avec un tour de force amusant pour le violoniste, en arpegges harmoniques, tout à la fin.

Les *Impressions d'Italie*, de Charpentier, intéressent par leur couleur. Le maître Verdi, qui était là à longuement ratié de ses applaudissements.

L'image est pittoresque et lumineuse. Mandolines et guitares, à la porte des *osterie*, chants de jeunes gars, chants des filles aux pieds nus, refrains de pâtres, clochettes, flûtes, voix des monastères lointains, rumeurs de ville napolitaine en fête! Voilà des éléments suffisants. L'impression, surtout dans *Napoli*, atteint souvent à une vérité saisissante. Mais nous supprimons M. Charpentier de travailler. Après la *Vie du poète*, nous réclamons de lui une autre belle œuvre. Et nous le savons capable de la produire.

Pour clore le concert, le prélude de *Tristan* et la *Chevauchée*. Bien, ce sont des pages qu'il faut relire de temps en temps; mais, entre nous, l'éducation du public parisien n'est-elle pas faite relativement à tous les fragments wagnériens qu'ici connus et ne serait-il pas temps d'entreprendre dans l'œuvre du Maître l'étude de scènes entières qu'il faudrait faire connaître à leur tour. Le duo d'amour du deuxième acte de *Tristan*, la *Liebestodt*, du troisième acte, les adieux de Wo-

tan de la *Valkyrie*, l'*Or du Rhin* (Albéric et les filles du Rhin), tant d'autres beautés attendent. Tant pis pour ceux qui ignorent aujourd'hui le *Venusberg*, les préludes de *Tristan*, celui de *Lohengrin*, la marche de *Tannhäuser*, l'ouverture des *Maîtres Chanteurs*, et les *Murmures de la Forêt*, c'est qu'ils sont vraiment incorrigibles et incultivables, passez-moi l'expression.

Compliments à MM. Baretta, Cantié, Terrier, Hamburg, Rémy, Monteux et Longy ainsi qu'à M^{me} Provinciali Celmer.

Et, à dimanche!

GEORGES COCHET.

Marcel Andrès

(Suite)

Quand ils furent tous partis et que Marcel se trouva seul, le doute le mordit au cœur; une tristesse profonde l'enveloppa comme un suaire. Quoi! cette belle Nina aurait dit à un autre les paroles enivrantes qu'elle lui disait à lui! Cet amour rayonnant aurait réchauffé un autre cœur avant le sien! Cette pensée lui était insupportable; une étoile était tombée du ciel, le monde lui semblait vide, désolé! Jetant son cigare avec colère, il se prit à arpenter son jardin — un jardin charmant. — Avril entr'ouvrait les grappes parfumées des lilas; les cerisiers, les pommiers doubles, les Sainte-Lucie balançaient leurs gerbes blanches et roses, mêlées au feuillage sombre des aloès, aux pousses délicates du bouleau; un saule déjà tout vert se berçait à la brise et le rossignol préludait à son chant d'amour.

La lune mettait des rêveries à travers ces fraîcheurs, argentant les feuilles tremblantes, noyant les contours, agrandissant dans un incertain bleuâtre les arbres, les buissons et les gazons.

Le calme tombait de cette belle et charitable nature, qui verse aux cœurs blessés des apaisements, une sorte de vague oublié dans lequel elle endort nos douleurs pour en faire des mélancolies, de doux et chers souvenirs.

Marcel s'assit au pied des arbres en fleurs. La lune montait radieuse, paisible dans le ciel foncé; les acacias jetaient leurs parfums à la brise, leurs pétales au front du jeune homme; le rossignol disait des choses charmantes à sa belle qui, sur son nid, la tête penchée, son grand œil brillant dans le vague, rêvait de celui qui chantait pour elle, et des autres amours prêts à surgir de son amour.

Du milieu de ces ombres, l'image de la fiancée se dégageait peu à peu — grandissante, lumineuse, radieuse enfin!

Folie que ces ombres! Il la voyait au premier jour de son amour, incertaine, hésitante, attirée à lui. Il la voyait ensuite émue, troublée et enfin aimante, lui disant ces choses que nulle lèvre de femme ne lui avait dites avant elle — de ces choses que son cœur était digne d'entendre et qui avaient ouvert en lui des trésors fermés, des sources mystérieuses qui murmuraient au dedans, mais n'avaient pas encore chanté à la lumière. Et quand une main sacrilège était venu toucher à son palais enchanté, il n'avait pas chassé les profanes! Il avait laissé ce faux ami souiller la pure image! Il avait laissé les insinuations malsaines s'infiltrer dans son cœur, l'empoisonner! Honte à lui! Il était coupable! Imposer l'épreuve à l'amour de Nina, c'était se rendre indigne d'elle.

Dieu merci! il était temps encore! Demain, à la première heure, il irait chez Lucien, lui défendrait de s'occuper de M^{lle} Vallismer; puis, aux pieds de la chère créature, il irait oublier, adorer!...

Le calme était enfin rentré en lui et la belle fiancée émergeait radieuse de ces brouillards fuyants. Doux passé! Jour unique dans sa vie auquel nul autre jour ne ressemblerait!

C'était au bord de la mer; assise sur les rochers, son carnet d'artiste à la main, elle enlevait d'un crayon léger, spirituel, un croquis de la plage et des promeneurs. Le vent de mer chassait en arrière ses cheveux d'or vif, le soleil levant mettait sur son visage ambré des lumières exquis, sa robe flottait autour d'elle; ses lèvres entr'ouvertes murmuraient un chant très doux et elle était belle ainsi! — à ravir! —

D'un élan, le cœur de Marcel était allé à elle et s'y était fixé. C'était fini; il n'en aimerait jamais d'autre. Elle était son premier amour, elle serait le dernier!

Mais, cette reine de la plage, cette belle de la saison, cette élégante et riche héritière, cette étoile des salons parisiens autour de laquelle tous gravitaient, à quel titre le distinguerait-elle?

Il ressentit une angoisse au cœur!

Le bonheur était pour lui, — le vent prenant le chapeau de la belle, l'enleva, le roulant vers la mer!... Il s'était précipité, — trempant ses pieds pour rattraper le fugitif — un rire charmant fut sa récompense... un mouvement vers lui — vers le chapeau — mais le pied glissa à la belle sur une touffe gluante de varechs. Elle s'assit sur le rocher, mettant la main sur son visage pour cacher sa souffrance.

Marcel se précipita tremblant!

— Vous êtes blessée?

Elle pencha la tête en arrière, posant sur lui un regard vague, un peu languissant:

— Je crains de m'être foulé le pied.

— Appuyez-vous sur moi; essayez de marcher, dit Marcel, posant sur son bras la main de la jeune fille.

Nina posa son pied, fit un gémissement contenu, — une délicieuse modulation en mineur, s'appuyant sur le bras du jeune homme, pâlisant, prête à tomber.

Marcel l'enveloppa de son bras et l'assit sur la roche:

— Je suis médecin; donnez-moi votre pied, laissez-moi l'examiner.

Et habilement, doucement, délaçant l'étroite bottine, il mit à l'air un pied charmant, mignon, d'une forme parfaite; blanc, sillonné de veines bleues, tenant tout entier dans la main qui le serrait. Il cherchait un froissement, un déplacement, une foulure, un gonflement, il ne trouva rien. Il respira:

— Rien de grave, fit-il; il faut mettre de suite le pied dans l'eau froide.

C'était facile; la mer dansait entre les roches, se tordant comme une couleuvre verte.

Le docteur enleva Nina dans ses bras, la descendit de l'escalier de granit et mit ce petit pied dans l'eau verte qui caressa, fouetta, enveloppa ce joujou.

... Et quelques paroles insignifiantes, échangées — Marcel sentait qu'il jouait sa vie — il était timide.

Elle, le regardait de ses grands yeux étonnés, un peu railleurs, un peu rêveurs.

Il la rapporta dans ses bras comme une enfant jusqu'à la villa, lui banda le pied, rassura sa mère inquiète, reçut les remerciements du père et demanda la permission de venir prendre des nouvelles.

Il revint bien des jours; il revint tous les jours et se décida enfin, agenouillé devant Nina, à lui dire qu'il ne pouvait plus vivre sans elle, qu'elle tenait sa vie dans ses mains!... et il le croyait!

Alors, Nina, d'un geste mignon, appuya son front sur l'épaule de ce grand garçon tremblant, qui, retrouvant traitreusement ses forces, la saisit d'une étreinte passionnée, mettant sur ses lèvres un baiser de velours vivant!... Charme du souvenir!... la lune montait dans le ciel étoilé... le rossignol chantait son chant d'amour, et Marcel apaisé vivait dans ce passé charmant, oublieux des angoisses qui lui avaient mordu le cœur. Chère créature!... Quand, à demi craintive, à demi confiante, elle avait penché vers lui son front charmant, avait-elle calculé le chiffre de sa fortune? S'était-elle demandé s'il pouvait lui donner sa loge à l'opéra, des diamants, des chevaux, un hôtel, les plus belles toilettes de Paris!... Elle l'avait aimé, voilà tout! et leurs âmes s'étaient unies!

A tout prendre, M^{lle} Vallismer aurait-elle pu connaître Marcel Andrès — celui que le monde appelait: « le bel étudiant », ses amis: la « chaste Suzanne »; celui qui portait au front la triple couronne de la science, de la beauté, de la richesse! Dame nature l'avait regardé avec amour en le mettant nu sur cette terre de délices; elle s'était recueillie un instant pour réunir en lui tous ses dons, se dédommageant des laideurs, des difformités, des pauvretés morales et physiques dont elle inonde la triste humanité. Elle l'avait fait beau comme un dieu antique — joyeux, intelligent, le cœur large, vibrant; elle lui avait donné en plus une santé de fer — ce qui mène à tout.

Il était le descendant de plusieurs croisements de races. Son grand-père, un créole, passant par hasard à Marseille, s'y était fixé. Son père avait épousé une fille de Bretagne, blanche, fine, rêveuse; la fille des légendes celtiques.

Ils avaient été heureux pendant dix ans, si heureux qu'ils avaient usé en ce temps leur part de bonheur. La jeune femme avait pris une angine que le mari avait gagnée en la soignant; ils s'en étaient allés ensemble planter leur tente sur des sables moins mouvants que le sol terrestre.

Un oncle, du côté de sa mère — un vieil antiquaire ne vivant que pour ses médailles et ses débris du passé — se chargea de lui, l'envoya au collège, lui recommandant de piocher ferme, afin de ne pas rester trop longtemps à sa charge.

Marcel avait une bonne nature; il ne trouva pas que son oncle fut un vieux pingre; il ne fit pas réflexion que le bonhomme ne dépensait pas en sa faveur des excès de sentimentalité; il trouva simplement que, dans son malheur, il avait encore la joie de ne pas rester seul.

Il se mit à piocher avec l'enthousiasme, le feu, l'intelligence alerte et en éveil de l'homme du Midi, la persistance, la ténacité du breton.

Après des examens brillants, il dirigea ses études vers la médecine, au grand dégoût de son oncle qui eût préféré la chicane.

— Tu as tort! disait-il à son neveu; mais chacun pour soi et le diable pour tous! Fais ton chemin, car tu n'auras pas mes croûtes! Tout passera dans mes collections et mes collections pas-

seront à Quimper. Je pille la France pour enrichir ma Bretagne!

L'oncle Braz était de Quimper. Pendant des années de sa jeunesse, il avait vécu dans le petit musée de cette jolie ville où il avait pris l'amour du passé — médailles, bijoux, costumes, meubles gothiques, fioyances, tout lui était bon. Il avait d'abord mangé son patrimoine — maigre bouchée — à acheter de tous côtés ce qu'il trouvait d'intéressant. A cette époque, la Bretagne était riche en vieux débris. En voyage, il fit connaissance d'un collectionneur qui, surpris de son tact, de sa finesse, de la sûreté de son goût, l'emmena à Paris et se l'associa.

L'oncle Braz s'y fit une petite fortune. Il quitta son associé et acheta une bicoque dans le quartier Baujon. L'endroit était solitaire et mal famé, en ce temps-là; on y passait vite le soir, n'osant regarder derrière soi. Là, il emplit ses trésors, les dissimulant dans des guenilles, derrière de vieux fauconniers éventrés, des matras tachés et rongés de vers. Il avait pour principe de ne jamais se défaire d'un objet hors ligne, bien qu'il en vendit beaucoup de bons pour en racheter de meilleurs.

A mesure que la collection augmentait, la bicoque se faisait petite, il achetait un autre bout de terre. De bouts en bouts, il devint propriétaire de terrains ayant fort peu de valeur alors, mais préparant une fortune pour l'avenir.

L'oncle Braz vivait seul avec un vieux domestique breton, buvant une tasse de café le matin, mangeant un morceau de lard frotté sale sur son pain à midi, et la soupe le soir. Le vieil Yves cultivait le jardin, y faisait des tagots qu'on brûlait avec parcimonie.

— Veux-tu me rendre mou comme la jeunesse d'aujourd'hui? disait-il au vieillard qui, les jours froids d'hiver, n'eût pas été fâché de s'égayer à une lambée.

Quand le bonhomme avait froid, il sciait son bois :

— Vuilà comment on réchauffe un homme, vieil Yves. Sommes-nous des Bretons ou des Parisiens?

Il y avait peu d'estime dans l'épithète.

En quelques années, la maison du vieil Braz devint le rendez-vous des gens à la mode : des élégants qui achetaient, des ruinés qui voulaient vendre. Tout, patient, il savait attendre, guettant, surveillant, attendant avec des ruses de Peau-Rouge l'objet de sa convoitise, l'« espérant », pendant des mois, des années, le magnétisant, le forçant de venir à lui.

Un matin qu'il tenait enfin une crédençe gothique attendue depuis deux ans, le cœur débordant de joie, il griffonna quatre lignes à son neveu, l'invitant à déjeuner pour admirer la belle, la précieuse, la merveille désirée depuis si longtemps. Il commanda à son domestique ébahi un pain déjeûner : pâté, poulet, gibier; ordonna d'allumer du feu dans la grande cheminée — un petit feu! Et se promenant de long en large, trainant sur les carreaux ses chaussons de lisière éculés et rapicés, il frottait vigoureusement l'une contre l'autre ses longues mains décharnées, laissant échapper de temps en temps un petit rire court, interrompu, rouillé. Son domestique le regardait d'un air plus bête que de coutume.

Il est malade, pensait-il, ou la tête démenagée.

Le lendemain matin — chose inusitée — à 7 heures, le vieil Braz n'était pas levé. On ne

l'entendait pas trotter comme un rat au milieu de ses vieux bois.

Yves s'étonna, mais attendit. A 7 heures 1/2 il entra dans la chambre du vieillard. Il était arrivé la chose la moins étonnante et dont on s'étonne toujours — n'étant pas éternel — le vieil Braz avait cessé d'être. Il s'était séparé sans adieu, sans déchirement de ce qu'il avait le plus aimé ici-bas. D'un sommeil momentané, il avait passé au sommeil éternel. Paix à ses cendres!

Quand son neveu arriva pour déjeuner, la surprise lui coupa l'appétit, le chagrin aussi, car il aimait le bonhomme. Mais décidément la surprise l'emporta quand il apprit qu'il héritait de tout, y compris les fameuses médailles qu'il avait oublié d'envoyer à Quimper.

— *Errare humanum est.* — Le vieil Braz à quatre-vingts ans s'était cru tout jeune pour quitter un monde où l'on ne revient pas.

— C'est perché de se laisser aller au chagrin, monsieur Marcel, disait le vieil Yves en pleurant. Prenez courage et mangez un morceau. Ce pâté avait été acheté pour vous; si votre oncle était là, ça lui créverait le cœur de le voir perdre!...

Un an après la mort de l'oncle Braz, les bicoques avaient disparu. A leur place s'élevait un charmant hôtel, entouré des vieux arbres qu'on avait respectés, de massifs de plantes rares. Le bel étudiant, pauvre comme un rat d'église, était devenu un des riches « partis » de Paris. Il était entouré d'amis qui avaient surgi comme des champignons sur cette couche grasse.

Les mères l'enveloppaient d'un regard caressant; les filles déployaient pour lui un arsenal de coquetteries, lui décochant des traits qui s'é-moussaient.

Marcel sortait peu, travaillait beaucoup, malgré ses camarades qui avaient tout tenté pour l'entraîner dans leurs parties. Las de se faire prier, il avait accepté un souper en compagnie... non douteuse — il y trouva des femmes très jolies à voir, ennuuyées à entendre.

Sa voisine de table, une diablesse aux yeux rallongés, aux cheveux teints, aux lèvres fraîches et à l'oeur fane, après avoir bu quatre fois ce qu'elle pouvait porter, lui fit des déclinaisons en très mauvais français, s'offrant à lui comme sujet pour ses expériences. A minute, Marcel tira sa montre, se leva, dit adieu à ses amis scandalisés, leur faisant remarquer que, deux jours après il passait son agrégation.

(A suivre.)

JAN KERMOR.

NOS GRAVURES

POUSSIN. *L'Automne.* (Chalcographie du Louvre.) — On ne saurait retirer à l'école des Poussin, des Claude Gelée, etc., une constante recherche de noblesse et de beauté antique. La manière qu'ils nous offrent par la composition de leurs paysages harmonieux, de leurs nuages pittoresques et de leurs roches arrondies dénote un idéal de beauté bien particulier, empreint d'une façon de respect pour la nature qui se magnifie et s'ordonne selon les rites prévus de l'art classique, tout au long de cette école.

On peut apprécier ces qualités en cette toile qui, parmi tant d'autres peintes selon la même inspiration, nous résume dans la silhouette non brusquée des coteaux, dans la disposition des branchages, dans le geste des acteurs ce goût

invariable d'harmonie, de paix et de beauté reposée qui guida les artistes alors.

Pareille orientation d'idée devait les contraindre à prêter attention à l'Italie, où se conservent plus qu'ailleurs ces vestiges d'un âge ordonné, pondéré et régulier, ainsi que le fut l'art des anciens. Les constructions à gauche nous l'attestent suffisamment et aussi cette femme qui porte des fruits sur la tête, à la mode des filles de la campagne romaine. Un pas seulement les séparait, ces artistes, de la mythologie et quoique ici les deux hommes n'évoquent que dans un paysage dénommé d'automne, nous ne sommes pas éloignés de les croire, ainsi vêtus à l'antique, sur leur retour du jardin des Hespérides où, trompant le dragon, ils déroberent ces pommes et ces raisins d'or.

ALBERT AUBLET. *Au matin.* (Champ de Mars.) — Se souvient-elle, la jolie fille nue, de l'aventure de Léda jadis qui, pour trop de confiance en un cygne, se vit surprise... et ne se repent pas? Ou plutôt met-elle plus de prosaïsme dans ce geste d'appel vers le bel oiseau blanc qui vient vers elle lentement, attiré par la blancheur de ce corps, plus beau encore sur le fond de verdure qui l'encadre? Les branches s'inclinent au dessus des eaux reposées, un pâle soleil du matin caresse les nénuphars jusqu'à l'extrême bord du lac qui se perd dans les brumes non encore dissipées et nous voyons l'enfant si indolente, accoudée aux arbres frêles, si accueillante de son bras tendu que nous avons un peu peur pour elle en songeant que peut-être M. Albert Aublet a vu dans cet oiseau plus qu'un cygne, de même que nous voyons en son cadre plus qu'un beau tableau et, à coup sûr, une belle et méritoire œuvre.

GUSTAVE BOURGAIN. *Submission de Mameûcks à Bonaparte (Campagne d'Égypte, 1798).* (Champs-Élysées.) — Ouil c'est encore lui. M. Buonaparte ne mourra donc jamais! Ceci nu discrédite en rien l'œuvre du bon peintre M. Bourgain, c'est l'idée que je blâme. La toile, je l'ai aimée, beaucoup même, parce qu'il y a un décor, et de beaux gestes, sauf celui du petit chapeau qui est vraiment trop théâtre ou trop photographique, comme vous voudrez.

Ce que j'accuse, c'est l'idée; et cela me retire le courage de discuter l'œuvre.

BYEN. *Le Jardinier.* (Tapisseries de l'Escurial.) — La journée fut chaude et pour avoir tant coupé d'outils destinés au corsage de la belle qui passe la-bas, les jardiniers ont bien mérité le verre que leur verse la vicille, sur le pas de sa porte.

Admirons ici la restitution intéressante qu'on nous fait de costumes anciens et cherchons sur ces visages un peu de l'énergie de cette race qui suit jadis tout à la fois roucouler des sérénades sous des balcons et conquérir si glorieusement. Mais, hélas! ainsi que la pioche dans la tapisserie de Bayen, les épées sont tombées. L'Espagne garde la serpe du beau jardinier pour couper des fleurs rouges dans les jardins et le jeune homme qui bavarde au deuxième plan sait aujourd'hui encore manier la guttaire.

Quant à l'âne, il reste bien celui que nous rêvons pour Sancho. L'âme du peuple a évolué, l'âne n'a pas vieilli.

M. R.

Le Directeur-général : LÉON CASTAGNET.

Paris. — Imp. de l'Art, E. MORANT et C^{ie}, 41, rue de la Victoire, 41

L'OEUVRE D'ART

REVUE BI-MENSUELLE ILLUSTRÉE

ABONNEMENTS

PARIS } UN AN. 24 francs
ET } SIX MOIS 12 —
Départements } TROIS MOIS 6 fr. 50

ÉTRANGER

Union Postale : Un An, 50 fr. Six Mois, 15 fr. Trois Mois, 8 fr.

DEUXIÈME ANNÉE — N° 38

Le Numéro : 1 franc.

5 Novembre 1894

DIRECTION ET ADMINISTRATION

26, rue Feydeau, Paris.

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres ou mandat-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond pas des manuscrits et des dessins envoyés.

BENVENUTO CELLINI

(Suite et fin.)

L'heure est proche où Benvenuto va quitter sa patrie pour se diriger vers la France. Mais le fougueux artiste ne sait rien faire avec simplicité. Nous le voyons marquer les derniers temps de son séjour en Italie par de nouveaux méfaits. Je dis méfaits avec intention. En toute autre occasion, j'aurais quelque droit de parler de crimes. Un meurtre est plus qu'un méfait. Mais dans cette société mêlée du XVI^e siècle, à Rome ou à Florence, on a peine à se reconnaître et à peser avec justice la valeur des actes. Un certain Pompeo déplut à Cellini et Cellini le tua. M. Molinier, ayant raconté le fait, ne craint pas d'écrire : « On se sent tout disposé à excuser le meurtre de Pompeo qui, tout compte fait, paraît avoir été un véritable gredin. N'allait-il pas un jour raconter à Clément VII que Benvenuto venait de tuer Tobia, alors qu'il ne s'était rien passé entre les deux artistes, tant et si bien que notre orfèvre dut en toute hâte se réfugier à Naples! Le pape, une fois sa colère passée et mieux informé, avait dit à Pompeo qu'il avait excité le serpent qui le mordrait. Il ne savait pas dire si juste. »

En effet, si le meurtre de Tobia ne fut qu'une fable, celui de Pompeo fut une réalité. L'événement arriva neuf jours après la mort de Clément VII et Benvenuto fut condamné à la peine du dernier supplice; mais Paul III, le nouveau pontife, lui appliquant le bénéfice d'une ancienne coutume d'après laquelle les papes graciaient « la veille de l'Assomption, un homicide ou un autre coupable ayant encouru la peine de mort », lui fit grâce de la vie.

Le nouveau pontificat parut devoir être aussi favorable à Cellini que l'avait été celui de Clément VII. En effet, Charles-Quint de retour de son expédi-

tion de Tunis étant passé à Rome, le pape lui offrit des présents, notamment un missel recouvert d'un travail d'orfèvrerie en or massif, enrichi de pierres précieuses. Ce travail était l'œuvre de Benvenuto. L'artiste obtint du pape qu'il lui serait permis de présenter lui-même à l'empereur le cadeau pontifical. Avec quelle complaisance n'a-t-il pas raconté dans ses *Mémoires* cette scène où il lui fut donné d'entretenir Charles-Quint en présence de la cour romaine! Nature inquiète, il médite de quitter Rome, et se fait adroitement inviter par l'empereur à ne point renoncer à ce dessein. Il y avait dans cet homme avisé l'étoffe de plusieurs diplomates. Toutefois, son orgueil exubérant le portait à des intempérances de langage.

Le rang, le caractère, les services rendus ne plaçaient personne au-dessus de ses sarcasmes quand il en avait à quelqu'un. Le maladroit oublia que la faveur dont il jouissait près de Paul III ne l'autorisait point à insulter le pape: Il se défend d'avoir manqué de prudence, mais en était-il à sa première faute?

Dénoncé auprès de Paul III pour ses propos téméraires, il fut en outre accusé d'avoir dérobé sous le pontificat de Clément VII une partie des pierreries des tiaras dont il avait dû réduire l'or en lingots. Les soldats du gué se saisirent de sa personne, et ce fut en prisonnier qu'il entra, cette fois, au château Saint-Ange. Il y demeura quatorze mois, subissant des interrogatoires prolongés, des vexations de plus d'un genre, mais assez heureux, somme toute, pour établir son innocence. Cependant, comme les portes de son cachot tardaient à s'ouvrir, le prisonnier tenta de s'évader, et les péripéties de l'aventure lui fournirent plus tard un des chapitres les plus émouvants de ses *Mémoires*; mais l'évasion ayant échoué, Cellini dut attendre que l'on intervînt en sa faveur.

Son meilleur appui dans la circonstance fut un prélat au service de François I^{er}, Mgr de Montluc, qui sut intéresser à la cause de l'artiste imprudent Hippolyte II d'Este, cardinal de Ferrare. L'ordre d'élargissement fut donné par Paul III à la prière de ce cardinal qui recueillit Benvenuto dans sa demeure.

La longue captivité que celui-ci venait de subir ne l'avait pas changé. Deux jours après sa mise en liberté, Cellini s'exposait à de nouvelles rigueurs. Nous relevons ces lignes dans un lettre qui le concerne, datée du 5 décembre 1539, et il était encore au fort Saint-Ange le 1^{er} décembre : « Au sujet de Benvenuto, vous devez avoir appris qu'il est hors du château et chez le cardinal de Ferrare. Maintenant, ses affaires s'arrangeront à loisir. Mais il fait damner les gens par sa cervelle hétéroclite. On ne manque pas de lui indiquer ce qui serait dans son intérêt, mais cela ne sert guère, car, quelque énormité qu'il dise, il lui semble toujours n'avoir rien dit. » Comment protéger longtemps un pareil homme dans une ville où il s'était fait de nombreux ennemis? On lui conseilla de s'éloigner. Il ne paraît pas s'être souvenu de son projet déjà lointain de se rendre près de l'empereur.

L'année même de son emprisonnement, il avait fait une courte apparition à la cour de Fontainebleau. La part que Mgr de Montluc venait de prendre à sa délivrance entra-t-elle dans les considérations de l'artiste pour l'engager à offrir ses services à François I^{er}? La gratitude avait peu de prise sur l'âme turbulente et mobile de Cellini. Quel que soit le motif qui le poussa vers la France, c'est dans ce pays qu'il vint se fixer, et c'est de son séjour près du Roi que date l'évolution tardive de son talent. A l'orfèvre va succéder le sculpteur. C'est la seconde phase de la vie de Cellini.

Tel le maître florentin s'est révélé en

Italie, tel il demeura en France. S'il est une leçon que Cellini n'a jamais retenue, c'est la leçon de l'expérience personnelle. Le Roi lui ayant permis de s'établir au Petit-Nesle, situé sur l'emplacement qu'occupent aujourd'hui le palais de l'Institut et l'Hôtel des Monnaies, l'irascible orfèvre prend possession de sa résidence en faisant jeter par les fenêtres les meubles des habitants de l'hôtel; peu s'en faut qu'il n'agisse avec le même sans-façon à l'égard des personnes. Il semble du reste, en cette circonstance, se livrer à une colère feinte, à des emportements prémédités. Lui-même raconte, en effet, qu'il avait eu soin de se rendre près de François I^{er} la veille de cette escapade légendaire et de s'assurer l'immunité pour le coup de force qu'il allait commettre. Le violent compère est toujours rusé. Il a conscience de sa maladresse native dont il corrige les effets par des actes de prudence préventive d'une certaine habileté.

En possession du Petit-Nesle, Cellini sent un rival en Primatice et fait si bien que celui-ci, qui était à peine de retour d'Italie où il avait recueilli pour le roi de France les moules de cent vingt-cinq figures antiques et d'une quantité considérable de bustes, reprit le chemin de Rome. Infortuné Primatice! Ses différents avec Rosso l'avaient éloigné de Fontainebleau neuf années auparavant; l'humour jalouse de Cellini le chassait de nouveau. Cependant, la faveur de la duchesse d'Étampes lui était acquise, mais Benvenuto n'avait-il pas les bonnes grâces du roi! Faut-il rappeler cette scène, devenue populaire depuis que le roman s'en est emparé, et a dit après Cellini les incidents curieux de la rencontre de l'orfèvre-sculpteur avec son rival Primatice, dans la grande galerie de Fontainebleau?

Primatice était resté peu de temps en Italie lorsqu'il y retourna pour la deuxième fois de la part du roi de France. Rentré à Fontainebleau, l'artiste que Benvenuto désignait avec dédain sous le nom de « mouleur d'antiques » s'occupa de jeter en fonte dix statues dont le Louvre possède actuellement la plus grande partie. On sait toutefois que l'une de ces statues est à Rome, au Musée Pie-Clémentin. C'est l'*Ariane*. Le jugement de Vasari sur ces ouvrages mérite d'être rappelé. N'est-ce pas le savant historien des peintres qui a dit : « Les figures de Primatice vinrent si bien qu'elles semblent les antiques mêmes, comme on le peut voir

là où elles furent placées. » Et Vasari ajoute : « Mais je ne tairai pas que Primatice eut, pour faire les dites statues, des maîtres si excellents dans l'art de la fonte, que ces œuvres vinrent non seulement à perfection, mais avec une peau si fine qu'il ne fallut quasi pas les retoucher. » A ces paroles de Vasari, le premier historien français de Cellini, M. Plon, ne pouvait omettre d'apporter son applaudissement et aussi le complément qu'elles réclamaient. « Pour l'honneur de l'art français, dit justement cet écrivain, les comptes des bâtiments royaux nous ont par bonheur conservé les noms de ces maîtres; ce sont : Francisque Rybon, Pierre Beauchesne, Benoist le Bouchet, Guillaume Durant. »

Vains efforts! Pour un jour du moins l'antiquité allait être éclipsée, méconnue, royalement condamnée par un prince qui avait encouragé Primatice dans sa magnifique entreprise! Cellini, à l'heure où son rival achevait ses fontes à Fontainebleau, terminait au Petit-Nesle un *Jupiter* en argent que François I^{er} lui avait commandé. « Je demandai au roi, écrit Benvenuto, où je devais, pour me conformer à sa volonté, placer le *Jupiter*. M^{me} d'Étampes, qui était présente, dit à Sa Majesté qu'il n'y avait pas de local plus à souhait pour cela que sa belle galerie. C'était, comme nous dirions en Toscane, une *loggia*, on plutôt un vaste corridor, parce que nous appelons *loggia* une pièce qui est ouverte d'un côté. Celle-ci, longue de plus de cent pas, large de douze, était bien ornée et très richement décorée de peintures de cet admirable Rosso le Florentin. Des sculptures, les unes en ronde bosse, les autres en bas-relief, séparaient entre elles ces peintures. Le Bologna, — c'est ainsi que Cellini appelle avec une certaine morgue Primatice, — le Bologna avait transporté dans cette galerie toutes ses statues antiques jetées en bronze et très bien réussies; il les avait placées sur des piédestaux et disposées dans le meilleur ordre. C'étaient les reproductions des plus belles antiques de Rome. Dans cette salle, j'apportai mon *Jupiter*; et quand je vis tous ces grands préparatifs combinés à dessein, je me dis à moi-même : « C'est comme s'il s'agissait de se frayer un chemin à travers les lancés ennemis! Que Dieu me soit en aide! » Je mis ma statue à sa place, aussi bien que je pus, et j'attendis la venue de ce grand roi. Mon *Jupiter* tenait son foudre de la main droite, comme s'il voulait le lan-

cer; dans la gauche, il avait le globe du monde. Au milieu des flammes du foudre, j'avais adroitement caché un morceau de torche en cire blanche. Pour me jouer un des vilains tours de sa façon, M^{me} d'Étampes avait, en effet, retenu le roi jusqu'à la tombée de la nuit, soit pour l'empêcher de venir, soit pour que mon œuvre parût moins belle dans l'obscurité. Mais il en arriva tout autrement, selon la promesse de Dieu, qui protège ceux qui ont foi en lui, car voyant qu'il faisait nuit, j'allumai la torche, et comme celle-ci se trouvait dans la main de Jupiter et un peu élevée au-dessus de la tête, la lumière tombait d'en haut et la statue était mieux éclairée qu'elle ne l'eût été en plein jour. Le roi parut avec sa M^{me} d'Étampes, avec le dauphin, son fils, aujourd'hui roi, avec la dauphine, le roi de Navarre, son beau-frère, M^{me} Marguerite, sa fille, et plusieurs autres grands seigneurs auxquels M^{me} d'Étampes avait fait la leçon pour qu'ils parlissent contre moi.

« Dès que je vis entrer le roi, j'ordonnai à mon ouvrier Ascanio de pousser doucement le beau *Jupiter* à la rencontre de Sa Majesté. Ce mouvement donné avec adresse à la figure, qui était d'ailleurs d'une heureuse exécution, la fit paraître vivante. Les antiques se trouvèrent ainsi sur le second plan, et tous les regards se portèrent avec plaisir sur mon ouvrage. Le roi dit aussitôt : « Voilà la plus belle chose qu'on ait jamais vue; et moi qui aime les arts et n'y entends, je n'aurais pas imaginé la centième partie de ces beautés. » Il semblait que les seigneurs qui auraient dû mal parler de mon œuvre ne pourraient jamais assez la louer. « En vérité, s'écria M^{me} d'Étampes avec chaleur, c'est à croire que vous n'avez pas d'yeux! Ne voyez-vous pas que c'est dans ces magnifiques figures de bronze, chefs-d'œuvre de l'antique que voilà, qu'on rencontre le plus haut mérite de cet art, et non dans ces babioles modernes! » Le roi s'avança, et sa suite avec lui, et ils donnèrent un coup d'œil aux autres figures. Mais comme elles recevaient la lumière d'en bas, elles ne paraissaient pas à leur avantage. « Qui a voulu, dit le roi, jeter de la défaveur sur cet homme lui a rendu un service signalé. Grâce à ces admirables statues, on voit et on reconnaît que la sienne est de beaucoup plus belle et plus merveilleuse. Il faut donc faire grand cas de Benvenuto, dont les ouvrages peuvent non

seulement supporter la comparaison des antiques, mais encore les surpasser. » M^{me} d'Étampes répliqua que lorsqu'on verrait cette œuvre le jour, elle ne paraîtrait plus, à beaucoup près, aussi belle que la nuit. »

Ainsi est retracé, par Benvenuto, la scène où il lui fut donné de triompher de Primaticé et de voir un de ses ouvrages l'emporter sur les chefs-d'œuvre de l'antiquité aux applaudissements d'une cour raffinée. Cellini ne se met pas en peine de discuter l'opinion du roi. Elle satisfait sa vanité, cela lui suffit.

Il est permis de penser que François I^{er} n'a pas voulu décourager Cellini, mais était-il prudent de la part du roi de décourager Primaticé ? Celui-ci n'était-il pas, au même titre que son rival, le serviteur du souverain ? Les antiques, choisis à Rome par cet homme de goût, moulés sur place avec soin, jetés en fonte à Fontainebleau, n'étaient-ils pas une richesse pour le pays, et fallait-il, afin de flatter Cellini, placer la première sculpture de cet artiste au-dessus de chefs-d'œuvre universellement admirés ? Le roi ne pouvait-il répartir ses éloges entre les bouviers de Primaticé et le *Jupiter* de Benvenuto sans marquer une préférence qui risquait d'être ridicule ou blessante ?

Si François I^{er} a tenu le langage que lui prête Cellini, le roi de France a eu tort. Mais il nous est permis de mettre en doute l'authenticité des paroles que l'orfèvre veut sur les lèvres du prince. N'oublions pas que Cellini n'entreprit ses *Mémoires* que longtemps après la scène racontée plus haut. Quinze années se sont écoulées depuis son entrevue avec le roi de France lorsque le sculpteur florentin entreprend d'en relater avec sa plume les moindres incidents. A lire les *Mémoires* de Cellini, ne semble-t-il pas, au contraire, qu'ils aient été sténographiés lorsque l'auteur subissait encore l'impression des événements qu'il retrace ? Illusion trompeuse. Cellini n'est pas moins habile à manier la plume qu'à tenir le ciseau. C'est un écrivain, c'est un conteur dont on subit le charme. Est-il toujours véridique ? La vraisemblance suffit au romancier.

Convenons d'ailleurs que la mise en scène préparée par Benvenuto, lorsqu'il présente son *Jupiter* à François I^{er}, était de nature à surprendre la bonne foi du souverain. Une statue d'argent, portant d'une main un flambeau, vue dans un demi-jour favorable aux reflets du métal sous les morsures de la lumière, devait

frapper par l'imprévu du spectacle. Et l'étrange vision était douée de mouvement ! Jupiter, en courtisan docile, s'avancant au-devant du roi ! On ne peut s'empêcher de sourire en face des ruses innocentes de Cellini.

Pourquoi le *Jupiter* de l'orfèvre florentin, sorti du creuset, y est-il rentré ? Pourquoi ne pouvons-nous juger du mérite de ce travail d'orfèvrerie quant au procédé de sculpture, quant à l'aspect ? Car il convient de noter ici que Benvenuto n'a pas encore franchi l'étape décisive qui sépare l'orfèvre du statuaire. François I^{er} désire décorer sa salle à manger de douze statues torchères. Six dieux et six déesses doivent être exécutés dans ce but par Cellini, et le modèle du *Jupiter* étant achevé, des plaques d'argent sont mises à sa disposition sur les ordres du roi afin qu'il les travaille au marteau.

Le *Jupiter* ne fut pas coulé, ce fut une œuvre repoussée et soudée, quelque chose comme un bijou colossal. Il n'y a pas à douter de sa destruction, mais si quelque chercheur découvre un jour, dans les archives de France, la trace de la mise au creuset du *Jupiter* de Cellini, nous lui saurons gré de son récit attristant : il n'est pas superflu de vivre penché sur les ruines, l'enseignement qui s'en exhale n'est jamais stérile.

La vie de Benvenuto sur la terre de France se résume dans sa rivalité d'un jour avec M^{me} d'Étampes. Combattu par la favorite, Cellini ne conserva pas longtemps la protection du roi. Il voulut se rendre compte de l'attachement que lui portait le souverain. Dans ce but, il partit pour Florence, laissant trois de ses élèves dans son atelier. Ceux-ci continuèrent en l'absence du maître de travailler pour la Cour, mais c'est en vain que Benvenuto se flatta pendant plusieurs années de l'espoir d'être rappelé en France. Sa place était désormais en Toscane.

Notre artiste, son passé le prouve, est né pour la lutte. L'âge ne l'a point mûri. Quand il a compris qu'il doit vivre à Florence le reste de ses jours, il ne tarde pas à distinguer parmi les artistes fixés dans la ville des Médicis celui avec lequel il doit entrer en hostilité.

Cet artiste est Baccio Bandinelli. Les rencontres, les joûtes entre les deux adversaires ne se comptent pas. Le moindre propos fait naître un conflit ; parfois le duel oratoire de Cellini et de Baccio a pour témoin quelque person-

nage éminent qui prend plaisir à la vivacité de l'attaque, à l'imprévu de la riposte, toujours intéressantes quand ces hommes irascibles sont aux prises.

Un jour, ce fut en présence de Cosme de Médicis et de ses courtisans que Cellini et Baccio échangeaient de vertes répliques. Le groupe d'*Hercule* et *Cacus*, placé par Bandinelli sur la place de la Seigneurie, fut tout à coup mis en cause par Benvenuto, et voici en quels termes celui-ci fit, au nom de l'École, la critique de l'œuvre de Bandinelli : « L'École a dit que si l'on coupait les cheveux à ton *Hercule* il ne lui resterait pas assez de crâne pour contenir sa cervelle ; qu'on ne sait pas si sa face est celle d'un homme, d'un lion ou d'un bœuf ; qu'elle n'est pas dans l'action ; qu'elle est attachée au cou avec si peu d'art et si peu de grâce qu'on ne vit jamais rien de pire ; que ses grosses épaules ressemblent aux deux côtés du bât d'un âne... » et avec une virulence d'expressions sans égale, Benvenuto poursuit sa diatribe implacable jusqu'à ce que son adversaire exaspéré réplique par une insulte.

Cependant, il ne faudrait pas croire d'après cette scène, que Cosme de Médicis se fût attaché Benvenuto par une bienveillance sérieuse. Cosme apprécie sans doute le talent de l'artiste qui désormais a fait deux parts de sa vie et se recommande à la fois comme sculpteur et comme orfèvre, mais le grand-duc paie mal, et les dernières années de Cellini seront attristées par des revendications ou des débats qu'il eût été plus digne de lui épargner.

Il est vrai que l'humeur changeante de Benvenuto met à rude épreuve la patience de ses protecteurs. Le prince Cosme marque un jour son ennui par ce mot que l'histoire a retenu : « Cellini veut toujours faire le contraire de ce que je désire. » Cette parole sans amertume est la condamnation du caractère capricieux et mobile du maître florentin. C'est à ce penchant qui sans cesse le porte à ambitionner une commande, une tâche nouvelle au péril de l'œuvre commencée la veille, que Cellini dut certainement d'avoir laissé si peu d'ouvrages de longue haleine.

Chez lui, l'orfèvre domine le sculpteur, non pas seulement au point de vue du procédé dont Cellini ne parvient pas à s'affranchir, même dans les dernières années de sa vie, mais si nous plaçons en regard de ses bustes et de ses statues les pièces d'orfèvrerie sorties des mains

de l'artiste, celles-ci sont plus nombreuses que ceux-là. Diverses raisons peuvent être données de la fécondité de Cellini comme orfèvre et de sa fidélité à l'art qui l'avait illustré dès sa jeunesse. Un travail d'orfèvrerie est d'une exécution plus rapide qu'une œuvre sculptée. Les dames, les prélats, les pontifes eux-mêmes recouraient volontiers au ciseau de Benvenuto pour obtenir de lui un bouton de chape, une aiguëre, un calice, des vases ou des flambeaux; plus rarement ces mêmes personnages faisaient appel au sculpteur.

Il y a plus : la sculpture est nécessairement un art, un art difficile, sévère; le travail de l'orfèvre est quelquefois un métier. Ce n'est pas Cellini qui nous blâmerait de parler de la sorte. Est-ce que la cause véritable de la persévérance de Benvenuto à ciseler l'or et l'argent n'est pas là? Est-ce que dans sa vieillesse, alors qu'il modelait avec lenteur l'argile du *Persée*, Benvenuto ne demandait pas à son premier métier des ressources que son art lui refusait? Aurait-il achevé jamais la statue qui garde son nom sur la place du Palais-Vieux, s'il n'avait trouvé le pain qui lui était nécessaire dans le profit légitime que lui valaient ses bijoux habilement sertis d'or émaillé?

Sans doute, la défaveur que subit Cellini à l'heure où il aurait eu besoin de considération, d'honneur, de richesse, lui-même, se l'était attirée. L'ardent critique de Baccio Bandinelli ne pouvait être surpris de ce retour de fortune qui lui valait d'être en butte aux attaques de ses contemporains. Toutefois, un homme avait encouragé l'attitude hostile de Benvenuto vis-à-vis de Bandinelli. Cet homme, c'était le maître des deux artistes, le duc Cosme. Nous ne l'absoudrons pas d'avoir abandonné l'un pour servir les rancunes de l'autre. Cosme de Médicis n'a pas su rester digne, il n'est pas demeuré impartial, également juste envers deux hommes qu'il était fier, au demeurant, de conserver à sa cour.

Mais la vengeance de Cellini fut des plus complètes. En dépit des sarcasmes qui auraient pu le déconcerter, surmontant des obstacles sans nombre inhérents à l'époque où travaillait l'artiste et à la pose compliquée de sa statue, Cellini réussit dans la fonte du *Persée*. Or, le jour où l'œuvre fut découverte, le peuple de Florence vint en foule admirer ce bronze original, hardi, plein de jeunesse et de vie. Ce fut un concert d'éloges qui ne tarit pas. Des son-

nets furent improvisés, des stances furent chantées dans la langue du Dante et celle de Virgile en l'honneur de Benvenuto. Et là, derrière un rideau, à une fenêtre entrebâillée, un homme recueillait avidement les suffrages de la foule, les strophes des poètes s'adressant à l'œuvre de Benvenuto. Ce témoin caché n'était autre que Cosme de Médicis.

Ne soyons pas surpris du succès qu'obtint le *Persée*. L'œuvre renferme de fort belles parties. La tête de Persée, celle de Méduse sont superbes d'expression calme et de lignes heureuses. Il n'y a pas jusqu'au casque de Persée qui n'ajoute quelque chose de riche et de brillant à l'aspect général. Ce casque, travaillé par une main d'orfèvre qui se plait aux détails, est sans lourdeur. Il manque de simplicité, mais non d'élégance. La pose du personnage n'a pas moins de noblesse que de retenue. Persée n'est pas un homme vulgaire; tout l'atteste, c'est un demi-dieu. Le torse est visiblement inspiré de l'antique, mais les jambes n'ont pas le même mérite. Le bras droit vaut mieux que la main qui tient l'épée. Celle-ci est sans beauté. Le corps mutilé de Méduse qui déborde sur la base où pose la statue paraît instable dans son immobilité. On craint qu'il ne se déplace et vienne rouler à terre. Le piédestal surchargé de masques et de guirlandes travaillées par un fin décorateur a perdu toute solidité à cette abondance d'ornements. Les niches creusées dans cette base trop frêle, et où Benvenuto a placé des figures de demi-grandeur, enlèvent encore à la tranquillité du piédestal. L'œil est sollicité presque au même titre par cette base si richement décorée et la statue qu'elle supporte.

C'est une faute.

Cellini n'a pas su se restreindre. Toutes les parties de son travail sont également importantes, sinon par les dimensions, du moins par l'idée, la pose, le modelé, les attributs. Telle figure du piédestal, celle de *Jupiter*, par exemple, n'est pas moins curieuse que le personnage principal. Ce *Jupiter* lançant la foudre ressemble singulièrement au *Jupiter* de Fontainebleau, tel que l'a décrit Cellini. Il est permis de penser que l'artiste ne s'est pas interdit en modelant la statue de bronze de la Loggia de' Lanzi une réminiscence du colosse d'argent qu'il avait exécuté pour le roi de France dans ses ateliers du Petit-Nesle.

Dix ans après l'achèvement du *Persée*, Benvenuto reçut de ses concitoyens l'in-

signe honneur de représenter l'École florentine en compagnie de Bronzino, de Vasari et d'Ammanati, aux funérailles princières de Michel-Ange. La maladie l'empêcha toutefois de remplir la mission qu'il avait acceptée avec un sentiment de vive gratitude. Lui qui a dit : « Rien qu'une feuille de ta couronne, montre-la moi, ô Michel-Ange divin, seul riche, seul immortel ! » n'assista pas à l'imposant cortège qui remplit San Lorenzo, autour du catafalque de Buonarroti, dont l'oraison funèbre fut prononcée par Benedetto Varchi.

Le monument de Michel-Ange, dessiné par Vasari, fait face à celui de Galilé dans la basilique florentine de Santa Croce.

La mort et les obsèques de Cellini furent plus modestes que celles de Michel-Ange. L'Académie du dessin ayant appris que Benvenuto n'était plus, se rendit à sa maison. Les Servites de la Nunziata firent de même. Quatre académiciens prirent le cercueil, et l'humble cortège se rendit à l'église des Servites où l'un de ces religieux prononça l'éloge du défunt. Le corps fut ensuite scellé sous une dalle de la chapelle latérale attenante au cloître, lieu de la sépulture des membres de l'Académie.

Mais l'église de la Nunziata renferme dans son abside les cendres d'un maître illustre, Français d'origine, Italien par l'éducation, Jean Bologne. La chapelle où repose le sculpteur est remplie par ses œuvres et celles de ses disciples. C'est une sépulture de maître. Elle fait ombre au marbre incolore et sans ornement sous lequel dort Cellini. Il était juste que des historiens français tels que MM. Plon et Molinier se fissent les défenseurs chevaleresques du Florentin dont les cendres ont souffert depuis plus de trois siècles du somptueux voisinage d'un Français.

HENRY JOUIN.



LES VAUTOURS

Ils se sont envolés, ces noirs oiseaux obscurés !
En croassant ils ont épouvanté la nuit.
Ils se sont envolés, rapides, de ces plaines
D'où le sang à longs flots comme un torrent s'enluit.

A tire-d'aile ils ont traversé le carnage...
Là-bas, un contre dix, dans les champs ravagés,
Des milliers de soldats avec un cri de rage
Sont tombés. Ils sont là, morts debout, non vengés !



Helo DUBIAU, Paris

GILLES (A. WATTEAU)

FORBES LIBRARY,
NORTHAMPTON, MASS.



Hélio DESMAY, PARIS

ENTERREMENT A VILLERVILLE (BUTIN)

FORBES LIBRARY,
NORTHAMPTON, MASS.



Jean-Baptiste Pons

COTEAUX DE MONTBRIEUX (Seine-et-Marne) (PREVOST-VALERIE)

FORBES LIBRARY,
NORTHAMPTON, MASS.



Hellin DENAU, Paris

LE DÉPART POUR LES GRANDES MANŒUVRES (J. DELAUNAY)

FORBES LIBRARY,
NORTHAMPTON, MASS.

Comme ils paraissent grands, ces héros des batailles,
Ils dorment, vaincus, mais — indomptés, — les géants!
Queux formidables coups ont ouvert leurs entrailles
Qui regardent les cieus avec ces trous beants!

Il faudrait, pour conter ces lottés homériques,
Vaste orgie où la Mort a soulé ses corbeaux,
La grande voix du Tasse en ces combats épiques
Où l'on voit s'empourprer le poilard des chevaux.

Les gros arbres aux flancs ont de larges entailles,
Et les boulaeux brisés pendent sinistrement,
Car ils ont fauché tout, les paquets de mitrailles,
Hommes, chevaux et bois, dans un long sifflement!

Et la douce bruyère aussi penche, elle est morte!
Sur le bord des chemins on ne la trouve pas;
La brise de la nuit de tous côtés l'emporte...
Et les fleurs d'un sang noir sont teintes jusqu'en bas.

Le jaune épi de blé dont la tête voltige
Sous les baisers féconds de ce tiède printemps,
Avec orgueil au ciel ne dresse plus sa tige:
Dans le sillon il gît tout rouge — et pour longtempis!

Car la guerre partout bondit dans la campagne.
Car le brun moissonneur déserte ses vallons;
Il porte le fusil, et son fils l'accompagne
Avec ses serviteurs auxquels il dit: « Allons! »

L'invasion s'avance... Au loin tremble la terre
Sous le poids des canons qui roulent sourdement.
De rustiques travaux les hommes n'ont que faire:
Il faut se battre encor, toujours, pour le moment.

Et la Ville elle-même a fourbi sa cuirasse.
Ses enfants accourent apportant du renfort.
L'acier sonne et reluit, un grand cri dans l'espace
Monte: « est le dieu qu'elle jette à la Mort! »

Oh! jadis, qu'elle fut forte et belle, la France,
Cette âme de l'Europe et de l'humanité;
Humble dans le succès, fière dans la souffrance,
Elle combat pour vous — Progrès et Liberté!

Ils se vont envolés, tous ces vautours avides
Qui s'étaient abattus naguère dans nos champs!
Lécherement ils ont fui, laissant nos veines vides,
Avec leur broit sinistre et leurs lugubres chants.

Ils s'en vont un par un, tous gorgés de ripaille,
Se rassembler plus loin en groupe repoussant:
Ils se sont portages, mais non pas sans bataille,
Nos loques, notre chair, notre or et notre sang...

Carnivores! vous qui, là-bas, la gueule pleine
Où nous raillez buvez champagne et clos veugnot,
Garde à vous! Le lion, fatigué, prend haleine:
Vous l'avez cru blessé mortellement? — Trop tôt!

CHARLES LEGRAND.

VARIÉTÉ

Le Titien des Salles.

(Suite.)

Depuis longtempis nous avions projeté
cette partie rustique, une excursion ma-
tinale à travers la montueuse sauvagerie
de ce pays pittoresque, un déjeuner à
Fontaine-l'Évêque, sur le bord extrême,
presque à même le lit, du Verdon; la

promenade de digestion, pédestrement,
jusqu'aux Salles où nous coucherions;
le lendemain, montée au village rocail-
leux et haut perché d'Aiguines, — rude
municipe de bergers et de tourneurs sur
buis, puis pèlerinage d'esthétique piété
à Moustiers, et retour, en école buis-
sonnière, par Riez, Gréoux-les-Bains et
le joli petit bourg de Vinon, placé, au
milieu de ses verdure et de ses jardins,
au pied des collines boisées où campent
presque continuellement les tribus éré-
biennes des charbonniers, comme une
sentinelle avancée du Var, regardant
amicalement, en face de ses alluvions
fertiles, de l'autre côté de l'affluent tor-
rentiel de la Durance, les puissantes
assises rocheuses, les hautes falaises
strées de millénaires érosions par la
déchirure glaciaire, les étagements ma-
jestueux des Basses-Alpes, empanachés
de brumes irisées par les jeux de la lu-
mière, comme en une illusion de Loïc
Fuller aérienne, et, plus bas, chaudement
ensoleillé, le repli de vallonn où
Manosque blottit la pente de ses rues
et ses maisons à l'italienne, entourée
comme d'un paravent de coteaux aphi-
ons, qu' festonne la vigne et mûrit
l'olive. L'imprévu de la vie, qui épar-
pille les sympathies et disperse les pro-
jets, comme un coup de vent fait d'une
flottille de bateaux sur la mer, nous
avait tenus éloignés les uns des autres,
deux ans de suite. Voici que le hasard
nous réunissait, et l'on en profitait à
cœur joie.

Vraiment, la première partie du pro-
gramme débutait trop bien pour que
notre caravane joyeuse n'attendît pas
merveille du reste. Si la montée avait
paru d'abord maussade et fatigante, si
l'on avait grelotté vaguement au souffle
âpre qui venait des Alpes lointaines
avec l'halcine des neiges, on ne le re-
grettait plus maintenant, dans le rayonne-
ment de la flamme solaire, dans la
pompe chatoyante de cette fêrerie de
perspectives et de colorations, dans
l'émerveillement de ce splendide pano-
rama. Il faut, dès la fine pointe du jour,
se lancer, si l'on veut surprendre la
Diane farouche des forêts et des monts
en sa matinale beauté, la nudité de ses
épaules frissonnant au baiser clair de
l'espace, tandis que l'aube accroche aux
courlines de l'horizon des franges de
carmin et des torsades d'or; si l'on tient
à épier l'éveil des choses, dans la bai-
gnade des rosées, et à saisir leurs as-
pects successifs, depuis l'imprécision des
nuances encore endormies et comme en

rève, jusqu'à la triomphale éblouissance
des aspects, des lignes, du mouvement,
de la vie, des magies et des somptuosité
de la palette infinie, dans l'apparat
des tons de la saison, sous l'irradiation
intense du grand soleil. Nous en avions
la jouissance devant cette soudaine ap-
parition de la vallée du Verdon, ouvrant
son large et profond couloir granitique
entre les deux départements que sépare
le courant impétueux de ce fils indompté
des glaciers. Tandis que, de l'autre côté
de la terrible rivière, l'ocre des marnes,
les marbrures rosées ou jaunâtres des
éboulis, les gris micacés des soulève-
ments, les teintes composites des pou-
dingues et la blancheur des parois cal-
caires se bigarraient de mouchetures
bleues, incarnadines, de touches fauves,
de laque, de mauve et de lilas, comme
en un mirage de paysage au pointillé,
à perte de vue, la succession des plans
élargissait autour de nous la diversité
des verts, des roux, des pourpres, sous
la flavescence des réverbérations d'un
ciel incandescent.

Enfin, nous nous arrachâmes à la
magnificence de ce spectacle. L'ascen-
sion et l'air vif nous avaient creusés.
Nous redescendîmes rapidement jusqu'au
creux de la vallée, et, moins d'une
heure après, gaiment, et d'un appétit à
faire frémir la gent abominée des maîtres
d'hôtel à la moderne, — lesquels ont pour
principe de remplacer la cuisine par un
ascenseur, les rôtis succulents par les
fleurs de la table et les habits de notaire
des garçons, et de diminuer le confort
de des menus d'autant plus qu'ils
allongent plus abusivement l'addition de
leur note, — d'un appétit d'alpinistes,
d'un appétit rabelaisien, installés sous
l'ombrage rubescé d'un cornier, parmi
les ruines de l'antique maison de plai-
sance des seigneurs évêques de Riez,
dans le décor des blocs monstrueux, des
eaux jaillissantes, des remous écumeux,
des lianes, des buissons, des herbes
graves, des climatiques folles aux houppes
soyeuses, des églantiers volatilisant la
douceur de leur petite âme rustique en
l'exqu Coast des senteurs de leur corolle
couleur de chair, des sorbiers rutilants,
des fougères géantes, d'une profusion de
graminées versicolores et spiriformes,
des cressons, des joncs, des mousses
veloutées, des coussins et des tapis de
fraisiers sauvages, de menthes, d'herbes
hardies, de gazons plantureux piqués
d'argent, d'or, d'écarlate et de semis
azulin par les pâquerettes, les pissenlits,
les trèfles et les chicorées, nous fîmes

le déjeuner le meilleur, grâce à la belle humeur et à l'entrain, grâce au charme de nos compagnes, grâce aussi aux truites et aux gibiers de Carbone et à certain petit vin, pétillant en diable, dont Jaubert avait apporté une couple de bouteilles, et qui eût au plus intraitable buveur d'eau donné l'envie de visiter fréquemment la bibliothèque de l'école de Montmeillan!

Enfin, lestés, le café pris, les pipes allumées, d'un pied allègre et sautillant, le rire et les fredons aux lèvres, comme si l'on avait encore vingt ans, en étudiants — du temps où l'on savait encore être jeune au *quartier* — en liciees devers Meudon ou Robinson, nous repartons; nous abrégeons le trajet par la joyuseté des propos et par la diversion de nos enfantillages; et, à quatre heures, dans le silence ensolcillé du village des Salles, tout le monde étant aux champs ou dans la colline, nous faisons notre entrée bruyante dans l'auberge du *Soleil d'or*, et nous saluons le père Cotte, maître d'hôtel, maire de l'endroit, et, surtout, grand collectionneur.

Il paraît qu'il a d'authentiques Moustiers et quelques toiles de réelle valeur. Il m'a été annoncé des surprises artistiques. Je suis impatient de voir, et, sans plus tarder, j'aborde le sujet.

O. JUSTICE.

(La fin au prochain numéro.)

DES TONALITES

AU POINT DE VUE DE L'ESTHÉTIQUE

CARACTÈRE PROPRE À CHAQUE TON

(Suite et fin.)

Voilà ce que nous entendons et ce que nous voyons lorsqu'on joue la *Tocatta* en *fa* de Bach, cette merveille d'architecture musicale qui vaut à elle seule le livre de Victor Hugo et le monument qui l'a inspiré. Il nous semble voir Esmeralda assise au clavier et Quasimodo, blotti dans un coin de la nef sombre, l'écoutant avec extase...

Ce même ton de *fa*, auquel les anciens avaient donné la dénomination de mystique dans le sens exclusivement religieux, ne songeant pas que le mysticisme est partout, aussi bien dans la silenceuse forêt que sous les voûtes de la cathédrale déserte, aussi bien dans les ruines du passé que dans les promesses de l'avenir; ce ton, grave et recueilli, est celui qu'a choisi Beethoven pour sa *Symphonie pastorale*. Et l'on comprend ce choix. Ce grand génie ne

pouvait peindre la nature comme une idylle de Watteau ou une pastorale de Florian; les vertes prairies et les blonds épis n'étaient pas des couleurs assez vigoureuses pour un tel peintre et si le vert tendre ou le jaune clair des paysagistes superficiels rappellent les sons agrestes de la flûte ou du hautbois, cela souffrirait certainement à un Couperin, ce Florian de la musique, pour écrire ses *Bergeries*, mais tout autre est la conception grandiose de Beethoven qui, à travers les puissantes harmonies de la nature, entrevoyait la sublime mystique elle-même!

Franchissant d'un bond le redoutable Triton, en passant par dessus le ton de *si* bémol mineur, si bien caractérisé par le finale de la *Sonate* de Chopin, qui, lui-même, se précipite comme un torrent impétueux à travers l'abîme rocailleux, nous nous retrouvons avec le ton de *si* naturel mineur dans un site sauvage, parmi les bruyères, en compagnie des sorcières et des lutins. C'est le pays des feux follets et des légendes. La nuit du Sabbat semble s'approprier. Les anciens auraient-ils raison? Le Triton serait-il le gouffre qui marque l'entrée du royaume de Satan? Toute cette fantasmagorie cependant s'évanouit aux tintements d'une clochette, celle de Bella. La capricieuse chèvre nous indique que ce pays fantastique est celui de Dinorah et, au lieu du *Dies iræ*, c'est l'ouverture du *Pardon de Ploërmel*, cette autre symphonie pastorale, cette merveilleuse page de musique descriptive que nous entendons. Semblable à Bella, notre imagination vagabonde nous entraîne au delà de la mer, au-dessus des roches abruptes qui bordent les fiords de l'Ecosse. Tout à coup, d'étranges harmonies montent avec les flots mugissants: c'est la grotte de Fingal, cette admirable marine de Mendelssohn, où l'on retrouve tout le poème d'Ossian.

Nous sommes arrivés aux confins du monde musical, avec le ton de *si* majeur, ton de la sensible dont les oreilles, trop sensibles elles-mêmes, supportent difficilement la crudité, car ce ton est dur et criard. Il faut en corriger la dureté et en tempérer l'éclat sous le voile vaporeux d'une harmonie douce et caressante qui, en faisant disparaître ce qu'il a de strident, lui conserve néanmoins toute la limpidité de sa lumière, comme dans le délicieux nocturne de Chopin qui, par un de ces contrastes familiers à l'auteur, se termine brusquement par une phrase en mineur d'un

accent désespéré exprimant si bien la déception produite par le rêve envolé.

L'emploi judicieux des tonalités, que nous ne saurions trop recommander, nous remet en mémoire un mot de Rossini, ce Rubens de la musique, dont la palette décorative est bien celle qui convient au théâtre. Un jeune compositeur, je ne sais plus lequel, lui faisait entendre une de ses compositions. « Votre morceau est très bien, lui dit Rossini, seulement il n'est pas dans le ton qui lui conviendrait; vous auriez dû l'écrire un demi-ton plus haut. »

Cette observation ne nous étonnera pas, sachant maintenant, par expérience, toute l'importance que peut acquérir cette différence d'un demi-ton en plus ou en moins. Ainsi la fugue en *ut* dièse majeur du *Clavecin bien tempéré*, de Bach, d'un caractère si aimable et si enjoué, d'une allure si vive, si pimpante dirions-nous, — devient maussade, froide et terne, jouée seulement en *ut naturel*. Au contraire — et pour la même raison — un morceau lent et sérieux perdra son caractère au point de devenir même grotesque, s'il est joué dans une tonalité plus élevée et dans un mouvement plus accéléré.

N'en est-il pas de même des personnes? La jeune fille la plus insouciant et la plus riieuse deviendra grave et pensive parmi les gens sérieux. Le caractère le plus morose, à moins d'être méchant (mais la musique n'est point faite pour les méchants), s'attendrira à la vue de la jeunesse. Et s'il ne peut sourire, il pleurera, car les larmes elles-mêmes sont quelquefois douces. C'est ainsi que dans le monde de l'Esprit (qui n'est pas l'esprit mondain) comme dans la sphère harmonique s'établissent des rapports, des échanges, pourquoi ne dirions-nous pas des *transpositions*, au moyen de ce mystérieux et invisible fil d'Ariane que nous nommerons la *circulation de la pensée*, lien réel quoique insaisissable, qui n'est autre chose que la puissance attractive des âmes, laquelle constitue la vraie vie intellectuelle.

En commençant cet essai sur l'esthétique des tonalités, nous avons comparé le ton d'*ut* à un temple grandiose (qu'on l'appelle comme on voudra, peu importe), nous devons ajouter ceci :

Qu'il s'agisse d'*ut* naturel ou d'*ut* dièse, que le mode soit majeur ou mineur, notre qualification n'en subsiste pas moins. Nous dirons que l'aspect seul change suivant les cas, de même que la physionomie d'un monument selon l'heure

du jour ou de la nuit. Il n'y a qu'une différence de lumière.

Ut mineur, c'est le même monument aux brumes du crépuscule; *ut* dièse majeur, c'est encore le même monument en plein soleil, ce qui, tout le monde le sait, n'est pas toujours l'aspect le plus favorable: *ut* dièse mineur, c'est toujours le même monument, mais vu à la clarté d'un ciel étoilé.

Qu'on joue l'adagio de Beethoven, ce magnifique fronton de la sonate en *ut* dièse mineur, ou la poétique étude de Chopin, d'abord en *ut* naturel, puis immédiatement après dans le ton écrit. L'impression que nous essayons de décrire se fera plus vivement sentir que nulle parole ne pourrait l'exprimer. On éprouvera subitement comme une sorte de douce illumination intérieure qui justifie si bien ce titre: *Moon-Light*, donné en Angleterre à la sonate de Beethoven.

Des impressions analogues résultent, bien entendu, des autres tonalités. Combien d'observations semblables ne ferait-on pas par la pratique de la transposition? Ce n'est donc pas seulement un exercice intéressant et utile que nous proposons, mais une étude artistique féconde en pensées philosophiques, lesquelles, nous parlons par expérience, feront plus que d'en corriger l'aridité, la rendront attrayante.

C'est là notre vœu le plus cher. Pussions-nous avoir contribué à sa réalisation.

F. L. M.

Marcel Andrès

(Suite)

Les femmes humiliées l'appelèrent « la chaste Suzanne », ses amis le considérèrent comme « un cas désespéré ». Après son travail, ce que Marcel aimait le plus, c'était son cheval. Il en avait plusieurs, superbes, — ce qui attirait fort l'attention des femmes, qui trouvent, à juste titre, qu'après elles ce qu'il y a de plus joli à voir, c'est un beau cheval monté par un parfait cavalier.

La belle Nina Vallismer l'avait-elle vu passer au bois? L'avait-elle remarqué au théâtre? s'était-elle rencontrée avec lui dans le monde? savait-elle le trouver sur cette plage rocheuse, le jour où elle avait lancé sur lui les mailles serrées de son filet de pêche? — *Chi lo sa?* Elle n'en dit rien. Marcel ne questionna pas.

Le lendemain du souper qui avait fini de si décevante façon, Marcel passa chez son fleuriste commander un panier d'œillets blancs, jacinthes et muguet pour sa fiancée; de là, il alla chez Lucien, qui vivait la nuit et dormait le jour. Il était sorti. Marcel fronça le sourcil. Il était trop tôt pour se présenter chez les Vallismer; il rentra

chez lui déjeuner, écrivit quelques lettres, se proposant de retourner chez son ami.

Celui-ci n'avait pas perdu sa marinée. Il était allé en hâte chez ses amis les plus discrets, leur confiant — sous le secret — le bruit de la ruine de Marcel. De là, après s'être procuré des places pour une première, il était arrivé chez les Vallismer.

— Dites donc, Vallismer, allez-vous ce soir à l'Opéra?

— Pas si bête! de Balkis a payé ses places 500 francs, c'est trop cher pour moi qui déteste la musique. Nina s'était fourré dans la tête d'y aller, mais, pour cette fois, elle s'en passera.

— Si cela vous tente, ma cousine m'a offert sa loge, je vous emmène!

— Parbleu! Nina est née coiffée! Va-t-elle être ravie!

— Est-ce vrai, Vallismer, que vous avez acheté Golden?

— Ma foi, non! Il a dans la jambe gauche une petite raideur qui fait craindre un commencement d'éparvin.

— Vous feriez mieux d'acheter Mandragore, puisque Marcel s'en défait.

— Allons donc? Marcel ne vend pas cette bête-là?

— Dame! comprenez, après ce qui lui est arrivé, il ne peut pas la garder.

— Que lui est-il donc arrivé? Il est trop bon cavalier pour s'être fait démonter! D'ailleurs, Mandragore n'a pas de vices.

— Ah! ça, jouez-vous l'ignorant ou Marcel ne vous a-t-il rien dit?

— Rien! mais... qu'y a-t-il?

— Au diable, Vallismer, j'aime autant ne pas vous en parler... vous le saurez assez tôt. Tout le monde en parle.

— Vous en dites trop ou trop peu... Allez jusqu'au bout.

— Après tout, que ce soit moi ou un autre, ce n'est plus un mystère! Ce diable de Marcel, qui s'entend aux affaires comme moi à ramer des choux, a tripoté à la Bourse et s'est coulé, voilà tout! J'en suis fâché pour vous, Vallismer, car c'était la fortune de votre fille, mais il lui reste son titre de docteur, son talent et de belles relations, c'est quelque chose.

— Il était donc à la hausse?

— Précisément!

— Satané imbécile! Êtes-vous sûr de ce que vous avancez, Lucien?

— Parbleu! Allez demander à son agent de change!

— Décidément, Nina a la guigne; elle ne met la main que sur des paniers percés!

— Si vous avez besoin de moi pour des renseignements, je suis à vous; très fâché de ce que vous arrive, Vallismer, mais, après tout, il vaut mieux que vous soyez prévenu à temps. A ce soir?

— A ce soir!

Quand M. Vallismer fut seul, il réfléchit profondément. Fallait-il prévenir Nina? Au point où en étaient les choses, c'était dur de briser avec Andrès. Surtout, c'était difficile. Qu'allait dire le monde? Après tout, Marcel n'était pas entièrement ruiné; de plus, le jour où il voudrait ouvrir un cabinet de docteur, il aurait des clients. Ce serait une belle aisance pour commencer, et la fortune après. Oui, mais si Marcel venait à mourir? — tout le monde est mortel! — adieu la fortune! Nina retombait sur les bras de son père,

avec toutes ses exigences, — et des enfants en plus, sans compter qu'elle ne se foulerait pas la rate pour ses enfants, celle-là; ça n'entraîne pas dans ses principes. Veuve sans enfants, on se remarie, — avec enfants, c'est difficile.

M. Vallismer commençait à en avoir assez de sa vie de rastaquouère sans fortune. Au moment où il croyait toucher le port, sa barque sombrait. Décidément, il irait voir l'agent de change avant de rien dire à Nina.

Nina Vallismer était exactement un produit de la civilisation moderne. Belle, intelligente, très instruite; parlant l'anglais, l'italien, l'allemand comme sa propre langue, chantant en artiste consommée, avec une très belle voix; elle s'appréciait au moins à sa valeur, se sentait absolument supérieure, non seulement à ses parents, mais au reste de l'espèce humaine.

Un besoin absolu d'argent, de luxe, de représentation, la volonté de se procurer tout cela par son savoir-faire, en avaient fait une espèce d'homme d'affaires, la compagne de son père, presque son associée.

« Arriver! » c'était la devise du père et celle de la fille. Les yeux fixés sur le but, ils s'étaient un peu aveuglés sur les moyens. Ce n'est pas qu'ils eussent à leur actif des actes que la société flétrit — M. Vallismer était un « malin »; voilà tout. Ayant plusieurs cordes à son arc, il faisait flèche de tout bois. La Bourse était un pactole un peu trouble où il pêchait volontiers. Quand la pêche était favorable, on menait grand train: on donnait des diners, des fêtes; Vallismer achetait des chevaux, payait quelques dettes gênantes. Quand la chance était contraire, la famille partait pour un voyage: l'été, aux eaux; en Italie, à Monaco, l'hiver, visible ou invisible selon les circonstances. On avait souvent tiré le diable par la queue dans cette famille et avec une rare énergie!... La belle Nina s'était promis de pêcher un mari d'or contrôlé, ou — la guigne s'acharnant — de se faire chanteuse pour gagner une fortune.

Elle avait trouvé le mari.

Non seulement Marcel Andrès avait la fortune, mais il y joignait les qualités physiques et intellectuelles qui en faisaient le point de mire de cette société sur laquelle elle voulait régner. Elle avait donc mis la main sur le gros lot.

Pendant que son père arpentait la chambre, le sourcil froncé, se demandant anxieusement si tous ces beaux mariages allaient s'effacer, Nina, assise au piano, travaillait son chant avec l'intelligence, la patience, la volonté qui faisaient d'elle une artiste incontestable. La mère, assise sur une chaise basse, sa broderie à la main, tirait l'aiguille — une habitude des jours de pauvreté — dont elle n'avait pu se défaire.

Nina commençait l'air des Noces:

« O nuit enchanteresse! »

Quand elle arriva au passage: « Viens, cher amour! », la mère posa son ouvrage:

— Réellement, Nina, ces paroles sont déplacées dans la bouche d'une jeune fille! Autrefois, jamais on ne se serait permis cela, chez mon père!....

Nina se retourna brusquement, toisa sa bonne femme de mère, arrêta sur ses lèvres une parole qu'elle remplaça par un sourire et continua son morceau.

La chanson, allant son cours, arriva aux paroles:

« Je t'aime! Je t'adore! »

— Au moins, Nina, si tu ti chanta en italien? on ne comprendrait pas!

Nina lança un joli éclat de rire, musical, mais impertinent.

— Tu es par trop rétrograde, ma pauvre mère! l'Italien est passé de mode; c'est comme tout éternelle broderie; puisque tu ne peux pas te passer de tirer l'aiguille, que ne fais-tu de la tapisserie ou de ces insignifiances à la mode? Il y en a de jolies.

— Parce que ces choses-là coûtent trop cher à monter. J'aurais ça francs de laine et de canevass et 60 francs de monture! Vous jetes l'argent par les fenêtres, vous autres! Mes broderies feront la garniture de ton trousseau; ce sera toujours cela d'économisé.

— Tu prends bien de la peine pour rien, ma pauvre mère. Je ne me marie pas pour faire des économies; j'ai eu assez de cette vic-là avec vous!

— Tu trouves que nous faisons des économies, dit àgrement la dame scandalisée, regarde seulement ta toilette!

Nina était habillée d'une matinée de cachemire crème, brodée de bleuets pâles et d'épis vieill or; un plissé de dentelle crème donnait un flou qui s'harmonisait avec le cou nacré, les cheveux d'or vif noués haut sur la tête et retombant en boucles négligés.

— Tu fais bien de parler de mes toilettes, elles vous coûtent cher!

Nina avait inauguré un système assez employé aujourd'hui. Belle, élégante, faisant la mode, elle composait une toilette, la lançait dans le monde, aux courses, au théâtre, dans les villes d'eau; donnait négligemment l'adresse de sa couturière: « Allez-y de ma part. » Au bout d'un certain nombre de toilettes, la sienne était payée. Elle étendait ce système aussi loin que faire se pouvait et très habilement. Son père lui rendait justice.

— Nina? dit M. Vallisier arrêtant brusquement sa promenade d'ours en cage, nous allons ce soir à l'Opéra.

JAN KERMOHR.

(LA SUITE.)



NOS GRAVURES

ANTOINE WATTEAU. *Gilles*. (Musée du Louvre.) — Voilà Gilles! Bonjour Gilles. Qu'attends-tu ainsi pour nous dire la farce qui déride, pour nous conter plutôt l'aventure malheureuse de tes récentes amours, pour nous dire l'ironie gauleuse de Colombine et la méchanceté de l'autre, tu sais bien, l'autre, celui que tu n'aimes pas, qui s'est moqué de ton grand chapeau, de ta colerette et de tes souliers à boucles et qui, au moment de l'embarquement pour Cythère, — voyons, souviens-tu, — t'a tout simplement repoussé dans l'ombre et a saisi avant toi — oh! le pauvre Gilles — la main que tendait ton amie... vers le premier venu.

Nous savons bien — ah! tu ne nous trompes pas — nous savons bien, mon bon Gilles, que ton

air de débonnaire et de gentil cœur est bien feint, bien simulé, et que tu n'es pas comédien pour rien. Nous n'ignorons pas — à quoi bon le cacher! — nous n'ignorons pas que, parmi tous ceux qui sont derrière toi, et celui qui a une colerette redressée, et l'autre qui te ressemble avec ses yeux qui pétilent d'esprit, et la belle dame qui joue l'indifférence, et le galant seigneur qui prend une pose pour ne rien diminuer de son prestige, et le Silène qu'on voit dressé, tout dans l'angle du tableau, nez crochu, grimace énigmatique, et l'âne enfin qui écoute attentivement ton petit boniment de l'air de dire: « Je ne sais pas si bien braire! » nous savons bien, mon pauvre Gilles, que parmi tous ceux-là, tu n'aimes qu'une seule, tu n'aimes que la belle dame qui feint l'indifférence, et tu ne hais que le galant seigneur qui prend une pose pour ne rien diminuer de son prestige.

Allons, Gilles, courage, tourne-toi et dis-leur leur fait. Fais-leur connaître qu'ils sont mal gracieux à ton égard, elle de ne plus t'aimer, lui de t'avoir pris ton amie, et s'ils refusent d'entendre, et s'ils font des petits sourires de cour en ironisant encore, crois-moi, Gilles, bats-les, bats-les bien, qu'ils s'en souviennent, et venge-toi une bonne fois.

Mais, voilà! infortuné ami, il est dit dans la tradition que Gilles ne doit point se révolter, que Gilles doit endurer les volontés et les caprices de l'amie, que Gilles doit revêtir par-dessus son blanc vêtement le cilice des résignations. Si quel-
un'ou dit être battu, hélas, c'est Gilles lui-même. Et puis, Gilles n'a rien pour frapper, pas même la batte d'Arlequin.

Vis donc ainsi, malheureux condamné, et reçois les coups, et reçois les rires, en riant.

Console-toi, ami, console-toi en songeant que si la cour s'amuse à l'entendre, et si Ton réclame avidement de toi des bons mots et des piroquettes, tu les a apprises, ces piroquettes, tu les tiens ces bons mots de ton grand maître Watteau qui t'a donné la finesse de ton sourire, la malice de tes yeux, la joliesse gracieuse de tes manches, ta petite culotte trop courte, tes jolis souliers, et ta rangée de boutons blancs. Pauvre Pierrot, père de tous les Pierrots, Gilles oimé, souris encore et endure, car le paysage est beau autour de toi, un auditeur intelligent n'est pas lui — cet âne! — et l'herbe que tu foules fut plantée par le sublime professeur de grâce et de maintien que nous aimons tous, tu le sais bien.

Et maintenant, Gilles, pardon de l'avoir interrompu. Continue, allons, allons, fais-nous rire, une piroquette, Gilles! Ah! ah! ah! ah! ah!

BUTIN. *Enterrement à Villerville*. (Musée du Luxembourg.) — Moins dramatique que l'enterrement à Orans, de Courbet, qu'on voit au Louvre, le tableau de M. Butin n'en est pas moins d'un réalisme saisissant. Il ne nous présente pas, ainsi que le fit Courbet, le trou béant de la fosse qui attend. Ce n'est pas encore au moment d'être fini. Les premières épreuves commencent seulement.

Rien encore des cérémonies douloureuses ne s'est accompli. Le clocher de l'église sonne sans doute à coups lents, de sa plus grave cloche. Nous l'entendons presque en prêtant l'oreille, mais il va falloir lever ce corps, prendre ce pauvre fils sous les bras, l'aider à suivre jusque là-bas le père défunt, devant toute l'escorte de ces

gens qui le connaissent tous, qui lui avaient parlé avant-hier peut-être: « Et c'était un si brave homme! » — « Et a-t-on idée de s'en aller si jeune! » — « Et qu'est-ce que vont devenir ses pauvres enfants? » — « Et son autre fils qui est soldat et qui n'a pas pu arriver. »

Les entendez-vous les paroles de ces braves gens, de ces gens simples qui étaient allés au mariage du mort, qui l'avaient aidé à pousser sa voiture, à récolter son bié, à trouver une brave femme pour son gars, l'aîné, les entendez-vous leurs phrases simples, sans formes, sans élégances, mais si vraies.

Eh bien, ces paroles, je les lis sur ces visages. Voici les enfants au premier rang, qui ne savent pas pourquoi ils sont là, au pied de ces trois marches, dans le dos de cet homme agénoillé.

Et puis les hommes qui le savent bien, eux. Ils attendent, respectant la prière, tout prêts à porter la bière. Enfin, les femmes encapulinées et portant des cierges qu'une jeunesse leur distribue. Tout cela dans un décor de petit bourg pas riche, un jour triste avec de la boue par terre. J'admire la beauté de ces têtes de vieilles résignées et comme fatalistes. C'est beau, d'une observation superbe, d'où je conclus que M. Butin est grand peintre et profond penseur.

PRÉVOT-VALÉRI. *Coteaux de Montbricux (Seine-et-Marne)*. — Ici c'est la belle nature, mon amie, il y a de grands arbres tortus comme on voit beaucoup en Normandie, comme on en voit partout. Il y a de grandes fleurs qui n'ont pas un printemps à vivre, et un tout petit vicillard qui n'en a plus que pour un hiver. Oh! belle poésie, elle retrouve l'inspiration ici, et cette figure qui passe sous le grand arbre est à elle seule l'âme et la raison d'être de la toile.

Les plans sont composés de façon savante. Observez. Un plan de fleurs. Un plan de sol nu et sans intérêt. Un plan de broussailles et de fatuies. Un plan nu, de plaines. Un plan de coteaux qui se redresse imperceptiblement. Parfaites oppositions qui font valoir l'œuvre à merveille.

Faisons donc comme le petit vicillard qui saute au crépuscule. Otons notre chapeau et disons: « Cela mérite notre hommage. »

J. DELAUNAY. *Départ pour les grandes manœuvres*. — M. Delaunay nous présente l'intérieur réaliste d'une cour de caserne au moment où, tous équipements prêts, la troupe va partir aux grandes manœuvres.

Il y a la grande recherche de vérité que, en dépit de notre peu d'entraînement vers l'art militaire, nous apprécions à sa juste valeur. C'est du bon document pour l'avenir et la fidèle interprétation de scènes que les générations futures verront de cette façon (espérons-le) avec grand étonnement. En attendant, puisque nécessité il y a à miser en œuvre de tant de chevaux et de tant d'habitillés rouges, applaudissons au sincère effort de M. Delaunay, qui a su nous redire vraiment le pittoresque de ces matins de départ pour les grandes manœuvres.

M. R.

Le Directeur-gérant: LÉON CASTAGNET.

Paris. — E. MORAUX et C^{ie}, imprimeurs, 41, rue de la Victoire, 41

L'OEUVRE D'ART

REVUE BI-MENSUELLE ILLUSTRÉE

| ABONNEMENTS | |
|--|------------------------------|
| PARIS | UN AN. 24 francs |
| ET | SIX MOIS. 12 — |
| Départements | TROIS MOIS. 6 fr. 50 |
| ÉTRANGER | |
| Union Postale : Un An, 50 fr. Six Mois, 13 fr. Trois Mois, 8 fr. | |

DEUXIÈME ANNÉE — N° 39
Le Numéro : 1 franc.
20 Novembre 1894
DIRECTION ET ADMINISTRATION
26, rue Feydeau, Paris.

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres ou mandat-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond pas des manuscrits et des dessins envoyés.

MÉRIMÉE

Ce n'est pas de l'auteur de *Colomba* que je compte parler ici, mais Prosper Mérimée est l'un de ces hommes complexes, remarquablement doués à des titres divers et qui se rattachent par plus d'un point au monde des arts. Fils de peintre, dessinateur, amateur d'art, critique, Mérimée doit être cité parmi ceux qui en ce siècle ont su parler avec autorité des œuvres peintes ou sculptées, des monuments antiques, de notre architecture nationale. Il remplit, on s'en souvient, les fonctions difficiles d'inspecteur général des monuments historiques et les pages signées de lui au retour de ses excursions savantes sont celles d'un archéologue doublé d'un artiste. Elles révèlent aussi, quoi qu'on pense de l'auteur, un esprit serviable, attentif, un cœur droit et capable de sympathie. Disons-le bien vite, ce n'est pas la faute de Mérimée si ses qualités natives se font jour dans les documents officiels qu'il rédigeait en province à l'adresse du ministre. Il s'est oublié. Le naturel, chez lui, l'a trahi dans ces circonstances, à son honneur. Parisien de race ou tout au moins d'éducation, ami et disciple de Beyle, le scepticisme fait homme, Mérimée s'est trop surveillé dans l'expression de sa pensée lorsqu'il écrivit à Paris. Il valut mieux que son rôle. Pourquoi la spontanéité de son caractère et de son esprit a-t-elle été brusquée durant toute une vie sous l'obsession d'un maître dont Mérimée ne sut pas s'affranchir à temps?

M. Augustin Filon s'est épris de la figure énigmatique de l'auteur de *Vénus d'Ille* et en a pénétré le mystère. Non content d'étudier son modèle avec amour, avec sagacité, il a su le faire revivre dans son milieu. Écrivain, philosophe, érudit au sens le plus large du mot, M. Filon nous annonce « qu'il n'a pas

été assez maladroit pour découvrir un Mérimée inconnu ». Nous le voulons bien, mais il a su « remettre à neuf l'ancien, qui est le seul vrai. » Et cette tâche que l'auteur s'applique à restreindre aux yeux du public a été si bien conduite que l'on doit remercier l'historien d'avoir révélé Mérimée dans des pages impartiales, bien informées, vives d'allure et de couleur, à une génération qui le connaît mal. C'est donc, en somme, un Mérimée « inconnu » que nous présente M. Filon en s'aidant des correspondances inédites du romancier avec Stapfer ou M^{me} la comtesse de Montijo. Les réminiscences personnelles ont servi l'écrivain, mais il ne s'est pas borné à dire ses rencontres avec l'auteur du *Théâtre de Clara Gazul* à Fontainebleau, aux Tuileries, à Saint-Cloud, il a voulu « remonter assez loin dans le passé », et, son étude modestement intitulée *Mérimée et ses amis* justifie pleinement ce qu'elle promet¹.

Des amis de Mérimée nous n'avons à rappeler ici que ceux qui touchent à l'art. Ils sont d'ailleurs nombreux et non sans titres.

Le premier en date, le plus respectable et le plus attachant, c'est sa mère, M^{me} Léonor Mérimée, née Anna Moreau. Elle savait conter et elle savait peindre. Elle fit de son fils, lorsqu'il avait six ans, un portrait dont il existe encore une copie. C'était au surplus sa tendance. Elle aimait à reproduire des têtes d'enfants et son talent de conteur se serait développé au cours des séances qu'elle exigeait de ses petits modèles. Elle obtenait d'eux l'immobilité, l'attention soutenue en captivant leur imagination par ses récits.

Léonor Mérimée, son mari, est une figure aimable et curieuse. Peintre d'histoire, il prit part aux Salons de la fin du dernier siècle; puis Antoine Renou étant

mort en 1886, Mérimée obtint de le remplacer dans la charge de secrétaire perpétuel de l'École des Beaux-Arts, charge qu'il conserva trente années. Esprit doué d'investigation, également séduit par le procédé du peintre et par le chef-d'œuvre sorti des mains d'un maître, il pose son chevalet devant le portrait du Poussin par lui-même et le copie avec talent, puis, le soir venu, l'artiste prend sa plume et rédige lentement, avec soin, avec conscience l'*Histoire de la peinture à l'huile depuis Van Eyck jusqu'à nos jours*.

Qu'en dites-vous? Ce père et cette mère artistes, ordonnés, sachant parler ou écrire, chercheurs, aimant la précision, n'est-ce pas là une forme confuse, incomplète sans doute, mais très expressive, l'ensemble, la synthèse des dons intellectuels qui distingueront plus tard Mérimée?

Né en 1803, il grandit à l'École des Beaux-Arts, où son père vint habiter lorsque l'enfant n'avait que trois ans. M. Filon constate que l'auteur de *Colomba* conserva toute sa vie une sorte de nostalgie de cette grande École où s'étaient écoulées ses jeunes années. Jamais il ne parvint à s'éloigner de ce lieu privilégié. C'est ainsi qu'après la mort de son père, il habite rue des Beaux-Arts, puis rue Jacob, puis rue de Lille. Exodes accomplis à regret, dont un piéton peut mesurer le parcours en quelques minutes, tels sont les changements de demeure auxquels se résout ce rêveur en qui seul l'esprit est nomade.

Adolescent, Mérimée fréquente Delacroix. Il attire l'attention de David d'Angers qui sculpte son profil en une médaille datée de 1828. Dès l'année précédente, le même artiste avait représenté Mérimée, en pied, portant le cercueil du général Foy. Derrière lui, marche Victor Hugo. Quel honneur ou, si vous l'aimez mieux, quelle flatterie! Ce jeune homme de vingt-quatre ans est

1. *Mérimée et ses amis*. 10-18 Jésus. Paris, Hachette, 1894.

à la première place dans le cortège triomphal au milieu duquel la dépouille mortelle de l'orateur parlementaire, du député libéral, s'achemina vers le Père-Lachaise! Il semble que dans la France d'alors rien de plus auguste que ce front ne personnifiait les lettres aux yeux du sculpteur enthousiaste. Jules Grenier, peintre estimable dont Paul Mantz a dit : « Chaque poète a son heure préférée. Grenier a particulièrement aimé le soir. Il excelle à peindre le silence des soleils couchés. » Grenier fut aussi l'ami de Mérimée, mais celui de tous qui eut une influence décisive sur l'écrivain, ce fut cet homme rare que nous avons connu peu de mois avant sa mort, Étienne Delcluze, ancien élève de Louis David, qui n'a pas laissé de toiles, mais dont les livres, les pages sans nombre, la vive causerie n'ont eu qu'un objet, l'art sous tous ses aspects.

Conduit en Espagne en 1830 par son heureuse étoile, Mérimée rencontra dans ce pays du soleil le comte et la comtesse de Montijo, dont les toutes jeunes filles avaient alors cinq ou six ans. Il demeura l'ami de cette famille qui vint plus tard en France et se fit, en jouant, le maître de français de l'une des deux enfants. La déférence, la gratitude que lui conserva son élève valurent à Mérimée d'être nommé sénateur peu après le mariage de Napoléon III.

Mais au cours du voyage en Espagne dont il vient d'être question, Mérimée s'était fait un ami de Velazquez. Il avait étudié le prestigieux peintre qui fut le conseiller de Murillo et, avec cette ténacité pénétrante qui le distingua toute sa vie, le contour frivole avait su atteindre à l'art difficile du critique. La logique de son esprit ne lui permettait pas d'effleurier les choses. Il les faisait siennes. C'est ainsi que notre architecture nationale, les restes merveilleux des monuments antiques que gardent sur leur sol l'Italie, l'Orient et la Grèce, devinrent pour Mérimée une sorte de patrimoine dont il savait parler avec compétence, avec goût. L'homme du rêve, le fantasiste se doublait en lui d'un archéologue, d'un érudit sans contention, sans autre guide que lui-même sur ce terrain vaste et fertile, propice aux explorations spontanées, aux recherches, aux découvertes imprévues.

Beyle ne l'attendait pas sous le porche des cathédrales et sa verve railleuse ne pouvait troubler le pèlerin de l'Acropole.

Si l'intelligence de Mérimée se plaisait à l'étude du beau, ses doigts ne

restaient pas inactifs. Il dessinait sans cesse. Le musée de Besançon conserve de lui une aquarelle qui est la copie d'un Giorgione du Louvre. M. Filon cite de Mérimée une copie de Velazquez également à l'aquarelle. Sa correspondance avec Requin, aujourd'hui déposée au musée d'Avignon, est semée de croquis. MM. Rathery, Tourneux et d'autres encore ont mis en lumière des dessins de l'auteur de *Colomba*. Le manuscrit de la *Chambre bleue* est illustré de nombreux sujets inventés par Mérimée à l'appui de son texte. Ici, j'ouvre une parenthèse. On sait que la *Chambre bleue*, composée peu de temps avant la mort de l'auteur, était encore inédite au moment de nos désastres. Le manuscrit fut trouvé aux Tuileries le 4 septembre. « Ce manuscrit, écrit M. Filon, a été publié peu après. » C'est tout ce que le biographe de Mérimée, dans sa discrétion, consent à faire savoir au lecteur. Cette réserve l'honore, car il n'ignore pas, croyez-le bien, dans quelles conditions eut lieu la mise au jour de cette nouvelle composée depuis 1866. Le livre *Mérimée et ses amis* porte ainsi, en maint endroit, le signet d'un homme de bonne compagnie qui ne dit pas tout ce qu'il sait.

Mérimée dessinateur se trouvait, par ses aptitudes, mieux préparé que beaucoup d'autres au rôle d'inspecteur général des monuments historiques. Le suivrai-je en Auvergne, dans le Midi, dans l'Ouest, en Corse? Parlerai-je de ses innombrables rapports, de ses circulaires aux préfets, de ses procès-verbaux, de ses lettres administratives? A cette énumération inquiétante, mon lecteur frissonne! Qu'il se rassure. Je le prive et je me prive moi-même en n'osant ouvrir les pièces officielles que je rappelle ici. Seul le titre en est aride. Vous prendriez plaisir, n'en doutez pas, à suivre Mérimée dans ses chaudes plaidoiries en faveur des théâtres d'Orange et d'Arles, de l'amphithéâtre d'Arles, des églises de la Madeleine à Vézelay, de Saint-Julien à Tours, de la cathédrale de Laon. Les savantes restaurations dont ces édifices, orgueil de notre France, ont été l'objet, c'est à Mérimée que nous les devons. Au cours de ses tournées, il dessinait d'un crayon précis les moindres détails des monuments dont il avait à parler.

M. Filon raconte avec un grand charme une visite de Mérimée à l'abbaye de Solesmes. Les honneurs de ce monastère lui furent faits par Dom Guéranger.

« Ces deux êtres, écrit l'historien, se rencontrent et se comprennent dans l'amour de la science. Mérimée, dont tant de métiers et de passions dévorent la vie, a une phrase de sympathie émue sur ces loisirs infinis et cette perpétuité des laborieuses traditions qui permet aux octogénaires d'entreprendre avec confiance les tâches les plus ardues ou les plus vastes. Ce que l'individu commence, l'ordre le finira. »

Ce jugement impartial, cette sympathie qui honorent Mérimée ne font pas exception dans sa correspondance officielle. Je sais de lui une lettre datée de 1840 et écrite à Toulon. Cette page n'est pas connue. Elle a trait à une collection particulière et à son possesseur, peintre amateur. Lisons-la, si vous le voulez bien. Elle est d'un critique très versé dans les choses de l'art qui ne craint pas de dire nettement sa pensée sur une toile, mais elle est surtout d'un homme de cœur, préoccupé de ne rien omettre des circonstances qui militent en faveur de son client. Voici cette lettre :

« Monsieur le Ministre,

« Suivant les instructions qui m'ont été transmises à Bordeaux par M. le Directeur des Beaux-Arts, je me suis rendu à Toulon pour examiner les tableaux que le Conseil Municipal de cette ville a demandé l'autorisation d'acquérir pour en former un Musée.

« Ils composent deux collections; l'une appartenant à M. Jossierand, peintre, l'autre à M. Rebuffat, bottier.

« Parlons de la première. Elle ne renferme qu'une suite de copies exécutées par M. Jossierand dans le Musée d'Amsterdam d'après les ouvrages les plus célèbres des maîtres flamands ou hollandais. La plupart sont de dimensions très inférieures aux originaux; quelques-unes en outre présentent des différences notables comme la suppression de l'une des figures ou de quelques accessoires de la composition. Il ne faut point imputer ces inexactitudes à M. Jossierand, car l'administration du Musée d'Amsterdam ne permet aux artistes de faire des copies qu'à la condition de quelques variantes.

« Outre ces copies, au nombre de quatre-vingts environ, et toutes de dimensions assez petites, M. Jossierand m'a paru disposé à céder à la ville de Toulon une copie de la grandeur de l'original exécutée d'après la *Leçon d'anatomie*, de Rembrandt, et des études de toutes les têtes de la *Ronde de nuit*.

par le même maître, ainsi que la tête des *Arquebusiers à la Paix de Munster*, par Van der Helst.

« A mon avis, ces études sont ce qu'il y a de plus remarquable dans toute la collection.

« M. Josserand a dû lutter contre des difficultés sans nombre pour former son cabinet. Sa position de fortune ne lui ayant pas permis de faire des études artistiques, il est devenu peintre sans maître après des efforts inouïs qui donnent une haute idée de sa persévérance et de ses dispositions naturelles.

« Vous savez, Monsieur le Ministre, que le Conseil Municipal lui a offert pour prix de son cabinet une rente viagère de 1,500 francs. M. le Préfet du Var a donné son approbation à cette offre, que M. le Sous-Préfet de Toulon avait proposé de réduire à 1,500 francs, dont un tiers réversible sur M^{me} Josserand après la mort de son mari.

« Il est évident que le Conseil Municipal de Toulon a eu égard autant à la position de M. Josserand, à son caractère et à l'intérêt qu'il inspire à tous ses concitoyens, qu'au mérite intrinsèque de ses copies. Cette vente est une récompense donnée à de longs travaux, et c'est ce à titre que je propose à Votre Excellence d'approuver la décision du Conseil Municipal, avec la réduction proposée par M. le Sous-Préfet. J'ajouterai qu'il conviendrait de stipuler que les études faites d'après les trois tableaux sus-mentionnés de Rembrandt et de Van der Helst seront comprises dans l'acquisition du cabinet de M. Josserand. »

On ne pouvait défendre Josserand avec plus d'éloquence. Mais qu'est-il besoin de chercher dans les écrits de Mérimée la preuve des délicatesses de cœur dont il était capable? Son père étant mort en 1836, il voulut que sa mère vécût avec lui. Tous les deux quittèrent l'École des Beaux-Arts pour se réfugier à trois pas, rue des Beaux-Arts, puis rue Jacob. Avec quelle joie d'enfant il fait part à ses amis de son installation au 18 de la rue Jacob dans « un appartement dominant sur des jardins! » Quel n'est pas son orgueil d'avoir pu se loger « lui, sa mère, ses chats et ses livres! » Ceci se passait en 1847. S'il avait accepté de remplir des fonctions officielles, s'il cherchait parfois à tirer profit de sa plume, c'est qu'il n'était pas seul: il avait sa mère! Son amour filial ne connaissait pas de transactions. M. de Montaignon, un ami de Mérimée en ces années loin-

taines, nous a raconté des traits, des mots charmants murmurés à l'oreille — et que Beyle n'entendit pas — où l'auteur de *Vénus d'Ille* laissait percer la vive et grande affection, le respect, la déférence qu'il portait à sa mère. Hélas! madame Mérimée mourut en 1852. Son fils lui ferma les yeux et ses lettres intimes trahissent l'amertume de son deuil. « Vous la connaissiez. Vous savez ce que j'ai perdu! » écrit-il à Stapfer. Et quelques jours plus tard: « Il y a quelque chose de bien triste dans l'idée qu'on ne tient à rien et qu'on est absolument libre. Tant que ma pauvre mère a vécu, j'avais des devoirs et des empêchements. Aujourd'hui le monde est à moi comme au Juif-Errant et je n'ai plus ni enthousiasme ni activité. » Restons sur cet aveu. Mérimée ne saurait être étudié sous ses faces diverses, sous ses aspects nombreux dans ces pages trop brèves, mais si le profil appuyé de l'homme d'art et de l'homme de cœur se détache des lignes qui précèdent, je me déclarerai satisfait.

HENRY JOUIN.

AUTOUR DE ROUEN

Rouen, la ville elle-même, mérite plus qu'un chapitre. On ne raconte pas un musée avec une pirouette et un mot d'esprit, il faut encore fournir des documents, dire tout au long son émotion, l'analyser et expliquer, avec détails à l'appui, pourquoi et comment on a vibré.

Faire le tableau d'une ville en quinze lignes, relève de l'acrobatie, et nous accuserons toujours d'un peu de mauvaise foi quiconque nous présentera Bruges en six phrases, la cité de paix et de recueillement, Marseille en huit phrases, la cité de vie et d'activité, Florence en quarante mots, la cité d'art pur et de beauté immortelle.

Ce n'est donc pas de Rouen qu'il convient de parler aujourd'hui. Inutile d'entamer un bavardage que les dimensions restreintes de mon article tronqueraient avant qu'il n'ait pris un suffisant développement.

Je voudrais seulement dire quel charme on peut découvrir dans ce décor qui encadre merveilleusement cette ville, cette merveille de ville, assise au fond des vallées, comme une belle dame très riche et très belle, « l'ombre des grands bois, sur la rive d'un fleuve paisible et magnifique.

Au dire des Normands, — dire sot et ignorant, langage d'aveugles et de perclus, — Rouen serait (qu'on m'en passe l'expression) le pot de chambre de la Normandie.

La raison? Oh! bien simple. Il pleut souvent là-bas et les façades des cathédrales en sont plus belles à cause du ruissellement de l'eau qui raye et strie la vieille pierre. Les Normands n'ont pas vu cela.

Ils n'ont pas vu aussi que le beau fleuve qui traverse leur ville en est l'ornement. Ils ont né-

gligé de porter les yeux sur les coteaux d'alentour autrement que pour y voir une cuvette naturelle, d'où leur est venue l'inspiration: « Rouen, le pot de chambre... etc. »

Que d'exquis villages cependant tout à l'entour et quelles joies pour l'œil, joies reposées et calmes, que la courbe gracieuse des rives en côtoyant avec le bateau ces petites langues de terre qui surgissent du fleuve, durant un peu plus de cinq cents mètres, envahies d'arbres aux mille essences, balancés par le vent vif et dru et éparpillant leurs feuillages roux, à cette saison d'automne, sur les eaux et jusqu'aux rives, de part et d'autres.

Petits coins inhabités, où la moindre mesure croulerait faute de stabilité du sol, mais si pittoresquement campés sur l'eau, si frêles en leurs conformations et dans les hôtes qu'ils abritent, qu'à les voir, on a le sentiment que d'un coup de vent ilot et grands arbres vont disparaître sous les flots refermés, comme un bateau qui sombre, coque et mâture.

La rive cependant est belle.

Tout à l'horizon, c'est Rouen qui s'éloigne avec ses clochers, ses tours, son activité encore visible de bateaux qui fument, de cheminées d'usines sur la gauche qui fument aussi, et de stridences lointaines de sifflets manufacturiers qui nous viennent encore en un singulier mélange dans la même vibration de l'air, côte à côte, mariés, assimilés, fondus, avec les carillons des clochers fins et acérés dans le ciel comme des aiguilles ou bien encore lourds comme des donjons.

Les vallonnements commencent à plis réguliers, invariablement pelés d'une face, tandis que sur l'autre flanc la verdure subsiste. Cela n'est pas haut, mais cela fait suffisamment d'opposition avec ce large fleuve pour que les maisons qui, tout au sommet des côtes, se profilent minuscules, nous paraissent vraisemblablement déjà bien haut perchées. A vrai dire, la vue doit être fort belle de là, et le spectacle peu banal pour les gens qui y passent la nuit; ouvrons, par la pensée, ces fenêtres qui s'éloignent de nous, supposons qu'il est dix heures du soir et contemplons à nos pieds la ville de Rouen qui étincelle, minée en son fleuve noir à cette heure de ténèbres. Mais déjà nous avons fait un grand coude et le bouquet d'une île nous dérobe les tours et les toitures innombrables.

Nous allons vers d'autres îles qui, au milieu de la contemplation que nous faisons de la grâce de leur dessin profilé sur le ciel de crépuscule, semblent au contraire venir vers nous dans tout un resplendissement de lumière qui les nimbe. Il y a des dards d'or qui criblent les feuillages fanés, — et si beaux! — et qui vont se briser dans l'eau, à peine agitée, toute sanglante.

D'une part c'est la plaine, de l'autre ces coteaux qui s'affaissent et se redressent jusqu'à devenir presque terribles. Qui nous dira pourquoi ce roc est tout blanc, tout strié horizontalement ainsi qu'on voit les falaises? Quelle marée gigantesque l'éventra jadis et le força par la base au point de l'isoler au-dessus d'un village, menaçant ruine? Qui nous dira quelle âme conciliatrice, ne pouvant décider le rocher à rouler dans les flots pour ôter l'inquiétude du cœur de ceux qu'il domine, qui nous dira le nom de celui-là qui dressa au flanc du roc une petite chapelle couverte d'ardoises, où l'on ne peut accéder que par des degrés de

Pierre mal équilibré et dont les fenêtres relèvent maintenant ce beau soir, si pieusement, et comme un hommage à la belle Nature ?

Et voilà que commence la forêt de sapins. Elle s'arrête net à queques cents mètres du fleuve, sur la pente, au-dessus de nous. Les premiers arbres en sont rangés comme des soldats et dans le dessous de leurs troncs pressés, il fait nuit déjà. Au loin, elle s'étend comme un manteau vert sombre et la lumière frissante du soleil qui s'en va la crête d'un reflet vert et or qui se balance au-dessus d'elle comme une fumée.

Il y a de grands oiseaux qui planent et, comme je questionne à propos d'un haut poteau qu'on distingue sur un plateau désert, on me dit — c'est un paysan — que le marquis de..... l'a fait mettre là pour y disposer un piège à faucons. « Mais, dit l'homme, les oiseaux sont malins, y'en a jamais pris la moitié d'un, ben sûr. » Et je vois dans l'œil du vieux toute la malice de l'oiseau de proie qui est trop malin pour se laisser prendre.

Nous rentrons au portualement où la nuit est enfin venue. Les quais se dessinent en ligne rigide et tout le panorama de la ville qui s'allume s'offre à nos yeux éblouis. Un dernier rayon égaré met une lumière à la pointe d'un clocher et c'est définitivement fini avec le soleil pour ce soir-là.

Il flotte autour de nous une bonne odeur de godron qui s'échappe des bateaux aux flancs rouges. Un matelot qui passe nous jette la nouvelle que l'orage est au Havre. D'où le soleil ! Il n'a pu s'en rendre compte par lui-même; le suppose-t-il, est-ce vrai ? Mais l'ensemble de tout ceci, ces bruits de machines qui frémissent, ces silhouettes de marins, ces ventres de bâtiments amarrés, ces mâts qui se drapent des voiles de la nuit, ces tonneaux et ces quais nous donnent déjà l'impression que la mer n'est pas loin.

Et nous regagnons les rues vivantes de cette cité mixte, moitié maritime, moitié terrienne, dans la cohue des Rouennais pressés, portant tout le front bas, comme peu fiers en vérité, de passer leurs jours dans une ville qu'on trouve si spirituel d'appeler « le pot de chambre de la Normandie ! »

PASCAL FORTHENY.

VARIÉTÉ

Le Titien des Salles.

(Fin.)

Dès les premiers mots que je lui en touchai, son petit œil gris pétilla sous la broussaille des sourcils. Le père Cotte n'était pas seulement le fureteur de bric à brac qui collectionne un peu tout, pour en faire commerce; c'était surtout un amateur, l'amateur : il en avait les curiosités passionnées, les tendresses avares, les dorloteries, les adorations pour les beaux morceaux préférés. Crû comme un des chènes des âpres croupes montagnaises, au vent sauvage, pêcheur enragé, chasseur infatigable, braconnier même irrédicible, cet homme au torse herculéen, à l'instruction primitivement

fruste, avait, peu à peu, affiné son esprit, éduqué son goût, et sous les dehors de sa nullité il cachait une intelligence très en éveil et une surprenante intuition esthétique. Le voisinage de Moustiers, où sont conservés, en de petits trésors, — car appréciateurs sont restés ou redevenus les gens du pays, — les chefs-d'œuvre sincères et pieux des maîtres du viel art céramique, celui du château de Chantenerie, antique domaine des ducs de Blacas, d'où la tourmente révolutionnaire dispersa, il y a un siècle, — que de drames ! que de désillusions ! que de leçons et de retours, depuis ! — des trésors, livres, gravures, estampes, miniatures, tableaux, coffrets, pièces rares de ciseler et d'ornementation, rejetés de l'altier sommet, par les remous des fureurs brutales, dans les mesures de la vallée, puis colportés dans les villages, oubliés dans les galetas, méconnus dans l'embourgeoisement des maisons aisées ; cette ambiance où son naturel instinct s'était complu dès l'adolescence, cette richesse de spécimens variés égarés depuis longtemps, comme enfouis après une catastrophe, et qu'il avait l'intense jouissance de retrouver en ses fouilles, qu'il étudiait avec ferveur, lui avaient procuré une première initiation, lui avaient permis de se former, de s'éclairer, en même temps que de constituer un minuscule musée, où vraiment quelques numéros étaient à admirer.

Il m'en fit aussitôt les honneurs, avec une joie où se nuançaient également l'orgueil de sa collection et la reconnaissance pour l'occasion qui lui était offerte de la montrer.

Les Moustiers dominaient. J'en vis de très beaux; quelques boîtes, des bombonnières et deux ou trois tabatières d'un rococo ravissant; des armes, de vieux tomes sans grande valeur, des estampes charmantes, des gravures remarquables, une douzaine de toiles, dont trois ou quatre dignes de fixer le regard; quelques cadres anciens que j'eusse voulu posséder. Enfin, ouvrant la porte d'une sorte de réduit :

— Voici, me dit Cotte, ma plus récente trouvaille. Pent-être me trompé-je : c'est celle que je préfère. Dame, ce n'est pas en valeur; pas de cadre, un mauvais jour, de la poussière; il faudrait un nettoyage; je n'ai pas osé m'en mêler. Voyez : j'ai disposé tant bien que mal..... Tel quel, cependant, j'en suis épris. Je ne sais trop quel est le sujet ? Je n'ai pu déchiffrer aucune signature. Je crois bien pourtant que c'est d'un

Maître. Vous allez me donner votre avis, et peut-être pourrez-vous me dire.....

Il parlait avec amour, presque avec une sorte d'anxiété.

J'en ai tant rencontré de ces braves gens qui s'enthousiasment pour une quelconquerie parfois baroque, et dont la naïve foi ne vous prépare au bout des pompes de l'annonce que le pataratas d'une déception, j'y ai été pris si tristement naguère, que je me défie de cet emballement.

Vaguement sceptique donc, je regardai, et, assez grande, à la diable tendue sur une manière de chevalet, avec un lambeau d'étoffe, de nuance indécise et passée, sigeant le treuissou d'une draperie, je vis une toile.....

Ah ! fichtre non ! il ne s'abusait pas le père Cotte !

Une toile merveilleuse ; une œuvre de choix.

Dès le premier regard, l'œil était pris, fasciné. Je restai extasié.

Derrière moi, le père Cotte, ému, recueilli, respectait mon silence, faisait sa dévotion à l'idole, attendait mon appréciation.

Longuement, j'admirai, envahi par l'artistique religiosité du Beau, hypnotisé et, jusqu'aux plus intimes fibres de mon être, jusqu'aux plus subtils tressaillements de l'impressionnabilité psychique, pénétré, illuminé par l'éblouissante irradiation de surnaturelle lumière, d'olympienne blancheur, de divinité qui, caressante délicieusement et suprêmement séductrice, jaillissait comme d'un foyer enchanté, faisait de cette vision un soleil, et auréolait la vulgarité des choses, autour d'elle, d'une astrale réverbération.

Incessamment *deu*.... Je la connaissais l'intensité de cette alabastrene splendeur; je la connaissais la magie de ces modèles somptueux et sacrés, la suavité de ces lèvres, l'attribution de ces prunelles, l'exqu Coast de cette chair, palpe de lis et de roses tendres périe avec des rayons, où l'extase éperdue du paganisme glorifie son rêve idéal dans l'apothéose de la forme et le triomphal hosannah du coloris; j'en avais ressenti déjà l'acuité et le ravissement. C'était une toile comme celle-ci, d'une composition, d'une touche, d'une pâte vibrante de scintillations, aveuglante de clarté diffusée, tellement pareilles, que l'identité du faire, la similitude de l'inspiration, celle de l'effort vers la perfection conçue imposaient leur évidence. L'œuvre que



LES GLOIRES LYONNAISES (E. FOURNIER)

FORBES LIBRARY,
NORTHAMPTON, MASS.



DANSE DES AMARETTES A L'OCCASION DE L'ENLEVEMENT DE PROSERPINE (ALPARD)

FORBES LIBRARY,
NORTHAMPTON, MASS.



H. BERTHIAU, Paris

LE CHATEAU DE MAINTENON (DIPLOYTE ANDRÉ)

FORBES LIBRARY,
NORTHAMPTON, MASS.



Helo DENIAU, Paris

LA MUSE DE LA SOURCE (JEAN HUGUES)

FORBES LIBRARY,
NORTHAMPTON, MASS.

j'avais visitée naguère en une exhibition promenée par des Barnums à travers l'Europe était une des cinq *Danaé* célestes que peignit Vecelli et dont deux étaient considérées encore comme perdues.

— C'est Danaé, m'écriai-je ; c'est Danaé. Je ne m'y trompe pas, c'est une des Danaé du Titien.

— Un Titien!... Bien vrai, vous ne vous abusez pas? Vous ne vous jouez pas de ma crédulité?... J'aurais un Titien! Mais c'est une fortune!

Brave père Cotte! La joie l'étourdissait, l'affolait. Il en était en pâmoison.

Aux expansions de son ivresse je ne fis guère attention du reste que médiocrement, tout entier au transport de cette miraculeuse révélation de la surhumaine alliciance incarnée dans ce corps d'une grâce souple, d'une opulence ferme, d'une noblesse de lignes, d'une finesse d'attaches, d'une virginité de tons, d'une puissance unichrome de suggestion, dont l'harmonie allumait comme un rayonnement d'immortalité sur la nudité transfigurée. Oui, c'était bien Danaé, la charmeuse et l'inconsciente courtisane, celle en qui la mythologie symbolisa l'éternel ensorcellement, l'éternelle cupidité et l'omnipotence éternelle de la femme; non plus Danaé attendant le dominateur et, sous des airs d'innocence, préparant toutes les roueries de sa coquetterie pour changer la pluie d'or en déluge, telle que je l'avais vue précédemment; mais Danaé, Jupiter disparu, languissante, non lasse et rassasiée, suivant d'un regard noyé de délices et d'ambition la montée de ses orgueils dans l'évanouissement de la mystérieuse visite, subissant malgré elle l'investissement de l'amour, subjuguante toujours, mais subjuguée, elle aussi, la calculatrice le cédant à la femme et celle-ci désirant non plus l'ondée ploutocrate mais le Dieu! Ses belles lèvres entr'ouvrant leur fraîcheur purpurine en un sourire passionné, ses yeux exprimant le ravissement, sa magnifique chevelure épandant ses torsades dénouées sur la ligne onduleuse des épaules, la gorge doucement soulevée par une palpitation énamourée, elle livre le trésor de sa beauté aux soins de ses femmes. Deux petits amours tiennent l'aiguillère avec les parfums recherchés. Son attitude est celle de l'indolence et de l'espoir. L'embrasement des ivresses darde en scintillements adamantins sous les transparences de la peau; la volupté volatilisée rayonne ses ardeurs dans l'insoutenable

éclat de cette albescence baignée de flamme, où toutes les gammes de la blancheur exaltent le triomphe de la beauté en symphonie d'apothéose.

Longtemps je restai absorbé dans la contemplation, dans l'admiration, tandis que, silencieux, le père Cotte jouissait de ma surprise et savourait l'intérieure ovation de sa vanité de possesseur satisfait. Longtemps je gardai au fond de moi le frémissement, comme l'écho et la phosphorescence de ces effusions de blanche clarté, du chrysargyre de ces chairs, de ces coruscances envahisseuses et troublantes, radieuses émanations d'âme transfusée dans l'incandescence de cette fleur vivante et palpitante de féminité, rythmant de leurs lueurs d'ovation le cantique infini de la passion inassouissable.

— Combien croyez-vous que je vendrais mon Titien, me demanda, le soir, le père Cotte, après le dîner.

— Mais, je ne sais trop, au juste; cela dépend de l'amateur et de sa générosité, de l'expert, du lancement..., d'une foule d'aléas... Vingt-cinq, trente mille, peut-être plus.

— Je ne le lâcherai pas à moins de soixante mille francs... et encore!

— Je vous le souhaite!

Il se faisait tard. On était fatigué. Chacun se retira, comme dans la chanson de Marlborough.

Le lendemain, dès l'aube, on nous appelait pour le départ.

En route! — C'est la vie!

Puis..., l'éloignement, les épreuves, le tourbillon social, le *Struggle for life* quotidien, l'ensevelissement, la perdition dans l'oubli.

Le père Cotte existe-t-il?

Qu'est devenu ce *Titien* ainsi paradoxalement admiré aux Salles?

Énigme! Ignorance!

Tout le résidu de l'expérience humaine en un rien!

O. JUSTICE.

SILHOUETTES DE VILLES

Quand nous sommes lassés d'errer au travers les cités et d'en étudier l'âme intime dans toutes les manifestations d'art, d'industrie, de beauté sous toutes ses formes, de laideurs sous ses multiples apparences, quand nous avons découvert, adossée à quelque vieux mur, une fontaine ancienne dont ne parlent même point les guides, une antique mesure qu'une plaque nous révèle avoir été

l'asile de quelque hautain cerveau, quand nous avons suivi le fleuve, gravi la vis des tours de cathédrale, dénombré les salles de musée, fait bavarder les indigènes, que nous reste-t-il à voir et à connaître dans une ville? Les moindres ruelles nous sont désormais sans secret, il n'est pas un Vinci que nous n'ayons aimé, aux galeries, fussent-elles collections particulières, les places ont été par nous traversées et vues sous les faces les plus diverses, mais nous avons négligé un seul point: nous donner idée de l'aspect général de la ville. C'est cependant l'essentiel.

Je crois qu'on ne connaît jamais bien un site, quel qu'il soit, si on ne l'a pas tenu tout entier dans un seul regard, du haut d'un poste élevé, d'où rien ne s'en dérobe, d'où l'horizon soit visible, nettement, à droite, à gauche et au-delà de la région considérée. La notion qu'on peut avoir d'une ville, par exemple, n'est qu'à demi-complète si l'observation qu'on en a faite s'en est tenue uniquement à l'analyse très poussée du détail, sans souci d'une impression d'ensemble en quoi se seraient fondues les impressions recueillies à petites fois et classées au fond du souvenir, en ordre harmonieusement, fraîches encore comme des fleurs tantôt cueillies et déposées en une corbeille.

L'aspect des villes ainsi considérées est une des sensations les plus artistiques que je connaisse en voyage. Il y a une réelle joie pour quiconque s'intéresse aux choses de l'art à en étendre le domaine ordinaire et à chercher autre part que dans les rendez-vous de beauté que tout le monde connaît, des expressions du Beau que tout le monde côtoie sans y prêter attention.

C'est ainsi que contempler une ville, le soir, du sommet d'un coteau, est œuvre d'artiste si l'on sait habilement se laisser aller au cours des méditations qu'elle provoque et, surtout, si l'on a l'intelligence d'art nécessaire pour établir entre le site qu'on étudie et celui qu'on a vu hier une différence également d'art.

L'heure d'observation fait pour beaucoup dans ce délassement d'esthète chercheur. Il est curieux de se donner le double spectacle d'une ville au moment où le jour se lève et celui où le crépuscule commence. L'éclairage en est diamétralement différent, et on ne saurait croire combien le caractère de la cité s'en modifie. D'autres matins de brume, la ville semble toute de couvents, il y a

comme des formes de clochers dans l'air; le même soir, dans le ciel clair, ces toits, qui nous semblaient abriter des religieuses, s'étendent sur des usines que le brouillard nous déguisait, et ces clochers ne sont autres que les cheminées elles-mêmes, fumantes et envolées de charbonnaises vapores, à cette heure d'activité et de travail.

Voir le panorama d'une ville vers midi est, le plus souvent, un spectacle d'intérêt moindre. L'émotion se manifeste bien plus facilement lorsque l'ombre est grande et je ne sais jamais tant apprécier tout un faubourg vu de loin, que lorsque les maisons et les tours y projettent sur le sol de larges taches qui font valoir les façades, les entrées de ruelles et les saillies des toitures. Midi, c'est l'heure de l'éblouissement du soleil répandant, c'est trop de lumière. Nous savons que l'ombre adoucit et étend les angles trop nets et les trop vives clartés. Aimons l'ombre qui nous fait mieux comprendre les silhouettes de ville. Souvenons-nous ! — oh ! vous madame surtout, qui fûtes avec moi tant ravie de ce beau soir, à Nuremberg, l'été passé, — souvenons-nous de cette heure exquise, qui précède la nuit, où déjà sur les grandes places des villes pittoresques nous nous léguâ le moyen âge, l'ombre envahit de son crêpe doux et moelleux les bases noircies des vieilles maisons, dissimulant les arcs surbaissés, jetant l'obscurité sous les voûtes où sonnent nos pas sur les pavés invisibles; souvenons-nous qu'alors, telle une découpe, se silhouetent, dans le ciel clair et rose encore, tout là-haut, les capricieuses dentelles qui sont les créneaux des tourelles, les lourds profils des encorbellements hardis, les toitures aux briques rouges où joue encore un peu de soleil pâli, tout ce qui fait le charme d'une ville vierge de modernité, tout ce parfum d'archaïsme qui surgit, délicieusement odorant, du fond des ruelles étranglées et des pignons jetés en désordre autour des immenses places de ville.

Pour clore, rendons au Soleil la justice qui lui est due. Certes, si voir Gand, Amsterdam et l'Écosse dans les brumes du matin et du soir sont des spectacles sympathiques à l'analyste chercheur d'émotions douces et reposées, il est des villes qu'en dépit de notre peu d'entraînement vers la lumière crue, nous sommes bien obligés de regarder de préférence au grand soleil et vers midi. Cela dépend de l'architecture pompeuse de ces cités particulières qui s'ac-

commoderaient mal des demi-teintes du soir ou des indéfinies clartés de l'aube. N'est-ce pas vrai que si nous voulons concevoir vraiment la beauté de Versailles, et en dégager avec le plus d'intensité possible la plus grande somme de magnificence, il nous faut y stationner au grand jour et considérer les façades de cet art pompeux en songeant que celui qui y fût maître se comparait volontiers à l'astre de lumière et mettait une certaine coquetterie à se faire appeler le Roi-Soleil. De même Rome, la ville des Césars, la ville des papes, la cité des maîtres et des dominateurs, l'endroit où se groupent en ruines magnifiques les vestiges écroulés de majestés défuntes, le Capitole avec le Forum, les temples de Jupiter et la Colonnade de Saint-Pierre, les arcs de triomphe et les aqueducs, de même, ce décor où évoluèrent des destinées d'élites, de grandes figures d'histoire, mérite d'être étudié dans la poussière d'or du midi, qui semble encore l'auréole dissoute, éparpillée, la cendre jetée au vent de l'oubli, de ces gigantesques noms qui exaltent ceux qui se souviennent des Empires et des Papautés : Rome, la Ville-Lumière. De même enfin, Florence, le berceau des arts, Venise et sa place Saint-Marc, Naples et son golfe sublime, Alger et ses blancheurs au-dessus des flots bleus, le profil du Parthénon sur le ciel grec, la Corne d'or et ses minarets, sont pour être appréciés autrement qu'à la nuit tombante.

L'essentiel pour un artiste est, en somme, de choisir lui-même l'heure d'observation selon le site qu'il rencontre. S'il sait obéir à un instinct juste et intelligent, il ajoutera en ceci à ses joies d'âme, qu'il soit en les Flandres ou en Asie. La morale : c'est d'éprouver le plus possible devant la Nature et de quelque façon que ce soit.

PASCAL FORTHUNY.



Marcel André

(Suite)

Nina ouvrit tout grands ses yeux surpris :
 — Tu ne pouvais pas le dire plus tôt ?
 — Je ne le savais pas.
 — Alors, nous sommes à la hausse ?
 — Non, c'est Lucien qui vient de m'offrir deux places dans la loge de sa cousine.
 — Oh ! oh ! la belle comédie ! C'est dans la haute; il faut se faire « chic » !... Je mettrai ma robe clair de lune.
 — Ta sortie de bal ne va pas avec, dit le père.

— Je le sais; mais j'en ai vu une au Louvre que je vais me faire envoyer.

— Tu sais ce qu'elle coûte ? demanda la mère.
 — Très cher. C'est le moindre de mes soucis ! Je la fais envoyer à l'essai, je la mets ce soir; demain, je la retourne et tout est dit. Ce n'est pas la première fois que ça m'arrive !... ni à d'autres ! C'est égal, M^{me} André fera autrement que Nina Vallismer.

A ce moment, on apporta un délicieux panier de roses blanches, d'œillets et de muguet, avec la carte de Marcel.

— Comme c'est joli, frais et parfumé ! s'écria Nina, enfouissant joyeusement son joli visage dans les fleurs. — Et dire que c'est payé ! Ça doit être charmant de ne pas avoir de dettes ! de ne pas trier ses factures pour savoir laquelle doit être payée la première. J'en ai plein mon tiroir ! Les gants... les souliers... C'est effrayant ce que ça va vite !

— Cinquante francs ses souliers, chez Meyer, grommela la mère, c'est économique !

M. Vallismer fronça les sourcils; il était décidément de mauvais humeur :

— Je suis obligé de sortir, attendez-moi jusqu'à onze heures et demie. Si je ne suis pas rentré, déjeunez sans moi.

A l'heure juste, Vallismer était rentré, un peu maussade; il n'avait pas trouvé l'agent de change. Mais les mauvaises nouvelles vont vite; il avait recueilli assez de bruits confus pour comprendre que Lucien ne s'était pas trompé.

Le déjeuner fut silencieux. M^{me} Vallismer était préoccupée de la blancheur que n'avait pas rapporté le compte du linge — trois mouchoirs de baptême manquaient — des fins — ceux de Nina.

— Trente francs net de perdus ! Je les retiendrai sur le compte, mais c'est une douzaine dépareillée; peut-on rien voir de plus désagréable !... M. Vallismer haussa les épaules.

— Bête, tant que tu voudras, grommela la ménagère courroucée, se méprenant à la signification du geste; en attendant, si je n'étais pas là pour mettre de l'ordre dans la maison, vous seriez vite sur la paille !

— C'est entendu, dit M. Vallismer agacé, tu es le sauveur, le terre-neuve de la famille !

Et, posant son verre sur la table, il brisa la tige trop mince entre ses doigts.

— Voilà ce que c'est que de se servir de verres mousseline tous les jours !

— Au diable les sermons et les sermonneuses ! J'ai à parler affaires avec Nina, laissez-nous tranquilles !

— Avec plaisir ! votre compagnie n'est pas regrettable; vous êtes comme des buissons d'épines !... Je vais aller recueillir les mouchoirs de Nina; elle est si désordonnée ! elle se sera peut-être trompée en le donnant au blanchissage.

Nina, seule en face de son père, posa ses deux coudes sur la table, son frais minois dans ses mains et attendit.

— Tu aimes Marcel André ?
 — Nina leva vers son père des yeux étonnés :
 — Sans doute !... Beaucoup !
 — Ah ! cela facilitera ce que j'ai à te dire :
 « Il est ruiné »
 Nina se leva, mu comme par un ressort.
 — Qu'est-ce que c'est que cette charge là ?
 — Il est ruiné ! Il était à la hausse, le crétin !
 Ou diable est-il allé se fourrer dans cette galère ?

un naïf, un ignorant! un savant!! quand de vieux routiers comme nous ont peine à s'y débrouiller!

— Ses propriétés?

— Hypothéquées!

Nina se jeta dans un fauteuil, la terre lui manqua. Il lui sembla qu'elle était prise dans un tourbillon qui l'entraînait à des abîmes inconnus. Son père crut qu'elle perdait connaissance; il s'approcha d'elle pour la ranimer quand elle s'écria soudain :

— Ah! ça, j'ai donc la guigne de la misère accrochée après moi!

— Après tout, Nina, ce n'est pas la misère; il reste ses collections.

— Belle affaire! quatre ou cinq cent mille francs!

— Plus que cela, beaucoup plus, mon enfant! Et son titre de docteur, sa science! de l'avenir!

— Oui! de l'avenir, merci! c'est du présent que je veux! C'est une fortune! une fortune de princesse, d'Américaine! — Si ce n'est pas par un mari que je la trouve, ce sera par mon talent! Crois-tu que je sois faite pour compter le linge qui vient de la lessive, pour pleurer sur un verre cassé, économiser sur la table, la toilette, le chauffage, l'éclairage! J'ai d'autres appétits que cela! de l'esprit, du talent, pour les satisfaire! Au diable la médiocrité des imbéciles qui se ruinent, ils ne sont pas mon fait, je ne les trainerai pas à ma remorque!

— Je te ferai remarquer qu'après la rupture de Foxy, celle-ci te fera du tort! Au point où en sont les choses, il me paraît difficile de renvoyer Marcel.

Nina regarda son père; un monde de pensées se heurtaient dans son cerveau troublé; il y en avait tant qu'elle garda le silence.

— Quel prétexte veux-tu que je donne?

— Celui que tu voudras! Comment! voilà un garçon à qui la fortune arrive en dormant, qui n'a pas même l'esprit de la garder, et tu veux me l'associer!... tu n'es plus toi-même!

— C'est que... je ne sais que lui dire, moi! Le diable soit des enfants et des embarras de ménage! Un génie y deviendrait idiot! — ma parole! j'ai dû être frappé d'imbécillité le jour où je me suis marié!

— C'est pour cela que tu veux me marier?

— Enfin, l'aimes-tu, oui ou non?

— Je l'aimais!... vraiment, je l'aimais, mais le mariage n'est pas une affaire de sentiment, c'est chose sérieuse. Tu me l'as assez dit et tes paroles sonnent encore à mes oreilles : « Fillette, pas de sentiment en affaires, les deux ne vont pas ensemble! » Ah! tu m'as bien élevée, et je suis bien ta fille, ta digne élève. — Ecoute donc; le mariage, c'est notre seule chance à nous autres femmes — quand c'est fait, c'est fait! Il n'y a pas à revenir dessus.

— Il y a le divorce!

— A quoi bon le faire pour le défaire?

— Eh! bien, quand Marcel arrivera, je lui dirai que tu es malade, que les médecins ont ordonné le Midi, Cannes, Nice ou Menton!... que nous partons ce soir.

— Bien trouvé! fit Nina ironique; Cannes au printemps!

— Eh! bien... Biarritz et ses sapins!

Un coup de sonnette interrompit l'entretien.

Nina s'enfuit.

M. Vallismer n'eut pas besoin de composer sa

figure quand Marcel entra; elle était sombre, crispée.

— Qu'y a-t-il? demanda Marcel inquiet.

— De mauvaises nouvelles! le rhume de Nina inquiétant sa mère, on a consulté; la poitrine est touchée, nous partons ce soir.

Une angoisse passa sur le visage de Marcel, mais s'effaça rapidement.

— Ah! ça, quel est le médecin qui a rêvé cette folie-là? M^{lle} Vallismer n'a pas la poitrine plus malade que moi! D'ailleurs, c'est bien simple, permettez-moi de l'ausculter.

— Pour rien au monde! Elle ignore son état; il ne faut à aucun prix l'effrayer.

— Eh! bien, je pars avec vous; avant huit jours, je vous la rendrai guérie.

— Permettez! ce n'est pas admissible, votre présence serait compromettante!

— Allons! son fiancé!

— Sans doute, mais...

— Tenez, faisons mieux; mariez-nous de suite et j'emmènerai ma femme!

— Jamais! croyez-vous que j'irai marier Nina quand elle a la poitrine malade, ce serait la tuer!

— Ah! ça, au milieu de quel rêve insensé est-ce que je me débats?

Marcel passa la main sur son front où perlait la sueur; une brusque clarté traversa son esprit; il s'assit tremblant, comprimant ses tempes avec ses mains.

Il avait peur de comprendre!

En face de lui, la porte s'ouvrit et Nina s'avança très pâle :

— Mon père n'ose pas vous dire la vérité, c'est moi qui parlerai.

Devenir votre femme avait été un rêve, un enchantement; mais le changement survenu dans votre situation rend ce rêve impossible. Élevée comme je l'ai été, il me faut le luxe, la fortune, les vanités et les hochets du monde. Je suis une mondaine, moi! La médiocrité me fait horreur! C'est pénible pour vous et pour moi ce que je dis là, mais il vaut mieux quelques instants de peine que toute une vie de désillusions; aujourd'hui, vous me maudissez, plus tard, vous me remercierez!

Marcel restait silencieux, les yeux baissés; il avait honte... pour elle. Lentement, graduellement, son visage devint sévère, dur. Debout, les sourcils contractés, la lèvre dédaigneuse, il l'écrasait d'un regard noir; il semblait grandir à mesure qu'elle se faisait plus petite.

— Voilà votre bague, Marcel Andrès, dit-elle tristement; reprenez-la, je n'ai plus le droit de la porter.

Marcel recula d'un pas :

— Pouvez-vous me rendre aussi mes paroles d'amour, mes serments, mes joies, mes extases! Pouvez-vous me rendre ma confiance trahie, la foi, l'honnêteté de ma jeunesse que vous m'avez volées! le respect de la femme que vous avez détruit en moi! Jetez cette bague au feu, elle est souillée, je n'y veux pas toucher!

Nina, tremblante, jeta dans la cheminée le saphir superbe qu'elle avait tiré de son doigt. La pauvre bague heurta la barre de fer rougie au feu et tomba dans la cendre, où elle disparut à moitié.

D'un regard furtif, M. Vallismer s'assura qu'elle y pouvait rester quelques instants sans danger.

— Adieu! continua Marcel; puissiez-vous garder au cœur la honte et le remords pour vous refaire une pureté!

Nina, le front caché sur le dossier de son fauteuil, étouffa un sanglot. Malgré lui, Andrès fit un pas en avant.

Ah! si, à ce moment, le regard de Nina avait croisé le sien, si elle s'était jetée dans les bras de celui qui l'adorait encore, il aurait faibli, il aurait pardonné, il aurait oublié!... Mais sa honte l'écrasait; elle n'osa pas.

La voix de M. Vallismer rompit le charme :

— Monsieur Andrès, dit-il se redressant fièrement, je vous ferai remarquer que cette scène est d'aussi mauvais goût qu'elle est déplacée. M^{lle} Vallismer, par un reste d'affection, s'est servie d'un prétexte pour vous congédier. Permettez-moi de vous dire que ce n'est pas votre ruine qui l'éloigne de vous, mais l'indélicatesse de votre procédé; avouant votre ruine, elle vous aimait; la cachant, elle vous méprise.

— Fort bien trouvé, monsieur! Votre ingéniosité égale votre délicatesse. Je vous remercie, en partant, d'appliquer ce fer rouge sur ma blessure, — cela cicatrise!

Marcel était parti. Le front dans son coussin, Nina, anéantie, ne bougeait pas. M. Vallismer s'approcha de la cheminée, saisit la bague à demi ensevelie, l'essuya et la fit glisser dans la poche de son gilet. Puis, il passa dans sa chambre.

— Voilà une fichue affaire! murmura-t-il, et bien ennuyeuse! Enfin, c'est terminé!

Andrès, rentré chez lui, fit seller son cheval; il aurait voulu s'en aller loin, très loin! plus loin que toute civilisation, plus loin que le monde! Il emportait en son cœur brisé un enfer de perversités, de haines, de mépris! Les brides dans la main, il se laissait conduire. Syrius, son bel arabe, d'un fier galop l'emporta au Bois.

Avril chantait son poème d'amour; il y avait dans l'air les tiédeurs qui dilatent; les abeilles bourdonnant fourrageaient les panaches des lilas, les oiseaux oubliant l'hiver, l'oiseau de proie, le chat a l'œil oblique et l'enfant qui déniche, chantaient joyeux, luttant à qui dirait plus haut et plus longtemps la même phrase.

Et tous ces charmes rendaient Andrès furieux; il voulait des dissonances et non des harmonies; le vent qui brise, tord, détruit — la foudre qui déchire le ciel. — Allez, Syrius! Et sa main nerveuse avait des duretés qui révoltaient son fier compagnon. — Allez, Syrius! Et l'homme emporté dans une course vertigineuse, le front fouetté par l'air, ne reprenait un peu de vie que dans ce mouvement passionné. — Allez, Syrius!

Les passants s'arrêtaient, surpris : — Voilà un fou qui va se faire casser le cou!...

Il ne rentra chez lui qu'à dix heures du soir. Son domestique était dans une anxiété qui se serait volontiers changée en fureur, quand il vit que son maître jouissait encore de ses quatre membres.

— Si c'est possible de mettre une bête dans un pareil état! et moi aussi!... J'ai cru qu'il vous était arrivé malheur! Syrius est blanc d'écume, il tremble sur ses jambes, il est fourbu!

— Jan, prépare ma valise, je pars.

Ceci donna un autre cours aux idées de Jan. C'était un de ces serviteurs dont la race est perdue, tenant du chien par l'attachement et le grondement.

Sa mère, pauvre veuve bretonne, devait tout à la mère d'Andrès, qui l'avait tirée de la misère, prenant chez elle ses filles et ses garçons. Jan avait grandi avec Andrès, s'était attaché à lui au

point qu'il aurait donné sa vie pour son maître, sans penser faire un sacrifice.

— Alors, nous partons ? Et, où allons-nous ?

— Je pars seul, tu garderas la maison.

— Longtemps ?

— Peut-être oui, peut-être non, je ne sais pas.

— Et votre mariage ?

— Je ne me marie pas.

— Ça m'aurait surpris si les femmes ne s'en étaient pas mêlées ! murmura Jan, subitement éclairé. Quand il arriva un dégat, on peut bien dire !... Ça sera un roud coup pour la demoiselle, quoique... si monsieur la lâche, c'est certainement sa faute... mais on peut dire qu'elle n'a pas de veine !

Marcel tourmentait un itinéraire, déchirant brusquement les feuilles en les tournant, suivant d'un doigt nerveux les heures d'arrivée au lieu de celles du départ.

La réflexion de Jan lui fit lever la tête :

— Tu crois que c'est moi qui la lâche ? Eh ! bien, tu te trompes ; c'est elle qui me lâche ! Es-tu content ?

Jan resta la bouche ouverte :

— J'en avais pourtant déjà bien vu dans ce Paris ! mais celle-là !... Voyez-vous, Monsieur, faut pas vous faire de bile, une femme qui vous lâche... on joue à qui perd gagne ! La première s'est entendue avec le diable pour perdre l'homme ; tout va en dégénéral ! que voulez-vous attendre des autres ? Monsieur fera toujours bien de prendre son dîner ; voilà dix heures qui sonnent ! On a beau être contrarié, le dîner et le déjeuner, ça trouve sa place dans tous les événements ce la vie !

JAN KERHOFF.

(A suivre)

NOS GRAVURES

Fournier. *Les Gloires lyonnaises*. (Champs-Élysées). — On connaît plusieurs exemples de ce genre de peinture qui consiste à grouper sur une même toile, dans un décor le plus souvent architectural (parce que la rigidité de la ligne, et le fond-socle-repousser des pierres et des balustrades font valoir les figures) les physiognomies diverses d'hommes illustres dans l'histoire des Lettres, des Sciences, des Arts, du Théâtre, de la Guerre et de la Politique. C'est un motif fréquent qui s'accommode fort bien de ces compositions harmonieuses où la colonne est en valeur sur le fond second plan de feuillage et où l'arcade élégante et nue est le cadre parfait que nécessitent les arrière-plans de paysage qui égalaient l'œuvre et jetent de l'atmosphère dans les ordonnances symétriques qui relèvent de l'art précis de l'architecture.

C'est en ce sens que le tableau de M. L. Fournier nous plaît et conquiert nos sympathies.

Dans l'envol des bannières qui évoquent les âges de jadis, qui redissent des victoires ou la splendeur d'antiques corporations, au pied de gradins aboutissant à une terrasse d'où, sans doute, on doit distinguer les vallées si nobles de dessin où s'est assise la ville de Lyon, voici que nous pouvons considérer le groupement des gloires de la puissante cité, admirable mère qui sur, dans l'espace de quelques siècles, donner le jour à tant de vigoureux enfants.

En citer la nomenclature serait fastidieux ; ce

serait d'ailleurs s'astreindre au travail d'un catalogue. Notre rôle est tout celui-là. Nous laissons au lecteur le soin de lire sur ces physiognomies pourquoi et à quels glorieux titres elles doivent d'être, les unes et les autres, au nombre des gloires de Lyon. Cardinaux et grandes dames de cour, modernes peintres, tels Puvion de Chavannes et Méissonier, musiciens et généraux, conquérants, prêtres et magistrats sont tous là, ainsi que l'exprime le titre, à la gloire de la grande ville ; mais n'ajoutons-nous pas, nous aussi, et sans flatterie, qu'ils le sont tout ensemble, à la gloire de M. L. E. Fournier ?

..

ALBANI. *Danse des Amarettes à l'occasion de l'Enlèvement de Proserpine*. (Dresde). — En ce merveilleux Musée de Dresde où la Madone Sixtine repose dans une salle spéciale, dans un jour spécial aussi, nous avons souvenir d'avoir croisé des œuvres de beauté de toutes écoles et de tous âges. Il nous revient que notre station fut longue devant ce tableau italien, composé à la façon bien caractéristique de son temps, peuplé d'amoureux joutils, frères du Cupidon mythologique, dansant alentour d'un socle enflammé, agissant dans une atmosphère pure et comme parfumée des couronnes tressées de roses et foulant de leurs pieds d'enfant des fleurs qui ne s'en écroulent point. Allégoriquement, nous avons découvert à l'angle supérieur de droite, Vénus, forte comme une belle fille italienne, serrant contre elle son fils qui déjà n'est plus de son âge et, précède, indique par un geste pâmé du bras rejeté en arrière et de la bouche qui cherche et rend les baisers. Nous avons prêté l'oreille au concert d'amours qu'on voit à gauche et entendu les romances lyriques.

Proserpine elle-même, la grâce des feuillages, la silhouette des montagnes au loin, la beauté du ciel et le groupe des cinq femmes devant le temple nous ont remis en mémoire cet âge où des générations de peintres interprétaient complaisamment l'amour de tous les temps, bien instruits d'ailleurs par la morale facile et dissolue qui était à la mode en leur siècle d'amours de combats et d'art.

..

HIPPOLYTE ANDRÉ. *Le Château de Maintenon*.

— Duruy, dans une édition de son *Histoire de France*, a fait plaisir, de ci, de là, quelques planches qui viennent expliquer l'action et ajouter au récit ce qu'un croquis peut ajouter à une description. Parmi ceux-là, — il m'en souvient encore — du temps que j'hésitais à lire Michelet retard que j'ai bien déploré depuis !, parmi ceux là, dis-je, se trouve justement une vue du château de Maintenon, prise à l'angle de quelque mur écroulé, non loin de ces fossés que nous retrouvons sur la toile de M. André, encombré de lianes épineuses, formés de pierres superposées par les architectes d'autrefois, aujourd'hui envahies de mousses et durées d'un beau soleil.

Il y a dans ce tableau une belle observation de l'éternelle loi des plans qui est la raison première de toute composition bien entendue.

Constatons qu'ici l'ensemble se subdivise en deux actions, dirions-nous presque, en ce sens que le premier plan de route tournée poussé jusqu'au détail des épines sur les troncs fait délicieusement valoir le quatrième ou cinquième plan qui s'offre à nous sans transition sous l'ap-

arence de ce château lointain dressé dans une brume lumineuse au-dessus de cette nappe d'eau où il se double et encadré de la vapeur des grands bois qui commencent sur la droite. Voici une opposition entre un morceau très feuillé et un autre indiqué à traits estompés. C'est la cause la plus probante du plaisir que cette œuvre fait naître en nous avant même que nous l'ayons analysée. Arrêtons-nous encore à la grande science de la couleur et de la lumière dont fait preuve le peintre de ce tableau et aimons particulièrement ces rais qui viennent raser les berges du fossé et mettre des perles d'or à la pointe de chaque tige sur ce chemin où s'avance la carriole au cheval blanc.

..

JEAN HUGUES. *La Muse de la Source*. (Champs-Élysées). — Outre la loi des plans, il est en art une autre loi fondamentale : c'est la loi de la ligne et de la silhouette. L'une et l'autre s'ajoutent, se font valoir, s'identifient parfois et collaborent à la perfection d'une œuvre. La première est presque exclusivement applicable à l'art du peintre qui doit chercher dans la disposition de ses plans à donner l'impression de la nature aux premiers plans multiples. La seconde se rattache plus directement à la sculpture puisqu'il est question de composer des lignes dans un plan restreint pour en tirer une ordonnance harmonieuse et qui fasse se souvenir de la vie ! Il va sans dire toutefois que la peinture est soumise à la stricte observation de la loi de la ligne. La seule restriction que nous fassions, c'est que la sculpture (sauf dans le bas-relief où le plan intervient) ne doit pas s'en écarter un instant.

La Muse de la Source, de M. Jean Hugues, est parfaitement située au point de vue de la loi des lignes. Selon le principe d'opposition, nous voyons sur une table rigide orade de cannelures qui viennent égarer l'horizontalité du socle, une figure souple, disposée en courbes imprévues et heureuses, dans les gestes des bras, des jambes et du torse. La ligne se déploie en toute grâce depuis la nuque jusqu'au talon, l'une des jambes est presque horizontale, l'autre repose sur le sol ; même variété dans la pose des bras.

Ceci est sur le chapitre de la composition. Mais ici nous cherchons l'émotion, non plus en professionnels, mais en visiteur en quête de joie pour leurs yeux, combien ne devons-nous pas estimer l'attitude méditative de cette muse qui, assise parmi les roseaux, suit tristement des yeux le flot pur que crache un antique Silène, impassiblement figé dans la roche.

M. R.

AVIS

Avec le numéro du 3 janvier prochain, nous enverrons franco à nos abonnés une couverture avec table des matières, leur permettant de brocher les deux premières années de l'*Œuvre d'Art*.

Nous enverrons également la dite couverture aux acheteurs au numéro qui nous en feront la demande.

Le Directeur-gérant : LÉON CASTAGNET.

Paris. — E. MORLET et C^{ie}, imprimeurs,
11, rue de la Victoire, 41

L'ŒUVRE D'ART

REVUE BI-MENSUELLE ILLUSTRÉE

ABONNEMENTS

| | | |
|-----------------------------|----------------------|-----------|
| PARIS ET Départements | UN AN. | 24 francs |
| | Six Mois | 12 — |
| | TROIS MOIS | 6 fr. 50 |

ÉTRANGER

Union Postale : Un An, 50 fr. Six Mois, 15 fr. Trois Mois, 8 fr.

DEUXIÈME ANNÉE — N° 40
Le Numéro : 1 franc.

5 Décembre 1894

DIRECTION ET ADMINISTRATION

26, rue Feydeau, Paris.

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres ou mandat-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond pas des manuscrits et des dessins envoyés.

NOËL

DE

L'ŒUVRE D'ART

Incessamment paraîtra le Noël de l'Œuvre d'Art.

Ce fascicule exceptionnel, exclusivement composé de reproductions de chefs-d'œuvre des plus grands maîtres, imprimées sur magnifique papier de luxe du format 30 x 40, comportera en gravures hors texte :

- 1° *La Nativité*, par Rubens.
- 2° *L'Adoration des Mages*, par Albert Dürer.
- 3° *La Mère heureuse*, par Prud'hon.
- 4° *La Vierge au linge*, par Raphaël.
- 5° *Abus de confiance*, par M. Chocarne Moreau.
- 6° *Femmes de pêcheurs*, par M. Eugène Feyen.

Indépendamment de ces six magnifiques gravures, le Noël de l'Œuvre d'Art contiendra encore trois hors texte :

Un Brin de causette. Eau-forte par M. Debat-Ponsan, imprimée sur chine.

Le Déjeuner sur l'herbe. Gravure en taille-douce de M. Pierre Oudin, imprimée sur chine.

Le Pardon dans le Finistère. Gravure en taille-douce de M. Lucien Gros, imprimée sur chine.

Voici un extrait du sommaire du texte si intéressant, spécialement écrit pour le Noël de l'Œuvre d'Art :

Les Souliers de neige, par M. Henry Jouin.

Le Petit Jésus du vieil imagier, par M. Aimé Giron.

Mains royales (les Rois Mages), par M. Gabriel de Lautre.

Les Trois Robes de Denise, par M. Paul Lafage.

La Pastorale, par O. Justice.

Le Cri-Cri (conte de Noël), par M. Jan Kermohr.

Le Mensonge de Maman (souvenir d'enfance), par M. Paul Lafage.

Conte lamentable (soir de Noël), par M. Pascal Forthuny.

Le Berceau, par O. Justice.

Le Chemin du bonheur, par M. H. Charriaud.

Le Noël de l'Œuvre d'Art sera certainement remarqué et apprécié dans le choix des Cadeaux d'étranges.

Il sera envoyé franco, sous tube carton, contre

un mandat de 3 francs adressé à l'administration de l'Œuvre d'Art.

Les abonnés de l'Œuvre d'Art qui voudraient recevoir un ou plusieurs numéros de Noël en plus de celui qui leur sera adressé, sont priés d'adresser autant de fois 3 francs qu'ils désirent recevoir de numéros.

Tout nouveau souscripteur d'un an ou de six mois à l'Œuvre d'Art, dont le montant de l'abonnement nous parviendra avant le 1^{er} janvier prochain, recevra, sans augmentation de prix, le Noël de l'Œuvre d'Art, qui comptera comme premier numéro de son abonnement.

HENRY CROS

Je n'ai rencontré que très rarement Henry Cros dans un atelier ami. L'homme m'est peu connu; en revanche ses œuvres me sont familières. La presse, de temps à autre, rappelle son nom. M. de Goncourt a tracé de lui une silhouette fantastique. Paul de Saint-Victor en 1873 et plus récemment MM. Duvergier de Hauranne et Eugène Guillaume ont dit publiquement ce qu'ils pensent de son œuvre. L'élite des artistes, une élite peu nombreuse mais importante par le caractère et le talent, apprécie le sentiment élevé, le style éloquent de ses bronzes, de ses cires, de ses pâtes de verre. Des ministres prennent intérêt à ses découvertes et demeurent volontiers de longs instants devant ses creusets et ses fours. L'État s'est fait son protecteur. Henry Cros a son atelier dans les bâtiments de la Manufacture de Sèvres. Il est temps de parler de lui.

Il eut pour père un professeur éminent. Trois fils, Antoine, Charles et Henry grandirent au foyer de cet éducateur de mérite. Antoine est médecin et il tient la plume avec autorité. Charles est mort. Il était poète, chimiste et physicien. Il a laissé de spirituels monologues qui ont contribué à la réputation de Coquelin Cadet, il a donné

la formule du phonographe dont l'application a fait la fortune d'Edison et découvert la photographie des couleurs que M. Lumière — un nom prédestiné — met actuellement à la portée du public. Henry est sculpteur et peintre.

Mais, on le conçoit, élevé dans un pareil milieu, la science devait avoir pour le jeune artiste un attrait irrésistible. Il avait choisi sa place dans le domaine de l'art. Des hommes illustres depuis vingt-cinq siècles en ont foulé le sol. Cros y demeura, mais non pas en satisfait, en imitateur de ses contemporains ou de ses prédécesseurs immédiats, mais en curieux, en investigateur patient et armé, en patriote jaloux d'enrichir son pays de procédés depuis longtemps perdus, d'œuvres jeunes et souriantes, de décors durables tels que les Grecs ou les Assyriens les multipliaient avec aisance. Le savant, l'archéologue secondant l'artiste lui ont permis d'écrire un excellent traité de l'Encaustique chez les anciens. Un bibliothécaire de la Sorbonne, M. Charles Henry, a signé ce livre avec Henry Cros. Mais l'artiste n'a pas le droit de troquer sa palette ou son ébauchoir contre une plume sans abdiquer. Henry Cros le comprit. D'ailleurs, à quoi bon les traités, les pages techniques si l'on ne place à côté du livre l'œuvre peinte ou sculptée d'après les règles posées? Cros envoie au Salon une Tête d'Étude peinte à l'encaustique selon la méthode ancienne et M. Léon Heuzey, de l'Institut, l'un des hommes les plus experts dans la connaissance de l'art antique, s'empresse d'acquiescer cette peinture.

Avant d'exposer cette Tête d'Étude, Cros s'était fait connaître du public par de nombreux bustes ou bas-reliefs en marbre et en bronze. Élève d'Étex et de Jouffroy, il devait à son premier maître une préférence très marquée pour l'expression, l'accent qui caractérisent un modèle et fixent sa person-

nalité. Tous les hommes sincères en art ont ce culte de la vérité individuelle. Cros, très entier dans ses principes, sous-igna parfois cet accent que des artistes moins doués ne discernent pas. Le Jury d'admission — collectivité renouvelable et mobile dans sa doctrine — ne comprit pas toujours ce que le sculpteur avait su mettre de sincérité dans ses portraits, mais, du moins, aux heures de conflits, Henry Cros eut-il l'honneur d'être spontanément défendu par Carpeaux. Combien serait heureux d'avoir eu un tel maître pour avocat !

Au bronze, au marbre succède tout à coup la cire colorée. Nous voici dans les sphères oubliées de la sculpture polychrome. Henry Cros, qui avait commencé à prendre contact avec le public en 1861, fit son évolution vers la sculpture en cire en 1869. M. Alexandre Dumas s'éprit de cette forme nouvelle donnée par Cros à l'expression de sa pensée. Il chargea Henry Cros d'aller à Lille exécuter une copie de la célèbre Tête de cire de la collection Wicar, longtemps attribuée à Raphaël. Au retour de ce voyage, l'artiste exécute pour M. Dumas plusieurs bustes ou médaillons en cire, en bronze, en terre cuite. Cros prend pied. Il a son Mécène. Confiant dans sa découverte ou, si vous le préférez, dans la rénovation dont il est l'auteur, il continue de travailler la cire colorée.

Un critique difficile, Paul de Saint-Victor, frappé de la distinction, du goût que savait apporter Henry Cros dans ses cires colorées, rendit hommage à l'artiste de la façon la plus heureuse. Il rappela dans une page oubliée aujourd'hui l'ancienneté de l'art de la cire. Il en dit la grâce, le caractère, l'application, les frontières. Mais pourquoi ne pas emprunter cette page à son auteur ? J'en suis d'autant plus tenté que, chemin faisant, Saint-Victor parle de la Tête de cire du Musée Wicar et nomme l'auteur probable de cette œuvre rare.

Écoutons Saint-Victor, nous y gagnons tous :

« M. Cros s'applique, depuis quelques années, à faire revivre cet art de la sculpture en cire, qui est comme un diminutif délicat de l'antique statuaire polychrome. Les Grecs, ces maîtres du goût, le pratiquèrent aux époques les plus florissantes. Lysistratè, le frère de Lysippe, s'y était fait une réputation. Qui ne connaît l'ode d'Anacréon, adressée « à un Amour en cire » ? Florence eut des ciriers illustres : toute une

famille d'artistes, au xv^e siècle, Jacopo Benintendi, son fils Zanolè et son neveu Orsino pratiquaient spécialement la cire colorée, pour la représentation des effigies destinées en *ex-voto* aux églises. Vasari mentionne, avec admiration, les images de Laurent de Médicis, que ses amis firent exécuter après qu'il eut échappé miraculeusement à la conjuration des Pazzi, et dont ils firent don aux divers sanctuaires de la ville. « Ouvrages si bien faits, dit-il, qu'ils représentaient non plus des hommes de cire, mais des vivants. » *Tanto ben fatti, che rappresentavano, non più uomini di cera, ma rivissimi.* C'est probablement à Orsino qu'on doit attribuer l'incomparable Tête de jeune fille du musée de Lille, qui est une des merveilles de l'art italien. — Les médaillons de cire de la Renaissance, petits chefs-d'œuvre d'imitation et de caractère, égalent quelquefois les camées antiques, et sont recherchés, comme des bijoux d'art, par les amateurs. La France, au xvii^e siècle, eut le fameux Benoist, cité par La Bruyère et par Michel de Marolles :

Qui fait toute la cour, si bien au naturel,
Avecque de la cire où se joint le pastel.

« Son portrait de Louis XIV, au musée de Versailles, est peut-être le portrait le plus exact et le plus frappant qui nous soit resté du vieux roi. Au xviii^e siècle, quelques sculpteurs modélaient encore des profils de cire, ajustés d'étoffe et rehaussés d'ornements. Nous possédons toute une série de médaillons représentant les princes et les princesses de la famille de Marie-Thérèse, exécutés par Pieri, un artiste italien qui vivait à la Cour de Vienne. Depuis près d'un siècle, l'art de la cire était tombé dans les magasins de joujoux, les cabinets anatomiques et les baraques de saltimbanques. Il faut louer M. Cros des efforts qu'il fait pour le relever.

« Il ne s'agit pas ici, bien entendu, des affreux fantômes, aux yeux d'agate, au regard fixe, aux cheveux postiches, aux barbes rapportées et aux faux sourcils qu'exhibent les successeurs de Curtius. La réalité, contrefaite par ces plats mensonges, devient repoussante. L'essence de l'art est justement de ne pas être la même chose que la nature, et de s'en distinguer, tout en l'imitant. Mais réduite aux portraits de petite dimension et aux sujets familiers, nuancée de colorations discrètes, parée de perles fines et d'imperceptibles bijoux, la sculpture

en cire a bien son mérite. Elle ajoute à l'art une légère illusion de vie; elle rend la ressemblance plus intime, et, en quelque sorte, plus touchante. On dirait qu'il y a dans la cire quelque chose de la chair et de la substance de la figure qu'elle reproduit. C'est ainsi que M. Cros la comprend. »

Le lecteur est sceptique. Peut-être soupçonnera-t-il sous la louange de Saint-Victor une partialité bienveillante qui n'exista pas. Henry Cros est le plus inhabile des hommes à se créer des partisans. Il vit seul, tout entier à son art, à son rêve, à ses études. Il ne hante ni les salons ni les lieux publics. Je ne crois pas qu'un directeur de revue ou de journal ait jamais vu ce solitaire entrer dans son cabinet. Cros a foi dans son œuvre, dans son talent. Il ne veut rien brusquer. Sa patience, sa réserve, rappellent l'abnégation des maîtres d'un autre âge. Un critique très différent de Saint-Victor, M. Ernest Duvergier de Hauranne a précisément découvert, dans une œuvre de l'artiste cette caractéristique de l'homme. Le lecteur sceptique sera frappé de l'éloge très circonstancié et certainement spontané que M. Duvergier de Hauranne décerna dans la *Revue des Deux Mondes* au sculpteur en cire.

« M. Cros, écrit-il, encore peu connu, et qui semble avoir fait son éducation dans l'atelier de Pérugin ou dans les vieux missels gothiques, se dévoue depuis plusieurs années à la tâche laborieuse de retrouver les procédés des anciens ciriers du moyen âge. Ce n'est point de sa part une bizarrerie, c'est une véritable vocation, car l'âme du poète qui habite en lui est bien celle de ces premiers âges où l'art moderne, encore naif et pur, préludait à la splendide éclosion de la Renaissance par des essais enfantins et charmants. Son imagination, chaste et ardente, est bien celle de ces premiers maîtres, de ces poètes inimitables qui ont touché à la perfection par la profondeur du sentiment et par l'enthousiasme de la beauté, et dont les élèves n'ont eu qu'un pas de plus à faire pour arriver sans effort à toute la maturité du grand art. Il a leur dessin aminci, délicat et timide, leurs grands et simples pressentiments de la forme, leur grâce exquise et parfois leur gaucherie. Il a même leur coloration surnaturelle, et ce goût enfantin pour l'or et les couleurs brillantes dont on savait tirer de si merveilleuses harmonies au temps des vieilles enluminures

et des vitraux gothiques. Libre aux gens positifs de sourire et au public de lever les épaules; M. Cros est un artiste d'une grande valeur et d'une sincérité profonde. »

Cette page fut écrite en 1873. Cros avait exposé cette année-là son bas-relief *le Prix du Tournoi*. Le succès de l'artiste fut très grand, mais le jury se montra peu sensible à l'approbation de la critique et le sculpteur dut attendre encore seize années une modeste médaille au Salon! Il y eut dans cette nonchalance à consacrer le haut talent d'un confrère plus que de l'oubli. *Le Prix du Tournoi* acquis par Charles Blanc, directeur des Beaux-Arts, était une œuvre dont la place se trouvait indiquée au Musée du Luxembourg. Cros négligea d'agir ou de parler, et sa cire fut envoyée au Musée d'Avignon. Qui de nous s'en souvient avec netteté, qui l'a vue depuis vingt ans? Personne. C'était pourtant une belle page. Je l'ai vue, étudiée, goûtée, mais vous ne m'en croiriez pas si je disais ici tout le bien qu'il en faut penser. J'estime plus prudent, plus élogieux aussi pour l'auteur de reprendre le journal dans lequel Saint-Victor s'est donné le plaisir de la décrire :

« Une jeune reine, debout sur l'estrade d'où elle préside à la joute, tient, en travers du rebord où ses mains s'appuient, la grande épée qui sera le prix du vainqueur. Sur le fourreau, elle a brodé : *Briséis*, le chevalier de son cœur étant pour elle un Achille. On lit, sur sa fine tête, une émotion contenue par les regards qui l'entourent. Son buste s'élançait, droit et chaste comme une tige de lis, sous le moule d'un étroit corsage. Un large hennin, fendu en mitre, aux pointes duquel s'enroule une couronne, s'allonge en dôme sur son front. La bizarrerie de cette coiffure ogivale rehausse encore sa svelte élégance : cela lui donne un air de fée légendaire. On n'imaginera pas autrement les Yolande et les Yseult des romans gothiques. D'autres dames, en bonnets perlés, en robes brochées d'or, se groupent derrière elle, figures de cour féodale, empreintes d'une sorte de dédain pudique. On les dirait sorties du missel des *Heures d'Anne de Bretagne*. L'esprit du moyen âge a passé dans ce tableau en relief, avec sa grâce timide, sa gaucherie naive, son ingénuité pénétrante. On n'y sent nullement l'affectation du pastiche, mais l'instinct sincère d'un artiste repoussé par des affinités

naturelles, vers le style et les procédés de l'art primitif. M. Cros devra seulement s'appliquer à polir son exécution, qui garde, par endroits, la rugosité de l'ébauche. Il devra aussi mettre un fini plus fondu dans les colorations de ses têtes. La plastique en cire, qui tient de l'orfèvrerie et de la miniature, ne saurait être traitée avec trop de délicatesse et de soin. »

Le rédacteur de la *Revue des Deux Mondes* n'est pas moins attentif aux mérites de cette œuvre exquise. Sa description plus serrée, plus complète que celle de Saint-Victor édifiera le lecteur. Nous comprenons qu'après des éloges aussi autorisés l'État se soit empressé d'acquiescer *le Prix du Tournoi*, mais à quoi donc a pensé le jury? Donnons-lui le remords qu'il mérite en citant les lignes de M. Duvergier de Hauranne :

« *Le Prix du Tournoi* est un petit bas-relief en cire colorée, qui représente la loge où la reine du tournoi assiste au combat dont elle va décerner le prix. Qu'elle est délicieuse, cette jeune reine au fin corsage, aux blanches épaules, debout, simplement posée, appuyée des deux mains sur le rebord de sa loge, et tenant l'épée qui sera la récompense du champion victorieux! Elle cherche à paraître indifférente, mais elle ne l'est pas, la pauvre, et son cœur bat plus vite qu'elle ne le voudrait. Sa tête est penchée; son regard, un peu voilé, à la fois fixe et vague, plonge timidement dans l'arène où son chevalier combat pour elle; elle a peur de ce qu'elle va voir, et elle ne peut en détourner les yeux. Sa blanche poitrine virginale se gonfle dans son étroit corsage; on sent qu'elle respire à peine et que son sein se soulève avec effort. Elle est calme cependant, parce qu'il faut l'être. Sur sa tête fine et allongée, à l'ovale chaste et pur, s'élève une de ces vastes coiffures du Moyen Âge, un de ces grands bonnets en forme de mitre que portaient alors les dames de haut lignage, couvert d'or et de pierreries et surmonté d'une couronne. Ses mains fines et transparentes, modelées avec une délicatesse exquise, sont cependant à peine indiquées. Tout le mouvement de son corps, d'une grâce si chaste et si paisible, se dessine en trois plans bien simples, et il n'en faut pas davantage pour donner à ce jeune corps toute l'aisance et toute la souplesse de son âge. Dans le fond du tableau, car c'est un véritable tableau que ce bas-relief, l'autres figures plus

effacées, mais modelées également en couleurs brillantes et vêtues de robes de soie brochées d'or ou d'argent, tiennent compagnie à la jeune reine plus qu'elles ne prennent part à l'action; on sait qu'il en est de même dans les missels gothiques et dans les tableaux religieux des vieux maîtres. La dame du tournoi est pour elles le centre de l'action, et c'est de son côté qu'elles se tournent, non sans jeter des regards furtifs sur les combattants. Leurs têtes sont ravissantes, mais leurs corps sont plus imparfaits, soit que l'artiste ait cru devoir laisser les seconds plans indécis, soit que le relief lui ait manqué pour faire jouer l'air autour de ces figures. Du reste, ce genre d'ouvrage doit présenter des difficultés inouïes. La cire, comme chacun sait, ne donne pas de lumières ni d'ombres franches, et la difficulté s'accroît encore de l'emploi de plusieurs cires différentes, mêlées, ou rapprochées les unes des autres. Il a fallu une grande persévérance à M. Cros pour ressusciter ce genre évanoui, mais qui, entre des mains comme les siennes, ne saurait manquer de refleurir. Il est d'ailleurs à présumer qu'il ne manquera pas non plus d'imitateurs, pour peu qu'il réussisse à gagner les bonnes grâces du public. »

De hautes sympathies, des visites honorables diminuèrent pour l'artiste l'amertume d'un échec relatif. MM. Paul Dubois, Jérôme se rendirent à l'atelier d'Henry Cros. Celui-ci, fidèle à son rêve, ne se laissa pas ébranler. La fortune toutefois ne lui fut point clémente. C'est en vain que Chapu et M. Guillaume, qui saluent en lui un maître « rude, mais puissant », tentent de faire récompenser le sculpteur en cire colorée qui chaque année joint à ses cires des marbres et des bronzes; leurs efforts échouent.

Survient l'année 1883. Cros, l'homme aux recherches toujours haletantes, a découvert le moyen de sculpter en pâte de verre. Il expose successivement dans cette matière durable des portraits, des compositions de toute nature, *Flore*, *la Source gelée et le Soleil*, *le Fil d'Ariane*, *Europe*. M. Léon Heuzey acquiert cette nouvelle œuvre. Plusieurs des ouvrages rappelés ici avaient été achetés par l'État. Le jury se laissa fléchir. Une médaille, la plus modeste, fut octroyée à Henry Cros en 1889. Il était sur la brèche depuis vingt-huit ans!

Loin de s'estimer satisfait par ses premiers envois en pâte de verre, le

UN PLAN DE VIE

sculpteur voulut accroître les proportions de ses bas-reliefs. Il lui fallait un atelier plus vaste, des fours, un matériel coûteux. Grand émoi. Comment se procurer toutes ces choses? Le Directeur des Beaux-Arts fut instruit des embarras de l'artiste qui avait doté la France d'un procédé nouveau, dont les Assyriens avaient emporté le secret. M. Larroumet ouvrit à Cros les portes de la Manufacture de Sèvres. M. Roujon, successeur de M. Larroumet, prit le soin d'affirmer ses vives sympathies pour un initiateur capable et désintéressé. Le ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, peu avant l'ouverture du Salon de 1894, prit plaisir à visiter dans ses moindres détails l'atelier du sculpteur en pâte de verre colorée. Ainsi François I^{er} se plaisait à venir surprendre Cellini dans l'Hôtel du Petit-Nesle qu'il lui avait concédé. La réponse de Cros à ces libéralités fut cette superbe fontaine murale à laquelle l'artiste donna pour titre *l'Histoire de l'Eau*. Tout le monde l'a remarquée au dernier Salon. M. Carnot, le jour de la visite présidentielle, conduit par M. Paul Dubois devant l'œuvre d'Henry Cros, déclara l'auteur sur son remarquable travail. La figure de la *Neige* dans cette épopée fluide est une composition sans lacunes. Le public s'arrêta volontiers en face de la fontaine transparente, aux tons adoucis du sculpteur de la Manufacture de Sèvres. Seul, le jury ne sut pas voir. Au surplus, Henry Cros, déjà hors de pair par la nature même de ses précieux ouvrages et à juste titre protégé de l'État, ne saurait tarder à recevoir une récompense plus haute que les médailles du Salon. Ce sera le prix de trente-quatre ans de lutttes. Sa présence à Sèvres est en même temps un présage heureux. Les Gobelins au temps de Louis XIV et de Colbert étaient une manufacture d'orfèvrerie, de sculpture, de tapisserie, de ciselerie. Aujourd'hui, les tapisseries seuls y sont abrités. On a retréci les frontières de la fondation d'autrefois. Sous Louis XV, Sèvres fut créé dans l'unique but de fabriquer des vases de terre. Voici que le cadre initial s'élargit grâce à la sagacité de l'État qui a donné dans l'étroite manufacture de M^{me} de Pompadour droit de cité, droit de labeur, droit de création à un maître fertile et bien doué, Henry Cros, l'habile statuaire en pâte de verre colorée.

HENRY JOUIN.

Posséder en main *un art*, en connaître par le détail les multiples sources de joies et d'émotions, est déjà un appoint très appréciable pour un cerveau actif et désireux de sortir du rang des ordinaires intelligences. Au surplus, posséder une branche de l'esprit et pouvoir en discuter aisément avec soi-même, est (pour étendre le principe énoncé plus haut) une qualité qui différencie l'homme d'élite du *vulgus* animique. Peupler son âme, embellir le domaine de sa pensée, fréquenter du Beau sous une forme quelconque, sont des ouvrages où chacun doit s'appliquer. D'autres étudient la philosophie, prennent parti pour une doctrine, luttent pour une thèse, se déclarent servants d'une école, ou inaugurent des théories. D'autres embrassent des professions ecclésiastiques, poussent plus loin que la masse asservie au dogme l'analyse des vérités fondamentales, dissèquent les Évangiles, et sur ce terrain, joignent les penseurs et les doctrinaires philosophiques. D'autres encore se consacrent à l'expansion d'une science, à la mise en lumière des lois naturelles, à la découverte des phénomènes physiques ou chimiques, et donnent leur nom à des chapitres, de ci, de là, dans les livres scientifiques.

Une autre classe de cerveaux oriente son étude vers l'art. On y rencontre des peintres, des rénovateurs d'antiques formules, des chercheurs de procédés nouveaux, des copistes serviles, tempéraments et nullités. Des architectes appliquent leur souci d'art à l'observation stricte des lois de constructions léguées par les siècles, des « en-avant » qui demandent au fer son secret encore vaguement éclairci, des maçons enfin. Des sculpteurs audacieux ou géniaux comme Rodin, des classiques et des inquiets qui s'efforcent à tirer de matières nouvelles des formes d'art inconnues, des musiciens qui notent leur inspiration selon les rythmes anciens ou qui veulent instaurer en indépendants des cadences ou des formes à eux personnelles et selon eux progressistes.

Tous luttent pour un idéal : l'idéal de perfection en leur art. Leur souci commun est la Beauté pure.

J'accorde à chacun la part de Gloire qui lui convient. Quiconque tient une épée et croit s'en servir pour une cause noble, mérite l'hommage réservé aux luttteurs sincères qui sont prêts à suc-

comber pour l'idée qu'ils défendent.

Mais étudions si, pour eux-mêmes, le Bonheur est atteint lorsqu'ils ont affirmé par une thèse, un livre, une loi, une toile, un monument, un marbre, un opéra, que telle était leur façon de concevoir le Perfection.

N'y a-t-il pas danger à n'être maître que d'une seule conception du Beau, et ne risque-t-on pas d'en voir s'évanouir un jour le charme pour ce qu'on doit trop se familiariser à force d'analyse avec les Beautés fréquentées chaque jour? En un temps où je m'occupais de l'École flamande, consacrant toute mon énergie cérébrale à en dégager la valeur, il me vint, un matin d'étude, une sorte de fatigue qui atrophia momentanément en moi la faculté de comprendre et de goûter ce chapitre de la peinture. Tel Wouwermann qui n'avait tout dit son mystère, tel Gérard Dow de qui je n'avais plus rien à apprendre, m'apparurent alors comme voilés d'indécis, et je ne pus rentrer en possession d'eux-mêmes, qu'après avoir passé quelques jours dans le travail d'un art différent qui me fut, en la circonstance, l'étude des fugues de Bach. Qu'eût-ce été si, au contraire de l'art très réel des Flamands, pareille incertitude m'eût saisi devant les Italiens?

De même, un mien ami, disciple agéonouillé de l'école musicale de Meyerbeer et de Rossini, sourit d'un beau dédain lorsque je lui causai du *Crépuscule des Dieux*. Wagner lui semble sans beauté et il lui refuse une âme.

En ce cas, il y a eu assoupissement des facultés sur une unique façon d'apprécier et le cerveau est réfractaire à une étude différente.

Tant d'autres exemples seraient encore à noter. Le Parnassien qui nie les formes littéraires plus modernes, le critique d'art vétéran qui hausse les épaules aux manifestations esthétiques des jeunes, l'admirateur des peintres académiques qui s'enfuit au seul mot d'*impressionnistes*.

Il est vrai que c'est s'écarter un peu et englober dans le cas qui nous occupe celui des sympathies d'art, étudiées et mûries, en somme, légitimes puisqu'elles sont l'expression d'une nuance de compréhension personnelle à l'individu.

Revenons donc au thème de notre entretien qui est celui-ci : N'y aurait-il pas avantage à s'instruire également et dans une proportion suffisante pour que les points d'attache pussent s'établir; s'instruire, dis-je, de tous les arts, et à



Hein Drystal, Paris.

VIEUX SOUVENIRS (AIMÉ PERRET)

FORBES LIBRARY,
NORTHAMPTON, MASS.



Photo DEBASSE, Paris

CHARGE DU 4^{es} DRAGONS (Manceuvres Russes) (P. MARSHALLIER)

FORBES LIBRARY.
NORTHAMPTON, 4 AUG.



Belle Époque, Paris

JUGEMENT DE PARIS (RUBENS)

Musee de Drouot

L'Éclair d'Art, 26, rue Frolois

FORBES LIBRARY,
NORTHAMPTON, MASS.



Hélio DE SAUT, Paris

MOÏSE SAUVÉ DES EAUX (PAUL VERONESE)

Musée de Dresde

L'Œuvre d'Art, 26, rue Feytaud.

FORBES LIBRARY,
NORTHAMPTON, MASS.

marier ces connaissances en une intelligence une et raisonnée de toutes les formes du Beau et de tous les moyens nécessaires à les concevoir ? En un mot, un architecte n'aurait-il pas un bénéfice immense à connaître de la littérature les plus beaux monuments, de la peinture les évolutions et les recherches, de la sculpture les merveilles, et de la musique les chefs-d'œuvre ?

Mieux encore :

Un poète ne doit-il pas être peintre et ne serait-il pas non plus parfait pour un musicien de savoir brosser un paysage ensoleillé avant d'en traduire musicalement l'harmonie ?

Et n'y aurait-il pas pour l'âme du penseur un redoublement d'énergie, une vibratilité nouvelle, s'il pouvait déposer d'une main la lyre qui lui fut l'accessoire de son inspiration pour saisir de l'autre main la lyre dont il tirerait d'autres accords tout à la gloire d'un autre art ?

L'admirable Michel-Ange, qui fut peintre et sculpteur, ingénieur et architecte, nous est le plus beau modèle de cette multiplicité, de ce dédoublement merveilleux qui élargit le domaine du cérébral artiste et le hausse magnifiquement jusqu'à la qualité du demi-dieu. Qui saurait dire si le *Moïse* ne fut pas conçu dans l'instant qui suivit la production d'un de ces dessins sublimes qu'on doit classer à la place d'honneur au Panthéon des arts ?

A plus petite échelle, notons au passage que J.-J. Rousseau cherchait le délassement et l'improvisation plus fraîche dans l'orchestration de son *Devin de village*, et souvenons-nous que Goethe et Victor Hugo promenaient sur le papier et pour des dessins la plume dont ils avaient écrit *Faust* et les *Feuilles d'Automne*. Et n'est-il pas un passage de Werther où il est dit : « Elle joue sur le clavier avec la suavité d'un ange ; alors l'égarément et les ténèbres de mon âme se dissipent. »

Œuvrer ainsi, c'est ajouter des fenêtres au palais du Rêve, c'est élargir les voies parfumées de ce jardin que peut devenir la vie lorsqu'on sait en cultiver les terrains et en balayer les sables arides, c'est centupler les extases possibles et illuminer de plus de météores consolateurs le vallon des larmes. Au matelot le phare est un guide ; groupons des phares et que l'esthète en connaisse les couleurs pour aborder enfin un port du Bonheur réalisable ici sous forme d'émotions multipliées à l'infini.

Un plan de vie en découle.

Il faut posséder le plus d'éléments de Beauté possible et en varier l'emploi.

Soyons à l'œuvre au travail et ne négligeons rien pour accroître notre science du Beau. Demandons à la littérature, à la poésie, de nous faire connaître les liens de parenté subtile qui les lient étroitement à la musique et la peinture. Dégageons de ce mariage l'essence même des autres arts et ne manquons pas de relever la relation qui existe entre l'architecte-musicien Bach et les gothiques qui érigèrent les cathédrales du XIII^e siècle. Voyageons. Questionnons la nature ; comparons les soirs et les aubes, admirons les courses de nuages, les clairs de lune au loin sur la mer, les aurores sur les pics neigeux, les midis sur les ruines. Causons. Approchons-nous des groupes où des esprits rayonnants sèment la bonne parole. Prêtons l'oreille aux conférences d'art, aux critiques ; pénétrons dans les théâtres où l'art est seul dieu ; lisons, créons, produisons nous-mêmes et écoutons le commentaire qu'on fait de notre œuvre.

De cette fusion d'études sortira pour nous l'omniscience du Beau, et peut-être un jour, après avoir longtemps marché sur ces routes d'inquiétude et de recherche, distinguerons-nous au loin, éclairé d'une lueur magique, le radieux temple où, seuls, accèdent les hautains cerveaux, seuls détenteurs de la notion pure des choses, acheminés lentement, au travers les siècles, vers cette étape dernière d'intellectualité où l'Histoire range les penseurs universels, ceux-là seuls qui sont vraiment, ici-bas, les demi-dieux !!

PASCAL FORTHUNY.

Marcel Andrès

(Suite)

Tout en avalant quelques bouchées en hâte, Andrès faisait son plan de campagne. Il avait, dans un petit port de mer breton, une marraine, vieille demoiselle, qui l'adorait. Il irait la trouver ; il se cacherait là ; c'était peut-être le seul coin du monde où il serait sûr de ne rencontrer ni amis, ni connaissances.

— C'est bien pénible de voir Monsieur partir tout seul et avec du chagrin !... quoique Monsieur ait bien tort de s'en faire pour si peu de chose ! Pour une personne qui n'a pas même la raison de distinguer la bonne chance de la mauvaise ! Car, enfin, que Monsieur ait été refusé avec son physique, son talent, sa fortune...

— On lui a dit que j'étais ruiné !

— Au moins, c'est pas vrai ce que dit Mon-

sieur ? dit Jan saisi, se redressant brusquement.

— C'est parfaitement vrai !

Jan était devenu blanc ; il tremblait sur ses jambes :

— Malheur de malheur ! c'est autre chose que la demoiselle, alors !

— Tu trouves ? dit Marcel souriant de la méprise. Te voilà comme elle ! Vas-tu me donner ton compte ?

Jan haussa les épaules et méprisa l'insinuation.

— Je vois bien que Monsieur plaisante ! S'il avait perdu sa fortune, il ne le prendrait pas si légèrement, mais, des plaisanteries comme celle-là, il ne faut pas en faire, ça pourrait porter malheur.

Marcel soulignait au crayon certaines stations de la ligne de Bretagne.

— Alors, on a dit à la demoiselle que vous étiez ruiné ; elle l'a cru et elle vous a planté là !

Jan semblait prendre un certain plaisir au développement de cette idée ; sa physionomie s'éclairait, se rassérénait.

— C'est drôle ; il est arrivé à Monsieur la même chose qu'à moi. Eh bien, je peux le dire à Monsieur, parlant avec l'expérience, qu'on s'en remet... et même assez vite. Monsieur aura assez de six chemises dans sa valise ? C'était chez le colonel pendant que je faisais mon temps. Monsieur n'a pas besoin d'habit, une redingote seulement. Le colonel m'avait pris chez lui en manière de valet de chambre — pour annoncer et servir à table — à cause de mon physique et de mon habitude du monde. C'était un service qui me convenait assez. J'évitais les juréments, la salle de police, les ordres et contre-ordres des officiers du régiment. La colonelle avait une cuisinière qui me favorisait... d'une partie de son service à faire, — des choses qu'elle ne trouvait pas en rapport direct avec ses goûts recherchés.

Ça m'était assez égal, et même j'en retirais quelques profits aux points de vue du sentiment et du confortable au diner, et même après, mais j'avais des remords, car ce n'était pas pour le bon motif que je la recherchais. Mon idée — quand j'aurais de quoi — c'était de retourner au pays. Au régiment, on disait que j'avais le sac, parce que j'envoyais un peu d'argent à ma mère. Un soir que la jolie particulière devenait plus engageante que de coutume, l'idée me vint que c'était pour mon argent qu'elle me serrait de si près. Je me dis : « Elle me croit riche !... comment s'y prendre pour la détromper sans brusquerie ? » Tout en bourrant son fourneau de charbon, je lui dis : « Si j'étais riche et que je vous demande en mariage, m'accepteriez-vous ? » Elle m'envoya une œillade à décrocher un quartier de bœuf ! « Malheureusement, je suis pauvre ! les quatre sous que je gagne, je les envoie à ma mère. »

Le rouge lui monta au visage ; elle me regarda étonnée :

— C'est vrai ce que vous dites ?

— C'est vrai, je n'ai pas le sou !

— Fichez-moi le camp d'ici, fichue blatte maigre ! Et ne venez plus jamais essayer vos pieds crottés sur le carreau de ma cuisine !

— C'est pour m'apprendre à être pauvre ?

— C'est pour vous apprendre à croire à des sentiments mercenaires, quand j'avais eu la faiblesse de m'éprendre de votre face d'imbécile. Soyez tranquille ! je ne serai pas en peine de vous remplacer. Dans l'armée française, c'est pas

l'homme qui compte, c'est l'habit. Dieu merci ! il ne manquera jamais de mannequins pour le porter !

Eh ! bien, Monsieur, sur le moment, ça m'a fait une privation ; quinze jours après, j'étais content comme un rat échappé d'un piège.

Pendant ce temps, Marcel écrivait à Lucien : « Les événements vous ont donné gain de cause. M^{lle} Vallières a eu le bon sens de sacrifier son amour à la raison. Un homme ruiné n'est pas son fait. Je dois tant à votre prévoyance amitié que je vous engage, dans votre intérêt, à ne pas vous trouver sur mon chemin d'ici à quelques temps. Je n'aurais peut-être pas le courage de résister à l'envie de vous marquer au front comme un chien envieux, un faux ami ! »

— Jan, tu mettras cette lettre à la poste, demain à la première heure, dit Marcel en passant dans sa chambre à coucher, dont il referma la porte sur lui.

Là, il ouvrit son bureau, prit une liasse de billets de banque qu'il mit dans sa poche, et un élégant portefeuille que sa main tremblante hésitait à ouvrir. Si l'on vous avait donné ce qu'il contenait, ce portefeuille, vous auriez souri à ces choses sans valeur. Lui, son cœur se brisait. C'étaient : une plume rose, frisée, arrachée d'un éventail, un tout petit bouquet de violettes fanées, un fleuron de jacinthe artificielle sur lequel des lèvres bien-aimées s'étaient posées avant de le donner, et puis encore une algue, collée sur une carte, un bout de papier chiffonné, sans rien d'écrit, qu'elle avait tordu entre ses doigts en pensant à autre chose, précieuse épave d'un moment d'ivresse, souvenir d'un rêve charmant au réveil navré ! Et puis, enfin, une toute petite boucle blonde, de l'or tordu, un frison cueilli sur une naque nacrée, où des lèvres, ivres d'amour, s'étaient posées un instant.

Un fil de soie bleu de ciel, fragile, fin, serait ce trésor presque vivant, qui donnait des pétales à celui qui le touchait ; ses lèvres tremblaient, ses paupières devenaient transparentes, deux larmes glissaient, silencieuses et brûlantes, rosée amère, deuil d'amour, de pureté, de foi, deuil des chastes et sacrés enthousiasmes d'un cœur qui s'entreuvre !...

Brusquement, Marcel jeta au feu tous ces trésors... puis, voulut les rattraper... Il était trop tard ! Il lui sembla qu'il se sentait mourir ! Un sourire amer crispa sa levre. Il ne se trouva guère ! Un être bon, confiant, joyeux, vivant de mourir en lui ; un autre, railleur, mordant, sceptique l'avait remplacé, — méchant celui-là et armé en guerre.

Lorsque Marcel arriva à la gare, les derniers voyageurs étaient déjà installés. — En voiture, Messieurs ! criaient l'employé d'une voix monotone, avec cette patience mécanique que chaque voyageur se fait un devoir d'exercer. En voiture !

Une grosse dame d'une cinquantaine d'années venait de se hisser assez péniblement dans un wagon de première. Tout en soufflant, en installant ses petits paquets, son châle, son carton à chapeau, dans lequel s'agitaient indécemment des provisions de voyage, elle jetait quelques phrases déconçues à une autre voyageuse en grand deuil, voilée de crêpe, installée en face d'elle.

— Je ne prends jamais le compartiment des « dames », on risque de se trouver veuve, c'est dangereux ! On ne sait pas ce qui peut arriver, n'est-ce pas, Madame ? De nos jours, les choses

afreuses deviennent à la mode. Il n'y a qu'à se faire assasin pour devenir intéressant !

Les chemins de fer sont le rendez-vous des bonneteurs, des rastaquouères ; une pauvre femme ne sait à quoi elle est exposée là-dedans ! Mon châle ne vous gênera pas, n'est-ce pas, Madame ? La voyageuse s'inclina.

— On ne peut même pas essayer les sonnettes d'alarme, 4,000 francs d'amende quand on les fait sonner pour rien. Et puis, si l'on en a besoin, elles retent ! Moi, je n'aime pas les voyages, mais il faut bien se mettre à la hauteur de son siècle ! Nous serons assez bien ici, très tranquilles ; pas d'enfants, pas de chiens, pas d'hommes !... Voilà un gaillard de mauvaise mine qui arrive encore !... pourvu que l'idée ne lui vienne pas de monter avec nous ! Je vais me mettre à la portière, ça l'épouvantera : les vieux visages servent d'épouvantail.

— Vous avez tort, Madame, dit la voyageuse en deuil, vous allez l'attirer par esprit de contradiction.

— En voiture, Messieurs ! criaient encore l'employé.

Marcel hésita... Décidément, la grosse dame l'attira.

Il ouvrit brusquement la portière, malgré les bras puissants appuyés dessus, et, d'un bond, sauta dans le wagon.

L'employé donna le coup de sifflet, la machine commença de haleter, souffler, jeter ses flocons de fumée et le train s'ébranla.

La grosse dame jeta sur Marcel un regard désespéré. Une panique s'empara d'elle ; saisissant brusquement sa couverture de voyage, son carton à chapeau, elle s'accrocha péniblement à la portière et opéra sa descente.

Malheureusement, la bonne dame avait profité depuis ses vingt ans, elle n'était plus ni souple, ni légère et n'avait guère l'habitude des voyages ; l'impulsion en avant, combinée avec son mouvement maladroit, l'installa brusquement par terre. Elle y resta une seconde, saisie, la bouche ouverte ; mais la bourgeoise économe surgissant tout à coup : « Mon châle ! » s'écria-t-elle.

Un clat de rire lui répondit Marcel, appuyé sur la portière, la contemplant ironiquement. A son appel, il saisit le châle oublié et le lança vers la voyageuse qui ne voyagait plus ; les effilés noués s'accrochant à la portière, le châle tomba sur une roue qui, en tournant, le passa à une seconde, celle-ci à une troisième, et ainsi de suite, jusqu'à la fin du train. — ce qui fut aussi la fin du châle. Le train maintenant courait à toute vitesse ; le diable était entré dans la peau de Marcel ; il semblait ravi et malveillant ; son savoir-vivre habituel l'avait abandonné. Il devisageait d'un air railleur la dame en noir placée en face de lui.

— Pourquoi ne vous en êtes-vous pas allée aussi ? lui demanda-t-il à brûle-pourpoint. Vous n'avez donc pas peur de moi ?

La dame, surprise, eut un mouvement hâtif. Au fond, elle n'était pas absolument rassurée et n'aurait pas demandé mieux que de s'en aller si elle avait eu le temps. Ce fut pourtant d'une voix très calme qu'elle répondit :

— Pourquoi aurais-je peur ? Je n'ai pas d'argent sur moi et je ne tiens pas à la vie.

Le timbre de cette voix légèrement grave était tellement musical, si rempli d'harmonies charmantes, malgré des efforts pour le rendre dur, que

Marcel, rappelé à lui-même, tressaillit, s'inclina respectueusement devant la voyageuse et resta silencieux, honteux de lui. Le train marchait vite, le vent froid du soir s'engouffrait dans le wagon ; la voyageuse toussa, croisant son vêtement léger sur sa poitrine.

— Voulez-vous que je ferme ? demanda Marcel.

— Comme il vous plaira ! répondit sèchement l'inconnue.

Le diable, chassé un instant, revint aussitôt.

Marcel laissa la fenêtre ouverte ; sa main chercha machinalement son porte-cigares ! Il reprit d'abord le mouvement ; mais il avait besoin de chasser ses pensées.

Il tira l'étui à demi :

— Naturellement, la fumée vous gêne ?

— La fumée ? non... ce sont les gens qui parlent qui me gênent !

La dame tenait évidemment à ne pas lier conversation.

« Au diable la pécore ! pensa Marcel, cela passera pour une permission » ; et il alluma son cigare. Il avait bien un peu envie de voir l'étranger partir que le chemin de fer lui octroyait, mais le voile de crêpe lourd, épais, restait obstinément baissé. A coup sûr, elle est laide ; si elle était jolie, elle aurait déjà montré son visage !

Décidément, la fumée du cigare, combinée avec un rhume et l'air du soir, ne convenait pas à l'étranger. Les quintes de toux se succédaient rapides. Un reste d'honnêteté gêna Marcel et, brusquement :

— Vous auriez aussi bien fait de me dire que mon cigare vous gênait ; je ne vous l'aurais pas imposé.

Il jeta par la fenêtre le cigare allumé et le porte-cigares avec pour éviter une nouvelle tentation ; puis, il ferma la vitre. Devant voyager toute la nuit, le mieux était de s'étendre et de s'endormir. Il défait sa couverture, mit son plaid en oriller, releva la séparation de son côté et se disposait à s'allonger, quand il s'aperçut que sa compagnie de voyage n'avait ni couverture ni châle.

Cette imprévoyance le gêna ; ce qui restait de bon en lui le mit mal à l'aise. Il hésita ; décidément, c'était moins gênant d'abandonner sa couverture que de lutter contre sa conscience.

— Vous avez oublié votre couverture de voyage et la nuit est froide ; voulez-vous la mienne ? Je n'en ai pas besoin.

— Merci, monsieur, fit la dame avec un petit salut de tête ; je vous serais particulièrement obligée de ne pas vous occuper de moi, c'est le seul service que vous puissiez me rendre.

Marcel fit un salut rapide. « A ton aise, pensait-il, tu peux bien t'enrhumer, tousser et se débarrasser les poumons, cela m'est pareil bien égal ! »

Il s'étendit et s'endormit tout de bon, sans plus se soucier de sa compagnie de hasard. Quelques minutes après, un léger ronflement amena un sourire sur les lèvres de la dame, qui releva son voile et regarda le dormeur.

« S'il n'y avait que toi et moi sur cette terre, pensa-t-elle, le monde finirait vite !... et ce serait une grande économie de souffrances ! Quel rustre ! A la première station, je montrerais dans un autre compartiment, 10^e-ce de seconde, pour être débarrassée d'une pareille compagnie ! »

C'était une charmante figure qui venait de se dévouer, fatiguée par la maladie ou la tristesse,

mais pure de lignes, fine, aristocratique, pleine de charme. Vingt-six ans, — ou à peu près, — des cheveux noirs, épais, mouvementés, un front blanc de statue traversé par des veines bleues, de grands yeux bleu foncé, profonds, rêveurs, des sourcils arqués fièrement et un emmanchement de nez à la grecque, — l'esprit en plus, — la bouche, d'une belle forme, avait un peu de tristesse, — souvenir échappé de l'âme. Son histoire n'était pas gaie ! Elle venait de perdre à la fois son père, sa fortune et son fiancé. Elle n'avait plus un parent au monde ; il ne restait devant elle que la lutte.

Son père, un savant distingué, professeur à vingt-cinq ans, avait rencontré dans le monde une fille de l'aristocratie qui s'était passionnément éprise de lui. Il avait une jolie tête, une grande intelligence et, à cet âge, la science ne lui avait pas encore tout à fait desséché le cœur. La famille de la jeune fille refusa son consentement ; on s'en passa ; on se passa aussi de dot. Les parents, considérant que leur fille était morte, l'oublièrent. Le bonheur de la jeune femme fut court. Au bout de quelques mois, elle s'aperçut qu'elle avait paré une idole, créé d'un reflet un être charmant, aimant, qui n'existait pas. Le mirage passé, elle se trouva en face d'une nature très froide, très égoïste, d'un cœur étroit où elle n'occupait qu'une infiniment petite place. Elle l'avait voulu, elle ne se plaignit pas. Fleur transplantée d'un sol riche dans un sol pauvre, elle s'étiola, luttant, en quelques années succomba. Sa première couche fut son dernier combat, elle y resta.

Marguerite fut élevée sans caresse : l'amour de son père était un amour distrait, intermittent ; mais c'était un amour, après tout, et le seul qu'elle eût. Aussi aima-t-elle ce père profondément, d'un amour de femme, dévoué, passionné, rempli d'illusions. La science, les découvertes de ce père qui la ruinait peu à peu, le grandissaient dans son estime, elle le voyait à travers une auréole de gloire. Tout en s'occupant peu de sa fille, le vieux savant lui avait fait donner une éducation de premier ordre, éducation qui développa en elle une force morale, une sagesse, une loyauté qui n'entrent pas toujours dans l'apport de la femme. De vingt à vingt-cinq ans, la fortune sembla sourire à Marguerite. Une des nombreuses inventions du vieux savant, pratiquée par hasard, et exploitée par un autre, lui fit gagner plusieurs centaines de mille francs. N'en ayant jamais tant vu, il crut sa fortune faite ; il se lança dans le monde, ouvrit sa maison, fier de mettre à jour la beauté, l'intelligence, le talent de sa fille. Un jeune architecte, prix de Rome, s'éprit de Marguerite, la demanda à son père, qui l'agréa comme fiancé. Marguerite eut quelques mois charmants, — le fiancé très épris pressait le mariage ; malheureusement, il y avait une nouvelle invention sur le tapis ; le vieux M. Arsdel ne pensait plus qu'à cela. « Attendez encore cinq ou six semaines, l'affaire sera terminée et la dot de Marguerite doublée. » Une double pneumonie interrompit la découverte, emportant M. Arsdel et la dot de Marguerite.

Ce fut un coup affreux pour la pauvre fille.

Son fiancé lui en ménageait un autre. Six semaines après la mort du père, il écrivit à Marguerite une lettre pleine de sagesse, l'informant qu'on lui offrait une position magnifique à New-York — tout un quartier nouveau à bâtir. C'était l'affaire d'une année ou deux. Il reviendrait avec une fortune américaine !

L'idée ne lui était pas venue d'épouser Marguerite et de l'emmener. Et l'idée ne vint pas à Marguerite, cœur loyal, que son fiancé l'avait plantée là. Elle attendit. Mais, en attendant, il fallait vivre. Quand le notaire, un vieil ami de la famille, eut tiré au clair la situation très embrouillée, lorsqu'il eut fait face aux engagements courants, au loyer trop lourd, aux multitudes d'abonnements : journaux, revues, ouvrages scientifiques, aux frais de médecins, aux arriérés oubliés, il se trouva rester à Marguerite quinze mille francs de capital ; plus une petite maison et un jardinet dans un trou de province bretonne, — une épave venant de sa mère. Une vieille tante lui avait laissé ce bien, prévoyant qu'un jour elle en aurait besoin. La mère ayant trouvé un abri plus sûr, cela revenait à la fille. Dans la disposition d'esprit où se trouvait Marguerite, c'était justement ce qui lui convenait. Elle irait se retirer là en attendant son fiancé.

— L'hiver commence, lui avait fait remarquer le notaire, il est rude en Bretagne.

— Pas sur les côtes, mon vieil ami.

— Et puis, votre loyer est payé jusqu'au printemps, profitez-en. Avec votre instruction, votre talent, vous pouvez vous faire une situation à Paris, ce qui vaudrait mieux que de vous enterrer dans un trou de province.

Il n'ajouta pas : « Avec votre beauté, vous avez chance de faire un bon mariage » ; mais il pensait : « Le jour viendra où elle s'apercevra que son fiancé l'a plantée là — car il l'a lâchée indignement, c'est clair, cyniquement, sans même lui donner une fois de ses nouvelles ! »

Un mois s'était écoulé, Marguerite attendait toujours. Elle ne doutait pas. La première lettre s'était perdue, la seconde arriverait [bientôt]. Si seulement elle avait son adresse ! mais New-York, c'est un champ trop vaste. Il fallait attendre, et ce fut pour attendre qu'elle prolongea son séjour à Paris. Les mois se succédèrent apportant des peines, des tracasseries, des douleurs, pas de joies. L'hiver s'écoula et la lettre n'arriva point !

Ce que pensa Marguerite, elle ne le dit pas ; ses lèvres se scellèrent sur le nom du fiancé. Ce qu'elle souffrit ! son visage le disait à tous ; elle pâlit ; ses yeux se creusèrent ; ses joues perdirent leur rondeur ; ses belles mains s'effilèrent, devinrent transparentes : un pli amer se creusa au coin de sa bouche.

Avril arrivait, frais, jeune, joyeux de vivre ; jetant des plaques bleues au ciel, mêlant aux rayons de soleil de brusques ondées, soufflant ses tiédeurs parfumées à travers la nature troublée d'amour ; à Paris, cela ne paraissait guère ; le bel Avril, le vainqueur, l'amant fier et tendre, ne savait où poser son baiser joyeux. Pas de fleurs à lui ! pas de campagnes vertes où les papillons deux à deux se poursuivent et se querellent, où l'abeille bourdonne affairée, où la rosée tremblante scintille accrochée au brin d'herbe qui plie. — La pluie — cette belle pluie attiédie que la terre ravie boit avec ivresse et résorbe en parfums ; la pluie tombant dans ce grand cimetière fait de pierres, de fer, de briques, d'asphalte, se changeait en boue. Et la triste humanité pataugeait, s'enrhumant, se souillant, éclaboussée, maussade de ce qui fait chanter l'oiseau sous la feuillée. Il était temps de partir. Marguerite avait peine à s'arracher de cette maison où elle avait été heureuse, et si malheureuse !

— Emballez vos affaires et ne vous occupez de

rien ! laissez-moi tout cela ! Tout ce que vous remuerez ici vous arrachera le cœur. J'ai écrit là-bas qu'on ouvre votre maison, qu'on la tienne prête. Dès que vous serez arrivée, donnez-moi des nouvelles. De mon côté, je vous tiendrai au courant de tout ce qui arrivera ici ; je vous enverrai de suite les lettres que je recevrai pour vous.

Les lèvres de Marguerite tremblèrent, ses paupières se gonflèrent :

— Je crois que vous n'en recevez guère... vous n'en recevrez pas !

Le vieux notaire lui serra la main.

— Courage ! la vie n'est que ce qu'on la fait. Tâchez de n'attacher aux choses que l'importance qu'elles ont réellement. Si l'on avait le courage de faire abstraction du moment présent et de placer ses chagrins à quelques années de distance, beaucoup perdraient leur amertume. Tout change et se transforme. Après les tristes pages que vous venez de tourner, qui sait s'il ne s'en trouvera pas là-bas quelques-unes qui feront oublier les mauvaises.

JAN KERMOHR.

(A suivre.)

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE

L'approche de la nouvelle année, avec son cortège d'étrennes, ramène pour les éditeurs l'occasion de séduire également le bibliophile et le collégien, les gens du monde et les enfants, en rivalisant de somptuosité, en des éditions où l'attrait d'une luxueuse parure s'ajoute à la délicatesse et au choix des sujets, au charme du style, à la recherche dans le goût typographique et à l'éclat des illustrations. L'art du libraire accomplit des merveilles, faisant concourir tous les modernes raffinements à la réalisation du désir rêvé naguère par le Poète latin, quand, pour rare cadeau, il envoyait à Nècère l'exquisité de ses vers amoureux.

Dans ce *match* esthétique des beaux et bons livres la maison Delagrave affirme, d'année en année, une supériorité plus marquée, et détient un des plus honorables *records*, tant par la sélection des œuvres présentées à l'intérêt des lecteurs que par l'élégance de ses volumes tentateurs. Voici, par exemple, la continuation d'une série, déjà remarquée, et digne à tous égards d'être recommandée à l'attention du public, plus nombreux chaque jour, qui s'attache aux intelligentes lectures, la série des *Arts de l'Ameublement*. En leur simplicité coquette, sous leur gaufrage gris-bleu où se détache en or l'illustration des diverses spécialités, ils sont charmants, ces petits livres, où, d'une plume facile autant que savante, l'auteur synthétise l'encyclopédie de chacun des *Arts* qu'il passe successivement en revue. Manuels Roret de mon enfance, où êtes-vous ? Que vous voilà distancés, à tous égards, par cette publication à laquelle contribuent avec leur grande autorité M. Henry Havard, inspecteur des beaux-arts, pour tout le texte, MM. Gouin, B. Mélin, A. Mangonot, S. Hugard, pour les nombreux dessins qui émaillent et ornent chaque étude, la *céramique*, la *serrurerie*, la *menuiserie*, la *tapisserie*, la *verrerie*. L'ouvrage est publié sous le haut patronage de l'Administration des Beaux-Arts. Didactique, sans cesser jamais d'être intéressant, il a sa place marquée dans les bibliothèques particulières aussi bien que dans celles de l'Université, des Cham-

bres de commerce, etc., qui l'ont honoré de leur souscription; sa publication fait honneur également à l'auteur, qui la mène avec une égale simplicité à l'éditeur, qui la procure avec un goût si éclairé et si sûr.

Pour plaire tout particulièrement aux esprits curieux d'esthétique, épris du Beau et de ses manifestations par l'ébauchoir ou le pinceau, soucieux d'acquiescer des connaissances indispensables au collectionneur, est l'*Histoire générale des Beaux-Arts*, que nous apporte la librairie Delagrave, en un fort volume de près de 800 pages, agrémenté et éclairé de plus de 300 illustrations, d'après les œuvres les plus célèbres. Partant de l'antiquité pour arriver à nos jours, l'auteur, M. Roger Peyre, nous initie successivement à l'art Égyptien, Oriental, Chaldéen, Assyrien, Phénicien, Iran, Perse, etc.), Grec, Étrusque, Romain, Byzantin, Musulman, Roman, Gothique, de la Renaissance (du xiv^e au xv^e siècle inclus), au xv^e siècle, au xviii^e; il étudie les diverses Écoles, bolonaise, espagnole, flamande, hollandaise, française, anglaise, et termine par des considérations sur les romantiques et les classiques, la lutte des doctrines, l'état de l'art à la fin du xviii^e siècle. Un appendice résume l'histoire des grandes époques de la musique, complétant ainsi très heureusement ce vaste tableau que je ne saurais mieux comparer qu'à une fresque immense où, groupés avec une entente parfaite de l'ordre dans les temps, des affinités esthétiques et des lois harmoniques de la composition, l'auteur nous présente, en un ensemble glorieux, avec leur relief propre et leur coloris particulier, les pontifes de l'art à travers les Ages, à la manière d'Ingres dans son *Apothéose d'Homère*. Les trois cents illustrations ajoutent à la suggestivité du texte, d'une lecture aimable malgré la certitude de son érudition, et donnent à l'œil la perception exacte des œuvres dont il est parlé. Une table spéciale facilite le repère de chacune d'elles. M. Peyre, professeur agrégé d'histoire au collège Stanislas, n'accuse que la prétention d'avoir écrit un simple *Manuel* pour la jeunesse des établissements d'éducation. Cet excès de modestie cache un mérite plus élevé. S'il a pleinement réussi, comme livre d'enseignement, il a produit en même temps une œuvre d'une autre portée. Les gens du monde qui, l'ayant pris des mains de leurs enfants, l'auront feuilleté, iront jusqu'au bout, et tiendront à l'avoir dans leur bibliothèque. C'est pourquoi j'ai tenu à le signaler plus particulièrement aux lecteurs de *L'Œuvre d'Art*.

Avec le *Lion de Camors*, de M. de Caters (épisode de la guerre de la Chouannerie), illustré d'un crayon très sûr et très fin par Jules Girardet, nous abordons les œuvres d'imagination et les véritables livres d'étréennes. Je ne sais ici que louer le plus, de la trame du drame émuvant, si bien conté par l'auteur, de l'action passionnante, du style franc, sincère, saisissant, ou de ces gravures qui font pittoresquement vivre les diverses scènes du récit, ou de la beauté typographique du texte et de la sobre élégance de l'édition? Aussi bien, l'œuvre, dessinée par M. de Caters à un public de jeunes lecteurs, trouvera-t-elle un succès mérité dans un cercle plus large, auprès d'un monde plus sérieux ou plus raffiné. Ce bel et bon livre aura bientôt sa place sur tous les guéridons distingués, et le *Lion de Camors* sera un peu celui de la saison où l'on se plaît aux lectures élégantes

tout en croquant les bonbons de chez Pihan.

L'orgueil, cette fois, des publications d'étréennes de la maison Delagrave est ce splendide volume qui se présente à nous sous une couverture suggestive, en couleurs, d'un effet saisissant avec ses rougeoisements de soleil couchant derrière un bloc de montagnes, les *Abîmes*. Étude fortement documentée sur les profondes rocheuses, les failles, les eaux souterraines, les cavernes, les sources, la spéléologie, ce magnifique volume de 576 pages, suivies d'un index, est dû à la plume savante de M. A. Martel, qui nous promène, émerveillés des surprises et des splendeurs de la nature souterraine et des prodiges géologiques, du Vaucluse et des canons de l'Ardeche, au Bramabiau du Gard, au Causse noir, au Causse de Méjean, au Tynoudol de la Vayssière, aux Causses de Villefranche-de-Rouergue, de Gramat, de Martel, à la grotte de Mirémond en Dordogne, au Creux-de-Souci, dans le Puy-de-Dôme, au Creux percé en Bourgogne, au bassin de la Seine, aux grottes de Belgique, au Karst, au Katavothres du Péloponnèse. L'ouvrage se termine par des considérations raisonnées, d'un puissant intérêt, sur les abîmes, les eaux, les cavernes, la théorie de Vaucluse, la météorologie, la physique du globe, la minéralogie, la paléontologie, etc. L'auteur y condense l'histoire et les impressions des explorations par lui effectuées, de 1888 à 1893, avec le concours de MM. Gouppilat, Sidirides, Putick, Pupin, Lalonde, Pons, de Launay, Mozarieu, Arnal, Bourguet, etc. : 4 photographies, 16 plans hors texte, 100 gravures d'après des photographies et des dessins de G. Vuillier, L. de Launay, E. Pupin, dont 9 hors texte, et 200 cartes, plans et coupes illustrent ce volume, qui est à la fois un monument de haute science et un bijou luxueux de perfection typographique et artistique.

Les petits ne sont pas oubliés, et avec *Bébé qui chante*, ils trouveront un ensemble de couplets, paroles et musique de M. Xanrof, somptueusement présentées par la maison Delagrave, avec des illustrations de L. Cottin, qui sont de la fantaisie, du joli et de la polychromie les plus ravissants du monde. Que ne sais-je encore bébé, que ne puis-je revenir à l'âge béni où l'on chante!

O. JUSTICE.



NOS GRAVURES

Aimé PERRET, *Vieux Souvenirs*. (Champ de Mars.) — La vieille terre et les vieilles gens! Tous ridés, halés sous le grand vent. Il y a des ornements sur la route et de profonds sillons au front des vieillards. Des mousses s'enroulent aux troncs torsus des chênes et les cheveux blancs tirebouchonnent aux tempes des anciens. L'eau des sources est triste et mélancolique le soir, comme le regard éteint de ceux-là qui furent jeunes et qui connurent, comme la source au matin chantante sur les cailloux, les rires perlés et harmonieux des vingt années.

Aujourd'hui, les bons vieux comptent sur leurs doigts. « Tu sais bien, la mère, c'est quand on a construit le presbytère, deux mois avant la belle comète, même qu'on avait dit que c'était signe de guerre, et que tu avais peur de me voir

partir. — Oui, mon vieux, je m'en souviens encore, tu m'avais apporté ce soir-là un plein panier de fraises cueillies pour moi dans les bois. — Ah! la mère. — Ah! le père. »

Braves anciens, vos figures sont reposantes à considérer. Vous êtes l'âme simple qui passe et les plis de votre front sont beaux comme les déchirures du champ, une fois passée la charrue. Que la route pour nous soit longue encore et que bientôt M. Aimé Perret nous fasse connaître vos noces de diamant.

IVAN PRANSHINOFF, *Charge du 48^e dragons; Manœuvres russes*. Appartenant à S. M. l'empereur de Russie. (Champ de Mars.) — Il y a des tableaux qui ont un sort tout fait avant que n'en soit brossé le premier coup de pinceau.

Cette charge monumentale et de lignes chercheux rentre dans cette catégorie. La vérité du décor, la chaleur de l'action, le parti pris de l'absence de fond pour faire valoir la course enflammée des dragons, tout cela valait bien l'acquisition princière.

C'est de la peinture politique, de même qu'on voit des peintres nous redire: un conseil de révision, une salle de clinique, ou une assemblée.

Une église, un hôpital ou une mairie ont toujours besoin de quelque chose dans le genre et c'est encore un tableau de vendue. Ici toutefois n'est pas le cas: il faudrait manquer de bonne loi pour ne pas s'arrêter à la variété des attitudes et à la qualité très spéciale du coloris.

Si nous avions le temps, nous passerions au détail.

Jetons un coup d'œil sur... Mais les cavaliers sont déjà loin.

REBENS, *Jugement de Paris*. (Musée de Dresde.)

— Rubens nous offre au Louvre, dans la vie de Henri IV, une série de femmes grasses qui ne sont pas de notre goût. Son *Jugement de Paris*, à Dresde, n'est pas moins abondant en rondeurs et en embonpoints. Toutefois on ne peut pas critiquer sur un seul point et entacher une œuvre sur un prétexte de lignes.

Il faut laire la part de la composition et dégager du dessin critiqueable — pour nous qui suivons d'un œil plein d'intérêt l'art aminci des primitifs — le plan louable qui consiste à grouper si parfaitement Junon, Minerve et Vénus. La tête du père est jolie et l'expression de la tête de Méduse sur le bouclier est à noter.

PAUL VÉRONÈSE, *Musee sauvé des eaux*. (Dresde.)

— L'art luxueux du Véronèse s'exprime en ce *Musee* sous les couleurs les plus brillantes. Nous retrouvons la splendide richesse des *Noces de Canova* dans le détail de costumes, de draperies, de robes tissées de branches fleuries, de chiens soignés et de hallebardes.

Un soleil couchant ajoute sa gloire à tout ce décor magnifiquement riche et le visage de la belle dame qui, comme chacun sait, est fille de Pharaon, en paraît plus fin au voisinage du front proéminent de ce bouffon qui s'étonne en taquinant des lévriers.

M. R.

Le Directeur-gérant: LÉON CASTAGNET.

Paris. — E. Mosa et C^{ie}, imprimeurs, 41, rue de la Victoire, 41.

L'OEUVRE D'ART

REVUE BI-MENSUELLE ILLUSTRÉE

ABONNEMENTS

| | | |
|-----------------------------|----------------------|-----------|
| PARIS ET Départements | UN AN. | 24 francs |
| | SIX MOIS | 12 — |
| | TROIS MOIS | 6 fr. 50 |

ÉTRANGER

Union Postale : Un An, 50 fr. Six Mois, 15 fr. Trois Mois, 8 fr.

DEUXIÈME ANNÉE — N° 41

NUMÉRO EXCEPTIONNEL

20 Décembre 1894

DIRECTION ET ADMINISTRATION

26, rue Feytaud, Paris.

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres ou mandat-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond pas des manuscrits et des dessins envoyés.

LES SOULIERS DE NEIGE

Le 7 thermidor 1794, à six heures du matin, une femme du peuple frappait discrètement à la porte d'une hutte construite dans des terrains déserts du faubourg de Vaugirard. Un homme portant la blouse vint ouvrir. Il pouvait avoir quarante ans. La taille était haute, le regard vif, l'attitude distinguée. Cet homme, en dépit de la livrée grossière sous laquelle il essayait de tromper le regard, se fût trahi par la finesse de ses traits, l'aisance de ses manières, sa parole élevée. On eût sans peine deviné le gentilhomme sous la bure de l'ouvrier. C'est qu'en effet l'homme qui ouvrit au signal convenu la porte de sa hutte n'était autre que le comte Hector de Livois.

Poussé, traqué pendant la Terreur dans sa personne et celle de ses proches, le comte Hector était parvenu à se dérober aux espions de Robespierre. Il avait pu soustraire à l'échafaud le marquis son père, ancien page de Louis XV. Sa femme et son fils, âgé de six ans, vivaient avec lui depuis plusieurs mois dans les terrains vagues du faubourg, protégés par la complicité prévoyante d'anciens serviteurs qui les tenaient au courant des péripéties de la politique. Le comte Hector, amateur d'art et lettré, avait connu André Chénier. La femme qui se présenta devant lui le 7 thermidor lui apprit justement la condamnation du jeune poète. Son exécution devait avoir lieu le jour même, et dans les papiers saisis chez André Chénier on avait découvert certaines pièces compromettantes pour le comte Hector. Son père, le marquis de Livois, était principalement recherché. On était sur leur piste. Déjà l'hôtel des Livois, leurs collections superbes de tableaux signés de Lancret, Pater, Watteau, Boucher, Chardin, étaient mis à l'encan. On supposait que les propriétaires avaient émigré, mais

la délation d'un jacobin que la famille de Livois avait sans cesse comblé d'aumônes venait de mettre le Comité de Salut public sur la trace du comte Hector et de son père. Il n'y avait plus qu'à fuir. Tout étant préparé, le marquis, son fils, la comtesse et leur enfant partirent sans une heure de retard. Le lendemain ils étaient au Havre, et six jours plus tard ils abordaient à Thorshavn dans les Féroé, îles de l'Atlantique dépendantes du Danemark.

Pendant ce temps, la bande noire s'était abattue sur le patrimoine des fugitifs. Leur hôtel de la rue Saint-Dominique, leurs domaines situés dans l'Auvergne et le Berry avaient été acquis à vil prix par des hommes de trafic. C'était la ruine irrémédiable. Il est vrai que ce crime était à peine accompli lorsque Robespierre fut renversé. Mais comment réparer les injustices que couvre un simulacre de légalité? Les acquéreurs de biens nationaux pouvaient se dire légitimes propriétaires des domaines payés par eux à vil prix. Que si leur conscience leur faisait reproche d'une évaluation dérisoire dont ils avaient profité, la loi les couvrait. Sans doute ils pouvaient craindre des revendications prochaines; mais le calme, il s'en fallait de beaucoup, n'était pas rétabli par la chute de Robespierre et les émigrés tarderaient vraisemblablement à rentrer en France.

Les Livois ne revinrent jamais.

Un banquier d'origine étrangère, le baron Danilof, s'était substitué à cette ancienne famille dans la possession du château de la Cérisaie, situé en Berry, et du domaine de Sept-Monts en Auvergne, dont les revenus annuels s'élevaient à un demi-million. Danilof ne jouit pas longtemps de cette grosse fortune qui subitement s'ajoutait à la sienne déjà considérable. L'heureux spéculateur

mourut d'apoplexie trois mois après la signature du contrat qui l'avait mis en possession des biens des Livois. Son unique héritière était une fille, âgée de trente ans. Celle-ci quitta la France peu après la mort de son père, sans qu'on sût ce qu'elle était devenue. Elle laissa toutefois derrière elle une mémoire vénérée. On la disait compatissante aux pauvres gens.

Thorshavn, ville principale des Féroé, n'était pas le but du voyage des Livois. Le comte Hector avait résolu de passer en Amérique et de se fixer au Canada. Pressé par les circonstances, il avait pris place à bord de la première corvette en partance. Qu'importait, au surplus, l'itinéraire? Mettre entre ses ennemis et sa famille une barrière infranchissable, était la seule chose urgente. Le capitaine du *Goëland* se proposait d'ailleurs de se rendre à Québec en faisant escale aux Féroé et sur la côte d'Islande. Le comte Hector, en suivant cette voie détournée, ne pouvait qu'échapper plus sûrement encore aux poursuites dont il était l'objet. En posant le pied sur le sol des Féroé, les quatre fugitifs se sentirent en sûreté. Un sentiment de gratitude profonde envers la Providence les envahit. Si l'éloignement de la patrie ne laissait au cœur une blessure inguérissable, les Livois se seraient estimés heureux. Mais le marquis était octogénaire. Une morne tristesse qu'il ne parvenait pas à surmonter ajoutait pour lui aux fatigues de la traversée. Si accueillante que fût la population de Thorshavn, le vieillard ne se consolait pas d'être exilé. Une sorte de langueur s'empara de lui et lorsque la corvette le *Goëland* quitta le port, la famille de Livois dut renoncer à prendre place parmi ses passagers. Le marquis était mourant. Quelques jours plus tard il succombait. Le comte Hector lui ferma les yeux, et, bientôt après, vaincu

lui-même par les coups répétés de la mauvaise fortune, brisé d'anxiété pour sa femme et son enfant, il alla rejoindre son père sur la colline où dorment les pêcheurs de Thorshavn, usés par l'âge ou la tempête.

La contesse de Livois ne se laissa pas abattre. Le double deuil qui l'avait frappée accrût, s'il était possible, sa force de résistance. Elle était mère : elle se devait à son fils. Au prix de peines extrêmes, elle parvint à se procurer des nouvelles de France. La 'tourment révolutionnaire avait perdu de sa violence, mais le désastre personnel qu'elle redoutait de connaître dans toute son étendue était consommé. La contesse n'avait plus de ressources. Ses biens, ceux de son mari, lui étaient à jamais enlevés. Elle était pauvre, et plus que cela, elle était misérable et désormais un travail manuel pouvait seul lui assurer le pain de chaque journée.

Elle eut un instant la pensée de revenir en France. Quelque bateau lui eût sans doute permis de réaliser son projet, mais la pauvreté n'est supportable que loin des yeux qui jadis ont envié l'éclat d'un faste disparu. Puis comment se fut-elle séparée de la dépouille du comte et de son père qui tous deux avaient charmé sa vie ! Une sorte d'attraction la retenait sur cette terre désolée des Féroé dont l'aspect et la nudité répondaient si bien au dénuement de son cœur. Elle resta.

La seule industrie des femmes de Thorshavn est de carder la laine. Les hommes sont pêcheurs. Le fils de M^{me} de Livois n'avait encore que six ans, elle ne pouvait songer à en faire un moussou, bien que l'enfant témoignât un vif désir de se mêler aux matelots. La cabane de sa mère étant assez proche du rivage, Christian — c'était son nom — s'échappait à toute heure et grimpaît sur les barques amarrées. Sa mère, aisément inquiète, allait à sa recherche et le ramenait dans la maison de bois. Les habitations de Thorshavn sont invariablement construites sur le même modèle. Des planches clouées en forment les parois, et pendant l'hiver on les relie les unes aux autres par des câbles afin qu'elles résistent à la tempête. La vie dans un tel cadre est nécessairement frugale. M^{me} de Livois acquit une grande adresse aux occupations qu'elle s'était imposées et le léger profit de ses heures laborieuses lui suffit pour faire vivre son enfant. Chaque semaine, elle reprenait

pour un jour sa robe de deuil et conduisait le petit Christian sur la tombe de son père. C'étaient les seules promenades de l'enfant.

Deux années se passèrent ainsi. Il existe chez les habitants de ces dures contrées un usage touchant. La veille de Noël, à la nuit tombante, l'église de la ville est illuminée, et les enfants ont seuls le droit de pénétrer dans le lieu de prière. Ils accourent de tous les points. Parfois on les compte par centaines. Lorsqu'ils sont réunis, des voix entonnent un cantique au Dieu de la crèche. Sont-ce des hommes ou des anges qui chantent de la sorte ? Des voyageurs ont interrogé sur ce point des enfants de Thorshavn qui leur ont répondu : « Ce sont les anges ! »

Le cantique terminé, tout le petit peuple défile devant la crèche, et la tradition veut que l'enfant dont le bérêt a touché les pieds du *Bambino* sera capable de grâces et de richesses durant l'année. Aussi quel n'était pas l'empressement des enfants de Thorshavn à tendre leurs bérêts par-dessus la balustrade qui les séparait de la crèche au sacristain chargé de poser une à une ces petites coiffures sur les pieds roses de l'image de cire !

L'hiver qui suivit l'arrivée de M^{me} de Livois dans la ville de Thorshavn, une tempête effroyable sévit sur les Féroé pendant le mois de décembre. La veille de Noël, douze enfants, sur deux cents environ que comptait la population de la ville, osèrent gravir les rues escarpées qui conduisent au temple. Chacun d'eux, ô miracle ! trouva dans son bérêt une pièce d'or après la cérémonie accoutumée. Les familles ne manquèrent pas d'attribuer cette faveur inattendue au petit nombre de fidèles qui s'étaient réunis devant la crèche, et chacun garda le silence sur la mystérieuse pièce d'or.

M^{me} de Livois n'avait pas permis à son fils de se joindre aux enfants de Thorshavn.

L'année d'après, des rafales de neige sévirent sur la contrée. Vers la Noël, les rues n'étaient praticables que pour les indigènes les plus agiles. M^{me} de Livois était tombée malade sur ces entrefaites, et elle dut prendre le lit le 24 décembre de la chute du jour. Le sommeil s'empara de ses membres engourdis, ce que voyant, le petit Christian s'échappa furtivement, au moment venu, de la hutte maternelle. Hélas ! il avait compté sans la faiblesse de ses jambes de huit ans. Le sol abrupt et glissant s'opposait à ce

qu'il parvint au temple dont les fenêtres étincelaient là-haut comme des étoiles. Ses chaussures furent bientôt en lambeaux. Ses vêtements se déchiraient aux aspérités du roc. Intrépidement, il s'aïda de ses mains et de ses pieds, luttant avec désespoir contre une nature impitoyable afin d'arriver, lui aussi, jusqu'à la crèche. Lorsqu'il parvint sous le parvis, ses petits camarades redescendaient joyeux. Encore un peu et les portes de l'église allaient se fermer devant lui. Mais son énergie, son ardent désir de rendre hommage à l'Enfant-Dieu méritaient une récompense. Il entra. L'église était toujours illuminée, mais déserte. Il s'avança confus, hésitant, vers le sanctuaire. Le désordre de son vêtement, ses pieds nus, sanglants, couverts de neige le faisaient rougir. Il se sentait indigné de s'approcher de la crèche. Dans sa route difficile il avait perdu son bérêt !

L'enfant sentit fléchir ses genoux. Il s'affaissa sur la dalle du temple, vers le milieu de la nef, en criant : « Doux Jésus, ayez pitié de ma mère, épargnez-lui la souffrance. Faites que je sois riche afin de lui rendre sa vie d'autrefois sur la terre de France ! » Ayant dit ces paroles, l'enfant s'évanouit.

Lorsqu'il reprit ses sens, il était dans la cabane de sa mère. Celle-ci, penchée à son chevet, épiant son réveil. En vain lui demanda-t-elle ce qui s'était passé dans l'église de Thorshavn, l'enfant ne savait que répondre. Il raconta son entrée dans le temple, son trouble, sa prière. Il croyait se souvenir qu'une dame vêtue de noir en l'entendant s'était dirigée de son côté ; il se rappela aussi que des mains très douces l'avaient soulevé de terre, mais il n'était pas bien sûr !...

M^{me} de Livois, montrant une cassette remplie d'or que deux hommes lui avaient remise en lui rapportant son enfant, lut au petit Christian ce simple billet qu'elle avait déjà parcouru des yeux plus de vingt fois depuis quelques minutes.

« Cet or et ces titres sont à vous. Je vous les rends. Ne cherchez pas à me découvrir. Au moment où vous lirez ces lignes, j'aurai quitté Thorshavn.

« Baronne Daniloff. »

L'enfant jeta ses petits bras au cou de sa mère et l'embrassa de toutes ses forces. « Ce sont les anges de Noël qui veulent que vous soyez heureuse, et le petit Jésus m'a pardonné d'être entré dans l'église... avec des souliers de neige ! »

HENRY JOUIN.

LE PETIT JÉSUS DU VIEIL IMAGIER

I

« Noël! Noël! » — chantent les cloches de la vieille cathédrale Angélique, et dans la bise qui souffle, tourbillonnent les flocons de neige comme les notes blanches du chant de Noël! « Noël! »

Entre deux contreforts de l'énorme cathédrale, un petit logis se blottissait à la façon d'un nid d'oiseau aux enfourchures d'un grand arbre. C'était le logis de l'imagier, Claude Barrier.

L'imagier « en os, en buis, en ivoire, des bienheureux du Paradis aux manches de couteaux », était un homme qu'une longue vie et un long travail avaient taillé lui-même comme un saint de bois. Tous les Barrier vivaient et mouraient imagiers, à la même place. Claude n'avait pour voisin qu'un très vieux Chanoine Pauvre de Notre-Dame, de ceux que Charlemagne y avait fondés pour le service de la Vierge Noire.

Il n'avait encore pour famille que sa fille et son petit-fils. Sa fille — veuve d'un apprenti, qu'au bout des sept ans exigés par les statuts des tailleurs d'images, il avait donné pour mari à Véronique après son remarquable chef-d'œuvre, un martyr en poirier, « aux sourcils et aux yeux branlants ». Véronique ressemblait aussi à une sainte d'alors avec sa robe tout d'une venue et sa tête d'une piété naïve. Quant au petit-fils — Claudinet — il avait six mois. Mais déjà fort, déjà gros, il rappelait, lui — avec sa figure toute ronde, toute rose — une tête d'angelot peinte dont on aurait seulement rabattu et caché les ailes sous un bonnet mignon.

Claude n'avait plus d'apprenti maintenant et encore moins « les valets en nombre » que les règlements de la corporation lui permettaient. Il était trop pauvre, pourtant bon imagier et l'on se souvenait toujours « d'un saint Georges à cheval de cinq pieds et demi de haut, tant lui que le cheval, une fille sur un rocher près de lui et un serpent près de la fille, faisant contenance de la vouloir engluer et gaster. » Malgré qu'il restât pauvre, il tenait pour noble son « métier » — qui l'exemptait du guet.

Mais Claude Barrier se sentait vieillir et vieillir mécontent de ses œuvres, et

se considérait même comme un grand pécheur pour n'avoir pas assez artistement sculpté les Crucifix nus, les trois personnes de la Trinité et les Notre-Dame portant son fils. Cette nuit de Noël surtout — les bonnes vieilles cloches de la cathédrale semblaient le lui reprocher tout haut vilainement et le crier au loin à tout le monde. Il en était bien marri et en demandait fermement pardon à Dieu le Père, quand une petite lumière s'épanouit soudain dans une maille de son vitrail comme une étoile de Rois Mages. C'était la lanterne du vieux Chanoine Pauvre qui — dans la neige et sur sa crosse — se rendait au chœur pour la messe de minuit.

Il éprouvait tant de joie de cette belle nuit, le pieux chorieur, qu'en passant devant le logis de l'imagier, il en poussa l'huis et cria :

— Hé bien, Claude, il est né, le divin enfant! *Magnificat anima mea Dominum!*

— Oui. Mais ses cloches me disent que je n'ai pas assez fait pour lui, Dom Combes, et je m'en lamentais dans l'âme. Si je n'ai pas été ambitieux et ne me suis point aidé des côtes, comme le serpent, pour avancer, je n'en ai pas moins — dans ma prime jeunesse — représenté, sur les miséricordes des stalles, quelques moines sourds se faisant un cornet des deux mains, quelques renards dévorant des colombes, quelques truies jouant de la cornemuse. Ce sont là fautes graves peut-être que je dois racheter avant de mourir, et je suis un vieil homme déjà, Dom Combes.

— Malices de maître Satanas que ces scrupules, Claude! *Deus in adiutorium meum intende.* N'avez-vous pas grandement révééré, au contraire, les quatre sculpteurs martyrs que le vilain empereur Dioclétien fit occire de compagnie, saint Clodio, saint Nicostrato, saint Sinfioriano et saint Castorio?

— Il est vrai; mais chaque coup du battail des cloches de minuit m'a enfoncé dans la cervelle d'exécuter, pour la rémission de mes péchés, « un bel œuvre de Noël ». Ferai-je bien, mon ami?

— On fait toujours bien, Claude, d'ouvrer pour la gloire de Dieu. En attendant, il est né le divin enfant. *Venite, exultemus!*

Et le vieux Chanoine Pauvre — la

main sur sa crosse et sa lanterne au poing — s'éloigna, se rapetissa, s'effaça, comme un insecte noir dans la neige blanche.

II

« Noël! Noël! » chantent les cloches de la vieille cathédrale Angélique et dans la bise qui souffle tourbillonnent les flocons de neige comme les notes blanches du chant de Noël! « Noël! »

Ce bel œuvre de Noël, qu'avait projeté le vieil imagier, était une crèche avec un saint Joseph, une sainte Vierge et un petit enfant Jésus. Après une neuvaine contrite, une fervente communion, il se mit à l'ouvrage. Il avait choisi un billot de noyer très vieux et très épais, car il devait trouver son groupe dans un seul bloc, comme l'exigeaient encore les statuts de la corporation — qui en exceptaient seulement les couronnes pour les images des saints et les deux bras des crucifix.

Claude Barrier — comme excellent imagier et comme parfait chrétien — travaillait avec amour et avec foi. Mais, toujours mécontent, parfois découragé, il ne fallait rien moins — pour le reconforter — que la voix de Véronique, les cris de Claudinet, et le latin du chanoine. Il taillait pieusement, lentement — si lentement même qu'il n'avancait guère. S'il eût pu encore travailler la nuit? Mais non! Les règlements le défendaient — sous peine d'une amende de cinq sols. Pour y contrevenir, il était d'abord trop loyal et ensuite trop dénué. Cependant Noël approchait et Claude Barrier se désolait au fur et à mesure davantage. Saint Joseph était bien là, debout, sa tige de lis aux doigts, avec une attitude respectueusement penchée et une vénérable tête de patriarche; mais — était-il suffisamment recueilli? La sainte Vierge, agenouillée et les mains jointes, priait et adorait de son mieux; mais — n'avait-elle pas plutôt l'air d'une mère de par là que de la mère de Dieu?

Ce fut bien pis le jour où il s'aperçut qu'entre le père nourricier et la bonne Vierge il ne lui restait plus assez de bois pour l'enfant. Il pensa devenir fou; tandis que Véronique et Dom Combes

le croyaient fou tout de bon. On le raisonna, on le consola — et il prit son parti d'en agir avec le petit Jésus comme avec les bras des crucifix, c'est-à-dire de le « souder ». Hé bien ! il aurait à payer une amende — assez forte même — et encore qui la paierait ?

— Moi ! répondit le vieux chanoine qui avait précisément reçu du bailli dix écus pour nombre de messes aux intentions des nobles âmes de sa famille. Seulement, hâte-toi, mon brave Claude, ou remets ta crèche à l'année prochaine.

— Qui peut se flatter de vivre jusqu'à l'autre Noël ? Je suis déjà assez vieux et je me sens bien las. Depuis quelque temps, l'ombre de chaque passant, aux rayons du soleil ou au clair de lune, me semble son cerceuil qui le suit. C'est mauvais signe.

— Dieu est le maître et sait, répondit le Chanoine Pauvre. Quoi qu'il arrive, *Laus Deo!*

III

« Noël ! Noël ! » — chantent les cloches de la vieille cathédrale angélique et, dans la bise qui souffle, tourbillonnent les flocons de neige comme les notes blanches du chant de Noël ! « Noël ! »

Le monde est gai, la nuit est gaie — mais le vieil imagier a l'âme noire de désolation, et les yeux gros de larmes. La crèche serait achevée, s'il n'y manquait encore le petit Jésus, hélas ! Croiriez-vous qu'il en avait cependant taillé trois, l'un après l'autre ; mais — le diable s'en étant peut-être mêlé — le premier n'était pas assez vivant ; le second, pas assez beau et le troisième, pas assez vrai.

Les trois Jésus étaient donc là, par terre, abandonnés — et à la lueur morne d'un lumignon noyé dans l'huile — ils avaient l'air de trois petits cadavres d'Innocents, de ceux massacrés par le méchant roi Hérode. Il lui faudrait donc attendre la prochaine Noël, recommencer un petit Jésus : Et voilà pourquoi — assis par terre — devant la crèche, il pleurait à chaudes larmes, dans ses deux vieilles mains.

Sa fille Véronique, en robe de deuil, accroupie sur un escabeau, la tête sur

son Claudinet, et le sein hors du corsage, regardait têter l'enfant et écoutait pleurer l'aïeul. Le patriarche saint Joseph, planté là, debout, semblait surpris de ne point voir de petit Jésus à ses pieds, et la sainte Vierge-Marie, à genoux, bien réellement attachée sans le petit Sauveur. Peut-être était-ce la lueur morne du lumignon qui faisait paraître ainsi ces braves gens ?

Il neigeait, il ventait, il sonnait — et, dans cette nuit et dans sa solitude, le froid logis des vieux imagiers semblait un caveau plein de morts. Enfin et tout à coup, une voix s'éleva qui disait doucement :

— Père ? Père ? Mais le voici, le petit Jésus de Noël !

L'imagier écarta soudain les deux mains dans lesquelles il pleurait, leva la tête et n'en put croire ses yeux. Et cependant, il voyait bien, là, couché entre le patriarche qui semblait joyeux et la Vierge-Marie qui semblait heureuse, un petit enfant, tout rose, si beau, si vrai, si vivant — et qui dormait, souriant aux anges.

C'était son petit-fils Claudinet.

La jeune mère, dolente — obéissant à une pieuse inspiration de son cœur maternel — avait déposé, à la place du divin enfant, son cher et joli poupon. Puis, elle avait doucement appelé son père, afin d'accoiser son chagrin, s'il se pouvait.

Un rayon de joie avait, en effet, illuminé le front de l'imagier, et — machinalement — il s'était courbé, s'était agenouillé, avait joint les mains et — le bonheur aux yeux, la piété aux lèvres — il contemplait le petit Jésus avec attendrissement, avec ferveur, avec adoration.

« Oui, oui, c'est un vrai petit Jésus que Claudinet — murmurait-il — très vivant aussi et fils des hommes comme lui. Comme lui, son père est au Ciel. Il est de même bien chétif et bien pauvre dans mon misérable logis, ainsi que dans l'étable de Bethléem, mais avec ce nimbe, pas encore éteint, que les enfants apportent autour de leur tête en nous venant du Paradis ! Dieu a eu pitié de moi. »

La petite lanterne qui — chaque minuit de Noël — mettait son étoile de

Roi-Mage dans le vitrail, y reparut comme jadis. C'était le Chanoine Pauvre qui se rendait au chœur. Il ouvrit — selon son habitude.

— Hé bien, Claude, il est né le divin enfant !

— Oui, Dom Combes, et il s'est arrêté dans la lamentable mesure de l'humble imagier. Entrez et voyez ?

Le chanoine un peu inquiet — s'aidant de sa croce — entra et, avançant sa lanterne, regarda. Il reconnut — entre le saint Joseph et la sainte Vierge de bois — Claudinet qui dormait et souriait bien roulé dans son maillot si blanc.

— Béni soit Dieu ! exclama le vieux prêtre, car il a inspiré Véronique en récompense de ta foi et de tes peines. J'ai une idée. Mais, accompagne-moi. *Gloria in excelsis et pax hominibus bonæ voluntatis!*

Le vieil imagier — à l'issue de la messe de minuit — se mit au lit avec la fièvre. A la messe de l'aurore, la fièvre avait augmenté ; quand toutes les cloches carillonnèrent pour la messe du jour, il était bien malade. On vint à la hâte guérir Dom Combes, tandis qu'il chantait les Grandes Vêpres. Au bout de sa confession, l'imagier rendit l'âme.

Le Chanoine Pauvre avait eu une idée, en effet. C'était que le Chapitre de la vieille cathédrale Angélique achetât la crèche, et on la plaça — dans une chapelle très basse, très obscure — sous une tribune avancée de l'église.

Elle a disparu ; il y a si longtemps que cela se passait ! Mais, jusque-là, chaque nuit de Noël, les jeunes mères se disputaient pour faire, de leur petit garçon endormi dans ses langes du dimanche, un petit Jésus de Noël. Celles qui n'avaient que des filles étaient jalouses. On attendait son tour et chaque enfant reposait une heure — au son des cloches, aux rayons des cierges — entre le saint Joseph et la sainte Vierge en bois du vieil imagier.

Il arrivait toujours — et on le remarquait — que ces garçons devenaient d'honnêtes gens, de bons chrétiens, et même des saints... quelquefois.

AIMÉ GIRON.



LE MENSONGE DE MAMAN

SOUVENIR D'ENFANCE

— Bonsoir, mon Ludo, pense en t'endormant au petit Jésus qui va venir tout à l'heure.

— Est-ce que je le verrai ?

— Non ! Petit Jésus passe quand les enfants dorment.

— Oh ! comme je voudrais n'avoir pas sommeil !

« Petite mère », amusée de ma naïveté confiante, se plut à prolonger notre habituel bavardage au moment de la toilette de nuit. Elle me dit la beauté lumineuse de l'Enfant Dieu, porté sur un nuage d'argent par des chérubins aux blanches ailes ; elle me parla de saint Nicolas en chape d'évêque et de l'âne qui apporte du ciel aux petits garçons bien sages, des sabres, des chevaux, des chemins de fer, des bergeries, les mille et une merveilles des grands bazars de là-haut. Le père Fouettard, le méchant homme aux verges, eut son mot aussi, comme effet de contraste, dans le récit berceur : mais l'apparition de ce trouble-fête n'assombrît qu'un instant la vision céleste. Je me sentais tellement sûr d'être chéri par Jésus et digne de récompense ! Que pouvait contre moi le père Fouettard ?

Dans l'émerveillement que me causa la splendeur du spectacle, je mis à résister au sommeil une énergie fébrile. D'ordinaire, c'était une tâche lassante de m'envelopper dans ma longue robe ; la tête de ci de là, les jambes molles, je m'abandonnais aux mains maternelles, à peine conscient tandis que je balbutiais, d'une voix coupée de silences, ma courte prière :

« Petit Jésus, je vous aime de tout mon cœur. »

Ce soir-là, — il m'en souvient bien, — j'eus l'aplomb d'ajouter à la formule coutumière : « et je vous demande de m'apporter un beau, un grand chemin de fer ». Le désir ne perd jamais ses droits surtout dans l'âme de l'enfant. Et, chose curieuse à laquelle je réfléchis seulement aujourd'hui, les grandes personnes sourient toujours lorsque perce tout à coup chez les petits l'instinct si précoce de l'intérêt. La brusque échappée du naïf, hors du rêve dont on l'amuse, vers la réalité tangible, excite dans les

familles des gaietés banales. Pourquoi ? sans doute parce que l'aveu imprévu de sa convoitise démasque bien la secrète pensée commune ; pensée faite d'égoïsme, alors même qu'elle se répand en mots d'amour.

Quand je fus blotti dans mon lit bien rivé, la fraîcheur des draps et aussi l'étreinte passionnée de maman chérie, dont la tendresse rosait mes joues de baisers sans fin, me ranimèrent encore.

— Quand va-t-il venir, petit Jésus ?

— A minuit, tu sais bien ?

— Viens m'éveiller, petite mère, si tu l'entends.

— Oui, mon amour, je te le promets.

Voir Jésus ! Cet espoir illumina ma pensée des splendeurs mêmes du Paradis. J'allais avoir huit ans, et ma mémoire, peuplée dès le berceau des légendes dont les mères dévotes enguirlandent leurs causettes, restait encore tout éblouie de célestes souvenirs. Souvent, à Saint-Sulpice, où nous allions prier le dimanche, mes yeux, grandis par le ravissement, avaient suivi le somptueux défilé des prêtres vêtus de dentelles et de lourds manteaux d'or, où les lueurs des cierges allumaient des scintillements d'étoiles.

Ces magnificences dont s'entourait l'invisible Jésus, promené sous le dais de velours, il me semblait que le Jésus du ciel devait les dépasser encore. Je me l'imaginai blanc et rose, avec des cheveux bouclés, tenant en ses mains rayonnantes mon chemin de fer, qu'il posait dans la cheminée, sur mes bottines.

Quelques moments fasciné à l'idée de la belle procession qui passerait tout à l'heure, je m'endormis enfin, mais moins calme, moins reposé, dans la fièvre d'un désir inquiet. Une crainte, en effet, m'était venue, troublant mon espérance. Je me souvins, qu'au dîner, on avait lu une lettre de mon frère Georges, en pension chez les Pères, annonçant qu'il allait jouer un grand solo de violon à la messe de Minuit. Papa et maman avaient décidé d'assister à l'office du collège et je pensais que peut-être petit Jésus allait venir pendant leur absence et que je ne le verrais point.

L'angoisse de cette incertitude dut me

poursuivre jusque dans le rêve, car, à diverses reprises, m'imaginant entendre des chants très doux et des battements d'ailes, je voulus courir à la rencontre du divin cortège, mais mon effort se lassait avant que j'aie pu faire un pas.

Ce supplice, comme il arrive d'ordinaire dans les cauchemars, me réveilla en sursaut ; je me dressai sur mon lit, l'oreille attentive aux mélodies que j'espérais entendre encore, les yeux fixés sur la porte de ma chambre, par où Jésus, ses anges et leurs merveilles, allaient m'apparaître.

Attente vaine, on le devine, dont s'attristait mon âme anxieuse. Il me sembla qu'une pâleur d'aube atténuait déjà la nuit du côté de ma fenêtre ; il devait être bientôt matin, sans doute, et la divine ambassade, hélas ! avait dû passer.

Moi qui au moindre craquement du parquet tremblait de peur, j'eus brusquement l'énergie de me glisser à bas de mon lit, mû par je ne sais quelle force, faite de curiosité pieuse et d'ardent désir enfantin. A tâtons, butant dans les plis de ma trop longue chemise, j'allai vers la cheminée, — pour savoir !

Cette cheminée s'ouvrait à l'extrémité opposée de la pièce, dans un recoin dont ma chambrette se trouvait agrandie. On ne la voyait pas, dès l'entrée, car le panneau de la porte en s'ouvrant la cachait.

Déjà mes petites mains hésitantes avaient senti le froid du marbre, et, je m'étais mis à genoux m'assurant que petit Noël n'était point venu encore, quand un bruit très discret de clef, suivi d'un lent grincement de ferrures, tourna du côté de la porte mon attention à la fois cruintive et curieuse. Persuadé que c'était Jésus, d'autant qu'une nappe de lumière commençait à s'épandre sur la muraille et dorait l'ombre, je demeurai muet, immobile, comme en syncope.

Soudain une voix s'exclama :

— Ah ! mon Dieu, qu'est-il arrivé ? Où est Ludo ?

Sans me rendre compte de ce qui se passait, sous le coup de la commotion subie, je jetai des cris aigus et me sentis tout à coup serré avec une sorte de

fureur ardente par ma maman qui me caressait de douces paroles et de baisers fous.

— Oh ! chéri, n'aie pas peur, n'aie pas peur, disait-elle, ramenant sur ma tête les couvertures encore chaudes ; c'est moi, c'est « petite mère » ! Je me suis effrayée... te croyant malade ! Pourquoi donc t'es-tu levé ?

— Pour voir, dis-je encore tout ému, pour voir si Jésus m'a donné mon chemin de fer.

— Mais oui, mais oui ! Tiens ! Et, dans son désir d'endormir mon émoi, maman, oubliant le conte bleu dont elle m'avait enjôlé la veille encore, ramassa sur le parquet, où il gisait, lamentable, disloqué, comme après un déraillement, un long train de wagons qu'elle avait laissé s'échapper de ses mains, apercevant mon lit vide.

Bien qu'épouvanté à ce moment-là par son angoisse, j'avais entrevu pourtant la chute et entendu le choc de toute cette ferraille sur le parquet.

Aussi, le mensonge irréfuté de « petite mère » n'eut-il pas l'effet d'apaisement espéré.

Une leur d'odieux bon sens jaillit tout à coup du fond de ma conscience éveillée ; la désillusion naquit en moi ; je me sentis blessé du premier doute dont mon âme ait souffert.

Tout endolori, très triste, je fixai sur les yeux maintenant rassérénés de « petite mère » mes regards pleins d'interrogations et, les bras passés autour de son cou, je lui dis tout bas, honteux de ma confiance comme d'un péché, mais pourtant plein d'assurance :

— Il n'y a pas de petit Noël, ce sont

les mamans qui achètent des joujoux aux enfants sages.

Maman, à la fois confuse et charmée d'un désaveu qui marqua l'éveil de ma raison, tenta bien de raviver ma foi, mais elle y perdit son éloquence, d'ailleurs moins sûre d'elle-même.

Quelques années encore, par crainte d'être privé de jouets peut-être, je fis semblant de croire aux cadeaux venus du ciel et continuai de placer mes sousliers sur les chenets, mais cet acte, où je mettais jadis tant de naïveté sereine et d'espoir, ne fut plus pour moi qu'un jeu ou plutôt une de ces tactiques hypocrites auxquelles se plaisent déjà les enfants — ces petits hommes !

PAUL LAFAGE.



LE CRI-CRI

CONTE DE NOËL

C'était la nuit de Noël. — Si ce que je vais dire vous semble un peu étrange, souvenez-vous que c'est la nuit des merveilles, des choses mystérieuses : la nuit où le ciel s'est ouvert pour que Dieu descende sur la terre, pour qu'il devienne notre père, pour que la parfaite bonté ouvre les bras à la parfaite malice humaine.

On dit, en Bretagne, qu'au coup de minuit, si le bœuf et l'âne sont seuls dans l'étable, ils parlent des paroles humaines, se disent où sont enfouis les trésors de la terre. Heureux qui peut les entendre ! — Si, toutefois, les richesses humaines donnent le Bonheur !

En Bourgogne, il court une autre légende en l'honneur du grillon.

Dans le pays des campagnes isolées, on l'appelle « le petit cheveu du bon Dieu ». Et l'on croit qu'à minuit, le cri-cri grandit, s'allonge, devient la monture du Seigneur Jésus qui va avec lui, consoler les plus malheureux.

Au Noël, de cette année-là — ma grand-mère était jeune, assise devant son feu qui s'en allait mourant ; elle tenait sur ses genoux son enfant malade. Le père était à la ville pour affaire urgente. La soirée était noire, glacée. Dans la forêt touchant la chaumière, tous les bruits de la nuit faisaient un concert sinistre ; les branches craquaient sous le verglas, le hibou houlait son chant lugubre, les loups hurlaient, les chiens du village gémissaient effarés.

Toutes les angoisses de la mère se joignaient aux terreurs vagues de la nuit, de la solitude. Berçant sur ses genoux son trésor — si fragile, hélas ! — son regard cherchait l'image de la Vierge qui, du haut de la cheminée, semblait se pencher compatissante.

— Sainte Mère ! C'est la Noël ! C'est le Pardon, c'est la Joie, guérissez mon enfant ! O Vierge des bonheurs inouïs et des douleurs surhumaines, aujourd'hui vous étiez si heureuse, avez pitié de moi !

Hélas ! quelle pauvre respiration, courte, pressée, haletante ! La fièvre le brûlait, le pauvre petit ! Et la mère sentait en son cœur ces souffrances qui entament la vie ; avec des abîmes d'amour, une force sans limite pour se dévouer et se sacrifier, elle était là, inerte, impuissante à soulager celui pour qui elle aurait versé goutte à goutte et avec joie tout le sang de ses veines !

— O Dieu ! que nous sommes malheureux sur terre !

Le vent seul répondit à son gémissant passant comme une grande lamentation à travers la forêt.

Les branches d'un vieux hêtre fouettèrent le toit de la chaumière et le premier coup de minuit sonna lugubre au milieu du silence.

— Regardez donc, mère : Est-ce que là, sur la cheminée, la Vierge n'a pas souri ?

Un chant clair, joyeux, vibrant rempli toute la maison : le petit grillon commençait son cantique de Noël.

Grand-mère sentit un calme s'étendre sur elle et l'envelopper. L'enfant s'endormit paisible — et, pendant qu'elle disait son chapelet, la bonne grand-mère, qui était un cœur pur — de ceux dont il est dit qu'ils verront Dieu — a demi-engourdie par la fatigue et l'émotion, vit ce que je vais vous conter.

Une ombre blanche se dessina dans la chambre, fit un signe ; le grillon sortit du foyer, grandit, devint un étrange petit cheval sur lequel le Seigneur Jésus — plus beau que tous les enfants des hommes — jeta une bride lumineuse, disant tout doucement :

— Grillon, où allions-nous ?

— Dans bien des places, mon doux maître ! une nuit est courte pour guérir tout ce qui souffre sur terre ! Ici d'abord ; on est malheureux, pauvre et l'enfant est malade.

Jésus toucha le front de l'enfant, effleura la belle chevelure brune de la mère et dit en souriant :

— Tu te trompes, cri-cri ! on est heureux ici, car on y aime Dieu. . .

JAN KERNOER.





1866. Dessin de L. ...

LA NATIVITÉ (roubiss)

L'Œuvre d'Art, 26, rue Feytaud

FORBES LIBRARY,
NORTHAMPTON, MASS.



H. H. DENAU, PARIS

L'ADORATION DES MAGES (ALBERT DURER)

FORBES LIBRARY,
NORTHAMPTON, MASS.



Hely Devisé, Paris

LA VIERGE AU LINGE (RAPHAËL)

L'Œuvre d'Art, 26, rue Feydeau

FORBES LIBRARY,
NORTHAMPTON, MASS.



M. BERTIN

LA MÈRE HEUREUSE (en 1809)



Hélié D. sculp. Paris

ABUS DE CONFIANCE (CHOCARNE MORFAU)

L'Œuvre d'Art, 26, rue Feytaud

FORBES LIBRARY,
NORTHAMPTON, MASS.



Hellö SÉNAT, Paris.

EUG. FEYEN.

LEMMES DE MAKÉE CHASSÉES DES PARCS PAR LA MER (FEYEN)

FORBES LIBRARY,
NORTHAMPTON, MASS.



Illustration by F. C. ...

BOHEMIA OF L. HEFF

L. E. ...

FORBES LIBRARY,
NORTHAMPTON, MASS.



THE WAGON AT THE MARKET

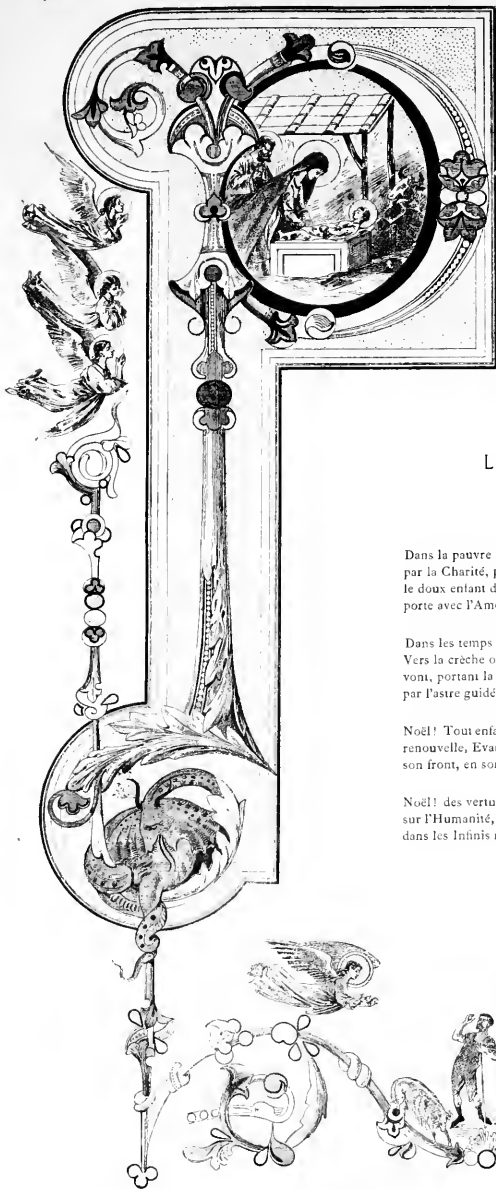
FORBES LIBRARY,
NORTHAMPTON, MASS.



DUPRE PONSAN

LA FEMME ET LE BŒUF

FORBES LIBRARY,
NORTHAMPTON, MASS.



LE BERCEAU

Noël! Noël!

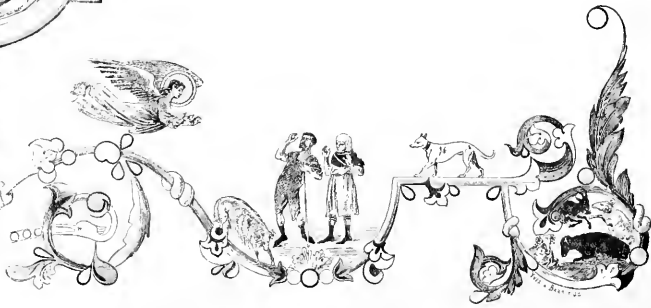
Dans la paille étable ouverte à l'Émoi
par la Charité, prédit par les Sages
le doux enfant dort. Son sourire aux Ages
porte avec l'Amour la divine Loi.

Dans les temps sur tous les rois il est roi.
Vers la crèche obscure, en la nuit, les Mages
vont, portant la myrrhe avec leurs hommages,
par l'astre guidés, poussés par la foi.

Noël! Tout enfant qui naît sur la terre
renouvelle, Évangile, ton mystère :
son front, en son aube, est empreint du sceau.

Noël! des vertus car, de tout berceau
sur l'Humanité, pour mûrir la gerbe,
dans les Infinis rayonne le Verbe!

O. JUSTICE.



LE CHEMIN DU BONHEUR

Pour Valentine.

Lorsque Blanche, la fille unique du sire de Beautiran, fut en âge de se marier, il y eut quatre jeunes barons des alentours qui demandèrent sa main. Tous quatre étaient braves et beaux autant qu'elle était belle, et grand, on le devine, fut son embarras, lorsque le vieux sire lui dit un jour, avec des tremblements dans la voix et des regards moines déjà fixés dans le vide :

— Je suis bien las des maux de cette vie. Je me sens tous les jours plus faible. Les guerres m'ont usé. Bientôt je ne serai plus rien sur cette terre qu'un souvenir qui s'en ira aussi comme je vais partir. Ma fille, l'heure a sonné : il te faut un mari pour remplacer ton père.

La jeune fille aux yeux caressants alla se jeter en pleurant au cou du vieux sire. Dans leur étreinte, les longs cheveux blancs du vieillard se mêlèrent aux longs cheveux blonds de Blanche et le baiser qu'elle lui donna fut comme un baiser de l'aurore qui se lève au crépuscule qui s'éteint.

Blanche, sollicitée par quatre gentilshommes à la fois, ne sut auquel donner son cœur. Jehan d'Ayguemortes, Raoul de l'Isle-Saint-Georges, Henry de la Brède et Lucien de Saint-Selve avaient autant de titres les uns que les autres, étant tous quatre jeunes et élégants chevaliers.

Un soir de Noël, comme ils étaient réunis au château du sire de Beautiran pour entendre dans sa chapelle la messe de minuit, Blanche les prit à part et leur dit :

— J'ai pour vous tous, mes amis, la même affection et ne sais lequel j'aime d'amour. Vous allez ce soir même quitter

ce pays et vous reviendrez dans un an, à pareil jour, à pareille heure, me conter ce que vous aurez fait d'ici là. J'écouterai vos récits avec la même attention et celui qui aura su le mieux parler à mon cœur sera par lui choisi... Allez, Messieurs ; au plus méritant mon amour...

Ils s'inclinèrent et partirent résolus, sans attendre. Le galop fou de leur cheval résonna quelques instants dans la nuit froide, tandis que la cloche de la chapelle chantait Noël allègrement.

Ils revinrent, l'année suivante, au jour fixé, et trouvèrent, dans le salon du château, la joie Blanche qui les attendait, anxieuse et émue.

Henry de la Brède s'avança le premier :

— Gente demoiselle, lui dit-il avec fierté, j'ai passé mon temps à augmenter mes revenus. Je suis aujourd'hui, entre tous, le plus riche gentilhomme du royaume et ma puissance est presque égale à celle d'un monarque. J'ai des droits à votre amour : je vous apporte la Fortune.

— Les Sarrasins menaçaient le pays, dit à son tour Raoul de l'Isle-Saint-Georges, et je suis allé les combattre. A la tête d'un tout petit régiment, j'ai montré ma bravoure en les forçant à fuir. J'ai gagné cent victoires après avoir cent fois risqué ma vie, et l'on ne parle plus que de mes exploits, et mon nom est synonyme de Courage et de Gloire. Ne vous ai-je pas méritée ?

Lucien de Saint-Selve parla ensuite, aussi confiant que les deux premiers chevaliers.

— J'ai étudié le monde, dit-il, j'ai sondé les mystères de la vie et de la mort. J'ai vu les hommes les plus savants et j'ai appris, par eux, le mécanisme des êtres et le mécanisme des

mondes. L'alchimie et l'astrologie n'ont plus de secrets pour moi. J'ai cherché la vérité et elle m'est apparue. La lumière s'est faite toute grande en mon esprit et vous trouverez en moi la force divine de la Science

— Et vous, Jehan d'Ayguemortes, demanda Blanche, qu'avez-vous fait ?

Jehan s'avança tout timide, rougissant : — Je n'ai pas cherché la Fortune, lui dit-il, je n'ai pas rencontré la Gloire, et j'ai toujours nargué la Science. Je vous aime d'un amour tendre, infini, et j'ai laissé passer les jours à me bercer de cette illusion que vous m'aimiez aussi. La nature est belle en nos campagnes de Guyenne et je ne l'ai pas désertée, heureux de raconter mon amour aux petits ruisseaux, aux fleurs des champs, aux étoiles d'or, au Dieu que j'aime parce qu'il est bon et grand. J'ai perdu mon temps à vous aimer et à concevoir des rêves. J'ai chanté à tous les vents vos grâces, votre beauté, vos regards angéliques... Je vous aime et ne vous apporte que mon Amour.

Blanche eut un cri de joie :

— Jehan, vous serez mon époux, car je vous aime aussi, car vous sentez, ô Poète, avez fait battre mon cœur.

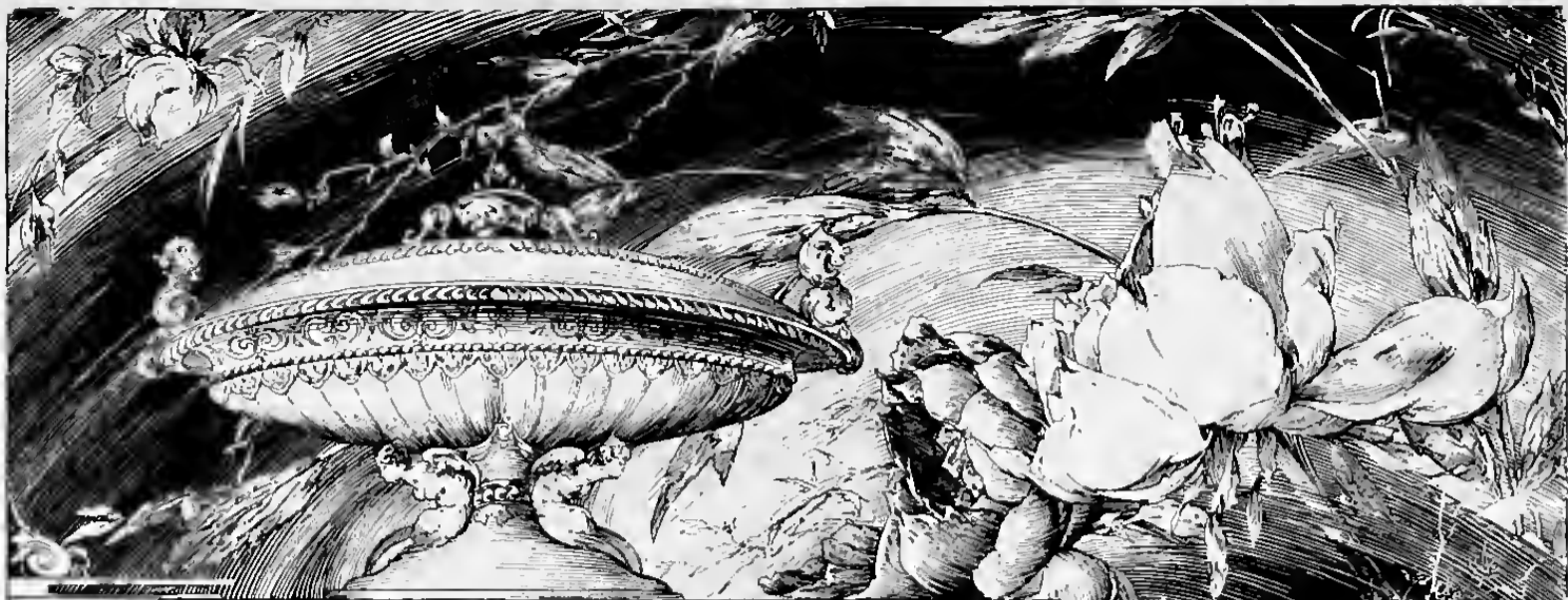
Le vieux sire entra à ce moment et trouva, la main dans la main, les deux jeunes gens.

— Je puis donc mourir ! s'écria-t-il.

Et, comme il les bénissait tendrement, la joie dans l'âme, la cloche de la chapelle se mit à sonner, appelant les fidèles à la messe de minuit. Et, cette nuit de Noël, le château prit un air de gaité et l'on fêta à la fois la naissance de Jésus et la naissance d'un amour pur dans le cœur de Blanche, d'un amour qui lui ouvrait le Chemin du Bonheur.

HENRI CHARBIAUT.





MAINS ROYALES

(LES ROIS MAGES)

Un roi pencha vers le berceau sa barbe majestueuse et ses yeux très doux. — Maintenant il s'éloigne, insoucieux, sous son beau manteau de cour. Mais ô le vase d'or plein de pierres luisantes, oublié devant la couche en vieux bois poli par le temps! — L'enfant ne pourra-t-il pas payer un royaume d'Inde fabuleuse avec cet or?

L'autre vieillard avait le visage lamentable de ceux qui ont jadis pleuré. — Des cassolettes, à son entrée, répandirent leurs nuages vers les poutres et les araignées frileuses. C'était l'encens. Des hommes suivaient qui portaient, dans des coffrets de santal, d'autre encens, en poussière grise à gros grains. — Ce fut le temple après le palais. — Sur la paille on déposa les coffrets rares, revêtus de vieux velours terne. — On eût pu, de tout cet encens, parfumer comme une corolle toutes les heures futures du nouveau-né.

Et la myrrhe, c'est le tombeau. — Les mains lasses du dernier roi tremblaient de son long voyage au crépuscule. Les étoiles auraient jaloué la beauté triste de son présent. Un cri nocturne l'avait salué, au départ, du haut des villes natales. Ce fut le roi qui portait la myrrhe dont on embaume les morts; ce fut l'enfant qui devait ouvrir, aux morts embaumés de myrrhe, la porte du fond du tombeau.

GABRIEL DE LAUTREC.



LA PASTORALE

Les pâtres depuis longtemps des hauts herpages alpestres redescendent vers la Crau et la Camargue, alors que la maturité achève de noircir les olives et que sur les sommets des *maures*, là-bas, devers le golfe de Cogolin, l'arbouse dans la gravité des verdures s'empourpre des suprêmes ivresses des soleils, tandis que plus frileusement parmi les pins le mistral fait vibrer des résonances plus mélancoliques, quand revient la Noël, c'est, dans le pays entre mer et Durance, un rajeunissement de vieilles coutumes et de douces émotions; les *Santons* et la *Pastorale*. Les enfants en saluent le retour avec joie; c'est le début des étrennes. La jeunesse, dans les bourgs, voire en des grandes villes bruyantes et sceptiques comme Toulon et Marseille, se prépare à l'avance pour les représentations qui dureront jusqu'au Carnaval, escomptant les succès scéniques, l'enivrement des applaudissements et les délices du *flirt* avec quelque Magali aux prunelles incandescentes, au sourire enchanteur et troublant. Au milieu de tant de déchéances, dont les déceptions et les décombres attristent le déclin désolé du siècle des révolutions, la rustique Provence a pieusement conservé ces touchantes coutumes où la foi naïve de nos pères s'épanouit naguère, au Moyen Age, et sa fleur de naturelle poésie s'y esjouit librement, lointainement caressée par un rayon venu du Levant, aux éblouissements de confiance et d'espérance de l'Évangile, aux risées de bénédictions du berceau de l'enfant Jésus. Les égarements et les orages, les trompeuses doctrines et les misères l'ont pu dessécher momentanément, mais sans en détruire l'invincible vitalité. Comme les roses de Jéricho, il lui suffit d'une des gouttes furtives que l'attendrissement fait perler aux paupières, pour ranimer sa tige, rouvrir son calice et parfumer notre vie des finesses de son mystique arôme. La leur qui, en cette nuit divine de la Nativité, s'alluma au ciel pour diriger les Mages vers l'étable de Bethléem se lève toujours dans les âmes, malgré tant de nuages, et son miracle guidera encore vers de meilleures destinées.

Dès qu'approche l'époque de la Noël, c'est, dans les magasins, une activité de préparatifs en vue de l'étalage spécial des *santons* et des crèches. La plus humble

boutique se pare et prend un air de fête. En même temps, des centaines de mains travaillent à la confection des minuscules personnages, à la disposition des accessoires et des décors. Les *santons* sont de petits bonshommes d'argile, sommairement modelés dans des moules, séchés, durcis, peinturlurés, très multiples de taille, d'entité, de costumes et d'aspect, toute la figuration que comporte une crèche, depuis la moindre, celle du pauvre, dont le chétif apparat donnera pourtant des bonheurs aux chers innocents, jusqu'à la plus somptueuse, celle à laquelle se complaira la vanité des riches. Il y a de tout, les saints du Paradis, les hommes, lutteurs féroces ou dolentes victimes de la brutale bataille pour le vivre, et les animaux de cette terre; les gens de l'époque et ceux d'aujourd'hui; saint Joseph, madame la Vierge, messire Jésus souriant en ses langes, des anges enlumines de rose avec de belles ailes en papier argenté, les rois Mages, des négroillons, des soldats romains, le bœuf, l'âne, des moutons, des chiens, des chats, des poules, des canards, des maisons, des arbres, un moulin, des bonnes femmes vaquant à leurs familières occupations, tous les corps de métiers, le meunier, le boulangier, le laboureur, le forgeron, le pêcheur, le portefaix, le matelot, le militaire, que sais-je encore? tous, tous, tous. Eh! n'est-ce pas toute l'humanité, toute la vie, qui, dans l'éternité, se rend sans cesse vers le berceau sacré, apportant l'offrande de ses souffrances, le bouquet de ses prières, venant puiser une force et une constance nouvelles et adorer sa propre rédemption dans le mystère de l'incarnation de l'Idée divine? Tout le drame social figure et défile ainsi dans ces crèches, singulièrement suggestives pour le penseur, sous la rusticité de leur art simpliste et traditionnel. Nous sommes loin du jouet de Nuremberg, de l'artifice prétentieux de l'industrie allemande, bien loin surtout des raffinements exquis du goût parisien ou des trouvailles capricieuses des camelots, lanceurs du joujou de l'année; mais toutes primitives qu'elles sont, ces figurines de terre glaise, je les aime, elles ont un je ne sais quoi de particulièrement touchant en la naïveté de leur physionomie, elles sont plus sincères, plus rapprochées de la candeur de l'enfance, et je leur trouve une saveur

dont aucune des recherches d'une fabrication plus savante ne peut restituer la sensation, absolument comme aucune préciosité des restaurants les plus recherchés ne saurait rivaliser avec l'incomparable dégustation d'une vulgaire soupe, à la diable préparée par les pêcheurs, dans un toupin grossier, sur une flambée de brindilles aromatiques, avec du poisson tout ruiselant d'eau salée et frétilant encore, en une anfractuosité de rocher, tandis que la mer sourit au large, illuminée par le soleil.

Les *santons* sont débités un à un, ou par groupes, au gré et au choix des acheteurs modestes qui s'ingénieront ensuite à combiner une crèche improvisée, ou à renouveler celle de l'année précédente. Les crèches toutes disposées sont vendues également, à des prix qui varient en raison de leurs dimensions, du fini de leur ornementation et du nombre de scènes et de personnages qu'elles comportent. Il en est de très belles, et qui coûtent très cher. Ce petit commerce annuel procure, durant quelques semaines, des ressources à une foule de pauvres gens, et donne lieu, à Marseille, à une foire spéciale, dite *foire aux Santons*. Rien de pittoresque comme le coup d'œil de ce marché bruyant, de ces étalages de décors bariolés, de personnages lilliputiens, aux mines drôlettes, avec son petit monde de mômes réjouis, les parents chargés de paquets, dans la vive lumière du beau soleil, tandis que les cloches à toute volée rythment les éclats de la bonne humeur provençale.

Dans la *Pastorale* se retrouve, vivant la vie réelle à travers la trame de l'action symbolique, tous les acteurs qui figurent en réduction dans l'immobilité de la crèche. Autour des protagonistes du drame angélique se meuvent les acteurs divers et multiples de l'humaine tragédie, mêlant, avec une amusante simplicité mais avec aussi une signification profonde, à la donnée et aux développements du sujet — qui est la Nativité, les espérances de délivrance et de rénovation qu'elle apporte, l'allégresse des Peuples, l'hommage des Princes et des Seigneurs — les détails de leur quotidienne existence, leurs occupations et leurs soucis, les menus roncements du village et du foyer, les facettes de leurs propos et les plâtres de leurs misères, la nargue

de leur esprit frondeur ou les apostrophes de leurs colères contre les puissants qui les oppriment, contre les abus dont ils souffrent, si bien que la pièce primitive, *Mystère* des siècles pieux où les frères de la Passion détenaient tout l'art théâtral, en se conservant par tradition jusqu'à notre époque blasée, dans toute sa sincérité évangélique, s'est augmentée et s'augmente tous les ans de personnages et de scènes épisodiques, dont l'actualité marque bien le caractère de l'Idé-maitresse de l'Œuvre, la perpétuité de la Rédemption dans les temps; qui en font un exact tableau de la réalité des choses et des milieux populaires; et, par certains aperçus, par certains élans, d'un trait, d'un mot, qui lui donnent une portée sociale. Le roi Hérode, les Seigneurs de la cour, les gardes, les officiers, les Princesses et les grandes dames, les Saints du Paradis, les Patriarches de l'Ancien Testament, Pierre le pêcheur, les anges, les Mages, leur suite et leurs négrillons, les bergers, les animaux, les demoiselles en beaux atours, les géants et les nains, les corporations et les corps élus, le maire du village, le garde champêtre, l'instituteur, le menuisier, les amoureux et leurs *carignaires*, les séduisantes *chattes* provençales coiffées à l'Arlaise, les gavauts des Alpes, le marin, le soldat, le rémouleur, le mendiant, le colporteur, misé Martigue toujours grondant, Roseline, sa nièce, accorte et plaisante en sa printanière jeunesse, toujours riant, l'aubergiste, le cafetier, les chanteurs ambulants, apparaissent, vont, viennent, autour de la Bonne Mère, de saint Joseph, de l'enfant Jésus, s'entretiennent de leurs petites affaires, content la chronique du pays, entonnent de vieux Noël, fredonnent des couplets récents, font la critique des événements et des hommes, s'attendrissent, s'irritent, disent au besoin son fait à l'autorité, le tout à la bonne franquette, mais avec un charme indéfinissable, un large courant d'originalité joviale et de franche conviction, une naturelle douceur, des senteurs

d'herbages comme ceux qu'on respire à la Sainte-Beaume, une salubrité campagnarde et une pénétrante amabilité, que relève çà et là une petite pointe aigrette d'atellane.

La *Pastorale*, on le voit, comporte un nombre considérable de tableaux et de personnages. Selon son humeur, son tour d'esprit et sa facilité d'improvisation, chacun de ceux-ci ajoute au texte et transforme la pièce en une manière de revue locale. Il est des *Pastorales* écrites de main de maître. D'autres, plus frustes, non moins savoureuses, courent la campagne. Des troupes de vrais comédiens s'en sont fait une spécialité, ont une grande réputation dans ce genre, goûté surtout dans les départements des Bouches-du-Rhône et du Var — tels Chichois et ses pensionnaires — et deux mois durant, chaque année, y retrouvent un succès que rien ne peut épuiser. Ce sont les aristocrates de la *Pastorale*; ils ne jouent que dans les villes, aux *Variétés* à Toulon, au théâtre *Chave* à Marseille. Dans les bourgs et les villages, annuellement, une compagnie d'amateurs s'organise. Garçons et filles, les artistes improvisés préparent leurs costumes, leurs décors, répètent, annoncent, et vont de dimanche en dimanche offrir aux diverses localités du canton des représentations qui font foule. Dame, la langue n'est peut-être pas toujours de la plus impeccable correction académique. D'habitude la pièce est jouée en patois provençal. Le français est réservé aux seuls personnages de marque, les saints, les anges et les rois. Il ne sont pas toujours absolument sûrs de leur grammaire ni de leur prononciation. Exemple, ce dialogue que j'entendis naguère à une soirée de *Pastorale*, dans un petit pays du Var. Le roi Hérode, couronne en tête, sceptre en main, gravement sur son trône; entre un ange, robe blanche, rubans roses, grandes ailes festonnées, qui s'incline et annonce:

— Sire, sont là de Mages qu'il demande à vous parler.

Et Hérode, après s'être gratté le front

du bout de son sceptre, de répondre bravement:

— C'est bien; dites-y qu'on entre!

Vous souriez. Peut-être en fis-je autant sur le moment. Dans leur liberté sans-
façon, dans leur flânerie sans art à travers tous les incidents de la vie quotidienne, avec leur fumet et leur accent du terroir, ces *mystères* pieusement conservés et tous les ans rajeunis par la verve de quelque poète du cru, ont cependant une naïveté, une sincérité, un je ne sais quoi de subtil et d'exquis comme ces senteurs qui flottent dans les risées de la brise, au sommet des collines, dont on ne peut se défendre d'être envahi et séduit. Il s'en dégage une poésie agreste, une caresse de piété, dont on se sent peu à peu inconsciemment ému. C'est en quelque sorte un retour à l'enfance, aux heures adorables et bénies où votre mère, vos mignonnes mains jointes, vous faisait en un doux balbutiement répéter « Notre père », et — il n'y a ni raffinements de métier ni blague parisienne qui tiennent — la pureté de ce souvenir trempé des larmes du regret vous restitue une émotion qui rend heureux et qui fait du bien. A coup sûr, la *Pastorale* serait d'acclimatation irréalisable au boulevard, encore que Paris soit envahi par le Midi. Mais, puisque le retour du goût aux manifestations d'un autre art que les saletés calculées du Naturalisme paraît s'affirmer depuis quelque temps, pourquoi, en un de ces théâtres réservés par un culte fervent aux curiosités vraiment littéraires ou aux expressions scéniques de l'Idéal, ne tenterait-on pas, une fois, de jouer la *Pastorale*? L'expérience serait intéressante; elle pourrait plaire également aux critiques érudits, épris d'archaïsme et de simplicité, et aux enthousiastes du félibrige; et aux jeunes esthètes que tourmente la recherche d'une formule nouvelle et qui rêvent des choses d'En Haut elle prouverait peut-être qu'en sa radieuse lumière le soleil de la Provence vaut bien les brumes mélancoliques du Nord.

O. JUSTICE.





LES TROIS ROBES DE DENISE

BLUETTE

A M^{lle} Denise B***

Denise a peu de toilettes :
Trois robes ! A dix-huit ans,
Pour vaincre aux jeux innocents,
Faut-il plus a nos fillettes ?

Denise plaît sans secours.
Gai sourire, taille ronde
Et les plus doux yeux du monde...
Qu'a-t-elle besoin d'atours ?

Mais, à flatter je m'amuse,
Tant s'y prête le sujet,
Et je délaisse l'objet
Qui d'abord tenta ma Muse.

M'y voici ! — Tel un bouquet
Qui colore et poétise,
Chaque robe de Denise
Porte un joli sobriquet.

L'une, aux galas réservée,
Se nomme « *Pompense* », et, de lait,
Tout visé en elle a l'effet :
Beau tissu, coupe achevée !

Le très simplet cotillon
Qui vient et va, c'est « *Coursière* »,
« *Souillotte* », nid a poussière,
Cache au matin Gendrilla.

Vous qui fîtes ces baptêmes
Sans le concours du clergé,
Denise, avez-vous songé
De méditer sur ces thèmes ?

Non, sans doute, et votre esprit
N'a vu que le pittoresque
De ces noms — français ou presque —
Dont, par toquade, il s'éprit.

Pourtant, ces coquets dictames
Ont aussi des sens profonds.
Mots trouvés pour des chiffons,
Ils s'appliquent a nos âmes.

La vertu — très « comme il faut »
Habille les ingénues ;
Il en est de mal tenues
Qu'enlaidît plus d'un défaut.

Si, de vous-même amoureuse,
Et, très fière de vous voir,
Vous souriez au miroir,
Votre âme a vêtu « *Pompense* ».

Quand votre rêve fleuri
Fait l'école buissonnière,
C'est que vous portez « *Coursière* »
Au bras d'un charmant mari.

Mais, que dire de « *Souillotte* » ?
Non, je ne saurais vraiment
Vous salir du vêtement
Dont le vice nous jagote.

Denise, a le regard bleu,
Reflet d'une âme très pure ;
L'innocence est sa parure
Comme aux anges du bon Dieu.

PAUL LAFAGE.



PIP'IETTE

En plein réveil de la Terre, au mois glorieux de mai, alors que la cerise — tendre symbole des amoureuses liesses, — piquait déjà le clair sourire de sa goutte de sang emmi les feuilles sombres.

Née, cut-on dit, de la poussée de joie qui montait des sillons et faisait jaser les nids au fond des épineuses haies étoilées d'églantine,

On la trouva — un soir qu'il était passé une caravane sur le chemin, — nue comme ver! au creux d'une gerbée de foin.

Fruit d'on ne savait quelle honte, fille de pauvresse — ou de sang royal! — une chèvre fut sa nourrice.

Et peut-être l'aimante bête, éprise de maternelle sollicitude, eut-elle, prodigue de son lait, une mystérieuse influence sur le naturel de son nourrisson?

Car Pip'iette était bien l'enfant, le cabri de la bête de folle cervelle dont elle avait sucé le lait si longtemps, dans la bruyère,

Ce lait qu'elle tétait encore, grande-lette, qui fut toujours sa nourriture préférée, presque l'unique, car si peu mangeait-elle,

Mauviette! qu'une chanson assaisonnée d'un rire, rassasiait tout un long jour de pastourelle. —

Gaie, rieuse, capricieuse, fouettée d'une folie de rire et de joie, sans cesse un rire sonnait, un rire divin, pétillant comme source, crépissant comme brasier, tintait au clair ivoire de ses quinettes,

Et personne, non, personne assurément, n'aurait pu se vanter d'avoir vu Pip'iette chagrine tant seulement une minute!

Même, car parfois les plus folles fillettes ont des mélancolies — l'incertain regret de leurs doux rêves d'angelets irréalisés — irréalisables!

Même quand elle avait, perlant au coin des cils, le tremblant cristal d'une larme,

Vite s'ouvrait le nid rose que faisait sa bouche tendre à son rire,

Et sonnait alors! et s'éperdûment tintait un long carillon de joie qui s'égrénait, et buvait tout de suite l'amertume de la larme tombée!

Elle était donc joyeuse sans cesse, prompte à rire à propos de rien, toujours, de ceci, de cela, et de toute chose.

Une paille en croix, le sillement d'une hirondelle, le juron d'un brutal homme hargnant ses bêtes, le vol, tout de caprice — et qui était si bien l'image de sa petite âme pétée de fantaisie — des nuées s'en allant au bleu du firmament, le scintillement d'une étoile, le chant d'une cigale, tout provoquait l'éternelle et cristalline chanson de son rire.

Et comme si la Nature, magnifique de dons! s'était plu à faire, de cette divine petite fée des Landes, un poème de joie et d'amour, il y avait du rire jusqu'en sa tendre chair de gamine.

Elle avait une chevelure étrange, une broussaille crespelée, fine, chatoyante comme une naeae, où les papillons, égarés, s'attardaient; une chevelure sans couleur précise, avec, parfois, des tendances à se friser d'ébène, mais qui tout à coup prenait un miroitement de cuivre, et s'égayait, et flamboyait, et superbement rayonnait! quand un flot de soleil l'habillait de lumière!

Étrange aussi avait-elle la peau, bistrée, brunie aux pommettes, d'une splendeur de vieux bronze!

Et partout des fossettes, du creux des joues au revers de chevilles, des fossettes qui étaient comme le doux rire de sa chair, et qui l'amusaient tant, quand elle les voyait s'ouvrir,

Et rire! pleines d'ombres et de frissons, à travers la demi-nudité qui la déshabillait.

Enfin, tout au fond de ses grands yeux était blottie une petite fleurcette bleue, peut-être un myosotis, à moins que ce ne fût un éclat d'étoile, et qu'elle se plaisait à voir trembler et rire à ses rêves, au clair miroir des sources, à plat ventre emmi les roseaux.

Aussi les rudes hommes de la Lande, n'osant lui donner un nom chrétien, car ils ignoraient sa naissance, son origine et la religion de sa race, l'avaient tout simplement baptisée, voyant sa précoce gaieté — car, encore langée, elle avait déjà un sourire adorable, un sourire qui voyait et rêvait le ciel! la *petiote Aliette!*

D'où, par corruption, *'tote Aliette*, dont l'enfant, par gaie folie, avait fait *Pip'iette*.

C'était plus drôle.

D'ailleurs, ceux qui la disaient de la race étrangère qui était par delà les horizons lointains casqués de lourdes crêtes, n'avaient peut-être point tort tout à fait, car Pip'iette ne put jamais bien parler — gazouiller! plutôt — car peu parlait-elle, oiselette ayant toujours une cadence avec un rire au bec — le patois du pays où le hasard de son abandon la faisait vivre.

Et ce langage de caresse, doux et chantant, elle le chantait drôlement, avec, parfois, brusquement! d'étranges onomatopées, des gutturances involontaires, brèves, rauques, ardentes, qui sonnaient durement, heurtaient son gazouillis et trahissaient comme une rudesse naïve, primitive, de désert!

Seize printemps fleuris de rêves bleus, Pip'iette vécut ainsi, insoucieuse à la vie, ne sachant que l'immense Lande, et l'horizon de rêve qui la fermait, les oiseaux, le soleil auguste, le ciel flamboyant, et ses chèvres,

Gaie, heureuse, capricieuse, sans cesse fouettée d'une folie de rire et de joie!

Or il advint un jour que le Fils du Roi, un bel adolescent beau de sa jeunesse comme un dieu, et fier comme un héros, vint à passer!

Comme il était fort altéré, et que loin était le hameau, il voulut bien accepter un peu de lait bourru, que lui offrit Pip'iette, dans une coupe de buis.

Mais comme il buvait, il regarda celle qui, rieuse, et de malice ailée d'azar

plein ses grands yeux, le regardait boire, et, la voyant telle, il s'en éprit violemment et l'enleva — pour l'épouser !

vaît, et l'immense royaume, menaçant d'une émeute, essaya de raisonner Pip'iette.

Hélas !

CONTE LAMENTABLE

[Soir de Noël]

Très loin du hamelet natal et de la lande austère fleurie de campanules et verdie de fougère, il l'emmena dans une belle ville qui était par delà les horizons de rêve, une ville si magnifique, avec une couronne de pierre et de tours formidables, qui la faisait royale, qu'il ne pouvait y en avoir une pareille au monde.

Et en effet, cette ville était la capitale du Royaume, le plus vaste et le plus puissant Royaume de la Terre.

Le Fils du Roi fit habiller Pip'iette, éblouie ! d'une robe de satin et de dentelles, la couvrit de pierres incomparables, lui sur ses cheveux de cuivre une couronne d'or, l'entoura d'une cour respectueuse de belles et grandes dames, et lui donna un palais de marbre et de bois précieux, où s'érigéait un trône d'ivoire enrichi de diamants !

Pip'iette était reine !

D'abord si brusquement princesse, après avoir été gardesme de chèvres, et pauvre, en son hameau, Pip'iette ne fut nullement transformée et ne perdit rien de sa naturelle humeur.

Sur son trône d'ivoire et de diamants, en sa robe de brocart et son manteau royal, entourée d'une cour splendide qui régénait une rigoureuse discipline de belles manières, elle se montra telle.

Et resta ce qu'elle avait été dans la bruyère, aussi gaie et folle que ses chèvres regrettées, toujours fouettée de rire et de joie !

Mais elle faisait vraiment une trop étrange petite princesse, et toute la cour fut bientôt offusquée de son manque de savoir-vivre, et de la façon dont elle se moquait des bienséances, et des usages d'une nation aussi policée.

Sa naïveté surtout détonnait, au milieu de toute la science sonore et hautaine qui afflige les grands.

Le Fils du roi, son époux, chagriné des murmures qui s'élevaient déjà et grondaient en tempête par tout le palais, si bien que sa magnifique capitale s'ému-

Une princesse devait être grande au milieu de sa cour, et sévère pour ses dames d'honneur, majestueuse comme son sceptre et sa couronne ;

Une princesse ne devait pas rire à tout propos, ni chanter, ni s'égayer de rien ;

Non plus jouer avec un rayon de soleil, sous le fallacieux prétexte qu'un rayon de soleil, pénétrant les vitraux du palais, les flamboyants vitraux taillés au cœur des améthystes et des émeraudes, semblait un ruisselant d'étoiles ;

Ni désirer avoir des chèvres dans le parc royal,

Ni effeuiller des marguerites et questionner la fleur des fées, pour savoir les pensées et le cœur du prince, son époux.

Ni imiter le sifflement moqueur des merles.

Ni courir après un papillon,

Aller pieds nus par les pelouses.

Et se faire un jeu d'ossette des joyaux de sa couronne !

Oh ! fi... !

Enfin il était de toute nécessité qu'elle se montrât la digne reine d'un tel royaume, et la digne femme d'un si grand prince.

La pauvre princesse ne comprit pas, et tranquillement alors, puisqu'on lui défendait son humeur, elle voulut retourner à ses chèvres et à sa Lande, reprendre sa houlette et ses joyeuses journées de pastourelle, éclairées de soleil et de belle folie !

Mais voilà ! Elle voulait garder sa couronne et ses diamants, et sa belle robe de satin et son manteau royal.

Et le prince, son époux, ne le permit point.

MARC STÉPHANE.



Ils étaient cinq autour de la table.

Elle, fine en ses gestes et en son parler, belle comme une petite nymphe folâtre, jeune d'une jeunesse vive et spirituelle, tout à la fois aimable dans ses interrogations et captivante dans ses réponses, souriait à tous, écoutant, approuvant, ajoutant de ci de là son appréciation sur toutes choses.

Lui, son mari, jeune poète qui, l'éché passé encore, suivait en cheveux longs, en redingote et en chapeau mou, toutes les manifestations d'art, théâtre, concert, expositions, aujourd'hui soldat dans une petite ville de province, loin de Paris, loin de tout ce qui l'intéressait naguère encore.

Julien Latour, jeune artiste, peu personnel, à cause de son imitation de Chopin par trop visible, promettait toutefois un talent sérieux, s'il consentait à n'être pas si paresseux.

Gaston Després, le sculpteur, médaillé du dernier Salon sur sa Sapho, achetée pour l'Amérique.

Enfin, Guy de la Couvrantz, le mondain qui veut se renseigner d'art, galant homme, presque peintre, presque musicien, presque tout ce qu'on voudra pourvu qu'on le laisse donner son appréciation en toute liberté ; au surplus, pas méchant, obligent même, fortuné, d'un commerce agréable, en somme.

Le décor était simple. C'était la petite chambre ordinaire, ni trop luxueuse, ni trop simple, qu'on trouve à louer en province, dans des petites rues paisibles, pour pas cher. Un mobilier sobre, des rideaux suffisamment épais aux fenêtres, un tapis par terre, la suspension au plafond et des tableaux qu'on avait retournés pour ne pas les voir.

Dehors, la neige, la neige, tombant depuis six jours, comme une manne glaciale, étendue tristement sur les trottoirs, à l'appui des fenêtres, partout, dissimulant la rue et les toits, ouatant les bruits et les choses lugubrement.

Depuis deux mois, le jeune poète et sa femme s'étaient vus dans l'obligation de quitter Paris. Elle, tout ensemble Parisienne et artiste, avait dit adieu, sans ennui, à tout ce qui l'attachait à la grande ville pour suivre son inséparable compagnon d'idéal, en ce pays perdu où la loi l'obligeait à venir payer sa dette à la patrie.

Les cheveux étaient tombés un soir, et le pauvre était sorti dans la rue, tête rase, sans barbe. On avait mis du crêpe aux glaces, et il avait juré de ne plus s'y regarder. Aujourd'hui, il avait, selon l'expression concise usitée, permission de minuit. Avec des amis qui, par hasard, avaient pu s'échapper de Paris, il était maintenant, à cette heure tardive, accoudé à la table où, dans les assiettes, s'enroulaient les peaux de poires habilement détachées, et où s'alignaient six bouteilles consciencieusement vidées. Lui-même, pauvre garçon, avait tenu à boire en chacune d'elles la dernière gorgée, vidant ainsi son calice, disait-il, jusqu'à la lie.

Et maintenant, on causait : Julien clamait : « Te souviens-tu, Decadens (un surnom qu'on lui donnait), te souviens-tu de l'année dernière, au soir de Noël? Nous avions fait de la musique chez toi, on jouait mes œuvres, mes nocturnes, et nous étions fatigués. Guy, soudain, propose les boulevards extérieurs, le bruit, le tapage des tavernes, et du même coup cette opposition de trivialité avec nos passe-temps d'idéal nous attira. Et nous partîmes en quelque coin où l'on chantait des ordures, d'où tu te fis jeter à la porte parce que tu protestais au nom du Rêve souillé. Ah ! quelle jeunesse ! »

« Au fait, poursuivait Desprès, tu sais que ton livre se vend. Les *Gerbes aériennes* ! quel titre parfait. Ah ! malin, tu les as cueillis dans l'éther, tout là-haut, ces épis charmants dont tu constituas ces gerbes, et cela se devine sans doute rien qu'au titre, puisqu'il est question d'un nouveau tirage. Veux-tu, dis-nous aujourd'hui, — c'est triste, donc, de circonstance — ta Foi défunte, que j'aime par-dessus toutes les pièces de ton recueil ? »

Decadens qui écoutait, bercé, détournait les yeux du képi qu'il venait d'aper-

cevoir à l'angle d'un meuble, et, simplement, prononça :

NOËL SOMBRE

Les toits sont has
Au bourg semé sur la grève, chantante
Du cliquetis des flots sur les galets,
Les toits sont bas où chacun se contente
De sa vie, mieux qu'en de hautains palais
Au bourg semé sur la grève chantante,
Les toits sont has.

Quand des perles s'y brisent,
Le cliquetis des flots sur les galets
Monte, chant pur, vers la modeste église
Le ciel étroit, de splendeurs constellé
La triste côte où mon Rêve se grise
Au cliquetis des flots sur les galets,
Quand des perles s'y brisent.

Va hercer les cantiques,
Monte, doux chant, vers la modeste église,
Monte hercer le cantique et la foi
Des pêcheurs qui, telle une grave frise
Aux autels prient, dépendant que la voix
Montant chantante à la modeste église
Va hercer leurs cantiques.

De ceux qui croient encore
Monte hercer le cantique et la foi
Des humbles et de ceux qui croient encore
A Jésus-Dieu, au Mage qui fut Roi,
Au Saint Mystère, aux anges qu'on implore;
Monte hercer le cantique et la foi
De ceux qui croient encore.

Je fus, à deux genoux,
Des humbles et de ceux qui croient encore,
Je fus jadis et je chantais comme eux.
A deux genoux, j'ai dit : « Seigneur, j'adore
Ton nom ! » Et pour le ciel j'avais les yeux
Des humbles et de ceux qui croient encore
A deux genoux.

Au temple, avec la foule
Je fus jadis et chantais gloire à Dieu
Avec la foule, aux temples où l'on prie....
Mais j'oubliai mon hommage et mon vœu.
Ma foi n'est plus, et dans leur trié
Je n'ai plus chanter gloire à Dieu
Au temple.... avec la foule !

Guy de la Couvranz s'était levé et prenait la main de Decadens : « Très

cher, vous serez un poète », dit-il et cadencant lentement :

Au cliquetis des flots sur les galets,
Quand des perles s'y brisent....

« Voilà ce que j'aime, et mon Rêve s'y grise, moi aussi. »

Mais déjà Julien était au piano, improvisant la ballade des flots sur les galets. Près de la cheminée flambante et joyeuse, Desprès parlait au jeune soldat de Rodin, de sa dernière œuvre, de son différend avec le Comité Balzac, de la soirée retenantante où un théâtre de jeunes avait présenté au public l'*Annabella* de Ford, de la promesse de *Tannhäuser* à l'Opéra, de la prochaine exposition d'impressionnistes, du dernier article de Mirbeau, créant ainsi autour du triste exilé une atmosphère d'art qui, peu à peu, lui donnait l'illusion et lui faisait oublier ce képi et cette baïonnette.

Mais comme Guy tournait autour du piano, brusquement, il vit l'heure : « Minuit moins cinq ! Nous allons le mettre en retard ! » Déjà, le ceinturon bouclé, le képi sur la tête, Decadens sortait suivi de Julien, de Gaston et de Guy. Déroulement de belles chimères ! « Courons ! » dit-il. Et dans la neige, ils allèrent à grandes enjambées. Minuit — le solennel minuit de Noël — sonnait en ville. Enfin, ce fut la caserne. Mais déjà les dernières sonneries s'étaient éteintes et nul écho, malgré les grands murs de la cour, n'en subsistait maintenant.

Un réverbère clignotait dans la rafale du vent qui dévalait la rue. Autour d'eux c'était une boue de neige souillée. En eux, chantait encore la strophe bizarre des cantiques et du flot berceur, quand, soudain, une voix s'éleva brutale : « En retard, celui-là ? Ah ! le sale bleu, le cochon ! il n'y coupe pas de huit jours de salle de police ! »

PASCAL FORTUNY.



NOS GRAVURES

RUBENS. La Nativité. — Au contraire du Dürer de tout à l'heure, l'œuvre est composée toute de premier plan. C'est évidemment là un tableau d'église où chaque figure doit porter et où chaque détail doit indiquer clairement sa signification. C'est pourquoi Joseph, Marie et l'envolée d'anges ont une égale valeur. Au-dessus du petit berceau, la banderole se déroule suffisamment large pour qu'on puisse lire de loin : *Gloria in excelsis Deo, in terra, pac hominibus bonæ voluntatis*. Ce grossissement général retire un peu d'atmosphère à la composition, mais il trouve son excuse en lui-même puisque la toile est disposée pour l'adoration. La seule différence, c'est que Dürer a placé son Christ comme par hasard et qu'ici l'Enfant-Dieu est le motif central de la composition. L'un travaillait pour lui-même dans la paix de son atelier, l'autre œuvrait pour la foule et pour la postérité.

ALBERT DURER. L'Adoration des Rois Mages. — Posséder l'âme de son temps! le vivre, l'exprimer! telle est la loi des artistes primitifs. Aujourd'hui, la loi varie. Notre temps est nul. Il faut s'en détourner. Mais pour ceux-là qui, contemporains de Dürer ou de Holbein, évoluaient en un siècle où la règle et la légalité n'étaient pas, comme aujourd'hui, le principe de toute chose, c'était un hauban devoir de se pénétrer de l'âme du temps et de nous la transmettre. C'est le secret des primitifs qui redisaient en toute liberté d'inspiration, et sans le contrôle officiel de la foule, ce qu'ils éprouvaient.

C'est ainsi que Dürer nous présente en cette adoration, au troisième plan, des cavaliers qu'il a presque pu voir, en réalité; des architectes qui, malgré leur indication de plein-cintre, nous font concevoir leur rationalisme gothique tant par la précision de l'appareillage que par les petits détails très en usage alors; tels ces crampons de fer qui saisissent les assises et en assurent la solidité.

Le sens de vérité est encore indiqué par les châteaux sur la colline qui sont du XVI^e siècle, par les bijoux que présentent les rois et surtout par les effigies des acteurs.

Sur une dalle, nous voyons la signature du maître, avec une date.

RAFAËL. La Vierge au linge. — L'ouvrier consciencieux a cherché dans son magasin d'accessoires une couronne pour la Vierge, une peau de mouton pour saint Jean-Baptiste, un coussin pour l'Enfant Jésus, un voile, quelques fleurs. Il a parsemé des ruines, dessiné des sourires savés, joint des mains. La ligne est pure, le ciel aussi, la couleur irréprochable : voilà un Raphaël. C'est de la plus grande beauté quant à la ligne, mais l'âme est absente.

PRUD'HON. La Mère heureuse. — Ici, Prud'hon sacrifie à la manie du temps (retour à l'antique). Beaux plis, profils calmes, harmonie de lignes, nulle audace. Constatons la ligne grasse de la nuque, le pli droit de la jupe, la plantation des arbres, la pose angélique de l'enfant (fallait dire de l'ange ou du jeune Christ), apprécions la composition et faisons, à part ces qualités établies, une restriction pour notre admiration. Nous

avons connu un Prud'hon autre, plus robuste et plus rapproché du beau que nous aimons.

CHOCARNE-MOREAU. Abus de confiance. — Sur la grande place de l'Étoile, il y a des bancs pour les promeneurs lassés, mais aussi pour les petits plaisirs de chez Gagé qui ne prennent même pas la peine de mettre cent pas entre le patron et le théâtre de leur lecture. C'est M. Chocarne-Moreau qui nous l'apprend. Ici, si l'un est dans les plâtres, l'autre est dans la farine. L'un promène la Diane de Falguière, et le Florentin, l'autre transporte aux diners princiers les pâtés traités et les bombes glacées. Ce sont, ce sont des écrivains. Pourquoi pas? Et le Florentin accompagne d'un petit solo de guitare. Une fillette médite à cette école du vice et reste grave devant ces deux fripons. Le tableau possède au plus haut point les qualités de gestes et de physiognomie qui sont indispensables en ce genre de croquis pris sur le vif.

EUGÈNE FEYEN. Femmes de merée chassées des parcs par la mer. — Dans l'air vil, elles profilent leurs silhouettes halées de femmes lassées et tirées par les labours éprouvés et durs. Les poigners grossis de l'effort de soulever des charges, les cheveux lissés sur le front et humides d'une buée saline, les yeux ternes, les dos voûtés, les teints brûlés, tout cela est le travail de la grande active qui, infatigable, poursuivant son éternel mouvement de va-et-vient, chasse encore vers la terre celles-là qui l'envahissaient pour lui voler ses trésors. Il faut céder au flot. Aussi ramasse-t-on les outils, les sabots et quitte-t-on les parcs pour revenir demain.

Et voici ce que nous inspire l'œuvre de M. Feyen, par ses charmes de réelle observation.

DEBAT-POISSAN. Un Brin de caissette. (Enfante.) — C'était bien naturel, et M. Debat-Possan n'a eu qu'à se baisser. Il a vu cela — nous l'avons tous vu — en campagne, un matin qu'il allait peindre; il s'est arrêté, a écouté les phrases simples des enfants de la terre, a fait deux croquis sur place, un pour la fille, l'autre pour le gars, et est reparti pour revenir le lendemain prendre le site. L'œuvre était achevée dès lors. Et c'est ainsi que les vrais perfectionnés voient le jour. Je gagerais que le peintre n'a pas cherché son idée, mais l'a trouvée sans y songer, un peu comme on aperçoit le trèfle à quatre feuilles, dans le pré, en passant.

J'aime l'homme au chapeau de paille campé sur son bâton; il conquiert déjà, et sans couleur de prendre des nouvelles de la santé, tête le terrain.

Elle, écoute, c'est son devoir, mais le linge en souffre. Nous ne nous en plaignons pas, n'est-ce pas, puisque la fille est belle sur le fond de bois où elle se profile et l'eau limpide où se double l'image du séducteur. Retenons toutefois que lui seul n'est pas séducteur. Ils sont deux sur la toile: l'homme à la gaulle et la signature de l'artiste.

PIERRE OUTIN. Le Déjeuner sur l'herbe. (Gravure en taille-douce.) — Paul de Kock nous parle des déjeuners sur l'herbe dans les bois de Romainville, qui ne sont plus. C'est un accessoire assez fréquent dans son œuvre abondant et bourgeois, comme l'était le talent de M. Scribe, avec qui il ne manque pas d'avoir certains rapports. Comme époque, cela se tient admirablement,

avec ces figures que nous conservons en notre fin de siècle comme le type parfait du bourgeois fin d'Empire. Voyez comme vont bien ensemble cette pléiade de noms et comme le *Monsieur* leur convient à merveille : Paul de Kock, Scribe, Thiers et aussi Grévy.

Dans le cas actuel, le décor du tableau de M. Pierre Outin, — je ne dis pas ici *Monsieur* par méchanceté, — est bien dans la note qui ne revient si nous songeons à ceux de Paul de Kock. C'est bien l'herbe propice aux stalages de mangéailles, de jambonnées et d'assiettes, où s'éparpillent, vers 1865, les bouteilles avec les paniers éventrés, les nappes et les gobelets. Quant aux acteurs, ils sont bien de leur âge. Voulez-vous regarder le vieil homme, — vieux beau qui appuya jadis le Deux-Décembre, — et qui, aujourd'hui, lève un verre à la santé de la petite dame Empire, qui laisse tomber sur ses genoux son tablier de dentelle et tend, par-dessus la table improvisée, son bras gâté, comme il était de coutume au temps des bals des Tuileries?

Mieux que cela! Examinez le petit jeune homme dans la barque! Oh! 1830, qui revenait un peu en mode alors, voilà bien de tes cheveux! Ajoutez les chapeaux-capeline et les ceintures qui montent jusque sous les seins, ressouvenez-vous, Directeur, n'omettez pas la petite note sentimentale des saules pleureurs au bord de la rivière, jetez un coup d'œil complaisant au fond subtil de prés et de bois et vous aurez l'impression agréable, en somme, d'un tableau vieillot, mais dont la qualité est d'être une peinture fidèle des temps où il fut conçu et brossé.

LUCIEN GROS. Un jour de pardon aux environs de Concarneau (Finistère). — Encore une œuvre que, celle où nous rencontrons ces types de gens de campagne, en fête pour un pardon, parés et beaux de tabliers à bordure de velours, et grands bonnets et de feutes à rubans.

Outre cela, apprécions la simplicité de composition, grâce auquel, sur un fond simple de feuillages, nous pouvons mieux comprendre la grâce des belles filles et la robustesse des gars qui ont, comme elles, de la religion. L'église au loin couronne le paysage. Je reprocherais toutefois un tant soit peu de lourdeur au cheval du premier plan.

M. R.

AVIS A NOS LECTEURS

Le 42^e fascicule de *L'ŒUVRE D'ART*, qui paraîtra le 3 janvier prochain, comportera en gravures hors texte :

Retour d'Europe, par PAUL VÉRONÈSE. (Palais ducal de Venise.)

Kermesse dans le Croissant, par TÈMIERS. (Muscée de Dresde.)

Venus apparaissant aux Trois Grâces, par M. EMMANUEL BENNER. (Salon des Champs-Élysées.)

Cerf tenant aux chiens, par M. ALBERT DE GENÈS. (Salon des Champs-Élysées.)

Dans ce même numéro, M. HENRY JOBIN, notre éminent collaborateur, commencera une série d'articles sur les hommes d'État critiques d'art.

Envoi franco de ce fascicule contre un franc mandat ou timbres adressé à l'administration de *L'ŒUVRE D'ART*, 26, rue Feydeau, Paris.

Le Directeur-gérant : LÉON CASTAGNE.

Paris. — E. MOREAU et C^o, imprimeurs.
41, rue de la Victoire, 41.



